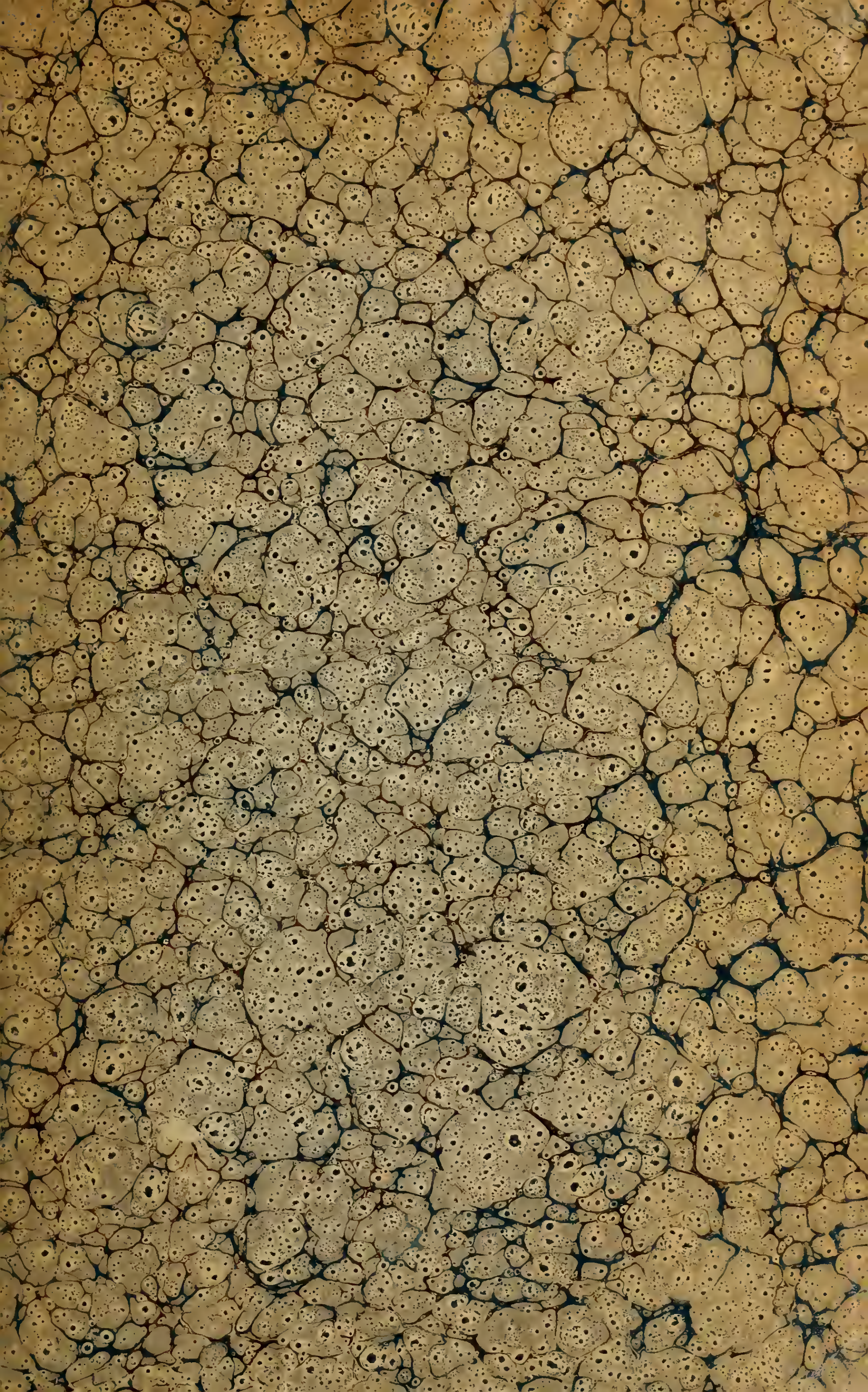

3 1761 04360 6714





ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

TOME V

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,

8, rue Garancière.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

née DELPHINE GAY

PORTRAIT PAR CHASSERIAU, GRAVÉ SUR ACIER PAR FLAMENG

TOME CINQUIÈME

LETTRES PARISIENNES

Années 1840-1848

— II —

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-EDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX

LE VICOMTE
DE LAUNAY.

LETTRES PARISIENNES.

ANNÉE 1840.

— SUITE. —

LETTRE ONZIÈME.

Le printemps et les modes. — Les concerts forcés. — Les filles de Saint-Lazare. — Le poëte Arnal. — La France n'a le temps de rien apprendre.

4 avril 1840.

Voici le printemps revenu avec tous ses charmes et tous ses inconvénients; on l'accueille assez mal, non parce qu'il arrive trop tôt, mais parce qu'il arrive trop vite, et qu'on n'a pas eu le temps de se préparer à le recevoir. Il y a deux jours à peine, le froid était horrible, il fallait s'envelopper de fourrures; et puis soudain le soleil se montre si chaud et si brillant, que les robes d'hiver sont ridicules et qu'on n'ose plus les porter. Le velours est impossible, le satin seul est encore admis; d'ailleurs, depuis que nous suivons à Paris les modes anglaises, le satin se porte même l'été, ce qui est un tort grave, selon nous. A Londres, c'est l'usage, nous dit-on; — sans doute, et cet usage est fort sensé, car à Londres, la belle saison, la saison des bals, des concerts, des routs, c'est l'été: il est donc naturel

que l'on choisisse les plus riches étoffes pour la saison des grandes fêtes ; mais à Paris, au contraire, la belle saison, c'est l'hiver. Vous portez tout l'hiver du satin, quittez-le donc pour des étoffes plus légères quand vient l'été.

Or la perturbation est grande en ce moment dans le royaume de la mode. Comprenez-vous cette situation affreuse, née d'un changement subit : la robe d'hier ne peut être mise aujourd'hui, et la robe nouvellement choisie ne sera faite que demain. O perplexité ! que faire ? comment se parer ce soir ? On recueille ses souvenirs... cette robe de gros de Naples qui était si charmante l'été dernier, — oui, — elle doit être encore très-jolie, elle était toute neuve, on ne l'avait portée que deux fois. Voyons donc cette robe de l'année dernière. On essaye la robe rose, et c'est alors qu'on passe en revue, malgré soi, tous les plaisirs et toutes les inquiétudes de l'hiver. — Conversation intime entre deux sœurs. — *L'aînée :* « Ah ! ma petite, comme je suis maigrie ! j'ai essayé ce matin ma robe de taffetas... elle est large !... il faut qu'elle soit refaite entièrement ; elle croise de tout cela.... Ce n'est pas étonnant, j'ai été si tourmentée tout cet hiver ! — *La plus jeune sœur répond :* « Et moi, ma chère, je suis engraissée, c'est effrayant ! mais cela ne m'étonne pas : je mène une vie si calme, si ennuyeuse ! je ne sors jamais et je dors toujours.... Je ne peux plus *entrer* dans ma robe de pékin à grands ramages, elle est trop étroite de tout cela.... je ne pourrai pas la remettre. — Tant mieux ! tu ne m'as jamais plu dans cette parure-là. — Mais l'étoffe en est superbe ; c'est une robe perdue, je ne sais qu'en faire. — Fais-en un fauteuil. »

Les robes à grands ramages ne conviennent à personne, ni aux jeunes femmes, ni aux autres, et cependant elles redeviennent à la mode tous les deux ans. Les dessins de cette année sont étranges ; ils nous ont semblé très-confus. Ce sont des doubles *chinures,* des jaspures, des bigarrures qui n'ont rien de séduisant ; les taffetas imitent les plinthes d'escalier, les peintures de corridor et les papiers d'auberge à s'y tromper. Cela est une revanche naturelle : depuis quelques années on tend tous les appartements avec des étoffes de robes.

A dire vrai, on a raison ; car, en fait de mode, c'est très-

ennuyeux, le bon goût. C'est une abstinence continuelle; rien n'est plus monotone, rien n'occupe moins l'imagination. Une belle étoffe bleue, blanche, grise ou paille, est tout de suite choisie. Les choses très-distinguées ne sont pas très-variées, tandis que les choses mirifiques et bizarres au contraire sont inépuisables. Elles offrent à l'imagination des ressources infinies. Il faut rendre justice au mauvais goût, il est beaucoup plus ingénieux et beaucoup plus amusant.

On porte toujours beaucoup de volants. Les manches longues, justes et *à coude,* font des progrès. Elles vont mal aux femmes grasses et très-mal aux femmes maigres. Elles ont le tort de changer en habit de cheval toutes les redingotes du matin. C'est pourquoi, l'autre jour, une maligne personne disait à une de ses amies : « Vous avez là un joli peignoir, ma chère, il vous va à merveille. C'est *Blain* qui vous l'a fait, n'est-ce pas? » L'épigramme était amère; on ne l'a pas encore pardonnée.

A propos du tailleur célèbre, les hommes, qui, dans leur façon de s'habiller, ont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, tant de grâce, tant de fantaisie, tant de goût et surtout tant de bon sens, viennent d'inventer un costume fort ingénieux. Le soir, dans les salons dorés, vous savez qu'ils sont tout en noir. Eh bien, maintenant, dans les rues, dans nos rues pleines de boue, ils sont tout en blanc! Le paletot des marins est remplacé par une redingote de meunier assez avantageuse. Il y a de l'avenir dans ce changement, le frac sombre touche à sa dernière heure. Tout présage une révolution dans le costume des hommes. Voilà bien longtemps qu'ils sont laids dans la crainte de paraître ridicules; maintenant que les voilà ridicules, peut-être oseront-ils enfin n'être plus laids!

Si nous aimons les concerts volontaires, nous aimons peu les concerts forcés, tels que celui dont nous jouissons malgré nous en ce moment. Nous écrivons ce feuilleton entre deux sonates. Il fait si beau temps aujourd'hui que toutes les fenêtres sont ouvertes, ce qui fait que toutes les études sont publiques. Jamais quartier ne fut plus musicien que le nôtre. Chaque étage paye son tribut à l'art. Il sort une voix de chaque fenêtre. Au rez-de-chaussée on joue du piano; au premier, en face, nous

avons un jeune amateur qui étudie le violon; or vous savez ce qu'il y a de pénétrant, d'acerbe dans l'adolescence de cet instrument. Quelle aimable incertitude dans le son, timidité fatale que remplace soudain une audace non moins fatale! Ah! le malheureux! il a manqué la note... il ne s'en aperçoit pas, il va toujours! — Non, il s'en est aperçu; il recommence, il cherche.... C'est très-agréable.... Il accorde son violon; il pense que s'il ne trouve pas la note, c'est qu'elle n'y est pas. Ceci est ingénieux. Les mauvais ouvriers ont toujours de mauvais.... Ah! le bourreau! quel vinaigre!... Qu'est-ce qu'il a voulu imiter par ce son-là?... — Bien! voilà une jeune inconnue qui file des sons : HA! HA! *ha!* ha!... Le voisinage devient par trop mélodieux, il est temps de fermer la fenêtre....

Ce qui occupe le plus le monde parisien en ce moment, ce sont les bonnes œuvres. On annonce une grande solennité à Saint-Roch. L'*assemblée de charité* aura lieu à une heure précise. Le sermon sera prononcé par M. l'abbé Cœur. Il y aura bien du monde à Saint-Roch ce jour-là. L'*œuvre du patronage des jeunes filles de Saint-Lazare* inspire une si grande sympathie! c'est une si noble pensée que celle qui a présidé à sa fondation : préserver de toute corruption ces pauvres âmes égarées par la misère, leur rendre la foi et le courage; leur apprendre, leur prouver qu'il y a plus que du repos, qu'il y a du bonheur dans le repentir! Il appartenait aux femmes du monde les plus élevées par leur position et les plus respectées par leur caractère de venir en aide à ces malheureuses jeunes filles, qui ne sont souvent coupables que d'être nées dans l'indigence et d'avoir grandi dans l'abandon.

Un poëte nouveau vient de se révéler à la France. Le célèbre Arnal vient d'adresser à Bouffé une épître très-amusante, qui commence ainsi :

Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier :
Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage;
L'un de l'autre, un beau jour, voulut prendre congé :
Dans le lot maternel je me vis adjugé.
Mon esprit incertain, sans but et sans envie,
Avec insouciance envisageait la vie;

Je ne pressentais pas qu'un destin rigoureux
Me comptât sans pitié tant de jours malheureux!
Je n'eus dans mon enfance aucun doux privilége;
Élevé pauvrement, loin des murs du collége,
Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait.
Bientôt mon cœur battit *dans ma poitrine d'homme :*
J'étais, à quatorze ans, soldat du *roi de Rome ;*
Et puis, sans y trouver un sort beaucoup meilleur,
Je devins tour à tour *pupille* et *tirailleur ;*
Je subis du troupier la vie aventureuse,
Et son dur esclavage et sa misère affreuse;
Éloigné de sa mère, hélas! je sais l'ennui
Qu'éprouve un jeune cœur sans guide, sans appui;
Au milieu des périls, des camps, de la mitraille,
Je sais l'émotion qu'offre un champ de bataille;
En proie à la tristesse, aux pleurs, je sais, enfin,
Tout ce qu'on peut souffrir du froid et de la faim.
C'est alors que, frappant des enfants aimés d'elle,
On vit à nos guerriers la victoire infidèle,
Que l'Empire tomba sous l'Europe en émoi,
Et qu'une ère nouvelle a commencé pour moi.
Oh! quand je vis ainsi notre gloire flétrie,
Et craquer sous mes pas le sol de la patrie,
Fatigué de combats, ne recevant toujours
Pour prix de ma valeur qu'un sou tous les cinq jours,
J'abdiquai l'héroïsme, et j'eus, en bonne forme,
Mon congé de soldat : je quittai l'uniforme;
Nouveau Cincinnatus, le front ceint de lauriers,
Je revins sans orgueil dans mes humbles foyers.

J'étais pauvre, mais libre, et j'avais du courage :
Chez quelques fabricants je cherchai de l'ouvrage.
L'un d'eux avec bonté m'ouvrit son atelier,
Et pour vivre, soudain, je me fis boutonnier.
A des jours consacrés pour se mettre en goguette,
Tous mes nouveaux amis allaient à la guinguette;
Moi, pour d'autres loisirs je me sentais dispos :
Les théâtres avaient mes instants de repos.
Chez Doyen, dont encor plus d'un élève brille,
D'honnêtes artisans s'amusaient en famille;
Là, je vis dans leurs jeux un plaisir tentateur,
Et j'y fis mes débuts en artiste amateur;
Pour moi tout était bon, opéra, comédie;
Mais j'affectionnais surtout la tragédie;
J'espérais sur des pleurs y fonder mes succès.

De quel indigne prix on paya mes essais!
Je n'ai point oublié cette fatale date.
Nous étions chez Doyen; je jouais *Mithridate;*
Du fougueux roi de Pont, l'ennemi des Romains,
Je peignais les fureurs et des pieds et des mains;
Mon public fut saisi de ce rire homérique
Qui charmait tant les dieux sur leur montagne antique;
La pièce était finie et l'on riait encor
De mon nez, de ma barbe et de mon casque d'or.
Un tel effet conquis dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques;
Aussi, dès ce moment, se trouvant bien jugé,
Mithridate devint *Jocrisse corrigé.*

De ces joyeux instants l'ouvrage était la source,
Il vint à me manquer. Me voilà sans ressource,
Déjà la faim me presse; inactif ouvrier,
Que devenir?... Faut-il se faire encor troupier?
Inquiet et rêvant au plan qu'il fallait suivre,
A l'emploi qui pourrait me donner de quoi vivre,
Il vint à ma mémoire un bravo de Doyen.
Eh! ne puis-je donc pas faire un comédien?
M'écriai-je. Après tout, qu'on me blâme, qu'importe!
Je n'ai pas de talent, mais *la paye* est plus forte
Pour un mauvais acteur que pour un bon soldat;
D'ailleurs, me reste-t-il le choix d'un autre état?
Non. Après cela dit, je cours au domicile
Du directeur BRUNET, l'accès en est facile :
Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir;
Là, j'expose en tremblant mes projets, mon espoir.
. . . .
Le bonhomme à mes vœux s'empresse de souscrire :
« Je vous reçois, dit-il d'un ton des plus moqueurs;
» Dès demain vous pouvez débuter... dans les chœurs. »
O sort, j'éprouve enfin ta bonté manifeste!
Choriste! c'est l'emploi d'un écolier modeste,
Mais c'est un premier pas pour arriver au but :
Tel qui brille a souvent fait un obscur début.

Le célèbre professeur Rosini, un des hommes les plus spirituels de la spirituelle Italie, publie actuellement, à Pise, un ouvrage consciencieux et de haute portée. C'est l'*Histoire de la peinture italienne par les monuments,* depuis les premiers maîtres jusqu'à Appiani, contemporain de David. Toutes les planches, bien dessinées et rendant parfaitement le caractère

de chaque maître, sont du plus grand intérêt, surtout celles des deux premières époques, qui donnent les ouvrages les plus célèbres des peintres de cette période de la Renaissance; ouvrages presque entièrement inconnus en France; car, dans cette belle patrie de l'intelligence et des arts, tout ce qui concerne les arts et l'intelligence est généralement inconnu, et cela doit être. A-t-on le temps de rien apprendre, de rien étudier dans un pays qui est toujours occupé à faire, à défaire et à refaire son gouvernement? Et quel gouvernement!

LETTRE DOUZIÈME.

Impossible de vivre à Paris : on ne peut pas manger, on ne peut pas dormir, on ne peut pas marcher, on ne peut pas prier, on ne peut pas aimer, on ne peut pas travailler, on ne peut plus penser. — Un sanglier échappé.

11 avril 1840.

Nous commençons par déclarer qu'il est impossible de vivre à Paris : car vivre, n'est-ce pas, c'est penser, c'est travailler, c'est aimer, c'est prier, et puis c'est aussi marcher, dormir, boire et manger? Eh bien, on ne peut rien faire de tout cela à Paris!

Comment! direz-vous, *on ne peut pas manger?* — Non, pas en ce moment, du moins; il n'y a rien... et commander un dîner passable aujourd'hui est le problème le plus difficile à résoudre. — Nous sommes en carême, mangez du poisson. — Eh! c'est précisément parce que nous sommes en carême qu'il n'y a pas de poisson. Quand tout le monde veut la même chose en même temps, il n'y en a bientôt plus pour personne; et l'agitation est grande depuis quinze jours dans nos marchés. La moindre friture coûte des efforts prodigieux; une matelote demande une heure de recherches opiniâtres et des combinaisons profondes; les ménagères acharnées se disputent une darne de saumon, comme dans les jours de famine les mères éplorées s'arrachent un morceau de pain; les *cordons bleus* se disent des injures pour un brochet, et les *chefs* rivaux se battent en duel pour un turbot. Le gibier ne paraît point, les légumes ne sont encore qu'une herbe tendre. Le printemps est la saison de l'espérance, c'est-à-dire des privations.

On ne peut pas dormir.... Dans les maisons nouvellement bâties, le repos est chose impossible. Les murs sont de minces cloisons qui ne séparent personne. Plus de secret, plus de silence; on se connaît intimement sans s'être jamais vus. Un enfant *méchant* qui crie empêche de dormir tous les habitants d'une même maison. Un chien enfermé qui s'ennuie suffit pour troubler le repos d'une centaine de voisins. Un bal au premier, c'est une nuit *blanche* pour le rez-de-chaussée, le second et le troisième étage. Un père de famille en colère, c'est un orage dans les ténèbres. Après un mois de séjour, on connaît à ne point s'y tromper les goûts, les manies, les défauts de tous ses colocataires. Madame une telle gronde souvent sa femme de chambre; la *petite* du second est volontaire comme un démon: les dames du premier ne font que rire toute la journée; la demoiselle du troisième est malade toutes les nuits, et le cheval du médecin tique d'une manière insupportable. Au dehors le bruit n'est pas moindre : les voitures, les fiacres, circulent jusqu'à trois heures du matin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où les charrettes font leur entrée triomphale dans Paris. Dormir à travers ce tapage, ce n'est pas dormir.

On ne peut pas marcher.... Dans les rues et sur le boulevard, la circulation est maintenant impossible. Les jours de pluie, des lacs de boue vous arrêtent de tous côtés; les jours de soleil, la foule est si pressée qu'on ne peut faire un pas; et puis, l'invention des ruisseaux près des trottoirs est funeste à toute promenade élégante. Vous pouvez sortir, sans doute, mais à condition de n'aller nulle part; le moindre cabriolet qui vous dépasse vous éclabousse des pieds à la tête, il n'épargne pas votre chapeau. Rentrez vite chez vous, madame, votre robe si jolie est lamée de boue; tout le monde vous regarde en riant; rentrez, vous ne ferez pas de visites aujourd'hui. Marcher ainsi à travers les omnibus, les files de charrettes, les commissionnaires à brancard, les baignoires roulantes, les marchandes de modes à grand carton, les blanchisseuses à grand panier, à travers les mille obstacles que nous avons signalés déjà bien des fois, ce n'est pas marcher.

On ne peut pas prier.... Dans les églises, du moins, cela est devenu bien difficile. Les églises sont si remplies de monde,

qu'on n'y peut trouver de place. A peine peut-on traverser la foule et s'approcher du chœur. Pour se mettre à genoux on n'a point d'espace. Les enfants vous poussent, les loueuses de chaises vous dérangent à tout moment. Des femmes qui étouffent sont obligées de sortir, il faut leur faire un passage; tout vient vous distraire et vous arracher au recueillement. Et cela doit être ainsi, car le nombre de nos églises, à Paris, n'est pas proportionné au chiffre de la population. Pour neuf cent mille âmes, trente-huit églises ne suffisent pas; mais qui oserait élever un saint monument aujourd'hui? Le ministère actuel, peut-être? Oui, de pieuses fondations ne seraient pas suspectes de sa part. Aujourd'hui, M. Thiers est le seul homme qui puisse risquer une église.

Nous disons encore : *On ne peut pas aimer*.... Pourquoi? Nous l'avons déjà dit, parce qu'il n'y a plus de femmes.

On ne peut pas travailler, parce qu'on n'a pas un moment de repos dans toute la journée, parce qu'on lit douze journaux tous les matins, parce qu'on paye dix *petites* notes par heure, parce que l'on reçoit quatre billets par minute, parce qu'on a des parents qu'on révère, des amis qu'on aime, des indifférents qu'on adore et qu'on ne peut renvoyer : tous ces gens aimables ne viennent vous voir qu'un moment, ils n'ont qu'un mot à vous dire, mais comme ils sont une vingtaine, leurs moments réunis sont toute votre journée; leurs mots divers forment une longue et charmante conversation qui vous arrache à toute occupation sérieuse. Écrire comme nous le faisons aujourd'hui, par exemple, interrompu à tout instant par les femmes les plus spirituelles et les hommes les plus distingués de Paris, ce n'est pas écrire. Heureusement, ceci n'est pas un travail.

Enfin, *on ne peut plus penser,* parce qu'on agit trop d'abord; ensuite, parce qu'on peut tout dire.

Chose étrange! c'est depuis qu'on peut tout dire, c'est depuis qu'on ose parler de tout, qu'il n'y a plus de conversation. Devinez ce que l'on fait maintenant dans nos salons, quand on ne danse pas, quand on ne chante pas? On joue; les jeunes femmes jouent au trente-et-quarante, au vingt-et-un, et cela les amuse!... Il y a un mystère dans cette mode nouvelle. Il nous faudra bien le découvrir.

A propos de conversation, une femme du monde, célèbre par sa brillante causerie, nous disait hier une méchanceté bien spirituelle, en parlant d'un homme qui a de grandes prétentions à l'esprit, et qui fait de nobles mais pénibles efforts pour en montrer. « Vous ne savez pas? disait-elle, ce pauvre M. de X..., il a dit l'autre jour un mot charmant : ça m'a fait bien plaisir, il y avait si longtemps qu'il en avait envie! » En effet, il y a dans le monde des malheureux coureurs d'esprit qui ont bien envie de dire de jolis mots et qui n'en trouvent pas : peut-être cela vient-il de ce qu'ils en cherchent. L'esprit, comme l'amour, n'a de charme que lorsqu'il est involontaire. En général, on fait grand cas de la volonté, on admire une belle volonté. Nous, au contraire, nous n'admirons que l'*involontaire,* parce que l'involontaire, c'est l'inspiration.

Une aventure assez étrange est arrivée il y a quelques jours sur la place de la Madeleine. M. de P... avait dans sa cour un jeune sanglier, pris dans le bois de ***, qui allait être transporté à ***, terre de M. de P...; mais traverser Paris sans visiter Paris, c'est un véritable chagrin, même pour un sanglier. On a beau être sauvage, on veut connaître sa capitale, et d'ailleurs, plus on ignore, plus on est curieux. Bref, l'habitant des forêts a trouvé moyen de s'échapper du sac et de la cour où il était renfermé. Il s'est élancé sur le boulevard, on l'a poursuivi; il a tourné autour de la Madeleine et s'est dirigé vers la rue Royale; il se disposait à aller admirer l'obélisque, mais les gens qui le poursuivaient, l'ayant dépassé, lui ont barré le chemin, il a été forcé de prendre la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Curieux de visiter les riches magasins qui font de cette rue un bazar magnifique, notre espiègle est entré dans plusieurs boutiques, entre autres chez Houbigant, où il a fait, dit-on, d'assez nombreuses et de très-violentes emplettes. Après avoir choisi quelques brosses excellentes dont il ne savait que trop l'histoire, après avoir répandu sur lui quelques flacons d'essences à la mode, il a repris sa promenade vagabonde à travers les rues; et les passants, et les chiens aussi, s'étonnaient de sentir un si doux parfum de vétyver, d'iris, d'ambre et de vanille sur les traces d'un sanglier

---

LETTRE TREIZIÈME.

Longchamp.

17 avril 1840.

Six heures du soir. Nous revenons de Longchamp; c'étaient de véritables champs Élysées! des ombres errantes traversaient à pas lents des nuages de poussière. La vision pour nous a duré une heure. Première apparition : un prince russe à quatre chevaux. — Seconde apparition : une dame bleu de ciel, robe décolletée, écharpe iris... ombrelle chinée... en *milord découvert* (car il y avait peu de lords, mais beaucoup de milords). — Troisième apparition : une célèbre étrangère à quatre beaux chevaux avec courrier, postillons et voitures de suite. — Quatrième apparition : un fiacre tout neuf du meilleur goût, nº 518. — Cinquième apparition : calèche découverte à quatre jolies femmes; une capote vert-pomme délicieuse, une autre paille et velours adorable.... — Sixième apparition : voiture prétentieuse, livrée fantastique; cocher nègre. — Septième apparition : une tapissière, toutes voiles déployées, contenant des passagers innombrables; pilote cramoisi. — Huitième apparition : cavalcade d'élégants; chevaux de pur sang; cheveux et barbe poudrés. — Neuvième apparition : douze voitures de briquets phosphoriques. — Dixième apparition : une belle femme avec un joli enfant dans une calèche anglaise. — Onzième apparition : un landau peuplé de chiens et de manchons, chenil roulant.... — Douzième apparition : une grosse femme en grand deuil riant aux éclats dans un cabriolet de louage.

Et tous les badauds revenaient en disant : « Jamais Longchamp n'a été plus beau que cette année! »

LETTRE QUATORZIÈME.

La Croix-de-Berny. — La femme élégante ne suit pas la mode, elle la fuit.

25 avril 1840.

L'événement de la semaine est le *steeple-chase* qui a eu lieu, comme à l'ordinaire, à la Croix-de-Berny. Car, en France, les champs et les prairies qui consentent à être dévastés sont peu

variés, et le ravage est monotone; donc, le rendez-vous était encore au même *Bœuf couronné*. Tout le Paris élégant, le Paris prétentieux, le Paris anglais était réuni à cette fête. « Il y avait là tout ce qu'on connaît. » Phrase favorite des gens qui précisément ne connaissent personne, ou qui du moins ne connaissent les hommes et les femmes à la mode que par leur nom. Mais cette foule brillante qui venait là pour applaudir et admirer, au contraire, n'a pu jouir que du plus désagréable de tous les spectacles, une tragédie ridicule, cinq *gentlemen riders* s'élançant avec orgueil sur de magnifiques coursiers, et tout à coup, après avoir fait cent pas à peine, disparaissant avec leurs montures dans un fossé plein d'eau.... Éclipse totale de *gentlemen riders!*... Cependant l'onde s'agite; un ex-cavalier, maintenant Triton, sort des flots; il tire violemment par la bride son cheval, qui refuse de le suivre; l'eau est bonne : tout bien calculé, la pauvre bête, qui est blessée, aime mieux nager que courir. Ses ex-rivaux, maintenant ses compagnons d'infortune, ont la même pensée; chevaux et cavaliers barbotent à l'envi dans le fossé; les canards du voisinage en sont jaloux. Les uns essayent de remonter sur la berge, mais ils retombent sur les autres qui se débattent au fond de l'eau. C'est une lutte misérable que la boue et le sang rendent tour à tour burlesque et terrible. La belle et célèbre *Barcha*, que lord Seymour venait d'acheter à un si haut prix, a terminé dans cet obscur combat sa brillante carrière; plusieurs *gentlemen riders* ont été blessés. Nous n'aurons pas la cruauté d'en nommer un seul, et pourtant nous sommes impitoyable pour ce genre de revers. Selon nous, les extravagances prétentieuses n'ont qu'une excuse, c'est le succès.

M. de S... disait, en parlant de ces *sportsmen* si plaisamment abîmés dans un fossé : « Ce ne sont pas d'aussi bons cavaliers qu'on le croyait, mais ce sont d'excellents plongeurs; savez-vous qu'ils sont restés dix minutes sous l'eau ! »

Il y avait du reste au *steeple-chase* un nombre infini de jolies femmes, ce qui rendait la défaite des héros encore plus pénible. Nous l'avons souvent dit, cette époque de l'année est la saison des jolies femmes. On en aperçoit partout : les unes sont à pied, mises simplement, enveloppées d'un mantelet;

les autres passent en calèche, avec des chapeaux couverts de fleurs et des écharpes éblouissantes ; celles-ci viennent à cheval, leur regard est brillant, leur teint est animé ; celles-là apparaissent à leur fenêtre, leur regard est languissant, leur front est pâle, elles ont un petit air ennuyé qui est charmant. Ceux qui n'ont point vu Paris au printemps ne connaissent point Paris.

Des jolies femmes aux modes nouvelles la transition est naturelle. Or, depuis quelque temps, il se dit à propos de modes des choses si étranges dans tous les journaux, que nous devons faire valoir notre droit de haute critique. On nous a parlé l'autre jour d'une certaine dame de B..., qui était à Longchamp, parée d'une *jupe bleu de ciel avec deux volants de cinquante centimètres de haut, le second volant était monté avec la ceinture de la jupe* (cachucha pure). Ce n'est pas tout : cette élégante avait encore un canezou de mousseline brodée *avec manches à bouillons* (à Longchamp!) et des mitaines *noires* (à Longchamp!). — Eh bien, oui! cela est exact; mais on a oublié de vous dire que cette femme si coquettement parée était en *milord découvert ;* elle causait assez vivement avec le cocher, qui paraissait n'être pas de son avis. Ceci n'est sans doute qu'un détail insignifiant, mais il fait comprendre les autres.

Parler de modes est, selon nous, ce qu'il y a de plus difficile, surtout quand on veut dire ce qu'on voit. Pour être exact, il faut faire souvent des descriptions épouvantables. En ce moment, par exemple, on porte une étoffe couleur *lie de vin* qui est affreuse, jointe aux écharpes écossaises et aux chapeaux lilas. C'est un mélange agaçant de couleurs ennemies qui fait *grincer* les yeux, comme dit si plaisamment madame de V....

Les rubans à la mode pour ceinture sont d'un *zinzolin* très-pastoral. Ce sont des tissus roses chinés de bleu, roses rayés de gris, roses tigrés de vert ; ils rappellent les beaux jours des bergères de Florian. Némorin a dû demander beaucoup de ces rubans-là ; et nous comprenons qu'Estelle les ait sacrifiés sans peine. Ils sont moins jolis que ceux d'il y a quelques années; cependant ils ne manquent pas de coquetterie, et ils sont assez avantageux.

Toutes les robes se font aujourd'hui avec trois *volants*, c'est la mode : aussi toute femme élégante évite-t-elle avec horreur les trois volants, car la femme élégante ne suit pas la mode; elle la fuit.

LETTRE QUINZIÈME.

De tout ce dont on pourrait parler. — *Les Rayons et les Ombres.*

8 mai 1840.

Nous pourrions bien vous parler des fêtes charmantes qui ont eu lieu depuis quinze jours;

Des courses de dimanche, favorisées par un temps superbe et honorées de la présence de toutes nos plus jolies femmes : courses admirables et d'autant plus extraordinaires que neuf chevaux couraient à la fois; neuf chevaux ! neuf rivaux ! C'est chose rare au Champ de Mars : ordinairement, vous le savez, c'est un seul cheval qui court tout seul, luttant sans concurrents et arrivant toujours le premier; n'importe, les amateurs l'admirent, les philosophes surtout.... Il est si beau de lutter contre soi-même et de triompher !

Nous pourrions vous parler des courses d'hier, favorisées pas une pluie battante; pluie bienfaisante, tant désirée par les cochers de fiacre et les cultivateurs. La grande sécheresse avait fait monter si haut le prix des avoines, qu'il était question de nourrir les chevaux avec des brioches, et que dans nos cafés les plus à la mode on ne trouvait plus de glaces *à la vanille*.

Nous pourrions vous parler des bals mystérieux, même sournois, donnés par M. Thorn; car ce profond observateur continue toujours ses expériences sur le caractère complaisant de la société française. A ces fêtes intimes d'une extrême élégance, trente femmes au plus sont conviées; et comme les salons sont nombreux et que les invités ne viennent pas tous à la même heure, il en résulte pour plaisir réel la plus solennelle froideur, le plus agréable décousu : ce qui fait le charme de ces réunions brillantes, c'est que précisément il n'y a pas de réunion. D'ailleurs, ce n'est point pour ceux qui sont là que se donne la fête, mais bien pour ceux qui n'y sont pas, et,

il faut être juste, elle produit un très-grand effet sur ceux-là. « Quoi! se dit-on avec inquiétude, madame une telle a été priée cette fois, et moi je ne le suis pas! On m'invite pour les grandes cohues; et l'on m'exclut les jours de bals choisis! » Une autre femme se dit : « Peut-être n'a-t-on pas porté mes cartes. » Elle sonne, elle s'en informe avec anxiété; on lui répond que les cartes ont été remises exactement. Elle ne peut donc pas se faire d'illusion : on l'a oubliée... parce qu'on a voulu l'oublier; mais qu'elle se console, on a bien pensé à elle en l'oubliant.

Nous pourrions vous parler encore de la grande réception qui a eu lieu aux Tuileries pour la fête du roi, des superbes parures qu'on y remarquait; de la grâce, de la beauté de madame la duchesse de Nemours, et vous répéter ce mot naïf et agréable d'une riche bourgeoise de la cour, qui, nommée par la reine à la nouvelle mariée, dit avec un gentil sourire : « Je remercie bien Votre Majesté de m'avoir fait faire la *connaissance* de madame. »

O bourgeoises! venez à la cour, vous en avez le droit, car vous avez aujourd'hui la puissance et la fortune, car les plus beaux châteaux sont à vous, car votre argent, que vous dépensez honorablement, jette partout la prospérité et la vie; venez à la cour, mais alors apprenez les usages de la cour, et tâchez au moins de parler français quand vous parlez à la reine des Français. Et si nos conseils vous offensent, n'accusez que nous de vous les donner, et n'écoutez point les journaux menteurs qui nous appellent si perfidement : *écrivain du château,* nous qui n'allons pas au château, et qui pouvons ainsi écrire en toute liberté, critiquer sans inconvénient ce qui nous choque et louer sans flatterie ce qui nous plaît. Nous n'avons qu'un seul avantage : notre indépendance; nous tenons à la conserver.

Nous pourrions vous parler encore du feu d'artifice tiré le jour de la fête du roi. Ce feu soi-disant d'artifice était d'une très-grande simplicité. Nous avons entendu à son sujet ce propos peu flatteur d'un spectateur désappointé : « Ma foi, disait-il, j'en ai tiré un pour la fête de mon oncle, à la Saint-Pierre, qui était plus beau que celui-là! »

Nous pourrions vous parler, hélas! de beaucoup de choses

tristes et risibles qui se passent en ce moment : telle est la pauvreté intellectuelle de nos hommes d'État, qu'ils ne savent pas trouver un moyen de laisser vivre dans la même patrie la canne et la betterave, et qu'ils vont forcer cette noble fille de l'empereur à quitter le sucrier doré, qu'elle avait si ingénieusement usurpé, pour rentrer dans le saladier vulgaire d'où elle n'aurait jamais dû sortir. O innocence des hommes de l'économie ! Tuer une industrie nouvelle, parce qu'elle empêche une vieille industrie de bien vivre, au lieu de les faire vivre toutes deux en étendant leur domaine ! Supprimer des fabriques de sucre dans un pays où les classes moyennes se privent de sucre, dans un pays où, chez des gens très-riches même, les entremets sucrés ne se permettent qu'une cassonade douteuse ; où les prudentes ménagères ont toujours le soin d'avoir deux sucriers dans leur buffet : un sucrier de parade rempli d'un sucre fin et d'une *entière blancheur ;* un sucrier de famille rempli d'un gravier jaunâtre, qui dit assez que cette industrie n'a pas encore atteint les limites de sa consommation ! Du reste, le principe est commode et nous l'admettons : supprimer ce qui nuit, cela peut aller loin. Courage donc ! supprimez les ânes parce qu'ils nuisent aux chevaux, supprimez la percale parce qu'elle nuit à la toile, supprimez la bière parce qu'elle nuit au vin, supprimez la pomme de terre parce qu'elle nuit au pain, supprimez les lampes parce qu'elles nuisent aux chandelles, supprimez la houille parce qu'elle nuit au bois, supprimez le miel parce qu'il nuit au sucre ; mais supprimez alors tous ces bavards sans idées, ces intrus de la politique moderne, parce qu'ils nuisent à toutes choses, et surtout aux gens d'esprit dont ils occupent la place.

Mais que sont pour nous les vains plaisirs du monde, les courses, les fêtes, les grossiers intérêts de la politique et de l'industrie, auprès du grand événement de la semaine, de l'apparition d'un livre de vers signé Victor Hugo ! Nous avons bien voulu descendre au rang de feuilletoniste, nous avons courageusement renoncé à notre poésie à nous, mais nous n'avons jamais pu renoncer à la poésie des autres ; et quand nous pouvons passer de délicieuses journées à lire, à relire de sublimes vers, nous ne savons plus si le monde s'amuse et si

notre devoir est de raconter ses plaisirs. *Les Rayons et les Ombres* dépassent en grandeur et en harmonie les plus beaux chants des *Feuilles d'automne*. Il y a dans tout ce recueil une élévation de pensées, une douceur de sentiment, une supériorité de bienveillance, un calme majestueux qui contrastent superbement avec ces petites passions mauvaises, ces haines mesquines, ces jalousies d'enfants ou plutôt de vieillards gâtés dont l'auteur de ces chants vient d'être l'objet. Ce recueil est une réponse royale aux injustices de l'Académie.

Dans *les Rayons et les Ombres*, tout est modèle, tout est beau. Il faut lire les vers qui terminent le volume et qui sont adressés à mademoiselle Louise Bertin. La musique d'*Esméralda* nous avait déjà fait connaître une femme de talent; les vers de Victor Hugo nous révèlent une femme supérieure.

LETTRE SEIZIÈME.

Les paquets. — Bal du matin à l'ambassade d'Autriche. — Les coquettes n'ont jamais froid. — Le *Livre de l'enfance chrétienne.*

24 mai 1840.

Paris, depuis que le printemps est revenu, fait semblant de se reposer; mais, en réalité, il s'amuse plus encore qu'il ne faisait cet hiver. Les parties de spectacle succèdent aux parties de campagne, les courses du matin préludent aux danses du soir; dans le monde élégant on continue à se dire adieu en dansant toutes sortes de mazurkas; les bals intimes sont plus à la mode que jamais; on a même trouvé un moyen de les perfectionner : on n'invite plus à y venir les ennuyeux ni les ennuyeuses, ce qu'en langage vulgaire on nomme les *paquets* (nous donnerons plus loin l'explication de ce mot). Donc, on les supprime; on s'arrange de manière à les croire partis depuis huit jours. On pousse la ruse jusqu'à les regretter hautement, et lorsqu'on les rencontre, on s'écrie avec un étonnement naïf : « Quoi ! vous êtes encore à Paris!... Si j'avais su cela.... Vous m'aviez dit.... — Que nous partirions le mois prochain. — J'avais entendu dimanche prochain.... Que de

regrets! » C'est ainsi que l'on trompe les ennuyeux et qu'on donne de jolis petits bals sans *paquets*.

Explication : Selon le Dictionnaire de l'Académie, page 338, « *paquet* se dit, figurément et familièrement, d'une personne » qui a pris beaucoup d'embonpoint, et qui se remue difficile- » ment ; il se dit aussi d'une personne qui n'apporte aucun » agrément dans la société, qui y cause plutôt de la gêne : » *Cette femme est devenue un paquet ; elle est devenue bien* » *paquet ; ce n'est qu'un paquet ; quel paquet !* »

Définition : Selon le monde, on appelle généralement *paquets*, tous les importuns, tous les gens dont on n'est pas fier et tous les gens dont on n'a pas besoin ; exemple : Dans un bal,

Un oncle millionnaire n'est jamais un paquet ;

Une tante de province est un paquet toujours ;

Une étrangère... une inconnue qui donne de belles fêtes, fût-elle grosse comme une tour, infirme et impotente, n'est jamais un paquet ;

Une cousine moqueuse, qui sait vos ridicules, vos prétentions ou votre âge, fût-elle légère comme un oiseau, est un paquet toujours ;

La sœur de celui qu'on aime n'est jamais un paquet ;

L'ami de celui qu'on n'aime plus... paquet ! paquet ! affreux paquet !

Un mari à bonnes fortunes n'est jamais un paquet ;

Un mari jaloux est un paquet respectable... mais un paquet !

Une femme de ministre n'est jamais un paquet ! cela s'appelle un gros bonnet ;

La femme d'un employé qu'on destitue passe à l'instant même paquet ;

Un intrigant n'est jamais un paquet ;

Un *excellent* homme est presque toujours un paquet ;

Un vieux fat est rarement un paquet ;

Un jeune soupirant bien sincère est de temps en temps un paquet ;

Une vieille Anglaise, quand on doit retourner à Londres, n'est pas encore un paquet ;

Une grosse Allemande, quand on n'a plus envie d'aller en Allemagne, est un commencement de paquet;

Un Arabe en turban, un Turc en redingote, un Grec en jupon, un Écossais en uniforme, ne sont jamais des paquets;

Un Danois trop blond, un Portugais trop noir, recommandés par des parents éloignés, sont des paquets;

Une femme à la mode qui vous cause mille chagrins n'est jamais un paquet;

Un médecin qui n'est pas célèbre et qui vous a sauvé la vie est un paquet.

Il y a encore bien d'autres paquets.... On nous saura gré de ne pas les désigner. Bref, dans un bal intime, tout ce qui ne séduit pas les yeux, ne flatte pas l'orgueil, est de trop. Un salon doit être peuplé individuellement comme il est meublé matériellement. Il faut qu'il y ait des grands seigneurs et des gens riches, comme il y a des glaces et des dorures; il faut qu'il y ait des jeunes gens et des jolies femmes, comme il y a des lustres et des fleurs. C'est dans le cabinet de travail que se trouvent les vieux amis et les vieux livres, les pieux souvenirs et les beaux tableaux, les bons sentiments et les bons fauteuils. Le monde élégant est une énigme dont le mot n'est pas intérêt, mais vanité.

Les bals intimes ne nuisent pas aux fêtes diplomatiques. Hier matin, il y avait grand bal à l'ambassade d'Autriche et grande fête dans tous les magasins de Paris. Si vous saviez quelles folies on fait pour briller dans ces réunions sans pareilles; si vous saviez ce qu'il y a là de dentelles, de rubans, de mantelets, d'écharpes, de fleurs, de robes neuves, — il n'y a que des robes neuves! — de chapeaux neufs, — il n'y a que des chapeaux neufs! — vous comprendriez pourquoi un bal du matin à l'ambassade d'Autriche est un événement dans Paris. Pour aller au bal le soir, pour y paraître bien mise, il suffit d'avoir une robe élégante et une guirlande nouvelle; une robe de bal ne peut jamais être qu'une robe de bal, une coiffure en cheveux ne peut jamais être très-compliquée; mais un habit de bal du matin, c'est une parure indéfinie, qui laisse à l'imagination toute sa liberté et qui permet toutes les combinaisons les plus savantes et les plus heureuses. C'est, par exemple,

une robe du soir faite en robe du matin; une robe de gros de Naples blanc, *montante*, ou, pour être mieux compris, c'est un habit de cheval en gros de Naples blanc, corsage juste et manches à coude; — ou bien c'est un peignoir en dentelle doublé de taffetas bleu ou rose, et chiffonné par mille nœuds de rubans. *Négligé* sans prétention et sans prix, trésor inestimable, avec lequel un riche fermier de la Beauce marierait deux ou trois filles. Ce n'est pas tout : avec cette robe-là, il faut un chapeau, et quel chapeau! ce qu'il y a de plus coquet, de plus nouveau; on médite huit jours le choix de ce chapeau. Si l'on veut le quitter pour danser, il faut encore être aussi coiffée d'une guirlande de fleurs : ce sont des fleurs naturelles, montées par madame Barjon; avoir le matin des fleurs artificielles, ce serait une faute impardonnable; mais personne n'y a jamais songé. La guirlande se pose de manière à être très-jolie sous le chapeau et très-jolie encore sans le chapeau. Ce sont des combinaisons infernales. Maintenant il ne manque plus rien qu'un mantelet : autre combinaison non moins profonde, la tête la plus forte n'y suffit pas; mais le bon goût finit par simplifier toutes choses, et les femmes distinguées savent éviter avec art le malheur de tomber dans ce que nous appellerons les *toilettes incompréhensibles*. Nous faisons grand cas du style en fait de parure, et nous ne croyons pas que la fantaisie elle-même puisse se passer d'harmonie.

La fête d'hier a eu lieu dans l'ordre accoutumé. Les jeunes personnes sont arrivées à deux heures, avec leurs mères, et se sont emparées de la salle de bal; les femmes sont arrivées ensuite; les élégants sont venus beaucoup plus tard; puis enfin les hommes politiques ont paru après la séance de la Chambre des députés. Comme nouveauté, tout le monde admirait l'arrangement des lustres; il y en a dans la salle de bal environ une cinquantaine, ils étaient tous remplis de fleurs en bouquets, et ces corbeilles aériennes, brillantes de toutes couleurs, produisaient un effet charmant.

Le temps froid qu'il faisait avait enlevé à la fête sa physionomie champêtre : le déjeuner n'était pas servi dans le jardin; on errait peu dans les bosquets, on folâtrait peu dans la prairie. Si quelque imprudente, séduite par la fraîcheur des gazons,

la beauté des arbres, le parfum des fleurs, se hasardait à franchir la terrasse, on la voyait bien vite revenir tout épouvantée, luttant contre un ouragan terrible et sans égards, retenant son chapeau prêt à s'envoler, apaisant ses plumes révoltées, et délivrant son écharpe et ses dentelles que le vent avait déjà accrochées à quelque buisson. Il y avait là de bien jolies femmes, qui nous ont paru encore plus jolies à la clarté du jour; et nous ne dirons pas de ces beautés si fraîches ce que la spirituelle duchesse de L... disait à propos de ces femmes trompeuses qui paraissent si belles le soir et qui sont si fanées le matin : « On ne les reconnaît pas du tout; elles auraient dû venir avec un bougeoir. »

Que de jolies et fraîches parures nous avons remarquées à cette fête!

Souvenir ineffaçable : une robe de taffetas bleu de ciel garnie de trois volants bordés de petites franges blanches; chapeau de paille de riz orné de roses. Cette robe, portée avec une grâce indicible, a obtenu un succès immense; on en parlait encore hier aux courses de Versailles.

Autre souvenir très-agréable : une robe de taffetas rayé blanc et rose; capote en paille de riz ornée de boutons de rose.

Souvenir d'admiration : robe de gros de Naples citron; écharpe de dentelle blanche doublée de taffetas bleu; capote pareille à l'écharpe. Oh! que cette robe et cette écharpe étaient bien portées! Voilà le vrai type de la grande dame! voilà bien la véritable femme comme il faut! et la femme comme il faut devient très-rare aujourd'hui; on ne saura plus bientôt ce que signifiait jadis ce mot-là.

Maintenant la grande mode, c'est d'avoir l'air d'une grisette endimanchée. Nos jeunes élégantes se donnent un mal affreux pour avoir cet air-là, et elles y parviennent : aussi, quand nous avons le bonheur de rencontrer une belle femme, noble dans son maintien, calme dans ses manières, ne recherchant aucun effet mesquin, dédaignant toute exagération provinciale, faisant valoir ses avantages avec art, mais sans affectation, ne visant à aucune espèce de rôle, ne jouant ni les *pages* ni les *grandes coquettes*, ne posant pour aucune gravure d'hôtel garni, ni pour la *Modestie*, ni pour la *Rêverie*, ni pour la

Sensibilité, ni pour l'*Abandon*, nous lui savons gré de tant de sacrifices et nous la saluons avec respect, comme un modèle d'indépendance et de courage : car il faut de la force d'âme pour oser être de bon goût dans un temps où les vulgarités de toutes sortes obtiennent seules du succès.

Malgré le vent glacial qui soufflait, plusieurs femmes étaient en robe de mousseline blanche, et elles ne semblaient point s'apercevoir du froid ; elles se sentaient jolies, et cela leur tenait chaud. M. de Martignac nous disait un jour : « Les femmes coquettes n'ont jamais froid. » Il avait raison.

Les nouveautés littéraires sont très-nombreuses, et nous avons là sur notre table de bonnes provisions de lecture. Voici, entre autres, un petit livre charmant, rempli de poésie et de piété, chef-d'œuvre involontaire inspiré par l'amour maternel ; s'il est littéraire, c'est malgré lui, cela tient à la brillante éducation de l'auteur. Ces pages n'avaient pas été écrites pour être publiées ; elles exhalent un parfum de solitude, elles ont un charme d'intimité que n'ont jamais les œuvres préméditées, destinées à l'éclat du jour. Le *Livre de l'enfance chrétienne* explique aux enfants leurs devoirs dans le plus touchant langage, de manière à les leur faire comprendre et aimer.

Le chapitre intitulé *Du respect dans l'église* est un modèle de style et de description. Être à la fois toujours poétique et toujours à la portée de l'enfance, c'est une grande difficulté vaincue. Le chapitre qui renferme la peinture de *l'Envie* et de ses souffrances est aussi fort beau. Celui de *l'Orgueil* est profond, celui de *la Paresse* charmant ; mais, au reste, tout est bien dans ce petit livre. Quel en est l'auteur? demanderez-vous. Nous ne pouvons vous dire son nom, mais nous pouvons vous faire connaître toute son âme en citant ces quelques lignes qui terminent sa préface :

« C'est donc aux mères de famille, et à elles seules, qu'est » dédié cet ouvrage : il est soumis à leur jugement avec une » sorte de confiance ; car, en ce qui touche le bien comme le » bonheur de leurs enfants, les mères se comprennent tou- » jours, et près d'elles les sentiments qui ont dicté ces pages » leur tiendront lieu sans doute du talent qui manquait pour » les écrire. Si Dieu veut bien les rendre utiles, s'il daigne

» permettre qu'elles portent d'heureux fruits, alors quelquefois » peut-être lui adressera-t-on un vœu, une prière en faveur » des enfants pour lesquels fut composé ce petit livre. Leur » mère ne renonce pas à cet espoir, qui l'a soutenue dans son » travail et qui en est déjà la plus douce récompense. »

Vous comprenez qu'un livre écrit avec cette douceur doit exercer une heureuse influence sur l'imagination des enfants. Ces leçons données avec tant d'amour n'ont rien d'austère ni d'aride : là, point de pédanterie, point de froid courroux ; toute la puissance de ces conseils si profondément maternels est dans ce mot, qui pourrait servir d'épigraphe au livre : « Obéissez-moi, car je vous aime. »

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Les défauts profitables et les qualités fatales. — Que ferons-nous d'Auguste? Physiologie du député flottant. — La délicatesse porte malheur.

28 mai 1840.

Il est une triste vérité que nous sommes forcé de reconnaître et que nous aurons le courage de proclamer : c'est qu'on ne réussit dans le monde que par ses défauts.

Remarquez bien que nous ne disons pas « dans *ce* monde », mais « dans *le* monde », ce qui est bien différent.

Or si nous ne devons réussir que par nos défauts, rien n'est plus cruel, plus maladroit, plus imprudent que de nous engager à nous en corriger; c'est nous ruiner, c'est nous perdre, c'est tarir la source de nos prospérités, en nous ôtant nos armes de combat et notre assurance, en nous arrachant nos illusions inspiratrices et notre espoir.

Vouloir se corriger de ses défauts... mais c'est apprendre à les connaître, et c'est là déjà un très-grand malheur.

Un philosophe a dit : « Connais-toi toi-même. » Oui, si tu veux rester philosophe, vivre en philosophe, c'est-à-dire ne prétendre à rien, n'arriver à rien. Pour vivre ainsi, connais-toi tant que tu voudras; tu peux, sans risque, te donner ce pauvre plaisir; la science de toi-même, la contemplation de tes misères ne pourront servir qu'à te rendre plus sage, soit....

Mais si tu veux vivre avec tes semblables, si tu veux t'élever au-dessus d'eux, si tu veux faire ton chemin et arriver à la fortune, garde-toi bien de te connaître! ne t'étudie point, ne t'analyse point, ne t'interroge point; marche droit, marche vite, sans regarder ni derrière toi ni devant toi! Oh! garde-toi de te connaître! car, du jour où tu apprendrais ce que tu es, tu saurais ce à quoi tu peux prétendre et tu serais pour toujours découragé. Avoir le secret de ses forces, c'est souvent découvrir qu'on n'est bon à rien. Cette découverte serait fâcheuse pour les ambitieux de nos jours. Leur douce confiance, au contraire, fait tout leur pouvoir; ils se croient capables, et on les croit capables; la foi leur tient lieu de droit; ils s'écrient : « Voilà le but! » Le public niais répète : « Voilà leur but! » et sans se demander s'il leur est permis d'y atteindre, il les aide à y parvenir, parce que, dans le monde, on est accoutumé à juger les gens, non pas d'après leur valeur, mais d'après leurs prétentions; et l'on aurait souvent bien peu de prétentions si l'on avait appris à se connaître. L'ignorance de soi-même est donc une condition nécessaire pour réussir. Ah! tous ces parvenus que nous voyons aujourd'hui si orgueilleux d'avoir agrippé de hauts emplois qu'ils sont incapables d'exercer, ils ne seraient pas arrivés où ils sont s'ils avaient eu la connaissance d'eux-mêmes; ils seraient devenus humbles, ils auraient compris leur vocation, ils n'auraient jamais osé ambitionner de telles places, et leur modestie les aurait privés d'un bonheur que leur présomption leur a mérité.

Aussi nous ne craignons pas de déclarer que de tous les défauts, le plus profitable, celui qu'on doit cultiver avec le plus de soin, c'est la présomption. Ce défaut-là est à lui seul une fortune. Il vaut mieux, pour un jeune homme qui veut faire son chemin, être présomptueux et n'avoir pas le sou que d'être modeste avec une terre en Normandie. La présomption est un patrimoine.

Après la présomption, le meilleur défaut pour parvenir, c'est une complète ineptie. Grâce à ce défaut-là, on est toujours sûr de se faire dans le monde une bonne petite position. Vous avez deux jeunes cousins : l'un est un garçon plein de courage, d'activité, d'intelligence; vous reconnaissez son mérite en disant :

« Ah! celui-là ne m'inquiète pas. » Et, en effet, vous ne prenez nul soin de son destin. Vous ne lui donnez ni aide ni protection : vous le laissez piocher à son aise et se tirer d'affaire comme il peut. Vous êtes tranquille, vous savez qu'il ne viendra jamais rien demander. Mais il a un frère qui est un parfait imbécile; il ne sait pas l'orthographe, il est incapable d'exercer la moindre profession : celui-là vous inquiète, car vous avez mille désagréments à redouter de sa part. Alors vous rassemblez toute votre famille et vous dites avec anxiété : « Que ferons-nous d'Auguste? » Et vos parents, consternés, sachant ce qu'on peut attendre du jeune sire, se regardent entre eux et répètent : « Que pourrait-on faire d'Auguste? il n'arrivera jamais à rien par lui-même; il faut le placer dans quelque administration (pauvre administration!), ou lui faire avoir quelque emploi dans le gouvernement... » (pauvre gouvernement!) — Que Dieu vous préserve d'Auguste!

Au premier aspect, cette idée de faire entrer dans les affaires du pays un jeune homme parce qu'il est incapable de faire les siennes peut paraître monstrueuse, folle, impraticable?... Point du tout. Grâce au zèle, disons mieux, grâce au désespoir de tous ses parents, Auguste obtiendra la place qu'on ambitionne pour lui. Son oncle le député fera pour cela vingt démarches; il promettra sa voix et sa *contre-voix*. Son cousin le directeur général fera pour cela, dans ses bureaux, deux ou trois mutations qui resteront toujours incomprises. Sa tante la baronne fera dix-neuf visites à de petites sottes qu'elle méprise. Sa cousine, la belle indolente, fera cent coquetteries à de vieux bavards qui l'ennuient. Sa bonne mère ira pleurer partout!... Oui, Auguste obtiendra la place; il est vrai qu'il la perdra bientôt, mais ce sera pour en trouver une meilleure, car la première qu'il n'a pas su remplir lui comptera comme un précédent très-favorable. Il perdra aussi la seconde, et la famille coalisée lui en procurera une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième tout à fait bonne qu'il gardera, — les bonnes places étant celles où il n'y a rien à faire. Ainsi Auguste, toujours soutenu, toujours relevé par sa famille puissante, arrivera promptement à la fortune, tandis que son pauvre frère restera loin derrière lui; car un homme intelligent à pied va

moins vite qu'un sot en voiture; car un homme indépendant, qui attend tout de ses travaux, n'a pour lui que ses seules forces; un paresseux imbécile a pour lui, au contraire, toutes les forces de toutes les personnes puissantes et en crédit qui sont responsables de lui.

La susceptibilité est encore un très-bon défaut. On ne traite jamais sans façon une personne susceptible. On lui donne la meilleure part, la meilleure place. Se montrer susceptible, c'est se préparer un horizon charmant de bons procédés, de bons fauteuils, d'ailes de poulet, etc.; c'est enfin obtenir le plus grand bonheur que l'homme ici-bas puisse rêver : c'est... n'être jamais oublié.

L'importunité est encore un excellent défaut d'un revenu très-agréable. Les importuns sont irrésistibles, même en amour.

Par la même raison, les entêtés ont aussi de très-bonnes chances. On dit d'un homme entêté : « Vous n'en obtiendrez rien. » Et on le laisse tranquille; c'est toujours cela. L'entêtement est un de ces défauts qui inspirent le respect; ce sont les meilleurs.

La brutalité a du bon : un accès de colère répond à tout. Un orage est un argument comme un autre; un beau courroux sert à cacher un vilain tort. Et puis, avec une menace, on obtient vite une faveur. Dans ce siècle de la peur, les menaces sont les plus puissantes prières; heureux ceux devant qui l'on tremble! il n'y a plus que ceux-là qui aient des flatteurs.

L'insolence est aussi un estimable défaut, mais il a bien quelques dangers. Heureusement, les hommes privilégiés qui le possèdent sont doués d'un instinct merveilleux; ils gouvernent ce défaut-là avec une adresse incroyable; ils savent reconnaître, à ne s'y jamais tromper, l'heure, le temps et le lieu où il est convenable de s'en servir, et les personnes avec lesquelles il est avantageux de le déployer. Grâce à l'insolence, dans le monde on peut.... Allons, pourquoi le dire? vous savez tout cela mieux que nous.

Dans le monde politique, enfin, certains défauts sont des trésors. Être versatile, n'avoir ni caractère ni principes, c'est se créer un bel avenir de puissance et de crédit. Un homme assez heureux pour faire dire de lui qu'il n'a pas de conscience

est un homme dont la fortune politique est assurée. Le député sans conscience, honoré du nom de *député flottant*, est le seul être qui puisse se vanter d'avoir trouvé la pierre philosophale. Le *député flottant* est roi de France; c'est l'arbitre de tous les destins; car chacun attend tout de lui. Que faire d'un député qui a de la conscience, qui a planté franchement son drapeau dans un camp? à quoi est-il bon? quel espoir peut-on fonder sur son concours?... On connaît d'avance ses convictions, et on les respecte, c'est-à-dire qu'on désespère de les détruire, et comme en politique on ne s'occupe que des gens qu'on peut corrompre, personne ne s'occupe de lui.

Le député flottant, au contraire, est l'intérêt de tout le monde; c'est à qui le captivera : on s'empresse de lui plaire, on l'accable de prévenances, il est invité partout. Aujourd'hui il a déjeuné chez un 221, et il va dîner chez un ministre; demain il déjeunera chez un ministre, et il dînera chez un 221. Le député flottant peut se passer de cuisinier : son couvert est mis à la table de tout le monde; on lui offre des loges à tous les spectacles; on le cajole, on le câline, on écoute ce qu'il dit, on lui répond quand il demande, on fait pour lui ce qu'on ne fait pour personne. La veille d'un vote important, on dresse ordinairement deux listes, on en dresse trois quelquefois; chaque parti compte ceux qui voteront pour lui. O merveille! le nom du député flottant se trouve en même temps sur les deux listes, et sur les trois quelquefois.... Les ministériels, en parlant de lui, se disent : « Il est des nôtres, un tel a répondu de lui!... » Les hommes de l'opposition s'écrient : « Comment! s'il est des nôtres? certainement; c'est *** qui nous l'amène : il en répond! » Quand il a voté, n'importe avec qui, vous le croyez séduit?... Non vraiment; il a donné un gage et rien de plus.... En politique, donner un gage ne signifie pas s'engager, cela veut dire seulement qu'on a fait quelque chose pour vous, et qu'on peut encore, dans l'avenir, vous rendre quelques services. Le député flottant n'est jamais plus libre que le lendemain du jour où il a fait ses preuves en votre faveur. Avec lui, les frais de séduction sont toujours à recommencer; ce qu'il vous a donné, il peut encore le promettre à un autre. Vous êtes sans cesse à la merci de ses caprices : c'est une coquette

irritante dont l'inconstante humeur vous inquiète à tout moment; c'est une Célimène politique toujours compromise, mais jamais perdue.

Nous avons commencé par déclarer que l'on ne réussit dans le monde que par ses défauts; nous devons finir par prouver que l'on ne se perd, dans ce même monde, que par ses qualités.

S'il est des défauts profitables et lucratifs, il est, hélas! des qualités nuisibles, des qualités fatales. Ce sont les plus belles, malheureusement.

La dignité — vous fait cent ennemis acharnés. Dans le monde, il vaut mieux être familier, sans façon et méchant, que d'être digne, réservé et généreux.

La bonté — ne nuit pas précisément, mais elle déconsidère.

La franchise — vous fait passer pour un fou, et l'indépendance pour un original.

L'impartialité — vous isole; soyez impartial, et vous serez bientôt suspect.

Le courage — dans le monde est une vertu mortelle. Un homme qui a montré du courage est un homme perdu : c'est un paria que chacun fuit, dans la crainte de se laisser entraîner; il vaut mieux dans le monde passer pour avoir la lèpre que pour avoir un grand courage. L'homme courageux ne trouve jamais personne qui l'aime ni qui le défende; il trouve seulement quelques femmes qui l'applaudissent et qui l'aiment.

Mais, de toutes les qualités, la plus fatale, celle pour laquelle il n'est point de merci, celle qui sait jeter dans une belle existence le plus de tourments, le plus de dégoûts; celle qui n'est jamais pardonnée, jamais comprise, c'est la plus noble de toutes, c'est la délicatesse! C'est une qualité pernicieuse, non-seulement parce qu'elle humilie tous ceux qui ne la possèdent pas, mais encore parce que, étant toujours entourée de mystère, elle prête naturellement à la calomnie. Rien n'attire plus vite les plus affreux soupçons qu'une belle action inexpliquée; rien ne ressemble plus à l'excès du mal que l'excès du bien. Nous avons l'honneur d'avoir des amis doués d'une exquise délicatesse de caractère, aimant le bien d'une façon romanesque, généreux jusqu'à l'héroïsme, cléments jusqu'à l'imprudence, désintéressés jusqu'à la pruderie.

Eh bien, ces amis-là font le désespoir de notre vie. Nous passons nos jours à les défendre. A cause de leurs fautes? — Oh! non pas, mais bien au contraire à cause de leurs plus belles actions, de leurs plus purs sentiments; actions si nobles, qu'elles dépassent tous les rêves; sentiments si saintement voilés, qu'ils échappent à tous les regards. Il est triste, n'est-ce pas, d'avoir à justifier ce qu'on admire? Mais aussi, qu'elle est profonde notre joie, qu'il est vif notre orgueil, lorsque, après un plaidoyer chaleureux rendu éloquent par la puissance d'une si merveilleuse vérité, nous parvenons à arracher aux accusateurs convertis ce cri d'une admiration étonnée : « Quoi! cela s'est passé ainsi? Je n'en savais rien, mais c'est superbe! » Alors nous répétons avec le poëte :

C'est que de tels efforts si grandement sublimes,
Si monstrueux en bien, ressemblent à des crimes!
Le monde est effrayé des trop beaux sentiments.
Il voit dans leur excès d'affreux égarements,
Il ne peut les comprendre : il juge de sa place.

Et il ne faut pas vraiment lui en vouloir, à ce pauvre monde, s'il ne devine pas ces choses-là ; d'abord, on l'a fort peu accoutumé à les soupçonner, à les reconnaître ; et puis, on n'a qu'une pensée, c'est de les lui dérober. Les gens doués de cette fâcheuse qualité dont nous parlons sont remplis d'une si noble dissimulation! Comment pourrait-on jamais les comprendre et les forcer à s'expliquer? Ils mettent toute leur délicatesse à cacher leur délicatesse.

On pourrait conclure de ces deux principes : « Les défauts servent et les qualités nuisent, » qu'il est affreux de vivre dans le monde, et que rien n'est plus désolant à observer qu'une société où le mal a tant de succès, où le bien a tant de revers. On se tromperait. Cette étude est, au contraire, une source de consolations très-douces. Pour un homme de cœur, il est beau de dire : « Ce qui est mal réussit... et je ne veux pas réussir. Je n'ai, pour arriver au but, qu'une petite mauvaise action à faire, pas très-mauvaise encore... eh bien, je ne la ferai pas! Il ne s'agit que d'être un peu lâche un seul instant pour être très-heureux toujours... eh bien, je ne veux pas être lâche! Il s'agit de mentir une fois pour obtenir ce que je rêve... eh bien,

je ne veux pas mentir! » — Se priver d'un brillant destin pour rester conséquent avec ses principes, se sacrifier à une idée qui ne doit vous rapporter que des ennuis, savoir qu'on sera mal jugé et braver ce cruel jugement des hommes, oui, cela est beau; c'est tout simplement prouver Dieu.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Un bal masqué. — *L'Incendio di Babilonia.*

6 juin 1840.

L'événement de la semaine, événement grave, déplorable, tragique, c'est l'orage qui est venu bouleverser tant de projets et changer en regrets tant de plaisirs mardi dernier, jour fatal où devait avoir lieu à Tivoli la belle fête donnée au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Que de préparatifs inutiles (puisqu'il a fallu tout recommencer le lendemain)! que de soins perdus! quel ravage! quelle désolation! Le ciel était si pur la veille, que l'on avait agi avec confiance : « Nous aurons bien du monde! » disait-on, et l'on avait apporté des provisions effrayantes, de quoi nourrir une armée d'ogres, une population de dandys. Le fameux repas des noces de Gamache était un goûter de pensionnaires en comparaison des repas homériques préparés pour cette fête. Un simple détail en peut donner l'idée : vingt hommes étaient employés au seul *épluchement* des fraises, et quelqu'un s'est permis en les contemplant cette réflexion offensante, mais qui ne manque pas de justesse : « Oh! que ça a l'air bête, un homme qui épluche des fraises! » mais aussi que ça a l'air triste, un homme qui est forcé de manger lui-même les fraises qu'il avait épluchées pour les vendre!... Toute cette journée du mardi s'est passée en gémissements. Messieurs les commissaires contemplaient avec douleur, sous les tentes inondées, les rideaux trempés dont la pourpre s'effaçait sous la pluie comme les couleurs d'un beau teint s'effacent sous les larmes; ils regardaient avec désespoir leurs riches corbeilles de fleurs, toutes jaunies par le sable; ils écoutaient avec effroi le cliquetis menaçant des verres de couleur suspendus en guirlandes, qu'un vent terrible agitait dans

les arbres et qu'on avait à peine le temps de ravir à sa fureur. Mesdames les patronnesses s'affligeaient bien plus encore, de leur côté, car elles pensaient aux malheureux que cette fête devait soulager, et elles voyaient dans ce désastre ce qui est plus triste qu'un plaisir perdu, un bienfait manqué.

Les gémissements étaient entremêlés de délibérations et de réclamations; les musiciens, que l'on renvoyait, exigeaient le prix de leur soirée. Après une heure de discussion, un homme d'esprit trouva un moyen de mettre tout le monde d'accord. « Ces messieurs ont raison, dit-il; nous les avons retenus pour toute la soirée, nous ne devons rien changer à nos engagements; mais comme ils doivent aussi tenir les leurs, ils vont jouer dans le jardin toute la soirée, ainsi que cela a été convenu. » Or, dans le jardin, l'eau tombait par torrents, l'herbe était trempée, l'ouragan renversait les arbres... il n'y avait pas moyen d'être longtemps artiste dans ce charmant séjour.

Les musiciens comprirent qu'un engagement qu'ils ne pouvaient remplir eux-mêmes était naturellement rompu, et ils se résignèrent à recevoir le tiers du prix qu'ils demandaient. La fête, remise au lendemain, a eu lieu; mais ce n'était plus la même fête. Le lendemain de ce cruel orage, il faisait froid; les mères prudentes avaient gardé chez elles leurs enfants. A peine voyait-on quelques jolies petites filles errer sur le gazon. Le bal d'enfants, qui devait être si charmant, dont les préparatifs avaient été ordonnés avec tant d'intelligence, n'a pu avoir lieu. Le petit *ballet* qui devait ouvrir le bal d'enfants n'a pas eu lieu non plus; mais cela tient à un scrupule de convenance d'une indéfinissable délicatesse qui mérite d'être appréciée par tout le monde. Une troupe d'enfants costumés, faisant partie du corps des ballets de l'Opéra (cela s'appelle des *rats*), devait danser un pas et commencer le bal d'une façon brillante; comme les quadrilles allaient se former, une autre troupe d'enfants costumés se présente.... D'où viennent ces enfants? Ce ne sont pas des *rats* de l'Opéra... non.... Ce sont des acteurs de M. Comte. — « Nous ne dansons plus! disent aussitôt les mères indignées en emmenant leurs *rats*; nos enfants ne sont pas faits pour figurer à côté de ceux de M. Comte! » — Ce juste sentiment d'orgueil a privé le public

d'un plaisir qu'il attendait ; mais chacun a compris qu'on ne pouvait pas se commettre avec les petits acteurs d'un petit théâtre, lorsqu'on avait l'honneur d'être *rat* de l'Académie royale de musique.

La comédie des singes a eu beaucoup de succès ; l'homme *à la poupée* avait de grands admirateurs. La sibylle a été souvent consultée ; le chemin de fer sur lequel on est poursuivi par un homme à cheval (ce qui nous a paru étrange) avait aussi des amateurs. On admirait ces troubadours errant dans la prairie : il y en avait de toutes les couleurs, l'un était vert-émeraude liséré de rouge, l'autre était violet liséré de jaune ; il y en avait un, *abricot doré,* qui avait l'air de descendre d'une pendule. Un *estimateur* disait : « Il y a bien là pour cent écus de troubadours, au moins. » On admirait ces grands palmiers à lanternes qui éclairaient tout un côté du jardin ; on admirait surtout la belle salle de bal, si élégante, si riche, décorée avec tant de goût ; et, tout en admirant, on s'écriait : « Quel dommage qu'il fasse si froid, et qu'il y ait si peu de monde ! » Et pourtant il y avait là tout Paris, le Paris élégant qui donne la mode, celui que tous les autres Paris cherchent à imiter, le monde exceptionnel, le monde choisi, le grand monde enfin. Mais ce grand monde est malheureusement le moins nombreux, et dans une fête champêtre la qualité ne tient pas lieu de la quantité. Bref, cela n'était que charmant ; mais si le temps l'avait permis, cela aurait été magnifique.

Nous avons entendu cette semaine un opéra délicieux, enchanteur, poëme adorable, brillant d'esprit et de gaieté, musique admirable, spirituelle comme le poëme ; tout le monde était ravi, on applaudissait avec transport, on riait avec délices ; tous les morceaux étaient jolis : ceux-ci, d'une grande et belle facture, avaient de ces chants larges et mélodieux que Rossini n'eût point désavoués ; ceux-là avaient la douce tristesse des plaintes amoureuses de Bellini ; d'autres étaient terribles, d'autres étaient moqueurs ; tous les styles italiens étaient rappelés avec un rare bonheur, car toutes ces imitations étaient des créations : c'est le contraire de ce que font nos auteurs modernes, dont les créations ne sont que des imitations. Le succès fut si grand, que l'on demanda une seconde représen-

tation de l'ouvrage; mais les auteurs, violettes impitoyables, prétendirent que ce n'était qu'un essai, qu'une plaisanterie sans importance, qu'ils ne comptaient pas donner à cette plaisanterie la moindre publicité, et ajoutèrent toutes sortes de phrases modestes qui n'avaient pas le sens commun. A quoi nous avons répondu : « Faites-nous entendre une seconde fois, à nous et à nos amis, votre opéra, et nous garderons le silence. Vous ne voulez pas? eh bien, nous allons en faire l'analyse comme s'il avait été représenté sur un théâtre royal. Nous avons encore la délicatesse de taire vos noms aujourd'hui. Mais si dans trois jours vous persistez à refuser, nous serons sans pitié à notre tour, nous proclamerons votre nom, votre profession et votre demeure, qui n'est pas très-difficile à connaître et que vous cachez vainement. Nous nommerons vos chanteurs, ces hommes de finance qui tremblent que leur clientèle ne sache à quel point ils sont bons musiciens, ces administrateurs qui frémissent en songeant que leur chef de bureau peut découvrir qu'ils ont une admirable voix ; ces jeunes filles qui craignent d'être compromises si le monde apprend qu'elles chantent comme les anges du ciel; ces magistrats prudents qui craignent de perdre leur réputation de gravité s'il est prouvé trop évidemment qu'ils chantent comme des rossignols : tous ces êtres timides qui cachent leur talent comme un crime ou un bienfait, nous les trahirons; qu'ils y pensent.... Nous attendons votre réponse. »

Cet opéra-buffa a pour titre *l'Incendio di Babilonia;* ce qui a donné l'idée de ce titre, c'est qu'il n'y a dans cet opéra ni incendie, ni Babylone; les auteurs de libretti, dans le choix de leurs titres, n'ont pas toujours d'aussi bonnes raisons. Le sujet en est très-simple, c'est celui de tous les opéras italiens. Une jeune princesse aime un jeune homme qu'elle n'épouse pas, elle épouse un cruel tyran qu'elle n'aime pas. Les noms des personnages expliquent seuls le drame : *Ferocino,* tyran de Syracuse (en effet, il n'y a guère de plaisir à être tyran que de Syracuse); *Orlando,* chevalier de Malte (de quoi serait-on chevalier, si ce n'était de Malte?); *Clorinda,* princesse *étrangère* (c'est vague, mais c'est plus mystérieux). — Ferocino se promène dans une forêt en attendant Clorinda, qu'il doit

épouser! Il entend chanter un gondolier.... Un gondolier dans une forêt!... à Babylone!... N'importe, les libretti nous ont accoutumés à des choses plus étranges que celle-là. Arrive un pèlerin qui n'est autre qu'un rival déguisé. Un duo s'engage entre le tyran et le pèlerin; rien ne peut vous donner une idée du comique, de l'esprit et de l'*italien* de ce duo; il est impossible de faire une parodie plus charmante et d'une malice plus délicate. Le tyran ne dit, pendant un quart d'heure, que ce seul mot : *Parlate!* sur tous les tons et pendant les modulations les plus heureuses et les plus variées. Le pèlerin veut toujours répondre, mais le tyran lui coupe sans cesse la parole en lui criant son éternel *Parlate!* Parla... a... a... te! par... la... te!... parla... te! — Enfin le pèlerin parvient à dire qu'il est un pèlerin; mais lui aussi ne dit pas autre chose; et le tyran, fatigué de cette monotone reprise, lui dit en italien : *Voi rabachate, amico!* Sur ce, Clorinda arrive; elle reconnaît Orlando : son émotion la trahit; elle chante un air réellement et sérieusement très-beau, dont les paroles, bizarrement italiennes, sont fort plaisante. Les deux rivaux s'insultent comme dans tout véritable opéra italien; ils sortent pour aller se battre, et la princesse devient folle, comme c'est aussi l'usage dans tout véritable opéra italien. Au second acte, Clorinda vient chanter un grand air avec accompagnement de chœurs. Le libretto s'exprime ainsi : « Elle est pâle et défrisée d'un seul côté, ce qui semble indiquer qu'elle recouvrera la raison. » Cette scène de folie est admirable : la musique ferait pleurer, si les paroles ne faisaient pas tant rire; on est ému, transporté, tant il y a de désespoir et de passion dans ce chant lamentable. Mais la princesse, au fort de sa douleur, s'écrie : *Sono touta defrisata!...* Alors on ne peut plus garder son sérieux et l'on applaudit l'esprit au moment où l'on admirait le plus l'inspiration. Si nous ne devons plus entendre *l'Incendio di Babilonia,* nous proclamerons samedi prochain que le poëme est de M. *** et la musique de M. ***. Un ouvrage aussi rempli de talent et d'originalité ne saurait plus longtemps rester ignoré.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Des défauts caractéristiques, c'est-à-dire des qualités professionnelles. — Les notaires fringants, les juges à bonnes fortunes, les médecins gracieux, les comédiens agriculteurs, les coiffeurs austères et les baïonnettes intelligentes.

12 juin 1840.

Nous avons parlé, l'autre jour, des défauts profitables et des qualités nuisibles. Nous *traiterons* cette fois un sujet encore plus délicat : nous parlerons des défauts-qualités, ou, si vous l'aimez mieux, des qualités-défauts, c'est-à-dire... nous aurons de la peine à nous faire comprendre... c'est-à-dire de ces exagérations, singularités, manies, reprochées à certains états, que le monde appelle injustement défauts *caractéristiques*, mais que nous appellerons, nous, *qualités professionnelles*.

Le monde n'est aujourd'hui si décoloré, la confusion dans la société n'est si grande, que parce que les qualités inhérentes n'existent plus; les professions ne sont aujourd'hui si déconsidérées, que parce que chacune d'elles a perdu le défaut original qui faisait toute sa valeur et qui souvent lui servait de garantie.

On a beaucoup ri, par exemple, de la gravité des notaires. On s'est cruellement amusé de leur pesanteur. On disait : « Triste comme un notaire, noir comme un notaire, » et mille autres folies de ce genre. Qu'est-il arrivé? Les notaires se sont fâchés de ces absurdes railleries, et il y avait de quoi se fâcher. On leur reprochait leurs qualités comme des défauts; cela ne se pardonne pas. On ne voyait dans leur prudence intelligente qu'une incapacité timide, et dans la rigide modestie de leur existence qu'un puritanisme ridicule. On les appelait lourds parce qu'ils étaient consciencieux, et tristes parce qu'ils étaient raisonnables. Ils ont voulu se corriger : ils se sont faits hommes du monde; ils sont devenus légers et fringants; ils ont laissé pénétrer les mœurs de la *fashion* dans leur poudreuse et vénérable étude. Alors nous avons vu s'accomplir ce fait étrange, inouï, cette révolution, la plus étonnante de toutes nos révolutions, l'émancipation du notaire!... Et, maintenant, les notaires *corrigés* ne se distinguent plus des autres mortels par le

calme de leurs manières, par la simplicité de leurs mœurs : ils étalent à Paris un luxe asiatique, ils se logent comme des princes et se permettent tous les plaisirs élégants. Ah ! vraiment, les notaires ne sont plus tristes aujourd'hui ; il y en a même qui s'égayent jusqu'à faire faillite... amusement nouveau, étourderie charmante que leurs graves et pesants confrères ne se seraient jamais permise autrefois.

Que nos pères avaient raison et qu'il y avait de sagesse dans leurs préjugés ! Savez-vous pourquoi ils voulaient que les notaires fussent graves dans leur maintien et modestes dans leurs habitudes? pourquoi on leur imposait ces privations du luxe? pourquoi le sybaritisme de la vie mondaine leur était interdit ? C'est d'abord parce que ces dehors respectables inspiraient la confiance ; mais c'est surtout parce que la nécessité de cette existence régulière éloignait de cette profession tous ceux qui l'auraient déconsidérée, tous les étourneaux, tous les vaniteux, tous les intrigants, tous les paresseux, tous ceux enfin qui vivent de fantaisies et de plaisirs, et pour qui ces privations étaient des exigences impossibles. Dans ce temps-là, chaque profession était un habit dans lequel on ne pouvait entrer que si l'on avait la taille, la tournure, l'esprit et le caractère de cet habit ; aujourd'hui, les professions sont des paletots qui ne sont faits pour personne et qui vont mal à tout le monde.

Les juges étaient graves aussi, et certes ils en avaient le droit : n'importe, on leur a reproché cette gravité ; on leur a fait un ridicule de leurs manières compassées, et les juges, fatigués de ces inconvenants mais flatteurs reproches, ont voulu aussi se corriger. Les uns se sont faits brillants et facétieux, les autres coquets et gracieux ; il y en a qui se sont améliorés au point de devenir des hommes à bonnes fortunes. Autrefois, on séduisait ou du moins on essayait de séduire ses juges ; aujourd'hui, ce sont les juges qui séduisent.

Et ces pauvres médecins ! que n'a-t-on pas dit de leur air doctoral et de leurs manières empesées ? Molière ne s'amusait que de leur ignorance ; mais le monde, qui cependant croyait en eux, se moquait de leur gravité. On les accusait de faire étalage de leur savoir, de n'employer que des mots baroques, et

de nous envoyer dans l'autre monde avec des adieux inintelligibles.... Comme on a ri de leur lourde perruque et de leur canne à pomme d'or! Que de fois on a dit : « Le pédant docteur! l'ennuyeux docteur! le lourd disciple d'Hippocrate! » Ces épigrammes n'auraient plus de sens aujourd'hui, que nos plus amusants causeurs sont nos médecins. Comment ne pas se divertir de leurs piquantes anecdotes contées avec tant d'esprit; mais aussi comment prendre au sérieux les ordonnances d'un médecin si amusant! On oublie de lui expliquer ses souffrances en l'écoutant. On n'ose pas l'interrompre dans ses récits, même par un cri de douleur : il ne vous guérit pas de vos maux, mais il vous en distrait, c'est toujours cela; et puis, il vous raconte une opération si habile, il vous dépeint un phénomène médical si extraordinaire, que votre insignifiante névralgie, votre vulgaire gastrite vous paraissent bien peu de chose auprès de tels accidents. Vous oubliez presque d'en parler, ou du moins vous omettez vingt détails qui pourraient éclairer le médecin sur votre mal et l'aider à vous en soulager, tant vous avez peur de perdre un mot de sa conversation. Oh! les médecins ne sont plus d'ennuyeux docteurs aujourd'hui; ils sont au contraire très-aimables, hélas! trop aimables; et en cela ils sont plus cruels que leurs prédécesseurs, car s'ils vous laissent mourir comme eux, ils vous font bien amèrement regretter une existence que leur intéressant entretien vous rendait si agréable.

On a reproché aux militaires leur obéissance passive; on s'est moqué des exigences de la consigne, des rigueurs de la discipline, de l'abnégation stupide du soldat : on n'a pas senti ce qu'il y avait de sagesse dans cette institution admirable de l'armée, et ce qu'il y avait d'égalité et de justice dans la hiérarchie militaire qui fait que, depuis le caporal jusqu'au lieutenant général, chacun peut se dire : « Obéissons aujourd'hui avec conscience, comme je voudrai qu'on m'obéisse demain. » On a répété aux militaires qu'ils étaient des machines qu'on faisait mouvoir pour le bon plaisir de quelques-uns. On leur a crié : « Vous êtes des enfants sans caractère, sans volonté; vous ne pensez point, vous n'agissez point par vous-mêmes; vous êtes des sots qui n'avez pas deux idées dans la tête! » Et

là-dessus, les militaires se sont mis à conspirer; ils ont changé de drapeau pour prouver qu'ils avaient au moins deux idées; il y en a même qui sont allés jusqu'à trahir leur pays, sous prétexte qu'ils étaient des *baïonnettes intelligentes*.

On a beaucoup ri aussi de la pauvreté des poëtes, et les poëtes se sont lassés de la misère, bien qu'elle fût très-poétique. Alors ils se sont mis à travailler pour de l'argent, c'est-à-dire qu'ils se sont réduits à n'écrire que de la prose, en donnant pour excuse cette affreuse parole : « Que voulez-vous, les vers ne se vendent pas ! » Et vous avez eu des romans au lieu d'avoir des poëmes ; mais eux ils se sont pavanés dans des salons au lieu de se renfermer dans des greniers, et ils ont dormi sur des divans au lieu de rêver sur des grabats.

On a reproché aux comédiens de parler et de marcher d'une façon particulière, c'est-à-dire de ne point bredouiller en parlant et de se tenir droits en marchant, d'avoir l'air d'acteurs enfin. Là-dessus, les comédiens se sont occupés de politique et d'agriculture ; les plus ingénieux ont même affecté de ne pas étudier leurs rôles, pour n'avoir pas l'air d'acteurs hors de la scène.

Nous pourrions passer en revue encore bien d'autres professions gâtées et presque perdues par tant d'injustes reproches; mais ce sujet est vaste, et il nous entraînerait trop loin. Nous ferons seulement cette remarque, parce qu'elle nous paraît assez plaisante : l'émancipation du médecin coïncide avec l'anéantissement du perruquier !... Chose étrange... Suivez bien cette inconcevable transformation. Le médecin passe homme du monde... le perruquier passe coiffeur. — Le médecin s'égaye... le perruquier-coiffeur s'attriste. — Le médecin cause, babille... le perruquier-coiffeur devient muet. Le médecin est au courant de tout, il vous rapporte vingt nouvelles ; le perruquier-coiffeur ne sait plus rien, car il ne veut plus rien savoir. Lui aussi, on l'a accablé de reproches. On a fait des vaudevilles contre sa gaieté, on l'a accusé d'être spirituel entre tous les hommes, on l'a traité de bavard amusant; il a bien été contraint, lui aussi, de se corriger. Se permettre d'avoir de la gaieté dans une si grave profession, fi donc ! Il a senti tout ce qu'il y avait d'inconvenant dans cette causerie

intempestive, il a pris son état au sérieux. Le peigne est une arme avec laquelle on ne badine pas! Le coiffeur est le seul homme grave de notre époque ; les hommes d'État sont légers, les hommes de loi sont folâtres, les hommes d'affaires sont imprudents, les hommes de lettres sont distraits; mais les coiffeurs! ils sont réservés, dignes, imposants et solennels. Ils ont des manières de secrétaire d'ambassade (ceci ne veut pas dire que les secrétaires d'ambassade aient des manières de coiffeur), ils marchent sur la pointe du pied, ils ne parlent que par monosyllabes, de peur de passer encore pour bavards; dans l'appartement d'une femme qui se fait coiffer règne un silence de mort, car elle n'ose pas dire à son coiffeur : « Ceci n'est plus à la mode, cela serait mieux. » Ce digne personnage la rend timide; on est malgré soi toujours en déférence avec un monsieur qui a de si bonnes façons, on n'est pas du tout à son aise avec lui, et l'on s'étonne d'avoir abusé de sa complaisance au point de lui demander de vouloir bien tresser une natte et passer au fer des papillotes, soins vulgaires indignes de lui. On regrette alors les naïfs coiffeurs d'autrefois, ces bons enfants que l'on traitait sans conséquence, que l'on faisait attendre sans remords. Et comme on n'est pas tous les jours d'humeur à se gêner, même pour être bien coiffée, on porte force turbans et force bonnets, afin de recevoir le moins souvent possible ce personnage important qu'il faut traiter avec tant de cérémonie.

Ainsi, de nos jours chacun rougit de son métier, et tout en l'exerçant chacun n'a qu'une pensée, c'est de ne point paraître l'exercer.... Mais on fait mal ce qu'on n'est point glorieux de faire. Comment exceller dans un art qu'on renie? comment acquérir un talent dont on n'a point l'amour et l'orgueil? Si le génie est l'idée fixe, le talent est le travail passionné. Il n'y a pas de supériorité sans monomanie et point de monomanie sans une apparente exagération. Un peintre qui ne serait peintre que dans son atelier serait un peintre fort médiocre. Pour exceller dans un art, il faut en être possédé; pour exercer une profession avec éclat, il faut l'honorer, la chérir et se donner à elle tout entier. Si quelques défauts, voire même quelques ridicules, sont attachés à cette profession, il faut les avoir

franchement, courageusement; il faut les accepter comme une conséquence des qualités qu'elle exige. Il faut qu'un acteur soit un acteur; il faut qu'il marche avec bonne grâce, c'est-à-dire autrement que vous, et qu'il s'habitue à prononcer les mots d'une façon très-distincte; car, s'il parlait comme tout le monde, on ne l'entendrait pas au théâtre. Il faut qu'un notaire ait l'air d'un notaire, que ses manières calmes et simples inspirent la confiance. On ne va point conter ses secrets et dicter son testament à un dandy, n'est-ce pas? Il faut, au contraire, qu'un banquier soit fastueux; les splendeurs du luxe, les séductions de la vanité, conviennent à sa profession périlleuse et brillante; cela peut servir ses intérêts et doubler ses relations; sa clientèle ignorante et mondaine *demande* à être éblouie; le crédit est un prestige, et il n'y a que le luxe qui puisse, aux yeux de certains niais, maintenir ce prestige continuellement. Il faut qu'un avocat soit un avocat, malgré tout ce qu'on en peut dire; c'est la versatilité de son esprit qui fait la facilité de sa parole, c'est précisément parce qu'il n'a de conviction arrêtée sur rien qu'il est toujours si admirablement prêt à parler sur tout. Nous le répétons, il faut être franchement ce qu'on est et ne jamais rougir de se ressembler à soi-même; il faut porter hardiment le cachet de sa profession et ne pas craindre d'en avoir les défauts, car ces défauts apparents sont de réelles qualités.

LETTRE VINGTIÈME.

Les épreuves de l'été. — L'arrivée au château. — Le voyage. — La comédie de société. — La lecture à haute voix. — La partie de chasse. — La contredanse.

25 juin 1840.

Voici venir la saison des épreuves. Garde à vous! L'hiver, on peut cacher les imperfections de sa beauté, les défauts de son caractère, les misères de son esprit; le jour est sombre et l'on ne vit que le soir; on se voit souvent, mais avec un masque, et bien décidé à se plaire, c'est-à-dire à se tromper mutuellement; on parle beaucoup, mais très-vite, quand on a mille choses à se raconter, quand les événements qui se renouvellent sans cesse vous apportent des conversations toutes faites,

et puis aussi quand personne n'écoute, ce qui aide beaucoup à la conversation. L'hiver, il est facile d'être aimable ; ce qui est difficile, c'est de ne l'être pas. Il y a cependant des gens qui parviennent à vaincre cette difficulté. Mais dans la belle saison, mais l'été... qu'il est rare d'être réellement beau, réellement bon, réellement spirituel ! L'été est impitoyable, il nous fait subir d'horribles épreuves.

Première épreuve : *l'arrivée au château.* — Être pendant toute une matinée le monsieur qu'on attend au château.... Se sentir l'objet des questions de toutes les personnes qui ne vous connaissent point. « Quel est le monsieur que vous attendez demain, ma nièce? Est-ce un jeune homme? — Oui, c'est M. ***. — Ah!... est-il parent du général de ce nom? — C'est son fils. — Sans doute, il est tout dévoué à ces *gens-ci?* — Il espère être bientôt nommé secrétaire d'ambassade. — Fort bien, est-ce qu'il faudra nous gêner devant lui? — Non, ma tante, vous pouvez dire du mal de qui vous voudrez sans qu'il vous contredise; c'est un mécontent. — A-t-il de l'esprit? — Dans le monde on lui en trouve beaucoup. — Comment est-il? — Ni beau ni laid; mais il a l'air très-distingué. — Je vois ce que c'est, dit la tante en elle-même, c'est un petit sot que ma nièce trouve charmant.... » Sur ce, le monsieur qu'on attend arrive; il tombe dans une réunion imposante s'il en fut jamais: sept femmes qui font de la tapisserie, un ami de la famille qui fait l'aimable. A peine l'arrivée du nouvel hôte est-elle pressentie, que tous les rôles se dessinent par une affectation particulière. Les jeunes personnes s'empressent de s'enfuir, affectant d'être effarouchées. L'ami de la famille, qui prévoit que son règne est fini et qu'on va s'occuper d'un autre, prend avec un dépit mal dissimulé sa casquette pour aller se promener dans le parc, affectant une discrétion malveillante. La jeune femme à la mode, qui est depuis quelques jours au château, plie lentement son ouvrage en examinant le nouveau venu et en se demandant s'il mérite qu'elle mette pour lui sa robe neuve; au premier coup d'œil, elle a reconnu qu'il était lui-même un homme à la mode, elle a deviné aussi qu'il était en coquetterie avec la maîtresse de la maison; alors son parti est pris, elle se pose à elle-même cette proposition : « Plaire à ce

monsieur qui vient ici pour madame de S..., mais faire bien sentir à madame de S... qu'on ne veut pas lui enlever son monsieur. » Pour cela, elle reste dans le salon assez de temps pour être vue et pas assez pour qu'on puisse s'occuper d'elle; elle affecte la plus complète indifférence. La tante affecte la plus grande politesse et la plus hostile curiosité; son regard et ses besicles semblent dire : « Voyons donc un peu ce Lovelace dont ma nièce a la tête tournée.... » La maîtresse de la maison, de son côté, affecte la plus impassible froideur, s'efforçant de cacher toute sa joie d'avoir pu attirer à trente lieues de Paris l'homme le plus séduisant de sa coterie. Infortuné jeune homme, que votre rôle est difficile à jouer! Vous voilà pendant huit jours le héros de la campagne. Voilà six personnes désœuvrées dont vous allez être l'unique préoccupation. Elles n'ont rien autre chose à faire qu'à vous observer, vous critiquer, vous juger. Si vous avez un défaut de prononciation, les deux jeunes filles qui se sont enfuies à votre approche, et qui semblent ne jamais vous écouter, l'ont déjà bien vite remarqué. L'aînée vous contrefait à merveille; elle fait mourir de rire toutes ces dames quand elle s'amuse à parler comme vous. Si pour être plus agréable, vous marchez comme nos élégants, en vous donnant des airs gracieux et en prenant de vagues allures de *cachucha*, la plus jeune des deux sœurs a tout de suite découvert et signalé ce ridicule; elle marche en vous imitant derrière vous, et tout le monde rit. Mais comme vous venez de dire un mot que vous croyez fort plaisant, vous pensez que c'est votre esprit qui amuse; hélas! ce n'est que votre sottise. La vieille tante vous observe avec pitié. Elle parle de vos prétentions, de vos manies, pour rappeler les usages agréables et les plaisirs délicats de son temps; elle fait valoir son passé à vos dépens; chacun de ses regrets est pour vous une injure. « Ah! dit-elle, l'esprit de conversation est tout à fait perdu en France! » ce qui signifie : Votre conversation est insipide. Elle continue : « Il y avait autrefois des conteurs charmants qui faisaient les délices des châteaux! » cela signifie : Vos histoires, qui n'en finissent pas, sont absurdes. Elle ajoute : « De mon temps, les jeunes gens étaient très-romanesques! » cela signifie : Vous êtes un égoïste qui n'aimez rien. Et il vous faut

supporter toutes ces épigrammes et y répondre gracieusement comme si vous ne les aviez pas comprises. « L'esprit de conversation, direz-vous, a dû nécessairement mourir le jour où l'art de la parole est devenu un moyen de fortune ; on cause mal quand on s'écoute parler; vous regrettez, madame, les aimables conteurs d'autrefois; moi, je vais plus loin, je regrette les troubadours : la guitare et la harpe devaient prêter tant de charmes à leurs récits! Quant à nos sentiments, madame, s'ils sont peu romanesques, ils sont du moins très-profonds; nous soupirons moins, nous languissons moins, peut-être, que ne faisaient les jeunes gens de votre temps; nous n'avons point de passions folles, mais nous sommes capables de dévouement sérieux. » Ces réponses suffisent pour vous aliéner sans retour la vieille tante; les gens malveillants ne vous pardonnent jamais de n'être point déconcerté par leurs épigrammes. Ce n'est pas tout : l'ami de la maison vous tend des piéges du matin au soir; il vous entraîne dans des prés marécageux, il vous fait passer dans des allées abandonnées, il vous envoie dans la figure toutes les branches qu'il a l'air d'écarter pour votre passage. Il raconte à déjeuner que vous vous levez tard et qu'il vous a entendu ronfler toute la nuit; il rapporte sur votre compte toutes sortes de choses insignifiantes, mais destinées à vous nuire. La jeune femme à la mode, qui se pare pour vous de ses plus beaux atours et qui vous lance les regards les plus coquets, fait semblant de n'oser vous parler dans la crainte d'alarmer son amie. Ménagements cruels, offensants pour tous; chacun est gêné, contraint, et la maîtresse de la maison elle-même, découragée, refroidie par tant d'obstacles sans poésie, ne trouve plus pour vous cet intérêt de coquetterie qui lui avait fait désirer si vivement votre présence. Vous avez perdu auprès d'elle presque tous vos avantages; vous annoncez votre départ, et l'idée ne lui vient pas de vous dire : « Restez; » car elle s'avoue que vous lui plaisez maintenant beaucoup moins qu'à Paris; en effet, vous êtes moins aimable; mais ce n'est pas votre faute, c'est celle des personnes qui l'entourent. Il est impossible d'être aimable à la campagne sans bienveillance et sans intimité.

Deuxième épreuve : *le voyage*. — L'épreuve du voyage est

une des plus dangereuses, pour les hommes souvent, pour les femmes toujours. Madame de Lavigny est une personne charmante; vous vous êtes occupé d'elle tout l'hiver. « Que j'aime à voyager! disait-elle étendue nonchalamment sur son canapé. On ne me connaît pas quand on ne m'a pas rencontrée en voyage... je ne suis aimable qu'en voyage ; j'aime tant à courir les montagnes, à voir lever le soleil dans les blanches vapeurs! j'aime les orages, les coups de tonnerre que répètent les échos ; j'aime les torrents, les précipices, etc. » Vous vous laissez entraîner par cet enthousiasme, et vous partez pour la Suisse avec madame de Lavigny. Mais vous découvrez bientôt qu'elle n'aime ni les montagnes, ni les orages, ni les précipices, ni les torrents, ni surtout le lever du soleil. Elle n'est jamais prête à partir pour une excursion avant midi. Les auberges sont exécrables, dit-elle ; les lits sont si mauvais, qu'elle n'a pu s'endormir avant deux heures du matin; s'il faut gravir une montagne, elle a des palpitations; s'il faut descendre une colline, elle a un point de côté épouvantable; si l'on est au bord d'un précipice, elle a des vertiges; si l'on passe sous une voûte, dans une *galerie,* elle dit qu'elle étouffe et qu'elle se sent mourir. Elle a peur de tout, des voleurs, du tonnerre, des bœufs, des grenouilles, des chauves-souris, des souris; elle craint d'avoir trop chaud, elle craint d'avoir un peu froid, elle ne voudrait pas trop se fatiguer, elle ne peut pas rester trop longtemps sans manger; et puis à table tout la dégoûte, elle vous dit à chaque plat : « Comment pouvez-vous manger de cela? » Elle oublie quelque chose dans chaque auberge : ici son ombrelle, là sa montre, et son sac partout ; et la route est semée de petits messagers qui courent chercher ce qu'elle a oublié. L'orage lui fait mal aux nerfs, la pluie lui fait mal aux dents, la poussière lui fait mal aux yeux, le pavé lui fait mal aux pieds; elle se plaint toujours, elle gémit toujours, elle crie toujours : elle appelle cela aimer à voyager! Enfin, vous découvrez que cette Parisienne charmante est insupportable à deux cents lieues de Paris, et, tout à fait désenchanté sur son compte, vous trouvez à votre tour qu'elle avait bien raison de dire : « On ne me connaît pas quand on ne m'a pas vue en voyage. »

Troisième épreuve : *la comédie de société.*—Tout est mystère dans l'art de jouer la comédie. Tel homme qui vous paraît, dans un salon, spirituel, élégant, charmant, vous semble, sur un théâtre, prétentieux, niais, ridicule ; et vous le voyez toujours ainsi malgré vous. Telle femme, au contraire, qui vous avait semblé, dans le monde, gauche, insignifiante et presque laide, vous apparaît tout à coup, sur le théâtre, gracieuse, piquante et vraiment jolie. La comédie est une grande épreuve qu'on ne doit jamais risquer qu'avec des indifférents. Quelqu'un même a dit à ce sujet : « Il ne faut jamais voir la femme que l'on aime jouer la comédie : si elle la joue mal, on se désenchante ; si elle la joue bien, on se désabuse. »

Quatrième épreuve : *la lecture à haute voix.* — Il y a des gens, des personnes très-bien élevées, qui ont une manière de lire si désagréable, si fatigante, si lourde, que vous les prenez en horreur à l'instant ; leur voix vous devient odieuse, vous ne voulez pas même les entendre parler, et vous finissez par trouver ridicule tout ce qu'elles disent. On ne sait pas assez tout ce qu'il y a de séduction dans l'art de bien lire.

Cinquième épreuve : *la partie de chasse.* — Un homme qui a de grandes prétentions et qui, dès le matin, se déguise sérieusement en chasseur, et qui revient le soir sans avoir rien tué, court les plus grands dangers. Dès le retour, il souffre d'être déguisé en Nemrod, n'ayant rien tué ; son humeur s'altère visiblement : il maudit sa veste, il maudit ses guêtres ; tous ces attributs sont autant de ridicules pour lui ; son fusil lui semble un fardeau cruellement inutile, son carnier désert lui paraît d'autant plus pesant qu'il est vide. Il est maussade, il est humilié. Il prévoit vingt questions embarrassantes. Si on lui dit : « Avez-vous fait bonne chasse ? » il vous lance un regard furieux et ne vous répond pas. Si ses compagnons le plaisantent, il leur décoche des traits mordants ; à dîner, quand on sert le gibier il devient rouge et baisse les yeux. On lui offre une aile de faisan, il la refuse avec colère ; il boude tout le monde, il a perdu sa bonne grâce et sa gaieté.... Il faut tant d'esprit pour savoir être malheureux à la chasse !

Sixième épreuve : *la contredanse.* — Ceci regarde les femmes, et plus particulièrement les jeunes personnes. O vous,

cœurs sensibles, qui rêvez au choix d'une compagne, ne vous décidez jamais, jamais, avant d'avoir tenté l'épreuve de la contredanse! tout votre avenir en dépend. Mais ne confondez point, il ne s'agit pas ici de la contredanse qu'on danse, mais bien de la contredanse qu'on joue. À la campagne, si l'on veut danser et valser, ce sont les jeunes filles qui, l'une après l'autre, viennent tenir le piano; regardez-les bien, observez-les bien, et confiez sans hésiter votre bonheur à celle qui aura le plus parfaitement joué son quadrille. Mademoiselle de B... a du talent; ses doigts sont brillants; elle est très-bonne musicienne, mais elle est étourdie; elle joue vite par complaisance, c'est-à-dire très-mal : c'est une tête légère; cette femme-là ne vous convient pas. — Sa sœur a plus de sang-froid, mais on voit que tout l'ennuie; elle joue lentement et sans intelligence : c'est une grande paresseuse qui vous ennuiera. — Mademoiselle P... tape, tape! elle va casser le piano; elle joue avec beaucoup de prétention et pas du tout en mesure : c'est une petite sotte qui se croit tous les talents; fuyez-la bien vite. — Mademoiselle de X... vient de jouer ce quadrille dans la perfection : quel goût! quel style! quelle pureté de sons! c'est une personne très-distinguée; mais c'est pour elle, c'est pour se faire valoir qu'elle a joué; elle s'est fort peu inquiétée des danseurs; elle a joué deux fois la *pastourelle*, et puis, distraite par ses propres succès, croyant la *figure* achevée, elle s'est interrompue subitement en laissant tous les danseurs le pied en l'air, ce qui est fort désagréable. Je crains que mademoiselle de X... ne soit une personne un peu égoïste, et je ne vous conseille pas de vous attacher à elle. — Mais voilà une jeune fille bien jolie qui vient s'asseoir au piano; écoutons : son jeu, qui ne cherche point à être brillant, trahit cependant un talent véritable. Bien, très-bien!... de la douceur... de la fermeté et la plus scrupuleuse exactitude; de la grâce et de l'aplomb : c'est parfait! c'est un trait de caractère, pas une étourderie, rien d'oublié; aussi voyez comme on danse avec plaisir au son de cette excellente musique! que ces airs paraissent jolis! Regardez donc la grosse madame T..., elle saute, elle devient presque légère : c'est un triomphe pour l'orchestre. Croyez-nous, demandez bien vite en mariage la jeune fille qui est au

piano; une femme qui joue les contredanses avec ce soin, ce goût, cette complaisance attentive et cette délicate intelligence est un trésor; elle sera bonne épouse, bonne mère et bonne ménagère : on peut l'épouser les yeux fermés. — Que d'épreuves il nous reste encore à énumérer! mais ce sera pour une autre fois.

Paris s'en va décidément; tous les gens aimables nous quittent. Qu'allons-nous devenir?... qu'aurons-nous à vous dire quand tous ces causeurs charmants qui nous prêtent parfois un peu de leur esprit ne seront plus là? L'un s'est enfui il y a trois jours à Vichy, très-fâché contre nous; mais nous bravons sa colère, que nous ne méritons pas, et nous attendons avec confiance, et surtout avec impatience, une lettre de lui. Un autre vient de nous dire adieu; il quitte Paris pour six grands mois : on n'a pas impunément un beau château en Bretagne. Madame une telle est déjà partie moralement : elle ne reçoit plus; il n'y a maintenant dans son salon que sa sœur, quatre ou cinq amis, une *vache*, deux grandes malles et six cartons. Madame de *** ne sait plus que dire depuis trois jours; elle ne sait parler que de ses lectures, et toute sa bibliothèque, toute sa conversation, est emballée. Et ce qui prouve que Paris commence à partir, c'est que les inventeurs de la fausse absence (vous savez, ceux qui n'ouvrent jamais leurs jalousies pour faire croire qu'ils sont en voyage, et qui ne se promènent, comme les patrouilles, que la nuit), les inventeurs de la fausse absence commencent à prédire leur départ pour la fin de juillet. Ils ne veulent pas assister aux fêtes populaires; en vérité, ils sont trop élégants pour cela; ils ne verront donc pas le feu d'artifice... mais ils l'entendront, il le faudra bien!

Ah! ce qu'il faut vous hâter d'entendre, c'est la tyrolienne que chante Arnal dans la pièce nouvelle du Vaudeville : elle est admirable! Il y a aussi dans cet ouvrage un mot sublime que nous avons retenu : « Cruel! vous ne m'avez jamais aimée! » dit une jardinière naïve, abandonnée pour une femme de chambre coquette. — « Vrai, répond Arnal, je vous aimais, et je ne vous aurais jamais quittée, si je n'avais pas trouvé mieux. » Le mot est charmant; mais, hélas! que d'ingrats n'ont pas une si bonne excuse!

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Paris l'été. — La comédie de vérité.

3 juillet 1840.

Paris n'est plus en ce moment qu'un affreux séjour, un enfer d'asphalte et de bitume où languit, souffre et gémit une population de victimes et d'esclaves : victimes de la misère, esclaves du devoir.

Tous ceux qui n'ont rien à faire et qui vivent pour s'amuser sont partis ; il ne reste ici que ceux qui vivent pour travailler et ceux qui travaillent pour vivre, savoir : messeigneurs les pairs et messieurs les prolétaires ; ceux qui ont passé des jours glorieux dans les inquiétudes de la guerre, dans les agitations de la politique, dans les *acharnements* de l'étude, pour acquérir un peu de renommée ; et ceux qui passent des jours obscurs dans les pacifiques tribulations du commerce, dans les labeurs de la polémique et dans les langueurs du bureau, pour gagner un peu d'argent.

Nous le disions l'autre jour, l'été est impitoyable : non-seulement il fait subir à chacun mille épreuves, mais encore il rend plus pénibles tous les travaux. Ce métier de pair de France, dont nous parlons, est très-malsain pendant l'été ; celui d'avocat ne vaut guère mieux ; faire de grandes phrases et de grands gestes pendant la canicule, cela doit être affreux. Les pauvres danseuses doivent bien souffrir ; par cette chaleur, la moindre pirouette est un horrible effort, le moindre entrechat est un sacrifice. Décidément, l'été est la saison des paresseux ; et il avait raison, ce paresseux expert qui nous disait un jour : « J'aime l'été, parce que l'été on n'a rien à faire. L'hiver, il faut à chaque instant se déranger pour relever le feu, c'est très-fatigant. »

Par malheur, il y a en ce moment à Paris force gens qui ne sont point paresseux et qui n'ont, hélas ! rien à faire : ce sont les marchands. La solitude des magasins est complète ; chacun a fait en partant ses provisions de parure et de plaisirs, et c'est une chose triste que de voir ces étoffes si riches, ces gazes si fraîches, ces écharpes si jolies que personne ne vient acheter,

ni même regarder. Les femmes qui restent encore à Paris ne sont presque plus coquettes. A quoi leur servirait d'être belles, il n'y a plus personne pour les admirer. Le jardin des Tuileries est désert; le soir on voit encore passer rapidement quelques calèches élégantes aux Champs-Élysées; on aperçoit de loin quelques amis au Cirque de Franconi, mais chaque jour les noms connus deviennent plus rares; et bientôt on pourra se croire dans une ville d'étrangers. Plaignez, oh! plaignez charitablement ceux qui restent, car on n'est ici retenu que par un ennui, par un devoir, par une économie, par une maladie ou par un procès.

Dès qu'on est libre, on s'embarque et l'on va dîner à la campagne. Que de monde il y aura dimanche à Versailles! Pourvu qu'il fasse beau! Rien ne nous afflige comme ces grandes pluies qui viennent ordinairement troubler nos jours de fête. Nous pensons à toutes ces espérances trompées ou bien à tous ces plaisirs changés en corvée; nous contemplons avec tristesse ces pauvres familles endimanchées qui, rentrant dans la ville bien avant l'heure du repos, ne rapportent de la fête, trop tôt quittée, que les débris de leur parure et les plus amers regrets. Le père a mis son mouchoir comme un voile sur son chapeau; il est de mauvaise humeur, il gronde sa femme; la mère a mis son châle à l'envers, elle relève sa robe de soie tourterelle par un reste d'égards, car elle ne se fait plus d'illusion : « Ma pauvre robe, dit-elle, on ne sait plus de quelle couleur elle est maintenant! ça n'est plus bon que pour doublure.... » Elle est mécontente, elle gronde sa fille; mais sa fille ne l'écoute pas. Elle ne pense qu'à ses brodequins; elle était si fière de ses brodequins! elle les regarde avec douleur : « Ils sont perdus!... » dit-elle. Le vert est une couleur si sensible! Elle est triste, et gronde son petit frère qui se révolte et danse *exprès* dans le ruisseau. L'orage est encore une des cruelles épreuves de l'été. Il est bien difficile d'avoir un bon caractère et d'être aimable un jour d'orage.

Les eaux à la mode cette année sont les eaux d'Aix en Savoie; ce séjour de délices menace d'être fort animé. Les eaux d'Ems sont à la mode aussi, mais pour les malades. On va à Dieppe et l'on court avec empressement à Trouville, où il

doit y avoir des luttes de nageuses, luttes qui seront très-intéressantes.

Nous venons de lire la dernière pièce de madame Ancelot, *les Honneurs et les Mœurs*. Pour nous qui avons le préjugé de la comédie de vérité, qui croyons que le devoir d'un auteur dramatique est de peindre les mœurs, les passions, les vices, les misères et les ridicules de son temps; pour nous qui regardons toutes les concessions faites au mauvais goût du public, aux aveuglements de l'époque, comme des flatteries méprisables, comme des crimes de lèse-poésie; qui prétendons qu'un auteur comique n'a pas le droit de rêver et d'imaginer comme un simple auteur de romans, et qui pensons qu'il est tenu à rester dans le vrai, à peindre ce qu'il voit, à répéter ce qu'il entend, à raconter ce qu'il sait, à professer ce qu'il croit, à flétrir ce qui le révolte, à glorifier ce qu'il admire; nous enfin qui avons ces sottes idées avec lesquelles on est si magnifiquement sifflé quand par hasard on obtient de faire représenter ses ouvrages, nous trouvons que cette dernière pièce de madame Ancelot est ce qu'elle a fait de mieux.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Les déménagements de raison et les déménagements d'inclination. — Fourier. — Une bonne guerre. — Une bonne famine. — Une bonne fièvre. — Une bonne gelée, etc., etc.

10 juillet 1840.

Vous plaît-il de savoir ce que font depuis huit jours les habitants de Paris, c'est-à-dire ce qui reste d'habitants à Paris? Ils déménagent, le déménagement étant un des plaisirs de l'été.

Or il en est des déménagements comme des mariages : il y a des déménagements de convenance et des déménagements de raison.

Il y en a bien encore une troisième espèce qu'on pourrait appeler déménagement d'inclination, celui qui se fait lorsqu'on éprouve le besoin de changer de quartier parce qu'on a changé d'amour; mais nous ne voulons point parler de celui-là.

Le déménagement de convenance n'est pas sans charmes; ordinairement, on ne quitte un appartement que l'on n'est point

obligé de quitter que pour en prendre un beaucoup plus agréable; souvent même c'est un appartement que l'on connaît depuis longtemps, que depuis longtemps on envie, et que l'on n'appelle jamais que l'appartement de madame une telle. On dit pendant un an : « Ah! si j'avais ce salon-là, je l'arrangerais de telle façon. » Aussi, quand arrive le jour où l'on obtient enfin ce réduit tant désiré, on ne se plaint pas trop des embarras du déménagement. D'ailleurs, ce changement ne trouble en rien vos habitudes : vous n'avez point quitté votre quartier, peut-être même êtes-vous encore dans la même rue; vous restez près de votre famille, de vos amis, qui s'empressent de venir vous visiter dans votre nouvelle demeure, et de vous donner leurs avis, et ils en donnent parfois de singuliers.

« Moi, dit l'un, à votre place, j'aurais fait de ceci ma chambre à coucher, et de cette pièce-là j'aurais fait un second salon, une sorte de parloir élégant, comme c'est aujourd'hui la mode. — Bien, reprend le patient *emménagé,* mais alors où logerai-je mon enfant? — Vous avez donc un enfant? — Ma femme est grosse de huit mois. — Ah! je n'avais pas remarqué. — Eh! mais c'est cela qui nous force à déménager. — Vous m'en direz tant! — Avec un enfant, mon cher, on ne se permet point le parloir élégant. — Je comprends maintenant pourquoi vous n'avez pas de second salon; mais vous pourrez avoir un second enfant, par exemple : la chambre est superbe, on y ferait un dortoir. »

« Moi, dit un autre, j'aurais mis cette armoire de Boulle entre les deux fenêtres. — Elle n'y peut pas tenir. — Je vous dis qu'elle y serait à merveille.... » L'ami incrédule mesure l'armoire et le trumeau; la différence est monstrueuse, il s'en faut d'un demi-mètre.... « Ah! vous aviez raison, » dit-il.

Arrive une jeune femme qui se croit excellente musicienne. « Quel meurtre! s'écrie-t-elle. Un excellent piano d'Érard mis sans pitié dans un courant d'air, entre une porte et une fenêtre! cela est impardonnable! — Où donc fallait-il le placer? — Là. — Eh bien, là il se trouverait entre une fenêtre et deux portes. — C'est donc une porte, ça? — Oui, madame. — Ah! je ne l'avais pas vue. »

Survient un élégant *rapin,* qui se croit un Raphaël parce

qu'il a pour ami un peintre rempli de talent. « Voilà un tableau affreusement éclairé! s'écrie-t-il. C'est là-dessus qu'il fallait le poser; le jour y est magnifique. — Oui, mais le feu y est excellent aussi : le poêle de la salle à manger est là derrière, et l'on ne peut rien mettre de ce côté. — Ah! c'est différent. »

Et chacun alors est obligé de rendre justice au maître de la maison, et de reconnaître qu'avec tant d'obstacles, tant de difficultés à vaincre, de considérations à garder, il a su tirer de son nouvel appartement tout le parti qu'on en pouvait tirer; puis on admire son bon goût, ces étoffes si bien choisies, ces meubles si ingénieusement rajeunis. Enfin, quand les parents et les amis ont bien débité toute sorte de compliments aimables, ils s'en vont en se disant tout bas : « Il n'est pas du tout joli, leur nouvel appartement. — Qu'il est triste! — C'est un tombeau! — J'aimais bien mieux l'autre! »

Si, au contraire, le changement est tellement favorable qu'on ne puisse le nier, alors on fait de la philosophie. « C'est très-riche, dit-on; mais je ne fais aucun cas de ce grand luxe; est-ce que cela vous plaît, à vous, toutes les peintures et les dorures de ce salon? — A moi? non vraiment; ça a l'air d'un café. »

Nos amis sont si exigeants pour nous, qu'ils ont bien de la peine à se contenter de notre bonheur.

Les déménagements de raison, semblables aux mariages de raison, sont tout simplement d'épouvantables sacrifices que le désespoir seul peut inspirer. Vous aviez un bel hôtel qu'il vous faut louer et dans lequel vous vous gardez seulement un pied-à-terre, c'est-à-dire un *crève-cœur;* ou bien, ce qui est plus triste encore, vous avez une maison charmante qu'il vous faut vendre avec vos plus chers souvenirs. Et comme vous n'êtes préoccupé que du chagrin de quitter ce confortable asile, vous songez avec indifférence et dégoût au nouveau gîte qu'il vous faut chercher. Toutes les maisons de Paris vous semblent affreuses. Vous ne comprenez rien à leurs fantastiques distributions. Dans ces grandes casernes que l'on bâtit depuis six ans, il y a de petites cours carrées et mystérieuses, des puits vitrés qui vous semblent une ruse incompréhensible ; les escaliers vous font l'effet d'interminables échelles. Les chambres

de domestiques, qui imitent les Plombs de Venise, vous paraissent d'impitoyables donjons. Les petits jardins étouffés, sans arbres, sans air et sans lumière, vous rappellent ce mot d'un spirituel moqueur qui, ouvrant la fenêtre de sa chambre, disait : « Il faut bien que je donne de l'air à mon jardin. » Vous maudissez tous les architectes, tous les propriétaires, tous les locataires et tous les portiers. Vous étiez seul dans votre maison, et vous voilà maintenant dans une sorte de phalanstère qu'habite un peuple d'inconnus. Ce n'est pas tout encore : pour avoir un appartement convenable et dont le prix s'accordât avec votre budget réduit, il vous a fallu changer de quartier; dans celui que vous habitez maintenant vous ne connaissez personne, et vos amis, trop loin de vous, ne viennent plus vous chercher; car dans les déménagements de raison, tous les malheurs à la fois vous accablent. On perd d'un seul coup la liberté du *chez soi* et les douceurs du voisinage. On n'est plus seul dans sa maison, et l'on est seul dans son salon.

Nous sommes allé voir, au Gymnase, *Jarvis l'honnête homme*. Ce drame est assez ennuyeux, mais Bocage y est réellement admirable. Il est impossible de représenter la folie avec plus de talent et de vérité. Mais pourquoi joue-t-on le drame au Gymnase pendant qu'on joue le vaudeville à la Comédie française? N'est-il pas dommage de voir tous les bons acteurs éparpillés sur les petits théâtres, tandis que les grands théâtres manquent de sujets? Oh! que la concurrence est chose pitoyable! comme elle réconcilie avec le monopole! La concurrence, loin d'amener le perfectionnement par l'émulation, ne produit que l'appauvrissement par la lutte. Il faut en convenir, il a bien cruellement raison, cet éloquent apôtre de l'association, cet excellent Fourier, quand il dépeint ainsi l'organisation des sociétés actuelles :

« Partout, dit-il, on voit chaque classe intéressée à souhaiter » le mal des autres, et l'intérêt individuel en contradiction » avec l'intérêt collectif. L'homme de loi désire que la discorde » s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de *bons* » *procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonne* » *fièvre* et *bons catarrhes*. Le militaire souhaite une *bonne* » *guerre* qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui

» procurer de l'avancement. Le pasteur est intéressé à ce que » la mort *donne* et qu'il y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des » enterrements à mille francs. L'accapareur désire une *bonne* » *famine* qui élève le prix du pain au double et au triple. Le » marchand de vin souhaite une *bonne grêle* sur les vendanges » et de *bonnes gelées* sur les bourgeons, etc. ; et dans toutes » les carrières sociales chacun est en rivalité et en jalousie » avec les autres, et ne fait son chemin qu'au préjudice de ses » concurrents. »

Il faut vous dire que cette semaine, pendant deux jours, nous avons été fouriériste passionné, mais pendant deux jours seulement. Nous étions en train de lire l'ouvrage de madame Gatti de Gamond, qui explique le système de Fourier ; et toute la première partie de cet ouvrage nous avait enthousiasmé ; cette affreuse histoire de l'égoïsme social écrite avec tant d'éloquence nous avait pénétré d'indignation ; le gouvernement de l'harmonie, l'administration unitaire des phalanges nous paraissait un grand problème résolu : donner aux pauvres sans prendre aux riches, cela était superbe ; établir l'égalité par l'éducation, cela était merveilleux ; l'invention de l'industrie *attrayante* nous semblait enfin une pensée sublime ; dans notre admiration, nous en étions déjà à regretter de n'avoir pas de fortune qui nous permît de fonder un phalanstère et de rassembler des armées *industrielles*... lorsque vers la fin du livre nous avons lu cette phrase négligemment jetée au bas de la page comme une note insignifiante : « Fourier assigne cent quarante-quatre ans pour terme moyen de longévité aux hommes dans l'état *harmonien*. » Ces mots nous ont fait un moment réfléchir. Ah ! philosophe, tu veux nous séduire ; nous vivrons cent quarante-quatre ans, dis-tu, si nous réalisons ton système ? Cette promesse nous a paru très-suspecte. Puis, en continuant notre lecture, nous sommes arrivé au fameux chapitre de la *Cosmogonie* et de l'*Immortalité de l'âme*. Ah ! c'est alors que nous avons fait schisme et déserté promptement la phalange. Mais, comme nous ne passons pas sans regret de l'enthousiasme à l'ironie, nous avons voulu nous rendre compte de ce subit changement, et voilà ce que nous nous sommes dit : Fourier était un homme de génie, et il a subi le sort de tout

homme qui, après de longues méditations, trouve une sublime idée ; il a été victime de cette idée, et martyr de toutes façons. Il n'est pas sur la terre un supplice pareil à celui d'un inventeur inspiré, convaincu, enthousiaste, possesseur d'une découverte immense, capable de changer la face du monde, et qui ne peut faire comprendre au monde cette découverte; d'un homme qui a fait une trouvaille dont on ne veut point reconnaître l'importance, d'un homme qui offre un trésor que personne ne daigne seulement regarder! Alors cet enthousiasme comprimé devient de la folie, cette activité sans emploi devient de la monomanie. On ne possède pas impunément une grande idée. En poésie, en politique, en industrie, les idées sont comme les femmes en amour... on les poursuit avec ardeur jusqu'au jour où ce sont elles qui vous poursuivent avec passion. Une idée qu'on a trouvée est comme une femme qu'on a séduite, elle ne vous laisse plus de repos. Hier vous la cherchiez, c'est elle aujourd'hui qui vous cherche; vous ne pouvez l'abandonner. Une seule chose, une seule, peut vous délivrer de la femme et de l'idée, c'est l'infidélité; qu'un autre s'empare d'elle, et vous êtes libre. Mais qui voudrait de la liberté à ce prix? Eh bien, Fourier a été pendant de longues années la proie de l'idée sublime qu'il avait trouvée. D'abord il l'a aimée pour elle-même, et il a vécu de l'espoir de la réaliser; puis les obstacles sont venus, que disons-nous, les obstacles? les impossibilités. Alors l'idée méconnue s'est révoltée, elle est devenue acariâtre et maussade comme une femme qu'on tient prisonnière et qui s'ennuie; il a fallu s'occuper d'elle malgré tout. Or il n'y a qu'un moyen de s'occuper d'une idée qu'on ne peut mettre à exécution, c'est de la fausser et de la compliquer; de même qu'il n'y a qu'un moyen de s'occuper d'une femme qu'on ne peut mener au bal ni au spectacle, c'est de lui chercher querelle et de la tourmenter. Fourier s'occupa donc de travailler son idée, et sous prétexte de la compléter et de la perfectionner, il la dénatura et la détruisit en l'amenant à l'état de système, c'est-à-dire de rêverie et d'absurdité; car, enfin, qu'est-ce qu'un système? c'est un tout petit cercle dans lequel on prétend faire entrer le monde. C'est un unique point de vue d'où l'on prétend découvrir l'univers. Causez vingt

minutes avec un homme à système, il aura réponse à tout; parlez-lui des choses les plus contraires, il vous dira : « Cela aussi entre dans mon système. » Le système est la maladie de tous les esprits supérieurs que ronge la fièvre de l'oisiveté; que peut-on faire d'une grande idée incomprise et inexpliquée? un système! elle n'est plus bonne qu'à cela. Et voilà le malheur de Fourier : son imagination ardente s'est dévorée dans l'inaction, semblable à ces coursiers de pure race qui se fatiguent dans le repos; sa pensée vivace et oisive s'est usée en d'inutiles efforts; son regard illuminé s'est éteint dans la cécité de l'extase; ses vastes projets se sont noyés dans des rêveries impossibles; ses savantes combinaisons se sont perdues dans des conjectures extravagantes. Découragé, fatigué d'une lutte si terrible, dans son désespoir il s'en est pris aux êtres les plus innocents : il a gourmandé les astres avec injustice, il a calomnié dans ses mœurs la Terre, qu'il traite comme une jeune planète mal élevée qui cherche trop franchement un mari. Il a attaqué la Lune sans raison; et comme il avait refait le monde, il a voulu refaire Dieu. Notre Dieu à nous le gênait; cela s'explique : son système devant amener le bonheur universel, il croyait n'avoir plus besoin d'une religion consolante comme la nôtre, qui prêche la résignation et glorifie la douleur. Pauvre fou! il supprimait la consolation et la patience... et il gardait dans son Univers le génie, l'amour et la mort!

Tout cela veut dire que, si l'on avait aidé Fourier à exécuter son idée, il aurait employé à la réaliser toute l'ardeur, tout l'esprit qu'il a perdus à la développer et à l'expliquer; aux prises avec les difficultés de l'exécution, il n'aurait pas eu le temps de songer à écrire des pamphlets contre la Lune et à corriger le christianisme; il n'aurait pas fait d'une découverte admirable un système burlesque; au lieu de composer des livres incompréhensibles, il aurait fondé d'utiles établissements; et nous qui rions aujourd'hui de l'exagération de ses principes, nous n'aurions jamais connu de ses idées que ce qu'elles ont d'ingénieux, de sage, de profond et de généreux.

Oh! qu'il est coupable, le pouvoir ignare de nos jours qui ne sait deviner ni la valeur des hommes ni la portée des découvertes, qui ne sait ni pressentir ni reconnaître, qui n'a pas

l'expérience et qui n'a plus l'instinct; qui languit dans la misère entouré d'inestimables trésors; qui est faible et qui laisse tous ceux qui feraient sa force agir en dehors de lui; qui laisse ses écrivains travailler pour vivre, ses artistes mourir de chagrin, et ses grands génies, qui l'auraient sauvé peut-être... devenir fous!

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

La guerre. — M. Thiers. — Avantages de la déconsidération. — Une belle peur. — Fêtes de Juillet. — Vers contre un ingrat.

31 juillet 1840.

La semaine a été fertile en événements de tous genres, en inquiétudes et en espérances, en désespoirs et en plaisirs. C'est une semaine de Juillet. La guerre! la guerre! voilà le mot que l'on entend résonner de tous les côtés; une *bonne* guerre, comme nous répétions l'autre jour avec Fourier. Et pourquoi, s'il vous plaît, la guerre? Parce que M. Thiers est un aimable étourdi; il sait bien faire les coalitions, mais il ne sait pas les prévoir; la justice politique n'est donc pas un vain nom : qui règne par le fer périra par le fer; qui triompha par une coalition périra par une coalition. Jadis, toutes les puissances de l'Europe se coalisèrent pour se venger de Napoléon; aujourd'hui, les mêmes puissances se coalisent pour se moquer de M. Thiers. C'est le seul rapport que jusqu'à présent nous ayons encore trouvé entre le grand homme et le petit homme. Ainsi donc, voilà la France jetée dans tous les hasards d'une lutte inégale dont elle se tirera avec gloire, nous n'en doutons pas, mais qui lui coûtera beaucoup de soldats et beaucoup d'argent.... Voilà toutes nos relations de commerce menacées, voilà toutes nos industries étranglées, toutes nos manufactures paralysées, tous nos intérêts compromis.... Voilà toutes les factions réveillées, tous les droits remis en question; voilà l'Europe en feu.... Pourquoi?.... En vérité, nous ne pouvons trouver à tous ces événements une autre cause : tout cela parce que M. Thiers a voulu être ministre à tout prix.

Pour nous qui n'étudions que la philosophie de la politique,

nous pensons que c'est un bien terrible effet pour une aussi petite cause.

Mais il faut rendre justice à M. Thiers, il n'est pas le seul qui aime beaucoup à être ministre, et s'il parvient à l'être si souvent, c'est qu'il a pour complice toute la partie vivace de la nation, dont il est le chef naturel et le véritable représentant. Nous sommes maintenant un peuple d'envieux qui voulons rire de nos maîtres, nous ne nous laissons mener que par ceux que nous dédaignons. Nous ressemblons à ces maris, aveuglément jaloux de leur indépendance, qui résistent aux conseils de leur femme et qui cèdent aux caprices de leur maîtresse : ils bravent l'une parce qu'ils lui reconnaissent beaucoup de raison et qu'ils craignent son autorité; ils obéissent à l'autre sans s'en apercevoir, parce qu'ils la trouvent indigne de commander; la supériorité de l'une fait sa faiblesse, la médiocrité de l'autre fait sa force. Les orgueilleux sont ainsi faits; leur destin est d'être menés par ce qu'ils méprisent; et maintenant que le vent de l'envie a soufflé sur nous, les véritables supériorités nous épouvantent; les grandes distinctions nous répugnent : la dignité du caractère nous humilie; la pureté du langage nous offense; l'élégance des manières nous fait horreur. Nous sommes de francs républicains qui avons en haine toutes les couronnes : couronnes de roi, couronnes de comte, couronnes de laurier, couronnes de lierre, auréole de pureté. Nous sommes de jaloux démocrates qui avons en haine toutes les noblesses : noblesse de naissance, noblesse de conduite, noblesse de maintien; tout homme distingué nous est suspect; une grande supériorité nous serait insupportable si elle n'était rachetée par beaucoup de ridicules et beaucoup de déconsidération. Nous aimons en France M. Thiers, précisément parce qu'il est mal né, mal fait et mal élevé, et c'est à cause de cela que nous lui pardonnons d'avoir de l'intelligence, des talents et des sentiments généreux. Ses défauts font passer ses qualités.

A une époque comme la nôtre, c'est un grand malheur que d'avoir une naissance noble, une tournure noble, des manières nobles. C'est le malheur de M. de Lamartine. C'est au contraire un très-grand bonheur que d'avoir une naissance

commune, une tournure commune, des manières communes. C'est le bonheur de M. Thiers.

Mais ces inestimables avantages qui, en France, vous élèvent si promptement au pouvoir, par une contradiction fâcheuse, à l'étranger vous nuisent singulièrement. L'Europe ne comprend rien à nos idées libérales ; elle a encore là-dessus toutes sortes d'idées ridicules. Il lui faut des grands seigneurs, il lui faut des manières élégantes ; elle en est encore à se servir de ce vieux mot : *la politesse des cours,* qui n'a plus de signification parmi nous. Or ce qui nous enchante lui déplaît, et elle a beaucoup de peine à prendre au sérieux nos diplomates de comptoir et nos seigneurs plébéiens. Elle se moque d'eux, et elle a raison ; ils le méritent, car ils n'ont pas voulu se faire respecter.

Il y avait un moyen pour eux d'être plus grands que les grands seigneurs, plus nobles que toutes les noblesses de l'Europe, c'était de rester à leur place et de se faire une dignité de leur systématique abnégation. Il fallait que les manières des ministres de la révolution de Juillet fussent imposantes à force de simplicité, et menaçantes à force de modestie. Un homme qui n'a point de vanité est bien puissant auprès d'un homme que les vanités seules font vivre. Un grand seigneur est bien peu de chose vis-à-vis d'un homme qui ne croit pas aux grands seigneurs. Dorante et Dorimène, si grands devant le *bourgeois gentilhomme,* sont bien petits devant madame Jourdain, qui se moque de leur *qualité.* M. Thiers, enfant d'une révolution, ère d'égalité et d'intelligence, devait rester conséquent avec les principes qu'il représentait. Loin d'étaler un faste ridicule, de se chamarrer d'ordres de toutes les couleurs, de s'affubler d'habits brodés (et quels habits !), loin de singer dans leurs manières les ambassadeurs qu'il recevait, il devait au contraire les étonner par une modération significative, par une personnelle indifférence pour tout ce qui est luxe et splendeur. On n'est ridicule, on n'est vulnérable que par ses prétentions. D'ailleurs, chaque puissance a son prestige, et le prestige de l'homme d'État populaire est dans sa simplicité.

Quelle influence M. Thiers aurait aujourd'hui sur les diplo-

mates de l'Europe si, au lieu de paraître puérilement ou insolemment flatté d'une visite d'ambassadeur, il s'était montré poliment dérangé par elle dans ses patriotiques travaux ; si, au lieu d'admettre pour lui-même toutes les vieilles vanités des siècles qui ne sont plus, il avait professé dans toute leur grandeur les vérités d'une politique nouvelle! Alors comme les rôles étaient changés! Ce n'était plus un parvenu qui recevait des grands seigneurs : c'était l'homme indépendant par la pensée qui recevait des hommes dépendants par les intérêts ; ce n'était plus la jeune France folle et turbulente que venaient gronder de vieux courtisans : c'était la France régénérée, terrible, mais complaisante, laissant à l'Europe décrépite le temps de se *rajeunir*. C'était l'avenir déjà tout-puissant qui voulait bien avoir encore quelques égards pour le passé. C'était la démocratie naissante, reine du monde, qui tolérait encore comme une infirmité respectable l'ancienne aristocratie de l'Europe. C'était l'idée jeune qui tendait généreusement la main au préjugé vieux. C'était la raison et la force qui se montraient bonnes et compatissantes pour la faiblesse et la vanité.... Mais que voulez-vous, M. Thiers croit aux grands seigneurs! Quand un lord daigne lui écrire pour le mystifier, ça le flatte ; quand une grande dame daigne venir chez lui se moquer de lui, ça le flatte ; quand on l'affuble d'un grand cordon d'une couleur quelconque, ça le flatte; or vous savez comme on traite ceux qui se laissent flatter :

. . . . Tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute....

Et c'est pour cela que nous allons avoir la guerre, après vingt-cinq ans de paix.... Que Dieu protége la France!

Les fêtes de Juillet se sont passées admirablement. Que de monde sur les boulevards mardi dernier! quel mouvement! quelle population! mais qu'il a fallu peu de chose pour faire du vaste espace encombré par la foule un vaste désert! Après un beau courage, ce qu'il y a de plus beau à voir, c'est une belle peur. Vrai, c'est un magnifique spectacle. Jamais vous ne pourrez vous figurer l'effet produit, mardi, sur les boulevards, par le seul aspect d'un chiffon noir sur lequel était ce

simple chiffre : 1793, et que promenaient cinq cents jeunes gens. A peine a-t-il paru, qu'une terreur électrique s'est emparée des cent mille badauds qui peuplaient les boulevards. Au même instant tout le monde a pris la fuite, et cet effroi contagieux s'est communiqué du boulevard du Temple au boulevard Saint-Martin, du boulevard Saint-Martin au boulevard Saint-Denis, et ainsi de suite jusqu'au boulevard de la Madeleine. On se précipitait dans les rues, on se réfugiait de force dans les boutiques, on envahissait les omnibus, on s'étouffait. C'était un désordre affreux. Si, dans les jours de révolution, on dit que Paris se lève comme un seul homme, on peut déclarer que, ce jour-là, toute la population parisienne s'est enfuie comme une seule femme. Oh ! la belle frayeur! la belle fuite! quelle rapidité! quelle vivacité! quel ensemble! quel élan! c'était de l'enthousiasme à reculons. Quelle touchante unanimité! comme tous ces cœurs battaient ensemble du même sentiment ! Comprenez-vous cela? Une peur qui commence au boulevard du Temple et qui finit au boulevard de la Madeleine! Une chaîne d'effroi qui a presque une lieue de long! Et si vous demandiez à tous ces fuyards la cause de leurs alarmes, ils vous regardaient d'un air étonné et réfléchissaient un moment; ils se rappelaient alors que cette grande frayeur n'avait point de cause. Et cela devait être, car, à moins d'un massacre universel, il n'est point de cause pour une si belle frayeur; en fait de peur, *rien* est ce qu'il y a de plus terrible.

Pendant que le monde élégant s'enferme à la campagne pour éviter le bruit du canon de Juillet, les habitants de la province viennent de trente lieues à la ronde pour assister aux fêtes glorieuses. Ils arrivent ici par familles, et ils ajournent jusqu'à cette époque toutes les affaires qu'ils peuvent avoir dans la *capitale*. Nous avons entendu avant-hier un domestique demander à son maître la permission de sortir pour promener huit de ses parents qui sont venus ici passer les fêtes. — D'où viennent-ils? — De Picardie.

Cet empressement ne nous étonne pas. Pour ceux qui n'ont pas trop souffert des événements de 1830, ces fêtes nationales ont un aspect éblouissant. La ville de Paris est vraiment superbe ces jours-là. L'avenue des Champs-Élysées, éclairée par

ces guirlandes de feu et ces lustres énormes, est d'un effet magique; le jardin des Tuileries, étincelant et paré des promeneurs les plus variés, est très-divertissant à regarder. L'église de la Madeleine, avec ses marches enflammées, est aussi belle à contempler; mais ce qu'il faut voir, c'est la Seine! Tous ses quais sont illuminés, ses berges sont illuminées, ses ponts sont illuminés et par conséquent ses flots sont illuminés; ses grands bateaux à vapeur sont égayés de lanternes bleues et rouges; ses bains, dont le toit plat, les rampes, les balcons, les escaliers légers sont couverts de lampions, ressemblent de loin à des chalets de lumières. Rien n'est à la fois plus magnifique et plus charmant. Quelle activité sur le fleuve! Voyez ces barques de tous les pays; regardez ces coquettes pirogues à treillages de feu, elles sont d'un goût exquis, d'un *chinois* délicieux! En vain cette gondole sans fanal veut être mystérieuse, on la voit glisser sur les flots : c'est l'onde qui la trahit et l'éclaire, l'onde brille de mille reflets; mais que fait là ce gros vilain bateau sans ornement et sans voile? Qu'il est sombre! son air triste contraste avec les airs vainqueurs de tous ces navires gracieux qui l'entourent et qui passent en se jouant devant lui!... Patience, son heure n'est pas venue; c'est un vieux loup de mer qui méprise tous ces marins d'eau douce si jolis qui ne sont bons que pour parader. Regardez... le voilà qui commence à se faire remarquer.

Oh Dieu! quelle flamme! quelle bombe!... Pan... pan... pan.... Ah! c'est lui qui renferme le feu d'artifice; je comprends maintenant pourquoi il était si modeste. On dédaigne les petits effets quand on garde entre ses mains l'éclair et la foudre. Mais qu'est-ce que cela?... J'en perds la tête.... C'est trop de bruit, je n'entends plus; c'est trop de lumière, je n'y vois plus. Les bateaux sautent, les ponts croulent, les flots dansent, le ciel brûle. Au feu! au feu!... Là-haut, dans la lune, prenez garde, trois ballons enflammés viennent de partir dans les airs, ce sont des brûlots qui vont mettre le feu aux nuages. Boum! boum! boum! c'est à devenir fou. Voilà un enfant qui pleure; pauvre petit, il meurt de peur, il crie : « Maman, maman, allons-nous-en, je ne m'amuse plus! » Oh! le charmant mot d'enfant gâté. Mon cher ami, tu crois donc

qu'on a tout de suite le droit de s'en aller dès qu'on cesse de s'amuser? Si cela était ainsi, la vie serait trop belle!

Notre correspondance est toujours très-active; non pas de notre part, nous nous sommes fait une loi de ne répondre jamais à personne; mais nous lisons avec le plus grand intérêt tout ce qu'on nous écrit. Nous avons reçu, il y a trois jours, des vers charmants, une élégie pleine d'amertume contre un ingrat. « Publiez ces vers dans votre prochaine lettre, nous dit une jeune femme; il est à Bade, il les lira : il comprendra que je ne l'aime plus. » Nous venions de copier ces vers que nous avions amenés dans ce feuilleton avec assez de peine, lorsque nous recevons un billet ainsi conçu : « S'il en est temps encore, ne faites pas paraître mes vers. J'ai reçu une lettre de lui. Quelle âme! Oh! que j'étais injuste! » Vous n'aurez donc pas ces jolis vers aujourd'hui... mais il est bien possible que vous les ayez samedi.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Toujours des procès. — Le procès de madame Lafarge.
Le procès du prince Louis.

27 septembre 1840.

Des procès, toujours des procès, voilà ce qui nous occupe! La condamnation de madame Lafarge a produit ici un effet étourdissant. Le jour où la nouvelle en est arrivée, le directeur du Vaudeville avait eu la présence d'esprit de défendre que l'on vendît dans la salle les journaux du soir; on a pu entendre et applaudir la pièce qu'on jouait; mais au théâtre du Palais-Royal, où l'on n'avait pas eu ce soin, la rentrée de mademoiselle Déjazet a été singulièrement troublée par les exclamations et les conversations du public; mademoiselle Déjazet, si aimée, si adorée, pour la première fois de sa vie a joué devant un parterre distrait! Mais aussi comment lutter contre un semblable événement? Nous venons de voir un arrivant de Tulle; l'infortuné! on ne lui laisse pas depuis son retour un seul moment de repos; on l'accable de questions, on lui en fait tant à la fois qu'il est bien forcé d'être bref dans ses réponses. « Comment va madame Lafarge? — Très-malade! — Sérieusement?

— Sincèrement. — Est-elle jolie? — De beaux yeux noirs expressifs. — Qui rappelle-t-elle? — Mademoiselle Falcon, mais moins belle que mademoiselle Falcon, les traits moins réguliers. — Et ses portraits? — Affreux, pas du tout ressemblants. — Emma Pouthier? — Gentille, une voix charmante, la voix de mademoiselle Mars. — Et madame Lafarge la mère? — Très-grasse, petits yeux, grosses joues, sourire gracieux. — Quel effet a produit le plaidoyer de Paillet? — Admirable! Oh! vous n'en pouvez juger; tous les sténographes pleuraient, ils en ont passé la moitié. — Y avait-il beaucoup de monde à Tulle? — Oui. — Beaucoup d'Anglais? — Pas un. — Est-il vrai qu'on ait acheté cinq cents flacons le jour de l'opération des chimistes? — Cinq cents flacons!... on n'en a acheté que trois, il n'y avait que cela dans toute la ville; d'ailleurs, la salle du tribunal ne contenait que deux cents personnes, cela ferait deux flacons et demi par personne; c'est beaucoup. — Mais le jugement... mais le jury... mais le pourvoi? — De grâce, permettez-moi d'aller dormir; j'ai voyagé sans m'arrêter, nuit et jour; je n'en puis plus. — Encore un mot : M. de Chauvron est-il.... — Ah! vous êtes sans pitié. Bonsoir. »

On recommence à parler beaucoup du prince Louis; on nous contait hier un mot de lui qui peint toute sa situation. « Monsieur, disait-il au juge d'instruction qui venait de l'interroger, accordez-moi une grâce : laissez-moi voir Paris. » Malheureux proscrit! il veut conquérir la France pour avoir au moins le droit de la visiter; est-ce sa faute s'il n'a pas d'autre moyen de la connaître, et n'avions-nous pas raison de dire : « Ce n'est pas un trône qu'il demande, c'est une patrie? » Mais cette France, qu'il ne pouvait connaître par elle-même, il croyait pouvoir la juger par ceux qui ont la prétention de la représenter et d'exprimer sa pensée; il l'étudiait dans nos patriotiques journaux, et cette étude dangereuse a causé ses torts et ses malheurs. Et tous ces journaux qui l'ont trompé par leurs gémissements perfides s'enflamment aujourd'hui contre lui; ils le proclament fou, parce qu'il les a crus sur parole; ils nomment ses proclamations *insensées,* et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils les ont eux-mêmes dictées et qu'elles sont faites avec leurs propres mots. Lisez-les, jugez-les, et dites, n'en

sont-ils pas les véritables auteurs? Rappelez-vous cette phrase : « Qu'ont-ils fait, ceux qui vous gouvernent, pour avoir des » droits à votre amour? Ils vous ont promis la paix, et ils ont » amené la guerre civile et la guerre désastreuse d'Afrique! ils » vous ont promis la diminution des impôts, et tout l'or que » vous possédez n'assouvirait pas leur avidité! »

Ne reconnaissez-vous pas là une des plus belles phrases du *Courrier français ?*

« Ils vous ont promis une administration intègre, et ils ne » règnent que par la corruption! Ils vous ont promis la liberté, » et ils ne protégent que priviléges et abus; ils s'opposent à » toute réforme.... »

Ceci n'est-il pas du *National* pur?

« Enfin, ils ont promis qu'ils défendraient avec conscience » notre honneur, nos droits, nos intérêts, et ils ont partout vendu » notre honneur, abandonné nos droits, trahi nos intérêts! »

Ne lisait-on pas cela chaque matin dans *le Siècle :*

« Il est temps que tant d'iniquités aient leur terme; il est » temps d'aller leur demander ce qu'ils ont fait de cette France » si grande, si généreuse, si unanime de 1830!... »

N'est-ce pas là, enfin, un des meilleurs refrains du *Constitutionnel?*

Eh quoi! tous les journaux de France ont crié pendant deux ans à cet exilé : « La France périt dans l'esclavage; elle est ruinée, méprisée, déshonorée, désespérée, trahie, vendue, perdue!... » Et maintenant ils osent le trouver coupable d'être venu à son secours!... Hélas! ils ont raison, car en politique c'est un crime que d'écouter deux fois les imposteurs.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Ce qu'on appelle un beau temps politique. — La guerre et la paix.

31 octobre 1840.

Nous avons le cœur navré! depuis quinze jours nous n'entendons parler que d'émeutes prochaines, que de coups montés, que d'associations en faveur du régicide, que de trahisons, de projets sanglants. Chacun nous accueille par les prédictions les plus sinistres; nous en avons l'esprit bouleversé. Cependant,

comme ces malheurs tragiques qui nous menacent ont des causes singulièrement ridicules, il faut essayer d'en rire en attendant qu'on en meure.

Ne trouvez-vous pas, dites-nous, que la civilisation est une belle chose, et que les nations régénérées ont de très-superbes avantages sur les nations caduques et routinières?

Voyez un peu comme elles s'annoncent dignement. Que ce noble début présage un noble avenir!

Voyez la *jeune* Angleterre... représentée par un fou qui assassine une jeune femme grosse.

Voyez la *jeune* France... représentée par un frotteur qui assassine un vieillard entouré de sa famille.

Voyez la jeune Espagne qui... Ah! celle-là n'est encore qu'une enfant; mais convenez-en, la petite promet, et, si on l'encourage, elle ira plus loin que ses aînées!

O nations civilisées, vous avez raison de mépriser les nations barbares du Nord et du Midi, vous leur êtes très-supérieures... en barbarie.

C'est dans les plus vulgaires niaiseries de la conversation que se peignent, que se trahissent les mœurs, les idées journalières, les dangers habituels d'une époque. Parler de la pluie et du beau temps, c'est une banalité sans importance. Eh bien! cette banalité, grâce aux agréments de l'époque, devient un sujet de conversation tout à fait piquant. Hier il pleuvait à verse, le ciel était noir, les rues étaient pleines de boue; assis au coin du feu, nous gémissions. Quel affreux temps! disions-nous. Arrive un de nos amis : il était trempé de pluie, son chapeau ruisselant d'eau était brillant comme du satin; son paletot était en larmes, et tout le reste de sa parure était tigré de boue; sa figure, ordinairement pâle, était du plus beau vert-pomme; il grelottait et toussait horriblement. « Comment! nous écrions-nous à sa vue, avec un pareil rhume vous sortez à pied aujourd'hui? » Il nous répond en toussant : « Je suis venu... en voiture. — Oh! mais alors dans quelle espèce de voiture? sur un camion? .. — Je suis venu en cabriolet... une roue s'est brisée au coin de votre rue... et j'ai fait un petit bout de chemin à pied; mais c'est égal (il tousse), ce temps-là est bien bon... (il tousse encore)

est bien bon pour nous, allez!... — Pour vous autres enrhumés? je ne saisis pas. — Avec ce temps-là... » Ici une quinte affreuse l'empêche de continuer.... Au bout de cinq minutes il reprend : « Avec ce temps-là il n'y a pas d'émeute qui tienne. — Ah! je comprends; la pluie et la boue, c'est ce qu'on appelle un beau temps politique. Réjouissons-nous donc et toussez gaiement; mais avouez aussi que c'est un étrange gouvernement que celui qui attend son salut de la pluie, de la grêle, des vents, des nuages, des orages, et qui spécule sur les tempêtes pour avoir un jour de repos! »

Les députés qui se rencontrent s'abordent tous par le même mot : « Que dit-on dans votre département? »

Les uns répondent : « Ne m'en parlez pas! dans notre département, ce sont tous des manufacturiers que la guerre ruinerait; eh bien! ils veulent tous la guerre, et ils chantent *la Marseillaise* pour imiter les Parisiens; ils sont fous! »

Les autres répondent : « Ne m'en parlez pas! chez nous, ce sont tous des trembleurs, ils sont enragés pour la paix; les récoltes ont été superbes cette année chez nous, et les cultivateurs se lamentent; ils crient qu'on leur arrache leurs enfants... ils sont absurdes!

— Comment! vous voulez donc la guerre, vous?

— Sans doute; et mes commettants qui me demandent la paix! c'est fort embarrassant.

— A qui le dites-vous? je suis dans le même cas; la guerre me semble une folie; et mes commettants crient aux armes! »

Ces sortes de dialogues, comme on le pense, jettent peu de lumière sur la situation actuelle.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Ressemblance des caractères et dissemblance des opinions. Ne savez-vous rien de nouveau?

28 novembre 1840.

A Paris, si tous les caractères se ressemblent, les avis diffèrent étrangement; on se console de n'oser avoir aucune originalité dans les manières en professant une grande indépendance dans ses opinions.

Parle-t-on de la pièce nouvelle de M. Scribe, *le Verre d'eau*, quelqu'un dit-il : « C'est ravissant, plein d'esprit, de finesse!... » une autre personne lève les yeux au ciel et répond : « C'est d'un goût détestable! c'est un vaudeville historique sans intérêt, et du style le plus commun; je n'appelle pas cela de l'esprit.

— Convenez cependant que la pièce est on ne saurait plus amusante.

— Elle est remplie de longueurs fort ennuyeuses.

— Mais, enfin, elle est jouée en perfection.

— Non vraiment, je ne le trouve pas.

— Mademoiselle Plessis y est admirable.

— Elle est prétentieuse et maniérée!

— Il est impossible de voir une plus belle femme!

— Une belle femme qui a les bras cassés!

— Mademoiselle Doze est adorable.

— Elle est toute petite; elle a l'air de jouer à genoux.

— Vous êtes injuste, elles sont toutes les deux charmantes, et tout Paris ira les admirer. *Le Verre d'eau* est une des plus jolies pièces de Scribe; le troisième acte est excellent; je n'aime pas autant le cinquième, il ressemble trop au dénoûment de *Zanetta*.

— De *Zanetta?*... De *Lestocq*, vous voulez dire?

— Vous pourriez dire aussi de *Leicester* et de *la Reine de seize ans*. »

En écoutant cette discussion, nous ne pouvions nous empêcher de rire. Voilà une critique involontaire qui est très-perfide, pensions-nous. Comment! cette comédie est composée de trois opéras-comiques *nattés* ensemble! Il faut qu'il y ait là dedans bien du talent et bien de l'esprit pour donner de la nouveauté à un sujet si vieux et si pauvre!

Voilà comme on parle dans le monde du *Verre d'eau*. Nous ne l'avons pas encore vu, et nous n'avons point d'opinion; cependant le caractère de cette femme nonchalante et timide qui ne se rappelle qu'elle est reine que le jour où elle devient jalouse, et qui recouvre l'indépendance par l'amour, nous semble une idée heureuse, une observation profonde; mais n'est-ce pas un crime de lèse-histoire que de supposer de

folles amours à une reine honnête femme, que d'attribuer à lady Marlborough de misérables intrigues indignes d'elle? D'ailleurs, la chanson est là pour la justifier : *Monsieur Malbrough est mort... vos beaux yeux vont pleurer!* lui dit son page : cela prouve clairement que lady Marlborough aimait son mari. La vérité est dans les vieilles chansons; les faiseurs de complaintes ne mentent pas; ce ne sont pas des historiens, on peut les croire.

Il y a donc dans la pièce nouvelle de M. Scribe deux calomnies : une contre la reine Anne, une contre lady Marlborough. Deux calomnies, c'est beaucoup; il est vrai que dans *la Calomnie* il n'y en a pas une : voilà la compensation.

En lisant l'analyse de cette pièce dans les journaux, nous avons fait encore cette remarque : lord Bolingbroke dit : « Puisque vous ne voulez pas placer auprès de la reine miss Abigaïl, je vais publier dans mon journal l'histoire de vos amours avec Masham. »

La duchesse répond : « Et moi, je vais publier, de mon côté, les lettres de votre femme à lord *trois étoiles*. »

Quelles charmantes malices! quel dialogue, pour de si nobles personnages!... Et l'on trouve cela tout simple, et il ne vient à l'idée de personne de se révolter. Un lord, faire une pareille menace! Une lady répondre par une si lâche dénonciation!... Et on appelle cela un dialogue vif et piquant! Ah! si l'on osait faire tenir un tel langage à tout autre héros... à deux journalistes, par exemple!... comme on crierait au scandale et à l'infamie; quelle levée de boucliers il y aurait en faveur des hommes de la presse vilipendée! Des journalistes parler ainsi... fi donc! Des journalistes sont incapables d'une telle bassesse : un lord et une duchesse, à la bonne heure!... O comédie, que tu serais facile à faire, si tu étais possible à jouer!

En fait de comédiens politiques, les avis sont de même fort partagés : « Vous étiez l'autre jour à la Chambre, vous avez entendu le discours de Thiers? Comment a-t-il parlé?

— Il a été déplorable, il a défilé d'un ton patelin un chapelet de mensonges, et puis il a été d'une longueur! il a rabâché pendant trois heures toujours les mêmes phrases, j'en suis fatigué. »

Arrive une autre personne, l'air enchanté : « Ma foi, je viens d'entendre une belle chose !

— Quoi donc ?

— Le discours de Thiers.

— Eh bien, tout à l'heure on vient de nous dire qu'il avait été fort pâle.

— Pâle !... il a été magnifique ! d'une précision, d'une mesure parfaite et d'une clarté éblouissante. C'est un beau morceau diplomatique. Il a exposé un tableau de l'état actuel de la France, qui est désolant de vérité : « La France, a-t-il dit, a perdu toute l'influence qu'elle pouvait avoir dans la Méditerranée, elle n'en a aucune à Constantinople, elle n'en aura bientôt plus à Alexandrie, etc., etc. » Tout cela est malheureusement vrai.

— Sans doute ; mais M. Thiers oublie un détail, c'est que c'est lui qui est cause de tout cela. »

Il nous rappelle cet ingrat qui pour se justifier d'abandonner sa maîtresse disait : « Que voulez-vous ! elle n'est plus jolie du tout, elle est maigre, elle est pâle, elle a les yeux rouges... elle est changée, eh bien, je change ! » Il n'oubliait qu'une chose, c'est que lui seul, à force de douleurs, avait causé ce changement.

En fait de modes, même incertitude, même variété dans les avis. « Faut-il faire faire des manches justes à ma robe de velours? — Oui, oui. — Non, non. On n'en porte plus. — On n'en porte pas d'autres. — Rien n'est plus commun ; gardez-vous-en bien ! — Croyez-moi, faites faire des manches justes ; sans cela, vous aurez l'air d'avoir une robe de l'année dernière ; mettez-y des jockeys, si vous voulez ; mais point de manches larges, à moins que ce ne soit en gaze, en étoffe légère.... » Comment se décider ? Les deux femmes qui vous parlent ainsi, et dont les conseils sont si différents, sont également des femmes de bon goût. Choisissez donc ce qui vous va le mieux ; vous êtes libre. La mode n'a plus rien d'impérieux, elle ne vous ordonne que d'être jolie. Tâchez de lui obéir en cela scrupuleusement, et rappelez-vous que les femmes les plus belles ne sont pas les plus jolies ; au contraire. C'est très-gênant d'être belle, pour paraître charmante. On a

bien de la peine à s'en tirer. Et puis la beauté, c'est monotone. Il faut quelquefois la sacrifier tout à fait pendant un jour pour la faire valoir le lendemain. De beaux grands yeux noirs varient peu leur expression, tandis que de petits yeux gris disent tant de choses et changent de couleur si souvent!

Mais nous en étions aux modes nouvelles. Au sujet des manteaux, les avis sont encore bien partagés. « Que dites-vous des écharpes de velours! — Je dis qu'elles sont très-jolies pour sortir en voiture, mais que pour sortir à pied, elles ne suffisent pas. — Je trouve qu'elles vont à merveille aux jeunes personnes. — Aux jeunes personnes qui ne sont pas frileuses. — Et les petits manteaux garnis de fourrure, ils sont très-commodes et charmants. — Ils sont affreux!... Si l'on s'assied dessus, ils vous étranglent, et il vaut encore mieux être étranglé que de les relever pour s'asseoir. »

Pour les chapeaux de deux couleurs, mêmes éloges, mêmes critiques.

« Ils sont très-bien portés! — ils sont très-mal portés! — Hier, la princesse de *** en avait un lilas et vert qui était charmant. — Mademoiselle *** en avait un orange et bleu qui était affreux. »

Vous le voyez, il est impossible de rien savoir.

« Faut-il aller voir *le Mirliton?* — Oui. — Non. — C'est ravissant. — C'est ennuyeux à mourir ! — Et *la Mansarde du crime?* — C'est une bouffonnerie excellente. — C'est une plaisanterie affreusement triste !

Il est une seule question qui amène toujours la même réponse. Si nous disons : Avez-vous quelque nouvelle à nous donner? chacun de dire : Non, il n'y a rien de nouveau; et puis, après un instant de conversation, la personne soi-disant ignorante laisse tomber une nouvelle de la plus haute importance pour nous.

Ainsi, l'autre jour, M. de *** venait de dire à son tour : « Je ne sais rien. — Vous êtes allé au bois de Boulogne ce matin? lui demande-t-on.

— Pas aujourd'hui; j'ai passé ma journée à visiter les ateliers de sculpture. J'aime beaucoup la *Magdeleine* de M. de Triquety.

— Quoi! M. de Triquety, que nous admirons tant, a fait une statue de *Magdeleine*, de Magdeleine!... et vous ne me dites pas cela tout de suite!

— J'ai enfin très-longtemps regardé, dans l'atelier du comte de Nieuwerkerke, une adorable statue faite d'après un ange de beauté. Cette statue est de grandeur naturelle et d'une ressemblance parfaite. C'est le portrait d'une gracieuse enfant que vous devez connaître : la petite-fille de M. Molé.

— Mais dites donc cela tout de suite! »

Survient un autre ignorant. « Je ne sais rien, dit-il; je n'ai vu personne aujourd'hui; j'ai passé la soirée tout bonnement chez ma cousine, et je suis resté au coin du feu avec une personne fort spirituelle dont la conversation m'a très-intéressé : lady Byron, la veuve du poëte.

— Quoi! lady Byron est à Paris?

— Elle doit y passer l'hiver.

— Mais dites-moi donc cela tout de suite! »

Troisième ignorant. « Et que puis-je savoir, moi qui passe ma vie dans les livres? Je ne suis au courant de rien.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu madame P...?

— Non, je suis allé la voir hier. Je l'ai trouvée tout occupée d'un monsieur qui vient de faire une découverte admirable. Il a demandé au ministre de l'intérieur d'assister à une de ses expériences; mais on s'est moqué de lui, et madame P... est furieuse.

— Quelle est donc l'invention de son protégé?

— Il a trouvé le moyen de marcher sur l'eau!

— Mais dites-moi donc ça! Vraie ou fausse, c'est une excellente nouvelle pour un feuilleton. »

Un élégant arrive de Versailles. Non-seulement il dit qu'il ne sait rien, mais il questionne tout le monde. Si on lui parle de Versailles : « Nous menons là une vie bien monotone, répond-il : le matin on se promène à cheval, le soir on fait son whist, et le lendemain on recommence.

On connaît en un jour tous les jours de sa vie!

— Vous demeurez toujours à côté de M. W...?

— Oui... Ce pauvre homme, il vient de lui arriver une chose

fort désagréable, une mystification en trois actes des plus plaisantes. Hier, dès le matin, il a été réveillé par des coups de marteau, de ces coups légers et taquins qui n'appartiennent qu'aux tapissiers; il se lève et passe dans son salon : il le trouve décoré d'une façon nouvelle et orné de lustres inconnus, partout des tapis, des banquettes, enfin ce beau désordre qui annonce une fête. Il interroge les ouvriers, qui ne peuvent répondre; leur maître est absent. Une heure après on sonne à la porte, plusieurs voitures s'arrêtent; M. W... regarde et aperçoit un corbillard et six voitures de deuil. Il s'informe. On lui apprend qu'il est mort l'avant-veille et qu'on vient l'enterrer; il s'étonne, il voit bien que c'est un malentendu, mais il sent le besoin de s'en expliquer avec le cocher, par lequel il est bien décidé à ne pas se laisser conduire. Pendant qu'il emploie toute son éloquence à prouver qu'il n'est pas prêt pour cette cérémonie, il s'aperçoit que des agents de police et des sergents de ville entourent sa maison; toujours plus inquiet, il s'informe encore : on lui dit que la police a été prévenue la veille qu'un conciliabule politique devait avoir lieu le soir même chez lui. Il récapitule : « Un bal, un enterrement, un complot chez moi qui aime à vivre seul, qui me porte bien, et qui ne me mêle pas de politique... c'est une mystification! Ils ont voulu me fâcher, je ne me fâche pas, c'est eux qui sont mystifiés. » On ignore encore quel est l'auteur de cette plaisanterie, qui a bien un peu l'accent anglais.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Impressions politiques. — Discours de M. Guizot, de M. Thiers, de M. Barrot, de M. Berryer, etc., etc. — Les marchands de bois et les bonnetiers écrivains politiques. — La politique de M. Thiers est de la poésie.

5 décembre 1840.

Les brillants orateurs de la Chambre ont seuls occupé Paris cette semaine. Nous avons voulu, nous aussi, juger de ces grands talents par nous-même; nous avons entendu plusieurs de ces magnifiques discours, dont voici à peu près le résumé :

IMPRESSIONS POLITIQUES.

Premier discours de M. Guizot : Messieurs, la diplomatie est un jeu qui, comme les autres, exige de la probité. Or les diplomates de l'Europe, s'étant aperçus que l'honorable M. Thiers avait triché, n'ont plus voulu faire sa partie; voilà pourquoi ils ont signé le traité du 15 juillet.

Discours de M. Thiers : L'honorable M. Guizot en impose à la Chambre. Je lui ai écrit une lettre que voici. Il m'en a répondu une autre que je ne vous lirai pas, mais qui vous prouvera qu'il a été un détestable ambassadeur. Quant au roi, je lui en veux mortellement pour m'avoir laissé partir lorsque je ne pouvais plus rester. Cependant j'ai fait pour lui ce que personne n'aurait osé faire, je lui ai donné des forts détachés !

Discours de M. Odilon Barrot : M. Thiers a voulu me porter à la présidence de la Chambre. Je veux faire quelque chose pour lui. Je n'ai rien à dire; c'est égal, je parlerai trois heures. Je lui dois ça.... Je donnerai aussi un gage à mon parti. Je ne dirai pas M. de Brunow, je dirai PRUNEAU tout court.... (Ici l'orateur est interrompu.) Je remercie l'auteur de cette interpellation, qui m'offre une occasion de me justifier. Oui, messieurs, cédant à un sentiment que tout homme éprouve dans sa jeunesse, en 1815 je me suis engagé comme volontaire royal; mais je n'ai jamais fait partie des volontaires royaux.

Discours de M. Berryer : Messieurs, il est impossible que l'Europe n'ait pas voulu insulter un gouvernement qui me déplaît. Je m'entends avec M. Thiers et plusieurs *dames* pour le renverser.... La voix me manque... je ne peux plus parler... mais je vais vous chanter *la Marseillaise.*

Discours de M. de Lamartine : Ce gouvernement n'est pas non plus très-fort de mon goût, mais des intrigants perdent mon pays, je veux du moins essayer de le sauver; d'ailleurs, en fait d'honneur français et de gloire militaire, j'aime mieux m'en rapporter à un maréchal de l'Empire qu'à des avocats qui ne se sont jamais battus.

Discours de M. de Rémusat : Messieurs, je pourrais bien dire... mais....

Nous imiterons l'ex-ministre de l'intérieur dans sa cruelle générosité... nous ne dirons pas ce que nous pensons de la bonne foi de son discours.

Discours de M. Garnier-Pagès : M. Guizot ne vaut guère mieux que M. Thiers; M. Thiers ne vaut guère mieux que M. Barrot, qui lui-même ne vaut guère mieux que les autres. Quant à moi, je reconnais que je ne suis bon à rien; aussi je n'ambitionne d'autre pouvoir que celui de me moquer de tout le monde.

Dernier discours de M. Guizot : Je ne souffrirai pas que l'on dise aujourd'hui de la couronne ce que j'en ai dit moi-même il y a deux ans. On ne me pardonne pas d'avoir fait partie de la coalition. Eh bien, ni moi non plus. Ce souvenir me gêne à tout moment; mais n'importe, il est de mon devoir de le repousser. Je ne laisserai point proclamer à cette tribune que le roi se mêle des affaires du pays. C'est une calomnie contre laquelle je dois protester. Le roi, messieurs, ne s'intéresse nullement à ce qui se passe dans son royaume. Il sait très-bien que, s'il est roi, c'est à condition de ne point régner. Jamais il ne s'oublierait au point de donner un avis dans le conseil; il a laissé faire à M. Thiers toutes les fautes que vous savez; il me laissera faire à moi-même toutes celles dont je suis capable. Dans le gouvernement de la France, le roi n'est rien, il ne peut rien, il n'est responsable de rien; il est là seulement pour être assassiné. A nous le pouvoir, à lui les coups de fusil : chacun son métier. Vive la Charte !

Discours de M. Jaubert : J'ai subi autrefois l'influence de M. Guizot, je subis aujourd'hui celle de M. Thiers, mais je n'en suis pas moins indépendant; la preuve, c'est que je suis violent et injurieux comme un homme qui se passionnerait de lui-même. J'ai fait faire par les travaux publics ce que j'ai fait pour ma fortune personnelle (savoir : une grande route, un canal et un chemin de fer qui conduiront à mes forges de Fourchambault, et qui ne me coûteront pas un sou); j'ai donné en cela un bon exemple. Un ministre des travaux publics ne doit pas négliger les travaux particuliers.

Discours de M. Mauguin :

Air *de Joconde.*

J'ai longtemps parcouru le monde,
J'ai vu tous les États du czar;
Je crois sa sagesse profonde,
Je ne parle point du hasard.
Messieurs, pour la gloire française,
Redoutez l'alliance anglaise.
Je viens, prévoyant le danger,
Pour vous conseiller d'en changer.
Je viens, je viens, prévoyant le danger, } *bis.*
Pour vous conseiller d'en changer. }

Mineur :

Mais ce n'est pas de l'inconstance;
Non, c'est plutôt de la prudence;
Car des Anglais, sans vanité,
Je connais la sincérité.
Si je veux les quitter d'avance, } *bis.*
C'est pour n'en pas être quitté. }
Je vous le dis, en vérité,
Je connais leur sincérité;
Car....

La séance est levée.

Discours du lendemain :

J'ai longtemps parcouru le monde,
J'ai vu, etc., etc., etc.

Ce qui n'empêche pas le discours de M. Mauguin d'être un discours sérieusement politique. Si nous le comparons à une musique agréable, c'est qu'après toutes ces déclamations d'acteurs que nous avions entendues, après ces hurlements, ces rugissements de tribuns, la voix sonore et douce de M. Mauguin nous a fait l'effet d'une inappréciable harmonie; point de cris, point de transports, point d'évanouissements, point de gestes périlleux et menaçants. L'assiette blanche du verre d'eau sucrée ne court aucun danger, nulle tempête oratoire ne la fera voler en éclats. C'est une vivacité intelligente qui vous entraîne sans vous épouvanter; c'est un langage d'abord simple, qui s'élève naturellement avec l'idée; c'est une éloquence de bonne compagnie; enfin c'est quelque chose de très-nouveau

à la Chambre : ce n'est pas un avocat qui plaide, un acteur qui déclame, un prédicateur qui prêche, un professeur qui pérore, un général qui harangue, un causeur qui bavarde, un bouffon qui grimace ; c'est, nous le répétons, quelque chose de nouveau à la Chambre, c'est un orateur qui parle.

N'oublions pas de dire que, dans cette mémorable discussion, tous les discours commençaient de même par ces mots : « Je viens mettre un terme à ces déplorables personnalités, etc., etc., » et finissaient tous de même par des personnalités déplorables. Ce début est effrayant, et cela doit être ; on ne sent le besoin de s'écrier : « A Dieu ne plaise que je veuille me permettre ici la moindre personnalité, » que précisément parce que l'on a quelque énorme personnalité à dire ; sans cela on ne parlerait pas du tout. C'est comme lorsqu'on dit : « Je ne rappellerai point telle et telle circonstance, » cela veut toujours dire : « Je vais vous rappeler cette circonstance dans tous ses détails. »

Autre piége oratoire : « Si je ne craignais de me servir d'une expression trop forte, je dirais... etc., etc.... Alors on se permet une expression des plus violentes et des plus coupables ; mais on est retranché derrière un bastion, je *dirais*, donc je ne *dis* pas.

Autre piége non moins dangereux : « Je n'ai que quelques mots à faire entendre à la Chambre. » Quelques mots, cela signifie : « Je vais parler pendant deux heures sans désemparer. » Ce préambule est redoutable ; mais ce n'est rien encore. Voici qui est plus affreux, c'est quand l'orateur commence en disant : « Je n'abuserai point de l'attention de la Chambre.... » Alors allez-vous-en tout de suite ; ceci veut dire : « Je me sens en état de parler quatre heures, et je ne vous ferai pas grâce d'un mot. » Vous êtes prévenu.

Il faut croire néanmoins que les séances de la Chambre ont bien de l'intérêt, puisqu'il y vient tant de monde et surtout tant de femmes. Et pourtant, une journée passée à la Chambre est une épreuve bien pénible. Dans les meilleures tribunes, comme on est mal assis, comme on y est pressé ! Que ces superbes colonnes ont des angles perfides ! que ces banquettes économiques ont des proportions inhospitalières ! Pour rester là im-

mobile pendant six heures, il faut se parer bien orgueilleusement du talent de ses amis... ou jouir bien délicieusement du ridicule de ses ennemis! C'est l'exaltation qui nous tient au fort des supplices. Ah! pour supporter celui-là sans se plaindre, il faut aimer ou haïr.

On a remarqué que, les jours où M. de Lamartine et M. Berryer doivent parler, il y a dans chaque tribune trois rangs de femmes. C'était une belle séance, celle où l'on a pu entendre ces deux grands orateurs; nous avons bien regretté de n'être pas au nombre des privilégiés. M. Berryer, plaisanterie à part, a été plus admirable et plus entraînant que jamais. M. Berryer est non-seulement un brillant orateur, c'est aussi un grand artiste en éloquence. Comme le véritable artiste, il s'émeut, il s'agite, il devient la proie de son idée; il brûle, il frissonne, il tremble, la fièvre de l'inspiration le dévore. Pour lui la tribune est le trépied.

Après cette belle improvisation de prophète, M. de Lamartine a prononcé un beau discours d'homme d'État, et soudain messieurs les journalistes se sont mis à crier : Au poëte! Est-ce que c'est bien spirituel d'appeler toujours un homme politique du nom de sa profession? Si l'on en faisait autant pour vous autres, messieurs, que diriez-vous? Si, par exemple, au lieu de vous traiter en publicistes, on vous désignait aussi chacun par votre ancien métier; si au lieu de dire : « *Le Courrier français* croit que l'Europe nous a offensés, » on disait : « M. Léon Faucher, précepteur des enfants de M. Dailly, croit que l'Europe nous a offensés; » si au lieu de dire : « *Le National* accuse l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde, » on disait : « Les *marchands de bois* du *National* accusent l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde; » si au lieu de dire : « *Le Constitutionnel* conseille à M. le prince de Metternich, etc., etc., » on disait : « Les bonnetiers du *Constitutionnel* conseillent à M. de Metternich, etc., etc., » est-ce que vous trouveriez cela de bon goût? Non sans doute. Eh bien alors, pourquoi reprochez-vous toujours, tous les matins, à M. de Lamartine d'être un poëte, et pourquoi ne voulez-vous pas absolument qu'un poëte fasse de la bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous

qui êtes des marchands de bois retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés! Vous a-t-on jamais contesté le droit de renverser les ministères et de bouleverser l'Europe? Pourquoi donc alors refusez-vous le droit de discuter les questions d'État à un grand poëte, c'est-à-dire à un homme dont le métier est de sonder les cœurs, d'étudier l'histoire, d'éclairer les peuples, de juger les rois et d'interroger Dieu?

Et, d'ailleurs, qu'est-ce donc que la politique que vous faites? C'est de la poésie, et rien que cela. Votre patron, M. Thiers, qu'est-il lui-même en politique? Un grand poëte, et voilà tout. Que cherche-t-il dans ses rêves de gouvernement? des effets poétiques, toujours. Il envoie nos vaisseaux par delà les mers redemander au roc de Sainte-Hélène les *cendres* du grand empereur, afin que le héros des batailles, ramené en triomphe de la terre d'exil, puisse dormir sous le ciel de la patrie, entouré de ses vieux soldats. Est-ce une pensée politique bien sérieuse, cela? Non. Mais c'est une idée poétique, pleine de grandeur.

Il fait construire un char monumental qui, promenant par la ville sa funèbre immensité, s'en va porter dans une tombe glorieuse la dépouille vénérée des victimes de Juillet. Le nom des héros est inscrit sur une élégante colonne du haut de laquelle s'élance le génie de la Liberté. Est-ce une pensée politique sérieuse, cela? Non. Mais c'est une idée poétique, mythologique même, qui est très-belle.

Il envoie auprès du pacha, comme ambassadeur mystérieux, M. le comte Walewski.... Est-ce une pensée politique bien sérieuse? Non. Mais M. Walewski en Égypte... c'est une idée poétique qui séduit.

M. Thiers sollicite pour sa jeune femme le grand cordon de Marie-Louise; à force d'instances il l'obtient. Est-ce une pensée politique bien sérieuse? Non. Mais parer d'un beau ruban amarante et blanc une jolie petite personne, c'est une idée poétique très-gracieuse. Ce n'est point une idée révolutionnaire, du moins.

Ah! voilà ce que nous ne pouvons entendre de sang-froid, c'est M. Thiers se vantant d'être révolutionnaire! cela nous paraît d'une incroyable fatuité. Lui révolutionnaire!... Mais,

en fait d'administrateur, il n'y a pas au monde un esprit plus routinier, plus rétrograde. M. Thiers gouverne tout à fait à l'ancienne méthode, avec l'état de siége, le cabinet noir, toutes les vieilles traditions de la police, tous les vieux préjugés des bureaux, tout l'antique décorum des ministères; les forts appointements, les grands dîners, les courbettes devant les ambassadeurs; les plaques de diamants, les cordons en écharpe, toute la vieille friperie de l'Empire, moins la gloire, et de la Restauration, moins la dignité. Du reste, pas une réforme, pas une idée neuve; de l'organisation de la démocratie, pas un mot; du *perfectionnement* électoral, pas un mot; des intérêts de l'agriculture, pas une idée; du bien-être et de la moralisation du peuple, pas un souci. Que voulez-vous! ces choses-là ne sont pas assez brillantes pour M. Thiers, elles n'ont pas l'attrait des coups de théâtre, et la mise en scène n'en rapporterait que peu d'honneur; un homme politique qui vise à la poésie doit les dédaigner nécessairement, elles lui semblent terre à terre et froides. Peut-être ne peuvent-elles avoir beaucoup d'attrait que pour un poëte qui vise à la politique.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Retour de Sainte-Hélène. — Le prince de Joinville.

20 décembre 1840.

Mon Dieu, quel admirable peuple que ce peuple français! comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique, généreux! et qu'il faudra de peine et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois! et encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant: car c'est bien là ce qui fait sa gloire, qu'il faille toujours prendre un noble langage pour le corrompre, un droit chemin pour l'égarer, un beau masque pour le trahir. Tous ceux qui, depuis des siècles, ont cherché à l'entraîner au crime, l'ont honoré du moins par leur hypocrisie; tous les fourbes, les lâches, les envieux, les ambitieux qui ont exploité son héroïsme, ont été forcés de flatter par de brillants mensonges sa chevaleresque générosité. Nul n'a osé lui dire: «Fais cela pour ton intérêt, et prends cela pour le garder.» Jamais

on n'a obtenu de lui le mal qu'au nom du bien. Ceux qui rêvaient les massacres de la Saint-Barthélemy lui parlaient de religion, et lui criaient : « Défends ton Dieu ! » Ceux qui élevaient les échafauds de 93 lui parlaient de liberté, et lui criaient : « Délivre tes frères ! » Ceux qui soudoient aujourd'hui les émeutes et les assassinats lui parlent d'outrages, et lui crient : « Venge ton honneur !... » Un seul homme a eu la bonne foi de lui dire : « Combats pour moi ! » et les Français ont suivi cet homme avec enthousiasme, et ils chérissent sa mémoire, et ils la chériront toujours, parce qu'il ne les a point trompés, parce que lui seul les a compris ; il n'a exigé d'eux aucun crime, il ne les a rendus complices d'aucune mauvaise passion, il ne leur a commandé que de mourir avec honneur, et ils ont obéi. Ah ! qu'un autre homme vienne qui leur commande à son tour de vivre avec gloire, et ils obéiront de même. C'est un peuple bien docile, et ceux qui l'égarent sont bien coupables : ils ne le connaissent pas !

Oui, c'était un beau spectacle que de voir l'autre jour ce peuple généreux saluant avec amour le cercueil triomphal ! Quel empressement ! quelle émotion ! Quatre heures d'attente sous la neige n'avaient découragé personne. On tremblait, on était ivre de froid, on souffrait horriblement ; mais on restait là, moralement soutenu par la curiosité, mentalement réchauffé par l'enthousiasme. Ceux-ci risquaient leur talent, un rhume éternel pouvait leur faire perdre la voix ; ceux-là risquaient leur pain, un bras perclus c'était la misère pour eux ; quelques-uns risquaient leur vie, et tous risquaient leur santé. N'importe ! on attendait avec patience, avec courage. On s'agitait bien un peu pour se réchauffer ; on n'avait point, disent les journaux, l'attitude du recueillement.... Eh ! mais, on avait bien raison : le recueillement sous la neige, c'est la mort !

Il y avait là six cent mille personnes, et parmi ces six cent mille spectateurs paisibles, il y avait deux cents tapageurs qui cherchaient à troubler la solennité par leurs cris. Quoi ! sur six cent mille personnes qui rêvent l'ordre, deux cents seulement tentent le bruit ! Est-ce là la proportion ? Courage donc, gens raisonnables, unissez-vous, entendez-vous, et ne permettez pas que ceux qui sont les moins nombreux soient les plus forts.

De tous les cris séditieux inventés pour cette mémorable journée, voici sans contredit le plus étrange : *L'abolition de la peine de mort! et tous les traîtres à la guillotine!* Qu'est-ce donc que ces nouveaux légistes entendent par l'abolition de la peine de mort? Le droit de tuer sans être tué peut-être? Cela demande explication.

Paris est encore aujourd'hui tout occupé de la grande cérémonie. On s'aborde en se demandant : « Eh bien, comment l'avez-vous supportée? » Et la preuve qu'il y avait une sorte de mérite à montrer tant d'empressement, c'est que réellement tout le monde est malade depuis quatre jours. Les conversations commencent d'abord par des plaintes; chacun raconte les douleurs qu'il doit à cette solennité. Ensuite on se fait part de ses impressions : « Moi, ce qui m'a fait battre le cœur, dit une jeune femme, c'est le moment où on a apporté à l'église le corps de l'empereur. On a tiré le canon, et quand j'ai pensé que c'était le canon des Invalides et qu'il ne l'entendait pas, je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

— Moi, dit un jeune peintre, ce qui m'a le plus frappé, c'est ce beau rayon de soleil qui tout à coup a illuminé le pont de la Concorde, à l'instant même où le char venait de s'y arrêter. Il y avait là un effet de lumière impossible à rendre. Les baïonnettes, les lances, les casques, les housses de drap d'or qui couvraient les chevaux, étincelaient; le char était éblouissant de clarté : c'était une véritable apothéose.

— Moi, dit une femme de l'Empire, ce qui m'a touchée, c'est de voir les brillants écuyers et les aides de camp de l'empereur, qui suivaient à pied son cercueil. Je les ai vus tant de fois à cheval derrière lui! Quel beau temps c'était que le nôtre!

— Oui, dit une jeune fille, ils étaient tous là, jusqu'à ce pauvre duc de Reggio... un paralytique qui marche! On ne pouvait le voir sans être ému.

— Et ces braves soldats de la vieille garde, s'écrie un écolier, ils étaient bien contents, allez, de *ravoir* leur empereur! ils pleuraient joliment!

— Moi, ce qui m'a ému, dit en souriant un Anglais, c'est d'entendre crier : A bas les Anglais!... J'ai trouvé cela assez

ridicule, mais je ne l'ai pas dit à cause de mon accent, qui aurait pu me nuire, et puis aussi parce que j'étais seul. Il faut être plusieurs pour exprimer de ces pensées-là.

— Moi, dit un sévère critique, rien de tout cela ne m'a ému; je n'aime pas que les pompes de l'Opéra viennent profaner la majesté de la mort. Mais ce qui m'a fait une vive impression, c'est l'arrivée de *la Dorade*. Voilà qui était noble et touchant! Grâce au bon goût du prince de Joinville, tous ces oripeaux de théâtre avaient été jetés au loin. Le jeune capitaine avait compris que les ornements, les dorures, qui peuvent flatter les oisifs vaniteux d'une grande ville, ne peuvent convenir à des marins de l'Océan, et que le pont d'un vaisseau est assez dignement paré quand il porte le cercueil d'un empereur et la croix d'un Dieu!

— Le prince de Joinville, dans tout ce voyage, a été admirable, plein de courage, de résolution, reprend la femme d'un officier de marine; je sais cela par mon cousin, qui était de l'expédition et qui m'a tout raconté. J'étais là aussi quand le prince est arrivé et qu'il a reconnu la reine, qui était venue au bord de la Seine pour le voir passer. En apercevant de loin sa mère, qui lui tendait les bras, il a aussi tendu les bras vers elle, puis il a repris son attitude grave et solennelle; tout le monde était attendri.

— Le peuple a beaucoup crié : Vive le prince de Joinville! dit un habitué du château.

— Oui, son voyage à Sainte-Hélène l'a rendu très-populaire, reprend un vieux général. C'est un brave jeune homme, loyal et franc du collier. L'empereur l'aurait beaucoup aimé.

— C'est possible! mais l'empereur, à sa place, ne SE serait pas ramené.

— Vous dites toujours des folies.

— J'appelle cela des vérités. »

Nous écoutons ces conversations, et nous pensons en nous-même que le temps est un bien grand philosophe, et l'histoire une bien excellente mère de famille : l'un arrange tout, explique tout, pardonne tout; l'autre finit toujours par réconcilier ses enfants avec tout le monde. Voyez cet infâme usurpateur, ce Corse perfide, ce tyran odieux, cet ogre insatiable, ce *croco-*

dile! on l'a maudit, on l'a haï, on l'a trahi; bien plus, on l'a oublié!... Et maintenant ceux qui l'ont maudit l'admirent, ceux qui l'ont haï l'adorent, ceux qui l'ont trahi le pleurent, et ceux qui l'ont jugé le chantent!... Et pour opérer un changement si extraordinaire, il n'a fallu que vingt années!... Quoi! la haine la plus farouche ne peut durer que vingt ans! Quoi! la haine aussi est frivole!... Voilà une découverte qui fait bien valoir l'amour.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Réception de M. Molé à l'Académie française. — Le maréchal Oudinot et ses cinquante-sept blessures. — Concert. — Comédie. — Cochinchinois.

31 décembre 1840.

Nous arrivons à l'instant de l'Académie française, et nous ne voulons pas attendre à samedi pour vous raconter nos impressions. Nous avons pour principe qu'il faut profiter de son enthousiasme.

La séance d'aujourd'hui est mémorable par l'esprit et le courage qui, de part et d'autre, y ont été déployés, par les vérités saintes et hardies qu'on a eu la bravoure d'y proclamer. On a osé dire, le croiriez-vous?... on a osé dire que les ministres de la religion devaient exercer une influence *morale* sur les choses de leur temps; on a osé dire cela aujourd'hui, où la fiction du *parti prêtre* subsiste encore dans toute sa prestigieuse niaiserie! On a osé dire que la gloire des pères devait rejaillir sur les enfants! on a dit cela aujourd'hui, que le préjugé contre la noblesse existe dans toute son envieuse rigidité, que les sociétés secrètes, dans leur code nouveau, suppriment le nom de famille pour tout le monde, afin d'être bien certaines que le mérite du père ne pourra jamais compter pour le fils: loi ingénieuse qui donne à chacun, non plus un nom collectif, mais un numéro individuel; loi superbe, empruntée à un régime que nous ne voulons pas désigner; loi excellente, mais qui pourrait bien ne pas suffire entièrement, malgré sa prudence. Il y a encore des gens capables d'illustrer leur numéro; oui, de se faire un bon numéro dans le monde, et de détruire ainsi

tous les bienfaits de cette prévoyante législation. Enfin, aujourd'hui on a osé reconnaître que de certains courages, de certains exploits, de certaines vertus sublimes, inouïes, inappréciables, ne pouvaient trouver leur récompense que dans l'avenir; disons mieux, que dans autrui. Oh! n'est-ce pas noblement comprendre la pensée de ces hommes qui s'immortalisent par de grands dévouements que de leur dire : « C'est pour d'autres que vous avez travaillé! » que de leur permettre d'être deux fois généreux, de donner leur gloire comme ils donné leur vie? Croyez-vous, par exemple, qu'un soldat qui, comme M. le maréchal Oudinot, a eu l'honneur de recevoir pour son pays CINQUANTE-SEPT blessures, puisse garder pour lui tout seul ce trésor-là? Convenez-en, il a bien le droit de le distribuer dans sa famille et de mettre encore quelque chose de côté pour ses arrière-petits-enfants.

Eh bien, ce droit de succession, en fait d'orgueil, a été proclamé ce matin, en pleine Académie, par M. Dupin lui-même, avec beaucoup d'esprit et de courage, nous ne dirons pas avec beaucoup de désintéressement, car M. Dupin n'est déjà plus désintéressé dans la question. S'être fait, comme lui, par ses talents un nom célèbre et honorable, cela aide vite à comprendre les préjugés d'illustration.

Il n'y avait, dira-t-on, pas grand mérite à parler ainsi devant une assemblée si merveilleusement bien choisie pour apprécier de tels principes, devant un parterre presque entièrement composé de Montmorency, de Vintimille, de Crillon, de Craon, de Caumont, de Gramont, d'Osmond, de la Guiche, de Talleyrand, de Noailles, etc., etc. Non sans doute; mais ce discours n'a pas été fait seulement pour être lu, il a été écrit aussi pour être publié; ce qui devait être bien accueilli dans l'enceinte académique risque d'être fort mal pris au dehors; ce qui était une flatterie ce matin est une grande témérité ce soir. Nous avons donc écouté avec un réel plaisir le discours de M. Dupin, d'abord parce qu'il était fort spirituel et très-intéressant, ensuite parce qu'il nous a fait l'effet d'un heureux symptôme : en voyant l'ancien président de la Chambre des députés secouer si franchement les idées envieuses du jour et se résigner si noblement à déplaire, nous avons pressenti qu'une réaction

favorable s'apprête dans les grands esprits; que les cajoleries démocratiques commencent à passer de mode; qu'enfin la popularité est un peu dépopularisée.

Une autre chose encore nous a frappé dans ce discours, c'est l'apologie faite par M. Dupin des hommes qui sont restés fidèles à tous les gouvernements qui, depuis quarante ans, se sont succédé en France; des hommes qui, après avoir servi la République, ont servi l'empereur; qui, après avoir servi l'empereur, ont servi les Bourbons, et qui, après avoir servi les Bourbons, ont servi le gouvernement de Juillet, et qui, après avoir servi le gouvernement de Juillet, serv.... Eh! mais, il faut s'arrêter!... « Que deviendrait le pays, s'écrie l'honorable académicien, si tous les fonctionnaires publics se retiraient subitement, à l'instant où le chef de l'État vient à changer? quel danger n'y aurait-il pas dans leur retraite? il faut donc bien qu'ils restent... vous le voyez. » Cette maxime est assez étrange, mais elle a du bon. Nous souhaitons vivement qu'elle se propage; un tel principe, bien généralement répandu, aurait des résultats plus importants et plus efficaces qu'on ne le pense. Pourquoi fait-on les révolutions? pourquoi change-t-on les gouvernements? Pour avoir des places, pour s'approprier les emplois de ceux que l'on combat avec violence, n'est-ce pas? On ne se révolte pas pour autre chose.

Eh bien, quand on saura une bonne fois pour toutes que, quoi qu'il arrive, les gens en place garderont leurs places; que, malgré leurs convictions blessées, ils resteront; que, malgré leurs opinions vaincues, ils resteront; que, malgré leurs affections trahies, ils resteront; que, malgré leur drapeau déchiré, ils resteront; que, malgré tout, ils resteront, et se feront un ingénieux point d'honneur de rester... alors tout naturellement on cessera de tenter les bouleversements inutiles et de rêver des changements qui ne changeront rien du tout.

Plus nous y réfléchissons, plus nous trouvons ce nouveau système raisonnable. Comme religion politique, il n'est peut-être pas d'une orthodoxie bien rigoureuse, mais comme hygiène sociale, il nous paraît être le meilleur remède pour guérir à jamais dans notre pays la fièvre des révolutions.

M. Molé a obtenu ce matin deux beaux succès : succès litté-

raire dans son discours, succès politique dans la réponse de M. Dupin. Chaque éloge adressé au récipiendaire était vivement confirmé, répété, contre-signé par les assistants. Trois salves d'applaudissements venaient attester la vérité de ces éloges. S'il s'agissait de loyauté, de dignité, de délicatesse, une quatrième salve quelquefois aussi semblait dire : « Ces qualités sont bien rares, on ne saurait trop les honorer ; » d'abord on admirait celui qui les possédait, et puis on rendait hommage à ces qualités elles-mêmes, comme, après avoir admiré l'artiste, on adore l'art.

Une telle journée fait oublier bien des jours de combats ; de tels hommages font pardonner bien des haines. Oh ! que nous sommes déjà loin des cris furieux de la coalition ! Nous vous le disions l'autre jour, vrai, ce n'est pas grand'chose que la haine : ce n'est ni une passion profonde ni une hyène terrible ; c'est un caprice malveillant, un papillon venimeux, et voilà tout. Nous lui donnions vingt ans de durée, et nous trouvions que c'était peu ; eh bien, elle ne vit pas même si tard ! nous espérons bien vous le prouver.

Le discours de M. Molé a été fort applaudi ; vous trouverez, comme nous, qu'il est rempli d'aperçus nouveaux, de sentiments courageux, d'idées grandes et généreuses, élégamment, heureusement exprimées. M. Molé l'a lu à merveille, d'une voix sonore et d'un ton vraiment académique dans la signification *idéale* du mot. A côté du récipiendaire était M. de Chateaubriand, dont l'apparition a excité une vive émotion dans l'assemblée.

Dès qu'il est entré, tout le monde s'est levé : les femmes étaient dans une agitation incroyable ; elles voulaient voir à tout prix l'illustre auteur d'*Atala ;* elles s'avançaient, elles se penchaient de son côté, sans égard pour leurs voisines, qui elles-mêmes étaient sans pitié pour leurs voisins. Dans cet empressement passionné, plus d'un chapeau neuf a souffert ; une charmante capote bleue, entre autres, a dû sa fin précoce à cette flatteuse curiosité.

Il y avait là beaucoup de jolies personnes, femmes et filles de nos hommes d'esprit les plus distingués ; il y avait là des femmes politiques célèbres par leur esprit ; il y avait des ora-

teurs d'esprit, des ambassadeurs d'esprit, des grands seigneurs d'esprit, des voyageurs d'esprit, il y avait même des académiciens de beaucoup d'esprit. C'était la fête de l'esprit.

Paris n'est pas à son avantage depuis trois jours, le dégel lui sied mal; les rues ne sont pas des rues, ce sont des lagunes; les boulevards représentent assez bien le grand canal de la cité des doges; mais ce n'est pas Venise la belle, c'est Venise l'horrible. Le dégel vient mal à propos dans ce moment où la circulation est un bienfait, dans ces jours de générosité où les magasins se parent de toute leur magnificence pour séduire les passants; s'il n'y a point de passants, c'est une perte pour eux. Cependant, à travers ces flots d'ex-neige, on trouve encore le moyen de naviguer et l'on tâche de choisir dans nos riches boutiques quelque objet très-utile qui soit assez joli ou quelque objet très-joli qui soit parfaitement inutile; car un présent modeste acquiert du prix par le soin, l'attention qu'il révèle, tandis qu'un présent superbe, au contraire, ne trouve d'excuse que dans sa respectueuse inutilité.

Les Cochinchinois sont les lions du jour; ils sont très-civilisés et très-gracieux. Dans le monde, ils paraissent se plaire beaucoup; mais leur joie est effrayante, ils s'amusent affreusement; chaque fois qu'ils daignent rire, ils montrent de longues dents noircies, et cette gaieté sombre attriste tous nos salons : c'est très-laid, un sourire noir! En nous donnant de simples dents blanches, Dieu savait bien ce qu'il faisait.

Messieurs les Cochinchinois ont été présentés l'autre soir chez M. le ministre du commerce; ils étaient superbes, en grand costume, c'est-à-dire en robe de chambre. Ils viennent à Paris de la part de leur roi pour étudier nos mœurs. Chaque fois qu'un de nos usages les frappe, ils tirent de leur ceinture une tablette recouverte en papier de Chine, de l'encre et un pinceau, et ils écrivent tranquillement leurs observations, même au milieu de la rue; rien ne les trouble. Ce sont, dit-on, des hommes instruits et fort distingués dans leur pays. La preuve, c'est qu'ils ont le droit de se peindre les dents en noir, privilége qui n'est accordé qu'aux grands personnages de Cochinchine.

Les plaisirs commencent d'une manière brillante, mais assez

grave. On doit chanter, ce soir, dans un des plus somptueux salons de Paris, le beau *Requiem* de Mozart. C'est enterrer l'année dignement. Mais cette messe des morts, chantée dans un salon, écoutée par des femmes orgueilleusement parées, les épaules nues, les bras nus, le front étincelant de pierreries, les regards brillants de coquetterie, n'est-ce pas une sorte de profanation ? Nous sommes curieux de savoir à quel moment du concert on passera des glaces. Sera-ce avant ou après le *De profundis ?*... O gens heureux ! vous n'avez donc jamais vu mourir?...

On a joué, il y a quelques jours, la comédie chez madame l'ambassadrice d'Angleterre. C'était charmant et joué à merveille par de gracieuses jeunes filles, jolies comme des Anglaises jolies, c'est tout dire. On représentait un mélodrame anglais à grand spectacle, à coups de fusil, à coups de tonnerre ; un mélodrame intitulé : *la Tempête sur terre*. Rien de plus compliqué, de plus difficile à mettre en scène. On s'est très-bien tiré de ces difficultés. Seulement, comme sur un théâtre de société les changements à vue sont impossibles, on était obligé de baisser la toile chaque fois que la scène changeait. Les auteurs anglais font peu de cas des règles d'Aristote, et la scène changeant à tout moment, l'on baissait la toile à tout moment. Un spectateur ignorant et naïf, ne comprenant pas l'anglais d'abord, et puis le secret de cette manœuvre, a pris toutes ces interruptions pour des entr'actes ; il les comptait sérieusement et il se disait : « Il n'y a que les Anglais pour faire des pièces en vingt actes ! » Ayant une visite à faire, il a quitté le salon de l'ambassade. Quand il a paru chez madame de R... : « Eh bien, lui a-t-on dit, vous venez de voir la comédie anglaise ; comment l'avez-vous trouvée ? — Mais je ne peux guère en juger, a-t-il répondu, je n'ai vu que les quinze premiers actes ! »

Le célèbre philosophe américain qui se console d'être citoyen d'une république en amusant nos grands seigneurs prépare, dit-on, une fête splendide ; il a déjà fait la liste des personnes qu'il n'invitera pas.

L'année 1840 est terminée, et le monde n'est pas fini. Malgré ce démenti donné à leurs prédictions, les prophètes ne

se découragent point. C'est maintenant pour 1842 qu'ils annoncent la fin du monde; 40 ou 42, c'est la même chose pour eux; l'astrologie ne se pique pas d'être une science exacte.... Quel affreux calembour! Nous tâcherons d'avoir plus d'esprit l'année prochaine.

ANNÉE 1841.

LETTRE PREMIÈRE.

L'Académie française. — Élection de Victor Hugo. — L'esprit de parti et le parti de l'esprit.

9 janvier 1841.

Enfin!... Victor Hugo est de l'Académie française! C'est heureux pour elle et pour lui : c'est heureux pour elle, car il est bon que toutes les gloires du pays lui appartiennent et que les grands travailleurs viennent ranimer son esprit enclin au sommeil; c'est heureux pour lui, car le titre seul d'académicien suffit pour faire tomber le ridicule préjugé qui voile encore son nom.

Chose étrange! Victor Hugo a pour admirateurs le peuple, les femmes et les hautes célébrités littéraires de France, c'est-à-dire la partie rêveuse et passionnée de la nation. Il a pour détracteurs le roi, les journalistes voltairiens et la classe bourgeoise, c'est-à-dire la partie *affairée* de la nation, les gens occupés qui n'ont pas le temps de s'exalter par de poétiques lectures et qui ne connaissent les ouvrages de nos auteurs modernes que par des fragments dénaturés. Bref, Victor Hugo a pour détracteurs tous les gens qui ne l'ont pas lu. Nous ne parlons pas de ses ennemis et de ses rivaux; ceux-là plus que personne l'admirent; la preuve, c'est qu'ils le haïssent : on ne hait pas pour rien.

Mais ce qu'il y a de charmant, et ce qui pour notre part nous amuse fort, c'est que ceux qui ne l'ont pas lu ont la rage

de le citer à tout propos, non-seulement en vers, mais en prose. Quelqu'un nous disait l'autre jour : « Si j'étais de l'Académie, moi, jamais je ne donnerais ma voix à un homme qui a dit : *Enfoncé Racine !*

— Alors vous pourriez nommer Victor Hugo, car il n'a jamais dit cela.

— Il l'a vraiment bien dit.

— C'est impossible, pour deux raisons : d'abord parce que c'est une sottise, ensuite parce que M. Victor Hugo est un homme de trop bonne compagnie pour se servir d'un mot si commun. Si c'est pour ce mot que vous lui en voulez, tâchez de trouver une autre raison.

— Ah ! je sais que vous l'aimez et que vous êtes empressé de le défendre ; mais soyez de bonne foi, vous qui avez tant de goût (on nous flatte pour nous arracher une critique), est-ce que vous pouvez admirer, par exemple, des vers comme ceux-là :

Sur le clocher jauni
La lune apparaissait comme un point sur un i !

— Mais certainement, je les admire ; je trouve que c'est une moquerie très-spirituelle, et qu'Alfred de Musset....

— Qui vous parle d'Alfred de Musset ?

— Vous, qui me citez des vers de lui.

— Ah ! le point sur l'i est de M. de Musset ?

— Sans doute. Si vous n'avez encore que cela à reprocher à Victor Hugo, tâchez de trouver autre chose.

— Je ne suis pas embarrassé, et rien que ces vers sur *la Liberté qui boit du vin bleu* suffiraient pour me donner des armes contre vous.

— Ne vous fiez pas non plus à ces armes-là. Ces vers :

La Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain, etc., etc.,

ces vers sont fort beaux et ils ont fait la réputation d'Auguste Barbier.

— Quoi ! ils ne sont pas de Victor Hugo ! mais alors qu'est-ce qu'il a donc fait de si admirable ?

— Il a fait *les Orientales, les Feuilles d'automne, les*

Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, le Dernier Jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris....

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Ce sont des chefs-d'œuvre de composition et de style, de beaux livres que vous critiquez, mais que vous n'avez pas lus.

— Est-ce qu'on a le temps de s'amuser dans notre état? Quand on fait des chiffres toute la journée, vous comprenez bien qu'on n'a pas le loisir de lire des vers.

— Je comprends cela très-bien; mais vous comprendrez à votre tour qu'on n'a pas le droit de juger des vers quand on n'a jamais fait que des chiffres, et qu'il n'est pas prudent de critiquer un auteur quand on n'a pas lu ses ouvrages et qu'on ne trouve à lui reprocher que des vers qu'il n'a point faits. Il serait moins dangereux de l'admirer. »

Jamais jusqu'à ce jour séance académique n'avait été plus remplie d'émotions, n'avait offert plus d'intérêt. Ce qui était digne de remarque, c'était cette union sincère qui, pour une heure seulement, confondait toutes nos illustrations politiques si malheureusement ennemies dans un seul et même parti, le parti de l'intelligence ; cela faisait dire à quelqu'un : « L'esprit de parti est remplacé par le parti de l'esprit. »

M. de Chateaubriand s'entendait avec M. Viennet ! M. Molé s'entendait avec M. Thiers et avec M. Guizot ! M. Cousin s'entendait avec M. de Salvandy et avec M. Villemain ! Le 15 avril, le 12 mai, le 1er mars et le 29 octobre conspiraient ensemble ! Les vieux et les jeunes historiens luttaient de zèle. M. Mignet envoyait prévenir M. Guizot qui était en retard. M. de Lacretelle avait dans la cour de l'Institut un cabriolet et un fils attelés piétinant dans la neige, impatients d'aller porter place Royale l'heureuse nouvelle.

M. Thiers, que les projets les plus hardis n'effrayent jamais, avait conçu l'audacieuse pensée d'entraîner dans le camp Hugo M. Tissot ; mais M. Tissot avait deux gardiens farouches, M. Jay, M. de Jouy, et toute l'éloquence de M. Thiers, cette fois, a été inutile. Il est revenu près de ses alliés en leur disant en riant : « Je reviens plein de confusion, et je dirai presque de *contusions*, car ils sont très-animés là-bas. »

Rien de plus aimable que l'empressement de M. Thiers, de M. Lebrun, de M. de Ségur et de M. Viennet, entre autres. M. Viennet a eu à subir les attaques et les séductions les plus dangereuses; des lettres de femmes.... Oui, M. Viennet a résisté à des lettres de femmes; mais les billets parfumés ne l'ont pas enivré : épigrammes, flatteries, menaces, prières, rien ne l'a ébranlé; il avait donné sa parole. Si nous ne vous parlons pas du zèle affectueux de MM. de Chateaubriand, Lamartine, Soumet et Nodier, c'est qu'il est tout naturel que dans cette occasion ils se soient conduits en frères.

On attribue à M. Dupin un mot dont nous ne garantissons pas l'exactitude, bien qu'il lui ressemble assez. Le jour où M. Hugo serait allé lui rendre visite, M. Dupin aurait dit : « Il y a deux Académies, une petite et une grande. Vous avez pour vous toute la grande. Quant à moi, je ne dis jamais mon vote. — Prenez garde, vous venez de me le dire, » aurait répondu M. Hugo.

Cette nomination a été un événement pour toute la société de Paris; chacun s'abordait en se demandant : « Eh bien! Hugo est-il nommé? » Car il est vrai de dire que M. Hugo n'avait d'opposants que dans l'Académie. Voilà la *véritable liste des votants :*

POUR VICTOR HUGO.

MM. Lamartine.
Chateaubriand.
Royer-Collard.
Villemain.
Ch. Nodier.
Ph. de Ségur.
Lacretelle.
Pongerville.
Soumet.
Mignet.

MM. Cousin.
Lebrun.
Dupin aîné.
Thiers.
Viennet.
Salvandy.
Molé.

Guizot, venu trop tard pour voter.

CONTRE VICTOR HUGO.

MM. Casimir Delavigne.
Scribe.
Dupaty.
Roger.
Jouy.
Jay.
Briffaut.
Campenon.

MM. Feletz.
Droz.
Étienne.
Tissot.
Lacuée de Cessac.
Flourens.
Baour.

On nous envoie ce quatrain anonyme :

LE POETE ET L'EMPEREUR.

Pleins de gloire, en dépit de cent rivaux perfides,
Tous deux, en même temps, ils ont atteint le but :
Lorsque Napoléon demeure aux Invalides,
Victor Hugo peut bien entrer à l'Institut.

Nous n'avons pu deviner le nom de l'auteur, ni reconnaître son écriture.

LETTRE DEUXIÈME.

Paris fortifié. — Paris bêtifié. — Les vieux et les jeunes rabâcheurs. — Qui est-ce qui voudrait être roi constitutionnel? — Ce n'est pas vous? ni moi.

24 janvier 1841.

Nous venons de la Chambre des députés, où nous avons entendu M. de Lamartine, et son discours a produit sur nous une impression si profonde, que nous ne pouvons plus penser à autre chose. Jamais le poëte ne s'est montré plus orateur; jamais sa voix n'a paru plus sonore, son attitude plus fière, son regard plus noble, son accent plus passionné. Nous étions auprès d'un ancien député, homme fort spirituel, qui, avant le commencement de la séance, nous querellait un peu sur l'enthousiasme de nous et de nos amis pour M. de Lamartine. « Vous l'appelez, disait-il, notre premier orateur.... — Eh bien?... — Eh bien, je suis de votre avis, » nous dit-il à la fin de la séance. Et nous sommes revenu de la Chambre tout préoccupé de politique, rêvant malgré nous fortifications, enceinte continue et forts détachés, et nous nous sommes senti pénétré d'un orgueilleux effroi, car le projet de fortifier Paris nous semble une idée bien dangereuse.

Pour nous, cette question n'est pas seulement une question politique, une question de nationalité; c'est une question de spiritualité, et nous voyons avec terreur un projet qui tend à étouffer dans Paris le règne naissant de l'intelligence. Selon nous, qu'on nous permette cette expression, Paris fortifié, c'est Paris *bêtifié*.

Soyez franc, connaissez-vous au monde une ville de guerre

où l'esprit travaille? il n'en est point. Or la *spécialité*, comme disent aujourd'hui les marchands, la spécialité parisienne, c'est l'immense fabrication des idées; le labeur parisien est un labeur tout intellectuel. Les autres villes font le commerce, font de la politique, de l'industrie; Paris est la seule ville qui pense. Paris est un philosophe; n'en faites pas un soldat. Ne lui mettez pas une armure, sa lourde cuirasse le gênerait pour se promener en rêvant sur les destinées du monde. Ne lui mettez pas un casque, ça le gênerait pour passer sa main dans ses cheveux en cherchant une idée nouvelle; d'ailleurs l'idée a peur du fer, elle n'ose point naître sous une pesante coiffure. Bonaparte, qui avait le secret du casque et qui savait ses effets sur la cervelle, n'a jamais porté qu'un petit chapeau.

Oui, c'est une question d'intelligence, et la preuve, c'est que tous les hommes supérieurs par l'intelligence s'élèvent avec ardeur contre ce projet insensé de la fortification ou plutôt de la bêtification de Paris; tous les hommes distingués par l'esprit se révoltent à cette idée, tous, excepté M. Thiers; mais de sa part cela s'explique : c'est un homme d'esprit qui n'aime pas l'esprit; il est bien aise d'en avoir beaucoup, mais il voudrait en avoir seul, et il n'a jamais cherché à en rencontrer chez personne pour son plaisir.

Si l'on parle de ce projet barbare devant M. de Chateaubriand, il lève les yeux au ciel de pitié.

M. Hugo écoute en silence ceux qui défendent ce beau projet, et il les regarde en souriant.

M. de Lamartine... vous l'avez vu hier, menaçant, terrible, se débattant avec un instinct sublime contre le piége déguisé, déchirant du bec et de l'ongle le réseau invisible encore, lançant l'éclair et la foudre comme un aigle qui défend ses ailes et qui a reconnu l'oiseleur.

Dans un autre ordre d'idées, M. Michel Chevalier à son tour se révolte et se désespère; il voit l'industrie enchaînée, il défend la science étouffée.

Dans l'armée aussi, les hommes d'intelligence s'affligent: ils regardent que, par l'exécution de ce projet, la science de la guerre est perdue, l'art de la stratégie est détruit. En effet, à quoi sert de savoir combattre, si le succès ou le revers n'est

plus qu'une question de munitions ou de vivres, de temps et de nombre, au lieu d'être une question de courage et d'habileté?

Enfin, tous les nobles penseurs de France, les grands orateurs, les savants profonds, les poëtes, les romanciers, MM. Berryer, de Balzac, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Janin, et MM. Bertin (ce qui est plaisant), et vingt autres que nous pourrions citer si nous ne craignions de les compromettre; tous ceux que l'intelligence fait vivre se sentent, d'un commun effroi, menacés dans leur existence.... Vous voyez donc bien qu'il ne s'agit pas d'une guerre des Français contre l'étranger, mais d'une bataille plus terrible, parce qu'elle fait perdre toutes les autres; d'une lutte sournoise et fatale, d'un duel clandestin et inavoué entre la violence et la raison, entre la force brutale et la pensée.

Le projet de la fortification de Paris est un coup d'État contre l'esprit, il fait naturellement frémir tous ceux qui ont quelque chose à perdre.

Mais c'est aussi un coup d'État contre la liberté, et ce qui le prouve bien encore, c'est la chaleur avec laquelle toutes les opinions oppressives ont pris la défense de ce projet; c'est qu'il a le don de séduire ensemble tous les vieux et tous les jeunes rabâcheurs. Comprenez-vous ce phénomène? Les hommes qui se détestent le plus, qui depuis vingt ans se combattent... se réunissent tout à coup sous cette équivoque bannière! Vous le savez, il y a en France deux partis qui se haïssent, mais qui se ressemblent et qui nous effrayent également :

Le parti des *propriétaires égoïstes;*

Le parti des *prolétaires envieux.*

L'un a pour représentant *le Journal des Débats;*

L'autre a pour précurseur *le National.*

Le premier hait l'avenir et ses promesses;

Le second hait le passé et ses souvenirs.

Celui-ci veut étouffer ce qui doit naître;

Celui-là veut anéantir ce qui est créé.

Ce sont deux insectes rongeurs qui dévorent en sens inverse, mais à l'envi, le chêne national, l'arbre de la liberté :

L'un en faisant tomber ses fruits,

L'autre en déchirant ses racines.

En fait de principes et d'idées, ce sont deux ogres insatiables. Leur goût et *leur régime* sont différents sans doute, mais leur appétit est le même.

Le plus vieux se nourrit d'enfants au berceau;

Le plus jeune préfère les vieillards consommés;

Le plus timide a pour arme un éteignoir doré;

Le plus farouche a pour attribut une hache encore rouillée;

Enfin l'un a pour devise : Gardons tout et ne faisons rien;

L'autre a pour refrain : Ne gardons rien, refaisons tout!

Et voilà que soudain, par un miracle épouvantable, ces deux ogres rivaux s'entendent sur un seul et même sujet, et en souriant ils se convient à un seul et même repas! Voilà que ces deux inimitiés s'associent, voilà que ces deux contradictions se comprennent, voilà que ces deux violences s'adoucissent pour se fondre, voilà que ces deux extrémités se rapprochent pour se toucher. Et vous qui les séparez encore, vous qui vous débattez entre elles, vous ne devinez pas le vrai sens de leur union suspecte, vous ne calculez pas le véritable prix de leur marché frauduleux. Oh! cela est pourtant bien clair! De deux choses l'une : Ou le parti des vieux rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'avenir de l'intelligence. Maîtres de Paris embastillé, ils en chasseront toutes les idées neuves, tous les sentiments généreux, toutes les illusions fécondes, toutes les chimères régénératrices; le règne des Béotiens sera proclamé, l'ère d'aplatissement intellectuel commencera. Adieu la liberté de la presse, adieu la liberté de la tribune, adieu les glorieuses promesses de l'avenir! Ou le parti des jeunes rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'humanité et pour la civilisation. Alors le règne de la lâcheté cruelle commencera, l'ère de sang sera proclamée. Adieu la liberté d'écrire, de rêver, de rire, de parler, de vivre. Adieu tous les beaux souvenirs. Adieu les grands destins! Adieu l'honneur, adieu la gloire, adieu la France!

Lequel de ces deux partis triomphera, peu importe; le succès de l'un ou de l'autre sera également triste pour nous; l'instrument de tyrannie entre leurs mains sera également funeste. Le fossé que vous creusez autour de Paris est un abîme où ceux-ci

feront tomber la pensée, où ceux-là feront tomber la tête et la pensée. Toute la différence est là....

Ce n'est pas tout : ce projet baroque non-seulement nous paraît être un crime de lèse-humanité, de lèse-liberté, de lèse-nationalité, mais il nous paraît être aussi un crime de lèse-*constitutionnalité*.

Pensez-vous donc qu'un roi soit constitutionnel pour son plaisir, et croyez-vous bonnement qu'un roi puisse rester constitutionnel dans une capitale fortifiée!... Avec la meilleure foi du monde, il ne le pourrait pas. Mettez-vous à sa place... et c'est peut-être ce que vous désirez... et vous conviendrez que vous-même à sa place vous ne le pourriez pas. En fait de volonté, la possibilité est une tentation à laquelle un ange, un saint, un philanthrope couronné n'échapperait point. Les effets de la toute-puissance sont incalculables. On résiste au pouvoir d'un autre, mais on cède au pouvoir qu'on a. Tout roi, tout homme, toute femme est, si l'on ose s'exprimer ainsi, dans la dépendance de sa propre puissance, et n'en peut prévoir les entraînements. Un roi qui peut raisonnablement se permettre des rêveries d'obéissance n'est déjà plus libre de ne pas commander; et, malgré lui, le roi le plus constitutionnel se *déconstitutionnaliserait* insensiblement, involontairement, dans cette atmosphère de salpêtre dont vous l'auriez enivré, devant cet appareil de tyrannie qui lui parlerait sans cesse de vengeance et d'impunité. Et, nous le disons naïvement, nous ne croyons pas que jamais un roi puisse être sincèrement constitutionnel. Le roi Louis-Philippe met tout son esprit à l'être, à le paraître; Charles X n'a jamais pu y parvenir, et il y a noblement renoncé. Louis XVIII est celui de tous qui a joué ce rôle avec le plus de résignation, et cela s'explique : il était infirme. Quand on ne peut marcher qu'avec une brouette, on est préparé d'avance à ne gouverner qu'avec une charte.

Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être roi constitutionnel! vous ne sentez donc pas ce qu'il faut de patience, de courage, d'abnégation, de patriotisme pour se résigner à un pareil métier? Pour un grand prince, dans le gouvernement parlementaire, tout est supplice, effort, ennui; toujours feindre, toujours craindre, toujours spéculer, tout calculer... voilà sa

vie! C'est l'hypocrisie organisée par la légalité. Un monarque absolu a pour lui du moins la franchise, il veut et il ose dire : « Je veux! » Mais dans le gouvernement parlementaire, ce ne sont que ruses, détours, mensonges; on veut et l'on ne dit pas : « Je veux.... » On dit : « Je propose... » et l'on emploie toute l'énergie de son caractère à faire vouloir à d'autres sa volonté. Et ce n'est qu'à force d'humiliations dévorées, de complaisances avilissantes, de compromis honteux, de considérations indignes, que rois ou ministres parviennent à conserver ce lambeau de pourpre déchiré, reprisé, rapiécé, piqué par l'humidité, passé au soleil, mangé aux rats, mangé aux vers, sans couleur et sans valeur, que l'on appelle encore le pouvoir!

Ah! nous rendons justice à nos ennemis; parmi eux tous, il n'en est pas un seul, pas un, qui voulût de son propre gré accepter cette triste profession de roi constitutionnel. Quant à nous, nous comprenons que l'on se résigne aux plus arides travaux, que l'on choisisse avec orgueil la profession la plus pénible, qu'on se fasse laboureur! qu'on bêche, qu'on pioche la terre, qu'on lutte avec la grêle, l'inondation et l'incendie, que l'on fasse dépendre son existence entière, le pain de son année, des caprices du ciel, de la colère des vents; mais nous ne comprenons pas qu'on lutte sans dégoût avec toutes les passions mauvaises, avec toutes les médiocrités jalouses, que l'on fasse dépendre la gloire de son nom et l'œuvre de son règne de l'intempérie des consciences et de la fureur des sots.

Nous comprenons que l'on aille dans les déserts du nouveau monde prêcher une religion civilisatrice à des sauvages rouges ou verts, jaunes ou bleus. Dans cette entreprise périlleuse, on est soutenu par la foi; si l'on réussit, on est porté en triomphe; si l'on n'est pas compris dans son éloquence, on est rôti et mangé par son auditoire; mais on n'est pas, du moins, calomnié, et l'on n'a pas à subir, enfin, ce supplice horrible, sans exaltation, sans palme, sans gloire, d'un pauvre roi constitutionnel, toujours victime et jamais martyr.

Encore une fois, nous ne comprenons pas que l'on accepte de gaieté de cœur un pareil destin, et nous sentons qu'on doit chercher à s'en affranchir sitôt qu'il est possible d'en changer. Tout homme qui a du sang dans les veines est absolu; tout

homme qui a de la dignité est absolu; tout homme qui a de l'esprit est absolu; l'état normal pour un roi quelconque, c'est l'absolutisme. La constitutionnalité est une invention admirable, une invention protectrice, pleine de prévoyance et de garantie; mais c'est une invention contre nature, une combinaison superbe qu'il faut maintenir, perfectionner, consacrer, mais qu'il faut surveiller aussi parce qu'elle est factice; car c'est une force comprimée qui tend toujours à repousser l'obstacle, à faire explosion comme le gaz, à renverser l'écluse comme l'onde; et ce serait une grande imprudence que de donner au gaz ou à l'onde une occasion trop favorable de s'échapper et de s'épandre.

Aujourd'hui, c'est la royauté qui est embastillée; demain, si votre projet réussit, ce sera la liberté.

Mais, pour finir par des paroles moins graves, nous ajouterons que donner à un roi des fortifications et lui dire : « Tu resteras constitutionnel, » c'est donner à un enfant un tambour en lui disant : « Ne fais pas de bruit! » c'est ouvrir la cage d'un oiseau en lui criant : « Ne t'envole pas!... tu es prisonnier sur parole! »

LETTRE TROISIÈME.

Le bal d'hier et le bal de demain. — Un mot de l'empereur.

1er février 1841.

Oh! la belle fête, la poétique et charmante fête! jusqu'alors on n'avait rien vu de si complet. Figurez-vous, heureux habitants de la province, vous qui n'avez peut-être jamais dansé que dans la salle du conseil de révision de votre bonne ville; figurez-vous, malheureux partisans d'une politique timide, vous qui n'avez pas osé vous permettre ce plaisir si agréablement séditieux; figurez-vous une admirable salle de spectacle du meilleur goût, toute fraiche, toute blanche, toute dorée, magiquement éclairée *à giorno* et plus qu'*à giorno*, car il y avait à la fois l'astre du jour et tous les astres de la nuit, un lustre colossal qui brillait comme le soleil, et puis cent petits lustres étincelants suspendus au ciel comme des étoiles; les étoiles filaient un peu, mais c'était une illusion de plus; figurez-vous enfin toutes les loges de ce magnifique théâtre remplies

de femmes élégantes, couronnées de fleurs et de diamants. Les regards étaient éblouis. Nous ne craignons pas d'exagérer en disant que toutes les femmes avaient des diamants, excepté deux ou trois peut-être, qui semblaient n'en avoir pas mis pour se faire remarquer. Vrai, n'avoir pas de diamants ce jour-là, cela paraissait une affectation. En effet, pourquoi ne pas être comme tout le monde ?

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, et ce qu'on doit remarquer dans de semblables fêtes, c'est une réunion de danseurs élégants, de jeunes gens comme il faut, ayant une noble tournure et de bonnes manières. Là, il n'y avait pas la moindre cravate de satin blanc, pas le moindre gilet brodé en chenille; là, nous n'avons pas vu un seul merveilleux coiffé en page de Louis XII, les cheveux séparés sur le front et retenus de chaque côté par des petits peignes. Là, point de costume de faux troubadour, comme il s'en trouve quelquefois dans les bals les plus paisibles; point de figures étranges, masques involontaires qui font rire tout le monde; point de nez de carnaval, point de gnomes, et pas trop de valseurs microscopiques. Il faut rendre justice aux hommes, ils sont aujourd'hui beaucoup moins laids qu'il y a dix ans. Encore dix années, et nous finirons par avoir des représentants présentables.

Parmi les femmes, il y avait bien çà et là quelques parures d'un goût bizarre. Plusieurs chapeaux rouges *mirobolants* et deux *Iphigénies* couronnées de roses et enveloppées de longs voiles blancs; mais comme déguisement, c'était assez joli. Il y avait bien aussi une certaine robe de velours orange garnie d'une courte-pointe en dentelle qui faisait un peu trop d'effet; mais cette robe était très-bien portée, et l'on se disait en admirant la femme qui en était parée : C'est sans doute quelque étrangère de *distinction;* une élégante française ne s'exposerait jamais à paraître si belle dans un bal public.

Mais ce bal public se composait aussi d'une centaine de fêtes particulières, toutes brillantes et animées. Chaque loge était un salon qui avait sa maîtresse de maison, ses habitués et ses visiteurs. On allait tour à tour chez madame de ***, chez la duchesse de ***, comme on y va tous les soirs; seulement on n'avait pas les ponts à passer, et l'ennui de remettre et

d'ôter son manteau entre chaque visite ; et puis, si l'on voulait être seul, on se mêlait à la foule. On quittait sa loge, et on allait admirer sur le théâtre le coup d'œil de la salle, qui était magnifique. Quelqu'un disait à propos de cela : « Les acteurs sont bien heureux ! ce qu'on voit de leur place est bien plus beau que ce que nous voyons de la nôtre.... » Le fait est que rien n'est plus merveilleux que l'aspect d'une salle de spectacle vue de l'extrémité du théâtre : il y a là un effet de perspective dont rien ne peut donner l'idée. Nous recommandons aux personnes qui demain iront à l'Opéra pour le bal des *Inondés* d'avoir le courage de traverser une contredanse, au risque de l'embrouiller ; nous leur conseillons même d'avoir l'audace de traverser une valse, au risque d'être emportées par elle, et d'aller se placer au pied de l'orchestre, au risque d'être assourdies par lui ; et là, de rester un moment à contempler dans le lointain, sous ce déluge de lumière, cette assemblée superbe admirablement bien composée et immense, ce qui la rend imposante, mais divisée par petits compartiments, ce qui lui donne un air fantastique et presque puéril : on dirait un joujou colossal, un gigantesque musée de tableaux, mais de tableaux vivants, dont tous les personnages se connaissent, se parlent, se sourient et se saluent entre eux. Ce n'est plus une réalité, c'est une vision étrange, un enchantement, et l'on se surprend à chercher l'enchanteur ; les indiscrets vont même jusqu'à demander son nom. L'autre soir, à cette question que nous avons faite, on a répondu en nous citant une douzaine de noms illustres, que nous nous garderons de trahir parce qu'ils doivent leur illustration à de plus nobles choses, si toutefois il y a au monde une plus noble chose que la charité !

Le grand succès qu'a obtenu ce bal de la *Liste civile* est d'un heureux augure pour celui qui aura lieu demain à l'Opéra. Déjà de toutes parts on s'y donne rendez-vous. « Nous nous verrons mardi aux Inondés... cela se dit ainsi ; tâchez d'arriver de bonne heure et d'avoir une loge. — Moi, je ne pourrai venir que très-tard ; vous vous ferez très-belles, répond une patronnesse, mesdames, nous l'exigeons, c'est d'étiquette... c'est aussi de très-bon goût. » — Bien mieux, c'est un très-bon calcul : être jolie, dans un petit bal, pour des gens qui vous

ont vue la veille et qui vous reverront le lendemain, peu importe; mais paraître belle à des regards qui ne vous ont jamais aperçue et qui ne vous apercevront peut-être que cette fois; séduire en une heure et pour la vie quelque voyageur étranger, quelque provincial un peu sauvage qui emportera votre souvenir dans son désert ou dans ses montagnes, c'est très-flatteur et très-grave; il ne faut point du tout négliger ces triomphes-là. Pouvoir semer des souvenirs et des illusions plein une fête, c'est une coquetterie vaniteuse dont on ne saurait trop profiter. — « Rassurez-vous, on en profitera; nous mettrons nos robes les plus fraîches; nous serons très-belles. — Soit, mais ne soyez pas trop à la mode. En fait de parure, la fantaisie n'est permise que dans l'intimité du grand monde. Pour hasarder dans un bal certaine coiffure, certains costumes, il faut y être en force, avoir là tous ses amis, tous ses ennemis, tous ses parents et toutes ses envieuses fidèles. »

On vient de nous dire un mot de l'empereur Napoléon que nous allons tout de suite vous répéter. C'est au sujet de l'épée de François I[er], dont il a été si vivement question il y a quelque temps. Ce mot peint à merveille le caractère de l'empereur, à la fois enthousiaste et critique. En 1808, aussitôt après son entrée à Madrid, le grand-duc de Berg, Murat, ayant repris l'épée de François I[er], la confia au général Monthion pour la porter à l'empereur, qui était à Bordeaux. Cette mission était flatteuse, elle doit laisser d'heureux souvenirs. Il est beau d'avoir été choisi pour annoncer à l'empereur des Français que son armée triomphante venait de venger le roi de France; il est glorieux d'avoir remis soi-même aux mains du soldat couronné l'épée du chevalier vaincu, cette noble prisonnière délivrée enfin après trois siècles de captivité. Mêler son nom dans une affaire à celui de Murat, de François I[er] et de Napoléon, ce n'est pas du tout se compromettre. L'empereur reçut le glaive héroïque avec une joie visible. « Je suis bien aise, dit-il, de rendre à la France l'épée de François I[er]. » Puis, examinant la lame d'un air pensif : « Cette épée, ajouta-t-il, est celle d'un brave soldat, mais d'un mauvais général! » Heureusement François I[er] n'a pu l'entendre; il était susceptible et l'affaire aurait mal tourné.

LETTRE QUATRIÈME.

Les hommes politiques qui voient avant, pendant et après. — Dieu, que c'est triste d'être habile! — Concert à l'Abbaye-aux-Bois donné au profit des inondés de Lyon. — Vers de M. de Lamartine.

10 février 1841.

La semaine, ou plutôt le mois, a commencé par un événement bien triste et bien grave, dont presque personne ne s'est effrayé, et les malheurs incompris sont les plus terribles. Paris lui-même a voté sa perte, et il s'amuse, il rit, il chante, il danse comme s'il était libre encore. Il regarde tranquillement forger ses chaînes sans comprendre qu'il les lui faudra porter. L'avenir n'est rien pour cette cité frivole. Un homme d'esprit a dit : « En politique, il y a trois manières de voir : *avant*, *pendant* et *après*. » Les gens de haute intelligence voient *avant*, ils pressentent les événements par les causes, ils présagent les malheurs par les fautes, ils jugent de la moisson par la semence; ce sont des prophètes : on les admire, mais on se borne à les admirer. Les hommes d'un esprit droit et juste, mais que n'éclaire nul rayon d'en haut, voient *pendant*, et c'est déjà beaucoup. Ils comprennent le danger quand le danger est venu, et s'ils n'ont pas eu l'instinct de le prévoir, ils ont du moins l'intelligence de le repousser; ils donnent aux faits qui s'accomplissent leur véritable nom; ils disent d'un malheur : C'est un malheur; et d'une lâcheté : C'est un crime. Ce ne sont pas des prophètes, mais ce sont des juges, et quelquefois d'habiles médecins.

Les esprits bornés, les cerveaux étroits, les gros yeux éteints, les petits yeux fermés, les sots à idées fausses, les bavards incrédules qui doutent de tout parce qu'ils ne doutent de rien, les niais galvanisés par les passions des autres, toute cette plèbe ignorante, qui est censée flotter entre le bien et le mal, mais qui en réalité n'hésite jamais à mal faire, tous ces gens-là voient *après*; quand les événements sont bien irrévocablement accomplis, alors qu'il n'y a plus de remède, ils ouvrent enfin les yeux et regardent avec effroi les lourdes sottises qu'ils ont faites, les irréparables malheurs qu'ils ont causés.

Cette manière de classer les hommes politiques nous a paru

très-ingénieuse, et pour notre part, nous l'avons depuis longtemps adoptée. Souvent nous nous demandons, en songeant à tel ou tel personnage politique, à laquelle de ces trois catégories il appartient, et, ce qui vous semblera singulier, c'est que nous avons remarqué que très-peu d'entre nos députés, par exemple, appartiennent à la seconde. On la croirait la plus nombreuse : eh bien, au contraire, c'est la plus pauvre. Voir les événements pendant qu'ils s'accomplissent, c'est bien facile, dira-t-on; c'est pourtant ce qu'on fait le moins. On les voit peut-être mieux d'avance : il suffit pour cela d'avoir de nobles instincts ou de mauvaises intentions ; car nous ne devons pas oublier de ranger, dans la catégorie de ceux qui voient *avant,* les perturbateurs, les révolutionnaires, les faux guides, ceux-là ne sont point du tout ignorants dans la science du regard. Ils voient parfaitement bien que la route où ils vous poussent est fatale; ils aperçoivent d'un coup d'œil la portée d'une loi mortelle, ils lisent couramment dans le livre de l'avenir, dont ils déchirent en se jouant les plus belles pages. Le mauvais génie, c'est encore du génie.

Mais les gens du monde... oh! ceux-là voient *après,* longtemps après; ils comprennent les malheurs, quand les malheurs interrompent les fêtes; aujourd'hui ils s'amusent comme hier, et si on leur parle de ce vote désespérant, déshonorant, ils s'écrient impatientés : « Quoi ! encore les fortifications! toujours les fortifications ! Quand donc cesserez-vous de nous parler de ces ennuyeuses fortifications? » Quand elles seront bâties.... Soyez tranquilles, alors on ne vous parlera plus de cela ni d'autre chose. Les feuilletons auront bien de la peine à être piquants à cette époque-là; quel que soit le gouvernement appelé à jouir des bastilles, le silence sera par lui décrété : quel maître serait assez naïf pour laisser vivre la critique avec de pareils moyens de persuasion et après avoir établi une pareille censure? Faites donc de l'ironie contre des citadelles, et lancez donc des épigrammes à des interlocuteurs qui vous envoient de la mitraille! Ah! M. de Lamartine, l'autre jour, avait bien raison de dire qu'il ne se fie point aux réserves que fait la gauche pour la liberté. Qu'est-ce qu'un article de loi devant vingt forts et une enceinte pouvant tourner, sur un

signe du télégraphe, trois mille bouches à feu sur la constitution? « Quand Bonaparte, ajoutait-il, s'empara du pouvoir absolu après le 18 brumaire, il appela son despotisme du nom de république. Les libéraux du temps se déclarèrent contents, comme ceux d'aujourd'hui, et la liberté fut perdue. »

M. de Lamartine parlait ainsi au milieu d'un groupe de députés assemblés au pied de la tribune pendant le fatal scrutin. L'un d'eux, imprudent ou sincère, trahissant la véritable pensée de la loi, pour la défendre, osait dire : « Fortifier Paris, c'est fortifier le pouvoir. » M. de Lamartine reprit vivement : « C'est fortifier la guillotine! » Les poëtes sont prophètes.... O messieurs les pairs, ayez donc le courage d'avoir peur!

Mais non, ils se laissent séduire en détail, partiellement, individuellement. On les convie à dîner, ils savent que ces invitations sont un langage, et ils y répondent ; ils s'étonnent bien un peu de ces politesses tentatrices. Qu'on invite les députés pour les entraîner, c'est tout simple; eux ne peuvent s'en offenser, ils donnent à dîner à leurs électeurs pour obtenir leurs voix, ils comprennent qu'on leur donne aussi à dîner pour avoir leurs votes; mais les hommes indépendants, mais les pairs de France... c'est différent : ils ont le droit de s'effaroucher de pareilles avances. Quelques-uns, les plus délicats, s'en formalisent tout à fait; mais cela ne les empêche point d'aller dîner, et cela ne les empêchera point de voter dans le sens de leur dîner.

Et cette loi terrible, mortelle, antinationale, antilibérale, anticonstitutionnelle, sera adoptée par les deux Chambres, malgré les convictions de ceux-ci, malgré les engagements de ceux-là. Une effroyable fusion aura lieu en sa faveur, de part et d'autre les sacrifices les plus laids auront été accomplis avec une honteuse émulation de faiblesse; et lorsqu'un jour l'histoire étonnée cherchera à comprendre une si monstrueuse coalition, un si ténébreux complot, elle dira : Il y avait une fois une conjuration dont la tête était aux Tuileries et les pieds dans les bureaux du *National*. Comment voulez-vous qu'on résiste lorsqu'on est à la fois séduit et menacé? Comment voulez-vous qu'on refuse de voter une loi qui a pour elle le ministère et les ennemis du ministère, la royauté et les enne-

mis de la royauté? Loin de l'accabler, il faudra plaindre le député malheureux, effrayé ou fasciné, qui aura vainement voulu combattre

Barrot, le ministère et le chef de l'État.
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il votât!

Ce qu'il y a de désenchanteur dans ces sortes de batailles, c'est l'affreuse et coupable habileté qu'on y déploie. Dieu, que c'est triste d'être habile! Que M. Guizot a dû souffrir pendant ces débats! lui qui a commencé sa carrière politique par une marche si franche, lui qui s'était si noblement habitué à une impérieuse loyauté!... comme il a dû souffrir de cette obligation d'être habile! Que tous ces détours ont dû le fatiguer! Pour un homme sincère, quelle rude tâche que la composition et le maniement d'une majorité! Quel pénible rôle il a été contraint de jouer dans toute cette affaire! Combattre avec la moitié de sa majorité contre l'autre moitié; se mettre à la tête de l'opposition pour venir démolir cette majorité; lutter avec ses ennemis contre ses amis, au risque de les affliger, de les humilier et de les perdre, et remporter une frauduleuse victoire en démoralisant son armée.... Ce rôle a dû lui sembler horrible; ce n'est pas celui-là qu'il avait rêvé; nous lui rendons justice, et nous comprenons tout ce qu'il doit ressentir d'amertume et de découragement. Être forcé à de pareils détours quand on a choisi la ligne droite pour devise; n'avoir plus que des soldats ignorants et traîtres quand on a eu d'intelligents et de loyaux auxiliaires; n'avoir plus que des complaisants quand on a eu des séides, cela doit être bien douloureux. Voilà donc comme les caractères les plus absolus se décomposent en arrivant au pouvoir; voilà ce que vous autres vous appelez habileté politique, stratégie parlementaire. Nous donnons à de telles manœuvres un autre nom; nous appelons ce genre d'habileté la *rouerie constitutionnelle,* et nous disons : Si le pouvoir s'achète au prix de la loyauté du cœur, que le ciel en préserve ceux que l'on peut encore aimer et admirer!

Mais nous vous entendons d'ici vous écrier : « N'en finirez-vous donc pas avec vos fortifications? » Que voulez-vous! nous avons l'esprit très-mal fait et très-peu en harmonie avec la

légèreté du vôtre. Parce qu'un malheur est accompli, désespérément accompli... ce n'est pas pour nous une raison suffisante de s'en consoler tout de suite; d'ailleurs, celui-là a un avantage, c'est qu'il est plein d'avenir, ce qui empêche qu'on ne l'oublie.

Le monde parisien, depuis quinze jours, est dans tout son éclat, et ce feuilleton, commencé vendredi, a été interrompu par trois bals, deux concerts et trois *lectures*, deux comédies et une tragédie, rien que cela! et puis aussi peut-être par l'état de l'atmosphère, comme les dépêches télégraphiques. Vendredi soir, nous avons tout quitté pour aller entendre à l'Abbaye-aux-Bois la plus délicieuse musique qu'il soit permis d'entendre. Lablache a été, comme toujours, admirable et charmant. Cette voix si puissante, et cependant si légère, est un phénomène auquel on a peine à s'accoutumer; ce condor aux ailes immenses qui daigne chanter comme un rossignol, ce géant qui fredonne comme un enfant, ce Jupiter qui imite Orphée et qui jette ses armes terribles pour s'accompagner sur la lyre; ce tonnerre si bon musicien qui, après avoir grondé dans la montagne, s'amuse à dérouter les échos en changeant tout à coup ses roulements en roulades; ce prodige de la nature et de l'art nous semble chaque année plus merveilleux. Vous êtes accoutumés à ce prodige, et parce que vous entendez cette belle voix très-souvent, elle vous paraît une voix plus étendue qu'une autre, et voilà tout; mais, pour nous, c'est la voix la plus extraordinaire qui ait jamais existé. Par suite de ce même esprit mal fait dont nous vous parlions tout à l'heure, nous disons encore : Parce qu'on entend tous les jours une chose merveilleuse sans la comprendre, ce n'est pas une raison de l'expliquer ou de ne plus s'en étonner.

A minuit, mademoiselle Rachel est arrivée. — Pourquoi donc venait-elle si tard? — Parce qu'elle jouait ce soir-là dans *Mithridate*. — Et pourquoi jouait-elle précisément un jour où elle devait dire des vers chez madame Récamier au profit des inondés? Une bonne action, c'est chose sacrée; cela ne se remet pas par indisposition comme une autre fête. Avec des gens qui meurent de faim, il faut être exact. — On l'avait forcée à jouer ce jour-là. — Mais, encore une fois, pourquoi

ce jour-là? — Parce que ce jour-là elle devait dire des vers à l'Abbaye-aux-Bois. — On voulait donc la contrarier? — Ah! vous commencez à comprendre! — Mais pourquoi, au Théâtre-Français, veut-on la contrarier? — Parce qu'on ne l'aime pas. — Et pourquoi ne l'aime-t-on pas? — Parce qu'elle a de grands succès et que le public l'admire. — Vous m'en direz tant.... — On ne peut pas avoir pour soi le public et le comité. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un comité : c'est une association de haines dissimulées, un faisceau de vanités coalisées, une mixture d'amertumes subtilisées; un comité, c'est un méchant collectif qui n'est jamais responsable de ses méchancetés; c'est un envieux abstrait qui n'a jamais à rougir de son envie; c'est un criminel toujours masqué qui commet son crime et subit sa peine sans jamais dire son nom. En fait de malices et d'ingénieux complots, un comité peut rivaliser avec une commission, un tribunal, un conseil, un syndicat et même une académie.

Mademoiselle Rachel a parfaitement dit le songe d'*Athalie* et toute la scène avec Joas. Son succès a été complet. M. de Chateaubriand, M. le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes les illustrations de *l'endroit* l'ont applaudie avec enthousiasme. On l'a trouvée très-belle comme tragédienne et très-jolie comme femme. Elle était mise à merveille; son costume, d'un goût exquis, tenait à la fois du salon et du théâtre : c'était une robe blanche garnie de chefs d'or et nouée autour du cou par un chef d'or, avec de longues manches flottantes, puis dans ses beaux cheveux noirs des bandelettes d'or. Ce n'était pas une Athalie, sans doute : Athalie n'était pas si jeune et ne devait pas être si agréable; mais c'était une Cléopâtre, gracieuse jusque dans sa violence, séduisante jusque dans sa haine, délicate jusque dans sa cruauté. Et puis, quand elle eut quitté l'estrade si ingénieusement élevée pour elle dans un des angles du salon, ce n'était plus qu'une jeune fille aux nobles manières, au modeste maintien, recevant avec joie, mais sans embarras, les compliments flatteurs de toutes les grandes dames et de tous les grands talents qui s'empressaient autour d'elle.

Nous serions bien charmé de pouvoir vous répéter tout ce

qu'on a dit ce soir-là de l'aimable maîtresse de la maison, de sa beauté toujours présente, de sa bonté toujours nouvelle; de cette femme, la plus femme de toutes les femmes, et la plus constamment aimée de toutes celles qui ont mérité d'être aimées; mais elle nous a défendu de parler d'elle, et nous n'en dirons pas un mot. Que les inondés nous pardonnent!

Lady Byron avait envoyé cent francs pour un billet; on pensait qu'elle devait venir à ce concert. — *Sans doute elle est ici*, dit quelqu'un. — *Elle est ici*, répond un autre affirmativement. — *La voici!* comprend un troisième. Et quand nous arrivons demandant si lady Byron est dans le salon, on nous répond : « Oui, elle est en face de vous... » et l'on nous montre une grande femme coiffée d'un turban de gaze brodé d'argent. Nous regardons vite la célèbre veuve de *Lara*. Mais, ô surprise! cette prétendue lady Byron, que nous n'avons point du tout l'honneur de connaître, nous fait signe de la main et nous sourit gracieusement.... C'était mademoiselle d'Angeville, la célèbre voyageuse.... Et nous avons rencontré des gens qui assuraient, le lendemain, avoir vu lady Byron à l'Abbaye-aux-Bois. Voilà comme on écrit l'histoire!

Nous allons maintenant vous raconter comment et dans quel but ont été faites les invitations d'un bal superbe donné ce soir par un riche Américain. Une grande dame s'est aussi chargée de faire la liste, et elle a prié ses amis : c'est une manière charmante d'amuser sa société aux dépens du nouveau monde; les malins appellent ce genre de bal le bal *à l'américaine*. Celui d'aujourd'hui.... Mais gardons cette description pour un autre jour; une main amie nous envoie à l'instant l'album de madame la princesse G..., en nous autorisant à publier ces vers ravissants que M. de Lamartine vient d'y écrire. L'autre soir, la princesse, voyant M. de Lamartine souffrant et triste, lui offrait de prier pour lui; il a improvisé cette réponse :

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,
Que peut-on échanger de mieux
Que la prière, don suprême,
Or pur qu'on reçoit même aux cieux?

Vous me l'offrez; je la réclame,
Pensez à moi dans le saint lieu;

Que cette obole de votre âme
M'enrichisse au trésor de Dieu!

L'Orient sous son ciel de fête,
Prenant les astres pour autel,
Sur les minarets du Prophète
Fait prier la voix du mortel.

Le chrétien, dans ses basiliques,
Réveillant l'écho souterrain,
Fait gémir ses graves cantiques
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme
Pour porter au ciel mes accents;
Mon hymne, en passant par son âme,
Prend plus de pleurs et plus d'encens.

Ces vers valent mieux que le récit du bal de M. B..., n'est-ce pas? mais nous vous le donnerons samedi, car désormais nous ne manquerons plus volontairement un seul feuilleton. Nous avons encore tant de choses à dire avant que Paris soit fortifié, pétrifié, mortifié et bêtifié!

LETTRE CINQUIÈME.

Les bals. — Le bal grandiose. — Le bal de vanité. — Le bal indigène. Le bal de garçon. — Le bal de cour. — Le bal forcé.

21 février 1841.

Nous avons promis le récit du bal américain donné la semaine dernière; ce récit sera moins brillant qu'on ne devait l'espérer. C'est ce qu'on appelle un bal manqué, parce qu'il n'y avait point d'harmonie, et que c'est l'harmonie qui fait la grâce et la beauté de toute chose. Pour être complète, il faut qu'une fête ait un caractère qui la dessine, un cachet que l'on reconnaisse, une signification qui soit comprise facilement. Il y a des fêtes, même dans le grand monde, de genres très-différents, et chacun a son mérite et son charme particulier; c'est pourquoi il n'est pas permis de donner un bal qui n'ait aucune phy-

sionomie et qui n'appartienne à aucun de ces genres distincts que nous tâcherons de définir.

Voulez-vous et pouvez-vous donner ce que nous appelons le bal *grandiose?* Alors faites les choses grandement; ayez, comme à l'ambassade d'Angleterre, des salons superbes, des galeries magnifiques, des corridors de fleurs, des laquais innombrables, un buffet perpétuel; et puis invitez deux mille personnes, des Anglais, des Russes, des Français, des Espagnols, des Allemands, pour remplir, peupler, animer et consommer tout cela. Ce sera un splendide tableau féerique, tout rempli d'éblouissantes illusions, un panorama vivant où seront glorieusement représentées toutes les nations de l'Europe. On aura d'illustres personnages à regarder, d'intéressants souvenirs à rapporter; on dansera, on causera, on se promènera, on s'amusera; on se fatiguera bien un peu; on souffrira du bruit de l'orchestre, du mouvement de la foule, de l'éclat des lumières; on sera étourdi, mais on sera enchanté, et l'on s'écriera avec enthousiasme : C'est admirable! jamais je n'ai vu une plus belle fête! Le bal *grandiose* est en effet de tous les genres de réunions le plus estimé; mais il n'est pas donné à tous d'y prétendre. Il exige des proportions gigantesques, il n'admet aucune arrière-pensée; point de lésinerie, point de faux marché. Il faut lui consacrer toute votre demeure, lui sacrifier tous vos trésors, les fleurs de votre serre, les tableaux de votre salon intime; il faut que cette foule brillante puisse circuler dans tous les sens; il faut qu'on puisse la fuir elle-même, en se réfugiant dans votre élégante retraite. A l'heure du souper, il faut que ce peuple de convives soit d'un regard, sinon rassasié, du moins rassuré par le luxe du banquet et la facilité du service. On n'est affamé que parce qu'on craint de n'avoir rien à manger; on ne s'aperçoit qu'il y a beaucoup de monde dans un bal que parce qu'on y manque de tout, d'air, de place, de siéges, de tables. Mais si au contraire on obtient aisément toutes ces choses, on ne se plaint pas d'être tant de gens à les chercher. Qu'importe la multitude là où se trouvent l'abondance et l'espace! Aphorisme : Dans une fête, pour qu'il n'y ait point confusion, il faut qu'il y ait profusion.

Seconde espèce de bal, dit bal de *vanité*. Le bal de vanité

est en général très-somptueux et d'une élégance irréprochable, mais sérieux comme la vanité et froid comme la prétention. Dans un bal de vanité, chacun arrive avec un regret et après avoir accompli un sacrifice. Celle-ci a fait des bassesses pour être priée; celle-là s'est donné un habit de bal ou quelques petits diamants en dehors de son budget, et les petits diamants sont ceux qui coûtent le plus cher. Le maître de la maison ne connaît presque pas les grands seigneurs qu'il a invités, et qu'il a mérité de recevoir par ses dorures et ses tentures; il les salue d'un air contraint; ce n'est qu'à force d'importance qu'il parvient à cacher son embarras. Il ne se rassure qu'en les voyant contempler avec une dédaigneuse envie les magnificences de sa maison. C'est si flatteur d'être envié par des gens qui ne font aucun cas de vous! Les bals de vanité sont rarement animés; ils sont peu nombreux. On ne s'y amuse point, mais on s'y complaît. Là, on se sent choisi; là, on se croit d'une essence bien supérieure à l'essence vulgaire; on peut même s'y croire d'une nature plus délicate, car on y gèle et l'on s'y enrhume facilement; mais on se console de ce désagrément, et l'on en tire parti en disant pendant huit jours à toutes celles d'entre ses amies qui n'étaient pas priées à ce bal d'élite : « Je suis bien souffrante, ma chère; je me suis affreusement enrhumée l'autre jour au bal chez madame ***. — Ah! vous y étiez? — Oui, c'était charmant. »

Toutefois, les bals de vanité ont une physionomie particulière qui leur donne une valeur : un luxe bien entendu, une splendeur qui semble habituelle, une extrême recherche dans les détails, sont le caractère distinctif de ces sortes de fêtes; mais cette extrême recherche n'est pas elle-même sans tristesse; ce luxe imposant n'est pas non plus sans un cruel retour. On sent que toutes ces belles choses ont le tort d'être indispensables : ce sont les conditions du traité. Effacez ces dorures, arrachez ces tentures, et toutes ces brillantes personnes si fières d'avoir été admises, et pourtant si complaisantes d'être venues... disparaîtront. Quand on pense à cela, ces belles choses, que l'on regardait d'abord avec admiration, finissent par vous sembler laides, oui, laides comme... laides comme une condition. Est-il une chose au monde qui soit plus laide qu'une condition?

Troisième espèce de bal, que nous appellerons le bal *indigène* parce que nous ne trouvons pas d'autre mot. Nous entendons par cette expression un bal naturel que l'on donne sans effort, sans trouble, sans prétention, dans son pays, dans son quartier, dans son hôtel, pour sa société et pour sa famille, selon sa fortune et sa position. Pour ces fêtes-là, on fait ses invitations soi-même, et l'on connaît tous les gens qu'on a chez soi. On ne les reconnaît pas tous, il est vrai. Souvent la maîtresse de la maison, étonnée, salue un beau danseur paré d'une barbe superbe et de moustaches orgueilleuses, et, tout en le saluant, elle se demande : « Qui est-il ? » Mais lui s'approche d'elle en souriant, et dit : « Vous ne me reconnaissez pas, madame ? — Ah ! Charles, c'est vous ! que j'ai de plaisir à vous revoir ! — Depuis mon retour, je suis déjà venu bien des fois, mais... — Oui, votre mère me l'a dit ; je dois dîner demain chez elle, vous me raconterez vos voyages. » Car, dans ce monde-là, les jeunes gens ne se croient pas obligés de rester oisifs pour paraître élégants. Ils ne se permettent de s'amuser des plaisirs frivoles qu'après avoir supporté de dures privations, de sérieux dangers. Les uns entreprennent chaque année de nouveaux voyages, comme M. le duc M... qui s'en va passer l'été tantôt en Russie, tantôt en Morée. On cesse de le voir pendant quelque temps, puis on le rencontre à l'Opéra. — D'où vient-il ? — de Constantinople. Il disparaît encore pendant plusieurs jours, il manque deux ou trois bals charmants ; puis on le retrouve dans une fête. « Vous n'étiez pas, lui dit-on, à la dernière représentation de M. de Castellane. Pourquoi n'y êtes-vous pas venu ? — J'étais à Moscou. — Voilà une excellente excuse. » D'autres jeunes voyageurs s'aventurent dans des pays plus inconnus et plus arides. Ils vont jusqu'en Perse explorer les ruines de l'ancien monde et ressusciter de problématiques souvenirs. Et, après une longue et douloureuse absence, après avoir traversé des déserts non-seulement horribles, mais horriblement ennuyeux ; après avoir bravé les périls les plus variés, les ardeurs mortelles d'un climat par trop asiatique, les rencontres par trop romanesques de brigands par trop pittoresques ; après avoir subi la tempête dans tel parage et pressenti la peste dans telle contrée ; après avoir souffert les inquiétudes de l'éloignement sans

écho, les langueurs de l'exil sans bornes, ils reviennent gaiement danser, valser dans les bals *indigènes* comme de simples Parisiens. Et pourtant on ne les traite plus de Parisiens. On les a nommés du nom de leur voyage, on les appelle les *Persans*. Or les Persans sont fort à la mode cet hiver. Chaque quartier a ses lions persans : le faubourg Saint-Germain réclame MM. Roger de la Bourdonnaie et Philibert de la Guiche. Le faubourg Saint-Honoré se pare de MM. de Sercey, Cyrus Gérard et Daru ; la Chaussée d'Antin fait valoir M. de Lavalette. Mais les *Persans* ne sont pas les seuls élégants que la mode favorise. Elle protége aussi beaucoup les *Africains ;* on appelle ainsi les jeunes gens d'une grande naissance, d'une grande fortune, qui, semblables à MM. François de la Rochejaquelein, Armand de Maillé et Louis de la Briffe, vont, soit comme officiers, soit comme soldats, faire la guerre en Afrique pour se désennuyer, et tuer des Arabes pour tuer le temps. Quoi ! des gens riches qui se font soldats et qui courent dans ce maudit pays, quand ils pourraient vivre ici bien tranquilles ! Que voulez-vous ! ils trouvent que, parce qu'on porte un beau nom et que l'on a une belle position, ce n'est pas une raison d'être inconnu et inutile ; et, honneur pour honneur, ils aiment mieux faire parler d'eux à propos d'une glorieuse expédition en Afrique, que de se rendre à jamais fameux sur le boulevard des Italiens pour avoir fumé trois douzaines de cigares en un jour, pour être tombé cinq fois dans une mare verdâtre, ou pour avoir compromis une danseuse de l'Opéra.

Les Africains et les Persans sont très-bienvenus dans les bals indigènes. Vous comprendrez que des danseurs qui font la guerre et qui voyagent pour leur instruction et pour leur plaisir soient de très-aimables causeurs. D'ailleurs, là, ils sont presque dans leur famille ; ces élégantes jeunes personnes, qu'ils retrouvent si grandies, si embellies depuis un an d'absence, sont toutes un peu leurs parentes ou leurs alliées ; ils ont été élevés avec elles ; et cette douce intimité de l'enfance, transformée par l'âge et modifiée par la coquetterie, prête un charme de plus à ces relations déjà anciennes et cependant aussi toutes nouvelles. Dans ces bals exceptionnels, tout le monde se connaît, et, comme tout le monde se connaît depuis longtemps, per-

sonne ne cherche à se tromper. Les mères ne cachent point leur âge; elles ne cachent point non plus celui de leurs filles : à quoi cela servirait-il? on sait que leur fille a vingt ans. Là, personne n'étale un luxe d'emprunt, on sait votre fortune à un centime près; là, point d'hypocrisie, point d'insolence, on sait qui vous êtes et tout ce qui vous est arrivé. Et, comme là personne n'est préoccupé de jouer un rôle ou de soutenir un mensonge, il en résulte que chacun y paraît à son avantage, avec tout son esprit, sa bonne grâce et sa bonne humeur. Vivent les bals indigènes! ils ne sont une fatigue pour personne, pas même pour la maîtresse de la maison, qui n'a d'autre devoir à remplir que celui d'être aimable et bienveillante comme tous les jours. Demandez plutôt à madame de Choi... ou à madame de Chast.... Vous étiez chez elles la semaine dernière? — Oui; que ces deux bals étaient charmants : ce sont les deux plus jolies fêtes de l'année?... — Eh bien, c'était là le bal indigène.

Il est une autre espèce de bal, non plus élégant ni plus distingué, parce que cela est impossible, mais plus merveilleux, mais plus exquis, plus quintessencié : c'est un bal de *garçon*. Quelquefois celui qui le donne est marié et remarié; mais cela ne change rien à la dénomination; s'il n'y a point de femme pour faire les honneurs du bal, c'est un bal de garçon. Ces fêtes-là sont admirables, elles ont un cachet tout particulier; il n'y a que de jolies femmes; l'homme libre a le droit de supprimer les paquets; il fait servir à cela l'indépendance de sa position. Son salon n'est plus un salon : c'est une arène où viennent combattre en champ clos les beautés de tous les pays; c'est une lutte d'élégance, un tournoi à l'éventail, dans lequel il y a des triomphes pour toutes les combattantes, puisqu'il y a là des juges et des hérauts décidés à proclamer la victoire pour chacune d'elles. Vous le savez, à Paris, chaque quartier, chaque élégante coterie a sa reine de beauté, sa Célimène par excellence, sa femme à la mode, pour parler vulgairement. Eh bien, dans ce bal sans pareil, toutes ces majestés rivales se trouvent en présence, réunies, pour cette seule fois, dans un glorieux congrès où il s'agit de soutenir dignement les intérêts de sa renommée et l'honneur de sa coterie. Quelle émulation de parure! quel zèle d'amabilité! Figurez-vous un magnifique

bouquet dont toutes les fleurs intelligentes choisiraient pour vous enivrer à l'envi leurs plus belles couleurs, leurs plus doux parfums. Les bals du prince Tuff... sont en ce genre les plus célèbres; le dernier était superbe; que de jolies Anglaises! que de belles Moscovites! que de gracieuses Parisiennes! Comme on devinait tout de suite la pensée fondamentale de cette réunion! comme le sens en était clairement expliqué! comme on voyait bien vite, en regardant ces charmantes jeunes femmes, qu'elles étaient là par droit d'élégance et de beauté!

Parmi les fêtes agréables, nous compterons encore les bals d'*occasion*, ou bals de *voyageurs*. Ceux-là n'ont aucune prétention au luxe des tentures, à l'éclat des lambris; c'est une fête improvisée, animée, joyeuse et amusante comme tous les plaisirs qu'on improvise. La maîtresse de la maison semble dire : « Je ne suis pas chez moi, je ne suis responsable de rien ici, j'ai pris ce qu'il y avait de mieux dans votre Paris; si vous trouvez que cela est mal, c'est votre faute : pourquoi n'avez-vous rien de plus beau? Venez me voir dans mon palais à Naples, à Vienne, à Saint-Pétersbourg ou à Madrid, et alors vous pourrez me juger. Ce n'est pas une fête que je vous donne, c'est une hospitalité que je vous promets; ne retenez de cette soirée qu'une chose : c'est le plaisir que j'aurai partout à vous recevoir. » Ces bals d'occasion, offerts par extraordinaire, ont quelquefois tant de succès, qu'on est forcé d'en donner plusieurs; et vous verrez que madame d'Obres..., chez qui l'on a dansé l'autre jour jusqu'à cinq heures du matin, chez qui vous, madame la duchesse, vous êtes restée si tard, ne pourra pas se dispenser de donner après le carême une troisième fête improvisée.

Et le bal d'*enfants!*... Oh! qu'il est délicieux, celui-là, surtout depuis que la mode des véritables enfants est revenue! Naguère, il n'y avait plus d'enfants! De six mois jusqu'à cinq ans, on daignait encore être enfant! mais passé cinq ans, il n'y avait plus que des pédants et des vieillards; des petits messieurs de six ans et demi, déjà un peu fats et tout de suite très-sots, dédaignant leur sœur et grondant leur mère quand elle faisait une faute d'anglais; des petites-maîtresses de cinq ans au plus, portant un mantelet et nouant un chapeau avec

une expérience de vieille coquette; critiquant ceci, dénigrant cela avec un aplomb de vieux journaliste. Vrai, il n'y avait plus d'enfants, il n'y avait plus que des vieillards en miniature. On ne disait plus : « Grave comme un conseiller; » on disait : « Grave comme un écolier. » On ne disait plus : « Imposante comme une reine; » on disait : « Imposante comme une pensionnaire. » Et, dans le fait, les enfants d'alors étaient si sérieux, qu'on ne leur offrait plus de bonbons qu'en tremblant. Grâce au ciel, l'esprit d'enfance est revenu; et c'était plaisir l'autre soir de voir dans le beau salon de madame Ch... sautiller toutes ces gracieuses petites filles, gambader ces jolis petits garçons. En vain un maître de danse profond et solennel, braquant ses larges besicles sur tous ces petits pieds, essayait de régler leurs pas et d'enfermer leur gaieté vivace dans les chaînes d'une contredanse, il ne pouvait en venir à bout heureusement; et tous ces petits pieds s'agitaient, ces petites mains se mêlaient, c'était une confusion adorable. Et nous regardions folâtrer ces jolis amours, tout en causant avec leurs pères et grands-pères, orateurs de talent, hommes politiques éminents, et nous disions, en leur montrant un bel enfant aux cheveux d'or que tout le monde admirait : « Quand on pense que cet amour blond et rose sera peut-être un jour ministre! cela fait frémir. » C'est bien joli un bal d'enfants, de véritables enfants!

Le bal de *cour*... vous savez ce que c'est : une collection de bourgeois.

Le bal ou plutôt la soirée de *célébrités*... vous le savez aussi : c'est une admirable collection de supériorités, un médaillier d'intelligences; on s'empresse d'y venir. On s'y amuse sans peine; l'invitation seule est déjà une flatterie, et l'on se plaît toujours là où l'on est flatté.

Nous avons enfin le bal *forcé*, le bal de nécessité, qu'on donne par devoir et dans l'intérêt de sa position. Celui-là est admirable d'harmonie. Là, du moins, chacun des inconvénients est compensé par un inconvénient contraire. L'appartement est mal décoré... mais en revanche il est mal éclairé. Ici il fait trop chaud... mais plus loin il fait très-froid. On étouffe dans le salon... mais on gèle dans la salle à manger, qui donne sur un escalier glacial. L'orchestre est médiocre... mais on ne

l'entend pas, il est dans la chambre voisine. Les rafraîchissements sont peu abondants, mais ils sont mauvais; il n'y en a heureusement pas pour tout le monde. Les danseurs sont rares... mais ils sont vieux. Les danseuses ne sont pas jolies... mais elles sont mal mises. On ne s'est inquiété nullement de se procurer ce qui constitue un bal agréable, de beaux danseurs et de belles jeunes filles; car il ne s'agit point de donner une fête élégante, mais de réunir du monde par condescendance et par obligation : des supérieurs dont on dépend, ou des gens influents dont on a besoin; or les gens dont on a besoin sont toujours laids. Bref, le bal *forcé* est triste et singulièrement ennuyeux; mais il finit de bonne heure, ce qui est une belle compensation, et si le maître de la maison, en vous congédiant, a l'air de vous dire : « Je ne vous ai pas invité pour mon plaisir, » — vous, à votre tour, en le saluant, vous avez l'air de lui répondre : « Je ne suis pas venu pour m'amuser. »

Voilà une nomenclature de bals assez complète. De tous ces bals, nous n'en avons oublié qu'un seul, c'est celui auquel nous devons aller ce soir. Partons vite, il est déjà bien tard.

LETTRE SIXIÈME.

Dernier degré de l'amabilité. — Réunion de célébrités chez madame de Lamartine. — Variétés de grands hommes. — Coquetterie entre deux maestri. — Un nouveau roman d'Eugène Sue. — Modes.

6 mars 1841.

Si la France n'est point appelée à faire sa partie dans le grand concert européen (jargon parlementaire), en compensation les Européens de toutes sortes sont généreusement appelés à faire leur partie dans l'immense et éternel concert parisien. Depuis huit jours, que de mélodies, que de symphonies, que de sons, que de chants, que d'accords, que d'accents! Ce sont de véritables torrents d'harmonie; torrents est le mot. Ah! que de musique, et, ce qu'il y a de plus affreux, quelle bonne et excellente musique! On n'en veut pas perdre une note, et voilà le malheur : on se laisse enivrer par elle, et l'on passe ses

jours à écouter. Cela ne vaut rien du tout dans certains états. Prendre la mauvaise habitude d'écouter quand on a une profession de bavard, c'est très-dangereux; les avocats savent bien ce qu'ils font : ils n'écoutent jamais personne, et ce n'est point par indifférence, c'est pour ne pas perdre leur spécialité.

Or, vendredi dernier, nous étions bien tranquillement occupé à écrire notre feuilleton, lorsqu'on est venu nous rappeler qu'il y avait un superbe concert chez madame la comtesse Merlin. Certes, nous ne l'avions pas oublié; mais nous étions résigné au devoir et nous avions courageusement renoncé à tous les plaisirs de la soirée. — Eh bien, vous ferez votre feuilleton demain! nous dit-on pour nous entraîner; vous ne vous piquez pas d'exactitude. — Si vraiment, j'ai au contraire à l'exactitude les plus grandes prétentions. — Vous les dissimulez avec art. — Ne m'accusez pas. Lorsque j'ai l'air d'être en retard, c'est par respect pour quelque histoire attachante que je crains d'interrompre; c'est aussi par coquetterie. Croyez-vous donc qu'on aime à jeter son nom à la place de celui de M. de Balzac, par exemple, et quand c'est lui qu'on espère, pensez-vous qu'il soit très-agréable de se résigner à venir? Non vraiment; nous ne croyons point ressembler à M. A..., cet homme d'un esprit si fin, si charmant, d'une conversation à la fois si piquante et si douce, dont une femme passionnée disait un jour : « Il est si aimable, si aimable, qu'on l'entend annoncer avec plaisir, même quand on en attend un autre. » Quel éloge! Nous n'avons pas l'ambition de le mériter.

Le premier concert de madame Merlin a été magnifique.

Le lendemain de ce concert, il y avait chez madame de Lamartine une réunion bien intéressante à laquelle pour rien au monde nous n'aurions voulu manquer, d'abord par curiosité et puis aussi par orgueil. C'était ce que nous avons appelé *une soirée de célébrités;* or plus on est obscur et plus on tient à faire partie de ces réunions merveilleuses. Jamais collection de supériorités ne fut plus complète; jugez-en plutôt :

Grand orateur,	M. Guizot.
Grand poëte,	M. Victor Hugo.
Grand tragique,	M. Duprez.
Grand capitaine,	M. le maréchal Soult.

Grand peintre,	M. Horace Vernet.
Grande cantatrice,	Madame Damoreau.
Grand industriel,	M. Cunin-Gridaine.
Grand administrateur,	M. le comte A. de Girardin.
Grand agriculteur,	M. de Lamartine.
Grand romancier,	M. de Balzac.
Grand sculpteur,	M. David.
Grand artiste,	M. Artot.
Grand savant,	M. Charles Dupin.
Grande victime,	M. Andryane.

Il y avait là aussi de grandes dames célèbres par leur esprit, leur instruction profonde, leur conversation brillante et gracieuse. On ne connaît point d'ouvrages littéraires signés de leurs noms ; cependant quelques initiés bien informés assurent que ces dames écrivent comme elles parlent. Il y avait là enfin madame de Lamartine ; elle a beau nous défendre aussi de parler d'elle, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'elle était chez elle ce jour-là, de ne pas reconnaître, avec tout le monde, que c'est une femme supérieure, et l'une des plus spirituelles de notre temps et de notre pays.

Cette soirée, si intéressante, a été des plus fort animée. Duprez a chanté l'air de *la Dame blanche :* « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » d'une manière admirable et toute nouvelle. Il en a fait une comédie entière. Quelle verve ! quelle gaieté ! quelle finesse ! Pourquoi ne donnerait-on pas à Duprez un rôle bouffe ? Il le jouerait à merveille, et cela le reposerait. Être au désespoir tous les deux jours, pendant cinq heures de suite, cela doit être très-fatigant. Le duo de *Guillaume Tell*, chanté délicieusement par Duprez et madame Damoreau, a excité des transports d'enthousiasme. « Rossini ! Rossini ! s'écriait-on, quand reviendra-t-il ? Allons le chercher ; il nous est impossible de vivre une année de plus sans lui. » Alors on a décidé, séance tenante, c'est-à-dire en plein enchantement, qu'une pétition allait être adressée au célèbre maestro pour le supplier de revenir à Paris. Cette pétition est déjà couverte de signatures, et quelles signatures !

A propos de musique, nous voulons vous conter une histoire charmante. Voilà un début bien audacieux, mais l'histoire peut supporter ce commencement. La semaine dernière, il y

avait chez M. Véron un dîner de *célébrités* (on ne mangeait pas les célébrités). Parmi les convives se trouvaient MM. Scribe, Auber et Halévy. Le dîner ne *fut pas froid et la conversation ne fut pas silencieuse*. On dîna bien et l'on causa beaucoup. Dans la soirée on parla de l'opéra que vient d'achever M. Auber, et l'on pria le brillant compositeur de vouloir bien jouer quelques airs de sa nouvelle partition. M. Auber se mit au piano et joua une marche très-belle que tout le monde applaudit; puis on causa d'autre chose.

Au bout de quelque temps; un des convives s'approchant de M. Halévy, lui demande de jouer aussi un morceau de son nouvel opéra; M. Halévy y consent de très-bonne grâce, il se met au piano; mais au lieu de jouer un air de lui, il répète, par un tour de mémoire incroyable, la belle marche que M. Auber venait de jouer une heure auparavant pour la première fois. « C'est merveilleux! s'écrie tout l'auditoire. Il a retenu l'air, note pour note, sans y rien changer. — Si, reprend alors M. Auber, il a fait plusieurs changements très-heureux dont je profiterai. » Deux femmes n'auraient pas plus de coquetterie, entre elles surtout!

N'oubliez pas que c'est lundi prochain que doit avoir lieu, dans la salle de Herz, le concert de la Société des Amis de l'enfance. Le monde élégant s'y est donné rendez-vous, car il faut rendre justice à ce monde frivole, toutes ces belles institutions de charité et de morale sont fondées par lui. On a tort de médire du bonheur et de la gaieté; cela rend si bon de s'amuser, et les cœurs tristes sont si cruels!

Un peu de littérature maintenant.

Le roman du jour, c'est *le Commandeur de Malte,* par M. Eugène Sue. Voilà un roman amusant; il y a dans ce drame étrange de l'intérêt, de l'effroi, du comique, du merveilleux à tout moment. Il y a un pigeon qui porte une lettre, et un aigle apprivoisé qui dévore la correspondance et le messager; puis un greffier que l'on mystifie de la manière la plus plaisante; puis une jeune fille nommée Stéphanette dont la naïveté maligne est charmante : c'est la coquetterie de l'âge d'or; puis un jeune homme, né bon et généreux, dont, par une horrible vengeance, on a fait un méchant malgré lui,

et qui veut mourir pour expier ses crimes involontaires. Ce portrait est fort beau et mériterait à lui seul d'être le sujet d'un livre. Ce roman, qui n'a d'autre défaut que d'être trop romanesque, obtient un grand succès de lecture, peut-être à cause de son défaut. — Et *Mathilde?* nous direz-vous. Le manuscrit est là tout prêt à être publié; et depuis un an M. Sue aura publié dix volumes, sans compter l'*Abrégé de l'histoire de la marine de tous les peuples*, ouvrage fort remarquable qui vient de paraître; sans compter le drame de *Latréaumont* et la comédie de *la Prétendante*. Dix actes et dix volumes, oui, quatre volumes de *Jean Cavalier*, deux du *Colonel Surville* et d'*Hercule Hardi*; deux du *Commandeur de Malte* et deux des *Mémoires d'une jeune femme*; et cependant ce n'est point dans la retraite et le silence qu'il travaille. S'il y a une grande partie de chasse, l'auteur de *Létorière* y est invité, et il y va; s'il y a un grand dîner d'ambassadeur, l'auteur d'*Arthur* y est prié, et il y vient; si l'on donne le ballet nouveau à l'Opéra, et que les marins de *la Belle-Poule* y assistent, l'auteur de *la Salamandre* s'y montre à son tour; on le voit partout, et cependant il travaille plus que personne. Comment fait-il pour trouver tant d'heures de solitude au milieu de cette vie mondaine? — Peut-être qu'il néglige ses amis. — Non vraiment, dès qu'il leur arrive un malheur, il accourt un des premiers. — Mais alors, quel est son secret? — Il supprime les ennuyeux. O lecteurs! et vous, madame, récapitulez vos souvenirs, et voyez combien de moments vous avez donnés aujourd'hui à des gens qui vous déplaisent et vous fatiguent, — la moitié de votre journée; c'est le temps d'écrire trois chapitres de roman.

Parlons un peu modes; il y a longtemps que nous n'avons traité ce sujet. Les merveilleuses se livrent depuis quelques semaines à des excès d'imagination effrayants. Ce sont des chaperons d'un folâtre inimaginable; des espèces de casquettes de *loutre* en gaze rose, garnies de fausses perles; des plaques de velours vert brodées en or, posées sur la tête d'une oreille à l'autre, qui ressemblent horriblement à des pantoufles trop étroites utilisées en coiffures; et puis des robes de deux ou trois couleurs : bleues avec revers jaunes; vertes avec des

revers amarante et des agréments orange; grises avec des parements violets. Tout cela nous semble d'un goût fort douteux. Heureusement, la province va vite s'emparer de cette nouveauté essentiellement économique : avec un vieux jupon de taffetas noir et une vieille jupe de satin rose, vous vous composez un costume andalous plein de caractère. C'est très-avantageux, c'est même trop avantageux.

On garnit les gants blancs avec de l'hermine, autre pensée économique et par conséquent très-coupable. Le tulle et les rubans sont si jolis! On ne porte jamais assez de rubans. En fait d'élégance, ce qui dure le moins est ce qu'il y a de plus riche et de plus gracieux. Nous l'avons déjà dit bien des fois, les gants d'une femme trahissent tout son caractère. Un jour, on nous a offert de nous présenter à une femme dont les gants étaient garnis de roses pompons; nous avons répondu : « C'est inutile, jamais nous ne pourrions nous entendre. — Pourquoi? — Regardez ses gants.... »

Les bijoux à la mode ne sont pas jolis, mais ils sont très-amusants. Ce sont des animaux de toutes sortes : des singes, des renards, des chiens et des chats, des hiboux, des tortues, des lézards, des colimaçons et des chenilles.

Quant aux mouchoirs, ils sont tout à fait pittoresques : ce sont des tableaux brodés, des paysages de coton, des Claude Lorrain faits à l'aiguille, avec des personnages animés. Chaque coin du mouchoir offre un sujet différent. Là, c'est une jeune paysanne conduisant une génisse; là, une grosse fermière jetant de l'orge à des poules. Ce coin représente un âne et un garçon meunier gravissant le sentier du moulin. Cet autre coin nous montre un chasseur traversant une rivière, une rivière de points à jour merveilleux. La broderie ne s'arrête devant aucune difficulté : elle construit des églises, des chemins de fer, des châteaux et même des forts détachés, ce qui est la dernière mode.

LETTRE SEPTIÈME.

A bas l'égalité! — Les hommes sont tous égaux!... Non. — Injustices de la nature réparées par la société. — Valeurs fictives créées pour rétablir l'équité. — Petit bossu grand d'Espagne. — Les bras et les bracelets. — Les cheveux et les diamants. — La parure plus belle, hélas! que la beauté.

25 mars 1841.

Quoi! lui aussi, il a prononcé ce mot trompeur : ÉGALITÉ! lui aussi a daigné jeter à son siècle cette flatterie. Il a dit : « La gloire est la noblesse de l'égalité; » comme si la noblesse n'était autre chose que la consécration de la gloire; comme si la gloire pouvait admettre l'égalité; comme si l'égalité, avare, égoïste et jalouse, pouvait comprendre la gloire! Et c'est lui! lui, M. de Lamartine, qui vient à son tour bercer le monde de ce rêve étrange,

Ce rêve d'envieux qu'on nomme égalité!

Et il a pour complices, dans la propagation de cette riante chimère, tous les grands esprits de nos jours :

M. de Chateaubriand, qui fraternise avec les républicains, et que les républicains portent en triomphe au nom de l'égalité ;

M. de Lamennais, qui prêche au peuple le droit du plus fort, afin que le peuple, découvrant qu'il est le plus fort, se révolte au nom de l'égalité;

George Sand, qui prouve que les menuisiers sont beaucoup plus beaux et plus spirituels que les jeunes seigneurs, et qui marie ses menuisiers à des marquises, toujours au nom de l'égalité.

Et ce sont précisément les êtres les plus injustement doués de la nature qui viennent parler d'égalité! Ce sont ceux-là mêmes qui ont reçu la plus forte, la plus noble part, qui viennent sans pitié contester le peu de valeur de ce qui reste aux autres. Ce sont enfin ces soi-disant précurseurs du règne de l'égalité qui vont, sans prévoyance, à jamais détruire la seule égalité raisonnable, imparfaite sans doute, mais réelle, que la société, après tant de siècles, était parvenue à fonder!

Car, il faut bien vous le dire, au risque de vous faire crier au paradoxe, c'est la société qui a inventé l'égalité.

Oui, c'est elle!... Ce n'est pas la nature, vous en conviendrez.

La nature, injuste, cruelle, marâtre, aux uns avait donné tout, — aux autres rien.

Elle n'avait que des favoris ou des victimes.

Ceux-ci étalaient pompeusement leur trésor, ceux-là cachaient honteusement leur misère.

Elle prodiguait ses dons au hasard; son caprice était sa seule loi.

Quelquefois ses dons les plus précieux, c'est-à-dire LA FORCE, L'INTELLIGENCE et LA BEAUTÉ, devenaient le patrimoine d'un seul mortel, et cet homme, à l'instant même reconnu pour maître par les autres hommes, s'emparait du pouvoir absolu, et de l'empire du monde et de l'empire des cœurs. Aucun être vivant ne pouvait lutter contre lui. Comment n'aurait-il pas triomphé? Sa toute-puissance était une conséquence de sa supériorité naturelle : il était le plus redouté, parce qu'il était le plus fort; il était le plus écouté, parce qu'il était le plus intelligent; il était le plus aimé, parce qu'il était le plus beau.

Souvent aussi, par une malice désespérante, la nature refusait ces trois dons à la fois à un malheureux paria qui se voyait condamné, par cette injustice, à une détresse, à un abaissement éternels. Il devenait à l'heure même l'esclave de tous les autres hommes, la victime de tous les mauvais vouloirs. On le maltraitait parce qu'il était le plus faible, on le méprisait parce qu'il était le plus abject, on le repoussait parce qu'il était le plus laid. Pour lui, point de succès; pour lui, point de tendresse. Comment, hélas! le consoler? Que donner en compensation à celui que la nature implacable a privé de ses dons sublimes, la force, l'intelligence et la beauté?

Quels bienfaits, dites, quels bienfaits peuvent valoir jamais de tels trésors, promesses de gloire et de bonheur? car la force, c'est le courage; car l'intelligence, c'est la foi; car la beauté, c'est l'amour!

Ah! vous le pensez comme nous, ces dons-là sont inappréciables, rien ne saurait les remplacer, rien ne saurait consoler le misérable à qui la nature les a refusés.

Rien, n'est-ce pas? rien.

Et cependant la société, juste, compatissante, généreuse, a su trouver ce merveilleux secret! Dans son ingénieuse équité, elle a su imaginer des consolations pour une telle douleur, des dédommagements pour une telle misère, des réparations pour une telle injustice.

Elle a opposé des avantages fictifs à ces avantages réels si arbitrairement distribués; et elle est parvenue à dédommager par des dons imaginaires ceux à qui les dons naturels avaient manqué. C'est alors qu'elle a créé des valeurs artificielles, des vanités de prix, des bonheurs de convention, pour tenir lieu des qualités véritables trop rares, comme en affaires de banque on émet du papier-monnaie pour suppléer le numéraire insuffisant.

Ainsi, pour contre-balancer la force naturelle, elle a créé une force sociale : LA RICHESSE.

Ainsi, pour contre-balancer l'intelligence naturelle, elle a créé une intelligence sociale : L'ÉDUCATION, qui souvent détrône l'instinct.

Ainsi, pour contre-balancer la noblesse naturelle, la beauté, elle a créé une noblesse sociale : LA NAISSANCE.

Et elle a si bien fait, que les hommes ont tout de suite pris au sérieux ces puissances conventionnelles, et qu'ils ont fini par les regarder même comme très-supérieures à celles que la nature seule pouvait donner.

Et la lutte s'est établie entre toutes ces puissances rivales : force, richesse, intelligence, éducation, beauté, noblesse, se sont disputé les joies de ce monde, et la société s'est applaudie de son ouvrage. En imaginant cet heureux système, elle avait du moins remédié à bien des maux; certes, ce n'était point fonder une égalité absolue, mais c'était multiplier les chances de compensations dans le partage. Ce n'était pas établir un niveau universel, mais c'était maintenir un équilibre relatif; c'était constituer l'*échange*, organiser la *mutualité*, et la *mutualité* est le grand secret de toutes les combinaisons sociales. Si l'égalité absolue est une chimère, la mutualité seule est une réalité, parce que les philosophes ont beau le proclamer, les hommes ne sont pas tous égaux; ils sont tous frères, ce qui est très-différent.

Mais revenons à cet admirable système des consolations ingénieuses. Dans sa prévoyante sollicitude, la société ne négligea aucun détail. A chaque bienfait, elle sut répondre par un bienfait équivalent; à chaque faveur, elle sut obvier par une *contre-faveur*. Elle alla même un peu trop loin : elle donna tant à ceux qui n'avaient rien, que ceux qui avaient tout commencèrent à se plaindre. Les consolés étaient devenus les heureux.

Il y avait des hommes alertes et bien portants qui marchaient d'un pas si vif et si léger, que les autres hommes ne pouvaient les suivre, et qu'ils arrivaient toujours les premiers, en prenant partout la meilleure place.

La société, pour contre-balancer cet avantage, imagina des véhicules très-compliqués qui servaient à transporter d'un lieu à un autre les asthmatiques et les boiteux, de sorte que tous ceux qui ne pouvaient marcher, s'habituant à voyager dans de bons carrosses, se consolèrent peu à peu d'être privés du plaisir de voyager à pied, et bientôt ils cessèrent de regretter cet avantage.

Il y avait des hommes d'une taille noble et fière, qui tout d'abord attiraient l'attention des femmes. Les autres hommes, qui étaient petits et chétifs, par elles n'étaient même pas regardés, et ils se sentaient, par cette indifférence, humiliés et contristés.

La société, toujours spirituellement charitable, eut pitié de ces pauvres gens si maltraités, elle voulut venir à leur secours; elle inventa pour eux les habits magnifiques, les coiffures chevaleresques, les uniformes guerriers, voire les gants blancs et les souliers vernis, et elle chargea une jeune folle, appelée la Mode, de donner une signification à toutes ces parures dont elle affubla les malheureux qu'elle voulait consoler. Et il arriva que ces laiderons, ainsi fagotés, parurent charmants aux yeux des femmes, et qu'elles les préférèrent souvent à des hommes d'une beauté remarquable, dont la tournure était noble et fière, mais dont le chapeau était passé de mode et dont les habits étaient fanés.

Il y avait de même des femmes d'une merveilleuse beauté qui accaparaient tous les hommages et qui voyaient, pour elles,

toutes les autres femmes abandonnées. C'étaient des brunes éclatantes dont les yeux brillaient comme des étoiles; c'étaient des blondes gracieuses dont les cheveux ondoyaient comme des vagues d'or; c'étaient de folâtres jeunes filles qui riaient par coquetterie pour laisser voir leurs fraîches dents d'une blancheur éblouissante; et puis, auprès d'elles, c'étaient des femmes louches, chauves, édentées. Que faire pour consoler ces malheureuses créatures? Qu'imaginer pour contraindre les hommes à les admirer? Comment les rendre jamais belles, ces femmes à qui manquaient toutes les séductions de la femme? Quel éclat leur donner, quel langage leur apprendre qui puisse remplacer jamais le regard et le sourire?

Oh! c'était une grande difficulté à vaincre, c'était un aride problème à résoudre. La société a dû chercher longtemps le moyen d'y parvenir; mais elle l'a trouvé enfin, et elle est sortie victorieuse de l'épreuve.

Elle est descendue au sein de la terre, et elle a arraché aux entrailles du monde un caillou qu'elle a choisi parce qu'il était le plus rare, le plus dur, le plus pénible à travailler, et après avoir poli ce caillou de sa main toute-puissante, elle l'a proclamé diamant.

Elle a plongé au fond de la mer, et du sein de l'Océan elle a rapporté une larme qu'elle a déclarée perle fine, et dont elle a consacré la valeur; et puis elle a composé de ces diamants des couronnes, de ces perles des bandeaux, et elle a dit : « Les diadèmes sont plus beaux que les plus beaux cheveux; les diamants ont plus d'éclat que les plus beaux yeux; les perles valent mieux que les plus belles dents! » et elle a crié aux femmes qui avaient le cou et les bras maigres : « Voici des colliers et des bracelets! » et elle a dit à celles qui avaient les épaules noires : « Voici de blanches dentelles et des châles d'un très-grand prix; cachez-vous, parez-vous! avec cela vous pourrez séduire bien des cœurs, avec cela vous pourrez l'emporter sur les femmes les plus parfaitement belles, avec cela vous serez plus que jolies, vous serez élégantes et fashionables. Courage donc; marchez la tête haute, ayez confiance, et vous verrez qu'on aime plus les femmes pour leur parure que pour leur beauté. »

Quand la société eut ainsi forgé toutes ses armes, quand elle eut remédié à tous les inconvénients, vaincu toutes les difficultés, elle attendit de pied ferme ces créatures d'élite, ces êtres privilégiés de la nature, auxquels sa prudence avait suscité tant de rivaux, contre lesquels son génie avait élevé tant d'obstacles. Alors elle pouvait du moins lutter avec ces orgueilleux favoris et s'opposer de toute sa force à leurs prétentions envahissantes. A celui qui avait reçu en partage force, intelligence et beauté, elle pouvait dire : « Sois fier, tu possèdes des trésors réels ; mais sois humble aussi, car il te manque tous les biens que je puis donner. La nature a trop fait pour toi, je ne te dois rien ; elle t'a créé pour dominer et pour séduire, mais moi je te condamne à obéir, à travailler ; elle t'a fait puissant et superbe, moi je te fais pauvre et obscur ; elle te destinait à être partout au premier rang, moi je te destine au dernier. C'est à toi de reconquérir ta place par ton courage, si tu le veux ; par ton génie, si tu le peux. Ah ! tu n'avais point d'égaux : eh bien, je t'en ai donné, moi ! »

Et par contre, appelant à elle l'homme qui n'avait rien reçu de la nature, qui était né chétif, abject, hideux, le malheureux qui n'avait devant lui qu'un avenir de désespoir et de honte, la société pouvait lui dire : « Sois humble, car la nature t'a maudit, mais sois fier aussi, car je t'ai comblé de tous les biens que ma puissance a su créer. La nature pour toi s'est montrée injuste, avare, cruelle ; moi, je suis compatissante et prodigue ; elle t'avait condamné à végéter dans la misère et dans l'isolement, moi je t'ai fait renaître pour vivre dans l'abondance et dans la joie. Les femmes t'auraient fui comme un objet d'horreur et de dégoût ; grâce à moi, les femmes vont rechercher ton amour comme une gloire, et leurs agaçantes coquetteries vont t'enivrer. Vois déjà cette tendre mère qui t'accueille d'un air si prévenant ; mendiant hideux, elle t'aurait fait chasser de sa basse-cour, dans la crainte que ton aspect épouvantable ne fît accoucher de peur sa fille aînée. Eh bien, grâce à moi, elle te regarde avec bienveillance, et en te regardant, toi si laid, elle n'est agitée que d'une pensée : c'est d'obtenir la préférence pour sa fille cadette, qu'elle veut te donner pour épouse ; c'est de jeter dans tes bras difformes cet ange de beauté qu'elle

instruit depuis longtemps à te plaire et à qui elle fait déjà comprendre que l'on pouvait t'aimer. C'est que moi je suis savante dans l'art des métamorphoses! La nature avait fait de toi un crétin monstrueux, — moi je t'ai fait un grand d'Espagne de première classe, je t'ai donné le rang et la fortune, et par ces seuls dons je t'ai restitué ta part d'orgueil, de bonheur et d'amour. Des égaux, tu n'en avais point; je t'ai donné des valets, des complaisants, des flatteurs; bien plus encore, des envieux! »

Mais, direz-vous, tous les grands d'Espagne ne sont pas des crétins hideux, il y en a de fort beaux et de fort aimables; les hommes beaux et intelligents ne sont pas tous pauvres et obscurs, il y en a de très-opulents et de très-célèbres; les femmes riches ne sont pas toutes laides, il y en a de fort jolies qui réunissent tous les avantages, qui ont les longs cheveux et les brillants diadèmes, les beaux yeux et les diamants, les belles dents et les perles fines, les beaux bras et les bracelets, les blanches épaules et les dentelles. Il y a des gens merveilleusement dotés qui ont accaparé tous les bienfaits de la nature et tous les dons de la société. Eh! sans doute, c'est un malheur; mais la société n'est pas coupable de ce malheur. Il y avait aussi jadis des gens qui mettaient cinq numéros à la loterie, et dont les cinq numéros sortaient. C'était aussi une grande injustice que ce quine si heureusement gagné; mais jamais il n'est venu à l'idée de personne d'accuser la loterie de cette injustice.

Soit, c'est un malheur. — Non pas pour nous, vraiment; nous appelons cela un bonheur, parce que nous sommes poëte, et que nous aimons l'harmonie, et que, loin de nous attrister, rien ne nous plaît autant que cet accord parfait d'un haut rang et d'une noble nature, que cette brillante union de l'opulence et de la beauté; parce que nous avons reçu du ciel la plus humble mais aussi la plus douce des facultés, la plus fertile en jouissances, la faculté de l'admiration. Ah! cet heureux don aide à supporter bien des privations et des injustices! Cela rend indulgent pour les richesses d'autrui. Cela fait qu'on regarde avec calme ces superbes objets dont l'orgueil se pare, car on se console de ne

pas les posséder en les admirant. — Mais pour ceux qui sont philosophes, pour les républicains, pour les libéraux, nous en convenons, c'est un grand malheur qu'il y ait au monde des gens si parfaitement heureux. Toutefois, ce qui doit faire supporter ce malheur, c'est qu'il est bien rare, c'est que le nombre de ces gens si heureux est bien petit. Aux plus favorisés il manque toujours quelque avantage. Celui-ci a la fortune et la beauté, sans la naissance. Celui-là qui a l'esprit et la naissance, est fort laid; ce duc charmant n'a pas le sou, ce millionnaire n'a point d'esprit; c'est que sur trente millions d'habitants il n'y a peut-être pas dans tout le pays cent personnes favorisées si complétement. C'est aussi que de tels bonheurs, quand ils sont extrêmes, s'achètent par de tristes infirmités, par de terribles catastrophes; c'est enfin qu'ils ne peuvent durer.

Hélas! n'avez-vous pas remarqué naguère encore ce triste phénomène de la perfection puni fatalement? L'idéalité réalisée porte malheur! O philosophes et libéraux, rassurez-vous, il existe, pour vous aider dans votre œuvre de nivellement, une vieille envieuse plus implacable que la vieille opposition, plus radicale que la jeune république; une vieille jalouse, la mort, qui fait promptement justice de ce qui est trop parfait, trop pur, trop beau et trop aimé.

Rappelez-vous le sort de cette jeune princesse si belle, fille de France et femme de génie... morte à vingt ans!

Rappelez-vous le sort de ce jeune prince dont on nous vantait l'esprit et la beauté. C'était le petit-fils des Césars et l'enfant de Napoléon... mort à vingt ans!

O philosophes! philosophes! ayez pitié des beaux destins!

Et vous, poëtes sublimes, étoiles des peuples, phares du siècle, restez sur la montagne du haut de laquelle vous éclairez le monde, et ne descendez pas dans la plaine pour suivre la fausse voie que les sophistes ont tracée; apôtres de vérité, chantres divins, parlez toujours la langue sacrée, et n'empruntez pas ce mot menteur au vocabulaire de l'envie : l'égalité!... Ce mot-là est presque un blasphème dans votre bouche. L'égalité!... mais, dans un temps où chacun travaille pour acquérir et mériter, l'égalité, c'est l'injustice.

L'égalité, c'est l'utopie des indignes.

Et d'ailleurs, si cette égalité que vous promettez était établie, si les priviléges du rang et de la fortune étaient supprimés, il ne resterait plus que ceux du génie, et votre part serait trop belle. Allons, soyez généreux, laissez vivoter ces vanités suprêmes, elles maintiennent l'équilibre; comme cela, du moins, il y a encore quelques personnages qui peuvent lutter avec vous. Il y a encore quelques millionnaires et quelques rois qui peuvent se croire vos égaux.

Et vous, madame, vous que la nature a comblée de ses dons les plus précieux, vous qu'elle a bercée avec tant d'amour, vous qu'elle a parée avec tant d'orgueil, vous sa création favorite, vous son chef-d'œuvre, vous sa plus charmante injustice, ne soyez pas ingrate envers votre sort. Ne disputez pas à ces pauvres riches, à ces humbles nobles, les minces trésors de la fortune, les fades couleurs du blason. Ne soyez point si cruelle pour cette petite marquise, et laissez-lui ses parures. A chacune ses diamants. Ceux que vous avez dans la tête ont plus de prix que ceux qui brillent sur son front. Laissez-la se promener tranquillement dans sa calèche, et ne semez point de tant d'erreurs, de tant de ronces et de tant de menuisiers l'obscur chemin de sa vie. Quoi! vous avez reçu en partage le génie et la beauté, ces présents superbes dont Satan lui-même fut enivré, et vous vous préoccupez de ce qu'il y a sur la terre des femmes d'un rang plus ou moins élevé!... Mais, madame, vous ne comprenez donc pas votre gloire, vous ne sentez donc pas votre bonheur, vous ne savez donc pas que le jour où vous êtes née la société a été forcée de créer au moins vingt duchesses, cinquante marquises, cent comtesses et trois cents baronnes, pour dédommager un peu toutes ces pauvres femmes dont vous avez pris la part.

Ah! nous, nous n'avons reçu qu'une bien pâle étincelle dans l'injuste partage de l'immortelle clarté; mais nous ne donnerions pas cette lueur, cette flamme tremblante, pour toutes les splendeurs de la plus brillante fortune et du plus haut rang. Nous n'avons obtenu au banquet de la renommée qu'une place bien modeste; mais nous ne trouvons pas que ce soit l'avoir payée trop cher que de l'avoir achetée par l'ironie des sots, par les ennuis de la pauvreté et par la rigueur du travail.

Et nous avons le courage ou plutôt l'orgueil de dire que nous ne rêvons point l'égalité.

Mais l'égalité devant la loi! criera-t-on. — Nous ne l'admettons pas plus qu'une autre. Eh! c'est vraiment devant la loi qu'il ne saurait y avoir d'égalité. Il n'y a devant la loi que des innocents et des coupables, que des possesseurs et des usurpateurs, que des honnêtes gens et des fripons, que des oppresseurs et des opprimés, que des assassins et des victimes, et nous ne pensons pas que ces gens-là puissent jamais se regarder entre eux comme des égaux.

Non, non, les hommes ne sont égaux ni dans la vie ni dans la mort. Ne parlez plus de ce prétendu niveau de la tombe, de ces six pieds de terre qui suffisent au mendiant comme au roi. Mensonge! toujours mensonge! La mort n'égalise rien : à sa dernière heure, l'homme qui a lâchement vécu n'est pas l'égal de celui qui a vécu noblement. A son dernier soupir, l'homme dont l'existence a été douce et belle n'est pas non plus l'égal de celui qui a souffert toujours. Les vertus sont des titres, les souffrances sont des droits. On ne s'améliore pas en vain, on ne souffre pas inutilement. Dieu est un maître équitable, qui récompense chacun selon ses œuvres, et surtout selon ses peines. Heureuse l'âme qui a l'intelligence de ses douleurs! pour elle les larmes ont un langage qu'elle comprend, le désespoir a des promesses qu'elle écoute. Oh! qui de nous ne l'a senti, qu'en nous frappant Dieu s'engage, et qu'il est de certains chagrins, de certains tourments inouïs, insupportables, horribles, qui le compromettent avec nous pour l'éternité!

Non, ceux qui auront toujours ignoré ces affreuses peines ne seront pas, au jour du jugement dernier, les égaux de ceux qui les auront connues et dévorées.

LETTRE HUITIÈME.

Les Nabuchodonosor. — Les *sept petites chaises*. — Le concert turc.

17 avril 1841.

Nous entendons dire chaque jour : « Il n'y a plus de préjugés.... Maintenant que les préjugés sont abolis.... C'était bon dans le temps où il y avait des préjugés, mais aujourd'hui.... »

Aujourd'hui il y en a plus que jamais! bien mieux, il y en a partout, et sur tout; des préjugés qui se croisent, des préjugés mutuels. Eh! comment voulez-vous que dans un pays de parvenus il n'y ait point de préjugés? Qu'est-ce donc que la soif de parvenir, si ce n'est le besoin d'atteindre un haut rang qui permette de mépriser tous ceux qu'on a connus dans sa jeunesse? Qu'est-ce que l'ambition, si ce n'est le préjugé des honneurs? Or, quand on a le préjugé des honneurs d'aujourd'hui, on devient, malgré soi, complice des orgueilleux qui ont le préjugé des honneurs d'autrefois. Rechercher ardemment ce qu'ils ont obtenu, c'est en reconnaître la valeur. N'ont-ils pas le droit de dire à celui-ci, par exemple : « Vous êtes fier d'être président; eh bien, moi, je compte trois présidents parmi mes aïeux! » — A celui-là : « Vous êtes fier d'être ministre de Sa Majesté Louis-Philippe; eh bien, mon arrière-grand-père était ministre de Sa Majesté Louis XIV! » — A cet autre : « Vous ambitionnez l'honneur de représenter le roi-citoyen auprès du républicain Espartero; eh bien, mon grand-oncle a eu l'honneur de représenter, en 1528, le roi très-chrétien auprès de Sa Majesté Catholique! » Etc., etc., etc. — Vous voyez donc bien que ce sont les parvenus qui entretiennent les préjugés.

D'ailleurs, comme ces nouveaux orgueilleux prennent toutes les places, ils réduisent les anciens orgueilleux à ne plus vivre que de leurs souvenirs. On les exclut du présent, ils se réfugient dans le passé; ils se consolent d'être, par leur fidélité même, privés de tous les emplois, en se rappelant les emplois glorieux exercés jadis par leurs ancêtres. Ils s'amusent à compter leurs quartiers; que voulez-vous? ils n'ont plus autre chose à faire; ils jouent à cela, en attendant une occupation plus sérieuse. C'est votre faute; c'est vous qui faites leur force, messieurs les parvenus; vous êtes friands de leurs vanités, vous leur donnez du prix; vous les exilez des affaires, ils se rassemblent pour se moquer de vos prétentions; leur orgueil s'accroît dans l'isolement, et le préjugé qu'ils nourrissent contre vous s'augmente du préjugé que vous affichez contre eux.

Quoi! il ne leur reste plus qu'un avantage, un seul, et vous

voulez qu'ils l'abdiquent! ce serait de la folie; ils doivent y tenir d'autant plus que vous ne leur en laissez pas d'autres.

Et rien n'est plaisant comme d'entendre un projet de mariage se discuter aujourd'hui dans le grand monde.

Ce n'est pas dans la société, dans la famille, dans les relations du jeune homme, qu'on va chercher des renseignements; non, c'est à la bibliothèque : on va sournoisement consulter de vieux parchemins; et si là on découvre que le prétendu porte un nom trop jeune de deux ou trois cents ans, on le congédie sans pitié, malgré son esprit, malgré sa supériorité réelle, malgré son amour; et, sans scrupule, on lui préfère un rival plus heureux, qui est laid, malingre, à moitié crétin, tout à fait sourd, dont la personne est dégoûtante, mais dont le blason est irréprochable.

Une mère apprend que le noble époux qu'elle destine à sa fille chérie est doué, par exemple, de cette infirmité cruelle que guérissait le roi de France et que ne guérit plus le roi des Français.... Cela ne change rien à ses projets de mariage; qu'importe que son gendre ne soit pas d'une bonne santé, s'il est d'une bonne maison! Mais elle apprend que le prétendu, qu'elle croyait être de la grande maison des Nabuchodonosor de Normandie (nous choisissons ce nom bizarre exprès pour éviter toute allusion), est au contraire des petits Nabuchodonosor d'Auvergne; qu'il ne descend pas des *bons* Nabuchodonosor; qu'enfin lui-même est un *mauvais* Nabuchodonosor.... Aussitôt elle retire sa parole : tout est rompu.... Et n'allez pas croire que la jeune fille se désespère et qu'elle réclame contre cet arrêt fatal; non, non, elle-même connaît tout le prix des véritables Nabuchodonosor; elle ne voudrait pas s'exposer à une mésalliance; elle ne voudrait pas subir le sort de cette femme dont on nous contait hier l'histoire malheureuse : fille d'un grand nom qui voulait porter un grand nom, et qui dans son choix s'était trompée. — Elle est tombée sur un mauvais... mari?... — Bien pis! elle est tombée sur un mauvais... Nabuchodonosor. Trois mois après son mariage, elle découvre que son mari n'est pas de la grande famille dont il porte le nom!... Il n'est pas des bons Nabuchodonosor, il est des mauvais Nabuchodonosor. — Infortunée! je la plains! — Ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle est grosse, et que cette découverte gâte

pour elle toutes les joies de la maternité. — Sans doute, elle ne fera jamais que de mauvais Nabuchodonosor, et, comme madame de la Reynière, elle s'écriera : « Tant souffrir pour mettre au monde un vilain ! »

Quand une jeune fille, noble et riche, veut, par hasard, épouser un jeune homme distingué appartenant à une famille noble, mais moins ancienne que la sienne, on crie à la démence : Une X... épouser un Y...! c'est indigne!... Dans ce monde-là, on ne comprend pas qu'une antique famille depuis trois cents ans oubliée s'allie à une famille nouvelle depuis trois cents ans illustre. La vanité a des détails infinis. On observe cent variétés de l'espèce ; on croit les connaître, pas du tout; on en découvre encore cent autres à étudier ; on s'y perd. Le plus court est de rire de toutes en masse : c'est le seul moyen de simplifier la question.

Ce n'est pas tout. Quand chacun de son côté a bien fait valoir les droits de son rang, la gloire de son nom, il arrive quelqu'un qui vient vous prouver positivement, historiquement, qu'il n'y a plus de grandes familles. — Quoi ! les M...? — Branche cadette ! — Les R...? — Famille éteinte depuis longtemps ! — Les G...? — Il n'y en a plus ! — Or, s'il n'y en a plus, à quoi bon se quereller pour en être?

Cela fait toujours croire à quelqu'un qu'on en est.

Et cela se passe aux mêmes heures, dans le même instant que les utopistes réformateurs modernes suppriment nom, famille, propriété, etc., etc.

Le siècle est complaisant, il admet les idées de tout le monde; mais soyons de bonne foi, avouons-le : si ses idées ne se ressemblent point, elles s'assemblent; l'exagération des unes explique l'excès des autres, la démence de celles-ci devait nécessairement faire naître l'extravagance de celles-là.

Ces réflexions nous sont venues en écoutant les étranges conversations qui ont lieu depuis quinze jours, à propos des vingt mariages de la saison ; car c'est la saison des mariages. En vérité, nous ne savons pas pourquoi on ne porte plus de la poudre; on ne parlait pas autrement sous une perruque poudrée : alors les pensées n'étaient pas plus sages, mais du moins la tête était parfumée.

N'oublions pas de vous conter une charmante niaiserie. Il y a huit jours, un de nos amis (ce n'est pas à lui que ce mot s'adresse), un de nos amis arrive chez nous en riant comme un fou. « Qu'avez-vous donc? — Je viens de rencontrer madame de ***. — Que vous a-t-elle dit de si plaisant? — Elle m'a demandé si j'allais ce matin aux *sept petites chaises*.... — Qu'est-ce que ça veut dire? — Au *steeple-chase!* » — Ceci me rappelle une naïveté du même genre. Une femme disait dernièrement, en parlant de je ne sais quel concert : « J'étais enchantée, j'étais transportée au *seizième siècle!* — Eh bien? — Elle voulait dire au septième ciel : le nombre sept est décidément malheureux. — Oui, mais j'aime mieux mes *sept petites chaises*, c'est plus gracieux, c'est plus anglais. Prononcez bien vite cela : *sept petites chaises*... on dirait que vous avez passé votre vie en Angleterre! »

L'autre soir, chez madame Merlin, Lablache a chanté une chanson italienne adorable. C'est un buveur ivre qui bâille en chantant, et fait en bâillant de merveilleuses roulades. Ce bâillement était si parfaitement bien imité, que tout le monde, malgré soi, bâillait, mais bâillait en s'amusant, ce qui était une nouveauté fort piquante. A la dernière roulade bâillante, quelqu'un nous dit : « Voyez donc quelle sympathie! nous bâillons tous. — Oui, reprit M. de X... en bâillant, mais nous ne faisons pas la roulade. »

La semaine passée, chez un célèbre orientaliste, il y a eu un concert turc. « Qu'entendez-vous par un concert turc? — C'est un concert qui se compose d'un Turc jouant à lui seul de tous les instruments de son pays. D'abord, ce Turc a joué de la *guzla*, petite guitare à trois cordes dont le manche a deux mètres de long : c'est une sorte de pelle harmonieuse. On ne *pince* pas de cet instrument, on l'égratigne avec une baleine; les ritournelles durent une heure et demie, l'air ne dure que quatre ou cinq minutes. On croit avoir affaire à un exécutant; point, c'est un chanteur, mais un chanteur fort en retard. Quand il commence à chanter, cela veut dire que le morceau est fini. L'air est proportionné à l'instrument; la ritournelle est proportionnée au manche. Après avoir grignoté de la guzla, le Turc a pris un gros violon de bois blanc, si

lourd, qu'il était obligé de le poser sur ses genoux, et puis il a encore entrepris une éternelle ritournelle. Il obtenait de cet énorme alto de petits sons turcs très-bizarres; ce n'était point jouer du violon, mais jouer avec un violon. Tout le monde riait; plusieurs femmes se sont évanouies de rire. Ce Turc chantait très-doucement; les Turcs ne comprennent point que l'on crie en chantant, les barbares!

LETTRE NEUVIÈME.

Fureur des Nabuchodonosor. — Complaisance des grands seigneurs. — Les bas bleus libres. — La chasse au lion. — Bals Thorn. — La dame aux *sept petites chaises*.

26 avril 1841.

Il paraît que depuis huit jours les Nabuchodonosor sont furieux contre nous, les *mauvais*, comme vous le pensez bien. De nos plaisanteries, les bons Nabuchodonosor n'ont fait que rire; mais les autres se sont fâchés, et vraiment il y avait de quoi : les accuser d'être follement orgueilleux en leur prouvant qu'ils n'ont même pas le droit de l'être! c'était beaucoup pour une fois. Leur colère est naturelle, mais elle est maladroite aussi, et le monde s'amuse fort de leur dépit, qui est un aveu.

« Pourquoi donc M. de *** se fâche-t-il? Cette critique ne le regarde pas. — Si vraiment. — N'est-il pas de l'ancienne famille de ***? — Il n'en est point. Son nom est un nom de terre : il s'appelle tout bonnement M. S.... — Vous m'en direz tant! — Et M. de X...? — Ah! lui, c'est autre chose, il n'a pas même le droit de se fâcher. — Pourquoi cela? — Parce qu'il n'est pas même un *mauvais* Nabuchodonosor. — Je croyais.... — Je vous dis qu'il n'est rien du tout, ni bon, ni mauvais, ni Nabu, ni chodo, ni nosor, et que sa colère est une prétention très-ridicule. »

Oh! depuis huit jours, nous avons appris à ce sujet bien des choses qui seraient très-plaisantes à raconter, car cela nous arrive souvent de ne comprendre que le lendemain ce que nous avons dit la veille. Nous avons tellement peur des allusions, que, pour les éviter, nous prenons des détours extrêmes qui nous mènent précisément à d'autres allusions plus dange-

reuses. Ce que nous craignons de dire, nous ne le disons pas; mais nous disons autre chose, et nous faisons de l'esprit sans le savoir. Nous déguisons si bien l'aventure de celui-ci, qu'elle se trouve être l'aventure de celui-là. Les critiques et les romanciers ont du malheur; ils ne peuvent peindre un ridicule sans faire un portrait, imaginer un roman sans révéler une histoire. Aussi pourquoi se piquent-ils de faire de la vérité? Les bouquets de Dorat et les bergers de Florian ne fâchaient personne. Faudra-t-il donc en revenir là? Non, il faut faire son métier en conscience, l'accepter franchement avec ses ennuis et avec ses périls. Notre rôle est de peindre les ridicules du jour, les vôtres aussi bien que les nôtres, dont nous rions souvent de très-bon cœur. Peignons-les donc sans nous préoccuper du danger de les trop bien peindre. Raconter les mœurs du temps, tel est notre devoir. Si nous parlons de vous, monsieur, et de vous, madame, c'est votre faute; pourquoi êtes-vous un trait de mœurs?

Eh! mon Dieu, nous n'y mettons point de malice, nous n'en voulons à personne; nous regardons et nous rions, voilà tout. Quand nous voyons, par exemple, des gens que l'orgueil seul fait vivre manquer d'orgueil, et s'en aller, pour quelques tristes fêtes, flatter le premier Américain venu; quand nous voyons de grandes dames et de grands seigneurs, c'est-à-dire des personnages qui font profession de dignité, supporter des impertinences que le plus humble solliciteur ne voudrait pas supporter, nous trouvons cela étrange, et nous le disons, nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons les ennemis de la royauté s'associer à la royauté pour étouffer la liberté; quand nous voyons des lois de mort votées complaisamment par bonne grâce, nous trouvons que cela est étrange, et nous le disons, nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des législateurs sévères se préoccuper si vivement du regret que pourraient éprouver quelques bas bleus de génie dans le cas où des maris récalcitrants voudraient les empêcher d'écrire et de mettre au grand jour leurs œuvres, au lieu de s'inquiéter du sort de tant de pauvres mères de famille qui, grâce à nos lois tyranniques, ne peuvent pas même

sauver leur dot, le fruit de leur travail, le pain de leurs enfants, des mains d'un mari fripon, joueur ou frauduleusement infidèle, nous nous permettons de dire : Cela est une risible inconséquence. Et, certes, nous en avons bien le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des hommes d'esprit poursuivre d'une haine mesquine un grand talent et le combattre par des manœuvres indignes de *gentilshommes* de lettres, nous disons que cela est misérable, et nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des anciens maîtres d'école, des épiciers retirés, s'arroger à eux seuls le droit de diriger les destinées du monde, nous trouvons cela fort plaisant, et nous le disons. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des poëtes rêveurs comme l'auteur du *Chemin de traverse*, comme l'auteur de *Sous les tilleuls*, comme l'auteur de *Fortunio*, et même comme l'auteur de *Madeleine*, condamnés à se faire journalistes critiques par la *bourgeoiseté* des goûts et par l'*impoésie* des temps, et forcés de s'occuper toute la journée de choses et de gens qui leur sont si parfaitement indifférents, nous trouvons que cela est triste, et que c'est un bien affreux... trait de mœurs.

Quand nous voyons les femmes les plus *collet monté* de Paris, celles qui, par dévotion, ne vont jamais au spectacle, se réunir dans un petit salon pour voir cette bouffonne parade qui a pour titre : *Passé minuit*, — parade déjà fort risquée jouée à distance et par Arnal, sur un petit théâtre, mais qui doit sembler bien autrement intime représentée dans une chambre, et jouée par un M. de B..., de C... ou de L..., qu'il faut complimenter après le spectacle, — nous trouvons cela fort étrange, et vous le trouvez aussi; peut-être en doutez-vous? Rien n'est plus vrai, pourtant. *Passé minuit* a été joué, l'autre soir, dans le petit salon de M. W..., devant le parterre le plus scrupuleux, qui s'en est beaucoup amusé. Demandez plutôt à M. de Castellane ; il sait bien cela, lui qui a eu le bon goût de refuser deux fois qu'on jouât cette pièce-là publiquement sur son théâtre. Trait de mœurs.

Quand nous voyons, dans nos fêtes les plus élégantes, cette

tactique nouvelle, qu'on pourrait appeler la *chasse au lion;* quand nous voyons nos jeunes femmes traquer l'homme à la mode dans un bal comme un daim dans une forêt, le relancer de salon en salon, guetter son passage dans l'embrasure des portes, l'attirer du regard, le provoquer de la voix en répétant son nom; et, s'il passe sans les voir, entreprendre, en compagnie d'une amie, d'une confidente victime, un voyage plus que sentimental à sa poursuite, au lieu d'attendre patiemment et dignement qu'il daigne venir jusqu'à elles, nous trouvons cela très-peu modeste, mais très-humble, et nous le disons. Trait de mœurs.

Quand nous voyons enfin....

Quand aura-t-il tout vu?
Ah! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien....

A propos d'allusions et de portraits, on s'obstine à reconnaître tous les personnages du dernier roman publié par *la Presse :* MATHILDE. Toutes les bossues méchantes sont des *comtesses de Maran;* tous les parvenus fourbes et insolents sont des *Lugarto;* toutes les duchesses sensibles sont des *duchesses de Richeville;* toutes les jeunes filles romanesques et cupides sont des *Ursule.* Chacun de ces tristes portraits a une douzaine d'originaux; mais, chose singulière! dans le caractère de *Mathilde,* qui est charmant, et dans celui de *Rochegune,* qui est parfait, on n'a encore reconnu personne. Cependant, si tous les personnages de ce livre sont des portraits, comme le prétendent les éditeurs et les méchants, c'est-à-dire les intéressés, ces deux personnages-là sont des portraits aussi; leur ressemblance existe certainement; d'où vient donc qu'on ne l'a pas encore trouvée? Cela vient de ce qu'on ne l'a pas cherchée.

Les bals de printemps sont en grand nombre, mais peu nombreux; les femmes y affectent une simplicité pastorale. Uniforme : robe d'organdi blanche, guirlande de fleurs naturelles, poses moins naturelles, regards plus que francs, discours plus que naïfs. Les bals du colonel Thorn sont toujours d'une grande élégance et d'une grande fraicheur, le chiffre des

invités ne s'élève pas au-dessus de cent trois. La dernière fête a été encore troublée par les appréhensions du maître de la maison, dont la monomanie, vous le savez, est de se croire toujours poursuivi par des journalistes. Chaque fois qu'il entend annoncer M. d'Escars, malgré lui ses angoisses recommencent; il croit voir apparaître M. Karr. L'autre jour on a annoncé M. le prince d'Hénin, il a entendu M. Jules Janin; il a pâli. Un moment après, on a annoncé M. le comte Charles de Mornay; il a cru entendre : M. le vicomte Charles de Launay; il s'est évanoui. A peine était-il revenu à lui, qu'on a annoncé M. de la Villegontier; cette fois il a entendu : M. Théophile Gautier; c'en était trop, il a eu une attaque de nerfs, il a fallu l'emporter. On espère que cette affection n'aura pas de suites dangereuses : c'est une maladie bien connue sous le nom d'*entérite folliculaire*.

Le mot de la dame aux *sept petites chaises* a tant de succès, que de tous côtés on nous apporte quelques naïvetés de sa façon. L'autre jour, elle parlait politique comme elle parle anglais. « Votre M. Thiers, disait-elle, je ne trouve pas du tout que ce soit un *nègre* en politique. » Elle racontait aussi, dernièrement, que sa voiture s'était cassée; elle ajoutait : « J'ai été obligée, pour rentrer chez moi, de prendre une *citadelle* » (comprenez *citadine*). Elle disait encore à un de ses amis, qui allait et venait dans son salon, en cherchant son chapeau, sans doute : « Qu'est-ce que vous avez donc ce soir? vous avez l'air d'un *âne* en *plaine!* » Elle doit partir la semaine prochaine. Quel dommage! mais elle écrira!

LETTRE DIXIÈME.

Les plaisirs. — La haine des gens qui s'ennuient contre les gens qui s'amusent. Le baptême du comte de Paris. — Un député indépendant.

8 mai 1841.

Jamais à aucune époque de l'année, et du monde peut-être, Paris ne s'est amusé avec plus d'ardeur qu'il ne le fait en ce moment. On folâtre toute la journée au bois de Boulogne et aux Champs-Élysées; on minaude toute la soirée au spectacle,

à l'Opéra, dans les concerts publics et particuliers, et puis on sautille toute la nuit dans les bals charmants, plus ou moins intimes, qui durent jusqu'à huit heures du matin : c'est d'étiquette. Ceux qui ne vont que jusqu'à six heures sont des bals manqués; on n'en parle pas. Quelques maîtres de maison perfides, quand la fête se prolonge par trop, la terminent brusquement par un coup d'État : ils font ouvrir les fenêtres. Alors l'astre du jour, impitoyable et malveillant comme un journaliste, vient plonger dans la salle de bal ses rayons critiques. Il regarde avec un malin sourire tous ces visages démasqués, toutes ces gazes fanées, toutes ces fleurs flétries ; et la troupe joyeuse, effrayée de sa propre image, s'enfuit. Une seule femme, élégante célèbre, reste jolie à cette heure fatale. On s'en étonne, on s'extasie. Le beau mérite! elle n'a pas encore vingt ans!

Ces petits bals sont en général divisés en deux périodes distinctes, qu'on pourrait appeler la période classique et la période romantique, si ces dénominations n'étaient point trop vieilles. Dans la première période, dans les premières heures du bal, les contredanses, assez confuses, s'animent, mais doucement; cela veut dire que les jeunes personnes sont en majorité dans la fête, et que les mères prudentes surveillent leurs innocents plaisirs afin qu'ils persistent à être innocents.

Alors les merveilleuses cèdent la place aux jeunes filles; elles daignent valser, mais elles dansent peu. Plus tard, au contraire, quand les jeunes filles sont enlevées par leurs mères, quand la fête se trouve soulagée du poids énorme de la convenance suprême, c'est-à-dire du respect qu'inspire l'ignorance, la seconde période du bal est proclamée. Les favorites de la mode s'emparent du terrain. Les danses romantiques se dessinent, un aimable abandon succède à une contrainte pénible; l'orchestre intelligent devient plus sonore; les conversations, moins bruyantes, deviennent plus intelligibles; les médisances s'arrêtent, c'est l'heure où chacun parle de soi; on ne fait plus d'esprit, c'est l'heure où il suffit d'être belle; et l'on profite de la confiance générale pour paraître avec tous ses avantages bien franchement. Ainsi, par exemple, les femmes qui ont de beaux bras ôtent leurs gants et dansent sans gants,

ce qui nous paraît un peu bien intime. On proposait l'autre jour à une jeune femme assez moqueuse d'imiter cette mode nouvelle : « Je le veux bien, dit-elle avec malice, j'ôterai mes gants, mais c'est à une condition. — Laquelle ? — C'est que toutes ces dames ôteront leur peigne. » Le trait était mordant, car presque tout le monde a de véritables mains, tandis que les fausses nattes sont très-communes, surtout sur le front des très-belles femmes, qui ont rarement de beaux cheveux.

Et vous pensez bien que, lorsque l'on danse sans gants, on danse aussi sans façon. On en arrive malgré soi à imiter les danses inimitables. Les prudes crient au scandale. Pour nous, nous regardons ce zèle exagéré comme un symptôme heureux qui annonce une réforme, depuis longtemps désirée, dans le système de la danse parisienne. En France, on procède en toute chose par excès. On ne se corrige d'une exagération que par l'exagération contraire ; puis, après le premier coup de feu, on se calme, et l'on se montre convenable pendant quelque temps. Aux coiffures trop hautes ont succédé les coiffures trop basses ; puis sont venues les coiffures ni trop hautes ni trop basses. Aux robes trop simples ont succédé les robes à huit volants, puis sont venues les robes raisonnablement élégantes. Aussi, nous l'espérons, à la danse morne, disgracieuse et niaise adoptée depuis quinze années, succédera bientôt la danse coquette, séduisante, mais digne et modeste, de nos mères. Cette danse grivoise qu'on essaye aujourd'hui n'est qu'une transition. Nous le répétons, dans ce beau pays des abus, les excès contraires sont les *transitions* naturelles. Oh ! quel triomphe nous prédisons à la femme intrépide qui aurait le courage d'apprendre à danser! Puisque vous hasardez des poses étranges, pourquoi craignez-vous de risquer quelques jolis pas? Vous osez mal danser comme des grisettes, et vous n'osez pas bien danser en femmes comme il faut ! — On se moquerait de nous, dites-vous; nous serions ridicules. — Mais vous seriez charmantes, tandis que maintenant vous êtes.... La phrase est mal construite, il ne faut point l'achever.

Ces fêtes qui se prolongent jusqu'au jour, ces soupers *déjeunatoires* font le sujet de toutes les conversations. Les femmes qui ont dépassé l'âge convenu des plaisirs ne pardonnent pas

à celles qui dépassent l'heure convenable des fêtes; elles en parlent avec une aigreur incroyable. « Autrefois, disent-elles, on y mettait plus de mesure. — C'est vrai, répondait hier M. de B... à l'une d'elles; autrefois on dansait jusqu'à sept heures trois quarts, mais jusqu'à huit heures du matin, jamais. » Chose étrange! à Paris, dans cette ville du plaisir, il est un crime qu'on ne vous pardonne pas : c'est de vous amuser. Les gens qui ont le tort de s'amuser sont des victimes vouées par la sottise à la médisance. On les poursuit de méchants propos, on leur prête toutes sortes d'aventures. S'il leur arrive un malheur, on s'en réjouit avec une affectation cruelle; on les accuse de tous leurs maux, comme si la ruine, la fièvre et la mort épargnaient les gens qui bâillent toute la journée! Pauvres esprits joyeux! on est bien injuste à leur égard. Ils valent pourtant mieux que les autres; et d'abord comme noblesse d'âme, ils ont un grand avantage pour eux, c'est qu'ils n'envient jamais ceux qui s'ennuient. Cette fureur des êtres languissants contre les gens qui s'amusent nous paraît non-seulement injuste, mais de plus très-impolitique. L'amusement est une des richesses de Paris. Pourquoi les étrangers viennent-ils de tous les pays habiter cette affreuse ville? Parce qu'on s'y amuse. Pourquoi gémissent-ils lorsqu'on leur ordonne de la quitter? Parce qu'ils s'y amusaient. Pourquoi la regrettent-ils en tous lieux et toujours? Parce qu'ailleurs ils ne s'amusent plus. C'est donc une faute, une immense faute que de vouloir étouffer imprudemment la joyeuseté parisienne : c'est ravir au trésor public son revenu le plus certain : c'est tout simplement un crime d'État. Rendre Paris séduisant, enchanteur, irrésistible, tel est, au contraire, le devoir de la société française dans l'intérêt du pays. La bienveillance patriotique devrait être acquise à ceux qui professent la gaieté nationale; bien loin de les condamner, il faudrait leur voter des récompenses; on pourrait même compléter l'idée et faire déporter dans une île déserte tous les ennuyeux, comme nuisant à la prospérité du pays.

Amusez-vous donc, ô jeunes femmes! dansez, valsez, chantez, couronnez-vous de fleurs et soyez belles! On médit de vous, cela est vrai; mais on calomnie aussi les autres femmes

qui ne dansent pas, qui ne chantent pas, qui ne s'amusent jamais et qui sont laides. Et le mal que l'on dit d'elles est plus fatal que celui que l'on dit de vous, parce qu'elles vivent dans l'ombre et que l'ombre rend tout probable; tandis que vous vivez dans la lumière, et la lumière justifie. Vous avez enfin pour vous consoler vos succès, et le succès est une arme qui vous venge des attaques de l'envie d'une bien terrible manière: en les expliquant.

L'événement de la semaine est le baptême du comte de Paris. La cérémonie était fort belle et très-bien ordonnée. Les parures des princesses étaient éblouissantes et du meilleur goût. Madame la duchesse d'Orléans portait une robe blanche; elle était coiffée avec des plumes blanches, et couverte de magnifiques diamants. La reine des Belges, la duchesse de Nemours et la princesse Clémentine portaient des robes bleues; elles étaient coiffées de plumes bleues et aussi couvertes de diamants; et le soleil éclairait toutes ces parures : c'était un effet merveilleux!

L'enfant avait une longue robe de crêpe lisse doublée de satin blanc. Il a une charmante figure. Pendant le service, il ne paraissait pas trop effrayé; mais quand monseigneur l'archevêque s'est approché de lui, il a pâli. Les enfants ont un instinct qui les avertit de ce qui est solennel. Un visage épouvantablement laid ne leur fera pas trop peur; mais une figure belle, calme, sérieuse, froide, leur inspirera une crainte invincible. La cérémonie a duré démesurément pour les spectateurs arrivés de bonne heure afin d'être bien placés. La chaleur était excessive. Une femme de nos amies, qui assistait à cette solennité, en est revenue malade. En écoutant ses récits, nous nous disions en nous-même : C'est un bien grand bonheur que d'être paresseux, car enfin, si nous n'étions point paresseux, nous irions voir toutes ces choses-là, et ça nous fatiguerait bien.

Avant et après la cérémonie, les amateurs d'antiquité allaient regarder les fonts baptismaux de Notre-Dame, monument historique très-précieux. Nous avons trouvé une ancienne définition de ce monument dans un ouvrage, l'*Histoire du palais de Fontainebleau*, par M. Vatout, où nous découvrons chaque jour de nouveaux trésors historiques; cette définition

est faite à propos du baptême des trois enfants de Henri IV, qui eut lieu le 14 septembre 1606, à Fontainebleau, où l'on avait été obligé de transporter tous les préparatifs de la cérémonie, à cause de la peste qui était alors à Paris :

« Les fonts qui servent pour le baptême de nos rois avaient » été apportés de la chapelle du château du bois de Vincennes, » où ils sont curieusement gardés : c'est un grand bassin de » cuivre rouge, couvert de plaques d'argent, avec de petites » figures artistement travaillées ; le tout fort antique, ayant été » fait l'an huit cent nonante-sept (897). » Cette époque se rapporte à la fin du règne d'Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris.

Le concert monstre n'était peut-être pas assez monstre : c'était un superbe coup d'œil et un beau bruit, mais plus doux qu'on ne l'espérait. On s'attendait à être assourdi, et point du tout, ce n'était que sons agréables. Chacun est revenu désappointé. Le mot *monstre* a perdu beaucoup de sa valeur.

Le feu d'artifice était mélancolique; il affectait une trop grande simplicité. On ne voyait rien, et l'on n'entendait que des coups de canon; et le canon est une chose trop positive pour qu'on en abuse ainsi dans les effets artificiels. Le canon, c'est une langue sacrée; ne la rendez pas vulgaire. C'est une grande voix qui vous dit : Un prince vient de naître.... Un roi vient de mourir.... Celui-là est banni.... Celui-ci est élu.... Telle bataille est gagnée!... Respectez cette voix puissante, et ne la faites pas gronder inutilement aux heures folles du plaisir.

L'événement parlementaire de la semaine est le beau mot de M. Taschereau dans la séance de mardi dernier. Nous sommes heureux, convenez-en, d'avoir des ennemis qui disent de ces choses-là! Avoir pour ennemis les ennemis de Dieu, comme cela grandit! Au reste, nous connaissions déjà toute la malveillance de l'éloquent député de Loches contre les hommes et les cérémonies de l'Église. Le jour des funérailles de l'empereur, le farouche député s'était déjà déclaré hautement à ce sujet. Il était dans l'église des Invalides, dans la travée des députés, devant une autre travée remplie de femmes; là, nonchalamment étendu sur deux banquettes et la tête coiffée d'un chapeau indépendant, il assistait à la cérémonie et

l'égayait de malins propos. « Quel est ce député qui garde son chapeau dans une église? demanda une femme placée près de lui. — C'est M. Taschereau.... » Le roi arriva, M. le député garda son chapeau ; l'office divin commença, M. le député garda son chapeau ; le corps de l'empereur fut apporté dans l'église ; les vieux soldats s'agenouillaient, les vieux maréchaux s'essuyaient les yeux en se prosternant, les femmes tremblaient d'émotion, M. le député gardait son chapeau... et chacun était indigné, et l'on s'en allait en disant : « Si cet homme garde son chapeau devant des femmes, devant le roi, devant l'empereur, devant Dieu! devant qui donc l'ôte-t-il? » — Quelle question!... devant ses électeurs.

LETTRE ONZIÈME.

Les adieux. — Les projets d'été. — Les courses de Chantilly. — La mode des paris. — L'amour à la mode. — Projet de réforme gouvernementale.

17 mai 1841.

Oserons-nous avouer que nous sommes aujourd'hui à Paris quand tout le monde élégant est depuis trois jours à Chantilly? Pourquoi pas! N'est-il pas convenu que nous sommes d'une paresse incorrigible? et c'est élégant d'être paresseux.

Cette semaine, presque toutes les fêtes ont été des adieux; chaque maîtresse de maison avait dit : « Venez demain, venez après-demain, ce sera mon dernier mardi, mon dernier samedi.... » Ce qui rappelait ce fameux billet d'invitation d'un romancier célèbre : « Le vicomte et la vicomtesse d' *** prient » M. le marquis et madame la marquise de *** de leur faire » l'honneur de venir passer la soirée chez eux le vendredi » 22 mai 18.... *Ce sera leur dernier jour.* » Pour cette année, tous les derniers jours ont été superbes. Il y a encore beaucoup de monde à Paris, et les adieux ont été brillants, ce qui vaut mieux que d'être déchirants.

« Que faites-vous de votre été? » c'est la question que l'on se fait en s'abordant; et l'on est étonné de la variété des réponses. Les uns disent : « Je vais à Bade. Venez-y, mesdames M..., de B... y seront; il y aura plusieurs de vos

amis. » D'autres disent : « Nous allons à Dieppe; venez, les bains de mer vous feront grand bien. — Mais je me porte à merveille. — Alors ils vous feront du mal; c'est égal, venez toujours, vous n'en prendrez pas.... » Quelqu'un s'écrie : « Moi, je vais à Spa; qu'est-ce qui veut venir avec moi? — Je veux bien, dit un plaisant, mais c'est à une condition, c'est que nous prendrons par Toulouse, où je dois aller voir ma sœur. — Soit, je vous accompagne jusqu'à Toulouse; mais alors, au lieu d'aller à Spa, nous irons à Bagnères. — Comme vous tenez à vos projets! — Ah! le but du voyage m'est indifférent, pourvu que je ne sois pas à Paris au mois d'août, c'est tout ce que je demande. » « Et vous, madame, ne viendrez-vous pas dans notre voisinage aux eaux de Néris? elles sont toujours fort à la mode. Vous paraissez souffrante; ces eaux-là vous conviendront parfaitement. — Je ne crois pas à la puissance des eaux.... » Ceci veut dire : C'est le chagrin qui me rend malade, et les eaux, même les plus ferrugineuses, ne guérissent pas les peines de cœur.... — « Et vous, madame la duchesse, que ferez-vous? — Je m'en retourne aux champs, et je me réjouis de voir ma chère Touraine et de reprendre ma bonne vie de fermière. — Oh! je me défie des duchesses fermières. — Et vous avez bien tort. Une fois de retour au village, je me transforme complétement, je mets une grosse robe de laine et de gros sabots, et je cours les chemins comme une véritable paysanne. Vous me prendriez pour une gardeuse de dindons. — J'en doute, madame, et je crois qu'en fait de rusticité vous devez ressembler beaucoup à la princesse C.... Elle aussi a voulu se faire fermière quelque temps après la révolution, pour rétablir sa fortune que les événements politiques avaient endommagée. — Eh bien, que lui est-il donc arrivé? — Il lui est arrivé de dire le plus joli mot de princesse fermière qui se puisse imaginer. Sa sœur et son beau-frère étaient venus la voir; elle leur faisait, avec sa bonne grâce ordinaire, les honneurs de son château; elle leur expliquait tous les soins qu'elle faisait donner à sa basse-cour, une basse-cour modèle dont elle s'occupait elle-même. « Voyez mes poules et mes poulets, disait-elle, comme ils sont beaux! Vous en mangerez à dîner. Quant à mes canards, je ne vous

en donnerai point, je ne veux pas qu'on en serve sur ma table ; je les laisse devenir des oies pour les vendre plus cher. »

Le mot est charmant, on n'est pas plus princesse. M. de B..., à qui l'on racontait cette naïveté, et qui en riait comme un fou, disait : « Nous rions, et cependant que de spéculations, que d'affaires, que de conspirations, que de sentiments même, basés sur ce principe... d'une métamorphose impossible ! »

Quand on a bien parlé de ses projets pour l'été, on parle de l'Académie et du grand événement qui doit avoir lieu le 3 juin. — Et chacun se demande : « Avez-vous des billets? Comment faire pour avoir des billets? » Et l'on se confie les ruses que l'on se propose d'employer pour obtenir une place à cette mémorable séance.

« Il m'est venu une idée, dit quelqu'un. — Il faut vous en défier. — Pourquoi ? — Parce qu'il est probable qu'elle sera venue à tout le monde. —Mais je vous trouve très-impertinent ; j'ai la prétention d'avoir des idées tout à fait originales et qui ne viennent pas à tout le monde. — Je le crois. Veuillez dire votre idée. — C'est d'écrire à Victor Hugo lui-même. — Ah ! je le savais bien que votre idée était mauvaise ! vous êtes la soixante-septième personne de ma connaissance à qui cette heureuse inspiration soit venue !... — Vous m'étonnez ; c'est pourtant bien hardi. — Très-hardi, mais il y a déjà soixante-six personnes qui ont été plus hardies que vous, puisqu'elles ont écrit avant vous; d'ailleurs, l'idée ne valait rien. Un récipiendaire, quel qu'il soit, n'a jamais de billets à donner à des inconnus. Ceux qu'on lui réserve sont destinés de toute éternité à sa famille, à ses amis, à ses protecteurs, s'il en a eu ; à ses obligés, s'il en a ; à ses collaborateurs, quand c'est un auteur du second ordre ; à ses séides, quand c'est un génie sectateur ; à ses partisans, quand c'est un homme d'État. Et puis, à toutes ces femmes aimées, aimables et aimantes (les académiciens ont tous besoin de ces femmes-là), celles qu'il n'aime plus, celle qu'il aime, et puis celle qu'il pense déjà qu'il aimera.... Tout cela c'est beaucoup ; et pour satisfaire ce public si favorablement passionné et si légitimement exigeant, le pauvre récipiendaire n'a que vingt billets ! pas davantage. Rien que dans sa famille, Victor Hugo a déjà donné tous

les siens; peut-être ne lui en reste-t-il pas un pour ses amis les plus dévoués. — Vous avez raison, je renonce à lui écrire.... Il me vient une autre idée.... Si je m'adressais à M. de Salvandy? — Cette idée est presque aussi bonne que la première. Mais vous ne devinez donc pas que la difficulté est la même? tout ce que je vous ai dit du récipiendaire peut s'appliquer au directeur qui le reçoit. Lui-même prononce un discours; lui aussi a une famille qui veut aller l'entendre; lui aussi a ses amis, ses camarades, ses femmes aimées, ses flatteurs et ses obligés qui veulent aller l'applaudir. Vous adresser à M. de Salvandy! vous n'y pensez pas, lui qui a été deux ans ministre, et qui, pendant son ministère, n'a oublié personne, qui s'est souvenu de ses plus modestes et de ses plus anciens amis, et qui a trouvé moyen de faire rendre justice à tous.... Lui, je le parie, n'a déjà plus de billets, il remplirait toute la salle rien qu'avec ses obligés. — Mais à qui donc faut-il s'adresser? — Au premier académicien ou plutôt au premier *institutien* venu, à votre galant admirateur M. ***. — Est-ce qu'il est de l'Institut? — Sans doute. — Je ne l'aurais jamais cru, il n'en a pas l'air; mais qu'a-t-il donc fait pour avoir mérité cet honneur? — Je n'en sais rien, demandez-le-lui, il le sait peut-être. — Et vous dites qu'il a des billets? — Chaque membre de l'Institut a droit à trois billets. Or il est probable que tous les savants et artistes célèbres ont déjà distribué les leurs. Adressez-vous à un académicien *qui n'en ait pas l'air*. Peut-être n'aura-t-on pas encore pensé à l'implorer pour cette grande solennité. — Bah! si obscur que soit un artiste, un savant, il y a toujours quelqu'un qui le trouve célèbre, et déjà.... — Quelqu'un, oui, mais trois personnes, c'est trop, et j'ai l'honneur de vous dire, madame, que l'on a jusqu'à trois billets à donner. Suivez mon conseil, vous n'avez pas d'autre chance. »

Il nous vient à notre tour une idée. Il y a beaucoup de femmes qui lisent ce feuilleton, et qui ont envie d'aller à l'Académie le 3 juin; peut-être vont-elles, d'après cet avis, écrire à messieurs tels et tels. — Ce serait plaisant! Malheur aux savants, artistes, académiciens, etc., etc., *obscurs*, qui recevront demain dans la journée une petite lettre parfumée!

Quand on a parlé de ses projets d'été, on parle de Chantilly, d'où l'on nous écrit :

« Samedi matin, 15 mai.

» Les courses d'hier ont été magnifiques, et par le choix » des chevaux et par le grand nombre des élégances de Paris. » Toutes nos beautés célèbres sont venues au rendez-vous; » *toutes,* dans l'extrême rigueur du mot, et, par malheur, » dans la lutte, les femmes du monde n'ont pas toujours eu » l'avantage, ce n'était pas toujours à leurs pieds que nos » jeunes gentlemen allaient brûler leur encens (de la Havane). » Pauvres femmes du monde! c'est bien la peine de fumer » avec tant de dévouement et de complaisance pour qu'on vous » laisse fumer seules! Aux rivalités sociales, les rivalités poli- » tiques ont succédé; le soir, on a voulu opposer au bal de la » cour un bal d'*anticour;* on a élevé autel contre autel, ou » plutôt orchestre contre orchestre. Vous devinez comme j'ai » dû souffrir de ces puérilités. Je suis passionné dans mes » opinions, vous le savez; mais je ne comprends pas que l'on » commette sa haine dans de telles niaiseries, que l'on com- » promette une cause si grande, si sérieuse, par des enfantil- » lages indignes d'elle; que l'on affecte de garder un silence » morose quand les jockeys d'un prince d'Orléans arrivent les » premiers au but, et que l'on applaudisse au contraire avec » furie quand ceux de lord Seymour sont vainqueurs. Je suis » un bouillant légitimiste, c'est vrai; mais je ne sais pas ce que » c'est que de faire de la politique à propos de pouliches. »

Au récit de la fête générale succède le récit des fêtes particulières. Les chasseurs de profession critiquent la chasse. — C'est si pédant un chasseur! — Ils prétendent qu'elle est mal menée, que les chiens, de très-belle race, sont mal soignés et mal dressés. Eh vraiment! c'est bien ce qu'il faut. La chasse n'est pas un plaisir de prince constitutionnel; les rois chasseurs sont passés de mode en France; ceux qui chassent trop bien on les envoie chasser sur les terres étrangères. Les vieux libéraux ont fait tant de vieilles phrases sur les moissons du pauvre ravagées par la meute insolente des princes, que le

peuple a pris au sérieux ces prétendues dévastations; il s'est accoutumé à regarder la chasse comme un fléau, ce qui l'a empêché d'observer que ce fléau était un bienfait. Les paysans ne commencent à faire cette découverte que précisément depuis que ce fléau a cessé de *ravager* leurs campagnes : car ce fléau a pour avantage de changer pendant la saison des chasses en bruyantes capitales les plus minces villages; on y mène grand train, on y fait grand bruit, c'est un mouvement continuel de courriers, de chevaux de selle, de voitures de poste; les élégants voyageurs y arrivent de tous côtés; la plus petite chambre s'y paye un prix fou, la plus méchante omelette y vaut de l'or. On y donne des fêtes improvisées et l'on n'épargne rien dans ces fêtes-là; on y fait toutes sortes d'extravagances, et toutes les extravagances sont généreuses; les étourdis savent si grandement réparer leurs maladresses! les vrais princes savent si noblement dévaster! Demandez plutôt aux fermiers des environs de Chantilly : comme ils regrettent amèrement ce que leur rapportait la vénerie de M. le duc de Bourbon! Le moindre dommage était payé cinq ou six fois sa valeur; beaucoup de cultivateurs *ensemençaient pour le dégât*, et quelquefois deux ou trois arpents de terre servant, par leur position, de *gaignage* habituel aux animaux, rapportaient plus qu'une ferme en Beauce. Ah! la chasse, la chasse! on a beau dire, ce fléau-là avait du bon. Et si les petites villes frontières l'osaient, elles adresseraient aux Chambres de nombreuses pétitions pour obtenir d'être ravagées comme autrefois.

Mais quel prince pourrait s'avouer franchement chasseur aujourd'hui, et se permettre une meute royale? — Il n'en est point; une chétive meute constitutionnelle composée de chiens affamés et paresseux, bien ignorants de leur métier et n'ayant de prétentions qu'à l'indépendance, des chiens non plus vassaux, mais citoyens, voilà tout ce que l'on doit avoir, tout ce que l'on peut risquer pour le moment. Plus tard, et quand les fortifications seront élevées, patience, alors on sera plus à son aise et l'on pourra librement chasser toute espèce de bêtes, à commencer par les gens d'esprit!

La mode des paris fait chaque jour des progrès, les paris remplacent le jeu, la pelouse est devenue un tapis vert. Les

poëtes n'oseront plus dire « le tapis vert des prairies », ils se rejetteront sur le velours, le velours vert des prairies.

Mais ce qui est à la mode, ou plutôt ce qui redevient à la mode d'une manière charmante et surprenante, c'est... oserons-nous jamais déclarer cela? peut-être ferions-nous mieux de n'en point parler, cela serait plus prudent... Oui, mais il ne s'agit point de prudence, il s'agit d'exactitude dans une peinture de mœurs; et d'ailleurs nous n'avons rien de mal à dénoncer : des soupirs, des regards, de tendres pensées mystérieuses et discrètes, des rêves chéris, des espérances très-vagues et des bonheurs très-négatifs, cela est assez honnête, n'est-ce pas? Or donc, ce qui redevient à la mode, c'est tout simplement l'amour, le parfait amour d'autrefois; l'exclusif : niais, contemplatif, dupe et sublime! En un mot, cette année le *genre troubadour* est généralement adopté. Le genre dédaigneux de l'école *byronienne* a fait son temps. C'était fort commode de jouer le désenchantement, de s'établir en homme désillusionné, qui ne peut plus aimer, qui ne veut plus aimer, incapable de dévouement, de soins délicats et refusant même de plaire; on s'étendait sur un canapé fort à son aise, on prenait un air ennuyé, blasé, fatigué, désolé, et l'on attendait qu'il vous tombât du ciel des consolations toutes rôties.... C'était très-bien, mais ces don Juans paresseux, ces lazzaroni sentimentals ont fini par découvrir le côté fâcheux de leur condition et par remarquer ce phénomène psychologique, à savoir : que pour consolatrices déterminées, il ne leur tombait jamais du ciel que des vieilles femmes, les jeunes ayant en général la ridicule manie d'attendre que l'on vienne les prier d'aimer. (Nous ne parlons pas des femmes élégantes qui veulent à tout prix captiver le héros du jour. Aphorisme : Une femme qui vise à être à la mode ne peut plus faire de la dignité; elle appartient à son rôle.) Cette remarque les a subitement éclairés, et ils ont aussitôt repris le genre chevaleresque et troubadour, qui jadis avait si bien réussi à nos pères. Et le beau temps des doux messages est revenu, et les longues pages respectueusement passionnées se griffonnent d'une main émue, et les bouquets significatifs, expressifs et interrogatifs se composent avec d'éloquentes fleurs; on chante des romances; on va

aux Champs-Élysées pour rencontrer une femme; on va, le soir, au spectacle pour l'entrevoir un moment; on rentre pour penser à elle, et l'on se plaît à vivre de son souvenir... et les dévouements sans espoir se dessinent dans un horizon sans bornes, et les sacrifices inutiles s'accomplissent dans un silence généreux; on aime pour rien, c'est-à-dire qu'on aime pour aimer, ce qui n'est pas peu de chose : c'est si difficile d'aimer!

Le projet de réforme gouvernementale médité par les communistes obtient, en général, peu de succès. La manière dont ces régénérateurs prétendent fonder à jamais nos libertés nous paraît ingénieuse et nouvelle.

Liberté de la presse. Le gouvernement se charge seul de la direction de l'esprit public. Un journal qui s'aviserait d'avoir une opinion à lui serait poursuivi à mort.

Liberté d'enseignement. Le gouvernement se charge seul de l'instruction des enfants. Un père qui voudrait élever son fils lui-même serait proclamé père dénaturé et puni de mort.

Liberté individuelle. A l'âge de cinq ans, tout citoyen sera arraché à sa famille par ordre du gouvernement, qui seul a le droit d'être paternel.

Liberté des cultes. Le clergé est aboli; toute religion est supprimée; vous n'êtes libre que de n'en pas avoir.

Liberté de l'industrie et du commerce. Il est défendu de s'enrichir.

Organisation du travail. Tous les citoyens sont admis à travailler, mais à condition qu'ils ne toucheront point de salaire. Le peuple travaillera pour lui-même à son profit : les tailleurs feront des habits, non pour les vendre, mais pour les porter; les chapeliers feront des chapeaux, mais seulement pour leur tête; les cordonniers feront des souliers, mais seulement pour leurs pieds, etc., etc. L'exploitation de l'homme par l'homme étant une monstruosité désormais intolérable, cette maxime est d'une grande justesse; les pauvres ne sont pas faits pour servir les riches. Mais nous demandons qu'on ajoute à l'idée, et que la loi dise aussi : Les auteurs feront des ouvrages qu'ils liront eux-mêmes, les gens d'esprit n'étant pas faits pour amuser les imbéciles.

La Phalange nous reproche de nous moquer des *bas bleus,*

et, pour nous entraîner à plaindre les malheureuses femmes que leurs maris voudraient priver de la gloire d'écrire, *la Phalange* nous demande ce que nous dirions au tyran farouche qui voudrait nous empêcher de faire des feuilletons. Ce que nous lui dirions? Grand Dieu! nous le bénirions mille fois; nous l'appellerions libérateur, ce tyran farouche qui nous délivrerait d'un si grand supplice, et nous ferions tout de suite des vers en son honneur. — Et s'il ne veut pas que vous publiiez ces vers? — Eh bien! nous les jetterions au feu comme ceux que nous avons commencés il y a un an, il y a six mois, il y a huit jours. Vous croyez donc, vous autres, que les poëtes chantent pour vous? Ah! le public! le public, c'est un vieux fat qui s'imagine toujours qu'on ne pense qu'à lui!

LETTRE DOUZIÈME.

Une fête à Boulogne. — Le trait d'un homme d'esprit.

30 mai 1841.

C'était le 26 mai 1841. Ayant achevé tous nos préparatifs de voyage, nous partîmes à huit heures trente-cinq minutes du soir. Nous traversâmes la capitale, que le gaz éclairait déjà de tous côtés, et nous n'aperçûmes rien sur notre passage qui dût nous faire présager les événements extraordinaires auxquels il nous était donné d'assister. Dans les rues, les fiacres de toutes formes et de tous âges circulaient librement. Dans les magasins, les commis étaient occupés à replier leurs étoffes que les mille caprices de la journée avaient impitoyablement chiffonnées. Sur les boulevards, les jeunes gens se promenaient le cigare à la bouche, la canne à la main. Dans les Champs-Élysées, les marchands de coco vendaient de la limonade, les limonadiers vendaient de la bière. Les aveugles chantaient *accompagnés* de leur chien. Tout était dans l'ordre, et la vulgaire insignifiance de ces tableaux était loin de nous préparer à la singularité, à la *fantasticité* du spectacle qui nous attendait.

Nous nous dirigeâmes vers le bois de Boulogne, que nous traversâmes dans toute sa longueur, dont nous déplorâmes les

ravages et où nous respirâmes la poussière embaumée du soir. Pendant tout ce trajet, nous n'aperçûmes aucun voyageur sur la route, nous en fûmes surpris. Nous ne pûmes nous expliquer ce phénomène, et nous nous crûmes transporté dans un désert; mais bientôt nous comprîmes que nous entrions dans le pays des chimères, nous pressentîmes que des choses étranges allaient se passer, et nous nous promîmes d'apporter toute notre attention à les observer.

Une si grande solitude devait en effet nous surprendre. Nous allions à une fête à laquelle tout le monde élégant de Paris était convié, et sur le chemin qui menait à cette fête, pas une voiture, pas la moindre calèche, pas le plus léger cabriolet! Quels étaient donc ces invités qu'on ne pouvait ni voir ni suivre, et par quelle route ténébreuse, par quels souterrains inconnus devaient-ils arriver au rendez-vous du plaisir? Ce mystère commençait à nous alarmer; nos coursiers, effrayés comme nous, *semblaient se conformer à nos tristes pensées;* ils hésitaient à nous traîner, ils étaient oppressés, ils respiraient avec peine, ils sentaient que le sable qu'ils foulaient était une terre de prodiges, ils refusaient de marcher : c'étaient des chevaux de remise, et, on le sait, les chevaux de cette espèce sont doués de prudence. S'ils n'ont pas de jambes, ils ont beaucoup d'instinct; ils seraient incapables de fuir le danger, mais ils savent adroitement l'éviter en n'y courant pas.

Cependant, la curiosité dans notre esprit l'emporte sur la crainte.

Nous continuons notre route avec courage, nous livrant à nos rêveries. Tout à coup des sons harmonieux et lointains viennent nous bercer délicieusement. La brise plus fraîche et plus coquette nous apporte des parfums choisis. Nous entrons dans une sombre avenue, et à mesure que nous y pénétrons, les sons et les parfums deviennent plus distincts; nous pouvons déjà les reconnaître et les nommer : voici une valse de Strauss, *la Belle Gabrielle;* voici une douce odeur d'oranger.... C'est un air d'Auber qu'on joue maintenant.... Ah! nous venons de passer devant un massif de roses.... Dans ce riant séjour, tout n'est plus qu'harmonie et parfum. On écoute, on respire, et l'on est si ravi d'écouter, de respirer, qu'on ne songe pas à

regarder. On oublie ses yeux; la vue, la sublime vue semble un don inutile ; on comprend la gaieté de ceux qui en sont privés, on ne les plaint plus ; cette nuit mélodieuse et embaumée vaut bien le jour. Mais une clarté subite vous réveille ; un météore inexplicable vous éblouit; et, saisi d'étonnement, immobile d'admiration, vous vous arrêtez devant une merveille dont la beauté ne saurait se dépeindre, devant un monument idéal, un château enchanté qu'on ose à peine définir par cette simple image :

Un palais de lumière habité par des fleurs.

Oui, les fleurs de toutes les sortes, de toutes les familles, de tous les pays, fleurs sauvages, fleurs perfectionnées, fleurs champêtres et fleurs parisiennes, venues en foule, avaient envahi cette belle demeure et s'y étaient installées partout indiscrètement ; il n'y avait plus ni meubles, ni tables, ni cheminées; ces choses utiles n'étaient plus que des *occasions* de fleurs. Dans l'angle de la salle de bal, ces envahissantes fleurs s'élevaient en pyramides, sous prétexte de cacher les immenses pieds des candélabres qui étaient fort beaux et qui n'avaient nullement besoin d'être cachés. Dans l'embrasure des fenêtres, ces mêmes fleurs insolentes s'étalaient dans de riches corbeilles, sous prétexte de faire point de vue, comme si l'aspect du jardin tout illuminé ne suffisait pas pour charmer les yeux. Derrière les canapés, toujours ces mêmes fleurs se dressaient sur leurs hautes tiges, avec la prétendue intention d'ombrager les causeurs, mais dans le fait pour écouter ce qu'on disait. Elles se pressaient dans l'âtre et s'étendaient tout le long du marbre des cheminées; elles en avaient chassé les vases de Chine et de Sèvres pour être plus libres, plus nombreuses, et pour se mirer dans les glaces de plus près. De tous les guéridons elles avaient fait des *jardinières,* de tous les lambris elles avaient fait des espaliers; elles grimpaient sur les murs du salon, elles descendaient sur les marches des perrons; on ne pouvait faire un pas, on ne pouvait faire un geste sans rencontrer l'une d'elles. Enfin, sur la table du souper même, elles avaient trouvé moyen de se faire servir dans des plats énormes, pour nuire aux mets et aux fruits par leur éclat présomptueux

et pour attirer seules l'attention des convives et les éloges de tous.

Enchanté, mais inquiet, nous osons pénétrer dans le premier salon. Là, de gracieux enfants étaient occupés à distribuer des bouquets. Toujours ces inévitables fleurs! Elles avaient envahi jusqu'aux jeux de l'enfance! Nous entrons dans la salle du bal.... O surprise, l'orchestre est muet, la salle est vide, personne!.... Point de quadrilles animés, point de légères danseuses, point de sérieux danseurs. Seulement quelques femmes assises à l'écart, et ne paraissant nullement étonnées de leur solitude. L'une d'elles s'avance vers nous, c'est l'aimable fée qui préside à la fête. Ses manières sont à la fois pleines d'élégance et de dignité; son charmant regard, son bienveillant sourire, d'abord nous rassurent; mais bientôt mille souvenirs historiques, mythologiques et poétiques, viennent nous épouvanter. L'amabilité des enchanteresses ne prouve rien, l'accueil le plus séduisant peut cacher des projets sinistres; Cléopâtre, Lucrèce Borgia, Alcine, Armide, Circé, Mélusine, étaient aussi des maîtresses de maison bien prévenantes... on sait dans quelles affreuses intentions! D'ailleurs, nous marchons de prodige en prodige, et tout ce qui est mystérieux est effrayant. Pour cacher notre trouble, nous allons nous asseoir au pied d'une des pyramides de fleurs. A peine sommes-nous là que deux personnages fantastiques se dirigent de notre côté. L'un a pris les traits d'un ambassadeur célèbre que nous croyons reconnaître; l'autre a pris la forme d'un député de nos amis, sans doute afin de nous inspirer plus de confiance. Pendant que nous causons avec eux, un coup d'archet se fait entendre, nous tournons vivement la tête et nous voyons la salle remplie de monde. Les jeunes gens empressés entraînent leurs danseuses, et les quadrilles se dessinent au même instant. D'où venaient-ils, ces jeunes danseurs? par où étaient-elles entrées, ces belles danseuses? Nous l'ignorions, et nous restions confondu; le prodige devenait de plus en plus inquiétant, nous ne comprenions rien à cette évocation soudaine, nous devinions seulement que c'était une apparition merveilleuse et qu'il fallait se hâter de la contempler. Alors, ouvrant de grands yeux, nous nous sommes mis à admirer ces charmantes syl-

phides dont la beauté nous rappelait d'autres gracieuses beautés que nous avions déjà vues autrefois dans les fêtes terrestres de la grande ville. Une déesse au front majestueux passa devant nous. Elle jetait autour d'elle des regards doux et tristes qui semblaient dire : « Vous m'enviez, mais croyez-moi, ce n'est pas très-amusant d'être si belle.... » Elle s'arrêta un moment près de la porte, puis elle disparut. Une autre blonde déesse couronnée de bluets, à la démarche légère, au teint de lis, semblait à son tour lui répondre : « Je ne suis pas comme vous, ça m'amuse beaucoup d'être jolie. » Et joyeuse elle dansait, puis à son tour elle disparut. Deux jeunes sœurs à la taille svelte, au fin sourire, aux regards expressifs et charmants, traversèrent la fête en se donnant le bras; elles étaient vêtues de longues robes blanches et coiffées de grappes de perles noires; elles tenaient à la main un bouquet de deuil, une touffe de roses blanches entourées de pensées... encore ces mêmes fleurs qui voulaient aussi servir de langage!

De belles jeunes filles, couronnées de roses, erraient dans la fête, escortées de jeunes femmes qu'elles appelaient leurs mères. Cela seul aurait suffi pour nous prouver que nous étions transporté dans un monde surnaturel. Une élégante nymphe aux cheveux noirs comme de l'ébène, aux regards brillants comme du jais, attirait l'attention de chacun; sa parure était éclatante : sur la tête, elle portait une guirlande de géranium ponceau; sa robe, à double tunique, était garnie d'une guirlande de géranium pareille à celle de sa coiffure, et ces fleurs, cueillies le matin, le soir n'étaient point fanées; autre phénomène qui devait encore nous épouvanter. Cette nymphe si jolie affectait de ressembler à madame la duchesse de D..., et c'était une idée heureuse.

L'orchestre a cessé de jouer, la contredanse est finie, et soudain le même effet qui nous avait déjà tant effrayé se reproduit, toutes les danseuses s'évanouissent; n'allez pas croire qu'elles tombent évanouies, comme cela se faisait si galamment autrefois; nous voulons dire qu'elles disparaissent; la salle reste encore presque vide. Cette fois, nous nous décidons à pénétrer cet inconcevable mystère et nous quittons le bal à notre tour.... et le spectacle le plus admirable enchante

nos yeux.... De magnifiques jardins habilement éclairés s'étendent devant nous. Des lampes de toutes couleurs rayonnent entre les arbres; chaque buisson jette une étincelle, chaque tige porte un flambeau. Des lueurs furtives, avertissant vos pas, se cachent comme des vers luisants dans les herbes, ou se suspendent comme des lucioles dans les rameaux, et ces lueurs font valoir la teinte sombre du feuillage, la verdure argentée des gazons. Dans les longues allées, à la fois brillantes et mystérieuses, on voit errer toutes les jeunes danseuses de la fête, et nous comprenons alors pourquoi elles quittent si vite la salle de bal quand le quadrille et la valse sont terminés. Elles glissent entre les branches comme des ombres, mais des ombres joyeuses et richement parées; elles marchent sans bruit, un sable précieux protége le satin de leur chaussure; la rosée respecte leurs pas; la brise discrète n'ose effleurer leurs bras nus, leurs blanches épaules, leurs cheveux flottants. Pas un souffle dans l'air brûlant et parfumé; pas une larme de la nuit sur les boutons entr'ouverts. L'atmosphère est si douce, que l'on se croit protégé par d'invisibles abris. Enfin l'on prendrait ces verts jardins pour d'immenses salons, pompeusement meublés, également chauffés, ou pour les gigantesques serres d'un colossal palais, si l'on n'apercevait pas dans l'azur du ciel la lune et les étoiles véritables, qui elles-mêmes semblent n'être là que pour donner à cette fête prestigieuse ce qui lui manque : l'idée de la réalité.

Mais où vont-elles, toutes ces jeunes nymphes?

Ah! voilà le secret, voilà donc le but de ces promenades *intermittentes!*... Au détour d'une allée, un chalet lumineux s'offre aux regards; il s'élève sur une colline *boisée* de rhododendrons : cette montagne lilas est d'un effet charmant. Un balcon sculpté règne autour des fenêtres du premier étage, un double escalier extérieur y conduit; au rez-de-chaussée se trouve un riche salon, c'est l'étable : de belles vaches noires et blanches y sont réunies; elles se lèvent poliment pour nous recevoir. Nous devinons tout de suite que ce sont des princesses enchantées et punies par cette cruelle métamorphose; on n'aurait pas ces égards, on ne déploierait pas ce luxe pour un bétail ordinaire. Près du salon est une élégante salle à manger

où s'étale sur de grands buffets la vaisselle du Japon : c'est la laiterie. Là, on vient boire du lait, à minuit, en robe de bal, en souliers blancs, ce qui est tout à fait champêtre, et puis on monte vite au premier étage, pour manger des fraises qu'on vient de cueillir et qui sont encore dans leurs paniers; et l'on s'assied sur le balcon... et l'on regarde autour de soi l'immense pelouse, les grands arbres, les buissons illuminés, les allées de feu qui se perdent dans le lointain, et les ombres charmantes qui passent, qui se croisent en échangeant de frais éclats de rire; et l'on saisit au passage quelques mots malins d'une conversation qui se promène; car ces êtres fantastiques empruntent souvent l'esprit des mortels célèbres; et l'on prête l'oreille à leurs discours; le bruit de leurs paroles harmonieuses se mêle au son du cor que l'orchestre champêtre, caché dans le bosquet, vous envoie, et au son de la flûte que l'orchestre mondain du salon vous jette en expirant; et, pénétré de la plus douce admiration, l'on se demande qui peut produire ces enchantements. Un envieux vous crie : « C'est l'argent! » mais vous lui répondez : « Non, car tu es riche aussi et tu n'imagines rien de semblable.... » Qu'est-ce donc? Le hasard peut-être; oui, le hasard, qui fait qu'une même personne appartient à la fois à différents pays; aux pays les plus perfectionnés de ce monde, à l'Allemagne par la naissance, à l'Angleterre par l'éducation, à la France par l'habitude, et qu'elle se trouve avoir appris, par un rare bonheur d'élégance, la poésie des fêtes à Vienne, la passion intelligente des fleurs à Londres et la science du bon goût à Paris.

Nous avons vu, ou du moins nous avons cru voir, mercredi dernier, toutes ces merveilles. Sans doute vous nous direz : C'était un rêve. Nous le pensons comme vous, mais il est bien permis de raconter ses rêves quand ils sont si beaux.

Nous avions bien raison de dire que Victor Hugo était assailli par les quémandeurs de billets. L'autre jour, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pendant un entr'acte, il a failli être étouffé; une vingtaine de solliciteurs se pressaient autour de lui. Que leur répondre? Une promesse à chacun, c'était impossible. Un homme d'esprit vint fort à propos le tirer d'embarras. « J'ai peu l'honneur d'être connu de vous, monsieur, lui dit-il, mais

j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous faire un cadeau. — A moi, monsieur? — Une chose qui vous fera grand plaisir.... — Laquelle, je vous prie? — Je veux vous offrir un billet pour le jour de votre réception à l'Académie. On m'en a promis un, et c'est à vous que je l'enverrai; car je vois bien que vous n'en aurez jamais assez!... » M. Hugo s'empressa d'accepter cette proposition si aimable, et les importuns, comprenant leur indiscrétion, s'éloignèrent.

Le trait est charmant. Quel est l'homme d'esprit qui a fait cela? — C'est M. Nestor Roqueplan.

LETTRE TREIZIÈME.

Académie française. — Réception de Victor Hugo.

6 juin 1841.

Jamais, de mémoire d'académicien, on n'avait vu pareille affluence, jamais la foule n'avait été plus agitée, plus impatiente; jamais plus de coups de poing ne furent donnés par intérêt de littérature, et jamais coups de poing ne frappèrent de plus charmantes épaules; jamais, non, jamais, on n'avait compté tant de femmes et tant de jolies femmes dans la docte enceinte; jamais on n'avait admiré tant de fleurs dans le vieux bocage.

Dès dix heures du matin, la salle était pleine de monde; à dix heures un quart, les huissiers étaient déjà forcés d'être ingénieux, c'est-à-dire d'utiliser les recoins, d'improviser les tabourets microscopiques. Et depuis onze heures jusqu'à deux heures que la séance commença, les portes furent assiégées. Le bruit affreux se répandait qu'il n'y avait plus de places. Dans une espèce d'antichambre où dix personnes pouvaient à peine tenir à l'aise, la foule était entassée. De temps en temps une étroite porte s'ouvrait, un homme chauve apparaissait sur le seuil : « Quatre! seulement quatre! » disait-il; et quatre personnes choisies étaient admises à pénétrer dans un corridor sombre où elles disparaissaient en poussant de grands cris, car la foule, jalouse d'elles, se précipitait avec fureur sur leurs pas. Pour contenir son impatience, le monsieur chauve eut

l'heureuse pensée de recourir à la force armée. Alors ce fut une mêlée épouvantable, alors il fut permis à l'observateur de remarquer toute la différence qui existe entre les coups de poing ganté de l'homme du monde et les coups de poing primitif de l'homme de guerre. Ceux-ci ont une incontestable supériorité. Mais peu curieux, pour notre part, de faire cette comparaison, nous avons pris la fuite bravement, et nous sommes allé nous réfugier dans le vestibule. Nous perdions ainsi tous les droits que nous avait donnés une heure et demie d'attente inutile; mais comment deviner que dans le sein même de l'Académie on peut être en proie aux fureurs d'une soldatesque effrénée? — Ignorant! ne sais-tu pas que Minerve est Pallas? Regarde sur ton billet cette femme coiffée d'un casque, et résigne-toi à voir des évolutions militaires sous les voûtes de l'Institut. En effet, les soldats se rangèrent en deux lignes et ces mots retentirent dans la foule : « Le prince et les princesses! » Et M. le duc et madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Nemours, madame la princesse Clémentine, passèrent devant nous pour se rendre dans la tribune réservée. Chacun tout bas se disait : « C'est la première fois depuis dix ans qu'un prince du sang vient à l'Académie! » C'est un présage favorable, et puis c'est une action très-courageuse. Est-ce que par hasard on voudrait sincèrement honorer les lettres au château? Est-ce que la manie des médiocrités aurait fait son temps? Est-ce que les hommes supérieurs auraient quelque chance de plaire? Cette apparition inattendue donnait beaucoup à réfléchir.

Après les princesses, passèrent messieurs les membres de l'Institut, et la foule se pressa autour de la balustrade pour les voir et les reconnaître, et chaque femme inquiète appelait son académicien d'une voix déchirante : « Monsieur Dupaty, je n'ai pas de place! — Monsieur de Jouy, je suis là! — Monsieur de Salvandy, ayez pitié de nous!... » Elle est bien belle, cette gracieuse jeune fille qui appelait M. de Salvandy!... Mais ils passaient tous insensibles, ces illustres ingrats, et les âmes plaintives restaient enchaînées sur le bord. Parmi les exclus, on remarquait madame la comtesse M..., madame la baronne de Roth..., madame G..., la belle mademoiselle C... et sa

mère, le duc de Val..., le comte V. Ki..., et l'on était bien fier d'être repoussé et dédaigné en si brillante compagnie. Du reste, messieurs les académiciens nous ont paru fort peu à leur avantage; excepté ceux que nous venons de nommer, M. Molé, M. Lebrun et le récipiendaire, ils étaient tous en frac et très-mal mis; ils avaient l'air de députés : le mot est dur, mais il est juste. Ce négligé parlementaire a été blâmé généralement.

Enfin, on nous a fait entrer dans la salle. Au premier moment nous nous sommes cru dans une académie de femmes. De la place où nous étions, au pied de la présidence, on ne voyait que des chapeaux de toutes couleurs et dans ces chapeaux les plus jolies figures que l'on puisse imaginer. L'aspect élégant de cette assemblée nous remplit d'inquiétude : Victor Hugo avait bien voulu la veille nous lire son admirable discours; nous savions comme toutes les pensées en étaient graves et profondes, et nous craignions que de si graves pensées n'eussent quelque peine à pénétrer à travers les dentelles légères dans ces imaginations si jeunes, si fraîches et si joyeuses. A dix-huit ans, toutes les femmes peuvent comprendre les rêves sublimes et passionnés du poëte; mais pour savourer l'amertume de ses souvenirs, pour apprécier la dédaigneuse patience de sa philosophie, pour partager l'indulgence désespérée de ses jugements, il faut avoir acquis, à force de larmes et de dégoût, cette tristesse savante que le monde nomme expérience et que nous appelons désenchantement.

Ce riant parterre d'abord nous avait épouvanté, mais bientôt son enthousiasme nous rassura complétement; l'exorde, qui est majestueux et superbe, fut applaudi avec transport. Vous connaissez ce beau discours et vous devinez l'effet qu'il a dû produire : de l'admiration et de l'étonnement. Oh! oui, un grand étonnement; on s'attendait à des récriminations mordantes, à des chants de victoire insultants, à une profession de foi audacieuse, à des souvenirs enfin qui voudraient dire : « Vous m'avez repoussé trois fois, et me voilà! Vous avez proscrit mes doctrines, et elles triomphent; vous vous êtes joués de moi, et je viens à mon tour vous narguer, car vous êtes de pauvres écrivains sans style et de petits poëtes sans idées; vous exaltez Corneille, et vous prouvez par vos ouvrages que

vous ne le comprenez pas; vous vantez Molière, et vous ne rappelez son génie que par vos ridicules de Trissotin. Vous défendez la pureté de la langue, et vous ne pouvez me critiquer moi-même sans faire dans vos phrases pâteuses vingt fautes de français contre moi! etc., etc. » Voilà ce que tout le monde croyait que le nouvel élu viendrait dire, plus éloquemment sans doute, mais avec non moins de cruauté.

Au lieu de cela, il a fait entendre des paroles dignes et calmes, pleines de douceur et de loyauté. De sa position littéraire comme chef d'école et sectateur... il n'a rien voulu dire: c'eût été rappeler l'opposition qu'on lui avait faite, c'eût été faire un reproche. De ses doctrines rénovatrices... il n'a point voulu parler: c'eût été proclamer leur victoire, humilier les vaincus. De toute profession artistique... il s'est abstenu : confesser des croyances nouvelles, c'eût été blesser les préjugés de ses confrères; c'eût été leur crier: « Je suis jeune, vous êtes vieux. Vous avez fait votre temps! » Mais, au contraire, ce qu'il a voulu, c'est leur dire : « Rassurez-vous, je n'ai point de colère dans le cœur, parce que je n'ai point de vanité dans l'esprit; je ne vous entretiendrai pas de nos querelles. Vos persécutions, je les oublie; vos calomnies, je saurai vous les faire oublier. De telles misères ne troublent point mes rêves. Ce qui m'occupe, ce qui m'a toujours occupé, entendez-le, c'est la dignité de l'art, c'est l'indépendance de la pensée, c'est le triomphe de la vérité, c'est l'avenir de la civilisation, c'est la gloire de la France, c'est la grandeur de Dieu, ce sont toutes les nobles idées qui font vivre les nobles âmes.... O mes ennemis! connaissez-moi donc et rassurez-vous: un homme qui songe à de telles choses pendant qu'on l'insulte, d'avance a pardonné! »

Il se présentait ainsi au milieu de ses ennemis, dépouillé volontairement de ses plus puissantes armes : c'est-à-dire le souvenir de leurs haines mesquines, le récit de leurs calomnies pitoyables, le portrait de leurs ridicules si précieux. Il venait là confiant parce qu'il était généreux, il ne regardait même pas à ses pieds, tant il était éloigné de soupçonner une embûche; et lui, le conquérant orgueilleux à qui les étudiants d'Allemagne élèvent des arcs de triomphe; lui dont la réputation est si grande dans la patrie même de Byron, qu'un monsieur

indiscret naguère lui a dérobé son nom pour embrasser, grâce à cette ruse, toutes les jeunes et jolies Anglaises éprises de sa gloire ; lui qui a des séides comme Mahomet, lui qui a ses vieux grognards et sa jeune garde comme Napoléon, lui qui est un des rois de la pensée, un des triumvirs du siècle... il s'avançait modestement, presque aussi pâle que sa femme, presque aussi ému que ses enfants, car il prenait au sérieux cette solennité littéraire ; il croyait à l'Académie en songeant qu'il pouvait désormais siéger entre M. de Chateaubriand et M. de Lamartine, car il se sentait dans le pays glorieux des intelligences en voyant à ses côtés M. Soumet, en apercevant en face de lui M. Molé, M. Royer-Collard, M. Villemain, M. Guizot et M. Thiers.

Et comme il s'approchait avec une générosité de si bonne foi, une simplicité de si bon goût, on l'a reçu avec des épigrammes. On a cherché à démolir tout son discours mot à mot. On a répondu à tous les faits qu'il a cités sur M. Lemercier, et qu'il tenait de sa veuve elle-même, par des récits contradictoires qui détruisaient tous ces faits ; et chaque parole venait dire : « Vous croyez que l'auteur d'*Agamemnon* a eu telle intention à telle époque, il ne l'a jamais eue.... Vous affirmez qu'il a fait telle action, il ne l'a jamais faite. Vous prétendez qu'il a dit telle chose, il ne l'a jamais dite à personne. » Et passant à ses titres académiques, on lui disait : « Quand vous étiez au collége, vous avez trouvé en jouant de fort beaux vers, mais depuis vous n'avez rien trouvé de mieux. Vos travaux d'homme fait n'ont point dépassé vos jeux d'enfant. Vous reprochez à Népomucène Lemercier ses témérités ; eh ! monsieur, lui aussi se les reprochait, parce qu'elles avaient provoqué les vôtres. » Et ce fut ainsi tout le temps ; et le public qui d'abord avait applaudi quelques passages éloquents et quelques mots spirituels, s'est révolté de tant de cruauté, et celui qui avait le triste courage de se faire l'exécuteur de ces hautes œuvres fut forcé par le mécontentement général de s'interrompre au milieu de ses injures et d'en ravaler la moitié. Ah ! si nous voulions à notre tour répondre à cette réponse !... Mais silence, celui qui l'a prononcée est un de ceux que nous nous plaisons à louer ; et quand ceux que l'on estime et que l'on aime s'oublient jusqu'à

de telles injustices, il est permis de s'en indigner... jamais d'en rire.

Quant aux prétentions politiques des hommes littéraires, nous partageons l'opinion commune, même avec plus de générosité, car si nous défendons au poëte de se *prosifier* dans le tripotage des affaires, nous permettons à l'homme politique de s'idéaliser dans le culte des arts et de la littérature. Cependant il est des époques extraordinaires où les penseurs perdent leur droit de rêverie et d'oisiveté. Nous aussi nous disons au poëte : « Laisse voguer en paix la barque ; laisse ramer les matelots ; viens t'asseoir sur le pont, c'est ta place ; écoute le murmure des vagues, regarde le ciel étoilé ; admire, respire, pense, aime, chante et prie... voilà ta mission, voilà ton destin ; accepte-le avec joie, il n'en est point de plus beau... » Mais quand la barque est en péril ; quand les matelots enivrés, se querellant sur le choix du port, se battent au lieu de ramer ; quand l'écueil menace, quand l'orage gronde, alors, alors nous crions au poëte : « Réveille-toi ! ton doux repos devient un crime ; ne chante plus, ta voix est faite aussi pour commander : qu'elle résonne dans la tempête ! qu'elle pénètre dans la révolte ! Rejoins les matelots, va te mêler à leurs querelles pour les apaiser, à leurs travaux pour les encourager ; saisis l'aviron, donne l'exemple, sauve la barque bien-aimée qui porte tous les biens de ton cœur, tous les trésors de ta gloire, ta mère et tes amours, ton pavillon et ta lyre ! »

Oui, sans doute, quand les rois luttent entre eux pour des provinces, quand les peuples se brouillent pour des ressentiments passagers, sans doute le poëte doit garder une superbe indifférence et dédaigner les vainqueurs ; mais quand les nations en délire s'entr'égorgent dans les ténèbres pour des idées, quand le combat qui fait couler le sang est tout intellectuel, le poëte n'a plus le droit de s'abstenir ; il faut qu'il apparaisse dans cette nuit fatale, rayonnant de tous ses rayons ; il faut qu'il fasse entendre au-dessus de ces clameurs insensées, comme une symphonie éclatante, tous ses accords ; il faut qu'il verse sur ces blessures envenimées, comme un baume généreux, toute sa charité ; il faut qu'il donne à ces périls tout son courage, à cette cause sacrée toute sa foi. Le pouvoir de dompter la

démence est un des secrets de l'harmonie : les chants d'Orphée calmaient la rage des démons ; la harpe de David endormait les fureurs de Saül. O peuples égarés, pauvres nations en démence, ne repoussez pas les poëtes, eux seuls peuvent vous guérir, eux seuls peuvent vous délivrer des fléaux qui vous persécutent ! Il n'y a que les enfants de la montagne qui puissent démasquer l'hypocrisie de vos tyrans ; il n'y a que les favoris de la gloire qui puissent déjouer les intrigues de la vanité ; il n'y a que les penseurs immortels qui puissent imposer silence aux éternels parleurs....

Et ce qui prouve que les poëtes sont destinés à calmer toutes les mauvaises passions, et qu'ils savent répondre à des défis injurieux par de superbes et généreuses paroles, ce sont les vers que M. de Lamartine vient d'adresser à un Allemand obscur appelé Becker, qui a osé envoyer et dédier à ce grand orateur et député français un tas de méchants vers, parmi lesquels se trouve cette insolente ballade qu'on appelait *la Marseillaise de l'Allemagne* dans les cabarets officiels de la Prusse rhénane :

LE RHIN ALLEMAND.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides,

» Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte, aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu.

» Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

A ces bravades, M. de Lamartine répond avec un dédain

sublime par un noble chant qu'il appelle *la Marseillaise de la paix,* et qui commence ainsi :

Roule, libre et superbe, entre tes larges rives,
Rhin! Nil de l'Occident! coupe des nations!
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions!

Il ne tachera plus le cristal de ton onde
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main!
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords.
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts!

Comme ce début est grandiose et digne! quel beau démenti donné à ce monsieur, à ce *meinherr* qui nous traite de *corbeaux avides !* L'autre soir, nous étions plusieurs ouvriers en poésie réunis chez madame de G..., et nous nous disputions ces vers comme des confrères avides; soit, mais non pas comme des corbeaux. Et chacun vantait la strophe qu'il préférait. « Voilà *ma* strophe, disait M. Théophile Gautier. — Voilà la mienne, disait M. de Balzac. — Ces vers-là sont bien beaux, reprenait M. Mennechet; » et il lisait admirablement, comme vous savez :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
Des frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
La voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations! mot pompeux pour dire barbarie!
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
La fraternité n'en a pas!

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve!
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident!

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité;

Les bornes des esprits sont leurs seules frontières ;
Le monde, en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où sa langue répand ses décrets obéis !
Chacun est du climat de son intelligence.
Je suis concitoyen de toute âme qui pense ;
La vérité, c'est mon pays.

M. Alfred de Musset était assis dans un coin du salon.... « Moi, dit-il, voilà les vers que j'aime le mieux ; » et il récita par cœur cette strophe magnifique :

Amis, voyez là-bas ! la terre est grande et plane !
L'Orient, délaissé, s'y déroule au soleil !
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil !
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides :
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts ;
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts !

Chacun s'écria : « C'est superbe ! — J'aime bien aussi les derniers vers, » dit madame de G... ; et prenant *la Revue des Deux-Mondes*, elle lut cette fin :

Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate,
Des artères du globe enlace le réseau,
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate,
Que l'homme soit un peuple et les fleuves une eau !

Débordement armé des nations trop pleines
Au souffle de l'aurore envolés les premiers,
Jetons les blonds essaims des familles humaines
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers !
Allons comme Joseph, comme ses onze frères,
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères,
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
Et revinrent courbés d'épis.

Roule libre et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées ;
Tes sapins sont des ponts qui joignent les climats !

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour au dieu du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang!
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu!
Et tissons de repos, d'alliance et de joie,
L'étendard sympathique où le monde déploie
  L'unité, ce blason de Dieu!...

Roule libre et grossis tes ondes printanières
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux,
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux!

Après avoir lu : « C'est très-beau, dit madame de G..., mais c'est trop généreux. J'aurais voulu qu'on dît des choses désagréables à ce monsieur. Nous autres femmes, nous n'entendons rien à vos beaux sentiments humanitaires; nous sommes en toutes choses orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses; c'est là notre seul mérite, nous ne saurions y renoncer. Pour ma part, je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens; j'ai le préjugé de la patrie, et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels.

— Moi aussi! s'écria Alfred de Musset.

— Faites-les donc vite, reprirent en chœur tous les assistants. Venez sur la terrasse, nous allons vous enfermer dans le jardin; nous vous donnons un quart d'heure. »

On ferma la porte du salon derrière lui, et le jeune poëte alla se promener dans le jardin. On lui avait donné tout ce qu'il lui fallait pour travailler, — du papier, des plumes et de l'encre? — Fi donc! on lui avait donné deux cigares. Au bout d'un quart d'heure, il frappa à la porte, on lui ouvrit. Les cigares étaient consumés, les vers rimés; les voici :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
  Il a tenu dans notre verre.
  Un couplet qu'on s'en va chantant
  Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
  Son sein porte une plaie ouverte,

Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire :
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant!

Ces vers si brillants et si heureusement improvisés furent applaudis avec enthousiasme. Ah! messieurs les buveurs de bière, vous nous décochez de mauvaises ballades! nous vous répondons par de véritables chants. Est-ce une déclaration de guerre? — Non, c'est une lutte poétique où la victoire nous reste en attendant.

LETTRE QUATORZIÈME.

La Presse et *le Courrier de Paris*. — Les fêtes champêtres. Les bals du matin.

13 juin 1841.

Notre dernier feuilleton a été regardé, par quelques personnes, comme une déclaration de guerre, guerre générale et détaillée ; guerre à l'Allemagne et aux poëtes allemands, guerre aux députés, guerre aux académiciens; et de là on a conclu

que *la Presse* avait changé de ligne, et qu'après avoir sagement combattu pour la paix du monde, elle venait d'adopter violemment un système de guerre universelle. O lecteurs! faudra-t-il tous les ans vous le redire : *la Presse* et *le Courrier de Paris* sont deux choses complétement distinctes et tout à fait indépendantes l'une de l'autre. *La Presse* n'est nullement responsable de ce que dit *le Courrier de Paris*, de même que *le Courrier de Paris* n'est nullement responsable de ce que publie *la Presse*.

L'un est un journal sérieux, l'autre est une gazette moqueuse, c'est-à-dire que leur caractère, leurs opinions, leur point de départ, leur but et leurs devoirs à tous deux sont différents.

Le journal est forcé d'être conséquent et raisonnable; la gazette n'est tenue qu'à être élégante, et c'est quelquefois très-élégant d'extravaguer. Mais revenons à notre définition.

La Presse, engagée par des convictions profondes, est soumise cependant à toutes les considérations de la politique, questions de convenances, questions d'opportunité, etc., etc. Il lui faut souvent cacher une partie de sa pensée sur telle et telle personne, il lui faut attendre jusqu'à demain pour dire telle ou telle vérité dangereuse à publier aujourd'hui; elle doit, enfin, ne voir jamais que l'avenir dans le présent.

Le Courrier de Paris, au contraire, est une sorte d'observateur insouciant que nulle considération relative n'enchaîne; il est absolu dans ses opinions comme tous les esprits indifférents. Qui ne désire rien n'accède à rien. Oh! c'est un terrible point de vue que l'indifférence!

Comme il n'appartient à aucun système, à aucun parti, à aucune école, il peut dire ce qu'il pense tout de suite et sur les événements et sur les personnes; il n'admet point de date pour la vérité, elle lui semble toujours opportune. Il va droit son chemin, regardant çà et là, et blâmant partout ce qui le choque. Quelquefois on l'arrête et on lui crie : « Prenez garde, l'action que vous critiquez a été faite par un très-grand personnage! — Tant pis, répond-il, c'est un détail qui ne me regarde pas. » Souvent on lui crie aussi : « Vous êtes fou, ce ridicule dont vous vous moquez si bien, c'est le vôtre. — Tant

mieux, répond-il encore, il m'appartient doublement, comme propriétaire et comme observateur ; j'ai donc deux fois le droit d'en rire. » Et il en rit.

La Presse, courageux défenseur de la monarchie, va au château une fois tous les trois ans. *Le Courrier de Paris* n'y va jamais.

La Presse, qui, en politique, professe la clémence, malgré la révoltante injustice de la Chambre des députés, recommande un grand respect pour ce troisième pouvoir de l'État ; elle ne parle jamais de ce corps vénérable qu'avec la plus parfaite convenance.

Le Courrier de Paris, qui professe *l'implacabilité*, ne voit aucune raison de pardonner jamais une lâcheté et une injustice ; il parle de ces choses-là sans égards, et comme il trouve que c'est un très-grand malheur pour une nation noble, généreuse et digne, que d'être représentée par des hommes mal mis et mal élevés, chaque fois que l'occasion se rencontre de reprocher à messieurs les représentants de la France l'inconvenance de leur costume et la vulgarité de leurs manières, il se fait un devoir d'en profiter.

Enfin, *la Presse* rêve la paix, parce que la paix c'est la prospérité du pays, le perfectionnement de l'agriculture, le développement de l'industrie et du commerce, la douceur des mœurs, l'intérêt de l'humanité ; soit !

Le Courrier de Paris de temps en temps rêve la guerre, non comme politique, mais comme philosophe, non par attrait pour elle-même, mais par horreur de ce qui la remplace. Quand on n'a point de guerre, savez-vous ce qu'on a ? — On a des pestes, des fièvres jaunes et des choléras, ou bien des révolutions et des émeutes ; or, puisque la loi de l'univers veut que les populations soient tous les vingt ans décimées, il pense que, mourir pour mourir, il vaut encore mieux tomber glorieusement sur un champ de bataille, pleuré par ses concitoyens, que de *bleuir* sur un lit de douleur, abandonné par ses amis, et que de se voir traîner à l'échafaud par des lâches. Non certes, il n'aime pas la guerre ; mais comme dans cet heureux monde nous n'avons le droit de choisir qu'entre des fléaux, il ose dire que de tous les fléaux la guerre est encore celui qu'il préfère.

Nous vous entendons d'ici vous écrier : « Comment se fait-il que *la Presse*, ce journal si conséquent dans ses idées, conserve un feuilleton si rebelle et qui peut dire le lendemain tout le contraire de ce qu'elle a déclaré la veille? » Ah! c'est que la fatalité, qui nous poursuit en toutes choses, veut que nos misérables commérages aient du succès; plus ils nous ennuient à écrire, plus on prétend qu'ils sont amusants à lire; plus ils sont niais, plus il semble qu'ils soient goûtés; nous avons composé avec conscience, c'est-à-dire avec prétention, de grands feuilletons qui ont plu à peu de personnes; mais les bavardages, les purs bavardages, cela séduit tous les lecteurs, et il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour bavarder agréablement; mais il faut être placé de manière à être au courant de ce qui se dit dans tous les mondes, dans le monde politique, dans le monde artistique, dans le monde littéraire, dans le monde élégant, et la fatalité veut encore que nous possédions ce malheureux avantage. Bref, on nous reconnaît une spécialité, celle des niaiseries, et comme un journal qui se respecte ne saurait se priver d'une certaine dose de niaiserie, *la Presse* ne peut se passer de nous; et ne pouvoir se passer des gens, cela aide beaucoup à les supporter. « Ne pourrait-on pas au moins vous corriger? » dira-t-on. Comment cela? en nous menaçant de nous supprimer?... Trop charmante menace qui serait capable de nous encourager dans la rébellion! Plût au ciel qu'on ait un jour l'idée de nous punir en nous rendant la liberté! mais on nous gardera, ne nous flattons point d'un vain espoir. Résignez-vous donc à nous subir encore; que voulez-vous! on n'est pas parfait. *La Presse* est un journal consciencieux rédigé avec le plus grand soin; ce maudit feuilleton est son seul défaut. Pardonnez-le-lui, ce fatal *Courrier de Paris*, et surtout ne la rendez pas responsable des folies qu'il s'amuse à dire, et des batailles qu'il lui plaît de livrer aux Chambres, à l'Académie, à l'Allemagne et à bien d'autres contrées.

Depuis huit jours on est très-occupé à Paris : les enfants font leur première communion; les jeunes gens se marient, les députés font leurs paquets, c'est-à-dire les commissions de leurs commettants; les femmes dévouées font de la tisane, et ceux qui n'ont rien à faire font du feu. Par ce froid horrible,

tout le monde est malade; on n'entend de tous côtés que gémissements. Hier, un de nos amis, vêtu d'un élégant costume d'été, protestait contre les rigueurs de ces nouveaux frimas. « Vous devez geler? lui disait-on. — Oui. — Eh bien, il faut vous couvrir davantage! — Non, je ne ferai pas cette concession, je ne céderai pas à un caprice de la saison, je ne serai pas lâche devant l'atmosphère. » Il parlait ainsi hier.... Aujourd'hui il parlerait peut-être différemment si un superbe rhume ne lui avait ôté la voix. Faire du caractère, de l'énergie avec les humains, c'est très-bien; mais avec les éléments, le courage civil est perdu; vous avez beau résister aux tempêtes, elles ne vous en estiment pas davantage. Don Quichotte, qui en fait de courage était connaisseur, combattait les moulins à vent, mais le vent lui-même en personne... jamais.

Donnez donc des fêtes champêtres par cette agréable température! Heureusement que les plus magnifiques ont eu l'instinct de profiter des beaux jours. La semaine dernière encore, nous étions dans de verts jardins, et nous voyions courir sur la prairie de charmantes jeunes filles parées de robes légères et couronnées de fleurs. Cette fête-là aussi était très-pittoresque et d'une originalité piquante; mais cette fois il n'y avait pas moyen de se faire illusion; on ne pouvait pas prendre ce bal fantastique pour un rêve, car il se passait en plein jour, à la clarté sincère et partant cruelle du lustre éternel vulgairement appelé soleil. On a beaucoup médit de ces bals du matin que l'on accuse d'être fort désavantageux à la beauté des femmes; mais nous qui prétendons avoir un haut sentiment de justice, nous les défendons, nous les glorifions comme une mesure équitable, destinée à réparer bien des erreurs et à rétablir bien des droits.

Les bals du matin sont le triomphe des beautés vaporeuses, des physionomies douces, des regards naïfs. Ce sont les mères de famille qui ont inventé les bals du matin. Le soir, les belles femmes coquettes et brillantes ont trop d'avantages sur les jeunes filles; il leur est permis de porter des parures de diamants, des flots de dentelles, et des pots de rouge quelquefois; il leur est permis de dire mille folies, d'écouter mille propos moqueurs qui, animant leur imagination, donnent à leur teint

plus d'éclat, à leurs regards plus de vivacité. Mais le matin, l'égalité se rétablit, c'est-à-dire que c'est l'injustice de la nature qui prévaut; il ne s'agit plus d'être richement parée, d'être une femme à la mode, d'être une femme d'esprit; il s'agit d'être blanche et rose, d'avoir cette limpidité du regard et cette fraîcheur du sourire que l'on ne possède qu'un moment, dans l'âge béni de l'ignorance, et qui veulent dire tant de choses, qui signifient : Quand j'ai pleuré, je n'avais point de chagrin; quand j'ai souri, ce n'était pas pour cacher mes larmes; tout le monde m'aime, je ne me défie de personne, je crois au bonheur et je l'attends.

Vous pensez bien que les yeux ne disent pas longtemps ces douces choses; il faut donc se dépêcher de faire valoir le genre de beauté que donnent ces idées-là. Aussi les bals du matin ont-ils été nombreux cette année; on a remarqué qu'ils étaient beaucoup plus favorables aux projets de mariage que les bals du soir, ce qui prouve la justesse de nos observations.

La fête de l'autre jour offrait un coup d'œil admirable; elle s'étendait en amphithéâtre sur la montagne de Suresnes, de la manière la plus coquette : c'était un mélange de luxe et de simplicité, de nature et d'art, de mœurs fashionables et de mœurs champêtres, tout à fait nouveau. Au pied de la montagne coulait la Seine; elle ondoyait sous les rayons du soleil comme un long ruban d'or et d'argent; au bord de l'eau s'étendait la grande route, couverte de voitures et de paysans curieux; au-dessus de la route s'élevait comme une immense terrasse, la grande allée du jardin; puis une vaste prairie montante parsemée de jets d'eau, puis une seconde terrasse où les invités étaient réunis, et sur laquelle on voyait flotter les écharpes de toutes couleurs, les robes d'organdi roses ou bleues, les robes de dentelles doublées de lilas ou de vert, les marabouts pleureurs, les plumes blanches; enfin, couronnant le tableau, au sommet de la colline, apparaissait le château, avec ses escaliers de marbre et son portique de fleurs. C'était superbe! Nous avions du soleil à cette époque-là, il y a huit jours!

Malgré la réalité de ce soleil, cette fête ne laissait pas que d'être fantastique. Bien des choses inconnues vinrent là aussi

12.

surprendre notre imagination. Nous nous promenions dans le jardin avec d'aimables personnes, lorsque tout à coup nous aperçûmes, à travers un massif d'orangers, un énorme pâté qui venait à nous; ce pâté, porté par deux hommes, était destiné au banquet que l'on avait dressé sous une vaste tente, à quelques pas de nous. Rien n'était plus naturel que cette rencontre; cependant elle nous frappa. C'était la première fois que nous voyions un pâté errer dans un jardin. Cela nous rappelait l'histoire de *Riquet à la houppe* et de cette princesse trop belle, puisqu'elle n'était que cela, qui allait rêver dans une forêt où elle était poursuivie par des visions de marmitons enchantés.

On nous conduisit au bord d'un petit lac. Vous allez voir des cygnes, nous dit-on; en effet, un cygne s'avança vers nous; mais, ô surprise! il était noir.... Poëtes, qu'allez-vous devenir? que ferez-vous de vos vieilles comparaisons, par tant de siècles consacrées? Que penserais-tu, orgueilleuse Léda, si l'on te disait que Jupiter était peut-être un nègre? Un cygne noir?... Patience!...

On nous mena dans la basse-cour : elle est superbe, ombragée de hauts arbres, tapissée de gazon anglais. Là, parmi les paons, et non loin d'un oiseau royal de toute beauté, il y avait un dindon blanc : c'était une compensation. Poëtes, désormais vous pourrez dire « la blancheur du dindon, l'aile noire du cygne »; c'est une manière de rajeunir vos images qui vous vaudra des succès. Il y avait bien longtemps qu'on disait « l'aile blanche du cygne »; cela ne faisait plus d'effet; l'heure de changer était venue.

Nous nous sommes assis quelques moments dans l'étable, sur d'élégants canapés. Voilà encore une chose étrange, des canapés dans une étable!... Et puis nous avons pris le chemin du chalet; car là aussi il y avait un chalet, mais un véritable chalet suisse qu'on avait fait venir de l'Oberland, et qu'habitaient deux jeunes villageoises : elles portaient le charmant costume des filles des environs de Berne, le grand bonnet aux ailes de tulle noir, qui fait si bien valoir les cheveux blonds. Une personne qui était avec nous leur dit quelques mots en allemand. « Nous ne savons pas l'allemand, répondirent-elles

d'un air timide. — D'où êtes-vous donc? — Des Batignolles.... » Nous sommes allé plusieurs fois en Suisse, nous avons visité le canton de Lucerne, le canton de Zurich, le canton des Grisons, mais nous n'avons jamais visité le canton des Batignolles; nous le confessons, ce vingt-troisième canton de la république helvétique nous était complétement inconnu. En descendant du chalet, nous avons aperçu une aimable bergère, coiffée d'un modeste chapeau de paille aux rubans flottants. Sur son cou un simple fichu de gaze était négligemment noué *à la paysanne,* et attaché par une agrafe d'émeraudes magnifiques montées en diamants. — C'était donc *la Bergère des Alpes?* — Non, mais une duchesse du Piémont. Comme nous étions occupé à admirer cette parure champêtre, la femme à laquelle nous donnions le bras s'écria tout à coup : « On me vole mon bouquet! » et, tournant vivement la tête, elle aperçut à ses côtés une biche qui dévorait toutes ses roses. Puis vinrent des faons joyeux, des daims et des gazelles qui se mirent à jouer dans le parc, au grand contentement des spectateurs.

Quand la nuit tomba, on rentra dans les appartements; le bal commença, et des métamorphoses subites nous jetèrent dans un profond étonnement : les robes du matin étaient devenues des robes du soir; les chapeaux avaient été remplacés par des guirlandes. Dans un salon voisin, le célèbre *Édouard,* venu de Paris, attendait les jeunes danseuses et réparait les avaries de leurs coiffures; on avait quitté celle-ci ayant de longs cheveux défrisés, on la retrouvait le front paré de bandeaux majestueux; on avait vu le matin celle-là sans cheveux, on la retrouvait maintenant avec des boucles superbes; et elles revenaient toutes avec des fleurs nouvelles. Rien n'était plus élégant. Alors on se mit à danser et à valser avec ardeur. On était si fatigué d'avoir marché toute la journée, il fallait bien se reposer un peu en sautillant!

A dix heures, une bombe éclate : c'était le signal du feu d'artifice. On le tirait sur la pelouse des jets d'eau, et ces gerbes d'eau, qui se terminaient en gerbes de feu, produisaient un effet nouveau; la pluie d'étincelles tricolores tombait de tous côtés sur le gazon. « Tenez, nous disait madame de V...

en nous montrant ces étincelles aux couleurs nationales, voilà la seule chose que j'aime de la révolution de Juillet. » Dans les arbres, on brûlait des feux du Bengale; cela était tout à fait joli et passablement diabolique; il y avait des bosquets jaune-soufre qui étaient fort bizarres, d'autres couleur groseille, d'autres gris de lin et prune de Monsieur. C'était un paysage d'une originalité très-remarquable; on a bien fait quelquefois des paysages de ce genre, mais c'était involontairement et on les exposait au Salon.

Après le feu d'artifice, on a redansé, et cette belle fête, qui avait commencé à trois heures du soir, a fini à une heure du matin. Dix heures de plaisir!... Il faut s'amuser beaucoup, n'est-ce pas, pour s'amuser si longtemps?

LETTRE QUINZIÈME.

L'observation involontaire. — La femme à prétentions. — La femme inconnue. — La femme à la mode. — La femme sensible. — La femme rousse. — La femme exquise.

29 juin 1841.

Le métier d'observateur, quand on le fait en conscience, acquiert un charme puissant. D'abord il semble pénible, surtout aux esprits rêveurs; car c'est un grand esclavage que l'observation; on est très-fort dans la dépendance de ceux qu'on regarde. Pour rêver, il suffit d'être seul, et l'on peut parcourir l'univers sans se fatiguer. Mais pour observer, il faut vivre au milieu du monde, il faut apprendre le langage des gens que l'on est destiné à peindre; observer, ce n'est pas tout, il faut comprendre aussi les impressions que l'on a observées, et c'est là ce qui devient attachant par la difficulté. Les premiers jours on étudie par devoir, avec indifférence; mais on fait une piquante découverte... et bientôt à l'indifférence succède la curiosité; enfin on pénètre un mystère, et la curiosité devient de l'intérêt. Alors tous les objets se transforment : les fleurs de ce vase, les plis de ce rideau, ce tableau et ce chevalet ne sont plus des ornements insignifiants de la demeure, ce sont des indices de goûts, de manies ou de prétentions; ce bonnet élégant, ce ruban coquet, ne sont plus

seulement une parure, ce sont des symptômes d'attente, ce sont des aveux; ces meubles martelés, ces sonnettes cassées, ces livres déchirés, ces tabourets effondrés, ces marbres écornés, ne sont plus seulement les tristes débris d'un ex-mobilier, ce sont aussi des traits de caractère : tous ces infortunés sont morts d'une mort violente; on le voit, chacun d'eux vous dénonce une colère habituelle. Or vous comprenez que la moindre visite devient amusante chez une personne dont la parure est indiscrète, et dans une maison dont le mobilier est accusateur. Ce n'est plus madame une telle qu'on va voir, c'est un type qu'on va étudier, c'est un livre dont on va parcourir un chapitre, c'est quelquefois un roman dont on va lire la plus belle page, c'est souvent aussi une comédie qu'on va voir jouer; mais ce n'est plus du tout une visite... voilà pourquoi c'est si amusant.

N'allez pas croire cependant qu'on parte avec l'intention de tout observer ainsi froidement; on serait insupportable si l'on n'allait visiter les gens que pour les faire poser comme des modèles, et d'ailleurs on ne découvrirait rien du tout. On se trompe presque toujours quand on regarde exprès; on ne devine rien là où l'on est venu pour deviner. On apporte trop d'idées personnelles, trop de préventions étrangères, et l'on perd ce qui fait qu'on devine bien, c'est-à-dire la fraîcheur de la première impression. Non; pour recueillir de bonnes observations, il faut observer sans effort et presque involontairement, par instinct, par routine, comme les peintres étudient la nature, malgré eux, sans y penser; il ne faut pas chercher les effets, il faut se fier à eux du soin de vous frapper eux-mêmes; et ce n'est que plus tard, quand on se rappelle ce qu'on a vu, que l'on peut entreprendre de l'expliquer; car dans la science observatrice, le souvenir est plus intelligent que le regard.

Depuis quelque temps, nous avons fait bien des visites. Cherchons donc la vérité dans nos souvenirs.

Visite du matin. Premier souvenir : *la femme à prétentions prise au gîte.* — Elle vient de rentrer, elle descend de cheval à l'instant même; la pluie l'a forcée de revenir plus tôt qu'elle ne le voulait. — Madame est à sa toilette; elle vous fait prier

de l'attendre un moment dans le salon. — C'est là qu'il vous est facile d'étudier cette femme exceptionnelle : dans son beau salon, toutes ses vanités sont exposées au grand jour; c'est le musée de ses prétentions. Ce vaste salon tout d'abord vous révèle un des chagrins de celle qui l'habite; il est superbe, mais il a le tort d'être unique, ce qui est un grand tort pour un salon de notre époque; une femme élégante qui n'a pas de second salon est inévitablement une femme malheureuse; on sait cela. Mais quand on a le bonheur d'avoir encore son père, il faut se résigner à quelques privations; un parent de plus, c'est une chambre de moins. Toutefois, avec de l'intelligence, il est facile de faire d'une pièce immense un petit parloir artiste et sentimental; il suffit pour cela de l'encombrer, d'y entasser à l'envi fauteuils, canapés, chaises longues couvertes d'oreillers, tables à ouvrage, tables à écrire, *jardinières,* meubles de Boulle, paravents, — surtout paravents, — et l'on arrive à composer non pas précisément un boudoir mystérieux, mais une sorte de magasin intime où l'on peut causer de toutes choses confidentiellement. D'abord, chacune des fenêtres est *condamnée* — sans calembour — à exprimer une passion. Celle-ci est voilée d'un rideau vert; devant elle se trouvent une table à dessiner, un chevalet, une boîte à couleurs, agréables objets destinés à trahir un amour malheureux pour l'art de Zeuxis et d'Apelles. Celle-là est consacrée aux sciences; elle est obstruée par un immense bureau couvert de cahiers, de livres, de dictionnaires menaçants, de médailles et antiquailles, le tout arrangé dans le plus ingénieux désordre. Sur une feuille volante sont tracés au hasard quelques mots d'une écriture orientale quelconque; on les a griffonnés sans intention, en essayant sa plume et avant de prendre sa leçon d'arabe, ou en attendant son maître de chinois : car les langues de cette espèce sont celles qu'on aime le mieux avoir l'air d'apprendre; elles ont un grand avantage, elles laissent supposer qu'on sait toutes les autres. Étudier l'italien, l'anglais, l'espagnol ou l'allemand, cela ne dit pas qu'on sache le chinois; mais étudier le chinois, c'est avouer qu'on sait au moins l'italien, l'anglais et l'allemand; et d'ailleurs, quand il s'agit de faire semblant d'apprendre une langue, il n'en coûte pas

plus de faire semblant d'apprendre le chinois. En fait de ruse, les ménagements et les économies sont des duperies.

La troisième fenêtre est un correctif de celle-ci ; elle est destinée au rôle gracieux, elle est chargée de rappeler les séductions de la femme, son adresse, sa délicatesse, sa coquetterie, son habileté aux travaux de Minerve, sa patience et son bon goût ; tout cela s'exprime par un métier à broder orné (*orné* est le mot) d'une belle chaise en tapisserie commencée par mademoiselle *Gérard* ou mademoiselle *d'Hauterive*, et que certes la maîtresse de ce salon n'achèvera pas. Un panier à ouvrage dont le couvercle est toujours béant, des écheveaux de soie impitoyablement exposés à l'air et à la poussière, sont priés de dénoncer un travail récemment interrompu ; mais si vous soulevez le taffetas vert qui protége ce bouquet naissant, vous reconnaîtrez que ces belles fleurs sont intactes, et que celle qui menaçait d'éclore la première ne s'est pas encore épanouie depuis un an. Il n'y a que les femmes qui ne travaillent jamais qui laissent en leur absence *traîner* leur panier à ouvrage, leurs soies et leur tapisserie ; les véritables ouvrières, avant de sortir, ont grand soin de serrer toutes ces choses, et cela se conçoit : comme elles travaillent, elles n'ont pas besoin de faire semblant de travailler.

Dans le milieu du salon, sous le lustre, se trouve un grand piano à queue. Cet instrument parfait d'Érard ou de Pleyel est destiné non-seulement à encombrer le salon, mais encore à dévoiler ou plutôt à dénoter une violente passion pour la musique. Sur le pupitre, toujours dressé prétentieusement, s'étale un morceau impossible de Thalberg ou de Listz, les variations sur *la Prière de Moïse* ou le *Galop infernal ;* puis çà et là sur le piano voltigent des airs de musique prétendue étrangère, la romance de *la Juive,* paroles allemandes ; les boléros de *la Muette de Portici,* paroles espagnoles ; les chants écossais de *la Dame blanche,* paroles italiennes. Si vous ne vous croyez pas chez une excellente musicienne en voyant cela, vous n'êtes pas connaisseur, monsieur.

Toute la partie de l'appartement qui entoure la cheminée est consacrée à la littérature ; on admire la bibliothèque choisie, les poëtes d'affection, les livres de piété. La cheminée repré-

sente l'Académie française; le reste du salon représente les autres classes de l'Institut : la classe des Beaux-Arts, des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. C'est complet. Cette agréable retraite ne laisse rien à désirer, si ce n'est pourtant la maîtresse de la maison : elle se plaît un peu trop à vous faire attendre dans ce séjour flatteur qui raconte si bien tous ses talents. Enfin elle paraît. Sa première parole confirme une de ses prétentions de vous déjà connue; et cette première parole, qui est une impolitesse mitigée de pédanterie, vous met à la porte naïvement. Vous saluez avec grâce et vous dites : « La pluie a dérangé vos projets de promenade; j'en suis bien heureux, madame... mais je crains que vous n'en soyez doublement contrariée.... — Moi! j'en suis enchantée, » dit-elle d'un petit air espiègle. Ce début vous semble assez aimable; mais elle continue : « C'est mon père qui m'avait forcée de sortir, ce qui me désolait. *Figurez-vous* que j'ai reçu ce matin, de Dresde, un roman nouveau du célèbre *Flibbertiggibbet-Hauzen* (ce nom demande à être prononcé très-vite, l'*h* est plus qu'aspirée, elle est exaspérée), et je me réjouissais de passer ma journée toute seule, à le lire, là sur mon canapé, bien tranquillement.... » Le congé est positif, vous profitez de cette impolitesse pour vous retirer : « Madame, dites-vous, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous espérez d'une si charmante lecture, je vous laisse tout entière au célèbre *Flibustiergilbergobsom*.... » Vous partez. Dans l'escalier, vous rencontrez un de vos amis; vous lui dites tout bas : « Je t'en préviens, tu vas trouver madame de *** occupée à lire un roman qui arrive de Dresde. — Ah! je parie bien que non, reprend l'insolent moqueur; elle ne me parle jamais allemand à moi, et pour cause. — Tu sais donc l'allemand? — Oui; mais j'ai l'oreille fausse, je ne danse pas en mesure : elle va me parler musique! »

Deuxième souvenir : *la femme inconnue*.— « Madame la marquise de Cherville? — Elle est sortie. — Madame la comtesse Édouard de Cherville? — Elle vient de sortir aussi. » Vous préparez vos deux cartes; mais on ajoute : « Madame la baronne de Vallange est chez elle. » Vous voilà pris. Vous n'osez dire : « Je ne me soucie pas du tout de voir celle-là!... »

C'est une des filles de la maison, la dernière mariée, petite personne insignifiante s'il en fut jamais; mais enfin vous devez être poli pour elle, et vous vous résignez. Vous entrez dans l'antichambre; un vieux maître d'hôtel, à votre aspect, se lève et vient à vous. « Madame de Vallange? » Vous espérez encore qu'il va vous répondre que madame la baronne n'est pas visible. Au lieu de cela, il vous regarde avec étonnement. « Mademoiselle Louise?... » dit-il; puis il reprend : « Madame la baronne est dans le salon. » Et le brave homme, en redressant sa taille courbée, le sourire sur les lèvres, le regard joyeux, vous annonce à haute voix en ouvrant les deux battants de la porte du salon. Quelle bienveillance dans cet accueil du vieux serviteur! Comme il vous sait bon gré de venir visiter sa jeune maîtresse que tout le monde dédaigne parce qu'elle est naïve et timide, mais que lui préfère à toutes ses sœurs et belles-sœurs, parce qu'elle est douce et généreuse et qu'il l'a vue naître. Louise n'est pas dans le salon; elle est dans son cabinet de travail, à son piano; elle chante; vous vous arrêtez pour l'écouter. Sa voix éclatante et pure vous émeut; vous cherchez à deviner de qui est l'air qu'elle chante; mais c'est un air nouveau, d'une mélancolie ravissante, et que vous n'avez jamais entendu.

Après le premier couplet, vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier : « Quelle voix charmante! » Louise aussitôt vient à vous; votre exclamation la fait rougir; ses traits sont animés; elle est si jolie, que d'abord vous ne la reconnaissez pas. « Madame, dites-moi, je vous prie, qui a fait la musique de cette romance? elle est admirable. — C'est... vous trouvez?... c'est un jeune compositeur. — Son nom, madame, je vous en conjure? — Mais... je ne... le sais pas; c'est un amateur. » Louise rougit encore, car elle ment.... Vous le voyez, et vous dites avec assurance : « Cette romance est de vous, madame! Pourquoi n'en pas convenir, vous ne m'apprendrez rien; on m'a déjà dit que vous composiez des airs charmants. — Charmants! non; je m'amuse seulement à chercher des chants pour ma voix. Mais qui a pu vous dire?... — Mesdames vos sœurs. — Oh! mes sœurs! c'est impossible, elles ne s'en doutent pas! je me cache d'elles. Ah! si elles savaient que je griffonne

de la musique, elles m'appelleraient Corinne, elles se moqueraient de moi, elles diraient que je fais l'artiste; de grâce, ne leur en dites jamais rien. — A une condition, c'est que vous chanterez encore cet air si joli.... »

Louise, confiante et gracieuse, se remet au piano.

Alors vous la regardez, et elle vous paraît plus que belle. Vous découvrez qu'elle a des yeux charmants, un teint superbe, des dents d'une blancheur éblouissante; ses doigts, un peu maigres, sont parfaitement bien faits; ses ongles, transparents et roses, révèlent une noble nature; sa taille est élégante et gracieuse. En l'écoutant, vous vous demandez comment il se fait que depuis trois ans vous évitiez de lui parler; vous ne comprenez pas qu'il vous ait fallu tant de temps pour la trouver adorable. Cette petite Louise obscure et dédaignée est tout simplement la femme la plus séduisante que vous ayez jamais rencontrée; elle devine combien elle vous plait, et par reconnaissance elle cherche encore à vous plaire; c'est la première fois qu'elle ose être aimable, cette pauvre enfant, et elle veut vous remercier du courage que vous lui donnez. Peu à peu, elle vous explique tout ce qu'elle appelle *ses défauts;* bientôt vous avez le secret de son *malheureux* caractère : elle a peur de sa mère, elle a peur de ses quatre sœurs, elle *tremble* devant son beau-frère. Dans la maison, tout le monde se moque d'elle. Quand elle chante avec expression, sa mère lui dit qu'elle fait des *mines* et qu'elle a l'air d'une actrice; quand elle risque une robe à la mode nouvelle, son beau-frère lui dit qu'elle fait la *lionne* et que c'est de très-mauvais goût; quand elle essaye de causer dans le salon et de rire avec quelques amis, ses quatre sœurs se regardent avec étonnement et l'une d'elles s'écrie : « Ah! Louise qui se lance!... » Aussi elle ne chante jamais, elle ne porte que les vieilles robes de son trousseau, et elle ne parle à personne. « Je vous assure, monsieur, ajoute-t-elle avec un gracieux et malin sourire, qu'il est bien difficile de paraître aimable dans une nombreuse famille.... » Vous répondez quelque chose de très-joli, et vous la quittez pour aller raconter par la ville comment vous avez découvert que cette pauvre petite baronne de Vallange, que l'on croit si maussade, est une des femmes

les plus distinguées de Paris; ce qui est une grande faute : il faut garder pour soi de semblables découvertes. Tout Christophe Colomb doit redouter un Améric Vespuce.

Troisième souvenir : *la femme à la mode.* — Vous avez du bonheur ce jour-là; vous trouvez tout votre monde, et, par un hasard inappréciable, ces femmes élégantes si entourées sont seules chez elles, ce qui vous permet de provoquer leurs confidences adroitement. Vous voilà donc chez madame la vicomtesse de T.... Oh! cette femme-là n'est point une beauté méconnue : c'est la reine de tous les salons, c'est l'astre de toutes les fêtes; on l'admire, on l'adore, on l'aime, on l'envie; elle est jeune, elle est riche, elle est libre sans être veuve, ce qui est le comble de la liberté. Son mari est un vieux fou qui l'a quittée pour une danseuse américaine et qui voyage éternellement sans s'arrêter, semblable au Juif errant, et l'épouse du Juif errant est certes la femme la plus libre. On vous dit que madame la vicomtesse est dans son jardin. Vous descendez les marches du perron et vous suivez doucement une mystérieuse allée. De loin, à travers les arbres, vous apercevez la belle Stéphanie; les plis de sa longue robe de taffetas lilas glacé à reflet d'or ondoient sur le gazon; elle est assise près d'une table de bois rustique; un livre ouvert est devant elle, mais elle ne lit pas; ses coudes sont appuyés sur les pages du livre comme sur un coussin, et son visage est caché dans ses mains. « Madame.... » dites-vous. — Aussitôt elle relève la tête, et vous restez muet d'étonnement en voyant que son beau visage est baigné de larmes. Elle s'efforce de vous sourire et se hâte d'essuyer ses yeux. Mais ses larmes coulent trop abondamment pour pouvoir se sécher si vite; elle garde un moment le silence, puis elle vous demande pardon de pleurer. Vous êtes troublé à votre tour; vous ne vous attendiez point à trouver cette charmante mondaine dans un si grand désespoir. « Avez-vous reçu quelque triste nouvelle? lui demandez-vous. — Non, dit-elle; quand je suis seule je pleure bien souvent sans sujet. N'y faites pas attention. — Vous, pleurer! vous dont l'existence est si brillante! — Brillante peut-être, mais pas heureuse. — Vous êtes si belle et si aimée! — Aimée d'amour, n'est-ce pas? Eh! croyez-vous donc que l'amour soit le bonheur pour

une femme? L'amour, ce n'est qu'un moment dans la vie, un rêve, et quelquefois un rêve douloureux. Les seules affections véritables pour une femme, ce sont les affections de famille : c'est une mère, ce sont des sœurs qui l'entourent de soins; c'est un mari qui la protége, ce sont des enfants qui la chérissent. Les femmes envient ma liberté, et moi je la maudis; cette liberté fait mon supplice : ce n'est pas de l'indépendance, c'est de l'isolement, c'est de l'abandon! Si vous saviez comme je m'ennuie d'être toujours seule dans cette maison, de n'y laisser personne quand je sors, de n'y retrouver personne quand je rentre, de n'entendre aucun bruit, de penser que cette porte ne peut s'ouvrir que pour une visite, de vivre toujours avec des étrangers; car l'homme le plus aimé, le plus digne de l'être, pour une femme qui n'a pas le droit de l'aimer, n'est jamais qu'un étranger.... Hélas! un mariage, un autre amour, peuvent en faire un ennemi.... Ah! si vous saviez combien ma vie est triste et désenchantée, vous ne seriez plus étonné de me voir pleurer et vous auriez pitié de moi.... »

En écoutant ces aveux, vous cherchez par quelles douces paroles vous pourrez consoler un si profond chagrin; mais vous ne trouvez rien à dire et vous restez confondu. Heureusement, la jeune femme, poursuivant son idée, reprend son mélancolique refrain : « Oui, continue-t-elle en soupirant, pour les femmes, il n'y a de bonheur que dans la vie de famille. » Ce mot vous éclaire; vous ne pouvez vous empêcher de sourire et vous vous écriez : « Ah! si madame de Vallange vous entendait, que dirait-elle? — Est-ce qu'elle dit quelque chose, cette petite niaise? reprend la belle Stéphanie d'un air dédaigneux. — Elle dit que la vie de famille est un enfer (vous exagérez pour mieux consoler); elle dit qu'en famille on ne peut pas être aimable; elle dit que sa mère la gronde quand elle chante bien; que si elle cause avec des jeunes gens, ses sœurs crient qu'elle se compromet et que sa réputation est perdue; elle dit que son mari la tyrannise, que son beau-frère la persécute, qu'on lui défend d'être gaie, d'aller au spectacle et de s'amuser; qu'on la condamne à ne porter jamais que de vieilles robes et de vieux bonnets; qu'on exige enfin qu'elle paraisse laide et stupide pour cacher qu'elle est spirituelle et jolie! — Ah!

monsieur, c'est une existence affreuse que celle-là! — Oui, madame, c'est ce qu'on appelle la vie de famille. — Je mourrais s'il me fallait supporter tous ces ennuyeux. — Eh bien, madame, songez un peu à cette pauvre jeune femme quand votre solitude vous paraîtra trop cruelle; cette pensée vous consolera. — Ah! me voilà déjà consolée. Venez me parler d'elle souvent.... »

Quatrième souvenir : *la femme sensible.* — « Madame ne reçoit pas. — En effet, on a mis de la paille sous ses fenêtres. — Elle est donc malade? — Madame est pis que malade, dit le portier; elle est au désespoir et au lit depuis deux jours. — Elle a perdu son père? — Non. — Son mari? — Non. — Son enfant? — Non, monsieur; elle a perdu cinq cent mille francs dans une faillite; elle en est inconsolable. — Et elle fait mettre de la paille sous ses fenêtres parce qu'elle.... — Ah! monsieur, ça se comprend : madame est obligée de supprimer sa voiture, elle ne peut plus entendre le bruit d'une voiture sans avoir des attaques de nerfs. On va vendre aussi la maison; je ne sais pas si le nouveau propriétaire nous gardera.... » — Rassurez-vous, brave portier; votre maîtresse ne vendra pas sa maison; elle retrouvera sa fortune de manière ou d'autre : une femme qui fait mettre de la paille sous ses fenêtres le jour où elle se croit ruinée ne mourra jamais sur la paille.... O Job! que pense de ce fumier vaniteux ton fumier sublime?

Cinquième souvenir : *la femme rousse.* — On vous annonce, vous entrez d'un air dégagé et vous tombez par terre en renversant une chaise et en brisant plusieurs jouets d'enfant : un petit porteur d'eau avec sa charrette et son cheval, un rémouleur avec ses petits couteaux, un mouton de carton qui bêle et vous accuse; par bonheur, l'étourdi possesseur de ces charmantes choses n'est pas là; il les a laissées sur le tapis, et certes vous n'êtes pas coupable de ne les avoir pas vues : il règne dans ce salon l'obscurité la plus complète. La maîtresse de la maison vous dit bonjour, et sa voix vous guide vers elle à travers mille écueils sous la forme de fauteuils. Enfin votre main a touché le marbre de la cheminée, c'est un point d'appui, vous ne le perdrez pas; vous regardez autour de vous.

— Nuit profonde.... Personne! vous ne distinguez que la maîtresse de la maison à cause de sa robe blanche. — Vous la croyez seule, et vous vous dites : Toutes les femmes sont solitaires aujourd'hui!... Ne vous y fiez pas. « Eh bien, dit-elle, vous êtes allé hier au bal chez l'ambassadrice de ***? — Oui, madame, j'y étais. Il est arrivé une aventure bien désagréable à madame de Tillard! — Qu'est-ce qui m'est donc arrivé, monsieur? » s'écrie au même instant une voix aiguë.... O perplexité! elle est là, madame de Tillard! — Et vous ne l'aviez pas vue, et vous ne la voyez même pas encore, parce que... parce que les jalousies sont fermées, les stores sont baissés, les rideaux sont croisés, parce que dans ce maudit salon il fait nuit et qu'on n'y voit pas la nuit; mais aussi pourquoi ces ténèbres, pourquoi madame de ***, qui est jeune et belle, s'environne-t-elle d'ombres comme une vieille coquette fanée? — Pour vous paraître toujours blonde. — Elle n'est donc pas blonde? — Non, elle est rousse. — Mais il y a des cheveux roux d'une teinte superbe que les peintres estiment beaucoup. — Les peintres, mais pas les coiffeurs! et vous savez bien qu'en fait de beauté ce ne sont pas les artistes qui donnent la mode, ce sont les couturières et les coiffeurs. — C'est vrai; mais que vais-je répondre à madame de Tillard? Une bêtise! c'est l'usage. On ne répare jamais une maladresse que par une bêtise, et *vive Versailles*, comme dit la dame aux *sept petites chaises*.

Sixième souvenir : *la femme exquise.* — Étourdi par cette épreuve terrible, vous sentez le besoin de vous calmer; vous rentrez chez vous, vous dînez pour reprendre quelques forces, et le soir vous faites encore une ou deux visites avant d'aller au dernier concert de madame M..., ou bien au dernier *lundi* de madame de D.... Vous arrivez à huit heures chez la femme exquise; vous montez un bel escalier de pierre couvert d'un tapis très-doux, un escalier *idéal*, non pas une sorte d'escalier d'église, vaste, humide, sonore comme l'escalier d'un palais, non pas une échelle tortueuse et maniérée comme l'escalier d'une *petite maison*; un escalier modèle, dans les proportions les plus confortables. Au moment où vous mettez le pied sur le palier, la porte de l'appartement s'ouvre; un valet de chambre *idéal*

vient à vous : il est vêtu de noir et il a parfaitement bonne façon; il n'a pas l'air ébouriffé d'un maître d'italien à gros favoris, il n'a pas l'air insolent d'un Frontin de comédie, il n'a pas l'air dégagé d'un prince polonais, il n'a pas non plus l'air officieux d'un domestique de place; il a l'air d'un valet de chambre de bonne maison. Vous traversez un joli salon arrangé d'une manière charmante. Dans ce salon il y a des tableaux, mais sur les murs; il n'y en a pas sur les chaises. Il y a aussi des porcelaines, mais raisonnablement; les étagères ne rivalisent point avec les magasins de *Toy* ni avec ceux de l'*Escalier de cristal*, et puis il n'y a que des objets de prix, rien qui sente le colifichet et le joujou. Ni *poussah* ni *magot monstrueux*, rien qui doive *impressionner* les femmes grosses. Vous entrez dans le grand salon, un salon *idéal*, vaste mais point immense, riche et point somptueux, un salon dans lequel on peut donner une fête et dans lequel on peut se tenir tous les jours; il n'affecte aucun souvenir historique, il ne vous parle d'aucun roi de France, ni de Louis XIII, ni de Louis XIV, ni de Louis XV. C'est un salon d'aujourd'hui, fait pour être habité avec les mœurs et les gens d'aujourd'hui. Et cependant il n'est pas à la mode, les caprices du moment n'ont présidé en rien à sa disposition. On n'a choisi pour l'orner que des choses qui sont toujours belles, qui sont toujours commodes, qui sont toujours de bon goût. La maîtresse de la maison, assise sur son canapé, est entourée de plusieurs amis; c'est la maîtresse de la maison *idéale* : tout est parfait dans ses manières, point d'empressement affecté, point de dignité préméditée; sa politesse n'est ni flatteuse ni caressante; elle ne s'agite point, elle ne se récrie point; elle est calme sans être froide, bienveillante sans être doucereuse. Elle s'occupe de vous gracieusement, mais pas exclusivement; elle n'abandonne point pour vous les premiers venus, car s'occuper uniquement de celui qui arrive, c'est l'engager à s'en aller tout de suite, c'est lui faire sentir qu'il a dérangé une causerie intéressante qu'on a hâte de reprendre après son départ. Au contraire, elle vous initie à la conversation générale, et son influence est telle, que chacun de ses amis semble vouloir aussi l'aider à vous accueillir. Dans un coin du salon, auprès d'une table ronde, deux belles

jeunes filles sont occupées à broder; elles sont aussi les sœurs *idéales,* elles se ressemblent, elles sont mises de même, elles ont le même regard, le même sourire, la même manière d'être aimables, la même manière d'être jolies. C'est l'attelage le plus parfait de la blonde déesse dont le char ailé était traîné par des jeunes filles. Qu'elles sont gracieuses, élégantes et distinguées! Elles ne parlent point, mais leur sourire intelligent dit qu'elles écoutent; elles ne font point valoir leur beauté par des poses artistiques et inspirées, mais leur rougeur, quand on les regarde, prouve qu'elles sentent qu'on les admire. Ce sont bien là les dignes filles de la femme exquise; car le complément de la perfection de cette *femme comme il faut* par excellence, c'est l'éducation *idéale* qu'elle a su donner à ses enfants.

Septième souvenir : *la femme politique.* — C'est une des variétés de la femme exquise, ou plutôt c'est la femme exquise sans enfants, cherchant dans les passions de la pensée un intérêt à sa vie. Ce n'est peut-être pas précisément la politique qu'elle aime; ce sont les esprits supérieurs qui, au nom de la politique, se rassemblent chez elle. Elle n'a ni le goût de l'intrigue ni la vanité du crédit; mais elle rêve l'influence, parce que c'est ce qu'il y a de plus difficile à conquérir et cependant ce qui coûte le moins de peine à posséder; il ne faut pour cela que du tact et de l'esprit, deux choses qui ne s'acquièrent ni ne se perdent. Influence, pouvoir mystérieux comme tous les pouvoirs, qui se compose d'expérience, de patience, d'instinct, de coquetterie et d'affection; chaîne invisible avec laquelle on lie les intérêts les plus contraires, les ambitions les plus hostiles; chaleur intellectuelle qui fait mûrir tous les projets; force irrésistible qui a tous les dehors de la faiblesse. Heureuse la femme qui te possède, et qui, te respectant comme un trésor du ciel, ne t'emploie jamais que dignement et pour de nobles intérêts!

La moralité de ce feuilleton, c'est qu'il n'y a rien de nouveau à Paris; nous n'avons rien à vous dire, si ce n'est un mot de la dame aux *sept petites chaises.* Vous savez comment elle parle anglais, vous savez comment elle parle métaphysique, comment elle parle politique; voici maintenant comment elle parle musique. Elle revenait un soir d'un concert

d'amateurs. « Eh bien, lui demande-t-on, avez-vous entendu de bonne musique chez madame de P...? — Non vraiment, dit-elle d'un petit air dédaigneux, c'était fort mauvais; ils ont chanté un nocturne, puis encore un nocturne, et comme ils allaient commencer à chanter un troisième *octurne,* j'ai perdu patience et je me suis *en allée.* »

Cette femme-là est charmante; on n'est pas plus aimable; elle est à la fois naïve et pédante, c'est la perfection.

LETTRE SEIZIÈME.

Jours de fête, jours de pluie. — Les parties de campagne.

11 juillet 1841.

Quelle affreuse semaine! quels orages! quels vents furieux! et tout cela pour une petite heure de soleil dans la matinée! des orages sans chaleur, c'est un jaloux sans amour : combinaison des plus agréables.

Mais pourquoi ces tempêtes choisissent-elles toujours de préférence les dimanches, les jours de fête, les jours de repos? La nature, ces jours-là, devrait bien aussi se reposer un peu; pourquoi tant s'agiter et venir troubler d'une façon si cruelle tant d'innocents plaisirs? Dimanche, c'était la fête de Meudon, la fête de Chaillot, la fête de Montmartre; des milliers de familles s'étaient mises en route pour aller chercher dans la campagne un souffle d'air pur, une goutte d'eau sincère, un parfum véritable, et voilà que le souffle pur s'est changé en une rafale épouvantable! voilà que la goutte d'eau s'est multipliée en déluge! voilà que le parfum délicieux s'est tourné en une odeur de soufre infernale! et cela tout à coup, en pleine promenade, en plein dîner sur l'herbe, en plein bal! on n'a pas même eu le temps d'avoir peur; les cataractes du ciel ont été ouvertes et la terre a été submergée.

Et alors, oh! alors c'était pitié de voir toutes ces pauvres danseuses courir éperdues à travers le bal pour chercher leurs atours dispersés! Le moment du sauvetage fut horrible. « Venez donc, mademoiselle Ernestine! c'est par ici la salle à manger. — Mais j'ai laissé mon châle dans le jardin! — Mademoiselle

Caroline, où courez-vous? — Mon chapeau! mon chapeau! il est là-bas sur un banc. — Ah! s'écrie une autre jeune fille avec anxiété, j'ai oublié mon sac dans le jardin! — Et moi, j'ai oublié mon ombrelle! — Ah! tant pis pour l'ombrelle. — C'est bien fait, dit une envieuse, ça lui apprendra à faire la dame avec une ombrelle. — Comment, Fanny fait ombrelle! reprend une autre non moins envieuse; quel genre!... »

Peut-être, mesdames, n'avez-vous jamais remarqué tout ce qu'il y a d'aristocratique dans une ombrelle. La troupe joyeuse est enfin à l'abri dans les vastes salons de l'établissement; elle patiente un moment; mais bientôt elle s'ennuie. De temps en temps une beauté folâtre s'approche de la fenêtre, et, après avoir regardé la pluie qui tombe par torrents, se met à fredonner cet air gracieux et mélancolique, accompagnement et consolation de tous les orages :

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs *moutons*, etc.

Puis elle s'écrie : « Est-ce qu'on ne danse pas? » On lui répond : « Il pleut, il pleut, bergère.... » — Il pleut; mais on pourrait bien danser dans le salon, qui est de trois cents couverts. — Et les musiciens? — Ah! c'est vrai, les musiciens, où sont-ils donc? — Ils sont là-bas dans le jardin, sous leur toit de chaume. — Ces pauvres musiciens, comme les voilà serrés les uns contre les autres! ils sont comme des poulets sous un hangar. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à faire des signes comme ça? — On leur dit de venir, et ils ne veulent pas. — Pourquoi donc? — Parce qu'ils ne veulent pas traverser le jardin par la pluie; ils ont peur pour leurs violons et leurs basses. — Tiens! voilà les garçons qui leur portent des parapluies! Ah! les voilà qui s'embarquent! — *Boum! boum!* — Il pleut sur la basse! — *Climm! climm!* — Tiens, celui-là qui joue du violon avec le bec de son parapluie! Est-il maladroit! — Oh! le bon vieux qui saute sur la pointe du pied! il a enveloppé son violon dans un mouchoir écossais. Il en a bien soin de son pauvre violon, il le presse sur son cœur comme un enfant! — Et celui-là qui ne porte rien et qui se promène comme un monsieur? — C'est le flageolet. Il a mis son instrument dans sa poche. — Les

voilà tous rentrés!... En place! la contredanse va commencer! » Et les bals champêtres deviennent des bals d'hiver, moins la fraîcheur; et l'épaisse fumée du tabac remplace la blanche vapeur des vallées, et les parfums enivrants de la bière remplacent la senteur sauvage des bois. Mais qu'importe! les cœurs ingénieux savent trouver la solitude dans la foule et le mystère dans le bruit.

On s'amuse franchement jusqu'à l'heure fatale où il faut retourner au logis; alors on écoute avec effroi la pluie qui tombe, le vent qui siffle; on rêve un fiacre, on sait qu'à cette heure et par ce temps horrible le moindre véhicule est hors de prix; le plus simple *milord* fait le *renchéri* dans toute la rigueur du mot; eh bien! on se décide aux plus grandes folies, on se promet de donner à cette orgueilleuse voiture le prix fabuleux qu'elle demandera; mais où est-elle? où la trouver? Nulle part; elle est anéantie. A Paris, pendant les grandes averses, les fiacres semblent engloutis; non-seulement il n'y en a plus sur les places, ce qui est tout simple, mais on n'en voit point passer dans les rues, on n'a pas même la chance de les implorer et d'être méprisé par eux; que deviennent-ils? où vont ceux qu'ils transportent? pourquoi ne traversent-ils pas la ville? Cet étrange effet des orages parisiens n'a jamais pu être expliqué. Autre effet non moins cruel : dès qu'il pleut, toutes les portières viennent fermer la porte cochère de la maison; pourquoi? — Pour empêcher qu'il ne pleuve sous la voûte? — Non, c'est pour empêcher les piétons infortunés de se réfugier auprès d'elles. Il n'est pas de cœur plus insensible que le cœur d'une portière, pas même celui d'une coquette.

L'orage de dimanche a été désastreux; on en a parlé toute la semaine. Riches et pauvres, tous les Parisiens en ont souffert. Chacun s'abordait par ces mots : « Où étiez-vous dimanche soir pendant l'orage? » Cette question pouvait être indiscrète, mais personne ne se la refusait. Et c'était de toutes parts des récits épouvantables. « Moi, dit l'un, j'étais sur la route de Saint-Cloud; mon cheval s'est emporté au moment où je passais sur le pont, j'ai manqué sauter dans la rivière. — Moi, dit un autre, j'étais à Versailles, et jamais je n'ai rien vu de plus étrange que l'aspect des débarcadères. Chaque voyageur était

un fleuve : l'eau coulait de ses manches, de ses poches, des basques de son habit, des bords de son chapeau; les femmes tordaient leurs châles comme un linge qu'on vient de savonner; leurs chapeaux étaient tous d'une couleur inconnue; leurs robes légères, alourdies par la pluie, dessinaient leur taille fatalement; leurs mouchoirs blancs étaient bigarrés de toutes sortes de nuances : il y avait du jaune des gants jaunes, du rose de la ceinture rose, du bleu de l'ombrelle verte, etc.; c'était une palette d'un goût charmant!... » Pauvres femmes, elles étaient parties le matin si jolies, leur parure était si fraîche, et elles avaient tant travaillé pour composer cette merveilleuse parure! Celle-ci avait passé la nuit pour achever sa robe neuve, une belle robe de mousseline de laine à un franc cinquante centimes l'aune; celle-là s'était privée tout l'hiver de lumière et de feu pour pouvoir acheter cette année un chapeau de paille, rêve de sa jeunesse... et c'était la première fois de sa vie qu'elle portait un chapeau! cette autre, enfin, a travaillé six mois sans relâche pour compléter la somme exorbitante avec laquelle il est permis de marchander une écharpe de soie; et tous ces beaux objets si chèrement obtenus ont été perdus en un jour, et il n'en est rien resté qu'un débris sans valeur, que l'amer regret de s'être imposé tant de privations et tant de peine pour un plaisir si passager. Moquez-vous de notre sentimentalité tant qu'il vous plaira, mais nous n'en avouerons pas moins la grande tristesse que nous causent ces méchants orages des dimanches; nous ne sommes pas de ceux qui dédaignent les fêtes populaires, les plaisirs bourgeois; nous trouvons cela si simple et si juste, que ceux qui travaillent le plus soient ceux qui s'amusent le mieux; et puis nous sommes encore un peu poëte, et rien ne nous semble plus poétique, plus respectable et plus charmant qu'une pauvre jeune fille qui travaille pour être jolie, et, chaque dimanche, nous prions le ciel qu'il daigne conserver, avec la pureté de son cœur, la fraîcheur de sa parure. — N'oublions pas ce détail qui est plaisant : Dimanche dernier, il pleuvait si fort et les gens qui marchaient dans les rues étaient si complétement mouillés, que tous les parapluies étaient fermés : on les portait sous le bras avec un profond mépris. Fiez-vous donc aux apparences!

Partie de campagne savamment combinée par de jeunes amateurs de chemins de fer. — Ils sont partis à six heures du matin; ils sont allés déjeuner à Corbeil; ils sont revenus à Paris. Vite ils sont repartis pour Versailles par le chemin de fer de la rive gauche; à Versailles ils ont déjeuné une seconde fois, plus sérieusement; après déjeuner, ils ont pris le chemin de fer de la rive droite jusqu'à Asnières; de là ils sont allés dîner à Saint-Germain, d'où ils sont revenus pour souper à Paris. Quatre repas, quatre chemins de fer, c'est très-bien, et environ quatre-vingt-dix kilomètres en quatre heures, c'est encore mieux.

Paris devient tout à fait désert; il n'y a qu'une manière agréable de l'habiter, c'est de n'y pas séjourner. En le quittant tous les matins pour n'y revenir que le soir, on y passe l'été avec assez de plaisir. C'est un moyen ingénieux d'être à la campagne sans avoir les ennuis de l'établissement et du déménagement.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Paris, le 15 juillet. — L'hiver est la saison de l'hypocrisie; l'été, c'est la saison des vérités.

18 juillet 1841.

C'est un phénomène des plus étranges, que nous n'avions jamais remarqué. Avant-hier, pour la première fois de notre vie, nous avons été appelé à l'observer, et nous ne sommes pas encore revenu de notre étonnement. Paris, le 15 juillet, est un séjour fantastique s'il en fut jamais. Les gens qui habitent ce séjour sont des êtres sans nom, qui n'appartiennent à aucun pays, à aucune nation, à aucune classification; ce ne sont pas des Parisiens, ce ne sont pas des provinciaux, ce ne sont pas des étrangers; ils n'ont ni l'élégance de ceux-ci ni l'originalité de ceux-là; ce sont des figures qui n'ont aucune espèce d'expression, des tournures qui n'ont aucune espèce de caractère. Chose inexplicable! ces gens, qu'on n'a jamais vus à Paris, ne semblent pas du tout surpris de s'y trouver; ils ne regardent rien, ils ne se regardent même pas entre eux, et cependant il est impossible de les apercevoir sans se récrier et de les con-

templer sans rire. Leur figure ne ressemble en rien à celle des autres mortels, ils ont des cheveux plantés tout de travers : leur tête est un champ d'*épis* (style de coiffeur); leurs yeux, à demi fermés, sont sans regard et d'une couleur inconnue; leur front n'existe pas; leur nez est *ineffable*... rien ne peut donner une idée de la forme de ces nez-là, ils ne finissent jamais comme ils commencent, ils n'appartiennent jamais au visage qu'ils embellissent; ce sont des nez de rapport maladroitement attachés et malheureusement assortis. Leur bouche est indolente et lourde : on devine que ces lèvres-là n'ont jamais parlé; leur menton est invisible : toujours il est caché, quelle que soit sa condition. Le mari l'anéantit dans le nœud de sa cravate, la femme l'absorbe dans les brides de son chapeau. Leur teint varie du jaune-soufre au brun de la peau de Suède. Leur manière de marcher est fabuleuse : on dirait à chaque instant qu'ils vont tomber et que le pas qu'ils essayent sera leur dernier pas. Cette façon de poser le pied a quelque chose de timide et de prétentieux qui tient à la fois du somnambule et du funambule. Quant à leur parure, elle est d'une originalité qui va jusqu'à l'insolence et d'une indépendance qui va jusqu'à l'insurrection. Dans une saison ordinaire, on ne pourrait passer sur les boulevards impunément avec de pareils costumes. L'autre jour, nous avons vu un certain *chapeau-turban* feu et rose orné de plumes rouges qui, sans aucun doute, aurait fait émeute un jour de printemps. Eh bien, il n'obtenait pas un sourire! C'est qu'il n'y avait là personne qui fût en état de le juger et de le comprendre. Les femmes qui le regardaient méritaient de le trouver joli, tant elles étaient elles-mêmes bizarrement accoutrées. Jamais nous n'avons rien rencontré de semblable. Quelles combinaisons! quelles alliances! quelles inventions! Quelle puissance d'imagination il a fallu pour composer toutes ces parures, et quelle supériorité de caractère il faut avoir pour les porter! Le mois de juillet seul enfante de tels prodiges. Les modes de l'été seules permettent de tels efforts. Que de vieux chiffons ont revu le jour, sous prétexte d'écharpes légères! Que de rideaux brochés ont retrouvé le droit de voltiger en prenant le doux nom de voile! mais aussi, que de pauvres fauteuils ont vu

leurs bras dépouillés de franges pour satisfaire à ce besoin de passementerie qui se fait si généralement sentir en ce moment chez toutes les couturières! Comme on reconnaît bien que c'est le soleil qui inspire les esprits! En fait de parure comme en toutes choses, on a bien plus d'idées l'été que l'hiver. Quand il fait froid, que peut-on inventer de coquet? rien; on se cache sous un manteau, c'est tout ce que l'on peut faire. Mais quand on croit qu'il fait chaud, on est poursuivi de mille rêves enchanteurs; on prépare de grands effets, on évoque toutes sortes de friperie; on taille, on coupe, on rassemble, on sépare mille objets, étonnés de se quitter ou de s'unir. Grâce à la mode des manches courtes, les plus vieilles robes sont les plus *parées;* grâce à la fantaisie des spencers, il n'est plus de douillette fanée qui n'ait encore un avenir. Le canezou est une belle fin pour une jupe d'organdi qui a eu des malheurs.... Mourir autour d'une capote, pour une pèlerine de tulle éraillé, c'est bien mourir!... Oh! que les parures inspirées par les caprices de l'été sont ingénieuses et variées! Dans ces deux seuls jours de promenade nous avons remarqué ces trois choses étourdissantes :

Un spencer de gros de Naples lilas, garni de franges vertes, sur une robe de mousseline de laine bleue garnie de franges noires; — une écharpe écossaise faite avec des rubans de toutes nuances cousus ensemble; — des guêtres de coutil sur des pantoufles en tapisserie.

Nous ne parlerons pas des bouquets fantastiques et menaçants, aux fleurs nerveuses, au feuillage convulsif, qui se voient sur toutes les têtes pendant la belle saison, plantes imaginaires qui viennent narguer les plantes véritables et qui composent ce qu'on appelle, dans le commerce, *la flore de province;* ces étrangetés sont connues de vous : nous tenons seulement à constater le changement inouï qui s'est fait à Paris depuis quinze jours, afin que les étrangers qui s'y trouvent n'aillent pas s'imaginer de nous juger à jamais sur ce moment exceptionnel; nous voulons seulement protester contre cette population inconnue qui n'est point parisienne et qui compromet Paris. Nous devons dire aussi que les Parisiens eux-mêmes, en cette saison de rêveries champêtres, ont des manières fort sin

gulières; les lois de l'étiquette sont complétement méprisées par les personnes les plus élégantes et les mieux élevées; les gens qui se rencontrent s'appellent de loin par leur nom, se racontent tout haut leurs affaires, rient aux éclats en plein trottoir et affectent une confiance et un abandon qu'ils rougiraient de risquer en hiver; ils font dans les rues et sur les boulevards un tapage qui fait s'arrêter les passants; ils ont l'air d'une troupe de voyageurs français qui débarquent dans une ville étrangère; la ville est à eux, ils n'y connaissent personne; ils peuvent y faire mille folies anonymes; il n'y a là ni M. un tel, ni madame de B..., ni mademoiselle T..., ni la petite baronne de S..., pour leur dire qu'ils sont ridicules : Paris désert leur appartient. Celui-ci ose sortir en veste de chasse, coiffé d'une casquette; celui-là traverse plusieurs rues en robe de chambre pour aller savoir des nouvelles de son voisin; cet autre lit en gesticulant une lettre qu'il vient de recevoir; ce dandy mange bravement de belles poires qu'il vient d'acheter, et cette merveilleuse marchande effrontément un melon qu'elle emporte. Et l'on marche négligemment, et l'on se tient courbé en deux, et l'on jette les yeux autour de soi au hasard et sans coquetterie, et cette négligence et ce sans façon veulent dire : « Les personnes pour lesquelles je me contrains ne sont plus ici. » Regardez cette belle femme qui n'a pas même eu le soin de boucler ses blonds cheveux : comme elle paraît languissante! comme son châle est mal mis! comme le ruban de son chapeau est mal attaché! Les lacets de ses brodequins sont dénoués, les boutons de ses gants sont défaits; tout dans sa personne semble dire : « Il est parti depuis un mois, et je ne sais quand il reviendra. » Voyez derrière elle ce jeune fat! Il oublie d'avoir l'air fat, il marche sans se dandiner, il a négligé de mettre son chapeau de travers, il a des gants noirs avec une cravate rose et il tient à la main un mouchoir déchiré; toute sa personne semble dire : « Je n'ai plus besoin de me parer en séducteur et de me poser en jeune homme riche; je ne rencontrerai ce matin ni héritière ni veuve à marier; dans ce mois-ci il n'y a que des filles sans dot et des veuves sans douaire à Paris. »

L'hiver est la saison de l'hypocrisie; mais l'été, nous l'avons

déjà dit, c'est la saison des vérités, et ce serait une idée heureuse pour une personne méfiante qui désirerait connaître la sincérité d'un caractère, que de revenir ici après une courte absence et d'y rester quelques jours incognito. Rien qu'à voir marcher les gens que l'on voudrait observer, on devinerait leur véritable pensée, on saurait jusqu'à quel point ils se métamorphosent pour vous plaire; on verrait enfin comment ils sont loin de vous et loin de ceux qu'ils ont intérêt à captiver. Cette épreuve serait terrible... Qui sait?... peut-être que non : dans ce pays, où les prétentions gâtent le naturel le plus gracieux, on n'est jamais plus aimable que lorsqu'on ne cherche pas à l'être; peut-être que c'est au contraire la peine que l'on se donne pour séduire qui empêche d'être séduisant; cela expliquerait le plaisant désespoir de ce spirituel infortuné qui s'écriait un jour, en parlant de ses succès auprès des femmes : « Ah! si la femme que j'aime pouvait me voir auprès de celles que je n'aime pas, comme elle me trouverait charmant! Je ne suis jamais aimable que quand je ne veux pas plaire... j'ai du malheur! »

Vers cinq ou six heures, Paris se réveille un peu, et quelques élégants daignent se montrer çà et là. Les personnes qui reviennent de la campagne, pendant la semaine, n'ont rien de champêtre dans leur conversation. « Qu'avez-vous fait? — Nous avons joué au whist.... » C'était bien la peine d'aller à la campagne pour ne goûter que ce plaisir-là! On parle aussi de quelques accidents arrivés sur les chemins de fer par l'imprudence des voyageurs. Dernièrement, l'un d'eux s'obstinait à sortir la tête et le bras hors du wagon : « Monsieur, lui dit un employé, prenez garde; le convoi de retour, en passant, peut vous heurter et vous broyer le bras ou la tête. — J'ai payé mes trente sous, dit le stoïque voyageur, j'ai le droit de faire ce que je veux; vous n'avez rien à me dire.... » Que voulez-vous qu'on fasse avec des voyageurs spirituels comme ceux-là? S'il n'arrive pas plus d'accidents, c'est un miracle. Nous disions l'autre jour que notre éducation parlementaire n'était pas encore faite; il nous semble que notre éducation industrielle est encore moins avancée. Que de temps et de malheurs ne faudrait-il pas avant de faire comprendre à ces

orgueilleux indisciplinés que risquer sa vie par une imprudence stupide ce n'est pas du courage, et que se soumettre à un règlement intelligent et charitable ce n'est pas de la servilité! C'est un beau défaut que la sottise, parce qu'il est bien incurable et bien complet. Vous dites à un sot : « Monsieur, faites attention, il y a un fossé dans ce chemin. » Il prend un air digne et vous répond : « Monsieur, je ne reçois d'avis de personne! » — Va donc, mais n'oublie pas cette maxime : « Celui qui a refusé des avis demande bientôt des secours. » Ce pauvre pays est incorrigible. Ici tout le monde est fier d'être sot, et le sot le plus sot trouve encore un sot qui l'admire.

ANNEE 1842.

LETTRE PREMIÈRE.

Après une année de silence. — Retour à Paris. — Étonnements. — Jargon parisien. — L'Égérie étrangère. — L'Académie française et le Vaudeville. — Orosmane sous-préfet. — La comédie et le couvent. — Réception de M. le chancelier Pasquier à l'Académie. — Le prix *Montrond.*

11 décembre 1842.

Nous arrivons... et nous demandons bien vite ce qu'il faut faire, ce qu'il faut voir, ce qu'il faut dire; car nous sommes dans la plus complète ignorance des intérêts parisiens. Et nous l'avouons, nous avons une peine extrême à nous remettre au courant des nouveautés du jour; d'abord par incapacité, et puis aussi par indifférence. Or on apprend assez lentement ce qu'on n'a pas du tout envie de savoir. Nous faisons beaucoup de questions, c'est très-bien, c'est très-facile; mais nous ne pouvons pas obtenir de nous d'écouter une seule réponse; toutes ces idées-là sont si loin des nôtres! et, plus encore, lorsque par hasard nous parvenons à écouter ce qu'on veut bien nous dire, il se trouve que nous n'y comprenons rien.

C'est que la vie parisienne est une étude qui demande des

années entières; c'est que, pour mener cette existence toute factice et tout exceptionnelle, il faut une facilité d'hypocrisie, une agilité de niaiserie, une routine de vanité, que l'habitude du monde peut seule donner et que dans la retraite on a bientôt perdues; c'est que, pour comprendre l'élégant argot des salons, il faut l'avoir parlé la veille; c'est que, pour apprécier, pour saisir toutes ces nuances de prétentions, toutes ces variétés de ridicules, il faut les avoir suivies dans leurs changements et dans leurs progrès; c'est qu'il faut enfin, pour voir juste dans toutes ces choses artificielles, n'avoir pas le regard faussé par la contemplation de la nature, l'esprit corrompu par l'étude de la vérité!

Aussi, depuis notre retour, nos étranges étonnements nous ont-ils attiré de la part de nos amis bien des querelles. On nous accable d'injures, on nous traite de philosophe, de puritain, de sauvage, de paysan du Danube, d'Épiménide! A chaque question qui nous échappe, à chacune de nos observations, on se récrie : « D'où sortez-vous? quelles folles idées! on ne peut plus causer avec vous!... » Et ce sont à tout moment des discussions interminables. Le moindre mot suffit à ces querelles. L'autre soir, un jeune diplomate arrive un peu tard dans une réunion où on l'attendait; on se plaint, il s'excuse.

— Je viens de chez madame de X..., dit-il, je me suis oublié à écouter M. ***; il contait des nouvelles fort intéressantes qu'il venait de recevoir d'Orient.

— Ah! M. *** était ce soir chez madame de X...?

— Vous êtes charmant avec vos airs étonnés; il y était ce soir comme il y était ce matin; il y va deux fois par jour.

— Je savais bien qu'il était de ses habitués, mais je pensais que sa position avait dû ralentir ses assiduités.

— Quelle folie! vous voulez donc qu'on se brouille avec tous ses amis dès qu'on arrive au pouvoir?

— Non; mais il me semble que lorsqu'on est appelé à l'honneur de diriger les affaires de son pays, on ne doit point affecter de si bien s'entendre avec les personnes qui, à tort ou à raison, passent pour faire les affaires des autres pays, des pays rivaux.

— Vous n'aimez pas les femmes politiques?

— Je n'aime pas beaucoup les femmes qui discutent pendant des heures sur une loi d'impôt ou sur une question électorale; mais je pense qu'en politique les femmes intelligentes peuvent rendre de grands services, jouer souvent un rôle noble et généreux; elles peuvent, par leur influence, concilier bien des intérêts hostiles, calmer les ressentiments implacables, ranimer les courages mourants, et, mondaines sœurs de la Charité, panser toutes les blessures d'amour-propre. Je comprends à merveille qu'une femme qui se trouve avoir parmi ses amis un homme d'État fort distingué s'intéresse vivement à la politique de cet homme d'État; mais ce que je ne comprends pas, c'est un homme d'État qui s'intéresse à la politique d'une amie.

— Quelle subtilité!

— Oh! cette différence n'est pas insignifiante; et, je le répète, c'est une très-haute inconvenance pour un ministre français que d'afficher une Égérie étrangère.

— Allons, vous êtes intraitable; parlons d'autre chose. Êtes-vous allé au spectacle? Avez-vous vu Arnal depuis votre retour?

— Pas encore; mais ne devait-il pas entrer aux Variétés?

— Non; la loi l'a restitué à M. Ancelot.

— Et en quoi M. Ancelot a-t-il besoin d'Arnal?

— Puisqu'il est directeur du Vaudeville.

— M. Ancelot le poëte! l'académicien!... est directeur du Vaudeville! ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc? il n'y a rien de mal à cela : vous êtes d'une pruderie....

— Comment! vous trouvez convenable qu'un membre de l'Académie française se fasse débitant de lazzi, fermier de gaudrioles; vous trouvez tout simple que l'on soit en même temps directeur de l'Académie et directeur du Vaudeville, et qu'en sortant d'une répétition où l'on a réprimandé Arnal, on s'en vienne à l'Institut recevoir le chancelier de France!

— Ce n'est pas le directeur du Vaudeville qui reçoit M. le chancelier, c'est le directeur de l'Académie.

— Ah! voilà une subtilité!

— D'ailleurs, le Vaudeville est un théâtre national, et il ne peut que gagner à devenir plus littéraire, et déjà de fort jolies comédies....

— Vraiment! il ne manquait plus que cela, *académiser* le Vaudeville! ce serait un crime impardonnable, un crime de *lèse-hilarité* que nous ne laisserons point commettre. Que l'Académie s'abaisse jusqu'aux flonflons, libre à elle; mais Arnal, le grand Arnal, saura se faire respecter.

— Décidément, aimable vicomte, vous êtes devenu insupportable....

Nous en étions là de notre querelle lorsqu'on annonça un auteur dramatique célèbre.

— J'arrive de l'Odéon, dit-il; savez-vous que l'Odéon est tout à fait à la mode?

— Eh bien, qu'avez-vous vu à l'Odéon?

— J'ai vu un ancien sous-préfet.

— Nous ne vous demandons pas qui vous y avez rencontré; nous vous demandons ce que vous y avez vu jouer.

— Je vous le dis, j'ai vu un ancien sous-préfet jouant Orosmane dans *Zaïre*.

— Quelle bonne plaisanterie!

— Ce n'est pas une plaisanterie; M. Hippolyte Bonnelier, ancien sous-préfet de Compiègne, a débuté ce soir à l'Odéon.

— Vous confondez. Il y a plusieurs personnes de ce nom. Il y a d'abord le romancier, dont les ouvrages sont très-intéressants.

— Non.... Le romancier, le sous-préfet, Orosmane, c'est le même.

— Et le ministre de l'intérieur laisse débuter sur un théâtre un de nos anciens magistrats! Vous avouerez, cette fois, que c'est d'une haute inconvenance?

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'inconvenant là dedans; un sous-préfet qui passe sultan, c'est très-flatteur pour l'administration. Et, d'ailleurs, comment empêcher cela?

— Il y a mille moyens. Un auteur ne se décide à débuter que lorsqu'il y est forcé par les circonstances. On n'apprend pas les vers d'Orosmane pour son plaisir; et lorsque les ministres se sont trompés au point de choisir pour sous-préfet un homme que tourmente une vocation théâtrale, ils se doivent de réparer cette erreur en la cachant à tout prix. Vous voulez faire respecter le pouvoir, faire honorer vos fonctionnaires

publics, et vous laissez traîner sur les planches d'un théâtre un de leurs collègues! et vous donnez le droit à tous les administrés de vos départements de se figurer, chacun dans sa localité, son sous-préfet jouant un rôle de tragédie plus ou moins étrange!... Oui sans doute : je n'ai pas l'honneur de connaître M. le sous-préfet de Quimperlé, mais j'ai le droit de me le figurer à l'instant même en Mahomet; de voir le sous-préfet de Saint-Malo en Gengis-Khan, celui de Brives-la-Gaillarde en Achille, et plusieurs préfets en Agamemnon. Vous riez? mais tout cela est fort triste, et vous n'aurez jamais un pouvoir honorable et honoré dans un pays où le gouvernement lui-même donne l'exemple de toutes les anarchies, dans un pays où les administrateurs n'ont pas l'instinct des convenances administratives, où les écrivains n'ont pas le besoin de la dignité littéraire; où les diplomates n'ont pas, dans ses plus délicats scrupules, le respect du sentiment national.

— Vous êtes un véritable puritain. Ce n'est pas sain d'habiter longtemps les rochers. Vous revenez avec des idées plus que bizarres. Croyez-moi, au lieu de nous quereller, allons de l'autre côté du salon causer avec ces charmantes jeunes personnes.... Que mademoiselle de Z... est jolie!

— Oui, elle a des traits d'une grande beauté; mais pourquoi ces regards en coulisse, cette bouche mignarde et ces petits airs malins qu'elle prend en nous saluant?

Notre imperturbable antagoniste, sans nous répondre, s'approche de mademoiselle de Z..., qui compose aussitôt son maintien; elle baisse les yeux avec affectation, c'est une madone; elle les relève avec vivacité, c'est une sibylle. On ne lui dira pas ce qu'on disait un jour à madame *** : « Vous avez de très-beaux yeux, mais on voit que vous ne les avez jamais *travaillés*. » Mademoiselle de Z... a beaucoup travaillé ses yeux; or elle a quinze ans tout au plus.

— Vous devez être bien heureuse, mademoiselle, lui dit notre ami, d'avoir quitté votre couvent, car on s'ennuie fort au couvent?

— Oh! non, *meussieur*, le nôtre n'était pas ennuyeux (Avec un soupir fin et confidentiel.), et, franchement, nous nous y plaisions beaucoup (Avec une émotion comprimée.); et sans le

bonheur que j'éprouve à voir ici tous les jours ma bonne mère, je crois que plus d'une fois je regretterais (Avec un soupir.) nos compagnes (Avec un surcroît de finesse.) et, comme vous le dites, mon ennuyeux couvent.

— Mais que faisiez-vous donc de si agréable dans cette sévère retraite?

— Oh! ce n'était pas une retraite sévère; nous faisions de belles promenades, de la gymnastique, nous jouions la comédie.... »

Quelqu'un vient nous interrompre; nous nous éloignons en nous écriant : « Jouer la comédie au couvent!

— Eh bien, reprend notre ami, ce ne sont pas des sous-préfets. Allez-vous encore vous fâcher?

— Ah! maintenant les regards expressifs, les sourires significatifs de l'aimable ingénue nous sont expliqués. Des petites filles de quatorze ans qui jouent la comédie, qui s'étudient à grimacer leurs plus naïfs sentiments!... car pour s'excuser on vous répond : Elles jouent des rôles de petites filles... Mieux vaudrait pour elles jouer des rôles de vieilles femmes, elles ne les comprendraient pas, du moins, et on ne leur apprendrait pas à exagérer leur gentillesse, à spéculer sur leur propre naïveté.

— Ah! vous me faites perdre patience avec vos éternelles élégies. Tout vous désole, vous scandalise! Vous devriez, mon cher, vous en aller passer l'hiver en Bretagne, chez ma vieille tante : elle a quatre-vingt-dix ans, elle radote; vous vous entendriez à merveille avec elle. Elle a gardé tous les préjugés de son temps. Cet été, à propos des élections, elle s'étonnait des embarras et des craintes du gouvernement. « Il y a un moyen bien simple, disait-elle, d'éviter les mauvais choix. C'est le gouvernement lui-même qui distribue les cartes d'entrée, n'est-ce pas? Eh bien, qu'il ne donne de cartes qu'aux bons électeurs; comme cela on sera sûr d'avoir toujours des élections excellentes. » Quant à notre froideur avec l'Espagne, à nos différends avec le régent, voulez-vous savoir son avis? Elle rit aux éclats chaque fois qu'il en est question. « Parlez-moi de cela! s'écrie-t-elle en relevant ses lunettes en diadème sur son bonnet; rien ne me paraît plus plaisant que cette

querelle d'étiquette entre usurpateurs!... » Voilà où elle en est et comment elle juge!

— Eh mais, de son point de vue, ce n'est déjà pas si mal juger!

— Je vous le disais bien, que vous étiez tous deux faits pour vous entendre, car elle n'est pas de ce siècle, pas plus que vous.... »

Hélas! il est vrai, nous ne nous sentons plus en harmonie avec les idées du moment. Le monde paraît follement étrange quand on le revoit après une longue absence. Il a une tolérance d'exception pour ce qui est réellement mal, et une sévérité de fantaisie pour ce qui est parfaitement innocent, auxquelles on a peine à s'accoutumer. Il pardonne aux hommes d'État, aux gens graves, toutes sortes de légèretés dont les conséquences peuvent être fatales; puis, quand un romancier se hasarde à faire raser ses cheveux ou à les porter trop longs, quand un jeune merveilleux se montre à l'Opéra paré d'un gilet plus ou moins aurore; quand une femme à la mode se place à la galerie au lieu de se placer dans une loge, quand elle arrive au bal avec deux bouquets, quand elle met à midi un turban au lieu de le mettre le soir, il s'indigne; ce sont des cris furieux, des déchaînements implacables.... Le monde ne s'alarme des légèretés que lorsqu'elles sont sans danger, et pour qu'il pardonne à l'étourderie, il faut qu'elle soit sans excuse.

Eh bien, toutes ces inconséquences nous ennuient à observer; ce rôle de vieux grondeur nous fatigue : on se lasse d'être toujours seul à remarquer des défauts dont chacun s'arrange. A toutes nos critiques, nos indignations, on répond : « Que voulez-vous, c'est là le monde! vous ne le changerez pas! — Sans doute; mais j'aimerais mieux ne pas le regarder. — Il faut le regarder pour le peindre. — J'aimerais mieux ne pas le peindre.... » Le fait est que nous ne le comprenons plus. Depuis un an, les aspects ont si complétement changé; les idées se sont tellement modifiées; les personnages se sont si étrangement métamorphosés, qu'on ne sait plus ce qu'il faut blâmer, ce qu'il faut louer; ce vague dans les jugements est un véritable supplice pour un esprit absolu. En littérature, en poli-

tique, tout nous paraît incertitude et mystère : d'un côté, nous voyons de grands esprits qui se plaisent à créer, selon l'expression d'un poëte illustre, une sorte de récitatif sublime, une prose majestueuse, ornée des mots les plus pompeux, des images les plus brillantes, qui font enfin des vers sans rimes; puis, d'un autre côté, des esprits non moins élevés, non moins délicats, qui s'amusent à versifier une prose modeste et sans cérémonie, qui choisissent les mots les plus ordinaires, les images les plus triviales, qui croisent enfin des rimes sans vers; et nous ne savons plus lequel des deux genres il faut imiter : la prose épique ou la poésie bourgeoise? En politique, et cela est plus grave, ce sont nos amis eux-mêmes que nous ne comprenons plus; c'est M. de Lamartine qui veut donner du bon sens et de la bonne foi à la gauche; c'est M. de Girardin qui veut donner des idées et du courage au centre. Ne pas comprendre ceux qu'on admire et qu'on aime, est-il rien de plus triste au monde! Oui... il y a une chose plus triste que celle-là; il y a une chose plus désolante que cette étrange stupéfaction où nous jettent les inconséquences du jour : c'est le peu de temps qu'elle doit vivre. Dans un mois, avant un mois peut-être, nous serons accoutumé à toutes ces bizarreries qui nous alarment tant aujourd'hui; ces dissonances ne blesseront plus nos oreilles, ces contrastes ne choqueront plus nos yeux, ce langage qui nous offense sera devenu le nôtre; nous aurons adopté ces généreuses utopies, ces fausses idées, ces ridicules, ces manies; et lorsqu'un nouveau débarqué comme nous s'étonnera de toutes ces folles choses, comme nous nous en étonnons aujourd'hui, nous lui dirons à notre tour : « Que voulez-vous, c'est là le monde!... » Alors nous en serons arrivé à la première période de ce beau désespoir qu'on nomme philosophie : L'INDULGENCE!

Nous étions jeudi dernier à l'Académie française, où se trouvaient réunies dans une abondance merveilleuse les illustrations européennes. C'était une véritable solennité. Ambassadeurs, ministres, duchesses françaises, princesses russes, grandes dames de tous les pays, se pressaient sur les banquettes

impartialement incommodes pour tous les rangs et à tous les rangs. Ce public d'élite était imposant. Il y avait là des femmes d'un haut mérite dont le salon influent a vu éclore plus d'un ministère, de ces femmes politiques comme nous permettons aux femmes d'être politiques, c'est-à-dire par affection; il y avait là de jeunes femmes d'une ravissante beauté. Il y avait là tous les *bas bleus* de notre temps; il y avait là aussi toutes les *bottes bleues*. — Définition : On appelle ainsi les écrivains qui ne savent pas écrire, les hommes de lettres non lettrés, les grands hommes de petites coteries, les célébrités inconnues. — Enfin, il y avait là tout ce qui fait le charme de la société, des élégances, des supériorités et des ridicules.

A chacune de ces cérémonies, le même divertissant manége nous a frappé. A peine les premiers mots du premier discours ont-ils retenti, que vous savez tout de suite à quoi vous en tenir sur les sentiments de toutes les femmes de l'assemblée, les sentiments académiques! entendons-nous. Celles qui sont venues pour le récipiendaire, leur parent ou leur ami, attentives, le regard fixé sur lui, l'écoutent avec le plus vif intérêt; celles qui sont venues pour l'académicien chargé de lui répondre affectent au contraire, pendant le commencement du discours, une indifférence étudiée. Elles regardent de tous côtés dans la salle; elles adressent de gracieux saluts çà et là, elles jouent avec leur flacon, elles ôtent et remettent leurs gants, toutes choses qui veulent dire : « Ce n'est pas *mon* académicien.... » Mais aussitôt le premier discours terminé, les voilà qui s'émeuvent; elles redressent la tête, elles s'avancent, elles lèvent les yeux aux ciel, elles prennent une attitude inquiète et des airs importants qui veulent dire : « Voilà *mon* académicien! » pendant que de leur côté les autres femmes se croisent les bras, reprennent une attitude d'indifférence et des airs modestement satisfaits qui à leur tour veulent dire : « Ce n'est plus *mon* académicien! » Ce qui n'empêche ni les unes ni les autres d'admirer ce qui est admirable en l'académicien d'autrui.

Vous avez lu les discours prononcés dans cette séance; nous ne vous apprendrons pas à les apprécier. Nous vous dirons seulement ce qui nous a le plus charmé dans le discours de M. le baron Pasquier, c'est l'empressement avec lequel M. le

président de la Chambre des pairs a saisi l'occasion de rendre hommage au dévouement de son prédécesseur pour la royauté déchue. Le juge politique semblait heureux de se dédommager de la sévérité de son devoir par la douceur de cet hommage; il semblait fier de déclarer à la face du pays qu'autant il faut se montrer implacable pour l'esprit de parti lorsqu'il s'égare jusqu'au crime, jusqu'au mépris des lois et de l'humanité, autant il faut se montrer pour lui généreux et sympathique lorsqu'il ne se trahit que par ses plus nobles preuves : l'abnégation et la fidélité.

M. le baron Pasquier a lu son discours avec un goût parfait, appuyant sur les passages importants de son sujet, et ne faisant valoir qu'à demi les passages à effets personnels, à effets d'auteur. Point de déclamation, point d'emphase, aucun de ces moyens oratoires dont on abuse aujourd'hui. Ces moyens plaisent sans doute au vulgaire, qu'ils avertissent des beaux endroits; mais aux personnes intelligentes, qui n'ont pas besoin d'être averties, ils paraissent fatigants et offensants. Lire ce qu'on a écrit soi-même, ou lire l'ouvrage d'un autre, sont deux choses très-différentes. Nous n'aimons pas ces auteurs dont le débit officieux vous dit à tout moment : « Écoutez ça! admirez ça! je suis particulièrement content de cette phrase! » et qui déclament complaisamment leur prose, comme un professeur, dans un cours de littérature, déclame les citations qu'il fait apprécier, ou comme cet amateur qui, jouant le rôle d'Hippolyte, faisait valoir chacune des beautés du style, et, récitant ce fameux vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

semblait ajouter : « Tous monosyllabes! »

Dans son remarquable discours, M. Mignet n'a pas assez rappelé, selon nous, le principal titre de M. le baron Pasquier au choix de l'Académie. Ce n'est pas parce qu'il est chancelier de France qu'il a été élu, ni parce que l'Académie française trouve qu'il est bon pour elle de se munir de chancelier. Elle s'en est privée plus d'une fois, et nous pensons qu'elle a eu raison de s'en priver : on peut être un homme du plus grand mérite dans la magistrature et n'être pas du tout littéraire.

Si M. le baron Pasquier a été élu, c'est parce qu'il est un des hommes les plus spirituels de notre temps; parce que son esprit est un type, sa conversation un modèle, l'idéal du bon goût; et, quelle que soit la forme que l'esprit prenne pour se manifester, prose, vers, livres, drames, discours, conversation, l'esprit, cultivé à si haut degré et célèbre à si juste droit, sera toujours éminemment littéraire. C'est quelque chose que de représenter à l'Académie française l'esprit français dans ce qu'il a de plus exquis, de plus étincelant; c'est quelque chose que d'être reconnu un des plus spirituels chez un peuple qui se proclame le plus spirituel de l'univers.

La nouvelle de ce jour-là, c'était le retour de M. de Rémusat. Vous savez pourquoi il arrive, disait-on; c'est pour renverser le ministère. Ce mot peint bien l'état de notre gouvernement. Singulier pays où les mécontents font tranquillement leurs paquets et montent en voiture pour s'en venir à Paris renverser les ministères!

A la sortie, nous avons rencontré M. Ancelot; nous devons lui rendre justice, il avait l'air très-digne et très-académicien; il donnait le bras à sa fille, qui nous a paru charmante.

Enfin, à cette séance, nous avons retrouvé un cousin de la dame aux *sept petites chaises;* vous souvient-il de cette aimable femme qui disait un *âne en plaine* pour une âme en peine, et *sept petites chaises* pour *steeple chase?* Il nous a conté un mot d'elle qui vaut tout ce qu'elle a dit. Elle recommandait un jeune homme à un père de famille qui cherchait un précepteur pour ses fils : « Vous pouvez lui confier vos enfants, disait-elle. C'est un brave jeune homme, d'une conduite exemplaire, irréprochable; et la preuve, c'est que l'année dernière, à l'Académie, il a remporté le prix *Montrond.*

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-on de tous côtés, qu'est-ce que le prix Montrond?

— Eh mais, c'est le prix de vertu! Comment! vous ne connaissez pas ce fameux prix que M. de Montrond a fondé et que l'Académie donne tous les ans?

— Je ne savais pas, dit le jeune prince de B..., que M. de Montrond eût fondé un prix; mais ce que je sais, c'est que je voudrais bien le mériter.

— Taisez-vous donc! s'écria madame G.... Si votre mère vous entendait! »

La dame aux *sept petites chaises* vient passer l'hiver ici; cette nouvelle n'est pas de peu d'importance.

Allons, prenons courage, voilà que nous retrouvons cette agilité de niaiserie que nous regrettions tout à l'heure. Encore une huitaine de jours, et nous serons redevenu tout à fait Parisien.

LETTRE DEUXIÈME.

Prise de Noukaïva. — Plaisanterie imprévoyante. — L'Angleterre ne peut pas être généreuse. — Mot de M. de Montrond. — Phèdre, petite-fille du soleil. — Étrennes. — Ce qu'on peut souhaiter à tout le monde.

31 décembre 1842.

Eh bien, non... non... nous ne pouvons pas encore nous y accoutumer... cette vie factice nous répugne; il faut plus de quinze jours pour se *refaire* Parisien. Nous avons beau nous arraisonner et nous dire : Cela doit être ainsi..., toutes ces menteries nous révoltent, ces grimaces nous semblent hideuses, ces inconséquences nous paraissent à la fois absurdes et insolentes; mais rassurez-vous, nous ne serons aujourd'hui ni philosophe, ni observateur, ni critique; nous ajournerons notre colère pour lui laisser le temps de se modérer. D'ailleurs, nous sommes trop généreux pour abuser de nos avantages. Cela est bien facile, en vérité, de juger le monde lorsqu'on est si parfaitement indépendant de lui. Le grand mérite d'être implacable quand on ne redoute aucune grave blessure! La belle gloire de poursuivre toutes les folies lorsqu'on est soi-même si désespérément raisonnable!

Quoi! venir combattre les passions, les ambitions, les vanités, les misères du jour, et n'avoir soi-même aucun secret dans le cœur, aucune vanité dans ses rêves, aucune ambition dans son avenir! Se reconnaître indifférent à toute chose, et venir condamner ceux qui aiment, ceux qui souffrent, ceux qui désirent! Être armé et frapper sans pitié ceux qui sont désarmés! Oh! cela n'est pas noble, cela n'est pas digne de nous! N'apporter que ses ridicules, c'est un bel enjeu, sans doute,

mais qui ne suffit pas lorsqu'on voit si clairement dans le jeu des autres, lorsqu'on a si peu à perdre et qu'on tient si peu à gagner. Oh! pour juger équitablement le monde, il ne faut pas lui être devenu par trop étranger; pour lui reprocher sans amertume ses erreurs, il faut les comprendre, et on ne les comprend réellement bien qu'en les partageant. Mettons-y donc de la délicatesse, laissons aux idées graves que nous avons nourries dans la solitude le temps de s'évaporer; laissons aux vanités contagieuses le temps de nous atteindre aussi; attendons, pour peindre le monde, qu'il nous paraisse moins laid, c'est-à-dire que nous commencions à lui ressembler.

Bref, nous ne vous dirons pas cette fois l'impression que Paris nous fait, nous vous dirons ce qui fait impression à Paris.

Pendant huit jours on n'a parlé que de l'affaire Marcellange. Ce qui semble effrayant dans ce procès, et ce qui rendra épouvantables tous les procès à venir, c'est la façon dont les témoins à charge et à décharge ont été traités pendant ces débats. Les deux avocats ont fait preuve d'une intelligence admirable, d'un véritable talent, nous nous hâtons de le reconnaître; mais rien n'est plus dangereux que leur système de défense : grâce à cette facultative appréciation de la moralité des témoignages, le témoin se trouve passer à l'instant même à l'état d'accusé, comme le témoin des anciens duels passait à l'état de combattant. Ses affaires, ses habitudes, ses défauts, les malheurs de sa vie, les secrets de son ménage, sont dévoilés sans pitié dans l'intérêt de la cause; et puis on lui adresse mille injures. « Quels sont donc vos témoins! s'écrie le premier avocat avec un mépris amer : une folle qui à telle époque a fait telle extravagance; un misérable joueur qui vendrait son âme pour dix écus; un espion imposteur qui se rappelle ce qu'il invente! — Et les vôtres donc, ils sont honorables! répond le second avocat avec non moins d'ironie; ce sont des faussaires, de faux témoins, de faux dévots! »

Le premier avocat reprend avec une finesse malicieuse : « Votre *ingénue* mademoiselle une telle allait bien souvent visiter l'accusé! »

Le second avocat réplique avec une intention non moins

perfide : « Votre vénérable pasteur dînait tous les jours à la table de la partie civile! »

Ce qui veut dire : Cette pauvre fille est une aventurière; ce brave curé est un pique-assiette capable de mentir pour un dîner, etc., etc.; et c'est ainsi tout le temps : des outrages, des insinuations abominables à tous ceux qui ont déposé pour ou contre dans cette affaire. Ah! messieurs les avocats, vous êtes de brillants orateurs; vous trouverez toujours des accusés, car votre éloquence est sublime; mais, prenez-y garde! vos accusés ne trouveront peut-être pas toujours des témoins.

On s'est aussi fort occupé à Paris de la prise de possession des îles Marquises. Mais voyez un peu jusqu'où va la maladresse de nos hommes d'État! ils ont trouvé moyen de faire d'un événement heureux, d'une mesure habile, une mauvaise plaisanterie; de jeter du ridicule sur une entreprise qui a demandé de l'intelligence et du courage. Ce roi *Yotété*, qui franchement a fait preuve d'une grande faiblesse d'esprit, nous a rappelé cet aimable Toa-Ka-Magarow que l'infortuné *Claude Belissan* rencontra pour son malheur dans l'île Hatouhougou, précisément l'une des îles Marquises; ce puissant roi, qui avait la figure tatouée de rouge et de bleu, et qui portait par-dessus son uniforme de sauvage un vieil uniforme galonné. « Je ne parle pas, ajoute l'auteur, d'une croix de Saint-Louis dont l'anneau passait par le cartilage du nez, cet ornement étant de mauvais goût. » Vraiment, il y a beaucoup de rapport entre les idées de Yotété et celle de *Toa-Ka-Magarow*. Le véritable roi des îles Marquises ressemble, à s'y méprendre, au roi imaginaire que rencontra Claude Belissan. N'est-il pas étrange que ce récit sérieux d'un contre-amiral rappelle si complétement une des plus folles rêveries de M. Eugène Sue? Eh bien, dans le temps on a trouvé cette plaisanterie exagérée; Toa-Ka-Magarow n'était pas vraisemblable, disait-on. A cette époque on ne soupçonnait pas encore Yotété; mais nous devons rendre justice à M. Sue, il n'aurait jamais raconté cette histoire-là sérieusement. Il faut être gouvernement pour oser lancer de pareilles folies. Que nos hommes d'État sont de tristes plaisants! ils n'ont pas même la supériorité du tact quand ils traitent avec des barbares! Appliquer la publicité à l'état sau-

vage! Quelle imprudence! Ah! les étourdis!... Encore s'ils étaient jeunes!

Le malheureux sort des habitants de Barcelone et la noble conduite de notre consul excitent une grande sympathie dans le monde parisien. Nous partageons ces sentiments de pitié et d'admiration, mais nous ne comprenons pas cette grande fureur déployée contre l'Angleterre. « Bouleverser le monde pour des intérêts d'opium et de coton! s'écrient les philanthropes de journaux; quel égoïsme! quelle indignité! Anathème sur l'Angleterre! » Eh! messieurs, soyez donc de bonne foi. Cet opium et ce coton, mais c'est son sang, c'est sa fortune, c'est son honneur, c'est sa vie. L'humanité! dites-vous. Est-ce que les puissances factices peuvent pratiquer la charité? Est-ce qu'il leur est possible de s'oublier un jour sans périr? L'Angleterre en politique ne peut pas faire du sentiment. Elle n'a pas le droit d'être libérale; on ne peut sans folie l'accuser de cruauté ou de perfidie, puisqu'elle ne peut jamais ni sacrifier ni promettre. L'Angleterre n'est pas une chose, c'est une idée; ce n'est pas un pays, c'est une combinaison, une combinaison admirable, mais qu'un chiffre déplacé peut détruire. Elle ne s'appuie pas sur un sol, mais elle vit sur un crédit; elle est dans la situation d'un banquier qui, malgré toute la bonté de son âme, ne pourrait se montrer ni complaisant ni généreux sans risquer sa fortune et son honneur. Que penseriez-vous d'un banquier qui, pour faire l'aimable, renoncerait à prendre sa commission et dirait à ses clients : « Trop heureux d'escompter vos billets pour rien? » Vous diriez qu'il est fou, et vous auriez raison; car les banquiers sont comme les coquettes : du jour où ils deviennent sensibles, ils sont perdus. Eh bien, l'Angleterre est comme les banquiers et les coquettes : le jour où elle serait sensible, elle serait perdue.

Il faut donc lui pardonner sa cruauté obligatoire, et ne pas demander à ses hommes d'État une abnégation qui serait un crime de haute trahison. Eh! mon Dieu, croyez-vous qu'ils n'aimeraient pas aussi à être généreux! La générosité est chose si douce : c'est une parure toujours, une vengeance quelquefois. Non, il ne faut pas reprocher à l'Angleterre ses rigueurs; il faut la plaindre d'être contrainte pour vivre à les exercer. Et

puis il faut remercier la Providence qui nous a fait une patrie si naturellement belle et puissante, qu'elle peut être impunément confiante et généreuse. Elle, ce n'est pas une coquette ni un banquier; c'est une noble châtelaine qui possède de grands domaines et de nombreux vassaux, des forêts immenses, des fleuves superbes, des champs fertiles, des coteaux merveilleux; elle est riche et sa fortune est bien à elle; elle n'aurait pas besoin de l'Océan pour vivre, et cependant elle a deux océans; elle ne fait qu'une seule et même nation, et cependant elle a deux peuples, elle a deux climats, elle a deux natures: elle a des chênes et des bruyères au nord, elle a des orangers et des aloès au midi; elle a de sages penseurs aux cheveux blonds, elle a de bouillants orateurs aux yeux noirs; elle est si riche, qu'elle se laisse voler par ses intendants deux années de ses revenus et qu'il n'y paraît rien; elle est si riche, qu'elle peut sans s'appauvrir se passer des fantaisies d'héroïsme et se donner le luxe des belles actions; elle est si profondément puissante, qu'elle peut être capricieuse et oisive, et perdre un ou deux siècles de son temps à rêvasser sur des idées. Mais il ne faut pas que cette noble dame soit trop fière de son noble sort, et qu'elle devienne injuste envers les autres nations qui sont forcées de travailler pour vivre et de faire parfois de fort vilains métiers; il ne faut pas qu'elle parle trop de sa grandeur d'âme et de sa sensibilité, car sa magnanimité n'est que de la force, sa facile générosité n'est que du bonheur.

A propos d'Angleterre et de haine anglaise, on nous contait un mot charmant de M. de Montrond. C'était à l'époque de la guerre entre la France et l'Angleterre. Il se trouvait seul de sa nation à un grand dîner chez un diplomate allemand, où se trouvait aussi un officier anglais. — « Oh!... *moà,* disait celui-ci, je déteste *le* France et *toute* les Français *sans exceptione!* » Et, disant cela, il attachait sur M. de Montrond un regard lourdement significatif. « Eh bien, moi, je suis tout le contraire, reprit M. de Montrond; j'aime beaucoup l'Angleterre et les Anglais, mais je fais des exceptions. »

— Sans doute l'officier s'est fâché? — Non, il n'a compris que le surlendemain, et M. de Montrond était déjà parti.

On parle beaucoup de *Phèdre,* que mademoiselle Rachel

jouera le mois prochain; et ce sont de grandes discussions sur la manière dont elle doit prendre le rôle. « Il faut, disent les littérateurs classiques, que ce soit bien la *Phèdre* de Racine, celle que M. de Chateaubriand appelle l'épouse chrétienne; car sa douleur sublime, sa honte, ses remords, sont tout chrétiens. » Là-dessus nous nous révoltons et nous crions à notre tour : « Ils sont païens! » On nous répond : « La *Phèdre* antique n'était pas si repentante; Euripide lui prête des sentiments moins délicats. La *Phèdre* du siècle de Louis XIV représente les idées de son temps; ses scrupules lui viennent de son père Racine. » — O blasphème! ses scrupules lui viennent de son grand-père Apollon, le dieu jaloux, le dieu vengeur, le plus implacable des dieux! Ils lui viennent de ses grand'tantes, mesdemoiselles les Muses, vieilles filles *collet monté* s'il en fut jamais, sottes *bas bleus* d'une pruderie insupportable, qui ne pouvaient pardonner à leur petite-nièce de s'être amourachée d'un mauvais chasseur dont l'éducation avait été si peu littéraire. Voilà pourquoi Phèdre devait avoir plus de remords que les simples femmes de son temps. La *Phèdre* de Racine est un mythe que vous n'avez pas encore compris : c'est la pythonisse amoureuse, c'est l'âme intelligente et divine luttant contre l'instinct brutal; c'est le feu sacré d'Apollon luttant contre le feu profane de Vénus. Or, pour bien saisir ce rôle, selon nous, il faut être poétique, éminemment poétique, et ne point chercher dans ces vers lyriques des effets de prose et des inflexions de comédie; il faut que l'on se rappelle à chaque mot, à chaque soupir, à chaque regard, que Phèdre est la petite-fille d'Apollon.

En attendant *Phèdre*, on répète à force, au Théâtre-Français, le drame de M. Victor Hugo, *les Burgraves;* on annonce la première représentation pour le 15 janvier. — Déjà! — De si beaux vers s'apprennent si facilement! Les personnages de ce drame sont, dit-on, gigantesques, les beautés de l'ouvrage sont homériques.... Tels sont les mots qu'on emploie pour parler de cette nouveauté, et ces mots ne surprennent personne. Voilà qui est flatteur!

Le monde élégant est encore très-calme : point de bals, point de concerts. Quelques routs bien solennels à l'ambassade d'An-

triche, à l'ambassade d'Angleterre; mais nulle fête joyeuse n'ose encore effacer de tristes souvenirs.

L'album à la mode est celui de Labarre. Que ses romances sont dramatiques! que ses chansonnettes sont spirituelles! En les écoutant dans un salon, on n'a qu'un regret, c'est de ne pas les entendre sur un théâtre. Pourquoi donc Labarre ne fait-il pas un opéra?

Les étrennes à la mode sont les bijoux sculptés. M. Froment-Meurice a refait un art de l'orfévrerie : ses épingles sont des statuettes charmantes que Pradier ne désavouerait pas; ses bracelets empruntent aux gracieuses fantaisies de la renaissance des formes inattendues et d'un caprice exquis. Il réduit des bas-reliefs de Jean Goujon aux proportions d'une agrafe. La naïade d'argent ou d'or, au lieu de s'accouder sur une urne, s'appuie sur un rubis, sur un diamant. M. Froment-Meurice, dont Victor Hugo a célébré le talent dans de délicieuses stances, et qu'il appelle le Michel-Ange du bijou, fait complétement oublier la richesse de la matière par la beauté du travail. Ses parures sont si artistement jolies, qu'on ose les accepter comme si elles n'étaient pas précieuses.

Le monde politique est assez inquiet; les ministres ne rêvent que coalition. — M. de G... est allé voir M. de L... : coalition! M. de Salvandy a bu à la santé de M. Odilon Barrot : coalition! Madame de R... s'est réconciliée avec madame *** : coalition! Ces messieurs croient à cette parole du prophète : « Qui a triomphé par le glaive périra par le glaive! » Un député, coryphée de la coalition, disait l'autre soir en parlant de M. de Lamartine : « Lui, faire partie d'une coalition! jamais! ce serait démentir son noble caractère! » Le mot est naïf de votre part, monsieur; mais que veut-il dire?... Que vous avez démenti votre noble caractère, ou bien que vous n'aviez pas de noble caractère à démentir; choisissez.

Le monde enfantin est désolé. Deux jours et demi de congé au commencement de l'année! N'avoir que deux jours pour jouir de tant de fêtes et pas un seul pour se reposer, c'est bien triste. Renvoyer sans pitié au collége de pauvres enfants nourris pendant deux jours de bonbons et de coups de fusil, c'est bien cruel! Car vous saurez que tous les écoliers iront

voir dimanche *Beauharnais,* qu'ils ont demandé à grands cris. Ils ne dormiront pas après avoir vu et surtout après avoir entendu cet héroïque mélodrame; et le lendemain, encore tout étourdis du bruit des batailles, tout enivrés de l'odeur de la poudre, il leur faudra reprendre leurs travaux. Comme ils dormiront sur leurs cahiers! Ah! si nous avions du crédit, nous ne demanderions ni faveurs, ni places, ni pensions; nous demanderions que l'on donnât tous les ans aux écoliers quatre beaux jours de vacances pour bien commencer leur année. Nous dirions à M. le ministre de l'instruction publique ce que lui disait sa charmante petite fille quand il lui contait l'histoire de deux enfants qu'un tigre allait dévorer : « Oh! papa, fais vite une fée pour les sauver! » Nous lui dirions : Monsieur le ministre, faites vite une ordonnance-fée pour les sauver du plus effrayant des dangers, du plus fatal des présages : commencer l'année par un regret!

Maintenant, il nous reste à former des vœux pour cette nouvelle année. Mais lesquels? Excepté la santé de ses parents et de ses amis, que peut-on raisonnablement désirer sans un doute et sans une crainte? Que de succès obtenus qui ont été funestes! que de revers redoutés dont on s'est trouvé glorieux! Si le bien peut nuire, si le mal doit profiter, que demander au ciel? Quel imprudent oserait, par un souhait téméraire, se rendre responsable de sa destinée? Nos rêves à tous sont tellement insensés, que ce serait peut-être former un vœu de bonheur universel que de souhaiter à chacun de nous ce qu'il redoute; mais nous n'aurons pas cette force-là; nous nous bornerons à demander pour vous et pour nous ce qui convient à tous les âges, à tous les rangs, à tous les cœurs : des illusions et du courage.

ANNÉE 1844.

LETTRE PREMIÈRE.

Le carnaval. — La Madeleine redevenue mondaine. — L'ambassadeur sortant des galères. — Grave erreur, un savant pris pour un ministre. — L'homme le plus spirituel de l'univers déguisé en serin. — L'Amour qui a une rage de dents. — La leçon de *polka*.

26 février 1844.

Il faut pourtant bien vous raconter un jour le carnaval de l'année 1844.

Il a commencé d'une manière calme et digne, par des concerts. Les concerts sont les préludes naturels des plaisirs. Disons tout de suite que la plus belle de ces fêtes harmonieuses est celle qui a eu lieu chez madame la duchesse de Galliera. Il y avait là tout ce qui compose un concert irréprochable : un auditoire intelligemment et scrupuleusement choisi, d'excellents chanteurs, et d'excellents causeurs pour ceux qui n'aiment pas la musique; et puis enfin cette particularité importante sans laquelle il n'est point de fête parfaite; ce prétexte charmant qui sert à faire valoir toute chose, les riches parures, les tournures gracieuses, les démarches impériales, les robes à queue, les doubles tuniques, les triples volants; ce moyen ingénieux de désencombrement subit, ce thème inépuisable qui sert à commencer toutes les conversations, ce but général où se rejoignent toutes les coquetteries particulières, cet intérêt de la soirée qui donne à la fête l'attrait et le mouvement, cette recherche d'élégance que nous nommerons le *pèlerinage*. Il n'est point de fête complète sans pèlerinage!

Or nous entendons par ce mot un voyage de curiosité fait à travers les vastes salons et les galeries en fleurs pour aller admirer un objet d'art merveilleux, relégué avec mystère ou plutôt conservé avec respect dans les appartements retirés de

l'hôtel splendide; sanctuaire inconnu où pour la première fois il est permis de pénétrer. Ce jour-là, l'objet merveilleux qu'on allait admirer par caravanes était la *Madeleine* de Canova. La belle pénitente, éclairée encore avec coquetterie, pleurait en silence dans l'oratoire sombre qui lui était consacré; et toutes ces femmes parées de velours et de satin, de perles et de diamants, venaient rendre hommage à ce poétique modèle de douleur et d'humilité. Et l'on n'entendait que ces mots : « Avez-vous vu la *Madeleine* de Canova? — Je viens de voir la *Madeleine* de Canova. — Venez donc voir la *Madeleine* de Canova. — Quoi! vous n'avez pas vu la *Madeleine* de Canova?... » Un de nos amis s'est beaucoup moqué de nous à propos d'elle. « Eh bien, nous disait-il, vous venez de l'admirer, qu'en dites-vous? — Mais, franchement, je ne l'avais pas vue depuis douze ans, et je l'ai trouvée bien changée. » Cette réponse lui a paru fort ridicule.

N'est-ce pas que c'est une fête bien complète que celle-là où chez une femme séduisante et spirituelle, entourée des illustrations de tous les pays, on écoute la musique de Rossini en regardant le chef-d'œuvre de Canova?

Après les concerts sont venues les fêtes de charité. Le majestueux hôtel Lambert, nouvellement acheté par la princesse Czartoryska, avait offert ses salons superbes au bal des Polonais; là les sujets de pèlerinage ne manquent pas, les caravanes étaient nombreuses; cette fête était admirable, elle a fort bien réussi. Un mot de critique : il n'y avait peut-être pas assez de Français. « Eh! dira-t-on, le gouvernement fait beaucoup pour les étrangers réfugiés, témoin ce paysan bourguignon qui sollicitait, il y a quelques mois, de son sous-préfet, une place de réfugié espagnol.... » Le gouvernement fait beaucoup, sans doute, mais les largesses du gouvernement sont payées par les pauvres gens, tandis que les plaisirs de charité sont des impôts supportés par les riches; et si les riches donnaient davantage, les pauvres ne seraient peut-être pas obligés de donner du tout. Nous hasardons cette réflexion.

Ensuite sont venus les bals mondains périodiques. Celui du prince Tuffiakin est chaque année impatiemment attendu. Cette fête exceptionnelle où s'épanouissent les fleurs de tous les

climats, les beautés de toutes les nations, et toujours fort brillante, et de plus fort amusante. Il est une demi-douzaine d'adorables mauvais sujets qu'on ne retrouve que là. Ils vivent depuis plusieurs années loin du monde, dans une retraite sinon modeste, du moins mystérieuse, et il ne faut rien moins que l'admirable collection de jolies femmes réunies chez le prince Tuffiakin pour attirer hors de leur tanière fleurie, de leur antre confortable, ces ex-lions redevenus ours à force de civilisation. Bizarre phénomène, les gens qui détestent le monde sont précisément ceux qui le rendent amusant; c'est peut-être parce qu'ils sont indépendants de lui, et que les esprits indépendants sont les seuls qui sachent être toujours aimables.

Le bal de madame la comtesse de Lariboissière est encore une solennité périodique pour laquelle on fait faire des robes neuves, on médite des effets de parure. Cette année on n'y voyait que diamants; les hommes eux-mêmes en portaient, sous prétexte d'ordre quelconque. Il nous souvient d'avoir entendu ce jour-là un dialogue étrange. Nous causions avec le prince de Craon; vint à passer M. l'ambassadeur d'Espagne. Après quelques mots de politesse :

« Monsieur l'ambassadeur, dit le prince, combien de temps êtes-vous resté aux galères?

— Six ans, mon prince, » répondit l'ambassadeur.

Alors nous de nous récrier : « Où était-ce donc?

— Aux *presidios* de Ceuta; j'y suis resté depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à trente et un ans.

— Les plus belles années de la vie!... Et qui vous y avait fait enfermer?

— Le roi Ferdinand VII.

— Et qui vous en a fait sortir?

— Le même roi.

— Et pourquoi vous y avait-il fait enfermer?

— Je ne l'ai jamais su.

— Et pourquoi vous en a-t-il fait sortir?

— Je l'ignore encore.

— Mais comment avez-vous pu supporter cette affreuse captivité?

— J'étais poëte.

— Comme vous parlez de tout cela doucement!

— Je suis philosophe. »

La grande fête donnée aux Tuileries était un superbe combat à l'éventail et à l'épée; les amazones se sont conduites bravement. La cohue était épouvantable, mais le coup d'œil était magnifique. Ce n'est pas la faute du roi si sa cour est trop nombreuse, c'est la faute de notre temps; cela tient au progrès de l'égalité. On n'était admis qu'en habit *habillé* ou en uniforme. Ce jour-là aussi a eu lieu un dialogue bizarre que l'on nous a rapporté. Un étranger de *distinction*, s'adressant à son voisin, lui dit : « Pardon, monsieur, veuillez me permettre de vous adresser une simple question : Les hommes qui ont été ministres une fois ont-ils le droit de porter toujours leur habit de ministre?

— Non, monsieur. Qu'est-ce qui vous fait croire ça?

— C'est que, depuis une heure que je suis au bal, j'ai vu passer plus de soixante ministres.

— C'est beaucoup; nous n'en avons pas tant. Nous en avons ordinairement huit, quelquefois seize dans les moments de crise, les sortants et les rentrants; mais jamais plus. Quels personnages prenez-vous donc ici pour des ministres?

— Mais, par exemple, le personnage qui vient à vous.

— Ça! un ministre? Eh! c'est Buchon.

— Quoi! le célèbre Buchon, le savant?

— Oui, l'historien, le voyageur; enfin, Buchon.

— Voyez, il a un habit de ministre....

— Dites un habit de fantaisie. Le fait est que ces habits-là, justement parce qu'ils sont de fantaisie, sont beaucoup plus riches et beaucoup plus brodés que ceux de nos ministres et de vos ambassadeurs.

— Je vous remercie, monsieur. Dorénavant je tâcherai de ne plus confondre les ministres avec les fantaisies. »

Peu à peu, le carnaval s'est animé, et l'heure des bals costumés est venue. Cette année, on a signalé une innovation : les dîners déguisés, les soupers déguisés, sans calembour; ce sont les convives qui étaient déguisés, et non les mets. Plusieurs de ces repas ont été fort joyeux.

Dans le monde artiste, le carnaval a été ce qu'il y est tou-

jours, gaiement spirituel. On raconte un bal très-joli donné par Ciceri. Lui était en invalide, coiffé du petit chapeau historique. Il y avait là de charmants costumes portés par de charmantes femmes. Mademoiselle Plessis a eu les honneurs de la soirée : elle était admirablement belle, déguisée en écaillère... oh! mais une écaillère de Greuse, parlant le doux langage de Marivaux. Les invités venus sans déguisement n'ont pu être admis dans le bal qu'en s'improvisant malades à la porte; on leur présentait un bonnet de coton et une robe de chambre; il fallait choisir entre une retraite forcée ou une indisposition subite; et, comme on voulait s'amuser, tout le monde voulait être malade : c'était une épidémie. Cette grande sévérité dans les admissions nous rappelle une plaisanterie du même genre qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années. Un des célèbres peintres de *Psyché*, venu au bal sans costume, avait été mis impitoyablement à la porte. D'abord il se désole; puis une inspiration soudaine vient à son secours : il se précipite chez un épicier, achète une feuille de papier, se fait un immense bonnet d'âne, sur lequel il écrit ces mots : *Puni pour ne pas s'avoir déguisé.* Vous pensez bien que cette fois on le laissa entrer dans le bal et qu'il fut reçu à merveille.

Chez madame la comtesse Merlin, cinq personnes seulement avaient obtenu la permission de venir sans être costumées; c'étaient des ambassadeurs, des hommes politiques. Il y avait donc beaucoup de dominos fort malins qui vous disaient de gracieuses folies : pour les hommes, les dominos bleu de ciel; pour les femmes, les dominos roses, et quelques dominos noirs mystérieux. Madame Merlin avait un costume grec magnifique, cousu de pierreries; madame la marquise de la Gr..., un costume persan d'une sévère exactitude, qu'elle portait avec sa grâce tout orientale. Madame la comtesse Somaïloff avait un habit de chasse du temps de Louis XIV; son large chapeau de feutre avait bien de la peine à dépasser en ampleur les énormes touffes de ses beaux cheveux. Deux jeunes Anglaises représentaient l'une le Jour, l'autre la Nuit; l'Aurore brillante se trahissait sous de longs voiles blancs que ses rayons brodaient de paillettes d'or; la Nuit, silencieuse et triste, cherchait en vain à éteindre sous ses crêpes noirs ses mille étoiles d'argent.

Madame Thiers, qui était souffrante ce jour-là, n'avait mis qu'un domino blanc, mais d'une si merveilleuse élégance, que les plus grandes prétentions s'effaçaient devant cette savante simplicité.

Vers minuit, un bruit de fanfares s'est fait entendre. Le quadrille des chasseurs (siècle de Louis XIII) a fait son entrée dans le bal; ce quadrille a été fort admiré, c'était justice. On a fort apprécié aussi la parure d'un jeune homme déguisé en Amour. Description de cette parure : pour vêtement, une tunique d'azur; pour coiffure, une perruque poudrée et une couronne de roses; pour écharpe, une guirlande de roses; pour moustaches, deux roses pompon; pour tourments, une névralgie. — Vous mettez les tourments au nombre des parures? — J'en ai le droit; il est dit : L'Amour se pare de ses *tourments;* il les fait terriblement valoir, convenez-en! Donc cet Amour malheureux a passé tout le temps du bal à faire des grimaces pitoyables et à conter son martyre aux échos d'alentour. En voyant ses tortures, nous nous sommes rappelé les vers charmants que nous avions lus la veille dans le nouveau recueil de poésie publié par M. de Latouche, ses ADIEUX; nous vous engageons à les lire bien vite. Voici comment le rêveur d'Aulnay définit l'amour :

Ce besoin de souffrir que l'on appelle aimer.

C'est bien mal de se rappeler un vers si poétique à l'aspect d'un si plaisant Amour! mais le carnaval ne respecte rien. — Autre déguisement d'une invention plus nouvelle, d'un goût plus fin. Habit complet en taffetas serin, souliers de taffetas serin, chapeau de Janot de même en taffetas serin, orné, sur le sommet, de trois jolis petits serins empaillés d'une physionomie maligne et piquante. Ce déguisement avait été imaginé par l'un des hommes les plus spirituels de l'univers. Voilà comme on est en France, on travaille quinze ans à se faire une réputation d'esprit... pour arriver à la fortune, à la gloire, au bonheur?... Non, pour avoir un jour le droit de se déguiser en serin.

On admirait encore à ce bal deux chefs de tribus indiennes, deux sauvages fort bien vêtus, mais assez mal mis. On vantait

de tous côtés leur costume, qui était d'une extrême exactitude, disait-on. Nous voulons le croire; cependant il y avait là peu de juges ; ce beau costume consistait, pour le fond, en petits chiffons de toile jaune tressés de plumes grises. Avec un vieux plumeau et des rubans de fil, on imiterait facilement le moelleux de ce précieux tissu de l'Inde. Quant aux ornements, les voici : des arêtes de poisson, des os de chien, des cornes de rhinocéros, des ongles de vautour, des becs d'aigle, des crocs de tigre, des mâchoires de requin, des sourires de crocodile, etc., etc. Eh bien, cela n'était pas très-joli; les moindres diamants font plus d'effet que toutes ces raretés-là. Vous comprenez que, dans un bal où flottent les robes de gaze, les falbalas de dentelles, des sauvages ornés d'arêtes, de griffes et de crocs sont des voisins fort incommodes? Ceux-là entraînaient violemment tout le monde ; et lorsqu'ils dansaient, ils emmenaient à chaque pas avec eux, et malgré eux, toujours trois ou quatre danseuses à la fois, ce qui ne laissait pas que de compliquer les *figures*. « Oh! les ennuyeux sauvages! s'écriait une jeune femme dont l'écharpe de gaze venait d'être égratignée par un bracelet de becs d'aigle... les ennuyeux sauvages!... » Puis, apercevant l'amiral de la Suze, qui venait d'ôter son masque : « Mon cher amiral, ajouta-t-elle d'un air câlin, vous qui avez tant voyagé, ne pourriez-vous pas leur indiquer une île déserte? » Ces sauvages étaient tatoués, comme il convient à tout bon et loyal sauvage. La figure de l'un était jaune d'or chiné de rouge; celle de l'autre affectait une sorte de pékin rayé, vert, jaune et noir. C'était la seule jolie étoffe de leur costume.

A propos de tatouage, on raconte que les médecins du roi de Suède ont été bien étonnés l'autre jour, en saignant Sa Majesté, de trouver très-lisiblement écrits sur son bras auguste ces trois mots : « Liberté, égalité ou la mort! » Ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Il y a si longtemps que Charles-Jean est roi, qu'on a oublié qu'il a commencé par n'être qu'un héros, et c'est un si bon roi qu'on ne peut pas se figurer qu'il ait été aussi jadis un bon républicain. Mais quelle chose étrange! un roi tatoué de liberté! Tout notre siècle est raconté dans ce rapprochement : « Liberté, égalité ou la mort! » C'est avec ces devises-là que de nos jours on arrive au trône.

Mais terminons notre récit :

A une heure du matin, une vive agitation se manifesta dans la fête.... Mademoiselle Carlotta Grisi venait d'y paraître.... On se rangea en cercle, on grimpa sur les fauteuils dorés, sans égard pour leur damas respectable, et il se fit un grand silence, comme toutes les fois que quelqu'un s'apprête à danser. Mademoiselle Grisi, semblable en cela à mademoiselle Rachel, est beaucoup plus jolie dans un salon qu'au théâtre. Elle a dansé la tarentelle d'une manière charmante et au bruit d'applaudissements frénétiques.

Pour finir agréablement la soirée, on a dansé la polka; il faut vous dire que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de *danse nationale* originaire de Bohême, où là même elle est prohibée; c'est la danse des paysans. Ici tout le monde veut l'apprendre, et Cellarius ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. On raconte au sujet de la polka une histoire assez plaisante. La duchesse de B... a un fils de dix-neuf ans. Ce jeune homme, parfaitement bien élevé, a désiré savoir danser la polka pour compléter son éducation; on lui a conseillé de prendre pour maître le fameux Cellarius. Mais, dans la classe de ce professeur en l'art de Terpsichore, les prêtresses de cette Muse vont aussi former des pas gracieux; c'est pourquoi ce digne professeur ne possède pas, comme ceux de l'Université, toute la confiance des familles. Madame de B... entrevit avec effroi les dangers que pouvait courir son jeune fils; elle ne voulut point qu'il allât prendre des leçons de danse chez Cellarius, mais elle écrivit à Cellarius de venir chez elle avec tout ce qui était nécessaire pour la leçon. Le maître de danse arriva le lendemain, à l'heure indiquée. Il était suivi de deux fiacres contenant huit danseuses de l'Opéra. L'apparition fut terrible. Cependant madame de B... fit bonne contenance; voyant que le danger était inévitable, elle se résigna à le surveiller. Elle s'établit, comme à l'ordinaire, au coin de son feu, et se mit à tricoter paisiblement. La leçon de polka fut donnée dans son salon, devant elle; son fils valsait tantôt avec une grande blonde, tantôt avec une petite brune; il passait et repassait sous les yeux de madame de B..., qui l'observait en silence; et tout se termina d'une façon très-

convenable : il n'est point de situation que ne sanctifient la présence et le tricot d'une mère!

Sur le boulevard, le carnaval a été triste et laid. De pauvres enfants s'entassaient dans des calèches, ou s'en allaient barbotant dans une affreuse neige fondue, une espèce de sorbet noir qui glaçait leurs petits pieds, tout cela pour voir des masques qui ne passaient pas, et ils en demandaient en pleurant; pour les consoler, on leur désignait, dans les voitures et dans la foule, les premières figures grotesques que l'on remarquait, en leur disant : « Voilà un masque! » On montrait aux uns les parents des autres, et *vice versa*. Il n'y avait de superbe que le bœuf gras : il était fleur de pêcher, c'est une belle couleur de victime.

Dans les salons sérieux et d'un aspect habituellement solennel, pour se dérider un peu et se prouver à soi-même que l'on était en carnaval, on faisait venir Levassor. Ses chansons drolatiques sont singulièrement goûtées dans le monde élégant. Plus les lambris du salon sont dorés, plus les tentures sont riches, plus les diamants sont beaux, plus les douairières sont *collet monté*, plus les jeunes femmes sont prudes, plus les jeunes hommes sont pédants, et plus *Bibi à la grand'messe* et *Titi à l'Ambigu* sont écoutés avec transport. Il est à remarquer que les personnes très-dédaigneuses ne daignent jamais s'amuser que de choses indignes d'elles.

Chez les *bas bleus*, le carnaval a emprunté un caractère misanthropique et farouche qui n'était pas le moins plaisant. Dans une chambre meublée d'une façon bizarre, à la clarté intermittente d'une lampe exténuée, des femmes parées de coiffures indescriptibles se confiaient d'une voix lamentable leurs alexandrins mutuels. O carnaval, rusé carnaval, comme tu sais bien rattraper ceux qui te fuient!

Nous ne voulons pas dire ce que le carnaval a été à la Chambre ni à l'Opéra. On appréciera les sentiments de convenance qui nous font garder le silence à ce sujet.

Nous vous raconterons samedi prochain le commencement du carême.

LETTRE DEUXIÈME.

Coiffures à la mode. — Chapeaux de chien savant. — Évanouissements politiques, dynastiques, lyriques et sympathiques. — Emballage de magnétisme. — Paris inondé.

9 mars 1844.

Oh! nous en triompherons! il ne sera pas dit que nous les laisserons en paix s'établir dans le pays de l'intelligence et du goût. En vain ils sont menaçants et superbes, nous abattrons leur orgueil; leur arrogance ne parlera pas plus haut que notre indignation : contre eux nous serons terrible, dussions-nous pour les détruire épuiser tout notre arsenal; nous les combattrons en vers et en prose, sournoisement et publiquement; nous les dénoncerons à l'opinion publique, et nous aussi nous crierons pour nous encourager : « La France entière nous écoute, l'Europe attentive nous contemple! » et comme nous aurons pour nous le droit, la pureté de nos intentions, la conscience de notre désintéressement, nous triompherons.

— Et de qui?... de vos ennemis?... Vous les avez toujours dédaigneusement respectés; quelle idée vous prend aujourd'hui de les combattre?

— Nous, combattre nos ennemis?... Non vraiment; nous aurions trop grand'peur de les vaincre, et ce serait dommage; jamais nous n'en trouverions de meilleurs. Ils possèdent toutes les qualités désirables; nous les aurions fait faire exprès, nous les aurions commandés pour nous, en donnant nous-même les dessins et les modèles, qu'on ne les aurait pas confectionnés plus à notre goût. Ils sont inconnus, par conséquent impuissants; ils sont sans esprit, par conséquent sans écho; ils sont grossiers, ce qui nous dispense de leur répondre; ils sont de mauvaise foi, ce qui leur ôte tout crédit; de plus, ils sont acharnés, ce qui les rend fort ennuyeux; car être acharné sans esprit, c'est rabâcher des bêtises. Or les écrivains ennuyeux ne sont jamais dangereux. Excellents ennemis!... Oh! non, nous ne voulons pas vous combattre! Ceux que nous voulons anéantir à tout prix, ce sont ces intrus qui usurpent dans le monde une place honorable, qui se pavanent dans nos salons avec une insolente fatuité; qui, par leur extravagance, com-

promettent, aux yeux des étrangers, l'intacte réputation de la France.

— Ah! vous voulez parler de nos ministres?

— Eh non! il ne s'agit pas de nos ministres, nous sommes pour eux à peu près comme la Chambre, qui les déteste et qui cependant les préfère; leurs avides rivaux les font paraître aimables; en fait de fidélité patriotique et de dignité nationale, les accusateurs sont tout aussi coupables que les accusés, et l'on est tenté de leur répéter cette belle parole de l'Évangile : « Que celui de vous qui se croit sans péché leur jette la première pierre. »

— Mais alors qui donc voulez-vous combattre et poursuivre?

— Ces horribles petits chapeaux qui sont à la mode depuis un mois... nous les attaquons hautement avec une indignation légitime. Vous riez... mais ce n'est point une haine insensée, une fureur puérile qui nous enflamme; c'est une inspiration prophétique, un instinct sacré. Le péril est grave; il s'agit d'une question d'économie politique des plus importantes : tout l'avenir de notre commerce y est intéressé.... Oui, sans doute, malgré l'attitude mélancolique de nos ministres vis-à-vis de l'étranger, malgré la désinvolture de notre administration intérieure, la France a conservé encore une suprématie; elle règne encore sur le monde par son élégance et par son bon goût, et c'est un avantage qu'il faudrait au moins lui conserver. Eh bien, ces affreux petits chapeaux, ces coiffures grotesques de singe civilisé, ces assiettes à soupe de crêpe blanc ornées de plumes sans nom, ne tendent à rien moins qu'à lui faire perdre le sceptre de la mode, que depuis tant de siècles elle a glorieusement porté.

Que direz-vous, jeunes marquises italiennes aux yeux noirs, aux traits nobles et réguliers, au port majestueux, statues vivantes que les rayons du soleil ont dorées, que direz-vous en voyant ces affreux petits chapeaux sortir de la caisse parisienne si impatiemment attendue? Vous direz : « C'est une coiffure de poupée! je n'en veux pas. »

Et vous, rêveuses baronnes allemandes aux blonds cheveux, aux yeux d'azur, au maintien naïf, au triste sourire, ballades vivantes nourries de marguerites et de *vergissmeinnicht,* que

direz-vous en essayant cette coiffure risible? Vous direz : « Hélas! il faut avoir le cœur bien joyeux pour choisir une si folle parure; moi, je ne la porterai jamais. »

Et vous, belles princesses russes aux bras de neige, au port de reine, si coquettement altières, si dédaigneusement gracieuses, fleurs de serre chaude, délicates et cependant toujours fraîches, camélias roses vêtus d'hermine, que direz-vous lorsqu'on vous présentera ces vilains toquets de chien savant? Vous direz : « Qu'est-ce que cela? on ne peut mettre ni un diadème de perles, ni une couronne de diamants, ni une tiare de rubis sur cet affreux joujou; on ne fait plus rien de bon à Paris! » Et toutes alors, Russes, Allemandes, Italiennes, feront venir leurs chapeaux... de Londres! Il ne nous manquait plus que cela!

Ces prétentieux petits chapeaux ont un goût singulier qui attesterait seul leurs coupables intentions. Vous croyez qu'ils choisissent de préférence les minois, les figures chiffonnées, dont la physionomie piquante et moqueuse serait au moins en harmonie avec leur attitude agaçante? point du tout! les insolents vont se percher de préférence sur les fronts soucieux, sur les têtes pensives; ils affectionnent les traits augustes, les regards imposants; un nez magistral les attire, une bouche rébarbative leur sourit; la vieillesse a pour eux des charmes. Minerve elle-même ne les effarouche point; et c'est alors un spectacle étrange que de voir dans nos salons, dans nos brillants concerts, assises sur des fauteuils posés symétriquement, toutes ces femmes graves, sérieuses, fières, écoutant un air de Lablache ou de Mario, silencieusement, avec des regards pleins de langueur, des poses pleines de dignité, et oubliant tout à fait qu'elles ont sur la tête une coiffure de chien savant. D'abord en les regardant on rit, et puis on s'alarme; rien ne ressemble plus à de la démence que ce bizarre contraste : une grande figure triste sous une coiffure *folichonne*, c'est effrayant!

Autre mode du jour, plus amusante et moins dangereuse : les évanouissements. On s'évanouit beaucoup cette année! Du temps de l'Empire, on s'évanouissait volontiers pour un mot, pour un regard, pour un rien; puis, sous la Restauration, tout

à coup on a cessé de s'évanouir; voilà maintenant qu'on se révanouit. C'est une mode charmante et que nous ne combattrons pas; elle donne du mouvement et de l'intérêt à une fête; et puis, d'ailleurs, ces évanouissements sont variés; il y en a de plusieurs espèces. Nous avons d'abord eu l'évanouissement politique. A Londres, à Belgrave-Square, deux jeunes femmes se sont évanouies au moment où on les a présentées à M. le duc de Bordeaux; c'était un hommage rendu à la majesté dans l'exil. Rien de plus digne et de plus convenable. L'évanouissement des belles visiteuses s'est terminé par des sanglots et par des larmes, et le jeune prince a eu grand'peine à les consoler du bonheur de le connaître. Ici l'on s'est fort étonné de cet effet produit; il était pourtant bien naturel : l'une de ces voyageuses est citoyenne d'une république américaine; l'autre est fille d'un agent de change parisien; elles devaient être fort troublées. Ce n'est pas une femme de la cour qui s'évanouira jamais à l'aspect d'un prince du sang.

Nous avons eu aussi l'évanouissement dynastique. La branche cadette n'a rien à envier à la branche aînée. L'autre soir, la femme d'un négociant, nouvellement présentée aux Tuileries, a éprouvé à l'approche de la reine une si forte émotion, qu'elle s'est évanouie. Par malheur, l'évanouissement avait pris la forme d'une indigestion, ce qui lui ôtait de son élégance. N'importe, cela n'en est pas moins flatteur. Que l'on nous dise à présent que la royauté n'a plus de prestige! Allez, allez, on aura beau faire, nous sommes et nous serons toujours un peuple éminemment monarchique.

Nous avons aussi l'évanouissement lyrique. Explication : Un morceau de musique nouvellement exécuté produit un grand effet dans une savante assemblée. S'écrier : « Bravo! divin! sublime! » c'est vulgaire; tout le monde a fait cela et cela ne signifie rien. On attend le plus beau passage du morceau, et, juste au moment où tout le monde s'extasie, on s'évanouit.... Et cela veut dire : « Je suis une excellente musicienne, j'ai une voix superbe, un *la* de poitrine, je chanterai cet air-là dans huit jours.... » Cela se comprend tout de suite, et votre réputation est faite.

Nous avons, enfin, l'évanouissement sympathique ou roma-

nesque; mais celui-là était facile à retrouver : on avait la tradition.

Cependant tout le monde ne partage pas notre goût pour les évanouissements : les cantatrices, dont ils interrompent les points d'orgue; les orateurs, dont ils suspendent les discours; les bavards, dont ils éteignent les bons mots; les maîtresses de maison, dont ils bouleversent les fêtes et quelquefois le mobilier, se plaignent avec amertume de ces innocentes comédies. Nous croyons leur rendre service en leur indiquant un moyen de faire cesser à l'instant même un évanouissement *infiniment trop prolongé*.

Madame de X... a dîné jeudi chez madame Z.... Elle a fort bien dîné. En sortant de table, elle a jugé à propos de s'évanouir. Bon! On l'a transportée sur le lit de la maîtresse de la maison, où elle est restée immobile; on a coupé sa ceinture... on lui a fait respirer des sels... tout a été inutile.... Madame de X... restait toujours sans mouvement sur ce lit élégant tout paré de soie et de dentelles. Un méchant prétendait que cet évanouissement n'était qu'un ingénieux moyen de faire la sieste; il offrait d'aller s'évanouir sur un canapé dans le salon voisin. La maitresse de la maison commençait à s'ennuyer de s'occuper si longtemps de la même personne; l'ennui la rendit malicieuse, et pour tendre un piége à la belle évanouie, elle hasarda ces simples mots : « Savez-vous ce qui la rend malade? Ses cheveux sont trop serrés, il faut les dénouer.... » Ces paroles furent magiques : oubliant tout, et par un mouvement involontaire, l'évanouie porta vivement ses deux mains sur sa tête pour défendre ses deux fausses nattes contre toute agression révélatrice; et, feignant de revenir à elle : « Où suis-je? dit-elle d'une voix éteinte. — Chez moi, lui répondit son amie; mais votre voiture est arrivée, et dans cinq minutes vous serez chez vous. » — Moralité de cette histoire : l'évanouissement factice exige une chevelure sincère.

Vous serez bien étonnés quand nous vous dirons que ce qui est aussi fort à la mode en ce moment, ce sont les dominicains. Nous sommes fâché d'unir ces deux mots : *mode* et *dominicains*, indignés de se trouver ensemble; mais la vérité nous y force. Depuis quelque temps on se fait beaucoup dominicain;

beaucoup n'est pas exact, car on ne l'est qu'un peu. Il faut plutôt dire : Beaucoup de gens se font un peu dominicains : il y a des demi-dominicains, des tiers de dominicain, des quarts de dominicain ; il y en a même qui ne sont pas du tout dominicains, tant la dose est légère, un dix-millionième tout au plus. Or cette manière de l'être n'empêche pas d'être autre chose : on est dominicain et maître de piano, dominicain et maître de dessin, dominicain et notaire, dominicain et homme du monde ; on joint aux austérités de l'ordre les agréments de la vie parisienne ; on se mortifie et on se divertit ; on se repent et on recommence ; on expie le matin les peccadilles que l'on espère bien commettre le soir. Le dominicain dissipé est une nouveauté de notre époque qui pourrait bien la caractériser. Aujourd'hui on est prude, mais on n'est pas hypocrite ; on déteste le mal, mais c'est quand on ne le fait pas. Bref, les dominicains abondent, on en voit partout ; il y en avait deux l'autre soir au bal de la préfecture ; il y en avait trois hier à l'Ambigu-Comique.

Est-ce que c'est bien respectueux de mêler ainsi les idées religieuses aux pensées mondaines? Est-ce que c'est aussi de bon goût pour une femme de parler toute la soirée dans un salon du sermon qu'elle a entendu le matin à l'église? « Je n'ai pas été contente de M. l'abbé de ***. — Moi, j'ai été enchantée de M. l'abbé de R.... — Est-ce que vous aimez la manière de prêcher de l'abbé G...? — Non, je n'aime que les sermons de notre curé. — Est-ce vrai que M. l'abbé P... a tonné contre la valse *à deux temps?* — Oui, madame ; il a dit qu'il ne comprenait pas qu'une mère fût assez imprudente pour permettre à sa fille cette indigne valse, qu'un mari fût assez imprudent pour la permettre à sa femme... » Et l'on cause ainsi les épaules nues, l'éventail à la main, devant des jeunes hommes avec qui l'on a valsé il y a trois semaines cette même valse à deux temps, avec qui l'on compte bien valser encore après Pâques. Nous approuvons peu ces conversations de salon sur les sermons de la semaine ; de toute manière, ce qu'on en dit est déplacé. Si le sermon était médiocre, la satire qu'on en fait est inconvenante ; la critique littéraire doit s'arrêter devant les prédications religieuses et les respecter. Si le sermon était

admirable, s'il a troublé votre cœur, s'il vous a montré le néant de la vie, s'il vous a fait comprendre la grandeur de Dieu, s'il vous a fait éprouver une émotion puissante, alors vous auriez dû rester chez vous pour y rêver en silence : les émotions religieuses ne se racontent pas. Voilà pourquoi nous aimons tant les vrais dévots, c'est qu'ils ne causent jamais de leurs prières.

Le magnétisme est encore et toujours de mode; lui aussi se plaît à s'unir aux occupations de la vie bourgeoise. Mesmer n'est point exclusif; il permet à ses disciples de mêler aux devoirs de son culte d'autres devoirs : on peut être, par exemple, magnétiseur et commissionnaire de roulage. C'est la position de M. Marcillet, que l'on se dispute en ce moment dans les intimes réunions du carême. M. Marcillet emballe et endort alternativement. Avant-hier, il a endormi un jeune sujet vraiment merveilleux, et qui a fait à toutes sortes de questions les réponses les plus surprenantes; puis M. Marcillet l'a envoyé en Amérique, ou en Chine, ou en Auvergne, nous ne savons plus où, et le jeune homme s'y est transporté de lui-même; il a dépeint fidèlement les lieux, et a raconté, avec les détails les plus circonstanciés, tout ce qui se passait dans ces divers pays. Eh mais... une idée!... Si M. Marcillet appliquait à son premier métier les phénomènes de son second? S'il magnétisait ses paquets après l'emballage, il pourrait envoyer ses colis somnambules en Amérique, en Chine, en Auvergne; il supprimerait ainsi les frais de port et de roulage, et sa fortune serait faite... Qu'il y pense!

Ce qui est à la mode plus que jamais, ce sont les *Mystères de Paris*. Chaque soir ils attirent la foule à la Porte-Saint-Martin, et chaque soir l'inimitable jeu de Frédérick, à la fois si violent et si profond, soulève dans l'auditoire frémissant des tempêtes d'admiration. Rancourt est excellent dans le rôle du Maître d'*école;* son succès doit le consoler de ses regrets. Quand on lui a remis le manuscrit de ce rôle, un grand découragement s'est emparé de lui; il avait découvert une chose affreuse.... Devinez quoi? C'est qu'on ne lui crèverait pas les yeux.... « Je sais bien, disait-il, tout ce qu'on doit au talent de M. Frédérick, je comprends que les auteurs fassent beau-

coup pour lui; mais enfin, dans le roman, ce n'est pas au Notaire, c'est au Maître d'*école* que le prince fait crever les yeux, et, je l'avoue, mes amis et moi nous avions compté là-dessus.... » O vanité des désirs humains! on ne peut pas même compter sur le supplice de ses rêves!

Du reste, Paris est admirable; l'inondation en fait une merveille. Figurez-vous la capitale de la France se mirant dans le lac de Genève. Quel dommage qu'une si belle chose soit un désastre! Toutes les caves sont submergées dans le faubourg Saint-Germain; à Bercy, les ouvriers vont en bateau boire chez les marchands de vin, qui les servent montés sur des échelles. Les rats, que l'eau a chassés des caves, se promènent par bataillons dans les rues, comme ces écoliers mécontents qui, dans Paris, à de certaines époques, se promènent contre le gouvernement. Ces rats protestent, on n'en saurait douter; tout porte à croire que c'est contre l'inondation. Cependant ils n'ont pas encore de petit drapeau qui exprime leur pensée et sur lequel on écrit : A bas ceci! à bas celui-là! A vrai dire, ces promenades malveillantes n'ont commencé que depuis hier, et l'on n'a pas encore eu le temps de s'entendre pour rédiger la protestation; et puis enfin les eaux diminuent : ils sont capables d'appeler cela une concession de la peur.

Nous recevons, à propos de notre dernier feuilleton, une réclamation de M. le baron Mergez, ancien aide de camp du général Bernadotte : « Les mots sanguinaires : *Liberté, égalité » ou la mort!* n'ont été employés, dit-il, qu'à l'époque de la » Terreur. Bernadotte était alors général; or je demande à » tout militaire de l'ancienne et nouvelle armée s'il est jamais » arrivé que les colonels et les généraux se fissent tatouer?... » Cette observation nous paraît fort juste, et nous nous hâtons de la publier. Un aide de camp de Bernadotte est un témoin digne de foi; mais la personne qui nous a raconté ce fait qu'on vient de nier est aussi digne de foi et toujours parfaitement bien informée. Que faire?... soumettre à nos lecteurs ces deux vérités en priant chacun de vouloir bien choisir celle des deux qu'il préfère. Nous ne chercherons pas à les influencer.

LETTRE TROISIÈME.

Les femmes à l'Académie. — Pourquoi pas? Parce que les Françaises ont plus d'esprit que les Français. — La loi salique. — Son origine. — On ne fait des lois contre les loups que dans les pays où il y a des loups. — On ne fait des lois contre l'ambition des femmes que dans les pays où l'ambition est la passion des femmes.

23 mars 1844.

Depuis dix jours Paris est tout occupé des nouvelles élections de l'Académie; il nous faut donc bien vous parler de l'Académie; permettez-nous de vous soumettre quelques idées assez étranges qui nous sont venues à propos d'elle.

A chaque nouvelle candidature académique, les divers galants admirateurs de nos diverses femmes célèbres répètent en chœur et comme un refrain cette même charmante flatterie : « Mais c'est vous, madame, c'est vous qui devriez vous mettre sur les rangs!... »

Aussitôt un académicien quelconque se hâte de reprendre : « Madame, je vous promets ma voix. » Puis, après un gracieux ou affreux sourire, selon ses moyens, il ajoute : « Sérieusement, pourquoi n'y aurait-il pas à l'Académie française deux fauteuils réservés pour des femmes, pour madame Sand et pour madame une telle?... » Dans chaque salon on dit un nom différent.... Pourquoi les femmes d'un grand talent ne seraient-elles pas de l'Académie?... Pourquoi? nous allons vous le dire :

Parce que ce serait une anomalie, une inconséquence, une chose ridicule et contre vos mœurs. Nous vous demanderons à notre tour : « Pourquoi donc les femmes auraient-elles un fauteuil dans un pays où elles ne peuvent avoir un trône? Pourquoi voulez-vous leur octroyer la plume, quand vous leur avez refusé le sceptre? Pourquoi, lorsqu'elles ne sont rien par leur naissance, seraient-elles quelque chose par leur génie? Pourquoi leur reconnaître un privilége quand on leur a dénié tous les droits? Une femme, en France, ne peut être duchesse ou comtesse qu'en épousant un duc ou un comte; eh bien, elle ne doit être académicienne qu'en épousant un académicien. Toute dignité personnelle est interdite aux femmes dans ce beau pays

de la chevalerie; elles ne doivent briller que de reflets; la loi salique les atteint partout, vous le savez bien; ne rêvez donc pas de les y soustraire : les exceptions sont dangereuses; elles détruisent l'harmonie, elles provoquent les espérances folles; elles retardent, pour les opprimés, l'heure bienfaisante, l'heure fortunée, l'heure de la résignation, cette grande force des victimes.... Résignation! mot sublime qui signifie tant de choses : secret découvert, trésor trouvé, moyens ingénieux, ressources inespérées, rôle accepté, travail souterrain, trappes, échelles de soie, portes murées, glaces tournantes, lanternes sourdes, tapis muets, guerre intime, puissance voilée, foi profonde, orgueil ténébreux, modestie implacable, gracieuse haine, mépris doucereux, vengeance câline, ressentiment éternel; voilà ce que signifie chez les femmes le mot résignation. Vous comprenez combien il est important pour elles d'être promptement et complétement résignées.

Du jour où une femme a prononcé ce mot terrible : « Que voulez-vous, il a bien fallu se résigner!... » tremblez... si vous êtes son mari ou son tyran. A dater de ce jour, décachetez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de son secrétaire, de sa table à ouvrage; ne dormez plus que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée.

O galants législateurs! ne touchez pas à la loi salique, c'est une sage loi qu'il ne faut vouloir abroger dans aucun de ses articles. Bien loin de la maudire, les femmes doivent l'aimer pour ce qu'elle a de flatteur dans son humilité naïve. Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que le peuple de France, peuple de troubadours et de paladins, l'esclave de l'amour, le défenseur de la beauté, fût précisément le seul qui ait pensé à exclure à jamais les femmes de la succession au trône et à leur ravir toutes les dignités de la noblesse et de la littérature? Comment ce peuple adorateur des *dames* a-t-il pu imaginer un arrêt cruel contre les femmes? Peut-on concilier tant de courtoisie dans les mœurs avec tant de malveillance dans les lois? Quelle est donc la cause de cette contradiction inexprimable?

— L'envie.

— Les hommes sont envieux des femmes?

— Non... les Français sont envieux des Françaises, et ils ont raison....

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne,
Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole,
Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande,
Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise,
Un Russe a plus d'esprit qu'une Russe,
Un Grec a plus d'esprit qu'une Grecque;
Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français!

Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France. D'abord, un homme d'un esprit complet est de tous les pays, ce qui ne l'empêche pas d'être plus particulièrement du sien; mais il n'est pas de génie sans universalité; ensuite, un homme d'esprit a toujours plus d'esprit qu'une femme d'esprit, par l'excellente raison qu'un homme supérieur, un homme de génie, dans la perfection de sa nature, réunit toutes les qualités de l'intelligence : les qualités de l'homme et les qualités de la femme, la force de l'un et la délicatesse de l'autre. Et la preuve qu'il possède toutes les qualités de la femme, c'est qu'il en a aussi tous les défauts : il est capricieux, nerveux, *impressionnable,* inquiet, susceptible, jaloux comme un enfant gâté; il est aussi doué de finesse et d'adresse, ce qui ne devrait pas être permis quand on a déjà pour soi l'énergie et la ténacité.... Le génie d'une femme (une brillante exception ne prouve rien) ne possède pas ce double avantage; il n'a jamais ni les qualités ni les défauts masculins, alors même qu'il s'exerce le plus à les acquérir. L'énergie factice et fébrile qu'une femme donne à son talent par l'excitation est toujours stérile et passagère; après ces excès, ces attaques d'épilepsie intellectuelle, elle retombe dans le vague, plus faible et plus déroutée; car elle n'obtient jamais cette énergie d'emprunt qu'aux dépens de sa force naturelle, qui n'est point, comme celle de l'homme de génie, dans la violence des passions, dans la gravité des études, dans la vigueur des pensées, mais dans la profondeur des observations, dans l'exaltation des croyances, dans la sublimité des sentiments.

« Comment, nous dira-t-on, avec de telles idées, excusez-

vous les femmes qui font des tragédies? » Nous répondrons que si elles font des tragédies féminines, elles sont dans leur droit; qu'une femme, sans présomption ridicule, peut bien célébrer, dans un drame ou dans un poëme, l'action héroïque qu'une autre femme a eu le courage d'accomplir. Il y a même des héros qui, par leur faiblesse, ont mérité d'être illustrés par une femme : c'est leur châtiment. Sans doute l'Antoine de Rome vengeant César appartient au plus mâle génie; mais l'Antoine d'Égypte adorant Cléopâtre est une proie naturelle pour l'imagination d'une femme; elle doit laisser, par respect, le vainqueur de Philippes à Shakspeare; mais, convenez-en, le fuyard d'Actium lui revient. Ainsi plus d'un événement dans l'histoire appartient à ce que nous appellerons l'art féminin; car il mérite d'être reconnu et défini. Croyez-vous, par exemple, qu'une œuvre littéraire qui serait parmi les créations de l'intelligence ce qu'est la femme parmi les êtres de la création divine ne serait tout simplement qu'une chose admirable? Eh bien, n'est-il pas permis d'essayer de la créer, et si l'on parvenait à former cette belle femme littéraire, ne vaudrait-elle pas à elle seule toute une bibliothèque de livres nains, difformes et masculins?

Nous mettons donc hors de cause les hommes d'esprit et les femmes d'esprit, et nous disons qu'en général les Françaises ont plus d'esprit que les Français. De là vient que, depuis la conquête des Gaules par les Francs, la guerre est déclarée entre les hommes et les femmes de notre belle patrie.

Tout Français déteste la femme qu'il aime.

Toute Française considère l'être adoré comme son plus mortel ennemi; inquiète et soupçonneuse, elle est toujours auprès de lui comme l'Arabe dans le désert : il se repose un moment sur le sable, mais en gardant à ses côtés un fusil armé pour la défense, un cheval sellé pour la fuite.

Entre un Français et une Française, l'amour n'est qu'une hostilité déguisée, un moyen commode d'espionnage certain; c'est la lutte harmonieuse de deux tyrans jaloux l'un de l'autre, c'est l'accord perfide de deux conquérants rivaux qui rêvent chacun la victoire et la domination personnelle. Et la preuve que cet amour est de la haine, c'est la joie que ces tendres

ennemis éprouvent en découvrant dans l'objet chéri quelque affreux défaut, quelque bon vice incorrigible ; des cœurs aimants s'affligeraient de cette triste découverte, eux s'en félicitent.... « Je la tiens! » dit l'un. « Il ne m'échappera pas! » dit l'autre. Mais, à parler franchement, celui des deux qui doit le plus se réjouir, c'est le Français; son autorité est toujours la plus menacée. Aussi, comme il redoute les femmes qu'il risque d'estimer ou d'admirer! Il vient à elles, mais par vanité, et il leur fait payer cher l'hommage forcé qu'il leur rend.

Un Français n'aime beaucoup que la femme qu'il méprise un peu. Les femmes d'un monde fantastique sont celles qu'il préfère; comme elles sont dans sa dépendance par la misère de leur condition, il ne s'aperçoit pas qu'il est dans la leur par la pauvreté de son caractère, et il daigne leur obéir parce qu'il ne leur reconnait pas le droit de lui commander. Ce sont les seules femmes à qui il pardonne d'avoir plus d'esprit que lui.

Car en France, excepté les *bas bleus*, toutes les femmes ont de l'esprit.

Les Français qui ont de l'esprit en ont beaucoup; mais il y a beaucoup de Français qui n'ont pas même un peu d'esprit.

Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion.

Examinez l'intérieur d'une maison, interrogez le portier. « Monsieur est-il sorti? — Je l'ignore. — Madame est-elle rentrée? — Je ne pourrais pas bien vous le dire. — Y a-t-il encore du monde chez madame? — Je ne sais pas. » Le portier (une brillante exception ne prouve rien) ne vous fera jamais d'autre réponse; il est abruti par la fumée de son poêle et de sa pipe, il ne voit rien, n'entend rien.... Mais interrogez un peu la portière; elle vous répondra sans hésiter : « Monsieur est chez lui... Madame est rentrée... » Et, s'il est onze heures et demie du soir et qu'il n'y ait pas de voiture à la porte, elle vous dira toujours qu'il n'y a plus personne chez madame; ce qui veut dire : « Voilà encore des visiteurs qui nous feront veiller jusqu'à deux heures, je vais les renvoyer. » Toute portière est un Argus, ou, pour parler un langage moins mythologique

et plus à la mode, toute portière est une *Anastasie Pipelet;* tout portier est un *Alfred.*

Regardez maintenant la femme de charge : c'est une maîtresse femme qui mène tout.

Admirez la femme de chambre : c'est une fée laborieuse, adroite, qui fait tout.

Voyez l'apprentie femme de chambre : c'est une fine mouche qui, sans avoir encore rien appris, sait tout.

Maintenant, regardez les hommes qui composent le personnel de cette maison : il y en a douze ; excepté l'intendant, qui est un industriel ; le maître d'hôtel, qui est un poëte ; le cuisinier, qui est un architecte ; et le cocher, qui est un naturaliste et qui du moins a acquis un peu d'intelligence dans le commerce... non dans la société des chevaux, tous les hommes de cette maison sont de grands paresseux qui ne savent que boire, manger et dormir. Ainsi, sur quatre femmes, quatre personnes intelligentes ; sur douze hommes, quatre ont une valeur, huit sont nuls.

Entrez dans un magasin : il y a douze commis ; quatre ont l'esprit ouvert et ont très-bonne façon ; huit sont de véritables *Chalamels.* (Voir *les Mystères de Paris.*) Dans ce magasin, il n'y a qu'une femme : ses manières sont pleines de tact et de dignité ; toutes ses paroles sont convenables, et quelquefois elle répare en un moment et d'un mot les inqualifiables sottises que les huit *Chalamels* viennent de débiter à l'envi.

Consultez les autorités et les amateurs.... « A l'Opéra, parmi les figurantes, combien de bêtes? » Ils vous diront : « Il y en a trois, tout au plus. — Et parmi les figurants?... » Un soupir sera leur réponse.

Dans un régiment, on compte trois mille soldats ; dans le nombre, deux cents sont, nous en conviendrons, spirituels comme des soldats français : ce mot dit tout. Il n'y a que trois cantinières, qui ont plus d'esprit à elles trois que tout le régiment.

Il n'est qu'une seule condition dans l'état social de notre pays où il se trouve que les hommes ont autant d'esprit que les femmes : chez les laboureurs. Cela s'explique facilement ; les rudes travaux de la campagne éteignant l'imagination des femmes, l'égalité s'établit.

Rien n'est plus rare en France qu'une femme tout à fait sotte. Depuis quinze ans et plus que nous allons dans le monde en observateur, étudiant malgré nous, comme types, comme modèles, comme exceptions, comme preuves, les individus qui vivent sous nos yeux, nous n'avons encore rencontré qu'une seule femme complétement bête, d'une bêtise stupide, *anatide*.... Mais il faut être juste et tout dire, cette femme a un frère qui est plus bête qu'elle.

Or par ce mot, un *homme bête,* nous n'entendons pas un monsieur plus ou moins bien élevé, qui, dans un salon, pendant une heure, vient dire des balourdises; ce bavard-là peut être un homme d'esprit fort remarquable en affaires, en industrie, en politique, même en littérature; le jargon du monde est un langage de convention à l'usage des gens médiocres, et que les gens supérieurs ne parlent pas toujours avec facilité. Nous appelons un homme bête, un monsieur qui, sérieusement, lourdement, longuement, vient vous raconter ses projets. D'abord ses projets sont absurdes; ils trahissent une complète ignorance des intérêts du jour, des besoins et des préjugés du pays. Ensuite il énumère ses chances de succès : chimères les plus folles, nées des raisonnements les plus faux; il prévoit les objections et les obstacles, et développe avec inspiration ses moyens de les combattre victorieusement; c'est alors qu'il fait défiler sous vos yeux des troupeaux d'arguments stupides; c'est alors qu'il répand autour de lui comme une lave sombre de bêtises noires; c'est alors qu'il égrène, avec une profusion merveilleuse, pour vous éblouir, des chapelets d'erreurs.... Et ce n'est rien encore : sa stupidité rayonnante éclate tout entière dans son plan de vengeance contre son ennemi.... Il est beau, ce plan de vengeance! il est admirablement bien combiné, et il réussira certainement... à faire parvenir sa victime aux emplois qu'on sollicite pour elle deux ans plus tôt qu'on n'aurait osé l'espérer.

Pour une personne qui a de la gaieté dans le caractère et que les bonnes *charges* divertissent, rien ne vaut, pas même une comédie de Molière, rien ne vaut la conversation d'un homme bête qui admire... Machiavel.

Jamais une femme n'atteindra ce degré de bêtise suprême.

Il faut, pour y parvenir, une force que les femmes n'ont point. En cela, comme en tout, les hommes leur seront toujours supérieurs.

Aussi, quand nous disons que les Françaises ont plus d'esprit que les Français, ne prétendons-nous pas donner l'avantage aux unes sur les autres; nous voulons seulement dire qu'en France il y a plus de femmes spirituelles que d'hommes spirituels : c'est une question de nombre. Mais cela suffit pour expliquer l'immense influence des femmes dans ce pays, où elles ont si peu d'autorité, où elles ne sont rien, et où tout se fait par elles et pour elles. Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une femme, ou fatalement ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de femmes. A Paris, tous les gens importants sont menés par une intrigante de leur société; en province, l'influence est légitime. Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine : là, tous les maris étaient menés par leurs femmes, excepté un, un seul, qui était mené par la femme d'un autre.

Après tout, ce que nous disons là n'est pas à la louange des Françaises; elles n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes : les Françaises ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

Ce qu'il y a de plus rare en France, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau; celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots en s'éveillant pensent à lui.... Madame la maréchale!... pour une âme tendre, ce mot est doux.

Les Français sont généreux et capables de nobles folies; ils ont une bonté de cœur admirable. Les Françaises n'ont pas le cœur aussi bon, mais elles font beaucoup de bien et rendent de grands services pour constater leur influence et conserver leur clientèle.

Plus une Française est jeune, plus elle est ambitieuse et intéressée.

Une Française sincère n'a pas une pensée généreuse avant trente ans; à cet âge, elle s'interroge, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de route, si les douces affections ne valent pas mieux que les hautes positions; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les vanités de la vanité; elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer : mais cet essai n'est pas de longue durée; bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et, après s'être faite la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque vieillard en crédit, pour retrouver plus promptement son importance perdue; elle expie enfin par des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Mais là aussi il y a des exceptions.... Sans doute, il y a d'abord les femmes qui, ayant de l'importance par elles-mêmes, n'ont pas besoin, pour en obtenir, de sacrifier leurs affections; mais on ne peut pas savoir si elles auraient été généreuses dans la nullité, ni ce qu'elles auraient fait pour acquérir de l'importance si elles n'en avaient pas eu déjà par leur position ou par leur talent.

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie; elles se sont *résignées;* elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait, pour déguiser leurs pré-

tentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable; et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer pour cacher qu'elles jugeaient; elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous des chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique, mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infernalité. « Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan; oh! non, une Française ne se compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquetterie avec lui. Sans le bien traiter elle l'écoute, et s'il n'en conçoit pas de fatuité, ce qu'un homme ferait à sa place, c'est que la fatuité est une espérance, et que Satan habite un royaume où, le Dante l'a dit, on n'espère plus! »

Voilà comment les Françaises sont parvenues à détruire les effets de la loi salique. Ce résultat était glorieux; il y a quelques années, les *bas bleus* ont failli tout perdre. Les insensés!... ils s'étaient révoltés, ils avaient proclamé la femme libre; ils avaient demandé des droits, de l'air et de l'encre pour tous!... Et les femmes ne dansaient plus! et leur influence de jour en jour s'effaçait.

Heureusement, la polka vient de les sauver; les Françaises reprennent leur futilité : elles vont retrouver leur empire.

Certes, cela doit paraître absurde d'éventer ainsi un complot quand on s'intéresse à sa réussite. Publier dans un journal très-répandu un moyen de ruse dont la force est dans le mystère, c'est imprudent; avertir le gibier de la place où l'on va poser le piége, c'est maladroit. Cette recommandation-là ne se trouve dans aucun Manuel des chasseurs.... Eh bien, les Français sont de si... bons enfants, qu'une telle imprudence est sans

aucun danger. En lisant ces lignes, ils vont hausser les épaules, jeter les hauts cris, pousser de grands éclats de rire, et ils n'y verront que du feu, c'est-à-dire un paradoxe plus ou moins extravagant.

Mais les Françaises! les Françaises! elles comprendront l'origine de la loi salique et le secret de la neutraliser, sans paraître jamais l'enfreindre. Quant aux femmes célèbres, elles vous diront qu'elles ne rêvent nullement les dignités académiques; l'art pour elles n'est pas une profession, mais une religion; leur talent n'est pas un trésor qu'elles exploitent, comme les hommes, par intérêt et par orgueil, c'est un don du ciel qu'elles cultivent avec amour et respect. Gardez pour vous le docte fauteuil, messieurs; aux femmes modestement *résignées*, le trépied suffit.

LETTRE QUATRIÈME.

Une explication avec le monde. — Fausse terreur cachant un vrai dépit. — Les gens dont on ne parle jamais criant à l'indiscrétion. — Ils dénoncent l'écho pour se venger de son silence. — Des critiques qui sont des aveux.

30 mars 1844.

Avant de vous raconter ce que fait le monde, nous voulons un peu nous expliquer avec lui.

Nous commencerons par lui apprendre que depuis un an notre position comme feuilletoniste s'est singulièrement modifiée : nous ne sommes plus un feuilletoniste.... Voilà une modification qui n'est pas sans importance.

Nous leur avouerons ensuite que notre point de vue a complétement changé : nous n'écrivons plus pour ceux qui nous lisent.... Voilà encore un changement qui doit influer d'une manière étrange sur les idées d'un écrivain.

Il est arrivé ceci : Un éditeur audacieux... il pouvait faire une mauvaise affaire... a imaginé de réunir en volumes ces feuilletons éphémères, griffonnés à la hâte, et que nous croyions destinés au plus favorable oubli. Cette collection de commérages a obtenu un succès inespéré. Un homme d'esprit, après l'avoir parcourue, en a fait un éloge mémorable : « C'est éton-

nant comme ça supporte la lecture! » a-t-il dit; et l'on n'a jamais rien dit de plus flatteur sur un livre.

Mais, si le mot est flatteur pour le livre, il est moins agréable pour l'auteur; et nous découvrons tristement cette affreuse vérité : c'est que, de tous nos ouvrages écrits avec soin, avec prétention, le seul qui ait quelques chances de nous survivre est précisément celui dont nous faisons le moins de cas. Et pourtant, rien de plus simple : nos vers... ce n'est que nous; nos commérages... c'est vous, c'est votre époque, si grande, quoi que l'on dise, si extraordinaire, si merveilleuse, et dont les moindres récits, les plus insignifiants souvenirs, auront un jour un puissant intérêt, un inestimable prix.

On nous a donc métamorphosé, malgré nous, en une espèce non pas d'historien, mais de *mémorien*, un de ces écrivains sans valeur que les grands écrivains consultent, un de ces mauvais ouvriers qui ne savent rien faire par eux-mêmes, mais qui servent à préparer de l'ouvrage pour les artistes de talent; nous sommes à l'historien ce que l'élève barbouilleur est au peintre, ce que le clerc est au procureur, ce que le manœuvre est au maçon, ce que le marmiton est au *chef*. On appelle le premier, rapin; le second, saute-ruisseau; le troisième, gâcheur; le quatrième, gâte-sauce; nous ne connaissons pas le surnom dérisoire qu'on donne au gâte-sauce historique : ce métier infime doit avoir aussi quelque sobriquet; nous ignorons le mot, mais il doit exister; peut-être que c'est... journaliste.

Car la différence est grande entre le simple feuilletoniste et le journaliste-gazetier. Il y a un abîme entre un feuilleton sans lendemain et un chapitre de Mémoires. Nous nous trouvons pris au piége, et nous écrivons des chapitres de petits Mémoires, nous qui étions bien décidé à n'en écrire jamais. Toutefois, ceux-là ne ressembleront en rien à ces écrits ténébreux et prudents, composés en silence, avec une prétendue impartialité : récits vengeurs, soulagement de grandes haines par convenance cachées, apaisement de grands courroux par nécessité contenus; pages confidentes des griefs et des ressentiments, où l'on trace le matin un si horrible portrait de son ennemi qu'on peut se permettre le soir de lui parler gracieusement; où l'on a raconté hier avec une si clairvoyante cruauté les

trahisons de ces ingrats, que l'on peut se permettre aujourd'hui de leur tendre la main cordialement et daigner encore paraître leur dupe jusqu'à son dernier jour; confessions réparatrices où l'on restitue aussi quelquefois à de nobles cœurs mal jugés la place qu'on leur avait refusée, mais confessions mystérieuses, aveux sans contrôle, récits sans vérification dont on ne connaîtra jamais l'effet, dont on ne peut rectifier l'erreur, dont on ne prévoit que le danger. Nos Mémoires, à nous, seront écrits hardiment, loyalement, à la face du pays, à la vue de nos contemporains, et ils seront rectifiés, purifiés, clarifiés, par leur prompte et immense publicité. Nous ne nous cacherons point pour aller dans l'ombre consigner les travers et les ridicules du jour; nous dirons avec naïveté à notre temps : Nous avons l'audace de te juger; eh bien, punis tout de suite cette audace, et sois toi-même juge de nos jugements.

Maintenant on comprendra, avec de telles idées, combien nous devons rire de ce grand tapage d'effroi que font autour de nous toutes ces femmes ignorées qui s'alarment si présomptueusement de nos récits. Nous avons toujours évité de parler des inconnus, d'abord parce que nous n'en avons pas le droit, ensuite parce que ces indiscrétions n'auraient eu aucun intérêt pour nos lecteurs; mais, à présent que nous rêvons d'avenir, nous éviterons encore bien davantage les personnalités du moment, les allusions de circonstances; car, avant six mois, elles n'auraient plus aucun sens, et il nous faudrait les supprimer; nous ne devons retenir que les noms illustres, les grandes célébrités en tout genre, les hautes positions; c'est là notre domaine, et nous trouvons plaisant que tant de médiocrités obscures affectent la prétention de nous craindre, quand il est notoire que nous ne nous occupons jamais que des supériorités lumineuses.

Ainsi, par exemple, nous avons le droit de dire qu'au dernier bal de telle ambassade, tout le monde admirait les traits nobles et purs, la taille imposante de madame la comtesse de Beau..., nièce de M. de Chateaubriand. De tout temps, l'apparition d'une femme idéalement belle sera un événement pour les artistes, pour les poëtes, même pour les simples badauds, et il nous est permis de parler de cet événement et de pro-

clamer les succès de cette beauté célèbre.... Mais, quand nous disons cela, d'où vient que tant de laiderons s'alarment? Ce danger ne les menace pas!

Quand nous répétons un mot ravissant de madame de P... ou de madame de Viri..., deux femmes du grand monde renommées par leur esprit, d'où vient que madame de X... est inquiète?... Craint-elle que nous ne répétions les faux bons mots qu'elle marmotte en tisonnant sa fausse bûche avec ses faux hommes d'esprit?

Si nous vantons l'élégance de mesdames les princesses de T... et de P..., deux jeunes et charmantes sœurs toujours parées avec tant de goût, pourquoi madame de Z... crie-t-elle au scandale? Pense-t-elle que nous voulions donner comme des modèles d'élégance ses robes sans manches, ses petites guirlandes de plumes de coq, ses velours râpés d'un coton si loyal, et ses fourrures effarées de chat fâché ou de chien malade?

Si nous racontons un superbe concert auquel nous avons assisté chez madame la comtesse M..., dans ce salon si brillant que les succès y comptent double et où toutes les voix sonores et harmonieuses de notre siècle mélomane ont glorieusement retenti, pourquoi madame la baronne *** s'effarouche-t-elle de nos récits?... Qu'elle se rassure! nous ne vanterons jamais ses concerts d'aveugles qui ne peuvent charmer que des sourds, ses vieux pianistes de contrebande qui ne sont pas même Allemands, et ses virtuoses de gouttières dont les miaulements effroyables vous portent malgré vous aux rêveries les plus cruelles et vous font regarder avec une bienveillance sinistre madame de Z... et ses fourrures.

Enfin, quand nous parlons en détail du grand bal donné par un millionnaire intelligent, il y en a au moins un; quand nous dépeignons sa magnificence royale, d'où vient que les vaniteux avares s'effrayent? Nous ne dépeindrons jamais leurs bastringues prétentieux. Qu'ils se rassurent donc aussi, qu'ils versent en paix leur thé de potager, leur chocolat de santé, leur orgeat bleu de ciel et leur sirop de groseille aurore!... Nous ne trahirons jamais leur nom ni celui de leur fournisseur, jamais nous ne dénoncerons l'antre malsain où se fabriquent leurs rafraîchissements de teinturier et leurs pâtisseries de sorcier; ce soin-là

ne nous regarde pas, il y a des inspecteurs pour signaler à la police les boissons et les aliments falsifiés ; qu'ils fassent leur devoir, nous n'empiéterons pas sur leurs droits.

O démence présomptueuse ! ô frayeur pleine de fatuité ! Pauvres taupes sans regard, pourquoi donc redoutez-vous la lumière ?... Vous n'auriez pas d'yeux pour la voir.

Pauvres fleurs sans parfum, sans éclat, sans vertus, pourquoi tant craindre la bouquetière !... Le pharmacien lui-même ne voudrait pas vous cueillir.

Pauvres cailloux sans valeur, pourquoi craindre le lapidaire ? Il ne taille que les diamants ; vous n'êtes pas même du stras.

Pauvres flûtes sans voix, pourquoi craindre l'écho ?... Il n'entend pas vos chants, comment pourrait-il les répéter ?

Et vous, chenilles ombrageuses, pourquoi redouter le joyeux chasseur de papillons ? Ce qui l'attire, ce sont les brillantes couleurs d'une aile de pourpre et d'or ; il cherche l'insecte qui voltige et non l'insecte qui rampe ; il ne saurait vous voir avant l'heure de votre transformation, et cette heure-là ne viendra pas. Ne craignez donc rien, le temps aura marché sur vous avant que vous ayez des ailes.

Allons, calmez-vous, femmes sans beauté, sans talents, sans esprit, qui n'avez dans le monde aucune influence, ni par votre rang, ni par votre fortune, ni par vos amitiés illustres ; vous le voyez bien, vous n'aurez jamais affaire à nous.

Et les ridicules ? — Ah ! c'est autre chose ; les ridicules intérieurs et domestiques, nous les respectons ; mais ceux qui se manifestent en public, à la cour, et même à la *contre-cour,* rentrent dans le domaine de nos observations. Il y a un problème que les plus habiles prétentions ne pourront jamais résoudre : « Faire tout au monde pour que l'on parle de vous et obtenir que l'on n'en parle pas ! » Mais ces dames ont toutes rêvé cette chimère ; elles ne pensent qu'à faire de l'effet, et puis elles s'effrayent d'en produire !... Nous ne sommes pas si inconséquent ; nous trouvons tout simple, ayant les avantages de la célébrité, d'en avoir les inconvénients : nous comptons bien être ridiculisé, critiqué, blâmé et même calomnié, surtout calomnié ; ah ! nous y tenons : c'est là notre gloire, c'est de forcer nos ennemis à inventer beaucoup de

choses: c'est de les obliger, pour nous nuire, à de grands frais d'imagination. Nous serions désolé que nos vérités pussent leur suffire.

Notre dernier feuilleton nous vaut une foule de confidences involontaires et naïves des plus amusantes. « Je suis tout à fait de votre opinion, dit un de nos amis; mais il n'y a qu'une chose que je ne peux pas vous accorder, c'est que les Espagnols ont plus d'esprit que les Espagnoles. J'ai habité trois ans l'Espagne, et là j'ai rencontré des femmes plus spirituelles que toutes celles que j'ai jamais vues à Paris. »

Bien! pensons-nous, cela veut dire que deux ou trois petites caméristes l'ont choisi très-vite; il en a conclu que les Espagnoles avaient beaucoup de discernement.

Arrive un autre *jugeur:* « Je suis furieux contre vous! s'écrie-t-il; comment pouvez-vous dire que les Italiennes ont moins d'esprit que les Italiens? mais moi, j'ai connu une Italienne qui avait plus d'esprit à elle seule que tous les Italiens de l'Italie.... »

Alors nous nous rappelons une certaine comtesse en *ni,* dont la bienveillance célèbre explique cette opinion de notre ami.

— Dites tout de suite, répondons-nous, que vous avez connu une Italienne qui vous a trouvé plus d'esprit qu'à tous les Italiens de l'Italie, et n'en parlons plus.

Survient un jeune anglomane : « Ah! quel blasphème! dit-il; prétendre que John Bull a plus d'esprit que les charmantes filles d'Albion!...

— Ne l'écoutez pas, interrompt le premier ami, il est dans les fers de lady ***, il n'a plus voix au chapitre.

— Et lady *** l'écoute-t-elle?

— Non, elle se moque de lui.

— Ah! c'est donc pour ça qu'il trouve aux Anglaises tant d'esprit! Eh bien, messieurs, nous voulons vous mettre d'accord, nous vous faisons une concession, c'est que dans tous les pays du monde les femmes ont plus d'esprit que les hommes. Êtes-vous contents? Cette concession ne nous coûte rien. »

LETTRE CINQUIÈME.

Semaine sainte. — Fête favorite. — Le dimanche des Rameaux. — Le jour des Rois. — Le jour de Noël. — Vers d'une jeune femme. — La puissance des images. — La branche de buis bénit. — Le cheval de bois. — Le portrait de famille.

6 avril 1844.

Chacun de nous a, parmi les fêtes de la religion qu'il professe, une fête de prédilection, un souvenir favori. Les uns préfèrent le jour de la Fête-Dieu, et regrettent ces belles processions qui jadis parcouraient la ville dans tous les sens, avec les bannières flottantes, les essaims de jeunes filles aux regards baissés, parées d'une couronne blanche, couvertes d'un long voile blanc, et les bataillons d'enfants de chœur étalant avec orgueil au soleil leurs robes écarlate ; et puis les tentures des balcons, les magnifiques reposoirs ornés de candélabres superbes, de vases précieux, de fleurs et de dentelles, opulentes hôtelleries préparées par les seigneurs de la terre pour recevoir dans sa course bienfaisante le voyageur divin, roi des cieux ! Cérémonie poétique entre toutes les cérémonies, où l'on prie avec des parfums, où la vapeur de l'encens s'unit à ia senteur des roses dans un hommage si doux, que le fidèle lui-même en est enivré.

D'autres esprits, disons mieux, d'autres cœurs affectionnent le jour de l'Assomption. Pour eux, la céleste Marie est l'idéal suprême ; elle brille de tous les rayonnements, beauté, pureté, amour ; elle commande par tous les prestiges, elle joint l'imposante chasteté de la jeune fille à l'auguste dignité de la mère ; elle est puissante par sa grâce, impérieuse par sa douceur ; elle n'a d'effrayant que son innocence, et cependant c'est à elle encore que l'on vient demander le pardon de fautes qu'elle ignore et que l'on n'oserait confesser à sa candeur.

Pour les jeunes femmes, la fête de Noël est une fête chérie : ce bel enfant qui vient de naître séduit leurs yeux ; elles éprouvent pour lui un sentiment qui ressemble à de l'amour maternel ; la pensée de la divinité ajoute peu de chose à cette tendre adoration ; qu'importe que ce soit un Dieu? c'est un enfant, cela suffit ; aux cœurs des femmes le Sauveur du monde

parle moins que l'enfant Jésus. Cette fête de Noël est si touchante, qu'elle a rendu poëte une de nos amies, fort ignorante jusqu'à ce jour dans l'art des vers. Voici quelques strophes d'une prière improvisée par elle il y a plusieurs années, un matin, en revenant de l'office de Noël :

LA FÊTE DE NOEL.

C'est le jour où Marie
Enfanta le Sauveur!
C'est le jour où je prie
Avec plus de ferveur.
D'un lourd chagrin mon âme
Ce jour-là se défend.
O Vierge! je suis femme,
Et je n'ai point d'enfant!

O mère chaste et belle
Du Dieu terrible et grand,
Dans ta sainte chapelle
Je m'incline en pleurant;
De regrets poursuivie,
Près du divin berceau
J'attache un œil d'envie
Sur ton enfant si beau.

Bénis ces larmes pures,
Et je t'apporte en vœux
Tout l'or de mes parures,
Tout l'or de mes cheveux;
Mes plus belles couronnes,
Vierge, seront pour toi,
Si jamais tu me donnes
Un fils, un ange à moi!

Alors dans ma demeure
Le plaisir renaîtrait,
Et la femme qui pleure,
Pour l'enfant, chanterait.
De ma gaieté ravie
Célébrant le retour,
Je vivrais... et ma vie
Serait toute d'amour.

Illusion perdue,
Beau rêve défloré,
Tu me serais rendue
Par l'enfant adoré.
Noble orgueil, sainte gloire
De l'amour innocent,
A vous je pourrais croire
Encore, en l'embrassant.

Loin des piéges du monde
Je fuirais avec lui;
Et cette tête blonde
Deviendrait mon appui.
Sans amour sur la terre,
Le cœur est désarmé;
Oh! c'est un guide austère
Qu'un enfant bien-aimé.

Je verrais sans tristesse,
Implacable en son cours,
Le temps avec vitesse
Emporter mes beaux jours.
De mes grâces fanées
Je ne défendrais rien...
Que seraient mes années?
Son âge, et non le mien.

Enfin je pourrai même
Voir s'éloigner de moi
L'ingrat époux que j'aime,
Et lui garder ma foi.
Pas une plainte amère!
Ma douleur se taira...
Je dirai : Je suis mère,
Courage, il reviendra!

Le jour des Rois est aussi une fête d'une admirable poésie. Ces rois superbes, prosternés devant l'humble crèche, la puissance humaine s'humiliant devant la gloire divine, la couronne s'effaçant devant l'auréole; toutes ces images à la fois imposantes et gracieuses frappent l'esprit par leur signification profonde, et charment les yeux par leur naïve grandeur.

L'Épiphanie est de plus une fête des foyers. Réunion joyeuse, bruyante de cris moqueurs, de rires enfantins. On la célèbre

avec bonheur, tant que la famille est complète; mais, hélas! quand au banquet de l'aïeule on compte des places vides, ce jour de fête n'est plus qu'un jour de deuil.

Notre fête de prédilection, à nous, c'est le dimanche des Rameaux, que l'on appelait autrefois Pâques *demandé,* et que l'on appelle encore Pâques fleuries. Nous ne saurions dire quel attendrissement presque puéril nous fait éprouver la vue d'une branche de buis bénit. A Rome, les rameaux sont des palmes, de véritables palmes que l'on fait venir par charretées des environs de Gênes. Dieu sait si nous aimons les palmiers, et quel profond respect nous inspire cet arbre biblique, ce panache sacré qui représente à lui seul toute la poésie de l'Orient; et pourtant les souvenirs de l'enfance sont si puissants, que ces belles palmes romaines que le saint-père lui-même avait bénites nous ont produit peu d'effet, et que nous leur préférons mille fois la plus petite branche de l'humble buis parisien.

Dimanche dernier, les habitants de la grande ville semblaient tous penser comme nous. Les cochers des voitures publiques avaient orné les colliers de leurs chevaux d'un rameau bénit, les enfants avaient paré leurs chapeaux d'une légère branche de buis bénit, et les femmes en revenant de l'église rapportaient par ramées une provision de buis bénit, quelquefois trop forte pour leur petite main; et chacun attachait une idée, une croyance, un souvenir, à cette palme bourgeoise qu'il allait suspendre près d'un objet révéré : celui-ci au-dessus du portrait de sa mère, celui-là (il faut bien le dire) au-dessus du portrait de Napoléon, celle-là au-dessus de son bénitier, celle-ci au-dessus de l'image de sa patronne. Quelle folie! disent les philosophes. Pourquoi rendre un culte à ce vilain arbuste qui ne demande même pas de culture et qui n'est bon qu'à faire des peignes et des tabatières! Car ils sont bien heureux, les philosophes! ils ne doutent jamais d'eux-mêmes; leurs superbes résolutions, leurs grandes pensées, sont toujours présentes à leur esprit; ils n'ont pas besoin que les objets extérieurs viennent obligeamment les leur rappeler. A quoi bon l'image à ceux que n'abandonne jamais l'idée? à quoi bon le souvenir sauveur à ceux que n'égare jamais l'oubli? Nous l'avouons, nous n'avons pas cette force d'âme. Dans nos jours

de vague et de découragement, il faut souvent qu'une image sainte, un souvenir sacré, viennent nous assister; quand notre pensée se trouble, c'est par les yeux que la raison nous revient, et nous confessons d'autant plus facilement cette faiblesse, que nous l'avons observée chez plusieurs esprits d'une grande supériorité. Une femme célèbre par son courage nous racontait qu'un jour elle avait été sauvée d'une mort terrible et coupable par un hasard plaisant. Elle venait d'apprendre une affreuse nouvelle, elle éprouvait un de ces désespoirs sans bornes qui vous montrent un avenir sans refuge; dans le vertige de la douleur, elle résolut de mourir : car la mort, pour elle, c'était la fuite; fermer éternellement les yeux, c'était ne plus voir l'horizon menaçant. « J'étais folle, nous disait-elle; j'avais tout oublié, je n'étais plus capable que d'un seul calcul, je pensais avec joie que je demeurais au second étage, au-dessus d'un appartement très-élevé, et qu'en me jetant par la fenêtre, ma chute serait mortelle; et je courus vers la fenêtre.... Mais, pour l'ouvrir, il fallait détourner un cheval de bois, un cheval à bascule : c'était le joujou de mon fils. En le voyant, je m'arrêtai subitement; un poignant remords me serra le cœur. Que vous dirai-je? je n'eus pas le courage de détourner ce cheval et d'ouvrir la fenêtre; je tombai à genoux et je m'évanouis; on me releva au pied du cheval, dont la crinière était toute baignée de mes larmes.... »

Sauvée de la mort par un joujou, c'est absurde! Riez donc, philosophes!

Un jeune homme d'une grande famille nous racontait aussi comment un soir il avait été sauvé d'une mauvaise action par un hasard. C'était à la campagne, dans le vieux château de son père. Entraîné par le plus perfide des conseillers, la jalousie, il venait d'écrire une de ces lettres chargées à mitraille qui doivent infailliblement causer d'horribles catastrophes, une de ces lettres anonymes d'autant plus dangereuses qu'elles sont *signées*. Pour envoyer cette lettre, il fallait faire partir un homme à cheval : le jeune furieux sonne avec violence, la sonnette se casse; il appelle, on ne l'entend pas; alors il prend la lumière qui lui avait servi à cacheter son odieux écrit, et il se dispose à descendre dans la cour pour

donner l'ordre fatal; mais en quittant son appartement, il lui faut traverser une longue galerie ornée des portraits de ses ancêtres : c'était en automne, à cinq heures; il faisait déjà nuit; la bougie qu'il portait ne jetait qu'une lueur tremblante dans l'ombre de la galerie; il la franchit entièrement sans apercevoir aucun des portraits qui en recouvraient les murs de chaque côté et que la lumière ne pouvait éclairer directement; mais, parvenu à l'extrémité, tout à coup il s'arrêta; un de ses aïeux était en face de lui, il le regardait, il semblait lui dire : « Où vas-tu? » Et cet aïeul était précisément un de ces nobles cœurs à jamais célèbres dans l'histoire des amours, par le plus pur désintéressement, par l'abnégation la plus sublime.... Épouvanté à cet aspect, le jeune homme fut, pour ainsi dire, réveillé en sursaut de son cauchemar de méchanceté; il comprit la laideur de ses projets; il saisit bravement la lettre maudite, il la brûla sous le portrait de son aïeul en le regardant avec fierté. Figurez-vous un petit-fils de M. de Jaucourt reconnaissant le portrait de son grand-père au moment d'envoyer à la poste une lettre anonyme. Ce n'est pas cette histoire-là, mais c'est une histoire presque aussi belle.

Sauvé d'un crime par un vieux portrait mal peint! Riez encore, philosophes!

Eh quoi! si des jouets d'enfants, si des portraits d'ancêtres peuvent préserver du mal de faibles cœurs, comment les images de Dieu, les souvenirs de la religion n'auraient-ils pas aussi leur toute-puissance? Comment ne nous serait-il pas permis de nous attendrir à la vue d'un rameau bénit, quand ce feuillage consacré nous rappelle un des jours les plus amèrement glorieux de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ? Triomphe sans illusions précurseur de l'agonie, hommage mortel dont la victime seule a le secret, acclamations d'amour dont le Sauveur comprend déjà le sens funèbre! Avant six jours, ce peuple reconnaissant qui crie avec bonheur : *Hosanna* au fils de David, ce peuple demandera sa mort; avant six jours, ces disciples défenseurs de leur maître s'enfuiront tout tremblants de peur; avant six jours, ces apôtres, qui lui devront la gloire, rougiront de lui; amis, flatteurs, disciples, l'auront abandonné.... A l'heure du supplice, il ne lui restera que ces deux

éternels courages que rien ne peut effrayer : l'amour maternel et l'amour pur.

N'est-ce pas là l'histoire de toutes les généreuses victimes, de tous les grands sacrifices?

O philosophes! avez-vous jamais imaginé rien de plus beau que ce poëme divin? Un homme de haute intelligence nous disait dernièrement : « Dans mes jours de doute, pour m'affermir contre les taquineries des philosophes, les faux raisonnements des novateurs, je relis l'Évangile, et comme il m'est démontré que jamais l'esprit humain ne s'est élevé si haut, comme il m'est prouvé que c'est le livre le plus sublime qu'on ait jamais écrit, que cette œuvre est supérieure à tous les chefs-d'œuvre des plus célèbres génies, que ce poëme est plus beau que le Dante, que Virgile, qu'Homère..., je me dis que Dieu seul peut l'avoir dicté, que Dieu seul peut avoir empreint un langage d'une si primitive grandeur, d'une si formidable simplicité... et je me sens de nouveau convaincu, et je reviens à la croyance par l'admiration.... Je fais le travail contraire sur les écrits des philosophes, et je les trouve si pauvres d'esprit, si maigres d'idées, si secs de cœur, que je les prends en dédain et me dis : C'est une trop mauvaise littérature pour être une bonne religion. Moquez-vous de moi, ajoutait-il; ce n'est pas la foi qui me sauve, c'est le goût! »

Et Longchamp que nous allions oublier! Il y avait beaucoup de monde, mais plus d'étrangères que de Françaises. Depuis quelques années, le véritable jour de Longchamp est le dimanche de Quasimodo, dont nous vous parlerons. Pendant la semaine sainte, les femmes se montrent rarement en public; elles sont à l'église pour entendre des sermons. Ce n'est qu'après Pâques, après les jours de jeûne, que l'on reprend le cours des vanités, mais des vanités charitables, de celles que permet, dans son indulgence éclairée, M. l'abbé de Ravignan. Il comprend que l'on peut vivre dans le monde en restant indépendant de lui; il comprend que le luxe est une sorte d'aumône, que les parures que portent les femmes riches font travailler les femmes pauvres; il comprend qu'on peut prier avec ferveur dans un oratoire fleuri, et prosterner avec humilité devant Dieu un front chargé de diamants.

LETTRE SIXIÈME.

Le dandy parisien. — Fumer, jouer, manger, voilà toute sa vie. — Joueurs machiavéliques. — Martingales sur le cœur humain. — Les excellents buveurs. — Où sont donc les jolies femmes? — Bal de l'ambassade de Belgique. — Un mot charmant de M. Thiers.

20 avril 1844.

Après les jours de jeûne, d'humilité et de pénitence, Paris s'est relevé plus fier et plus brillant que jamais. Le printemps l'enivre, il se pavane au soleil, il fait de la boue avec la poussière, il est content; car, pour cette ville d'élégance perfectionnée et de luxe merveilleux, il n'y a que deux saisons : celle où la boue est involontaire, c'est la mauvaise saison; celle où la boue est volontaire, c'est la belle saison.

Et le jeune Paris se promène sur ses boulevards consciencieusement arrosés; et quand il a joyeusement passé toute sa journée à se promener sans but comme un rentier, il s'en va dans quelque beau café doré passer toute sa soirée et toute sa nuit à manger comme un ogre ou comme une garde-malade, à boire comme un templier ou comme une gouvernante anglaise, à jouer comme un vieux diplomate et à fumer comme un poêle.

Telle est l'existence d'un jeune Parisien qui se respecte. Le grand poëte a dit :

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.

Le brillant Parisien traduit à sa façon ce vers ravissant :

Fumer, jouer, manger, voilà toute ma vie.

Et ce n'est pas avec insouciance et par étourderie qu'il mène cette vie-là : chez un peuple atteint de *constitutionnalité,* tout est sérieux, et particulièrement le plaisir; on n'y traite rien avec légèreté. Pour le jeune Parisien, fumer n'est pas un délassement, c'est un travail; jouer n'est pas une passion, c'est une affaire; manger n'est pas un plaisir, c'est une science. Il mange par principes et avec méthode; il médite le matin le dîner qu'il doit manger et juger le soir. A vingt ans, il est déjà un grand connaisseur en l'art culinaire; il méprise déjà le vol-au-vent paternel et la charlotte de famille; présomptueux enfant, il ne sait rien encore des choses de la vie...; profond

gastronome, les sauces de la civilisation n'ont déjà plus rien à lui apprendre.

Le Parisien est précoce en tout; si à vingt ans il est un savant gastronome, à vingt-cinq ans il sera aussi un joueur consommé. Le jeu n'est plus comme autrefois une audacieuse gageure, une violente émotion demandée au hasard, ou plutôt une interrogation courageuse adressée à l'oracle, dont on attend la réponse avec une anxiété pleine de terreur et de charme.... Ivresse poétique, angoisse délicieuse que George Sand a dépeinte avec tant de génie dans une des plus éloquentes pages de *Lélia*.... Le jeu, aujourd'hui, est une spéculation froide et malveillante contre des caractères connus; c'est l'exploitation déloyale de défauts traîtreusement observés dans des intimités hostiles, de qualités perfidement excitées dans le commerce d'une prétendue amitié, et dont on se sert au jour de la lutte pour vaincre son adversaire par ce qu'on a découvert en lui de faible ou de généreux.

Dans les jeux publics et de hasard, on luttait contre une banque, c'est-à-dire contre un être abstrait et collectif, mystérieux comme le sphinx, impassible comme le destin. Le combat était sincère. Vous étiez heureux ou malheureux, toute la question était là. Maintenant on lutte contre des camarades de plaisirs, et quelquefois contre des amis; et les jeux que l'on joue sont des jeux de combinaison. Il s'agit moins alors d'être heureux que d'être habile, et moins encore d'être habile que d'être effronté. Dans cette lutte, ce ne sont pas les cartes qui sont en présence, ce sont les caractères, et les plus délicats sont toujours les plus malheureux. Si vous êtes physionomiste, ne pariez jamais toute une soirée pour de certains profils. Voilà un noble front qui sera longtemps soucieux; avec ce sourire plein de franchise, on ne gagne jamais de grosses sommes. Voici, au contraire, près de vous, un regard faux et malin avec lequel vous pouvez vous engager. Pariez pour lui hardiment : il saura bien, toujours et malgré tout, forcer le sort à lui devenir favorable. Son moyen est bien simple : quand il perd... il aime la nuit, il ne sait vivre que la nuit.... « Ce sont, dit-il, les niais qui vivent le jour; il n'y a que les bourgeois et les sauvages qui adorent le soleil! » Ce qui lui plaît à

lui, c'est la clarté des lustres ; il n'est buveur, amant, poëte que la nuit ; et, tout en chantant : *La belle nuit !* il vous force à boire et à jouer jusqu'au jour, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait regagné tout l'argent qu'il avait perdu.... Quand il gagne... c'est autre chose : il est sombre et silencieux ; il ne sait pourquoi... mais depuis quelque temps, il est souvent et tout à coup saisi d'étourdissements qui l'inquiètent ; il ouvre la fenêtre, il se promène dans le jardin... ou sur la terrasse. On lui propose de revenir jouer.... « Tout à l'heure, » répond-il d'une voix intelligemment affaiblie.... Un autre prend sa place ; il se laisse oublier pendant un moment ; et puis, si une discussion violente s'élève parmi les joueurs, il profite du tumulte pour prendre son chapeau et s'en aller. Sa santé continuera à être chancelante encore pendant une semaine ou deux, à moins qu'une mauvaise veine ne le guérisse soudain ; et, le plus naïvement du monde, il recommencera à vous dire qu'il aime la nuit, rien que la nuit, que ce régime sévère ne lui vaut rien, et que le seul remède à ses souffrances est une bonne nuit passée à boire et à jouer. Nous ferions un volume si nous voulions raconter toutes les ruses de nos joueurs modernes ; ce serait tout un traité de psychologie, de diplomatie et de politique, que Machiavel lui-même ne désavouerait point. Voilà pourquoi un joueur de vingt-cinq ans est déjà un vieil observateur désenchanté. Rien ne vieillit plus vite l'esprit que cette laide science des passions, que cette étude intéressée des caractères. Hélas ! c'est se ruiner à jamais en illusions que de s'enrichir de la sorte par ces honteuses martingales sur le cœur humain !

Les jeux particuliers font regretter les jeux publics. Le hasard *contrôlé,* c'est ce qu'il y avait de moins dangereux. Mais l'hypocrisie constitutionnelle est le contraire de la saine morale ; nos sages puritains, en supprimant les jeux, ne se sont pas demandé s'ils supprimaient le jeu ; l'important pour eux n'était pas de réprimer une passion funeste, mais de s'ôter bien vite les moyens de la surveiller ; car, dans leur naïveté législative, ils ont confondu la surveillance avec la complicité. Ce qui nous étonne, c'est qu'avec des scrupules si ingénieux et des délicatesses si intelligentes, on n'ait pas encore sup-

primé les égouts. En effet, n'est-il pas indigne d'un gouvernement moral de conserver la direction de ces fleuves immondes? et, d'ailleurs, dans ce beau siècle de libertés, n'est-il pas temps enfin de proclamer la plus belle de toutes : la liberté de la fange?

Si nous parlons ainsi du jeu, c'est que jamais, à aucune époque, on n'a joué avec plus de fureur qu'aujourd'hui. La mode aussi est de boire follement, nouveau moyen de succès pour des joueurs habiles; ils boivent de l'eau, et choisissent de préférence des adversaires favorisés de Bacchus. Par malheur, et grâce au progrès de la civilisation et de la chimie, on a trouvé des combinaisons savantes qui permettent de boire beaucoup sans trop se griser. Rien n'est plus perfide et plus fatal que cette étrange situation d'esprit où se trouvent plongés les vaillants buveurs de profession. C'est un juste milieu entre la veille et le sommeil, la raison et la folie, le jour et la nuit; et pendant ce crépuscule de l'intelligence, on fait cent maladresses irréparables. On a juste ce qu'il faut de sang-froid pour accomplir des actions qu'on n'a plus assez de bon sens pour diriger. On peut marcher droit, mais on ne sait pas précisément où l'on va; on peut jouer hardiment, mais on ne comprend plus bien le jeu; on peut aller convenablement dans le monde, mais on n'y sait dire que des balourdises; et comme on n'a pas l'air d'être gris, on a l'air bête, ce qui est bien plus fâcheux. Nous n'aimons pas du tout ces excellents buveurs.

— Vous aimez peut-être mieux les mauvais?

— Oui, nous préférons de beaucoup ceux qui ne peuvent boire trois verres de vin sans tomber sous la table.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'ils y restent. Un homme ivre n'est jamais plus à son avantage que sous la table du festin, que sur le pavé de la rue. C'est là sa place, c'est là qu'il saura se faire respecter; car l'on n'a jamais le droit de blâmer ceux qui savent rester à leur place. Que vient-il faire dans nos salons? Pourquoi troubler nos fêtes de ses préoccupations inquiètes? Dans le monde, il est permis d'être dangereux; mais périlleux, jamais.

Le jeu, le vin et les belles, la transition est naturellement trouvée. Nous voudrions vous parler des belles, mais il n'y en

a pas. Chacun vous dira que dans le monde, cette année, il y a peu de très-jolies femmes, mais il y en a beaucoup de très-laides : c'est une compensation. L'aspect des théâtres est affreux! Pendant l'hiver entier, le Théâtre-Italien, autrefois le rendez-vous des beautés à la mode, a été livré aux difformités de tous les pays. A la sortie du spectacle, dans le vestibule, on découvrait encore çà et là quelques charmants visages sous les capuchons de velours noir, sous les burnous de cachemire blanc; mais dans la salle, ces rares beautés disparaissaient dans l'ombre que répandaient sur elles ces laideurs en majorité. Figurez-vous des rangées entières de vieilles femmes coiffées de turbans, et quels turbans! Cela n'avait pas l'air d'une assemblée de dilettanti savourant une douce harmonie; cela ressemblait à un tribunal de vieux cadis rendant la justice : c'était imposant, mais ce n'était pas beau. Du reste, dans la salle du Théâtre-Italien, on ne voit plus un jeune homme; à peine quelque fils respectueux vient-il accompagner sa mère; le balcon appartient à des hommes graves, l'orchestre à des hommes mûrs. Les jeunes gens n'aiment donc pas la musique? Ils doivent l'aimer; peut-être n'aiment-ils pas les vieux cadis!

A l'Opéra-Comique, les femmes ne sont pas plus jolies, mais elles sont moins parées : c'est toujours cela. Les turbans sont remplacés par ces bonnets trop longtemps à la mode, dits *bonnets à la paysanne.* La salle ressemble à un marché de fermières. Les jours où l'on donne l'amusant opéra de *Cagliostro,* ou bien la ravissante *Sirène,* le coup d'œil est assez agréable : toutes ces paysannes sont animées et souriantes : c'est joli. Mais quand on joue *le Déserteur,* toutes ces fermières qui sanglotent, ces trois cents *Perrettes* qui viennent de renverser leur pot au lait en même temps, c'est fort triste; ce désespoir universel dans un village paraît exagéré.

Au Théâtre-Français, il n'y a que des étrangers et des gens de province; chaque spectateur tient à la main la pièce qu'on joue. La reprise du *Voyage à Dieppe* fait fureur. Provost et Régnier sont admirables de naïveté et de verve; ils excitent à chaque geste, à chaque mot, de formidables éclats de rire. *L'École des femmes* et *la Critique de l'École des femmes,* jouées avec la plus rare perfection, composent aussi un spec-

tacle ravissant que les amateurs de la bonne comédie vont écouter avec délices. Et pourtant les petites-maîtresses du grand monde n'ont jamais eu l'idée d'aller voir ces comédies-là ; le langage de Molière leur semble trop grossier; elles préfèrent le style du Palais-Royal, c'est plus délicat. C'est là que chaque soir elles courent avec empressement, c'est là qu'elles minaudent, un flacon anglais à la main, coiffées d'un fond de bonnet orné d'une rose sans feuilles et sans tige plaquée de chaque côté de la tête et figurant deux oreilles. Elles ont mille raisons d'aller à ce théâtre, où les acteurs sont excellents et les pièces fort amusantes ; mais elles pourraient bien aussi aller entendre Molière et ne pas tant dire qu'elles le savent par cœur, quand elles prouvent par leur ignorance et surtout par leurs ridicules qu'elles ne l'ont pas encore lu : car si elles pouvaient répéter de mémoire les sottes critiques de la sotte *Climène*, elles les répéteraient moins souvent de nature.

L'Opéra est l'asile des souvenirs; là des hommes qui ont été beaux passent leur soirée à lorgner des femmes qui ont été belles. L'aspect de cette salle un peu grave n'est pas cependant sans charme et sans dignité. C'est la grandeur de Rome, d'Athènes, de Palmyre, de Balbek, de Thèbes.... C'est la majesté du passé.

Mais où sont donc les jolies femmes, les femmes bien mises, d'une élégance irréprochable? A quel théâtre les voit-on? — On les voit aux *Variétés*. Là sont réunies les femmes vraiment jolies, aux manières distinguées, à la taille svelte et gracieuse. Sous de charmantes capotes de crêpe blanc, sous de légers chapeaux de paille se cachent les regards les plus doux, les traits les plus fins; ce sont de ravissantes beautés de keepsake, des physionomies de roman, des chevelures ossianiques, des pâleurs byroniennes, un mélange délicieux de fragilité et de fraîcheur, de mélancolie et de jeunesse, à troubler la plus robuste raison. — Quel est le nom de ces femmes? On voit bien tout de suite à leur tournure que ce sont des femmes comme il faut. — N'en jurez pas. — Mais enfin leur nom? — Je ne le sais pas toujours; elles le choisissent elles-mêmes, et elles en changent souvent. — Quoi! ce sont des personnages fantastiques? Mais elles ont aussi bonne façon que nos élé-

gantes les plus distinguées! — Que voulez-vous, elles portent les mêmes chapeaux, elles lisent les mêmes journaux, elles aiment les mêmes héros!... or, quand on a les mêmes parures, les mêmes lectures, les mêmes aventures, on est bien près d'avoir les mêmes allures.

Cependant il faut dire, pour être juste, qu'il y avait beaucoup de femmes charmantes l'autre jour au concert de Liszt. Mais aussi tous les mondes et tous les pays s'étaient donné là rendez-vous; chaque société s'y faisait représenter par sa beauté célèbre. Cette soirée a été admirable. La mode n'est pas inconstante, comme on le prétend; depuis son enfance, Liszt est son favori; elle l'a admiré naguère en l'appelant le petit Liszt, elle l'admire maintenant en le proclamant le grand Liszt : on ne peut pas appeler cela un changement. Tous les rivaux qu'on a voulu lui opposer n'ont fait que constater sa gloire. De même, c'est en vain que l'on veut détrôner Batta : la mode lui reste fidèle. On vante avec raison plusieurs artistes ses émules; il est impossible de jouer du violoncelle avec plus de talent que Piatti et de *geindre* avec un plus beau style et une plus belle méthode; mais Batta ne geint pas, il chante, et le monde aime mieux les chants réellement trouvés que les difficultés prétendûment vaincues.

Ce qui était admirable, c'est le bal donné lundi par madame l'ambassadrice de Belgique. La salle de danse, bâtie exprès pour la fête, offrait un aspect tout nouveau : les murs étaient tendus d'étoffes blanches et bleues, et dans cette immense salle, il n'y avait que deux choses, des fleurs et des lumières, mais dans une quantité prodigieuse à troubler le regard; cela ressemblait à une hallucination, à un mirage; nous ne saurions vous expliquer cet effet : les lustres que l'on apercevait dans le lointain avaient l'air de la réflexion de ceux que l'on avait devant soi; les fleurs ne servaient pas non plus à vous guider, il y en avait partout et elles étaient toutes pareilles; vous disiez : « Je vais rejoindre madame une telle, je l'ai laissée assise près d'une *jardinière* de camélias et de lilas.... » Vous la cherchiez cette jardinière, mais il y en avait cent et elles étaient toutes remplies de camélias et de lilas. Vous étiez complétement dérouté; cela faisait l'effet d'un rêve,

mais du rêve le plus charmant. A cette fête, on a dansé la polka, la mazurka, et chaque danseuse tâchait d'imiter la maîtresse de la maison. C'était une excellente occasion à saisir pour prendre une leçon : où trouver un plus parfait modèle, une combinaison plus heureuse d'élégance et de distinction? Une Lubomirska princesse de Ligne!... car les Lubomirska ont le double privilége d'être en Pologne ce que les Mortemart et les la Trémoille sont en France pour l'esprit et pour la beauté.

Voici un mot bien joli de M. Thiers. Il rencontre l'autre jour un académicien jeune encore, mais déjà dans l'âge sérieux : « Comme vous rajeunissez! lui dit M. Thiers; qu'avez-vous? — Mais... rien. — Allons donc... on ne rajeunit jamais sans motif. »

Gare au motif! (Réflexion du rapporteur.)

LETTRE SEPTIÈME.

Analyse d'un proverbe. — Récit d'un concert. — Coiffures en fleurs naturelles confites. — Tire-bouchons de velours noir. — Le livret du Salon. — Conjugaison d'un verbe irrégulier. — Je vous fais compliment de votre âne! Avez-vous vu mon vieux lapin? — Études de champignons. — *Esquisses et Portraits*, livre nouveau de M. le duc de Doudeauville.

27 avril 1844.

Oh! mais, on n'y saurait tenir : tous les plaisirs de l'été joints à tous les plaisirs de l'hiver... c'est trop! Le matin, les promenades sentimentales dans le bois mystérieux, sous les grands arbres en fleur, et puis le soir les folles danses dans les salons bruyants, sous les lambris dorés, les mélodies des virtuoses et les sonates des oiseaux, les rayons du soleil et les splendeurs du lustre, l'ombrelle et l'éventail, la rêverie et la coquetterie... toutes ces fatigues et toutes ces joies en une même saison, c'est révoltant! Paris n'est pas une ville d'eaux; il n'y a que des goutteux et des malades qui puissent mener cette vie-là : toujours s'amuser, cela n'est pas toujours amusant. La tête se trouble, et nous en sommes déjà à nous demander lequel des deux partis il nous faut choisir : aller à toutes ces fêtes et renoncer bravement à les raconter, ou bien n'aller à aucune pour les raconter plus à l'aise. Les historiens

sont bien heureux : l'histoire du passé, ce n'est rien à écrire ; avec un peu d'imagination, on peut s'en tirer ; mais l'histoire du présent, voilà ce qui est difficile à faire. Voir et comprendre en même temps, ce n'est pas commode ; d'ailleurs, le présent n'aime pas à être raconté ; il s'arrange toujours de manière à déjouer les narrateurs, il entasse tous les événements à la fois pour embrouiller la vérité, comme les directeurs de théâtre donnent tous leurs premières représentations le même jour pour dérouter la critique. Tâchons du moins de saisir quelques traits au passage et de griffonner quelques lignes entre le concert du matin et le bal du soir.

Ah !... voici déjà une première difficulté : il s'agit de faire l'analyse d'un proverbe fort spirituel dont l'auteur désire garder l'anonyme ; ce proverbe a été joué admirablement par des acteurs qui ne veulent pas être nommés, chez une charmante personne qui préfère rester inconnue. C'était jeudi dernier. On nous permet de révéler le jour de la semaine... insigne faveur! Cela se passait au faubourg Saint-Germain, dans un des plus élégants salons de la Chaussée d'Antin ; comprenez si vous pouvez. La maîtresse de la maison est une toute jeune femme, qui a un fils de vingt ans. Le parterre était composé de beautés à la mode et d'hommes d'esprit : c'était un recueil complet des célébrités agréables. Le proverbe qu'on a joué est intitulé *la Soirée musicale*, c'est-à-dire le Concert impossible. Analyse : M. de Clairval donne des concerts sous prétexte qu'il aime la musique, et il aime la musique sous prétexte qu'il fait des romances. Aperçu philosophique : Ainsi nos grandes passions sont presque toujours greffées sur nos petites vanités ; nos crimes ont presque tous un ridicule pour excuse !... Madame de Clairval aimerait peut-être la musique sans les romances et sans les concerts de son mari ; mais les paroles de ces romances suspectes l'inquiètent, ces tendres reproches lui paraissent aussi mal fondés que mal rimés ; elle ne peut se faire illusion, elle ne les a pas mérités ; une autre belle les inspire. — Quelle est donc, s'écrie l'épouse jalouse, quelle est cette *cruelle infidèle* qui cause vos *tourments* parce qu'elle a rompu ses *serments ?* Est-ce que vous me trouvez *cruelle,* moi ? est-ce que vous me croyez *infidèle ?*

— Mais, répond Clairval, ce sont des souvenirs de jeunesse, je ne suis pas venu au monde tout marié; ce sont des fictions de poëte; ne connaissons-nous pas de pauvres poëtes qui, n'ayant rien à mettre sous la dent, n'en décrivent pas moins de somptueux festins?

— Allez, allez, ces pauvres poëtes avaient dîné en ville! répond plaisamment madame de Clairval.

Toute cette querelle de ménage, à propos de romances, de *soupirs*, de *désirs*, de *langueurs* et d'*ardeurs*, et autres *balivernes d'amour*, a été jouée avec beaucoup de grâce et de gaieté, et a obtenu un grand succès.

La querelle est interrompue par une lettre d'excuse; on l'ouvre en tremblant : madame Précourt est souffrante, elle ne pourra venir chanter ce soir; « mais, dit-elle, vous aurez madame Chantard, dont le charmant talent sera plus que suffisant pour me faire oublier. » Un moment après survient une autre lettre : madame Chantard a la grippe, mais elle se fait d'autant moins de scrupule de manquer à ses engagements, qu'elle sera heureusement remplacée par madame Précourt, etc., etc. — Clairval se désole. — Vous deviez vous y attendre, lui dit sa femme; je ne chante pas, moi, mais j'observe, et j'ai toujours vu que les voix de même nature avaient toujours de bonnes raisons pour s'éviter.

On comptait sur un chanteur plaisant, un monsieur qui imite Levassor; un chanteur de *plan, plan, plan!* de *tu, tu, tu!* de *zut, zut, zut!* mélodies fort à la mode aujourd'hui. Ce monsieur vient d'un air triste déclarer qu'il ne pourra chanter ce soir-là que de la musique grave, parce qu'il est en deuil. Une cantatrice vient avec son mari... « Que vas-tu chanter, Titine? — *Se m'abandoni.* — Toujours la même chose, et pourquoi chantes-tu cet air-là? — Parce qu'il est dans ma voix. — Mais, Titine, il y a trop longtemps qu'il est dans ta voix! — Ah! monsieur, à merveille, dites le mot, j'ennuie les gens!... » Elle sanglote et s'enfuit au désespoir. Enfin voilà un artiste de bonne humeur; il ne demande qu'à se faire entendre, mais il lui faut son instrument; où donc est-il son instrument? l'a-t-on apporté? — Non... c'est-à-dire oui : un commissionnaire auvergnat est venu apporter une

harpe ; mais un domestique, renvoyé le matin, a donné par malice une fausse adresse à l'Auvergnat, qui a remporté la harpe en disant les folies les plus amusantes. Ce rôle d'Auvergnat a été joué en perfection, il a eu les honneurs de la soirée. Dans l'excès du désespoir, on a recours à un jeune amateur des beaux-arts, qui chante un peu avec un charmant défaut de *prononchiuchion*. On lui demande son air favori : *O mort! chois-moi propiche;* — mais il ne le *chait* plus. Depuis quelque temps il ne s'occupe plus de musique. « Maintenant, je barbouille, dit-il. — Mais il me semble que vous avez toujours un peu barbouillé. — Ah ! je vois votre méprise ; quand je dis : Je barbouille, je veux dire : Je peins... » C'en est donc fait, chanteur sérieux, chanteur plaisant, cantatrice célèbre, amateur inconnu et bredouillant, tout a manqué. Mais la ressource universelle leur reste : la polka consolatrice vient à leur secours. — « Nous ne pouvons pas chanter, dansons ! » — Ainsi finit le proverbe et commença le bal. De véritables Auvergnats, moins littéraires que l'Auvergnat de la comédie, vinrent démonter le joli théâtre : on le jeta par la fenêtre, avec ses rideaux, ses décorations, ses coulisses, et l'orchestre démasqué apparut aux regards joyeux des jeunes filles, empressées de faire valoir leurs fraîches robes de bal, violemment comprimées par les banquettes du parterre. Et le bal fut aussi joyeux que le proverbe avait été amusant ; et nous envions cruellement les échos du monde qui retentissent depuis trois jours de tous ces noms connus, que nous n'osons pas même désigner.

Hier, un magnifique concert chez madame d'O... a fini de même par un bal. Liszt a été merveilleux, il avait électrisé tout l'auditoire ; il a joué d'une manière si admirable et si touchante *l'Invitation à la valse,* de Weber, que les valseurs ont eu bien peu de chose à ajouter à cette poétique prière pour se faire comprendre de leurs valseuses. Faire chanter par Liszt cet air si tendre au commencement d'un bal, ce n'est pas prudent. Heureusement, la polka est encore venue secourir les imaginations exaltées. On a beau médire de cette danse, elle a une bonne et franche allure, toute naïve et même un peu bête, qui ne doit avoir rien de dangereux. Mais il y a polka

et polka : la polka maigre et la polka grasse, la polka de luxe et la polka de santé, la polka naturelle et la polka violente, la polka dansée et la polka pensée, c'est-à-dire celle des personnes qui, tout le temps qu'elles dansent, comptent : un, deux, trois, quatre ; un, deux, trois, quatre ; un, deux, trois, quatre... Ça se voit dans leurs yeux et au mouvement de leurs lèvres, ça ne leur donne pas l'air inspiré. Mais toutes les polkas sont excellentes, elles font valoir la grâce de celle-ci, le ridicule de celle-là, elles amusent les danseurs et les spectateurs, et puis elles ramènent en France le goût de la danse, cette innocente passion qui doit servir de correctif aux excès d'une *lettromanie* effrayante ou d'une pédantesque effrénée.

Nous avons admiré à ces deux fêtes de bien élégantes parures ; entre autres, une robe de gros de Naples vert anglais à double jupe, garnie d'une superbe dentelle posée à plat, ce qui faisait valoir toute la beauté du dessin ; la berthe et les manches étaient garnies de la même dentelle ; avec cette robe verte, la jeune merveilleuse avait une demi-guirlande de boutons de roses posée fort en arrière de la tête ; le bouquet de la ceinture était pareil à la guirlande : le tout en fleurs naturelles. C'est la mode, la grande mode. Nous voulons toujours médire des fleurs naturelles appliquées aux coiffures mondaines, mais l'apparition ou le souvenir d'une charmante parure de ce genre vient détourner nos critiques. Cependant, c'est affreux ; ces fleurs à la fin du bal sont horriblement fanées, ces roses noircissent, ces camélias jaunissent, ces violettes blanchissent, ces feuillages flétris s'inclinent douloureusement ; vous partez avec une guirlande, vous rentrez avec une salade ; vous appelez cela des fleurs naturelles, mais ce sont des fleurs confites, et nous leur préférons les fleurs franchement artificielles ; nous préférons une beauté trompeuse à une laideur loyale ; nous préférons l'art parfait à la nature dégénérée... — Cependant la belle madame de V.... avait une guirlande de lilas blanc qui était bien jolie dans ses cheveux noirs.... Ce n'est pas tout : qu'elles sont lourdes, ces coiffures ! que de solides quincailleries dans ces parures d'un jour, et que de fil de fer, de laiton, de cannetille dans ce bouquet léger ! C'est tout un treillage qu'on pose devant soi. — Cependant la belle

princesse de G.... avait, hier, une couronne de roses d'une forme bien gracieuse et qui lui allait à merveille !... Enfin, ces fleurs si naturelles, on ne peut les porter avec de trop véritables cheveux : elles sont toutes trempées d'eau et elles défrisent les *tire-bouchons !...* Tout le monde n'a pas des tire-bouchons de velours noir, comme cette vieille Anglaise qui était l'autre jour à l'Opéra. Voilà une coiffure solide ! Des tire-bouchons de velours noir... il n'y a que l'industrie anglaise qui puisse imaginer de tels perfectionnements !

Autre invention anglaise qui a été fort goûtée au dernier concert donné par la Société des concerts : une grosse couronne de roses peinte sur la calotte d'un chapeau de paille de riz; ces fleurs étaient dignes de Saint-Jean. Ce chapeau méritait les honneurs du Salon.

A propos de Salon, le livret de 1844 est un recueil d'ana, de petits vers, de facéties, de calembours; tantôt ce sont les poésies inédites d'un poëte ignoré qui ont inspiré un peintre inconnu; tantôt c'est la description badine d'un tableau badin. Un tableau de M. de Heuven a pour titre : *J'en suis bien fâché !...* Un autre tableau de M. Brun, artiste lyonnais, a pour titre : *Combien gagnerai-je ?* Un troisième tableau, de M. Boisseau, est intitulé : *Plus jolie qu'à la cour.* — C'est ingénieux, c'est fin; mais cela ressemble un peu trop à des titres de romances; on est tenté de demander : De qui est la musique de ces tableaux-là ?

Il y a aussi dans ce joyeux livret de ces plaisanteries de grammairien qui ont toujours tant de grâce. M. Jean-Gabriel Scheffer, — ne pas confondre avec Ary Scheffer, celui-là ne plaisante pas, — n° 1606. Une conjugaison : dix tableaux même numéro.

1er tableau : J'aime.
2e tableau : Tu aimes.
3e tableau : Elle aime.
4e tableau : Elles aiment.
5e tableau : Elle aimait.
6e tableau : J'ai aimé.
7e tableau : Tu aimeras.
8e tableau : Elle aimera.
9e tableau : Aimante.
10e tableau : Aimer.

Et pourquoi toujours *elle*, elle aime, elle aimait, elle aimera? pourquoi pas, *il* aime? pourquoi n'aime-t-*il* pas quand *elle* aime? Cruel peintre, pourquoi tourmenter ainsi ton héroïne par les rigueurs d'une injuste conjugaison?

Cette conjugaison assez arbitraire du verbe *aimer* nous rappelle le plaisant supplice d'un Anglais que nous avons rencontré dans notre voyage en Italie; il se plaignait amèrement de l'irrégularité des verbes français qu'il apprenait : « Le verbe *aller*, disait-il, est impossible. » Il avait toutes les peines du monde à retenir le premier temps; il voulait absolument nous le dire. Ah! mon Dieu, que nous avons ri de bon cœur lorsqu'il s'est mis à le réciter! Un jeune voyageur français, qui se donnait pour maître de langue, le lui avait appris ainsi :

Je vais.
Tu viens.
Il sort.
Nous partons.
Vous rentrez.
Ils dorment.

« Quelle *irreguioularaïté!* » s'écriait notre Anglais. Et nous de rire comme l'on rit au jeune âge, et lui de recommencer sa conjugaison laborieuse. Nous n'avons jamais eu le courage de le détromper.

Après les facéties de grammairien viennent les calembours; le nom du peintre fait jeu de mots avec le sujet du tableau : *Deux Chiens se disputant un os*, par LELIÈVRE; une *Petite Laitière*, par CHOLET; *Légumes*, par mademoiselle DE L..., au MARAIS. — Puis arrivent les naïvetés, les sujets simples et modestes : M. ISIDORE DUMON, *la Pantoufle;* M. COUDER, *la Souris;* M. CHASSELAT SAINT-ANGE, *le Déjeuner des canards;* M. PICARD, *Poissons tourmentés par des chats* (ce tableau, nous l'avons vu, est d'un effet saisissant); M. ERNEST SEIGNEUR GENS, *le Vieux Cheval;* M. JACQUES-ALPHONSE TÉTARD, un *Vieux Lapin;* mademoiselle ROSA BONHEUR, un *Ane*. — Entendez-vous d'ici les conversations de ces divers artistes : « Mademoiselle Rosa, j'ai bien des compliments à vous faire; j'ai vu votre *Ane*, j'en ai été fort content.... Avez-vous vu mon *Vieux Lapin?* — Mais non; je l'ai cherché toute une journée, je n'ai jamais pu

le trouver. — Ne m'en parlez pas! ils l'avaient perché tout en l'air comme un écureuil; je l'ai retiré! »

Tableau philosophique, nº 93 : *Intérieur d'une grotte. Une femme centenaire, pauvre mais heureuse, réfléchissant sur les misères humaines....* C'était difficile à rendre, toutes ces nuances-là.

Tableau dramatique : *Effet de lessive.* Dans un paysage désert, du linge étendu sèche sur des cordages... et personne pour garder ce linge! Il y a là de quoi faire évanouir une femme de province.

Autre tableau plus simple, mais non moins dramatique. Madame R. de C..., nº 2106 : *Étude de champignons,* d'après nature. — Ah! madame, vous passez des journées entières à étudier des champignons d'après nature, et vous désirez garder l'anonyme! Mais... la Brinvilliers n'en faisait pas d'autres, et, nous avons l'honneur de vous en prévenir, on a pour habitude de rouer vifs tous les élèves de son école trop célèbre.

Nous voulions vous parler d'un livre qui fait ravage et dont tout Paris s'occupe en ce moment : *Esquisses et Portraits,* par M. de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville; nous commencions déjà à vous dire que rien n'est plus piquant, rien n'est plus impartial, rien n'est plus vrai que cette peinture des personnages les plus illustres du grand monde, du monde politique et littéraire, lorsque notre propre portrait nous est tombé sous la main. De si grands éloges nous imposent le silence. Le moyen de vanter l'esprit d'un auteur qui nous trouve à nous tant d'esprit? Le moyen de proclamer l'impartialité d'un juge qui nous traite avec tant d'indulgence? Comment ne pas se défier d'un peintre qui flatte toutes nos prétentions? Mais flatter les prétentions, c'est dénoncer les caractères; et, nous devons en convenir, si ce portrait n'est pas le nôtre, il faut bien nous connaître pour oser nous déguiser ainsi. En un mot, si le peintre n'est pas sincère, l'observateur est habile.

LETTRE HUITIÈME.

Courses au Champ de Mars. — Les carreaux. — Le palais de l'Industrie. — L'Académie. — Une lecture de drame. — Tout le monde dort, excepté un sourd. — Les gentlemen pompiers. — Personne ne veut quitter Paris.

4 mai 1844.

Courses fashionables au Champ de Mars, fête populaire aux Champs-Élysées, fête royale aux Tuileries, solennité industrielle, solennité académique, invasion provinciale, émulation parisienne, désastre dans la capitale et désastre dans la banlieue, rien n'a manqué à cette semaine pour la rendre mémorable, pour en faire le sujet des commérages empressés. Malheureusement, depuis huit jours, nous sommes garde-malade et nous n'avons rien vu par nous-même; nous en sommes donc réduit à questionner nos amis pour obtenir d'eux quelques détails sur tous ces grands événements.

Premier ami, c'est un original; première question : Les courses ont-elles été belles?

— Affreuses.

— Qu'avez-vous vu là?

— Rien.

— Qu'y avait-il?

— De la poussière.

— Et puis?...

— De la fumée.

— Mais il y avait de jolies femmes?

— Il n'y avait pas de femmes.

— Comment, pas de femmes!... et dans les pavillons?

— Ce n'étaient pas des femmes.

— Qu'était-ce donc?

— Des caricatures de Grandville.

— Mais ces femmes, quoique laides, étaient élégantes?

— Elles étaient vêtues de matelas.

— Quelle folie! de matelas?

— L'une avait une robe de soie à grands carreaux rouges et blancs.

— Ah! oui, c'est la mode.

— L'autre avait une robe de mousseline à grands carreaux blancs et bleus, pur matelas.

— Et les écharpes? Je suis chargé d'envoyer en province deux écharpes nouvelles : comment sont celles de nos merveilleuses?

— A carreaux rouges et blancs.

— Et les ceintures? Voilà qu'on annonce un bal du matin pour la semaine prochaine, et les bals du matin exigent les plus jolis rubans.

— Les rubans sont à carreaux blancs et bleus.

— Et les cravates?

— Les cravates d'homme, elles sont à carreaux rouges et blancs.

— Et les gilets?

— Les gilets?... Ils sont à carreaux blancs et bleus.

— Ah! mais toujours des carreaux! c'est monotone.

— Je ne plaisante pas. Toutes les étoffes, cette année, ont pour unique dessin des carreaux; elles imitent la toile à matelas à s'y méprendre; l'illusion est complète, mais on pourrait désirer une autre illusion. Cette conspiration des fabricants est ingénieuse; elle leur sera profitable. L'abus excessif amène le changement prématuré; une robe de bon goût et d'un dessin distingué peut se porter toute une saison; tandis qu'une mode exagérée se tolère à peine quelques jours. Dans un mois on ne pourra plus voir les robes à carreaux; il faudra bien en acheter d'autres. Le calcul est bon. Hier déjà, la charmante madame R... a juré qu'elle ne remettrait plus jamais sa robe de soie blanche à carreaux rouges; mais aussi comme on l'a persécutée à cause de cette robe! « Riez donc un peu, Clotilde, lui disait sa mère; on n'a pas le droit d'être mélancolique avec une robe comme celle-là. — Mais vous savez bien que je ne suis pas rieuse, reprenait la jeune femme en levant sur sa mère ses beaux yeux noirs empreints d'une si tendre langueur, d'une si ardente tristesse. — Sans doute, mais aujourd'hui vous devez être folâtre; il faut toujours avoir la figure de son costume; avec votre air sérieux et votre robe à carreaux rouges, vous avez l'air d'un paillasse qui a éprouvé des malheurs... » Le mot est bien sévère.

Deuxième ami; deuxième question : La fête populaire aux Champs-Élysées.

— Qu'avez-vous remarqué de nouveau cette année dans la littérature de plein vent?

— Les transformations innombrables des *Mystères de Paris*. On vous les offre partout, en pantomime et en pain d'épice. Je me suis arrêté devant une baraque dont l'affiche pompeuse représentait tous les personnages de ce roman célèbre : on y lisait ces mots : *Mystères de Paris, par Eugène Sue, scène mimique par M. Julien*. Et ce même M. Julien figurait tour à tour la Goualeuse, Jacques Ferrand, Rigolette, Pipelet, madame d'Harville, le Maître d'école, lady Sarah et Tortillard. Le public exercé reconnaissait à l'instant tous ces personnages; moi, je l'avoue, dans chacun d'eux je n'ai jamais très-bien reconnu que M. Julien. Cela se passait au son d'une musique agréable : c'était la seule nouveauté.

Troisième ami; troisième question : Concert aux Tuileries en l'honneur de madame la duchesse de Kent.

— Qui donc chantait à ce concert?

— Duprez, Barroilhet, Levasseur, Massol, M. et madame Balfe, et madame Dorus, qui a eu beaucoup de succès.

— Avez-vous remarqué là de bien belles femmes?

— Oui, plusieurs qui étaient très-jolies, et une qui était trop belle.

— Comment est-on trop belle?

— Quand on a une taille d'un mètre quatre-vingt-quinze centimètres, et que l'on dépasse de toute la hauteur de sa guirlande les plus grands officiers de carabiniers.

— Les parures étaient-elles brillantes?

— Un peu trop simples; le côté des femmes manquait de panaches.

— Mais il y avait beaucoup de diamants?

— Ce n'est pas la saison.

— Comment était madame la duchesse de Kent?

— Elle était en noir.

— Et madame la duchesse de Nemours?

— Elle était tout en rose, coiffée avec des marabouts roses; tout le monde l'admirait, jamais elle n'avait paru plus belle.

— Vous n'aviez pas vu le roi depuis quelque temps, comment l'avez-vous trouvé?

— Je l'ai trouvé rajeuni ; il est resté une heure debout par plaisir, ce que j'ai eu bien de la peine à faire, moi, par devoir.

— Avait-on prié beaucoup de monde?

— Six cents personnes. Tous les hommes étaient en grand uniforme : le coup d'œil était fort beau, il n'y avait pas un seul député.

— Mais il y en avait soixante d'invités?

— Alors on avait choisi ceux qui ont des habits de conseillers d'État, d'académiciens, enfin ceux que protége un feuillage quelconque.

— Mais j'ai vu, moi, M. X... qui revenait des Tuileries et qui était en frac.

— Ah!... c'est excellent : je l'ai pris pour un chanteur. Je me disais aussi : Voilà un chanteur qui ressemble bien à M. X... ; car vous savez qu'il n'y avait que les musiciens qui ne fussent pas en uniforme. Toutes ces broderies faisaient un superbe effet; il y avait là force diplomates et voyageurs de tous les pays; les indigènes étaient peut-être trop en minorité : cela avait bien l'air d'une cour, c'est ce qu'on voulait; mais d'une cour étrangère, c'est, il faut l'espérer, ce qu'on ne voudrait pas.

Quatrième ami; quatrième question : Inauguration du palais de l'Industrie.

— Vous étiez à l'ouverture des galeries; qu'est-ce qui vous a le plus frappé?

— C'est que les galeries n'étaient pas ouvertes.

— Mais enfin vous avez vu quelque chose?

— J'ai vu beaucoup d'ouvriers qui montaient sur des échelles pour atteindre à des objets élevés; je connaissais déjà cette industrie.

— On dit que les cristaux sont admirables?

— De toute beauté; il y a, entre autres, deux vases de cristal doré d'une grandeur improbable. Il y a un billard rond.

— Ce n'est pas nouveau! il y a toujours un billard rond. Allons, allons, vous n'avez rien vu.

— Eh! c'est tout ce qu'on pouvait voir.

Admettre scrupuleusement le public à constater par lui-même que rien n'est prêt pour le jour indiqué, cela s'appelle de l'exactitude.

Cinquième ami; cinquième question : Séance de l'Académie.

— Ah! que vous avez bien fait de n'y pas venir; c'était assommant!

Survient un sixième ami; il ajoute :

— Ma foi, vous avez eu tort de ne pas venir à cette séance; c'était très-intéressant.

Nous croyons remarquer une légère nuance entre ces deux opinions de nos deux amis. Peut-être que leur manière d'écouter n'est pas la même, peut-être que l'un est un adversaire du 1er mars, peut-être que l'autre est un parent de M. de Rémusat? Il faut si peu de chose pour tromper l'oreille qui juge, et la politique a des effets d'acoustique si étranges! Cette diversité dans les opinions sur le même discours prononcé nous rappelle une lecture qui a été faite dernièrement chez un bas bleu non célèbre. On lisait un drame en cinq actes très-ennuyeux; dans l'auditoire tout le monde dormait, tout le monde... excepté une seule personne : c'était un sourd que ses efforts pour avoir l'air d'entendre, ses airs fins, ses sourires forcés, ses regards volontairement étincelants, avaient tenu éveillé. Le lendemain chacun s'écriait : « C'était assommant! » lui seul s'écriait : « C'était fort intéressant! » et lorsqu'en parlant de ce sourd on disait à un des dormeurs : « Mais monsieur un tel n'a pas dormi, lui, à la lecture de ce drame, » le malin dormeur répondait : « Je crois bien, il ne l'entendait pas! »

— Et l'incendie de la rue Neuve-Coquenard?

— C'était un spectacle douloureusement admirable, comme le sont tous les incendies; ce qui distinguait celui-ci des autres, c'est la qualité des *aides-pompiers*. Le feu a pris à l'heure où les élégants se promènent sur le boulevard des Italiens. Une lueur superbe et cependant sinistre les a conduits jusqu'au lieu du danger, et bien vite ils se sont mis à faire la chaîne et à porter des seaux d'eau avec leurs gants blancs, et la plupart en costume de bal. Ils ont travaillé ainsi jusqu'à trois heures du matin. Tous ces beaux messieurs s'empressant avec tant de zèle pour sauver du feu les baraques de quelques pauvres ouvriers, cela faisait plaisir à voir; il n'y avait pourtant là rien que de très-naturel : mais dans un temps de parfaite civilisation comme le nôtre, les sentiments de bonne et simple nature

sont si rares, qu'on ne peut s'empêcher de les admirer; ce qui n'est point flatteur.

Cet incendie ressemblait à celui du bazar Boufflers par la brillante compagnie qu'il avait attirée; mais il n'y avait pas là les blanches statues qui ornaient le bazar et qui minaudaient si plaisamment au milieu du feu. C'était un effet magique, nous ne l'oublierons jamais. Terpsichore, joyeuse, couronnée d'étincelles, dansait sur la fournaise et déployait toutes ses grâces, comme pour séduire les pompiers, tandis qu'au contraire la modeste Vénus de Médicis s'enveloppait de chastes flammes pour se dérober aux regards de ses sauveurs, et, nouvelle Virginie de l'incendie, semblait imiter dans son héroïque pudeur la Virginie du naufrage.

Mais quel mystérieux élément que le feu! il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie, et il faut quelquefois des heures entières pour allumer un foyer. Le feu prend facilement partout, excepté dans les appareils combinés exprès pour le faire prendre plus vite; tout brûle, excepté le bois à brûler.

Voici les détails que nous ont donnés nos amis; par nous-même nous ne savons que des nouvelles négatives. Le théâtre espagnol, si superbement annoncé, ne donnera point de représentations, faute de prima donna. — On ne jouera pas *le Barbier de Séville* chez madame de C.... — Il n'y aura point de grande fête chez madame l'ambassadrice d'Angleterre pour madame la duchesse de Kent: il n'y aura qu'un petit bal mercredi prochain, si toutefois il peut y avoir de petits bals à l'ambassade d'Angleterre. — L'émigration parisienne n'a pas lieu ce printemps; on ne part point et l'on ne parle point de partir; les gens qui ordinairement quittaient Paris aux premières fleurs s'y établissent en vrais Parisiens : ils font faire un ameublement d'été; personne ne prononce les mots de maisons de campagne, de terres, de Vichy, de Bade; chacun semble avoir oublié qu'il a des châteaux, des fermes, des rhumatismes.... Et la capitale, heureuse, est reconnaissante de ces tendres soins, et, comme une femme aimée, elle s'embellit du fidèle hommage qu'on lui rend. Ses promenades brillantes étalent, dans toutes leurs variétés, ses douze populations bien distinctes : ses magnifiques chevaux, ses riches voitures se croisent et

s'entre-croisent de toutes parts avec un opulent désordre; ses mille boutiques pavoisées font flotter leurs mille drapeaux; ses fontaines jaillissent; ses lampes étincellent. Oh! oui, la capitale est bien belle depuis huit jours : elle se drape de riches étoffes, elle se couronne de fleurs, elle s'enveloppe de clartés. On se pare avec tant de bonheur quand on est sûre de plaire! on a tant de force et de courage pour retenir ceux qui ne veulent pas vous quitter!

LETTRE NEUVIÈME.

Les habitants de la province en proie aux émotions parisiennes. — Inventions nouvelles. — Coloration appliquée aux animaux. — Chien vert. — Agneaux rouges rêvés par Virgile. — Bal champêtre. — Un bosquet d'ambassadeurs.

18 mai 1844.

« Pardon, monsieur. — Pardon, madame. — *Faites excuse,* ma petite demoiselle. — Allons! une ombrelle dans l'œil! — Bon! une canne sur le pied! — Mais qu'est-ce que c'est donc que tous ces promeneurs immobiles qui ouvrent de si grands yeux et qui font de si petits pas? Voilà un monsieur qui est là depuis un quart d'heure à regarder le théâtre du Gymnase, joli monument en effet!... Tiens!... je ne le connais pas, il me parle!... — Pourriez-vous m'indiquer où est la Maison *dorée?* — Au coin de la rue Laffitte. — Pourriez-vous m'indiquer où est la rue Laffitte? — Boulevard des Italiens. — Mais... le boulevard des Italiens... où est-il? — Après le boulevard Montmartre. — Ah! oui... près de la butte Montmartre. — Qu'est-ce que vous dites donc? le voici! — Monsieur, c'est que c'est la première fois que je viens à Paris. — On le voit bien! »

« Eh mais! où sont-elles, les petites?... Célestine! Jenny!... Elles n'entendent pas, elles nous cherchent. Par ici, Célestine!... Fais-leur signe, mon ami, qu'elles puissent nous reconnaître. Bien! voilà une voiture de déménagement qui nous cache.... »

La mère agite son mouchoir; le père traverse la rue et rejoint sur le boulevard deux jeunes filles en contemplation devant la boutique d'un bijoutier.

« Mais venez donc, petites folles, et marchez toujours devant nous; vous nous perdrez. Que deviendrez-vous alors, seules dans Paris? Va, pour plus de sûreté, prends le bras de ton père, Célestine. Toi, Jenny, viens avec moi.... Mais que regardiez-vous là-bas avec tant d'attention?

— Ah! maman, des bijoux superbes! un beau bracelet qui avait pour cadenas une grosse tortue, et puis une broche qui représentait un grand lézard tout en émeraudes, puis deux charmantes épingles, deux petits singes d'or qui jouent avec une petite boule en perle; c'est délicieux. Mais ce que j'aime le mieux, c'est plus loin, chez un horloger, cette pendule magnifique; toute la pendule est une corbeille de fleurs, et le balancier... tu ne devinerais jamais, maman... le balancier, c'est un papillon qui voltige de fleur en fleur. Quelle jolie idée! Il n'y a qu'à Paris qu'on a de ces idées-là.

— Voyons donc, dit la mère, ça doit être très-original, viens vite.

Et toutes les deux d'un pas leste, elles remontent le boulevard et elles restent immobiles d'admiration à considérer ce papillon merveilleux. Le père s'arrête :

« Eh bien, Célestine, voilà maintenant que nous avons perdu ta mère et ta sœur! Cherche-les donc de loin, toi qui as de bons yeux.

— Je les aperçois; mais que font-elles?... Elles retournent sur leurs pas. C'est que Jenny aura perdu sa montre; il faut les rejoindre. »

On rattrape les fugitives en murmurant; mais à l'aspect du papillon-balancier tout s'explique.

« Ah! elles sont devant cette pendule dont je te parlais, papa; tu étais si fâché de ne l'avoir pas vue... la voilà! »

Toute la famille reste absorbée par les mille pensées que lui inspire la délicatesse de cette image : les caprices du papillon marquant le vol des heures. Il est certain que cette pendule fait rêver. On finit par plaindre ce papillon condamné à une inconstance méthodique et éternelle : il voltige régulièrement de la tulipe à la rose, de la rose à la tulipe, de la tulipe à la rose, sans jamais dévier. En vain une pensée lui sourit; en vain une anémone l'agace, il ne peut répondre à leurs avances :

s'il était moins régulièrement infidèle, le temps s'arrêterait. C'est bien la peine d'être papillon, pour être si tristement limité dans ses fantaisies! Faux inconstant, tu t'imagines courir de belle en belle, et tu ne peux changer d'infidélité! Séducteur monotone, tu te crois volage... tu n'es que bigame! Et pourtant que de volages te ressemblent, qui se croient légers, insouciants, parce qu'ils ont deux soucis; qui se croient libres, parce qu'ils ont deux chaînes!

Pendant que la famille émerveillée contemple la pendule au papillon, un monsieur d'un air vainqueur s'avance donnant le bras à une femme richement parée, robe verte, écharpe rouge, chapeau rose à plumes. Le monsieur s'adresse à un portier qui jette de l'eau sur le trottoir et sur les personnes qui y passent:

« Y a-t-il une place de fiacres près d'ici? — En voilà une devant vous. — Mais il n'y a pas un seul fiacre! — Il n'y en a jamais. — Alors pourquoi est-ce une place de fiacres? — Parce qu'il devrait y en avoir. » Le monsieur et la dame se consultent; résultat de la délibération : Alors il vaut mieux dîner au café de Paris et aller à l'Opéra-Comique. — Ils entrent au café de Paris. Un moment après ils redescendent l'escalier du café en disant d'un air consterné : « Pas de place!... C'est votre faute, je vous avais proposé de dîner à deux heures, vous n'avez pas voulu. Maintenant mon avis, à moi, c'est de ne pas dîner du tout, et d'aller tout droit au théâtre.... » Le monsieur semble ne pas goûter cet avis; on recommence à délibérer... l'opinion de la femme l'emporte; on ne dînera pas... mais elle a fait une concession.... On entre chez un pâtissier.... Le monsieur a l'air triste.... La femme, pour dissiper cette tristesse, ajoute ce mot : « Nous souperons. » Ils courent bien vite à l'Opéra-Comique. « Deux places de premières avec salon? — Elles sont toutes louées. — Des secondes? — Il n'y en a plus. — Des troisièmes? — Je viens de donner les dernières. De l'amphithéâtre, voulez-vous? — Il le faut bien!... » Ils disparaissent tous deux dans le corridor-labyrinthe qui mène au théâtre; le monsieur murmure en lui-même : « Avoir sacrifié son dîner pour être niché au quatrième!... » La dame se dit tout bas : « Si j'avais su devoir aller au paradis, je ne me serais pas faite si belle! »

Deux jeunes gens, coiffés de leurs casquettes de voyage, s'arrêtent devant un hôtel garni : « Deux chambres ? — Nous n'avons plus rien. » Ils font signe au commissionnaire qui porte leurs bagages de se diriger vers un autre hôtel. « Deux chambres? — Ah! messieurs, voilà huit jours que toutes nos chambres sont prises. » Les deux jeunes gens consultent le commissionnaire, qui les conduit à un troisième hôtel. « Une chambre et un cabinet? — Tout est plein. » Le commissionnaire est de nouveau consulté.... Il réfléchit un moment, puis il se remet en campagne, suivi des deux infortunés voyageurs, qui commencent à se quereller. « Si nous étions partis samedi, comme je le voulais, nous aurions trouvé de la place. — Bah ! nous allons en trouver; tiens, dans cet hôtel-là, nous aurons tout ce qu'il nous faut ; demandons d'abord. — Une chambre. — Ah! ben oui, une chambre! dit le garçon de l'hôtel, v'là trois jours que j'ai donné la mienne à un monsieur de Strasbourg : je dors là-dessus (il montre une banquette) : c'est mon lit, et je vous l'offre de bon cœur. » Les deux jeunes gens jugent cette plaisanterie mauvaise; ils jettent sur leur commissionnaire des regards courroucés. Ce courroux l'inspire ; il vient de se rappeler un petit hôtel, si mauvais, si mal famé, qu'il y a quelque espérance. Deux ifs poudreux dans deux vieilles caisses verdâtres ornent l'étroite entrée de cet hôtel ; le commissionnaire adresse lui-même la parole à un pauvre domestique pâle, exténué, immobile, qui semble prêt à expirer. « Une chambre pour ces messieurs ?... » Le domestique secoue la tête avec mélancolie ; cela veut dire : Nous n'avons rien. Le malheureux n'a plus la force de parler, la fatigue le rend muet ; l'aspect d'un provincial le fait tressaillir; il est seul dans ce méchant hôtel, qui est le pis aller de tout le monde, où l'on ne vient jamais que malgré soi et disposé à gronder toujours ; seul, il supporte la mauvaise humeur de tous, et chaque nouvel arrivant lui apparaît comme un bourreau voyageur qui ne s'arrête un instant dans la capitale que pour le tourmenter. Il ne faudrait pas lui demander son opinion sur les mœurs des habitants de la province, il doit avoir des préventions. Les deux jeunes gens se découragent visiblement. « Quoi ! pas une chambre? pas même dans cette

affreuse auberge ?.... » Laissons-les continuer leurs recherches, et ne mettons pas le comble à leur désespoir en leur disant qu'un voyageur connu, dont on cite le nom, a frappé à la porte de cinquante-deux hôtels sans pouvoir trouver à se loger. Une grande dame de la famille Bonaparte n'a pu avoir qu'un appartement fort médiocre au quatrième étage. Mademoiselle Taglioni est perchée aussi au quatrième; mais peu lui importe : un entrechat... et la voilà rentrée chez elle. Les hôtels sont pleins, les cafés sont pleins, les théâtres sont pleins, les fiacres sont pleins, ils sont même très-élégamment habités : hier, nous avons vu passer cinq chapeaux à plumes dans le même fiacre. O province! tu peux aussi t'écrier avec le héros béarnais : « Vous me reconnaîtrez, en fiacre, à mon panache blanc! »

Dès le matin, on dîne chez les restaurateurs; de midi à six heures du soir, les fenêtres des cafés s'empourprent de voyageurs attablés, car tous ces dîneurs sont rouges comme du feu. Les uns ont couru toute la matinée les promenades et les musées, ils étouffent; les autres ont passé deux nuits dans la diligence, ils brûlent; celui-là est à son troisième coup de soleil, il rayonne; celui-ci, à son troisième accès de colère, il flamboie.... il a battu le pavé de Paris dans tous les sens pour une affaire manquée, pour un débiteur introuvable, pour un protecteur invisible : il a perdu sa journée, il est furieux. Et puis ils sont entassés par vingtaines dans des salons qu'échauffent avec une émulation fatale les vapeurs capricieuses des potages les plus variés; et puis enfin tous sont en retard; les plaisirs du spectacle les appellent; ils se hâtent, ils mangent vite, mais cet appétit n'a rien de vorace, ils n'ont pas l'air affamés, ils ont l'air affairés; et tout cela fait qu'ils ont des figures écarlates. A cinq heures, devant l'Opéra il y a déjà foule. Que joue-t-on? Cela est indifférent, la bonne musique, la mauvaise, les chanteurs à voix, les chanteurs sans voix, les vieux ballets, les ballets nouveaux, attirent également les habitants de la province. Ne faut-il pas qu'ils aient vu le Grand-Opéra une fois au moins! Ils envahissent la salle, ils encombrent le foyer, dont ils ont chassé les Parisiens, et ils se prennent entre eux pour des Parisiens, et ils se moquent les uns des

autres, ou, ce qui est plus amusant, ils se copient les uns les autres. Une dame de Grenoble admire le mantelet d'une dame de Beauvais, qu'elle prend pour une *lionne* parisienne; elle étudie la forme gracieuse de ce mantelet. Un élégant de Cahors avise le gilet d'un merveilleux d'Abbeville, qu'il prend pour un dandy renommé; il étudie la coupe ingénieuse de ce gilet. Ces erreurs sont effrayantes! Nous engageons les habitants de la province à se défier d'eux-mêmes. Il serait par trop cruel pour eux de rapporter de la capitale des modes alsaciennes ou berrichonnes! Nous les supplions de renoncer à nous juger cette fois : après ce voyage, ils auront vu Paris, sans doute; mais qu'ils ne se fassent pas illusion, ils n'auront pas vu les Parisiens.

Oh! comme ils le regardent avec amour, ce Paris, objet constant de leurs rêves; comme ils ont déjà peur d'être obligés de le quitter; comme ils s'y attachent déjà, malgré tous leurs intérêts lointains; comme ils le comprennent vite, comme ils le devinent; comme, à travers les mille séductions qui s'offrent à eux, ils pressentent avec intelligence les mille séductions qui leur échappent, car ils ne connaissent de la grande merveille que ses beautés les plus vulgaires; ils connaissent ses plaisirs publics, ils ne connaissent pas ses fêtes mondaines; ils connaissent sa puissante richesse, ils ne connaissent point son luxe élégant; ils connaissent le corps, ils ne connaissent point l'âme; ils connaissent l'industrie, ils ne connaissent point la science; ils connaissent les œuvres, ils ne connaissent point le travail, et le travail est ce qu'il y a de plus grand chez cette reine de la pensée : les œuvres ne sont que le passé, le travail est tout l'avenir. La frivole hypocrite fait semblant, le jour, de rire et de s'amuser, mais toute la nuit, elle veille avec des compas et des livres, avec des alambics et des creusets; elle quitte son boudoir parfumé pour son laboratoire enfumé; et jamais elle ne se repose : et les inventions et les découvertes qu'elle vous fait admirer aujourd'hui ne sont pour elle que les préludes des nouvelles inventions et des nouvelles découvertes qu'elle vous offrira demain. A ses yeux, le moyen trouvé n'est que la promesse d'un autre secret cherché, et le secret découvert lui-même n'est que le pressentiment d'une autre vérité poursuivie.... Et chaque jour on vient nous

raconter quelque histoire fabuleuse très-réellement et tout simplement arrivée dans le jardin d'un mécanicien ou dans la modeste retraite d'un savant : il y a, par exemple, rue d'Enfer, un inventeur dont le nom sera bientôt célèbre, qui s'amuse à voir planer sur le gazon de son jardin un charmant oiseau qu'il a fabriqué lui-même; le mouvement des ailes, la direction du vol, tout est parfait; il ne manque à ce charmant oiseau que la vie et l'instinct; mais qu'est-ce que cela, s'il peut grandir assez pour porter bientôt sur ses ailes celui qui a la volonté et le génie !

On parle maintenant d'un autre savant accusé d'une invention plus divertissante : il a appliqué aux animaux vivants le procédé de coloration employé pour le bois des arbres. Il injecte de la couleur demandée les veines d'un quadrupède quelconque, et il vous procure sans le moindre effort un cochon bleu de ciel, un veau lilas, un chien vert-pomme, un ânon *prune de Monsieur,* un mouton jaune-safran, un agneau rouge, etc., etc. Voilà donc les rêves de Virgile réalisés :

Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;
Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.

Les savants ont toujours été les ennemis acharnés des poëtes. Ils n'ont pas de cesse qu'ils n'aient changé leurs chimères les plus folles en raisonnables vulgarités. Certes, Virgile croyait faire de la poésie en imaginant des béliers jaune-safran et des agneaux rouges. Eh bien, pas du tout, il faisait de la chimie; que dirait-il si nous lui répondions par des vers semblables à ceux-ci? nous en aurions le droit :

Tityre est au vallon, son chien vert l'accompagne,
Et ses pourceaux d'azur paissent sur la montagne.

Virgile n'avait pas prévu les pourceaux d'azur.

A propos d'expériences et de quadrupèdes, un chimiste fameux vient de faire l'essai de différents poisons sur différents caniches dévoués par leur laideur à être sacrifiés sur les autels de la science. L'un d'eux, plus heureux que les autres, tomba sur le jour des contre-poisons; on l'empoisonna... bien!... puis on le désempoisonna ; le lendemain on voulut le réempoi-

sonner, mais c'était un chien savant et il avait pénétré les secrets de la science : il ne voulut rien accepter, ni acétate de morphine, ni belladone, ni acide prussique, il ne voulut goûter aucune de ces friandises. On lui offrit des mets moins recherchés, du pain et de la viande.... Il refusa : c'était un chien philosophe, il avait pénétré les secrets du cœur humain. Son maître... (cela peut-il s'appeler un maître!) son propriétaire eut l'idée, pour le rassurer, de porter à ses lèvres le morceau de pain qu'il lui présentait et d'en manger quelques miettes. Alors le chien sauta sur lui et mangea ses restes; on lui donna à boire de l'eau dans une tasse, — il refusa de boire... mais quand, pour remplir les carafes, on eut ouvert le robinet de la fontaine, il s'élanca vers la fontaine et se mit à laper l'eau limpide qui tombait du robinet. Depuis ce temps, chaque jour il agit de même, ne mangeant qu'après son maître ce que son maître a goûté, ne buvant que l'eau qui sert de boisson à tout le monde; du reste, caressant, gai, joyeux, comme le serait un chien favori. On ne se douterait guère en voyant sauter dans la cour ce caniche soupçonneux qu'il a absolument les mêmes préoccupations que le roi Louis XI... et, il faut être juste, Louis XI supportait cette situation-là avec moins de grandeur; il avait l'esprit plus faible; il croyait qu'on voulait le tuer, et il était triste; il n'était pas maître de ses terreurs. Peut-être ses terreurs ne venaient-elles que de ses remords; peut-être la magnanimité de ce caniche vient-elle de son innocence! Un sort fatal n'est-il donc réellement redoutable qu'alors qu'on l'a mérité? Nous livrons ces réflexions au jugement des philosophes; nous vous dirons seulement que les précautions de ce pauvre chien sont désormais inutiles : on lui laissera la vie pour prix de son intelligence. Les animaux sont plus heureux que les hommes : l'esprit les sauve quelquefois!

Pendant que les savants font des expériences, les élégants boivent, dansent, jouent et babillent; et c'est une existence incomparable et enivrante que cette existence parisienne, où les travaux sérieux et les plaisirs frivoles se mêlent si naturellement. Dans ce moment, les bals du matin viennent en aide aux bals du soir. Il est impossible de voir rien de plus joli

qu'un bal du matin. Le bal de lundi dernier, qui avait été précédé de tant d'angoisses, a parfaitement réussi malgré l'orage de la veille; le temps était superbe, le coup d'œil était charmant. On dansait sur un frais gazon à l'ombre de ces grands arbres qui deviennent si rares, restes précieux de l'ancienne magnificence aristocratique, vieux témoins des fêtes d'autrefois qui sont le plus bel ornement des fêtes d'aujourd'hui. Et toutes ces femmes si jolies, parées de robes de toutes couleurs, coiffées de légères capotes de crêpe, d'élégants chapeaux de paille, tournant, valsant, passant et repassant à travers ces touffes de fleurs, c'était un effet magique, un ballet d'opéra sans coulisses, sans trappes, sans rouge et sans danses académiques. Le déjeuner était servi sous une tente, et le banquet lui-même formait le tableau le plus gracieux. Dans les sombres allées on rencontrait des ambassadeurs qui causaient politique, tout en admirant la noble démarche de la belle madame B..ing, la ravissante beauté de l'aimable princesse G.... Un bosquet d'ambassadeurs, direz-vous, cela n'est pas très-champêtre; non, mais comme c'est flatteur! il y avait derrière la tente un bois mystérieux tout peuplé de marmitons; voilà qui est encore moins champêtre, mais qui, pour les esprits positifs, est peut-être encore plus flatteur. Ce bosquet de marmitons était parfaitement caché : et il faut notre perspicacité pour l'avoir su découvrir. Le service se faisait si merveilleusement, qu'on ne voyait nul serviteur aller ni venir, cela tenait du prodige : nous avons voulu avoir le mot de l'énigme, et à force de recherches nous avons découvert dans une forêt obscure le nid de marmitons. On a dîné là, sous les arbres, dans des corbeilles de fleurs; on a dansé depuis deux heures jusqu'à huit heures, ensuite on est allé avec ses danseurs au spectacle, et puis on est revenu souper chez soi à minuit avec toute sa société. Jamais journée n'avait été plus agréable, jamais fête n'avait paru mieux ordonnée et plus naturellement splendide. Paris était là dans tout son luxe et dans toute son élégance; et les provinciaux qui s'imaginent avoir vu Paris... et qui n'ont pas assisté à un bal du matin chez une grande dame étrangère!... C'est là qu'il faut aller étudier Paris et les Parisiens.

LETTRE DIXIÈME.

Suite. — Les habitants de la province devenus Parisiens. — Un monsieur qui achète des yeux d'oiseaux. — La colonne Vendôme; nous y montâmes. — L'arc de triomphe; nous y montâmes. — Les tours de Notre-Dame; nous y montâmes.

1er juin 1844.

Ils sont toujours là, mais on ne les reconnaît plus. Leurs manières, leur tournure sont complétement changées; ils n'ont plus cet étonnement naïf qui les dénonçait aux passants; ils n'ont plus ces parures ingénieuses qui trahissaient leur patrie dans la patrie; ils n'ont plus ces prétentieuses cravates blanches aux petites pointes lancéolées, mises avec tant de peine, étudiées avec tant d'art, ni ces minces cravates noires, nouées, sous-nouées, et puis encore trois fois sous-nouées, imitant les degrés d'une échelle de soie et descendant du cou jusqu'à la ceinture; ils n'ont plus de gilets en tapisserie, ils n'ont plus de gants verts, ils n'ont plus de cordons de montre en velours rouge : ils sont mis comme nos jeunes dandys les plus élégants, c'est-à-dire avec une intelligente simplicité; ils marchent comme tout le monde, sans regarder en l'air; rien ne les arrête, rien ne les surprend; ils sont au courant de tout, ils ont cette belle indifférence de gens dont on a plus d'une fois trompé la curiosité, usurpé l'admiration; et sans leur accent qui n'a rien perdu de son originalité compromettante, sans leur langage qui conserve encore toute sa pruderie grammaticale, on les prendrait pour des badauds parisiens de pur sang.

Et, franchement, ils ont une érudition si parfaite qu'ils en sont insupportables; ils nous humilient à chaque instant par leurs connaissances multipliées; ils sont pédants comme ces faux savants qu'une instruction tardive remplit d'un très-humble orgueil. Ce sont des Parisiens parvenus qui sont plus Parisiens que les Parisiens naturels, comme les grands seigneurs parvenus sont plus glorieux que les grands seigneurs de naissance. Ils n'ont pas de plus vif plaisir que de nous confondre; leur but est de nous prendre en défaut. Et, pour notre part, nous leur fournissons souvent l'occasion d'atteindre à ce but. La capitale nous est assez inconnue : on n'a jamais le

temps d'aller voir aujourd'hui ce qu'on peut toujours aller voir demain ; à peine avons-nous visité les principaux monuments de notre célèbre ville, et, nous l'avouons, nous sommes hors d'état de soutenir une conversation parisienne avec un touriste fraîchement impressionné.

Aussi, comme nous sommes pour eux une agréable proie! Avec quelles délices les malins nous jettent cette épigramme : « Quoi ! vous faites *le Courrier de Paris*, et vous ne connaissez point Paris ! » Et ils recommencent à nous tendre des piéges. L'un d'eux nous a fait cruellement souffrir l'autre jour ; il est venu chez nous exprès pour nous faire rougir devant nos amis de notre ignorance, en étalant tous les nouveaux trésors de sa science récente, le tout avec un accent très-prononcé que nous vous laissons le soin de reconnaître. « Hier, dit-il, nous visitâmes la manufacture des Gobelins; c'est très-intéressant. » Nous gardons le silence ; il insiste : « Ne trouvez-vous pas que c'est très-intéressant? — Je ne l'ai jamais vue. — Quoi !... vous... vous ne vîtes jamais cette merveille? — J'ai toujours dû l'aller voir; ça me suffit. — Ah ! c'est superbe; mais je préfère la manufacture de porcelaine de Sèvres; nous y allâmes l'autre jour, et nous en revînmes enchantés; j'avais déjà visité plusieurs manufactures de porcelaine, mais celle-là est la plus belle de toutes. — Eh vraiment, il le faut bien ! — Mais vous la vîtes cent fois? — Moi, pas une! j'ai trop souvent dû l'aller voir, ça m'en a ôté l'envie. — Comme vous êtes paresseux ! Vous n'eussiez jamais pu faire ce que nous fîmes jeudi... oui, c'est bien jeudi dernier : nous montâmes sur la colonne Vendôme, et le soir, vers quatre heures, nous remontâmes sur l'arc de triomphe de l'Étoile ! — Ah ! mon Dieu ! je suis tout essoufflé, rien que de vous entendre raconter ces ascensions... le matin sur la colonne, et le soir sur l'arc de triomphe ! — Nous y montâmes le même jour. — Mais vous grimpâtes horriblement ce jour-là ! — Ah ! nous eûmes un beau spectacle ! A l'arc de triomphe surtout, nous nous y plûmes tant que nous y restâmes une grande heure ; il n'en fut pas de même sur la colonne Vendôme : d'abord nous mîmes trop longtemps pour y monter, l'escalier n'est pas agréable ; nous dûmes laisser nos dames en bas ; et puis, arrivés en haut,

mon cousin Tupinières, qui est toujours indisposé depuis qu'il est à Paris, fut pris de vertige, et nous dûmes redescendre tout à l'heure. — Oh ! je vous plains, c'est un vrai supplice que de visiter Paris ! — Que diriez-vous donc si je vous contais ce que nous fîmes vendredi, le lendemain !... — Vous êtes montés sur les tours de Notre-Dame?... — Justement ! — Ah ! moi qui croyais plaisanter ! — Nous n'y montâmes pas tous ; mon cousin Tupinières refusa. — Il en avait assez, monsieur votre cousin ? — Tupinières?... oui, c'est un garçon qui a la vue très-basse, et il dit que c'est inutile de monter si haut pour ne rien voir. — Il est plein de bon sens. — D'ailleurs les monuments ne l'intéressent guère ; il n'aime, lui, que les animaux : il passerait tout son temps au jardin des Plantes.... A propos, vous qui connaissez tous les marchands renommés de Paris, ne pouvez-vous pas me dire où je pourrais me procurer ici des yeux d'oiseaux?...

Un immense éclat de rire accueillit cette demande. Le jeune provincial resta stupéfait. « Qu'y a-t-il donc de si comique dans cette demande? s'écria-t-il. — Ce n'est pas de faire cette question qui est plaisant, c'est de me l'adresser à moi. Je suis tout à fait incapable de vous répondre, vrai ; je ne sais pas du tout où l'on achète des yeux d'oiseaux ; je ne sais même pas ce que vous en voulez faire. — Eh ! c'est pour empailler, donc ! non pas moi, mais mon cousin Tupinières ; il empaille en perfection, je ne connais personne qui empaille comme lui. — Ni moi non plus. » Et voilà les rires de recommencer. « Mais qu'avez-vous donc à rire comme cela ? — Je ris de ce que vous dites : vous nous racontez que monsieur votre cousin aime beaucoup les animaux, et puis nous découvrons que c'est pour les empailler qu'il les aime. — Il les aime bien aussi vivants ; demandez aux gardiens du jardin des Plantes ; ils le connaissent déjà ; il m'y mena ce matin, et je vis là, ma foi, une belle bête ! Il l'appelle la panthère noire ; vous la vîtes déjà, sans doute ? — Non. — Eh mais ! vous ne voyez donc rien ? Permettez-moi de vous dire, monsieur du *Courrier de Paris*, que vous n'êtes pas du tout Parisien. — Je néglige les bêtes féroces. — Cette panthère est magnifique, elle fait peur, elle est grande comme un petit cheval, elle a des yeux jaunes qui brillent comme deux topazes dans sa face toute noire, c'est

effrayant; et, tenez, tout le monde n'est pas dédaigneux comme vous; ce matin nous trouvâmes là le romancier célèbre Eugène Sue; il la regardait bel et bien. Je gage qu'il va la mettre en scène dans son prochain roman, et que.... »

Or il faut vous dire que M. Sue était là, écoutant depuis un quart d'heure, dans le plus malin silence, ces plaisants récits; notre premier mouvement fut de l'interroger sur cette visite, mais il nous vint à l'idée que l'aimable provincial nous en donnait à garder, et qu'il valait mieux le laissait s'embourber dans son mensonge. Il continua donc : « Nous aurons, dit-il, un chapitre intitulé : *la Panthère noire.* — Êtes-vous bien sûr que c'était M. Sue? — Oui bien! — Vous l'avez assez vu pour le reconnaître si vous le rencontriez? — Parfaitement. »

Alors, adressant la parole à M. Sue, qui faisait semblant de regarder des gravures, nous avons hasardé ces simples mots : « Est-ce que vous êtes allé, ce matin, au jardin des Plantes? »

L'imprudent narrateur se troubla; nous triomphions. Il avait tourné en ridicule notre paresse et notre ignorance; nous pouvions à notre tour le prendre en défaut.

« On vous aura trompé; on vous aura montré le premier Anglais venu en vous disant : Voilà l'auteur des *Mystères....* — A dire vrai, interrompit-il en retrouvant son assurance, ce n'est pas moi qui ai vu M. Sue au jardin des Plantes, c'est mon cousin Tupinières; mais c'est la même chose : en disant moi, je brodais un peu, voilà tout. »

M. Sue nous raconta qu'il était allé en effet la veille au jardin des Plantes, et il fit de la terrible panthère une description admirable que vous retrouverez quelque part et que nous ne voulons pas déflorer. Après avoir étudié les *Jacques Ferrand* et les *Tortillard,* M. Sue étudie les animaux féroces : quel progrès! comme ses peintures s'adoucissent! tout cela finira par du Florian.

« Eh bien, vous le voyez, reprit notre conteur de province, en disant que monsieur était venu là, je ne mentis pas, je brodai. — Mais vous brodâtes trop tôt; attendez que vous soyez de retour chez vous, en province; là vous pourrez broder sans danger. — Eh! non pas, j'aurai toujours avec moi Tupinières! »

Alors on annonça M. de Balzac ; il venait nous faire ses adieux. Il a été pendant un mois sérieusement malade ; maintenant il est rétabli ; mais son médecin lui ordonne de voyager, c'est une manière ingénieuse de lui défendre de travailler. Des auteurs malades pour avoir trop travaillé !... On ne voyait pas ces phénomènes-là du temps de Louis XIV ; mais aujourd'hui qui donc s'occupe des hommes de talent ? Les critiques qui les envient, les journalistes qui les exploitent et les vaudevillistes qui les pillent! on ne peut pourtant pas appeler ces gens-là de véritables amis des lettres. Le besoin d'un Louis XIV, ou d'un Auguste, ou même d'un simple Mécène, se fait généralement sentir. Nous oublions notre voyageur de province, revenons à lui. La vue de M. de Balzac le transporta de joie ; il était charmé de cette rencontre, et grâce à nos deux amis célèbres, nous commencions à lui paraître un peu moins ridicule et un peu plus Parisien. Ce fut bien autre chose, vraiment, quand on annonça M. Victor Hugo ; cette joie devint du délire, il ouvrit de grands yeux, il contempla l'illustre poëte avec une curiosité frémissante dont la panthère noire, la manufacture des Gobelins, la manufacture de Sèvres, l'arc de l'Étoile et la colonne Vendôme auraient pu être jaloux ; les monuments qui vivent valent bien les monuments qui racontent ; les laboratoires de la pensée valent bien les usines de l'industrie.... « Quelle heureuse rencontre! nous dit tout bas le touriste émerveillé, pendant que nos amis causaient entre eux. Justement, hier, nous vîmes M. de Lamartine à la Chambre des députés, et nous nous demandâmes, Tupinières-z-et moi, comment nous pourrions parvenir jusqu'à M. Victor Hugo ; nous formâmes ensemble le projet de nous faire présenter à lui, mais je craignais bien d'être obligé de partir sans pouvoir l'effectuer. Tupinières va être désolé. Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous ne sortez jamais. — Vous comprenez qu'on n'est pas encore tout à fait provincial quand on a chez soi l'auteur des *Scènes de la vie parisienne,* l'auteur des *Mystères de Paris,* l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.... Il y a plusieurs manières d'être Parisien. — Et je crois que vous choisîtes la bonne. » Il dit ce mot avec beaucoup de grâce ; mais nous tenions à le confondre, et, pour

l'étourdir complétement, nous avons mis aussitôt la conversation sur les sujets qui devaient le plus l'étonner. C'était un feu roulant de nouvelles de toutes sortes qui se croisaient, qui se pressaient, qui se contredisaient même un peu. C'étaient des histoires de magnétisme à le renverser. — Alexis, disait l'un, a été merveilleux l'autre soir; il a fait des prodiges; on lui a couvert les yeux d'un quadruple bandeau, et il a joué à l'écarté, désignant ses cartes et celles de son adversaire sans se tromper une seule fois; il a lu dans un livre, à travers ma main, toute une page que je lui cachais. — Il a deviné, dit un autre, un mot imprimé que j'avais entouré de plusieurs feuilles de papier et caché dans une enveloppe. C'est le mot *ruche*. Je l'avais coupé sur la couverture de la *Ruche populaire* qu'on m'avait envoyée le matin, en me recommandant d'y lire une lettre fort remarquable de M. de Guiche. Alexis a dépeint aussi l'appartement de M. H... et a parfaitement bien lu l'adresse d'une lettre qui se trouvait sur sa cheminée, etc., etc. — Notez bien que le provincial ne savait pas que l'on parlait magnétisme, et qu'Alexis était un somnambule célèbre. Il a pu croire que c'était l'enfant d'une personne de notre connaissance; il a dû lui trouver des facultés bien extraordinaires.

Du magnétisme on passa au paganisme. Quelqu'un parla d'une étrange cérémonie qui se préparait : un sacrifice à Jupiter, tout bonnement. On cherche un local convenable, et on fait les études nécessaires; on suivra les rites archaïques tels qu'ils ont été restitués par Julien l'Apostat. — Et qui fera le sacrifice? — Douze jeunes gens qui se cotisent pour ça. — Ce sont donc des païens! — Non. — Alors ce sont des impies? — Pas davantage. — Et pourquoi adorent-ils Jupiter? — Par pitié. Ils disent que ce doit être affreux pour un dieu qui a été le maître du monde pendant tant de siècles de se voir à jamais abandonné des mortels, et ils veulent du moins par quelques grains d'encens brûlés en son nom, par quelques bienveillantes victimes sacrifiées sur son autel, le consoler un peu dans sa disgrâce. — Si c'est ainsi, on ne saurait leur en vouloir; ils encensent les faux dieux... mais par un sentiment d'humanité; c'est être encore chrétien que d'être païen de la sorte et d'adorer Jupiter par charité évangélique.

Il y a déjà eu en Grèce une tentative de ce genre faite par un riche négociant, qui offrait aussi des hécatombes à Jupiter. Cette rénovation a été suivie avec beaucoup d'intérêt par les Anglais, qui achetaient les victimes pour en faire des biftecks.

Ensuite on parla des vingt mariages que le printemps de cette année a décidés : le mariage du prince de B... avec mademoiselle Sc..., du duc de Les... avec mademoiselle de Ség..., du duc d'Alb... avec mademoiselle Sch..., etc., etc. Le provincial cherchait en vain à retenir ces noms, dits très-vite et presque tous à la fois; il a dû confondre un peu ces mariés, donner à l'un la femme de l'autre, à celle-ci le mari de celle-là; nous le croyons capable non pas de brouiller, mais d'embrouiller singulièrement ces jeunes ménages. On rappela, à propos du premier de ces mariages, la superbe indignation des gros bonnets du faubourg Saint-Germain, et cette naïve exclamation échappée à leur colère : « Enfin, c'est la famille de finances qui fait le mariage d'argent. » Eh bien, où donc est le mal qu'un grand seigneur fasse une action généreuse? Quand il vend son nom, vous trouvez cela tout simple; et vous criez au scandale quand il le donne? Nous comprenons à merveille qu'avec de certaines idées on meure de faim plutôt que de faire une mésalliance; mais puisque les mésalliances sont permises, convenez-en, celles que l'on fait par amour peuvent seules adroitement pallier celles qui se font par intérêt.

Ensuite, M. de Balzac nous conta un trait charmant de l'empereur de Russie, une plaisanterie excellente, pleine de gaieté et d'esprit, que nous n'osons pas vous répéter, parce que nous ne lui en avons pas demandé la permission... à M. de Balzac, entendons-nous!

Puis M. Victor Hugo cita une anecdote historique bien intéressante, que le roi lui a racontée dernièrement avec ce merveilleux talent de narrateur qu'il possède à un si haut degré; cette fois, c'est du roi que nous voulons parler, on pourrait confondre.

On demanda à M. Hugo s'il était vrai qu'un soir, cet hiver, le roi fût resté à causer avec lui si tard, que, croyant tout le monde parti et le roi couché, les gens du château avaient éteint toutes les lumières, et que le roi lui-même avait été

obligé de prendre une lampe pour éclairer M. Hugo dans l'escalier. Ces détails étaient exacts. — Vous voyez, nous dit-on, qu'on apprécie les gens d'esprit. — On commence à faire cas des poëtes quand ils commencent à faire de la politique.

A notre tour, nous avons parlé du comte de Syracuse et du succès qu'il obtient à Paris ; et pour faire briller notre érudition frivole, nous avons dénoncé l'excellente mystification dont une aimable femme, un peu vaniteuse, avait été la victime, et dont nous avions été le témoin. Vous savez que le monde des salons se divise en deux catégories, ceux qui adorent les princes du sang, et ceux qui les abhorrent ; ceux qui les poursuivent, et ceux qui les fuient. Nous trouvons ces deux extrêmes également puérils ; nous n'avons de préjugés ni dans un sens ni dans l'autre, et quand un prince est spirituel, nous ne savons plus s'il est prince.

Mais la femme dont il s'agit ne pense pas comme nous ; elle aime les princes pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour leur rang seul ; et l'autre jour, au bal, elle s'en allait demandant à tous les échos le comte de Syracuse. Un de ses amis lui dit en riant : « Le voici ! » et il désigna M. de B..., croyant que cette plaisanterie n'aurait pas de suite. Par malheur, on le prit au mot, on se rapprocha de M. de B..., on trouva moyen d'engager la conversation avec lui, et on le traita d'Altesse royale avec un respect merveilleux. M. de B... ne comprenait rien à sa subite fortune : l'éclat du rang suprême commençait à l'éblouir ; il s'inquiéta de sa position sociale, il prit çà et là des informations sur lui-même, et il parvint à découvrir qu'il devait sa soudaine élévation à la gaieté généreuse d'un ami. Ce n'est pas tout : la plaisanterie en était là, et nous étions en train d'en rire, lorsque M. de B... vint à passer ; M. de N... le prit par le bras et dit tout haut : « Son Altesse royale monseigneur le comte de Syracuse ! » Mais il fut bien étonné en voyant tout à coup près de lui... qui ?... le véritable comte de Syracuse. Alors un dialogue charmant s'engagea entre le vrai prince et le faux prince ; le vrai demandant au faux s'il n'était pas ennuyé de son rôle, s'il voulait le lui rendre, offrant de le lui laisser encore quelque temps. Et tout cela dit avec une bonne grâce parfaite, beaucoup d'esprit et de goût.

On parla encore de cent autres choses qui ne peuvent se dire dans un feuilleton, car nous n'osons pas répéter les mots piquants de nos célèbres causeurs; en fait de malices, nous n'osons compromettre que nous, et pourtant leur brillant esprit s'échappait en vives étincelles, dont l'heureux provincial était aveuglé.... Et pendant une heure ainsi, avec une vanité impitoyable, nous avons fait valoir nos amitiés illustres, nos renseignements universels et nos relations élégantes, et nous nous sentions parfaitement ridicule; bref, nous étions mille fois plus provincial que le provincial dont nous cherchions à nous venger. Nous voudrions bien savoir ce qu'il a dit de nous et de nos amis à son cousin Tupinières.

— Eh! eh! nous dira-t-on, vous vous moquez beaucoup des provinciaux. — Oui... depuis quinze jours; mais nous nous moquons des Parisiens toute l'année, c'est notre excuse.

LETTRE ONZIÈME.

Les galeries du palais de l'Industrie. — Cauchemar. — Les mannequins roses. — Une perruque qui bâille. — Le Turc-pendule. — Les portiers... en angélique.

8 juin 1844.

C'est un plaisir qui ressemble à un cauchemar à s'y méprendre. Aux sons d'une musique infernale, produite par la lutte obstinée d'instruments sonores que la concurrence a faits ennemis et que le perfectionnement fait rivaux, qui se combattent et s'imitent, ou plutôt qui se combattent en s'imitant; car, maintenant, un instrument qui n'a pas le son d'un autre est un instrument incomplet; aux accords discordants de cent pianos qui se détestent, qui s'attaquent et se répondent par les polkas les plus amères; aux rauques gémissements de l'orgue, aux cliquetis métalliques des pendules taquinés qui sonnent l'heure avec des valses interminables qui durent deux heures; au bruit d'un affreux concert sans programme, confusion de tous les sons obtenus, Babel de tous les airs ennuyeusement célèbres, charivari industriel qui ferait aimer les charivaris politiques... vous pénétrez dans un séjour étrange, à la fois plein de grandeur et de puérilité, où chaque objet semble n'avoir

d'autre but que d'inquiéter votre esprit et d'effrayer vos regards. Ici, un cheval écorché vous présente son corps sanglant; plusieurs cadavres sont à côté de lui, des cadavres humains, naïvement ouverts, étalant leurs hideux secrets; puis, des cadavres d'insectes, un hanneton colossal, un colimaçon écorché... puis, régnant sur toutes ces horreurs, deux charmantes petites dames, en chapeau à plumes, expliquant ces inventions terribles avec beaucoup de grâce et de gentillesse.

Vous fuyez épouvanté... et vous tombez devant de grands mannequins, d'un rose trop vif, qui vous regardent d'un air sévère, peu en harmonie avec leurs attitudes infiniment trop gracieuses. Une femme en grand deuil préside aux ébats de ces mannequins mal élevés.

L'aspect de ces fantômes vous trouble, vous marchez vite pour vous réveiller, vous vous dites : « Je sais bien que ce sont les visions de la fièvre... » vous analysez votre mal, mais vous n'en souffrez pas moins; pour vous remettre, vous regardez quelques jolies étoffes, de magnifiques velours, de riches satins, des broderies de fée, représentant sur un mouchoir le Rhin, ses forteresses, ses rochers, ses bateaux à vapeur, ses étudiants et ses sorcières, tout le moyen âge et l'âge nouveau; les belles mousselines de Tarare, les superbes tapis de M. Sallandrouze, tableaux de coloriste sur lesquels on se ferait scrupule de marcher, ces charmantes étoffes d'or algériennes dont la fabrique est à Nîmes, ces soyeuses cravates anglaises dont la fabrique est à Lyon.

Vous errez çà et là et vous retrouvez un peu de calme; mais tout à coup une vision plus singulière que les autres vient vous persuader encore que la fièvre vous tourmente. Une mâchoire mouvante est en face de vous; elle s'ouvre et elle se ferme avec une lenteur et une régularité de mouvement effrayantes; cette mâchoire est seule, elle n'appartient à aucune face humaine, et pourtant elle a une volonté particulière qui la fait agir. La voilà qui s'ouvre!... la voilà qui se ferme!... la voilà qui mâche... qui mâche à vide... c'est effrayant. Oh! la fièvre! la fièvre! comme elle vous envoie de folles idées, comme elle vous présente d'épouvantables images!

Et toujours plus tremblant vous allez vous réfugier auprès

d'un monsieur de cire qui fait valoir des perruques. Certes, si quelque chose doit rassurer des regards inquiets, c'est la vue d'une demi-douzaine de perruques; une tête exaltée se croit à l'abri des rêves fantastiques sous une perruque; une perruque est un chaperon qui doit préserver des dangers d'une imagination trop ardente. Vaine erreur! A peine avez-vous examiné une de ces fallacieuses coiffures, que vous la voyez, par un mouvement presque insensible, se lever, se lever doucement, rester un moment béante comme la mâchoire ci-dessus désignée (une perruque béante... quel phénomène!), puis se dresser toute droite et demeurer quelque temps immobile, loin, bien loin du front luisant dont elle faisait l'orgueil! Dans quelle intention ce manége?... vous avez peine à le comprendre. Qu'une mâchoire s'ouvre et se ferme par un moyen ingénieux, bien; cela s'explique : le destin d'une mâchoire est d'agir; mais le destin d'une perruque est différent, l'activité lui est défendue. Quel avantage peut-on trouver à cet adroit mécanisme? Est-ce pour donner de l'air à la tête? Est-ce une nouvelle manière de saluer qu'on veut mettre à la mode? Est-ce une manière de voter? Autrefois on opinait du bonnet; veut-on aujourd'hui voter à perruque levée? Qu'est-ce donc? C'est tout simplement une manière de vous montrer la perfection du travail, la beauté du tissu; là est le merveilleux de l'invention; le mécanisme ne compte pas, demandez plutôt au monsieur de cire que pare cette bizarre perruque; il n'éprouve aucune inquiétude; sous cette coiffure mouvante, il reste calme, indifférent, impassible; elle fait semblant de le quitter, mais il la connaît, il sait bien qu'elle va revenir, et il continue à vous sourire niaisement sans s'alarmer un seul instant des caprices bornés de l'infidèle.

A propos de perruques, hasardons une pensée qui nous tourmente depuis longtemps. Est-il rien au monde de plus pauvrement laid, de plus follement triste que cette odieuse hypocrisie que nous appellerons la perruque constitutionnelle? La perruque Louis XIV avait un aspect grandiose; cette coiffure était une parure; avec ces cascades de longs cheveux tombant de chaque côté de la face, on ressemblait à un lion, et c'est toujours flatteur de ressembler à un lion. La perruque

Louis XV était originale et coquette, elle convenait également aux jeunes gens et aux vieillards, et puis elle était parfumée... ce qui est une corruption sans doute, nous nous hâtons d'en convenir, mais une bien agréable corruption.

Maintenant examinez la perruque constitutionnelle... dites, est-il rien de plus piteux, de plus terne, de plus misérable? Pourquoi cette pauvreté, cette laideur? Pour imiter la nature. Eh! quand la nature est ainsi, elle demande à n'être pas imitée! Et cette affreuse coiffure se paye un prix exorbitant, se commande avec le plus grand soin; on fait venir un artiste habile; car il faut encore beaucoup de talent pour confectionner ce bonnet chevelu, et l'on combine avec cet artiste les effets les plus pauvres et les plus désolés; on calcule tous ses désastres : « Ceci est trop jeune pour moi, ne mettez pas tant de cheveux noirs. — Ah! monsieur, dans la perruque du comte *** j'en ai mis bien davantage. — Le comte *** est un vieux fou, je n'ai pas envie de lui ressembler. » Et l'on commande une perruque encore plus ravagée; on exige des cheveux jaunes, la neige des ans étant assez difficile à conserver dans les cheveux travaillés; on y mêle quelques cheveux gris, quelques brins fauves, et quand cette combinaison odieuse a acquis une laideur probable, on l'applique solidement sur sa tête et l'on s'en va content; on est affreux, mais on se croit sincère; dans les pays constitutionnels, on prend le mensonge laid pour la vérité. Pourquoi les hommes graves n'adopteraient-ils pas, comme au temps de Louis XIII, une coiffure noble et simple qu'ils garderaient toujours? Ah! c'est qu'ils ne pourraient plus mettre dessus leur magnifique chapeau tromblon! Il faudrait supprimer cet ornement si riche, si gracieux et si commode! Ce serait dommage; n'y pensons plus.

Après avoir contemplé la perruque béante, vous traversez d'un pas rêveur la galerie des machines; là, vous marchez de surprise en surprise. Une petite machine est mise en mouvement, elle ne fait pas grand bruit, elle s'agite peu, elle est douce et bonne; que fait-elle? Elle rabote le fer comme on rabote le bois, ou comme un couteau rabote le savon, sans effort, sans tapage, avec une violence sournoise dont vous restez épouvanté!

Pendant que vous êtes absorbé dans la contemplation de cette machine, un objet étrange appelle votre attention : un monsieur fort bien mis, d'une tournure parfaitement distinguée, que l'on reconnaît tout de suite pour un homme de bonne compagnie, est vis-à-vis de vous, occupé à danser très-sérieusement sur des fourneaux; plusieurs personnes le contemplent avec un vif intérêt. Que fait-il donc, ce monsieur, et pourquoi, avec cet aspect grave et digne, se comporte-t-il comme un acrobate? — Il démontre la solidité des plaques de ses nouveaux fourneaux vraiment fort ingénieux, et il vous prouve que rien ne peut rompre leurs ressorts, puisque son poids tout entier ne peut même les faire fléchir. N'importe, ces exercices ne sont pas naturels et vous croyez toujours rêver. Quand on a le délire, on voit souvent aussi danser devant soi des gens tristes qui vous font toutes sortes de grimaces; vous persistez à dire que ces merveilles de l'industrie ressemblent beaucoup aux hallucinations de la fièvre.

Vous désirez savoir l'heure, vous regardez une pendule. Un petit Turc, vêtu d'une veste rouge et coiffé d'un turban blanc, vous regarde d'un air moqueur; il fait trois fois la culbute, cela veut dire qu'il est trois heures, et il faut encore que vous trouviez cela tout simple!

A quelques pas de là, un petit homme armé d'un balai semble vous attendre au passage; il baisse la tête d'un air sombre et se cache sous un chapeau monumental, de forme haute et à larges bords. Ce petit homme a la figure verte, son chapeau est vert, son habit est vert, son balai est vert; il a près de lui une vilaine petite compagne qui est verte aussi, qui a des cheveux verts tout ébouriffés. L'horrible ménage! Qui sont ces gens-là? C'est *monsieur et madame Pipelet*... en angélique. Eh bien! nous sommes jaloux, on nous a fait en sucre de pommes, on nous a fait en chocolat, on ne nous a jamais fait en angélique! Célébrité, tu n'es q 'un vain nom!

Ainsi, pendant plusieurs heures vous parcourez ces vastes galeries, toujours étonné, toujours consterné; et, pendant ces longues promenades, un ennemi acharné, impassible, mais implacable, vous poursuit en silence. Il est armé d'un entonnoir rempli d'eau, et sans vous regarder, sans paraître vous

haïr, il s'attache à vos pas, il s'attache à vos pieds surtout et il les arrose d'une onde perfide en formant des cercles bizarres; parfois il s'anime, et ses circonvolutions venant à s'élever, il arrose les pans de votre habit, monsieur, et les falbalas de votre robe, madame; parfois il s'arrête aussi, et sur ce sol inégal, des lacs imprévus se forment et répandent autour de vous une agréable fraîcheur. La délicieuse harmonie qui vous accueillit à votre arrivée ne vous a pas abandonné un seul instant; elle vous reconduit avec les mêmes concerts : le piano imitant la harpe, la harpe imitant la guitare, la guitare imitant le tambourin, la flûte imitant le hautbois, le hautbois imitant la flûte, et tous imitant la musette!... Telles sont à peu près les impressions que nous avons éprouvées lundi dernier au palais de l'Industrie. De plus, ce jour-là il y avait foule : c'était un jour réservé. Défiez-vous des billets de faveur dans ce siècle d'égalité! Chacun en veut, chacun y a droit. En effet, qu'est-ce que l'égalité? c'est la faveur universelle. Trente-quatre millions d'êtres privilégiés, ce n'est pas trop, mais c'est beaucoup. Dorénavant, nous irons là les jours où tout le monde peut y entrer; ces jours-là il n'y a personne; alors nous admirerons à notre aise ces merveilles nationales dont nous rions un peu aujourd'hui, mais dont nous sentons déjà que nous serons très-fier demain.

Cette semaine, on ne nous accusera point de paresse : depuis huit jours nous courons la ville comme un nouvel arrivé de Senlis ou de Philadelphie. Samedi nous étions au bal; c'était le soir, on dansait à l'ambassade d'Autriche.

Dimanche nous avons dû aller aux courses de Versailles. Quand les fêtes ont lieu un peu loin, nous nous bornons au projet d'y assister : c'est déjà assez fatigant.

Lundi matin, visite au palais de l'Industrie.

Et mardi nous étions de noce; nous assistions au pompeux mariage de mademoiselle de Ségur avec M. le duc de Lesparre. Oh! la superbe noce! que tout ce personnel était bien choisi! La mariée était belle, le marié était beau; sa mère était belle, son père était beau; ses sœurs étaient belles, son frère était beau; ses cousines étaient belles, ses oncles étaient beaux! Il est impossible d'avoir des parents plus *avantageux*. De beaux

oncles! voilà qui est rare! Ordinairement les noces pèchent par les oncles; mais à ce mariage-là il y a eu des effets d'oncles merveilleux. Il y a eu aussi un effet de soleil magnifique. Cette splendide église de la Madeleine était éblouissante; le soleil l'inondait de ses rayons d'or qui faisaient pâlir les orgueilleuses dorures des lambris. La nef était remplie des amis des mariés; assemblée brillante où toute l'Europe célèbre était représentée. Et qu'ils étaient heureux ces jeunes époux! La jeune fille n'a pas vingt ans et voilà déjà six ans qu'on l'aime. On a beau dire, rien n'est plus doux qu'un mariage d'inclination; ces unions-là sont les seules qui restent sympathiques. — On ne s'aime pas toujours! s'écrient les sages. — Non, mais on se plaît toujours. Et si l'accord des passions est quelquefois passager, l'harmonie des goûts et des idées est éternelle.

Enfin, ce soir nous nous rendons à une solennité littéraire que nous vous raconterons samedi.

LETTRE DOUZIÈME.

Exposition de fleurs et de fruits. — Orangerie du palais du Luxembourg. — Nouvelle espèce de provinciaux. — Leurs dédains pour les merveilles parisiennes. — Une soirée littéraire.

15 juin 1844.

Ah! ceci n'est pas un cauchemar, c'est un beau rêve réalisé, c'est un échantillon de l'Éden, un aperçu des célestes parterres!... O niaiserie impardonnable! est-ce qu'il y a des parterres dans le ciel? Disons plutôt : Ce sont les serres du paradis.... O démence non moins impardonnable! est-ce qu'il peut y avoir une culture factice dans les jardins de Dieu? Décidément, on ne peut peindre le monde idéal avec des mots humains. Contentons-nous de déclarer qu'en ce moment l'orangerie du Luxembourg est un séjour de délices où toutes les fleurs viennent lutter d'éclat, où tous les parfums viennent se disputer l'honneur de vous enivrer; et qu'il est mille fois agréable d'être juge dans un concours de fruits, dans un combat de parfums, dans un carrousel de fleurs. C'est déjà bien assez prétentieux comme ça.

D'abord l'ananas triomphe; c'est un parfum impérieux et sonore qui impose silence à tous les autres. Eh bien, voilà encore que nous disons une sottise : un parfum *sonore* qui *impose silence*, c'est absurde; autant vaudrait dire un parfum éclatant qui éteint tous les autres.... Mais il n'y a donc pas de mots pour définir les parfums? Soit, on se passera des mots. L'orgueilleux ananas triomphe; il se fait reconnaître le premier; mais bientôt une senteur divine, d'une douceur toute-puissante, vient pénétrer vos sens, éveiller vos souvenirs, elle s'empare de vos esprits en formant autour de vous une atmosphère embaumée dans laquelle elle vous retient prisonnier; vous lui appartenez pendant quelques moments; elle vous absorbe, elle empêche tous les parfums rivaux de s'élancer jusqu'à vous; elle vous parle de l'Italie, de Sorrente, de Naples, de Malte; elle vous rappelle la brûlante Ibérie et tous les rivages bien-aimés où règne l'oranger aux fruits d'or. L'oranger, arbre béni entre tous les arbres, emblème sacré de la perfection; arbre de la science, mais de la science du bien, il reçut en partage tous les dons : bois précieux, feuillage salutaire, fleur de neige enivrante et pudique, fruit d'or exquis et bienfaisant; verdure constante, floraison précoce, durée éternelle. Est-il un arbre plus parfait? Quel beau destin que celui d'un oranger! Si nous croyions à la métempsycose, nous ferions toutes sortes de démarches pour être métamorphosé en oranger; nous avons une espèce de culte mêlé d'un peu d'envie pour cet arbre privilégié; nous le révérons comme un arbre de bénédiction, et nous nous défions malgré nous des pays où cette tige noble, droite et fière ne veut pas croître, où cette fleur chaste et bienveillante refuse de s'épanouir, où ce fruit superbe et généreux ne peut mûrir jamais. Ces pays-là ont commis quelque faute mystérieusement expiée. Dieu ne les a pas privés d'orangers sans motif.

Et le jaloux parfum vous enivre, et pendant longtemps vous ne comprenez que lui. Tout à coup une odeur sauvage vous ranime, un parfum joyeux et franc vous transporte en idée sur la lisière des bois. Et vous voilà revenu aux beaux jours de votre enfance, alors que vous alliez avec votre nourrice et vos petites sœurs cueillir des fraises pour le déjeuner de votre

mère. Les bonnes fraises! comme vous les cherchiez avec ardeur! Vous en trouviez six, vous en mangiez cinq et vous en mettiez une dans le panier. Alors on vous disait : « Celle-ci n'est pas mûre! » vous la repreniez bien vite et vous la mangiez encore, et l'on s'écriait : « Ne mange pas celle-là! » et l'on vous en donnait une belle pour vous dédommager : c'était tout profit. N'est-ce pas que la fraise est l'emblème de la rieuse enfance? C'est un fruit vermeil qui semble destiné à sa bouche vermeille; il croît si près de terre que le plus petit enfant est forcé de se courber pour le prendre, et il est si délicat qu'une petite main sans force semble avoir seule le droit de le cueillir. Vous passez rapidement devant ce groupe de fraisiers et vous éprouvez le supplice de Tantale dans toute son horreur. Il faut avoir atteint un degré de civilisation extrême pour obtenir de soi une admiration simplement contemplative à l'aspect de ces fraises si belles, et qui semblent vous engager à juger par vous-même de leur amélioration. Passez vite et ne vous arrêtez que devant ce magnifique jasmin des Açores. Quel parfum! Il vous transporte, hélas! dans un monde que vous ignorez, que vous ne connaissez que par les récits des voyageurs. Ce parfum enivrant ne vous rappelle que des lectures; ce n'est pas assez; un parfum n'est rien s'il ne se complète par un souvenir.

Maintenant, pénétrez dans l'empire des roses; il y en a là de toutes les familles, de toutes les couleurs, de toutes les formes. — Voici une belle fleur de magnolia. — Ce n'est pas une fleur de magnolia, c'est une rose; elle est monstrueusement belle. — Voici une charmante renoncule. — Ce n'est pas une renoncule, c'est une rose. On compte, à cette seule exposition, trois cent quatre-vingt-sept espèces de roses; il y aurait de quoi dégoûter des roses à jamais! Eh bien, pas du tout; plus on en voit, plus on veut en voir encore; et cependant, si on vous présentait trois cent quatre-vingt-sept espèces d'œillets d'Inde, par exemple, vous vous fâcheriez, vous diriez que c'est une mauvaise plaisanterie. Pourquoi cette injustice? pourquoi la nature a-t-elle des fleurs favorites et des fleurs maudites? Est-ce que, par hasard, l'égalité n'est pas dans la nature? Nous commençons à le craindre.

Que cette collection de géraniums est superbe! Quelle variété dans ces couleurs! quelle harmonie dans cette variété!

Que cette pyramide d'iris est élégante! comme ces frais calices d'or et d'hyacinthe s'élèvent fièrement en laissant tomber autour d'eux, comme un large manteau de verdure, leur beau feuillage éploré!

Que ces montagnes de palmiers sont imposantes! comme elles protégent avec orgueil ces bataillons d'ananas rangés à leurs pieds, semblables à des bataillons de grenadiers sous les armes!

— Regardez dans ces corbeilles ces grosses poires. — Des poires... encore?

— Voyez ce superbe raisin! — Du raisin... déjà?

— Quelle est cette plante? — Thé indigène. — Connaissez-vous ce thé-là? — Il me semble en avoir déjà pris malgré moi. — Chez madame *** ? — Silence.

— Quel est ce pot de confitures verdâtres? — Lisez : Confitures d'oseille ; c'est une nouvelle invention. — Oh! que cela doit être mauvais, des confitures d'oseille! je n'en goûterai jamais, j'en fais le serment solennel et l'on doit tenir de pareils serments.

— Ah! ceci est une fougère? — Oui, mais on l'appelle aujourd'hui *adiantum tenerum*. — Ce nom-là va déranger l'air célèbre ; comment pourra-t-on chanter maintenant : *Que ne suis-je... ?*

Mais j'aperçois un œillet de poëte : vous m'accorderez au moins que cette fleur est un œillet de poëte. — Il n'y a plus d'œillets de poëte ; on appelle ces fleurs-là maintenant *deantus barbatus*. Les poëtes n'ont plus de fleurs. — Tant mieux, ils en avaient choisi une fort laide, qui ne faisait guère honneur à leur goût ; peut-être seront-ils plus heureux dans leur choix nouveau.

— Les beaux papillons! — Eh! ce sont des pensées, les grandes pensées de Ragonnot.

— Oh! le vilain animal! — Où voyez-vous un animal? — Là, un gros hérisson! — C'est une plante grasse ; regardez, votre hérisson commence à fleurir. — Mais il est tard... nous sommes devant la porte, respirez encore cet air embaumé,

parfum inconnu, mélange de tous les parfums, harmonie odorante formée de tous les soupirs divins; et venez voir dans une des salles du Luxembourg les prodiges que les arts peuvent accomplir quand la charité les inspire. Là sont exposés les ouvrages offerts pour la loterie qui doit être tirée au profit de l'œuvre du Mont-Carmel. Il s'agit de relever cet hospice célèbre dans notre histoire guerrière. Le pieux édifice est déjà reconstruit à moitié, déjà il a pu donner asile à de glorieux pèlerins; mais de nombreux travaux restent encore à exécuter, et la France seule peut venir en aide aux pauvres religieux dans leur courageuse entreprise. Ce n'est pas en vain que les peuples malheureux s'adressent à elle; car, ainsi que le dit M. Adolphe Dumas dans une notice fort bien faite sur la réédification de l'hospice du Mont-Carmel : « Toutes les fois que » quelqu'un souffre dans le monde, il se tourne du côté de la » France. Rome avait des empires dans sa clientèle; nous, » nous avons les instincts des peuples. Ils disent tous : *Si la* » *France le savait!* comme on disait autrefois du roi. » Et ils ont raison de se tourner vers nous, ces peuples en détresse. On aura beau nous rendre industriels, matériels et constitutionnels, il y aura toujours parmi nous de grands artistes et de grands poëtes, qui sauront conserver dans leur langage sacré aux nobles dévouements leurs véritables noms; qui se transmettront d'âge en âge, comme des traditions saintes, le respect pour les croyances enthousiastes que les philosophes appellent déjà préjugés; la sympathie pour les héroïques sacrifices que les égoïstes ont toujours appelée démence.

Il est arrivé depuis quelques jours une nouvelle espèce de provinciaux. Ceux-là sont d'une audace prodigieuse, ils ont un aplomb effrayant; ils n'ont rien vu et ils connaissent tout; les récits de leurs devanciers leur ont tout appris. Ils viennent à Paris pour la première fois, ils sont déjà blasés sur les beautés de Paris; à force d'avoir écouté les louanges enthousiastes et même exagérées que leurs amis et leurs parents prodiguent à la capitale, ils l'ont prise en grippe et viennent la visiter en nourrissant contre elle toutes sortes de préventions ridicules nées probablement de quelques exaltations ridicules. Ils nous traitent fort cavalièrement; leur langage est une ironie

continuelle; c'est aussi un argot inintelligible. « Ah! dit l'un, voici le boulevard de mon oncle... c'est-à-dire le boulevard où mon oncle venait se promener tous les soirs quand il était à Paris le mois dernier. — J'irai ce soir, dit un autre, voir danser la nymphe du receveur.... c'est-à-dire mademoiselle Grisi, que le receveur particulier de leur ville a beaucoup admirée pendant son séjour à Paris et dont il parle sans cesse depuis son retour. — Moi, j'irai voir ce soir les délices de Bouginot... c'est-à-dire *Hyacinthe*, du théâtre des Variétés. Bouginot est l'admirateur passionné d'Hyacinthe, il l'imite avec un rare bonheur. — Tiens, voici les amours de Tupinières!... un singe empaillé qu'on voit chez un naturaliste du boulevard Poissonnière. » — Cette façon de connaître Paris par tradition leur donne beaucoup d'avantage; ils parlent tout haut, ils affectent une assurance exagérée; leur but est de narguer les gens qui ne sont pas là : « Un tel nous a dit qu'en arrivant à Paris il était tout troublé, tout étourdi; moi, je lui dirai que je n'ai éprouvé aucun trouble, aucun éblouissement.... » Il ne faut pas, nous autres Parisiens, nous choquer de leurs étranges manières; cette arrogance n'est pas contre nous; ils agissent à Paris contre des gens qui sont loin de Paris; ils luttent contre d'anciens récits et leur préparent pour réponse des récits victorieusement contradictoires; ne nous fâchons donc pas de cette attitude malveillante, elle ne nous regarde pas. Dès sept heures du matin ils battent le pavé en habit noir et en gants blancs; à deux heures ils mangent des cerises, sans se gêner, au coin des rues, en lorgnant les Parisiens, qui semblent s'étonner de ces repas frugalement improvisés; ils taquinent la fruitière, non par légèreté de mœurs, mais par indépendance d'idées et pour montrer aux Parisiens qu'ils ne sont point intimidés par l'aspect de leur ville si merveilleuse; ils font et disent volontairement toutes sortes d'inconvenances : ils appellent cela conserver leur présence d'esprit. Soit; nous aimions mieux les autres.

Oh! qu'il est plaisant, cet affreux désastre arrivé dimanche au palais des Champs-Élysées, le toit enlevé, les salles inondées!... O vanité des vanités! ô naïveté des industries! L'homme, inventeur ingénieux, a tout inventé, hors un abri

pour ses inventions ingénieuses. Il expose en même temps ses chefs-d'œuvre aux regards curieux et aux quatre vents, et il se dit le roi des animaux! Les animaux, ses sujets, savent du moins se choisir un asile : le lion se couche dans un antre où il ne pleut pas, l'ours se trouve une tanière imperméable, le renard se creuse un terrier confortable; il y a enfin des animaux célèbres qui se construisent à eux-mêmes une solide demeure. Ah !... les chapeaux de castor qui sont à l'Exposition ont dû bien rire!

Et la soirée littéraire que nous allions oublier! Voici comment elle a eu lieu : on a réuni dans un salon une vingtaine de gens d'esprit, on les a fait jouer jusqu'à cinq heures du matin au lansquenet.... On appelle cela une soirée littéraire!

LETTRE TREIZIÈME.

Les salons de Paris : salons diplomatiques, salons politiques, salons poétiques, fantastiques. — Les clubs, leurs avantages. — Ils absorbent les ennuyeux. — Vivent les clubs! — Esprit de conversation. — Système de madame Campan. — La duchesse de Saint-Leu, son élève.

22 juin 1844.

Enfin, Paris a cessé d'être brillant; c'est heureux! Quelques départs, un deuil généralement porté, lui ont rendu cette douce mélancolie qui lui sied si bien à nos yeux. Quand il fait le superbe, nous l'admirons, mais nous ne l'aimons pas. Ses plaisirs bruyants sont peu dans nos goûts; les belles fêtes, pour nous, sont des devoirs plutôt que des récréations. Ce qui nous plaît, ce sont les réunions intimes; les grands salons ouverts pour tout le monde nous séduisent moins que les petits salons entr'ouverts pour quelques amis. Nous préférons à tout l'éclat des lustres la modeste lueur des lampes; il est bien difficile d'être tout à fait sans prétentions dans un salon pompeux, éblouissant de lumière, et cela nous ennuie d'avoir des prétentions; les jours que nous aimons sont ceux où l'on est rassemblés sans projet et où l'on cause sans façon. Si vous saviez comme nos hommes supérieurs sont aimables lorsqu'ils daignent causer ainsi, vous ne proclameriez plus que l'art de la

conversation est mort en France. Pour les gens de talent, être en négligé, c'est être en grande parure, le *sans façon* de l'esprit ressemble à ce que serait le laisser aller de l'avare qui oublierait de cacher ses trésors; et jamais à aucune époque la société française n'a possédé une collection plus complète et plus agréablement variée de conteurs intéressants et de causeurs spirituels. — Il n'y a plus de salons, dit-on : et alors on cite ce qu'était autrefois le salon de madame de Staël, ce qu'ont été depuis ceux de madame la duchesse de Duras, de madame de Montcalm, de madame la duchesse de Broglie, et l'on ajoute avec des airs d'élégie : — Aujourd'hui il n'y en a plus un seul!

— Voulez-vous savoir pourquoi il n'y en a plus un seul? c'est qu'il y en a vingt; l'influence s'est éparpillée, mais elle n'en est pas moins réelle, et c'est parce que l'on cause un peu partout que vous prétendez que l'on ne cause plus nulle part.

— Vous osez dire qu'il y a vingt salons influents à Paris où l'on sache causer? Nommez-les, je vous en défie!

— Les voilà, je cite au hasard. Le salon de madame Récamier, celui de madame de Lamartine, de madame Victor Hugo.

— Ah! mais ceux-là sont célèbres....

— Ce n'est pas une raison pour les oublier.

— D'ailleurs, cela n'en fait encore que trois.

— Je continue. Le salon de madame de Boigne, de madame de Castellane.

— Ceux-là sont des salons politiques....

— Eh bien, ce n'est pas non plus une raison pour qu'ils soient sans influence.... Je poursuis. Le salon de madame de Courbonne.

— Celui-là est un salon diplomatique.

— Eh! ce n'est pas non plus une raison pour qu'il soit sans importance.... Le salon de madame....

— Vous commencez à chercher les noms, qui deviennent rares.

— Au contraire, je n'ai que l'embarras du choix. Voici cinq salons que je voudrais pouvoir vous nommer chacun le premier : le salon de madame la duchesse de Maillé, de madame

de Chastenay, de madame la duchesse de Liancourt, de madame la duchesse de Rauzan, de madame la vicomtesse de Noailles; et puis dix autres que les gens d'esprit connaissent bien aussi : le salon de madame d'Aguesseau, celui de sa nièce, madame de la Grange; le salon de madame Philippe de Ségur; de sa sœur, madame Alexandre de Girardin; le salon de madame de Podenas, de madame d'Osmond, de madame de Nansouty, de madame de Rémusat, de madame de Virieu, de madame la comtesse Merlin, et enfin le salon de madame Dosne, qui était déjà le rendez-vous de nos artistes célèbres et des hommes éminents du parti libéral avant d'être l'asile ou l'arsenal peut-être de nos hommes politiques mécontents et désenchantés. Et remarquez bien que je ne cite point le salon des bas bleus accusés de littérature, que je ne parle pas des salons étrangers, et que je ne compte ni celui de madame la princesse de Lieven, ni celui de madame la princesse Belgiojoso, de madame Swetchine; que j'oublie aussi volontairement les salons *étranges,* où la conversation, très-accentuée, n'en est pas moins, c'est-à-dire n'en est que plus amusante.... Certes, quand je dis : Il y en a vingt, je n'exagère pas.

Et comment la conversation ne serait-elle pas facile et agréable avec tant de sujets divers pour exercer un même esprit, avec tant d'esprits différents pour traiter un même sujet ? — Mais, s'écrient les causeurs d'autrefois, les clubs ont tué la conversation ! — Les clubs !... au contraire, ils l'ont sauvée : elle revit depuis leur fondation. Ce qui l'avait *tuée,* c'était l'abondance des relations insignifiantes. L'habitude que l'on a prise depuis quelques années de prier trois cents personnes pour la moindre fête a multiplié les relations à tel point que, dans nos salons, les indifférents avaient chassé les amis. Les causeries intimes étaient sans cesse interrompues par des visites d'apparat. La vie parisienne se compose de six mois au plus; or trois cents personnes qui veulent être polies deux fois en six mois et qui viennent vous remercier successivement d'un bal et d'un concert, cela fait en moyenne deux ennuyeux par soirée. Il y avait là de quoi disperser tous vos habitués amusants; car il suffit de l'apparition d'un visage inconnu pour glacer à l'instant même la conversation la plus animée. Et puis

il faut le dire aussi, il y a dans le monde des personnes qui sont douées de cette fatale propriété d'arrêter subitement la circulation des idées, comme le poison arrête la circulation du sang; les uns possèdent cette propriété de nature, continuellement et sans alternatives; d'autres ne la possèdent que par circonstance; une contrariété mal dissimulée, une préoccupation trop puissante les fait passer à l'état de poison malgré eux; et les voilà par accident jetant la froideur et le trouble dans un salon où la veille ils avaient jeté la vie et la gaieté. Eh bien, tous ces esprits pesants, ces oisifs d'idées, qui encombraient la conversation, les clubs les ont absorbés; ils ont donné asile aux ennuyeux de tout le monde, aux ennuyeux et aux ennuyés! Ce sont des temples hospitaliers ouverts aux infirmes, aux affligés de toutes les sociétés dont ils attristaient la vue; les clubs sont les hospices des importuns, ils accueillent tous ceux qu'on repousse, ils appellent tous ceux qu'on fuit :

Les maris de mauvaise humeur;

Les joueurs de mauvaise compagnie;

Les pères ronfleurs;

Les oncles *rumineurs;*

Les tuteurs sermonneurs;

Les gens qui n'entendent pas bien;

Ceux qui parlent mal;

Ceux qui ne comprennent rien;

Les ultra-étrangers dont l'élocution est par trop laborieuse. On peut causer très-agréablement avec un Allemand qui vous dit : *Ponchour;* mais avec un entêté qui, après trois ans d'habitude parisienne, persiste à vous dire : *Pinchir,* il est impossible de jamais s'entendre. Vite un club pour ces étrangers-là!...

Tous les hommes qui ont un mécompte à dissimuler;

Ceux qui ont appris le matin une mauvaise nouvelle;

Ceux qui ont fait dans la journée une fâcheuse découverte;

Ceux qui viennent de rencontrer un créancier;

Ceux qui viennent de manquer une héritière;

Ceux qui commencent à soupçonner un tiers dans leurs amours;

Ceux qui pressentent un invalide dans leurs écuries;

Les gens qui ont trop bien dîné la veille ;

Ceux qui ont mal dormi cette nuit ;

Les rhumes naissants ;

Les névralgies obstinées; enfin tous les ennuis, toutes les souffrances, les humiliations, les inquiétudes, les infirmités qui rendent maussades ceux-là quelquefois, ceux-ci toujours. Ces petites misères de la vie mondaine vont se réfugier dans cet asile indulgent ; leurs plaintes étouffées se perdent dans un concert de propos insignifiants. On oublie assez vite ses chagrins auprès de gens qui les ignorent, et qui n'y prendraient aucune part s'ils venaient à les connaître. Autrefois, cette mauvaise humeur s'exhalait en famille, et l'on doublait ses ennuis en les faisant partager ; on les prolongeait aussi, malgré soi : quand on voyait une femme, une sœur, une mère s'inquiéter de vos tourments, on leur trouvait plus d'importance ; on n'osait pas s'en distraire tout de suite de peur de paraître léger; maintenant, quand on est maussade, malade, insupportable, on va au club.... Vivent les clubs! Les clubs ne sont pas seulement l'asile des hommes mal disposés, ils servent aussi de repaire aux jeunes gens mal élevés. Les hommes très-faibles ont ce que nous appellerons le préjugé de la grossièreté ; c'est un préjugé qu'il faut sinon respecter, du moins subir avec intelligence. Tous les hommes imaginent que la brutalité, c'est la force, et ils regardent comme un devoir de jurer plusieurs fois dans la journée pour se prouver à eux-mêmes leur énergie. Le juron est le rugissement de ces gentils perroquets qui s'intitulent *lions*. Avouez alors qu'il est bon que ces êtres volontairement féroces aient un antre bien clos et bien chauffé, où ils puissent, à toute heure du jour, aller rugir, rugir comme Vert-Vert, avec confiance et sans contrainte. Ils sortent de là plus calmes ; ils ont fait preuve d'énergie, ils savent qu'ils peuvent être violents et grossiers quand ils veulent : ils pourront donc se permettre d'être doux et polis quand on voudra. Mais, dites-vous, ils ne sortent jamais de leurs maudits clubs. — Tant mieux ! Nous avons quelquefois entendu certains coryphées d'un certain club causer entre eux, et nous persistons à déclarer que l'institution des clubs ne saurait faire aucun tort, dans nos salons, à l'art de la conversation.

Les hommes d'esprit savent tirer des clubs de grands avantages : ils y vont passer quelques heures, recueillir les nouvelles du jour, se mettre au courant; et puis, ce bienheureux asile leur sert à tout cacher; il leur tient une réponse toujours prête, un mensonge toujours *attelé*. — Où allez-vous? — Au club. — D'où venez-vous? — Du club. — Qu'est-ce que vous avez fait hier soir? — Je suis resté au club. — Où dînerez-vous demain? — Je dînerai au club.... Ainsi, ces clubs dont on médit tant absorbent les ennuyeux, enchaînent les ennuyés et affranchissent les gens aimables!... Et vous vous plaignez des clubs, mesdames! Allons, vous n'êtes pas de bonne foi. Nous ne nous en plaignons pas, ils ont pris au monde ce que le monde leur avait donné, et rien de plus.

Le destin de la conversation dépend de trois choses : de la qualité des causeurs, de l'harmonie des esprits et de l'arrangement matériel du salon. Par l'arrangement matériel, nous entendons le dérangement complet de tous les meubles. Une conversation amusante ne peut jamais naître dans un salon où les meubles sont rangés symétriquement. Comment donc faisaient nos pères pour avoir de l'esprit autour de cette ennuyeuse table de marbre couverte d'un respectable cabaret de porcelaine qui ornait seul le grand salon de nos mères? — Nos pères, ils n'avaient pas d'esprit chez eux, dans les grands salons de leurs grands hôtels; ils n'en avaient que dans les petits salons de leurs petites maisons, où ils allaient s'amuser, dire mille folies et casser des assiettes en haine de ces maudites porcelaines qu'il leur fallait tant respecter, et qui leur ôtaient tout leur esprit. Il y a encore des salons meublés à l'ancienne mode, et où l'on s'ennuie avec une très-grande dignité. L'ordre symétrique des siéges fait que les femmes y sont assises ensemble; les hommes, n'osant déplacer les chaises collées au mur, restent debout et discutent entre eux; ils ne font point partie de la société, car on discute debout, mais on ne cause qu'assis. On croirait que cette séparation vient de ce que ces hommes et ces femmes ne se connaissent pas; de ce que les uns sont trop sérieux, les autres trop frivoles, ou bien de ce qu'ils n'ont rien à se dire... Pas du tout, cela vient de ce que les fauteuils et les chaises sont mal rangés, ou plutôt de ce qu'ils sont trop bien rangés.

La disposition d'un salon est comme celle d'un jardin anglais, ce désordre apparent n'est pas un effet du hasard, c'est au contraire le suprême de l'art, c'est le résultat des combinaisons les plus heureuses : il y a des massifs de chaises et de canapés, comme il y a des massifs d'arbres et d'arbustes; ne faites point de votre salon un parterre, mais un jardin anglais. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée sont mortellement ennuyeuses; tant que les meubles sont en ordre, les conversations sont languissantes et froides; ce n'est que vers la fin de la soirée, lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a malgré lui cédé aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeries s'établissent et que l'on commence à s'amuser... et au moment où l'on commence à s'amuser, on s'en va! Savez-vous alors ce qu'il faut faire? il faut étudier le désordre de votre salon. Ce désordre intelligent doit être pour vous un enseignement : regardez tous ces siéges encore placés de la manière qui a été la plus commode pour la conversation; il semble même qu'ils soient restés là pour causer entre eux. Prenez garde, ne les déplacez pas, respectez leur disposition ingénieuse, et que le désordre de ce soir devienne votre arrangement de tous les jours. Croyez-nous, et la prochaine fois que vous aurez du monde chez vous, vous verrez qu'on s'y amusera trois heures plus tôt. C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Les bons causeurs ont horreur de l'oisiveté. Les hommes d'esprit ne savent rien dire en tenant leur chapeau à la main d'un air cérémonieux; ils ne savent pas manier ce chapeau en parlant, ce que les gens naïfs savent si bien faire; ils ne savent pas le tourner et le retourner avec un aimable embarras, comme les paysans, ni le brosser avec un zèle éperdu comme les écoliers; il leur faut des objets de prix pour leur servir de contenance, des flacons anglais, des cassolettes turques, des bonbonnières de Saxe, des chaînes d'or, des dés d'or, des ciseaux d'or.... Oh! voilà ce qu'ils préfèrent à toute chose, des ciseaux, un canif, un couteau!... Avec ces armes ils sont bien dangereux, ils ont tout leur esprit. L'homme d'État le plus occupé, le politique le plus affairé, passera chez vous de longues heures à causer, à rire, à deviser de la manière la plus charmante, si

vous avez eu l'adresse de placer sur une table, auprès de lui, un couteau, un canif ou une paire de ciseaux; rien ne l'inspire autant. Aphorisme sous forme de calembour : Plus on sème de niaiseries dans un salon, moins il s'en glisse dans la conversation.

Il y a encore une chose qu'il ne faut pas oublier pour obtenir une conversation intéressante, c'est de ne pas du tout s'en occuper. Qu'ils sont ennuyeux, les gens qui se trouvent à eux-mêmes une conversation brillante et qui font valoir leur propre conversation; qui se disent tout bas : Je cause!... qui viennent causer, et qui regardent avec fureur ceux qui les interrompent et semblent leur dire : Fi! vous ne savez pas causer. Toute préméditation empêche la conversation d'être agréable. On va se voir; on parle de la pluie et du beau temps; chacun dit sans prétention ce qui lui passe par la tête; les uns sont graves, les autres sont extravagants; ceux-là sont vieux, ceux-ci sont jeunes; quelques-uns sont profonds, plusieurs sont naïfs; madame fait une question maligne, monsieur fait une réponse mordante; un enthousiaste fait un récit chaleureux, un frondeur fait une critique sévère; un commérage interrompt la discussion, une épigramme la réveille, un éloge passionné la renflamme... une folle plaisanterie la termine et met tout le monde d'accord. L'heure passe, on se sépare; chacun est content, chacun a jeté son mot, un mot heureux qu'il ne se croyait pas destiné à dire. Les idées ont circulé; on a appris une anecdote qu'on ignorait, une particularité intéressante; on rit encore de la bouffonne idée d'un tel, de la naïveté charmante de cette jeune femme, de l'entêtement spirituel de ce vieux savant, et il se trouve que, sans préméditation et sans projet de causerie, on a causé.

Nous n'aimons pas non plus ces maîtresses de maison doublement officieuses qui font, le matin, le menu de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves et qui nous a toujours paru peu divertissant : elle prétendait qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages, littérature; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions

nouvelles; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques. — Et si l'on est deux? — Chacun parle de soi; le tête-à-tête appartient à l'égoïsme.

Cet étrange système de madame Campan nous a été révélé par madame la duchesse de Saint-Leu, son illustre élève; elle-même nous a fait l'honneur de nous l'expliquer, et bien souvent nous en avons ri ensemble. Lorsqu'il survenait quelques hôtes inattendus au château d'Arenberg : « Tous mes plans sont dérangés, disait-elle; je comptais parler philosophie, voilà maintenant qu'il va falloir parler littérature et voyages.... » Cela voulait dire : Nous serons dix à table. — Hélas! aujourd'hui cette plaisanterie douce et fine n'est plus qu'un triste souvenir.

Tous ces préparatifs sont heureusement fort inutiles pour les gens qui savent causer; ils ont une si grande confiance dans leur intelligence, qu'ils n'ont jamais besoin de l'*entraîner* par des exercices préalables. Voilà pourquoi nous aimons tant les gens supérieurs; c'est que, comme ils ont beaucoup d'esprit, ils ne sont jamais obligés d'en faire.

Mais en vous apprenant comme on cause, nous oublions de vous raconter ce qu'on dit.... Eh mais! on se dit adieu, et l'on se hâte de quitter Paris, que la chaleur rend depuis trois jours inhabitable.

LETTRE QUATORZIÈME.

Paris métamorphosé en petite ville d'Allemagne. — Un ménage de sauvages à l'Opéra. — Leurs impressions. — Les salons déserts. — Fêtes et spectacle au château de Dangu.

20 septembre 1844.

Nous revoyons Paris après quelques mois d'absence, et nous ne le reconnaissons plus. Figurez-vous une petite ville d'Allemagne calme et digne, peuplée de bonnes gens raisonnables et désœuvrés. Point d'agitation, point de bruit; plus de petits hommes affairés, au teint verdâtre, aux mains rouges, marchant vite et parlant tout seuls; plus de grandes femmes maigres à l'air farouche, au regard envieux, qui semblent reconnaître

dans chaque personne qui passe leur ennemie ou leur victime; rien qui sente la vie active et le travail inquiet; mais de bons gros promeneurs au teint vermeil, au sourire naïf, marchant en silence, de ce pas vague et nonchalant qui veut dire : Je sors pour mon plaisir, personne ne m'attend, et je ne vais nulle part; — de belles femmes très-parées qui ne s'occupent point de leur parure, qui ne tiennent nullement à la faire valoir; elles regardent autour d'elles les maisons, les arbres, les voitures, avec une patiente curiosité. On voit bien vite que ce sont des étrangères. Une Française, quand elle est en grande parure, s'inquiète peu de ce qui se fait autour d'elle; elle regarde si on la regarde... et voilà tout. Puis un mot italien, une exclamation espagnole, un *yes* ou un *ia* viennent vous apprendre à quel royaume de l'Europe appartiennent ces beautés inconnues, — ce que vous aviez déjà à peu près deviné, car la tournure et la démarche ont autant d'accent que la parole. Tels sont les nouveaux habitants de Paris : des voyageurs indépendants qui voyagent pour s'amuser, que rien ne presse dans leurs courses, et qui attendent pour visiter une ville célèbre le moment favorable, celui où ses habitants l'ont abandonnée, comme pour visiter un château fameux on attend le jour où ses propriétaires sont absents.

Si par hasard vous rencontrez une élégante Parisienne, elle se traîne pâle et languissante; elle est malade, elle relève de couche ou elle est près d'accoucher; si, par un hasard plus extraordinaire encore, ces Parisiennes sont en bonne santé, elles sont en grand deuil et elles sont tristes; chose étrange, qui vous étonne; quand vous avez quitté Paris, il y a trois mois, toutes nos merveilleuses étaient en grand deuil aussi, mais elles étaient d'une gaieté folle; on les voyait passer dans leur calèche, vêtues de noir et riant aux éclats. Alors vous demandiez quel était ce deuil si joyeusement et si rigoureusement porté.... On vous répondait : C'est un deuil de convenance. Maintenant le deuil et la tristesse vous paraissent un mélange bizarre, et vous avez un peu de peine à vous y accoutumer. Quant à nos Parisiens élégants, si l'un d'eux vous apparaît dans la foule de ces paisibles étrangers, vous allez aussitôt vers lui avec inquiétude; il fait de vaines tentatives

pour arriver jusqu'à vous, il ne marche plus en sautillant et en fredonnant quelque polka nouvelle, il s'avance en boitant et en gémissant : il est tombé dans un fossé à G..., le jour de l'ouverture des chasses, ou bien il arrive de Naples, où il a été mordu par un scorpion (historique); il se hâte de vous raconter ses aventures pour vous expliquer sa présence à Paris, tant il est honteux de s'y montrer dans cette saison. En effet, il n'y a plus à Paris que des victimes. Comprenez-vous cette métamorphose que subit fatalement cette turbulente cité, privée en un seul jour de tous ses tapageurs, de ses députés, de ses avocats, de ses journalistes, de ses bas bleus et de ses coquettes; ce théâtre immense qui perd à la fois son orchestre, ses acteurs et ses actrices; cette patrie des vanités que tous les vaniteux ont délaissée! vous imaginez-vous enfin Paris, Paris habité sans prétentions, par des gens sans intentions, qui ne pensent ni à vous éblouir, ni à vous étourdir, ni à vous humilier, ni à vous attraper! C'est quelque chose de merveilleux et d'inconcevable qui a tout le charme de la simplicité dans la grandeur, de la bonhomie dans la supériorité. Ses boulevards, ses rues, n'ont plus la fièvre, on y circule librement; on n'y court plus, on y marche; les Parisiens d'automne sont modestes; ce sont de jeunes commis dont les appointements jaloux défendent les plaisirs champêtres; ce sont de vieux caissiers, éternels captifs de la grande ville, qui ont oublié tous les aspects de la nature, les ruisseaux, les prés, les vallons, et qui ne connaissent plus par son nom qu'une seule plante, leur tabac; ce sont de vieilles rentières courbées sous le poids des ans et d'une énorme capote gros bleu, juste assez riches encore pour payer et nourrir la vieille servante qui les aide à se traîner vers le banc hospitalier où elles vont chaque jour se chauffer au soleil; ce sont de jeunes veuves, de courageuses orphelines, se faisant un noble moyen d'existence de leur éducation brillante, qui reviennent de dire adieu à leur dernière élève et de lui donner sa dernière leçon, et qui n'osent jouir qu'avec tristesse d'une oisiveté ruineuse. Elles s'arrêtent au marché aux fleurs; elles choisissent un bouquet de violettes, une botte d'héliotrope, un pot de marguerites! C'est beaucoup, mais nous sommes aux jours des vacances et il faut bien faire une folie.

Dans les boutiques, les marchandes *font salon*, et c'est les déranger impoliment que de venir y acheter quelque chose. Elles-mêmes vous regardent avec des yeux étonnés et semblent vous reprocher votre indiscrétion. Ne vous hasardez pas, mesdames, à demander le moindre ruban, dans cette saison de transition élégante, vous seriez à jamais déconsidérées. — Des rubans de taffetas?... — Nous n'en avons plus. — Des rubans de satin?... — Nous en attendons. — Il ne reste dans les cartons des magasins célèbres que de grosses *chenilles* rouges, vertes ou orange, pour orner les bonnets confiants des étrangères naïves; que des *comètes pékinées* et des *faveurs* satinées pour répondre au hasard, par force *chicorées* et force *choux*, à des fantaisies plus ou moins clairement baragouinées!

L'aspect des théâtres est assez mélancolique; c'est le temps des essais timides. Chaque soir, au Théâtre-Français, de jeunes débutants inconnus viennent jouer, devant de vieux acteurs retirés, d'anciennes pièces oubliées. L'Opéra, un peu désert, était l'autre soir égayé par deux sauvages. Un homme et une femme de nous ne savons quelle tribu se *faisaient remarquer* dans une loge des premières. Ces spectateurs au teint de bronze, aux lèvres pendantes, au nez coquettement paré d'anneaux d'or, paraissaient s'amuser extrêmement du jeu des acteurs, dont ils répétaient tous les gestes avec une exactitude effrayante; le parterre entier s'est retourné pour les contempler, et bientôt les acteurs n'ont plus joué que pour eux, et c'était plaisir que de voir les scènes de l'opéra se refléter dans ce miroir étrange. On savait que Duprez allait risquer un *la* quand le sauvage ouvrait une bouche immense; on savait que madame Stolz préparait un désespoir sublime quand la sauvagesse se prosternait avec des contorsions épouvantables; on n'avait plus besoin de regarder le théâtre : c'était très-commode et très-amusant.

Nous ne vous parlons pas des salons, ils sont fermés; à peine une ou deux convalescentes réunissent-elles chez elles quelques amis. Et quelle simplicité dans ces visites familières! Une modeste capote, une robe montante, voilà l'uniforme; une coiffure en cheveux fait époque, une robe à manches courtes fait scandale : il faut tout de suite l'expliquer, la justifier par

une circonstance extraordinaire. — Eh! ma chère, pourquoi cette parure? — J'ai dîné chez l'ambassadrice d'Angleterre. — A la bonne heure, je ne vous aurais point pardonné ces effets-là pour moi. — A dire vrai, ces effets-là ne sont pas sans danger à cette époque : une femme bien mise effarouche les autres femmes qui viennent vous voir en robe du matin, en voisines, à pied, sans façon, et s'enfuient à l'apparition d'une toilette prétentieuse. Or, comme les visiteurs sont rares, on tient à les attirer. On se compte; le moindre départ fait un grand vide; mais aussi le moindre retour est un événement. Les nouveaux arrivés sont toujours si aimables, ils rapportent tant d'excellentes histoires, des commérages si frais, de bonnes petites calomnies si friandes! ils jettent cela en passant, en revenant de D... et allant à P.... Ils ne restent à Paris que quelques heures, juste le temps qu'il faut pour semer une jolie anecdote scandaleuse, un joyeux mensonge abominable, une douce méchanceté ingénument mortelle; et ceux qui demeurent à Paris la colportent de quartier en quartier, de foyer en foyer, et ceux qui fuient Paris l'emportent de château en château, de bateau en bateau; et quand les héros et les héroïnes de ces poëmes d'été improvisés par des trouvères anonymes reviennent avec la froide saison à Paris, ils sont tout étonnés d'apprendre leurs aventures étranges. Madame T... découvre qu'elle a aimé passionnément M. X... qu'elle n'a jamais vu; mademoiselle de Z... apprend qu'elle a épousé un Anglais à Bagnères, puis un Allemand à Bade, qu'elle est lady là-bas, qu'elle est baronne ici. M. de R... est non moins surpris lorsqu'on lui révèle qu'il voyage depuis trois mois en bonne fortune avec un affreux bas bleu qu'il déteste. Chacun se récrie, se révolte, s'indigne.... « C'est bien fait, leur dit-on, cela vous apprendra à faire les élégants, à aller aux eaux, aux bains de mer, comme les gens à la mode; il fallait rester à Paris comme nous autres bourgeois, on n'aurait point parlé de vous. » — Ah! vous croyez que dans ce pays de l'élégance on est élégant impunément!... Erreur, grave erreur! En France, on vous pardonnera plutôt d'avoir du génie que de l'élégance. C'est pourquoi les voyages d'agrément font tant d'envieux; on a vu d'anciens amis se brouiller pour un voyage

d'un mois; on parle toujours d'un voyage de plaisir avec une sorte d'amertume : « Les Geslin vont en Suisse, dites-vous. — Ils sont donc bien riches? reprend aussitôt une voix aigre. — Madame Fournier va aux bains de Dieppe avec sa fille. — La petite en a bon besoin, dit une voix malveillante, elle jaunit bien!... » C'est ainsi que nos meilleurs amis accueillent nos plus aimables projets. Il faut croire que ce n'est pas aussi amusant de s'ennuyer que le prétendent les puritains et les puritaines, qui professent une majestueuse morosité. Si l'ennui avait pour eux tant de charmes, ils seraient moins jaloux des gens qui s'amusent. Leur envie est un aveu; qu'ils s'en défient et qu'ils la cachent, pour qu'on puisse au moins écouter sans sourire leurs pompeux discours sur la glorification de l'ennui.

Pour nous, qui aimons sincèrement le calme de la retraite, nous ne déconsidérons point ses douceurs en enviant les brillants plaisirs des voyages à la mode. Nous cherchons le repos et le silence, mais nous comprenons à merveille que l'on cherche le mouvement et le bruit. Nous ne nous fâchons nullement quand on nous raconte de belles fêtes; on nous parlait hier d'un grand opéra représenté au château de Dangu ayant pour titre : *Catherine de Clèves,* œuvre composée exprès pour cette solennité par un artiste déjà célèbre, M. Véra, et chantée par des amateurs *distingués*. On vantait la magnificence de cette représentation, ce beau château tout peuplé de dandys et de jolies femmes; on s'étonnait de ce luxe merveilleux : tous les jours cent personnes à table; on s'inquiétait de ce train royal, on ajoutait que ces splendeurs n'étaient pas en harmonie avec notre époque.... Raison de plus pour les encourager, disions-nous. Le grand mal que des gens riches soient magnifiques et qu'il y ait encore, dans notre France bourgeoise et marchande, un château où l'élégance et les arts trouvent un dernier asile!

LETTRE QUINZIÈME.

Se promener pour se promener, ce n'est pas faire de l'exercice. — Ce sont les idées qui font vivre. — Retour des Parisiens à Paris ; ils sont devenus provinciaux. — Ah ! si Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour allumer un cigare !...

12 octobre 1844.

Oh ! comme on nous les a gâtés, détériorés, nos pauvres Parisiens !... Quel changement !... Regardez-les, écoutez-les, sont-ce bien là les gens qui nous ont quittés il y a trois mois ? Que leur est-il donc arrivé ? sous quel soleil ont-ils vécu ?... quelle atmosphère ont-ils respirée ? quel régime ont-ils suivi ? Pourquoi sont-ils si ennuyés, et pourquoi sont-ils tous malades ? Ah ! c'est que le bon air de la campagne ne vaut rien pour les Parisiens de pur sang, c'est que la bonne vie de château est très-mauvaise pour l'habitant des grandes villes. Bien vivre, ce n'est pas vivre ; pour le Parisien, faire de l'exercice, ce n'est pas marcher ; c'est chercher, c'est poursuivre une idée à travers mille idées, un objet parmi cent objets, c'est comprendre une chose vague, démêler une intrigue obscure, démasquer une vérité costumée, surprendre un secret, découvrir un projet, trouver le côté faible d'un concurrent qu'on redoute, dénicher la nouvelle adresse d'un débiteur qui se cache, partir à propos, arriver à temps, revenir à l'heure, et pour tout cela, faire vingt démarches, dix courses le matin, dix visites le soir, faire des combinaisons, des suppositions, des conjectures ; c'est agir enfin, mais agir par la pensée et toujours avec la pensée. A Paris, toutes les actions ont un but d'affaires, même les plaisirs.... Mais se promener pour se promener !... aller visiter un château pour avoir visité ce château, traîner dans un parc ou dans un jardin tout un jour, pour dîner le soir avec les mêmes convives avec qui l'on a déjeuné le matin ; n'avoir aucune affaire à décider, aucun ennui à éviter, aucun succès à combiner, ce n'est pas vivre !... car ce n'est point le mouvement, le tapage qui fait la vie ; c'est l'agitation. Une idée vivace qui fait circuler le sang avec rapidité est un exercice plus salutaire qu'une longue course sans projet, sans souci et sans espérance. L'homme inquiet qui a

fait trente pas dans sa cour pour aller au-devant d'un important message a fait plus d'exercice dans sa journée que l'homme indifférent qui a fait quatre lieues dans la campagne pour prendre l'air et pour gagner de l'appétit. Rien ne remplace la vie intellectuelle de Paris pour les esprits parisiens. Nous ne parlons point des penseurs, des artistes et des poëtes; d'abord, nous ne les comptons point parmi les Parisiens proprement dits; et puis les rêveurs n'agissent pas par les idées, ils fabriquent les idées qui font agir les autres, et cela leur suffit : nous parlons des Parisiens affairés, des spéculateurs, des ambitieux; ceux-là ne peuvent bien vivre qu'à Paris. Un long séjour aux champs leur est fatal; là ils ne vont point, comme les hommes d'imagination, retremper leur âme dans la contemplation de la nature, rafraîchir leurs pensées dans le calme de la rêverie; ils vont se rouiller l'esprit dans l'ennui, s'alourdir le corps dans l'abondance et dans l'oisiveté. Un homme d'affaires parisien peut risquer un voyage impunément; mais s'il se fait champêtre plus d'un mois, malheur à lui! il reviendra dans ses foyers maussade et souffrant, et il lui faudra bien des jours avant de retrouver cette activité infatigable, cette élasticité de caractère, cette agilité de jugement, cette présence d'esprit de tous les instants, ce *menu* courage de toutes les heures qui constituent l'intelligence parisienne.

Et les femmes de la ville qui reviennent des champs, qu'elles sont étranges! comment les définir? Ce ne sont plus des élégantes et ce ne sont pas encore de bonnes ménagères. Quelle conversation! les voilà maintenant cent fois plus provinciales que les provinciales les plus consommées. Elles ont toutes les petites idées des petites localités, et elles n'ont pas ce qui en fait l'excuse, l'intérêt. Qu'une femme de province s'inquiète des moindres actions de sa sous-préfète ou de son sous-préfet, c'est tout simple, ces moindres actions peuvent avoir sur sa destinée une très-grande influence; mais qu'on s'en aille attentivement étudier le sous-préfet d'une autre, qu'on aille soupçonner, espionner, décrier le président du tribunal d'une autre, le substitut du procureur du roi d'une autre, le percepteur des contributions d'une autre; qu'on épouse les haines, les jalousies, les passions de la localité d'une autre.... cela n'est pas dans la

nature et cela est impardonnable comme toutes les choses que l'on fait sans motif raisonné et sans droit.

C'est là pourtant ce qu'ont fait nos Parisiennes. Il ne s'agit pas ici de châtelaines, elles n'ont point encore quitté leurs châteaux, et la grande propriété ne permet point les intérêts mesquins; il s'agit de la plèbe élégante, de ces charmantes prolétaires de la fashion qui sont allées demander à leurs parents, à leurs amis, à leurs rivales peut-être, un asile plus ou moins frais pendant la belle saison. Elles sont revenues, les unes pour rester toujours, les autres pour repartir bientôt, et il faut les entendre parler des plaisirs de leur été, si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la facilité merveilleuse d'une brillante Parisienne à adopter les défauts, les ridicules, les manies de toutes les provinces qu'elle parcourt. Nous n'avons encore eu l'honneur de rencontrer que deux nouvelles arrivées, et nous avons appris déjà toutes sortes de particularités intéressantes sur deux petites villes que nous ne connaissons pas du tout. Nous savons que la sous-préfète X... cache son âge : elle a trente-huit ans, elle s'en donne trente-deux. Elle est comme cette femme qui disait : « Trente-deux ans, c'est un âge charmant; je les ai déjà depuis deux ans et je compte bien les avoir encore longtemps. » Bref, la sous-préfète cache son jeu aussi, car elle affecte de servir le candidat futur du gouvernement, et elle intrigue contre lui tant qu'elle peut. — Nous savons que les enfants du receveur particulier sont très-turbulents ; c'est la faute de leur mère, qui est pour eux d'une faiblesse misérable. — Nous savons de plus que madame Simonet, que nous n'avons jamais vue, élève horriblement mal sa fille; que mademoiselle Euphrasie est très-insolente, qu'on lui laisse lire les journaux et qu'elle ne met pas un mot d'orthographe. — Nous savons aussi que madame Coutellier veut l'impossible : elle fait teindre ses vieilles robes à Paris, soit!... mais elle envoie à son correspondant une jupe de satin rose, une jupe de taffetas gris et une jupe de barége bleu, et, de tout cela, elle veut qu'on lui fasse une robe de moire noire. C'est trop fort!

Toutefois, leur conversation n'est pas ce qu'il y a de plus plaisant en elles; c'est leur costume qui est admirable à étudier! Dépêchons-nous d'en rire, car demain il sera plein de goût et

d'élégance, et nous n'aurons plus qu'à le vanter. Mais aujourd'hui, quelle confusion! quel amalgame! que ces chiffons dépareillés sont étranges! Ce chapeau ex-bleu, qui était charmant avec un joli mantelet de gros de Naples blanc qui n'est plus, est affreux avec cette écharpe rouge; cette capote lilas a perdu son voile léger, elle est triste et pâle depuis cette perte. Cette robe de soie a laissé tous ses nœuds dans une périlleuse campagne; ses cicatrices régulières attestent ses blessures. Et puis, quelles inventions! que ces coiffures de fantaisie sont prétentieuses! Pourquoi ces *fanchons* savoyardes faites avec des mouchoirs turcs, ces turbans blancs improvisés avec des dentelles jaunes, ces *jougs* de velours vert, ces dahlias de satin violet? Ah! coquettes Parisiennes, c'est là ce que vous avez imaginé en province! c'est ainsi que vous avez utilisé au retour ce qui vous restait des gracieuses parures choisies au départ! Ces inventions sont dignes de vous, et nous vous en faisons nos compliments sincères; mais croyez-nous, n'y mettez point d'amour-propre d'auteur, et allez au plus vite chez madame Baudrand et chez mademoiselle Palmyre, les prier de vous aider dans vos compositions en vous révélant les fantaisies nouvelles. Les chapeaux déformés et les bonnets fanés sont la grande mode en ce moment, c'est vrai; mais encore ne faut-il pas que ces chapeaux et ces bonnets soient méconnaissables. Laissez dire tout bas aux gens qui les revoient après trois mois d'absence : « Je les trouve bien changés; » mais ne forcez pas ces gens à s'écrier indiscrètement : « Ah! mon Dieu, que leur est-il donc arrivé? »

Avec ces quelques élégantes récemment revenues, on rencontrait ces jours-ci force troupeaux d'écoliers; ils étaient tout noirs et tristes; on les promenait par la ville pour les consoler d'être rentrés en pension : c'est l'usage; le premier jour de rentrée au collége est consacré à la promenade... Attention cruelle, délicatesse barbare, selon nous : il n'y a qu'un moyen de se consoler d'être au collége, c'est d'y travailler.

Malgré ces retours assez rares, Paris est encore dans sa chrysalide : rien n'annonce que le papillon veuille déployer ses ailes, que le fleuve d'or ait repris son cours. Les symptômes de liberté et d'abandon se font au contraire toujours remar-

quer; les jeunes gens sortent hardiment avec des gants déchirés; les femmes rentrent avec des brodequins délacés; les cochers d'omnibus, tout en conduisant leurs voyageurs, épluchent des noix et les mangent assis sur leur siége : ce qui leur sert de prétexte pour accrocher en passant tous les fiacres, prétendûment par distraction. Les cochers de cabriolet ne vont plus que sur les trottoirs, ces messieurs se livrent franchement à leur goût et affichent leur préférence comme des gens qu'émancipe l'oisiveté.

Dans les Champs-Élysées, on voit encore beaucoup de calèches, de voitures légères; mais, à vrai dire, ces promeneurs sont comme les comparses d'un théâtre : ils vont et viennent, ils passent et repassent; là aussi l'activité supplée au nombre.... Croiriez-vous que les travaux de démolition des bâtiments de l'Industrie ne sont pas encore achevés! On enlève une douzaine de planches par jour; mais l'inspecteur est venu les visiter hier; on va se mettre à l'ouvrage activement, et tout fait espérer que le palais sera entièrement démoli pour la prochaine exposition de l'industrie.

En nous promenant dans ces mêmes Champs-Élysées, nous avons été témoin d'une petite scène qui nous a paru fort étonnante; et ce qui nous a paru encore plus étonnant, c'est que chacun s'est étonné de notre étonnement. Cette phrase n'est pas très-claire; voici le fait :

Deux jeunes gens fort bien mis se promenaient dans une allée; ils se donnaient le bras. L'un des deux fumait. Un homme affreux vint à passer, un homme sale, dégoûtant, de la tournure la plus vulgaire, une sorte de Robert-Macaire désenchanté, se traînant d'un pas chancelant et fumant un cigare suspect, un misérable qui vous aurait fait reculer de dégoût si vous l'eussiez vu se diriger de votre côté.... Eh bien, ce malheureux fut pour les jeunes dandys une apparition des plus agréables : ils allèrent droit à lui avec empressement; lui leur répondit par un malin sourire, et celui des deux qui fumait eut le courage d'approcher sa gracieuse figure de cette face hideuse et d'emprunter à ce cigare impur un peu de feu pour son cigare éteint. Cette petite scène, jouée très-naturellement, nous avait inspiré à nous, spectateur naïf et fumeur

rebelle, une profonde horreur. Mais quelle ne fut pas notre surprise, le soir, quand nous avons raconté cette étrange chose, de voir que tout le monde riait de notre indignation! « C'est toujours ainsi, nous dit-on, dans tous les pays où l'on fume; chacun a le droit de demander du feu à qui a du feu; dernièrement un ouvrier a demandé du feu au prince de J..., qui lui a donné son cigare; bien mieux, en Espagne on ne pourrait refuser du feu à un passant sans se faire une sérieuse querelle; le dernier mendiant a le droit de demander du feu au roi d'Espagne lui-même, et le roi ne pourrait lui en refuser; vous souriez, mais c'est ainsi, vraiment; ce que je vous dis est exact; le roi lui-même.... — Oh! je vous crois; je reconnais bien là les rois et leur bienveillance. » — Réflexion philosophique : Ainsi l'on ne pourrait approcher le souverain maître des Espagnes s'il s'agissait de lui demander son royal secours pour découvrir un nouveau monde, ou accomplir quelques magnifiques desseins; mais on peut l'aborder sans obstacle pour lui demander de quoi allumer un cigare abrutissant et infect!... Moralité : Les rois ne nous permettent de leur demander que des faveurs humiliantes qui nous avilissent et nous hébètent; ils nous refuseraient toutes celles qui pourraient nous grandir et nous glorifier. Si Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour allumer son cigare, les dieux l'auraient laissé faire.

A propos de cigares, M. de Beaupré vient de publier un livre fort intéressant qui a pour titre : *Notions générales et élémentaires de droit français à l'usage des femmes.* Cet ouvrage, tout à fait de circonstance, est destiné au plus grand succès. En France, l'avenir des affaires appartient aux femmes. Les hommes, étourdis, endormis, abrutis par l'usage immodéré du tabac, ne seront bientôt plus en état de s'occuper sérieusement. Dans cinquante ans d'ici, les femmes seront à la tête de toutes les entreprises, des administrations, des maisons de banque, etc., etc.; elles dirigent déjà toutes les affaires politiques sournoisement; dans cinquante ans, elles conduiront toutes les affaires industrielles et administratives ouvertement; ce sont elles qui prépareront les rapports aux Chambres, les mémoires aux ministres, pendant que leurs maris dormiront ou fumeront au coin de leur feu. Tel est le destin

que leur prépare cette plante sacrée que ses compatriotes appellent *petun*, que les botanistes nomment *nicotiane* et que nous appelons tabac. Ah! les Françaises l'ont déjà bien pressenti, ce destin superbe; voyez comme les ambitieuses rusées accueillent adroitement ce précieux complice qui doit les aider à reconquérir leur pouvoir! Loin de se révolter contre cet usage malsain, elles l'encouragent de toutes leurs bonnes grâces, elles en font l'objet des plus touchantes attentions, elles donnent à leurs amis de charmants *porte-cigares* des Indes tressés merveilleusement, d'élégants *pose-cigares* en porcelaine de Sèvres, bigarrés d'oiseaux et de fleurs; elles font venir de la Havane, à force d'intrigues et de coquetteries, des provisions de cigares prohibés, et elles vous offrent tous ces dons perfides, ô Français crédules! pour votre fête, pour vos étrennes, pour célébrer le jour de votre naissance.... Ah! défiez-vous de ces présents dangereux : ainsi le perfide assassin, par un breuvage préparé, endort sa victime imprudente; ainsi l'anthropophage gourmet nourrit de plantes aromatiques le prisonnier qu'il veut dévorer; ainsi l'adroite Circé versait le vin des pensées abjectes dans la coupe des voyageurs qu'elle voulait retenir...; ainsi la femme intelligente excite au tabac *béotiateur* l'orgueilleux qu'elle veut dominer! — Trop crédules Français, défiez-vous donc toujours de celles de vos manies que vos femmes encouragent; les Françaises sont comme les rois, elles n'accordent à leurs suppliants que des faveurs malintentionnées, celles qui doivent leur faire perdre infailliblement leur dignité et leur empire.

On pourrait faire un livre entier avec ce titre : *De l'émancipation des femmes par le cigare*. Ce livre ferait comprendre l'utilité de l'ouvrage dont nous vous parlions tout à l'heure, il compléterait la pensée de M. de Beaupré; nous ne tenons pas beaucoup à ce que les femmes dirigent les affaires; mais, puisqu'elles sont malheureusement appelées à les diriger, il n'est pas mauvais qu'elles les apprennent.

LETTRE SEIZIÈME.

Les trop bonnes mères. — La vache enragée. — Les messieurs et les hommes. — La lutte, c'est la vie. — Le triomphe, c'est la mort. — Nos véritables amis sont nos ennemis. — L'aristocrate et le démocrate.

27 octobre 1844.

Nous le disions l'autre jour avec un sincère effroi, l'ère d'hébétement a commencé pour le peuple le plus spirituel de l'univers; nous accusions le tabac de cette triste décadence, mais il faut être juste avant tout, le cigare n'est pas seul coupable : l'intelligence a un autre ennemi en France qu'il faut encore signaler, un ennemi d'autant plus dangereux qu'il ressemble à un ami, d'autant plus puissant qu'il est de bonne foi, faisant le mal avec d'autant plus d'ardeur qu'il s'imagine faire le bien; il veut être charitable, et il est funeste; il veut vous secourir, et il vous tue; c'est une vipère qui se croit une sangsue, et vous donne la mort avec toute la loyauté, l'audacieux courage, l'orgueilleux aplomb d'un libérateur qui viendrait vous sauver la vie.

Cet ennemi bienveillant, ce bourreau *sans le savoir,* qui détruit avec des soins si touchants l'intelligence dans le pays même de l'intelligence, c'est l'*éducation.*

N'allez pas supposer qu'en disant cela, nous voulions chercher querelle à messieurs de l'Université; nous n'y pensons nullement; l'esprit n'a rien de commun avec l'Université : ceci n'est pas une épigramme. A l'âge où l'enfant entre au collége, il est déjà trop tard pour faire de lui un homme d'esprit; nous n'accusons donc point les professeurs. Nous accusons les mères de famille, les bonnes mères surtout, car ce sont les bonnes mères qui font les mauvaises éducations.... Criez, criez bien fort! mais c'est la vérité.

Les bonnes mères ne font que de petits messieurs. Hélas! les mauvaises mères font quelquefois les grands hommes. Les véritables mères font les hommes.

L'amour maternel est le plus beau de tous les amours; mais dans ce pays des abus, où les plus saintes choses deviennent bientôt des modes qu'on exagère, l'amour maternel lui-même

a subi de fâcheuses améliorations; lui aussi il a connu les tristes avantages de l'éducation perfectionnée. Depuis qu'on a enseigné aux femmes à être mères, l'amour maternel a perdu ce qui faisait sa force et son excellence, il a perdu l'instinct. Les conseils des moralistes ont remplacé l'inspiration divine, plus connue sous le nom de voix de la nature; et les femmes que leur amour intelligent aurait le plus heureusement guidées, le plus lumineusement éclairées, se sont fait violence pour suivre la mode de leur temps, et elles ont élevé leurs fils et leurs filles selon le système généralement adopté. Et Pierre l'indolent a reçu la même éducation que Paul le turbulent, et Sophie la timide a écouté les mêmes sermons que Joséphine l'orgueilleuse; et comme le système tout formulé était très-facile à appliquer, on l'a appliqué tout de suite dès l'âge le plus tendre. Les méthodes sont si parfaites aujourd'hui, les moyens d'enseignement sont tellement simplifiés, mon Dieu! que tout effort est épargné aux enfants; ils étudient en jouant. Il y a une manière d'enseigner à lire en quinze jours; un enfant peut apprendre à écrire en deux mois, à compter en trois semaines, à déchiffrer de la musique en quelques heures, et tout cela sans ennui, sans travail, sans dégoût, en s'amusant, vous dis-je! On a supprimé tout ce qui fatiguait ces pauvres petits cerveaux; les méthodes nouvelles sont merveilleuses; on a trouvé le secret de rendre le travail si facile, que les enfants savent tout sans se donner la peine de rien apprendre.

C'est pourtant la vérité, on a trouvé ce secret-là... mais ce secret-là est fatal.

Ils ont supprimé l'effort... et ils crient au miracle... et ils n'ont pas encore découvert que c'est précisément de l'effort que naît la vigueur de l'esprit. Car ce qui fait l'intelligence fertile, ce n'est pas le savoir, c'est le travail; ce qui fait la terre féconde, ce n'est pas la semence, c'est la culture.

Celui qui ne sait qu'une chose, et qui s'est donné beaucoup de peine pour l'étudier, sait plus que celui qui a appris beaucoup de choses sans peine et sans volonté.

On oublie vite ce qu'on a appris.

On n'oublie jamais ce qu'on a trouvé.

Et le travail pénible fait de toute chose laborieusement cherchée une trouvaille pour l'esprit.

Mais, dit-on, il ne faut point fatiguer ces pauvres petits cerveaux. Alors pourquoi donc fatiguez-vous ces pauvres petits bras et ces pauvres petites jambes par des exercices gymnastiques? Pour rendre le corps plus vigoureux et plus agile. Eh bien, l'esprit, de même, a besoin d'être beaucoup fatigué pour devenir vigoureux et agile.

O tendres mères! défiez-vous des méthodes faciles; les méthodes faciles font les cerveaux paresseux, les cerveaux paresseux font les sots. Aimez vos enfants, accablez-les de caresses, gâtez-les, donnez-leur mille douces jouissances, mais ne supprimez point pour eux les difficultés de la vie; surveillez-les beaucoup, ne les aidez pas trop, empêchez-les de se casser le cou, mais laissez-les se casser la tête contre tous les obstacles de l'étude; laissez-les se tourmenter, se décourager, se tromper, s'interroger, se juger, se tromper encore, s'exercer enfin; épargnez-leur tous les chagrins du cœur, si vous le voulez, si vous le pouvez, mais ne leur épargnez jamais les angoisses de l'intelligence; bourrez-les de friandises, de gâteaux, de dragées, de confitures, mais ne supprimez jamais de leur ordinaire ce mets généreux qui donne la force et le courage, ce plat merveilleux qui change les ingénus en Ulysses et les poltrons en Achilles, cette ambroisie amère qui fait les demi-dieux, cet aliment suprême dont se nourrissent dès l'enfance les grands industriels, les grands guerriers et les grands génies : la vache enragée!

Si vous interrogiez l'histoire gastronomique des hommes célèbres de notre époque, depuis M. de Chateaubriand jusqu'à M. Janin, depuis M. Molé jusqu'à M. Thiers, depuis Napoléon jusqu'à Louis-Philippe, vous seriez étonnées de la consommation effrayante que ces illustres personnages ont faite de ce bétail privilégié. Un vieux professeur disait qu'un homme qui n'avait point mangé de la vache enragée n'était jamais qu'une poule mouillée. L'image est un peu tourmentée : un homme qui est une poule parce qu'il n'a pas mangé de vache, c'est assez mauvais comme style; mais comme pensée, c'est bien profond.

Servez souvent ce méchant plat sur la table de la famille ; ou, si quelqu'un vient l'y poser malgré vous, ayez du moins le courage de ne pas le faire emporter.

— Au collége, au collége, vont nous répondre les écoliers, on nous en offre abondamment. — Sans doute, mais, nous l'avons déjà dit : il est trop tard !

On les a si bien accoutumés à travailler en jouant, ces pauvres écoliers, qu'ils ne peuvent plus, sans dégoût, travailler sérieusement. On leur a appris tant de choses avec tant de facilité, une foule de pensées toutes faites sont venues si familièrement se loger dans leur esprit, que leur propre pensée à eux n'y trouve plus d'air pour vivre, n'a plus d'espace pour se mouvoir ; leur instruction précoce et factice opprime leur imagination naissante ; au moment où l'idée palpitante commence à se révéler, la science indiscrète et brutale se hâte de l'étouffer ; jalouse des bienfaits qui ne viennent pas d'elle, elle repousse ceux de la nature et, par ses dons impérieux, elle empêche la fantaisie de se développer, l'individualité de se former, l'originalité de se produire....

Voilà ce qui fait que votre fille est muette.

On s'occupe trop des enfants, on ne les livre pas assez à eux-mêmes ; sous prétexte de diriger leur jugement, on éteint leur esprit ; dans la crainte qu'ils n'aient des idées fausses, on s'arrange de manière qu'ils n'aient pas d'idées. Comme si une idée folle qu'un enfant trouve de lui-même ne valait pas cent fois mieux que toutes les idées raisonnables que vous lui avez imposées ! Un enfant de cinq ans disait l'autre jour à sa mère : « Qu'est-ce qu'ils vont donc faire dans le ciel, les oiseaux ? » — Sa mère, préoccupée, répondit assez brusquement : « Je n'en sais rien. » — Il adressa la même question à sa nourrice : — « Ils vont voir le bon Dieu, » dit celle-ci. L'enfant sourit d'un air incrédule, il réfléchit longtemps en suivant des yeux une hirondelle, puis tout à coup il s'écria : « Ah ! je sais... ils vont boire dans les nuages.... » Eh ! n'aimez-vous pas mieux un enfant qui a des idées étranges comme celle-là, qu'un petit prodige de science qui vient, à cinq ans, vous parler de l'air raréfié que cherchent les diptères de la famille

des athéricères dont les fissirostres font leur nourriture, et qui marmotte déjà tous les ennuyeux grands mots de la physique, de l'entomologie, de l'ornithologie?

Jadis, les parents ne se piquaient point de tendresse; ils n'embrassaient leurs enfants que le dimanche. On amenait à madame la marquise ses deux fils dans son cabinet de toilette pendant qu'elle se faisait *accommoder;* elle tendait la main droite à l'aîné, la main gauche au plus jeune; ils baisaient chacun cette main respectueusement, sans prononcer une parole, et puis l'abbé les emmenait, et tout était dit pour l'amour maternel jusqu'au dimanche suivant. Les enfants, à cette époque, ne voyaient jamais leurs mères qu'à travers un nuage de poudre et que dans une *gloire* parfumée; aussi tremblaient-ils devant elles jusqu'à leur dernier jour, jusque dans leur propre vieillesse. Si la tendresse maternelle n'avait plus rien de sa douceur, l'autorité maternelle conservait du moins toute sa force et tout son prestige, et les enfants ainsi élevés étaient de braves gentilshommes pleins d'intelligence et de cœur.

Aujourd'hui, les mères sont des amies, des divinités familières, des providences domestiques, que l'on peut implorer à tout instant, qui vous secourent au moindre danger, qui vous assistent au moindre doute, qui écartent avec empressement de votre destin les obstacles et les ennuis, c'est-à-dire qui vous ôtent tout caractère, toute initiative, toute énergie; et les enfants élevés ainsi seront sans doute de petits messieurs très-heureux, mais certes ils ne seront jamais de braves gentilshommes pleins d'intelligence et de cœur.

Écarter les obstacles et les ennuis! O démence! il faudrait les créer s'ils ne se présentaient pas. La lutte, la lutte, c'est la vie; le jour où l'on a cessé de lutter, on a cessé d'exister. Le travail lui-même n'est qu'un combat, ne l'appelez pas un plaisir. L'art?... c'est un duel avec la nature; chaque œuvre enfantée est une bataille gagnée. Ne supprimez pas la difficulté, elle fait la force; l'obstacle est toujours généreux. Ne supprimez pas la rime pour affranchir le génie, car c'est la rime mesquine et taquine qui fait le poëte inspiré et admiré; la rime est la fée bienfaisante à qui il doit tous ses dons; elle enflamme son esprit en l'irritant : semblable au banderillero, elle excite

son courage jusqu'au délire en variant sans cesse la difficulté; elle ne lui laisse point de repos, elle le condamne à labourer dans tous les sens le champ rocailleux de la pensée; elle l'oblige à ciseler la phrase de tous côtés, à étudier, à commenter la signification de tous les mots; c'est la rime enfin qui donne la fièvre, c'est la fièvre qui donne l'inspiration, c'est l'inspiration qui donne la gloire.

Et les grands prosateurs! Est-ce la rime aussi qui fait les grands prosateurs? — Oui, c'est elle.... Les grands prosateurs sont encore plus préoccupés de la rime que les poëtes. C'est parce qu'ils n'ont jamais pu la soumettre par leur volonté, qu'ils cherchent à la vaincre par leur toute-puissance. Ils ne peuvent lui pardonner, à cette sotte capricieuse, de leur avoir résisté toujours, à eux qui avaient tant de belles choses à lui offrir pour ses parures, tandis qu'elle s'en va servir complaisamment tant de niais qui ne savent rien faire d'elle.... Et ils luttent contre elle, phrase à phrase, mot à mot; et ils inventent chaque jour de nouveaux effets d'harmonie pour remplacer cette cadence rebelle, et ils choisissent les mots les plus sonores, les sons les plus retentissants, afin que leurs poëmes non rimés soient plus lyriques et plus mélodieux que tous les poëmes rimés de tous les rimeurs célèbres.

Sans combat il n'est rien de grand, rien de beau; c'est la lutte toujours renaissante qui fait l'énergie toujours croissante, c'est l'obstacle obstiné qui fait l'effort prodigieux, c'est le danger permanent qui fait l'imagination intarissable. La lutte continuelle, vous entendez bien, avec des succès passagers et jamais de triomphes définitifs; qui ose parler triomphe?... Malheur à lui; le triomphe absolu, c'est la mort.

En toute chose la lutte, c'est la vie : en religion, en politique, en littérature, en amour. Une nation qu'une seule idée gouverne est une nation qui va périr, et cette idée elle-même, qui règne seule, est au moment de s'éteindre.

Ces jésuites, contre lesquels on a tant crié, contre lesquels on se remet à tant crier encore, ils avaient du moins, ou, si l'on veut, ils ont du moins cet avantage, d'exciter partout la lutte, de donner à tous la vie. Ils apportent dans l'état social trois éléments précieux de régénération morale : ils appor-

tent toujours avec eux — et c'est un riche bagage — la volonté, la patience et l'ardeur.... Et remarquez bien qu'ils ne les apportent pas pour eux seuls, ces provisions merveilleuses; ils sont généreux, ils les partagent bravement avec leurs ennemis dans la lutte : ce sont de hardis champions qui donnent du courage à leurs adversaires les plus timides, qui réveillent de leur froid sommeil tous leurs indolents rivaux. Dès qu'ils paraissent, la société engourdie se ranime. Jadis, ils ont combattu la religion par la religion, et ce fut un combat glorieux; ensuite, ils ont combattu par la religion la philosophie, et ce fut encore un glorieux combat; la religion et la philosophie revivaient puissantes pendant ces luttes; mais les philosophes triomphèrent, les jésuites tombèrent vaincus : et de cette chute et de ce triomphe il résulta ceci, qu'il n'y eut bientôt plus en France ni religion ni philosophie. N'avons-nous pas raison de dire que les triomphes définitifs sont mortels et qu'il faut lutter pour vivre?

En littérature, on a vu naguère le même phénomène se renouveler. La lutte existait, implacable et terrible, entre les classiques et les romantiques; cette lutte intéressait tous les esprits. La France était divisée en deux partis rivaux, également vaillants, également acharnés; et la littérature grandissait pendant cette lutte. Par malheur, les romantiques triomphèrent... les classiques furent vaincus; et de ce triomphe et de cette chute il résulta encore ceci, qu'il n'y eut bientôt plus de littérature.

Eh bien, ce phénomène se reproduit de nos jours en politique, et personne ne veut voir le danger. Autrefois, deux principes se disputaient le pouvoir en France : le principe aristocratique et le principe démocratique; chacun triomphait tour à tour; ils changeaient de nom, de camp, de bannière, mais ils luttaient constamment. Tantôt, l'idée démocratique se réfugiait sur le trône : le roi se faisait peuple, et la guerre était déclarée entre la monarchie et les grands vassaux; tantôt, elle se fortifiait dans le temple, et la guerre était proclamée entre les catholiques et les huguenots. Puis vinrent les républicains et les royalistes; puis vinrent les ultras et les libéraux, les conservateurs et les radicaux, et la lutte continuait toujours.

Tant qu'elle a duré, ces deux principes se sont maintenus vivaces et puissants. Aujourd'hui, malheureusement, l'un des deux succombe, et l'autre ne produira plus rien de grand; le pays, que leur querelle faisait vivre, s'endormira dans l'ennui, et il n'entendra point le pas précipité des barbares qui accourront des pôles pour l'envahir.

Chose étrange! ces deux ennemis se perfectionnaient par la rivalité, ils s'amélioraient par la haine.

Dans la lutte, l'aristocrate se fortifiait; il acquérait cette activité, cette énergie qu'une éducation trop recherchée lui avait fait perdre et qu'il enviait tant à son ennemi.

Le démocrate, de son côté, se civilisait. A sa vigueur native il ajoutait cette délicatesse, cette élégance de manières qu'il détestait chez son ennemi, mais qu'il empruntait malgré lui dans son imitation jalouse.

Et chacun prenait ainsi les qualités de l'autre. Une bonne alliance n'aurait pas valu ces hostilités salutaires. Pourquoi donc les faire cesser? Le triomphe de l'un ou de l'autre doit être également fatal. Si le principe aristocratique l'emporte, la nation s'affaiblit, s'étiole, s'alanguit. Alors commence pour le pays l'ère d'hébétement.

Si, au contraire, le principe démocratique triomphe, la nation devient grossière, lourde et vulgaire. Alors commence pour le pays l'ère d'abrutissement.

Vous voyez bien qu'il faut les laisser combattre toujours. Pourquoi donc voulez-vous donner à l'un des deux la victoire? Bientôt, le principe démocratique régnera seul. Il est dans les lois, il est dans les mœurs, il est dans les habits. Encore quelques années, et tout sera fini pour l'idée aristocratique. Ses défenseurs naturels sont morts, dégénérés ou transfuges. Ceux-là même qui lui doivent tout l'ont abandonnée, et chaque jour ils achèvent de la déconsidérer dans les esprits par leur inintelligence et leur puérilité. Au lieu de maintenir dans toute leur pureté les nobles traditions du passé, au lieu de choisir dans les vérités du présent celle qui devait donner à leur cause plus de libéralité et de force, ils ont trouvé moyen de marier dans une seule et même sottise les misères de tous les temps.

Ils ont conservé les petites vanités d'autrefois, ils ont adopté les grandes vénalités d'aujourd'hui.

Ils ont pris aux idées démocrates, non pas ce qu'elles ont de généreux, mais ce qu'elles ont d'économique.

Ils n'ont pas admis l'égalité dans les sentiments.

Ils l'ont admise dans les vêtements.

Ils ont laissé au parti démocrate ses beaux rêves humanitaires, ses chères utopies de travaux abondants, de secours mutuels, de sympathie et d'amour... Pour l'aider à les réaliser, ils ne lui ont offert ni leurs terres, ni leurs châteaux... mais ils ont pris ses guêtres et son paletot.

Ils ont conservé leur morgue, ils n'ont supprimé que leur grandeur; ils sont aussi mal mis que leur portier qui les appelle M. le duc : c'est ainsi qu'ils comprennent l'égalité; ils vont chez Mabille danser en face de leurs valets de pied, qu'ils surpassent en grossièreté et en impudence : c'est ainsi qu'ils soutiennent leur rang.

Ah ! si tous faisaient ce que quelques-uns d'entre eux savent faire, si à la magnificence des idées d'autrefois ils savaient unir la libéralité des idées d'aujourd'hui, leur cause serait encore belle, et ils pourraient encore donner des leçons de générosité et d'héroïsme aux orgueilleux protecteurs du peuple émancipé.

Mais l'éducation qu'ils reçoivent est si tendre, mais le caractère qu'on leur fait est si doux, qu'ils ne seront jamais assez forts pour lutter contre un ennemi aguerri dès l'enfance dans les plus rudes travaux.

Aussi nous, qui nous préoccupons plus de l'avenir que du présent, ce sont les classes supérieures que nous appelons les classes indigentes, parce que la vie se retire d'elles, parce qu'elles perdent chaque jour de leur énergie et de leur valeur. La véritable indigence n'est pas de manquer d'argent : l'argent s'acquiert par le travail; c'est de manquer de courage, c'est de manquer d'intelligence. Avec cette espèce de misère-là on arrive bien vite au dénûment absolu. Vous dites : Voilà les heureux du jour; nous disons : Voilà les victimes du siècle; vous criez avec colère : Les oisifs! nous crions avec pitié : Les mourants! — O philosophe! l'agonie est une oisiveté cruelle!

Et vous vous armez contre eux, vous passez dans les rangs démocrates! et vous allez au secours du peuple vainqueur! Parce qu'il souffre et qu'il gémit encore, vous ne vous apercevez pas qu'il règne et qu'il commande déjà; parce que sur ses pieds, sur ses bras déchirés, saignent encore les blessures du martyre, vous ne vous apercevez pas que son front se couronne déjà des rayons de l'aurore éternelle; parce que l'arbre de liberté n'a pas encore vu s'épanouir toutes ses fleurs, vous ne vous apercevez pas que déjà ses racines traçantes ont envahi le sol, ont absorbé les sucs vivifiants de la terre, et que tous les arbres rivaux sèchent, meurent, tombent autour de lui! Un sentiment généreux vous séduit; nous pensons, nous, qu'il vous égare, et que vous n'êtes déjà plus généreux; vous croyez ouvrir une voie nouvelle et devancer votre époque; nous croyons, au contraire, que vous marchez dans le chemin battu, derrière l'idée triomphante; vous vous imaginez vous sacrifier pour la défense de l'opprimé; erreur! vous suivez le conquérant dans ses conquêtes, et vous partagez avec lui les dépouilles; vous prétendez, à ce jeu terrible, tout risquer, tout perdre... vous vous flattez... vous gagnerez.

Oh! c'est un grand malheur, selon nous, que les puissants génies d'un siècle soient du parti le plus fort; les esprits supérieurs, les talents généreux, doivent se défier de l'idée dominante, c'est toujours l'idée dangereuse; le maître du jour sera le tyran du lendemain; tout droit proclamé est un abus naissant.

Le devoir des gens de génie en ce monde, c'est de maintenir la balance; c'est de défendre le vaincu contre le vainqueur dans l'intérêt de tous deux; c'est d'empêcher les triomphes décisifs; c'est enfin d'entretenir la lutte, parce que la lutte c'est l'équilibre.

O princes de la pensée! ô rois de la parole! ne portez pas tous vos trésors, toutes vos armes dans le même camp; ne faites pas les chances inégales; soutenez toujours la lutte au cœur du pays, pour que le pays soit toujours glorieux dans l'histoire! Et vous, tendres mères, préparez à la lutte vos fils dès l'enfance pour que vos fils soient un jour glorieux dans le pays!

Refrain : La lutte, c'est la vie; sitôt que l'on a cessé de lutter, on a cessé d'exister.

Traduction libre de ce feuilleton sentencieux : Rien de nouveau à Paris.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Le premier devoir d'une femme, c'est d'être jolie. — Manières différentes d'être jolie. — Des souliers qui ont l'air bête. — Des bouquets qui sentent le marécage. — Des vins de fantaisie. — Préservez-vous des philanthropes.

9 novembre 1844.

Nous avons déclaré l'autre jour que le premier devoir d'une mère est d'être impitoyable, et, à notre grand étonnement, on a paru goûter ce paradoxe : voyons comment on trouvera celui-ci.

Aujourd'hui, nous déclarons que le premier devoir d'une femme est d'être jolie.

Or, par ces mots, nous ne voulons pas dire que ce soit un devoir pour toutes les femmes d'avoir le profil athénien de mademoiselle Julia Grisi ou de madame la comtesse de Beau..., le regard sibyllin de madame Sand, ou le regard séraphique de madame la comtesse d'Hauss...; la démarche impériale de madame la duchesse d'Ist..., la fraîcheur printanière de madame la princesse Gal.... Non; être belle ainsi, c'est un bonheur, c'est un malheur peut-être, mais cela ne saurait devenir une obligation; nous n'exigeons pas des perfections si grandes, nous sommes juste, nous sommes prudent aussi.

Mais on n'a pas besoin d'être jolie pour le paraître, et là seulement est le devoir; car il y a deux espèces de beauté : la beauté involontaire et la beauté volontaire; la beauté naturelle et la beauté sociale; celle que Dieu a créée, celle que le monde a composée; celle qu'on reçoit et celle qu'on prend.

Vous conviendrez donc qu'une femme est inexcusable quand elle ne sait point se parer d'une beauté qui lui est offerte, et s'approprier un trésor qu'elle peut toujours acquérir.

Cette beauté factice a un très-grand avantage sur la beauté native : c'est qu'elle est variée. La beauté sincère a généralement le malheur d'être monotone; en fait d'esprit, on remarque

le contraire; c'est l'esprit factice qui est monotone, l'esprit naturel est varié... mais il ne s'agit pas d'esprit; tout le monde a reconnu cette vérité, que la beauté trop parfaite est monotone. De deux choses l'une : Ou les traits sont réguliers, et alors ils sont impérieux, la physionomie leur est soumise, ils la tiennent captive dans leur majesté, et ils ne lui permettent qu'une expression tempérée, qu'une mobilité circonspecte; le type est un tyran jaloux qui ne tolère aucune légèreté, aucune infidélité; il fait d'un noble visage un portrait vivant d'une beauté incontestable, mais fatigante; c'est ennuyeux, une femme qui a toujours l'air d'un portrait qui attend un cadre....

Ou les traits sont d'une beauté étrange, d'une originalité saisissante... et alors leur despotisme est bien plus grand; ils emprisonnent la physionomie dans sa propre originalité, ils la condamnent à une bizarrerie permanente plus fatigante encore que la majesté continuelle. Le type plus frappant est encore plus impérieux, il fait d'un admirable visage quelque chose de plus ennuyeux qu'un portrait vivant, il en fait une tête d'expression humanisée, et c'est très-ennuyeux une femme qui, à table, au bal, au whist, au spectacle, en commandant son dîner, en écoutant Bouffé aux Variétés, en regardant Arnal au Vaudeville, Auriol à Franconi, a toujours l'air de Corinne improvisant au Capitole, de Velléda sacrifiant au dieu Irminsul, ou de Daïdha fuyant au désert avec Cédar.... Et cela toujours, toujours, parce que rien n'est plus monotone qu'une originalité excessive.

Les femmes qui ne sont ni belles ni laides ont du moins cette supériorité : elles sont maîtresses de leurs aspects. Excepté admirables, elles sont tout alternativement; et pour plaire beaucoup et longtemps, il vaut mieux n'être jamais que charmante, mais de mille façons, que d'être toujours superbe de la même manière.

Les belles femmes ont encore une autre infériorité : elles sont, en général, très-honnêtes, nous ne disons pas vertueuses; il n'est pas question ici de moralité; nous ne parlons point de l'honnêteté de la conduite, mais de l'honnêteté du caractère; les belles femmes ont presque toujours de la droiture dans le cœur et de la naïveté dans l'esprit; les autres femmes, sans

être tout à fait perfides, sont plus compliquées; elles ont le cœur incessamment troublé de craintes vagues, l'esprit agité d'ambitions inavouées, elles *luttent* enfin, elles luttent contre les femmes belles, leur vie est une étude continuelle des secrets de la séduction, des avantages à acquérir, à imiter, à balancer, à déconcerter, et cette préoccupation transparente, mais dont on ignore toujours la cause, cette inquiétude mystérieuse à laquelle on s'intéresse malgré soi, leur donne une sorte de fièvre qu'on pourrait appeler fièvre de coquetterie, une sorte d'inspiration, de rayonnement, qui ressemble aux choses du monde les plus séduisantes : à la beauté, à l'esprit, à l'émotion, et quelquefois même à la passion.

La pensée a son influence, n'est-ce pas, sur le charme de la physionomie?

Une belle femme est assise dans son salon, près de sa table à ouvrage; elle pense ceci : « Je n'ai plus de soie verte, j'irai en chercher demain; j'assortirai aussi de la laine rouge, et puis j'irai savoir des nouvelles de ma tante qui est enrhumée. »

Une femme beaucoup moins admirée est assise en face d'elle; elle regarde et pense : « Cette femme n'a pas du tout l'intelligence de sa beauté. Ah! si j'avais ces yeux-là, que de jolies choses je leur ferais dire! »

Eh bien, cette aspiration vers la beauté est déjà une séduction; la physionomie de cette femme qui pense à être belle est certainement beaucoup plus agréable que celle de cette autre femme qui est belle sans y penser.

Croyez-nous, le désir ou plutôt le besoin de plaire arrivé à l'état de monomanie est, de toutes les forces attractives, la plus puissante; et cette grâce-là n'est point monotone, il s'en faut, puisque sa condition principale est de se renouveler tous les jours, est de s'initier à toutes les actions de la vie, depuis les plus hautes combinaisons des rêves ambitieux jusqu'aux plus simples détails des habitudes domestiques. Il est bien difficile de ne pas trouver un peu jolie une femme dont toutes les paroles, toutes les démarches, toute l'existence, signifient : Je veux vous plaire. D'abord, elle vous attire par cette aimable volonté, puis elle vous attache par ce zèle ingénieux et

constant; enfin, elle vous attendrit par cette héroïque persévérance, et vous vous intéressez à elle et au succès de votre propre séduction comme on s'intéresse au succès de toute entreprise habilement conçue et courageusement menée....

Eh! un scrupule nous arrête.... Que de femmes laides, après avoir lu ceci, vont devenir tourmentantes!... Ah bien, tant pis... et même tant mieux!... — Fol orgueil! elles ne nous ont pas attendu pour ça.

Les gens du grand monde parisien l'avouent avec franchise, la beauté charme moins leurs yeux que l'élégance; plusieurs nous ont déclaré naïvement qu'ils préféraient cent fois une femme, non pas tout à fait laide, mais *injolie,* entourée de luxe et couverte de diamants, dans un appartement superbe, à une femme admirablement belle, couverte de haillons, dans un taudis. Il y a bien encore quelques jeunes originaux qui aiment ce qu'on appelle les belles femmes; mais ils sont en petit nombre, et le mauvais goût de ces esprits faux ne fera jamais autorité.

Pour tous les vrais connaisseurs, la beauté sociale est la plus séduisante; aussi voit-on, à Paris, beaucoup de femmes très-admirées, très-aimées et réellement très-aimables, dont la beauté se compose :

D'un joli bonnet; ruban rose, reflet favorable;

D'une charmante robe de soie, nuance amie, forme intelligente;

D'un soulier virginal;

D'un petit bracelet sans valeur, mais d'un style pur;

D'une bague précieuse religieusement portée;

D'un beau mouchoir brodé élégamment déplié;

D'un gros bouquet de violettes sentant la violette;

De douze camélias dans des jardinières de Chine;

De deux rosiers tout en fleur dans un vase de craquelé;

D'une coupe de *vieux sèvres* remplie de bonbons;

D'une argenterie très-bien tenue;

D'un thé chaque soir bien servi;

D'un café musulman pur moka;

D'un vin de Xérès véritable;

De beaux chevaux parfaitement attelés;

D'un excellent maître d'hôtel ;

D'un valet de chambre respectueusement empressé ;

D'un ami célèbre ;

D'un bel enfant bien élevé ;

D'un mari de bonne compagnie.

Ces femmes ne sont point jolies, la nature n'a rien fait pour elles ; mais elles savent prendre à la société tous ses charmes, à l'élégance tous ses prestiges. Et ce n'est pas par leur fortune qu'elles arrivent à ce résultat glorieux, c'est par le simple désir de plaire, de plaire à un seul... non pas, de plaire à chacun, à leur vieille tante, à leur jeune cousine, à ce petit auditeur, à ce gros député, à tous ceux qui viennent ou qu'elles rencontrent ; c'est cette volonté habituelle de choisir toujours ce qu'il y a de mieux en toute chose, pour vous donner une impression flatteuse et vous laisser un agréable souvenir. Il y a des femmes bien plus riches que celles-là qui ne savent tirer de leur position brillante aucun de ces avantages.

Elles ont un bonnet de dentelle superbe, mais d'une forme carrée, une coiffure d'aïeule ;

Elles ont aussi une belle robe de soie, mais d'une couleur fausse et chargée d'ornements lourds et prétentieux ;

Elles ont des souliers mal faits qui ont l'air bête ;

Elles ont des bracelets tapageurs comme des grelots de carlin ;

Elles ont des bagues de charlatan ;

Elles ont de grands mouchoirs affreusement empesés qui semblent se révolter ; leur mouchoir est armé de cornes menaçantes ;

Elles ont des bouquets de violettes qui sentent le marécage ;

Elles ont dans leur jardinière des fleurs artificielles que leur valet de chambre cultive avec un plumeau ;

Elles ont dans une coupe d'agate des bonbons à liqueurs ;

Elles ont une argenterie magnifiquement ciselée qui vous dit le menu de la veille ;

Elles ont un mobilier incommode et malveillant, de grands fauteuils de bois sculpté comme des stalles d'église, dont le dossier perpendiculaire est orné de rosaces de cuivre doré : on s'y cogne la tête et ils vous repoussent quand vous voulez vous

appuyer, ils vous tirent les cheveux et vous retiennent quand vous voulez vous lever;

Elles ont un thé de comédie qu'elles ne servent pas;

Du café de voyage;

Des vins de fantaisie;

Un maître d'hôtel familier qui vous tient des discours, qui vous donne des conseils; qui vous dit, par exemple, ce qu'un domestique qui passait des plateaux dans un bal a dit un soir à un invité qui refusait des petits gâteaux : « Vous avez tort, ils sont excellents. »

Elles ont un valet de chambre bègue qui écorche tous les noms, qui vous confond avec des gens affreux que vous détestez, qui vous prépare toujours dans un salon une entrée ridicule;

Elles ont des amis obscurs, envieux, ennuyeux, assommants;

Elles ont des enfants insupportables, habillés en chiens savants!

Elles ont un mari mal peigné, qui les appelle devant tout le monde Bichette, Minette ou Mignonne!

Ceci est grave, c'est un trait de caractère : une femme est responsable des petits noms qu'elle se laisse donner. Une femme ne peut pas empêcher son mari d'être joueur, querelleur, dissipé, violent; mais elle peut toujours l'empêcher de l'appeler Bichette, Minette ou Mignonne. Une femme qui tolère de pareils abus est une femme jugée; il n'est pas besoin de la connaître pour savoir qu'elle est sans goût, sans poésie, sans caractère, sans délicatesse, sans dignité.

Eh bien, cette femme-là est peut-être fort belle; qu'importe?... Sa rivale, qui supprime de son entourage tout ce qui pourrait vous choquer, après avoir imaginé tout ce qui peut vous séduire, n'est-elle pas en réalité plus jolie? S'il vous fallait choisir entre elles deux, hésiteriez-vous? — Pas un moment. La femme volontairement belle l'emportera toujours sur la beauté paresseuse qui négligera, qui dédaignera imprudemment les accessoires de la séduction. Une ex-coquette disait un jour à sa fille, femme belle et charmante qui se complaisait dans son excessive pâleur : « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne mettent pas de rouge sont

toujours quittées pour de vieilles femmes qui en mettent trop. » Et la prédiction s'accomplit. La femme vertueuse, mais pâle, fut trahie par son mari, quelques mois après, indignement trahie pour une femme horriblement fanée, mais toujours très-parée, très-endimanchée et surtout très-panachée. Cet apologue signifie qu'une supériorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée. Dans un monde où l'apparence est tout, le fond est moins important que la forme; dans un bal, les diamants bruts feraient moins d'effet que des diamants faux bien taillés et montés à la dernière mode.

Mais ici le diamant n'est pas faux, et c'est du fond même que naît la grâce de la forme : c'est de la valeur réelle que provient l'apparente beauté, cette beauté de toutes les actions que peuvent également posséder toutes les femmes. C'est pourquoi nous persistons à déclarer que le premier devoir d'une femme est d'être jolie, jolie par égard pour ses parents et ses amis, jolie par respect pour elle-même. Ce devoir rigoureux consiste à chercher à plaire à tout le monde : c'est une sorte de charité, une charité de salon qui a bien aussi son mérite. Préparer à ceux qui dépendent de nous d'agréables heures, leur épargner d'insupportables ennuis, arracher de leur chemin les broussailles, écarter de leurs pas les cailloux, leur offrir au logis un asile toujours élégamment hospitalier, leur tendre une affectueuse main toujours doucement parfumée, les recevoir avec un sourire toujours gracieux, une parure toujours fraîche, soin puéril qui cependant signifie : Je vous attends toujours; rendre du courage à un vieux père qu'effraye la vieillesse; donner de la patience à un jeune mari que révolte une injustice; rendre l'inspiration à un poëte ennuyé; amuser un enfant malade; envoyer des fleurs odorantes à un aveugle, de belles gravures à un sourd, d'excellents cigares à un paresseux, des romans nouveaux à un goutteux; consoler l'infirmité de celui-ci, flatter la manie de celui-là, vivre pour plaire enfin, agir pour paraître charmante, et de cette ardeur séductrice faire un bien-être pour chacun, c'est aussi remplir une belle mission. Cela vaut mieux peut-être que de se maintenir toujours maussade par fausse vertu, que d'être toujours malpropre et mal mise par détachement des vanités humaines,

que de faire mourir d'ennui son vieux père dans un salon déserté, mourir de faim son mari dans un repas malsain, mourir de froid ses enfants dans des brodequins trop courts et humides, toute préoccupée que l'on est d'aller secourir jusque dans leurs greniers des infortunés dont on cause soi-même l'infortune par une austérité mal comprise; car ce qui fait la misère excessive des pauvres, c'est l'inélégance sordide des riches.

Eh! mon Dieu, si chacun de nous se donnait pour tâche de rendre la vie un peu douce aux cinq ou six personnes qui dépendent de lui, le grand problème du bien-être universel serait résolu; mais on aime mieux faire le malheur des siens pour se consacrer au bonheur du monde!... C'est plus glorieux, c'est plus facile aussi; il n'y a pas de juge. On serait effrayé si l'on savait le nombre des petites méchantes actions que peut commettre un philanthrope dans sa journée, des affreux chagrins qu'il aime à semer dans sa famille. Aussi, dans nos prières au destin, nous nous sommes toujours écrié avec ferveur : O sort! donne-moi pour amis des ingrats, des égoïstes, des tyrans, des hommes de génie, si tu veux, ceux-là passent pour les plus cruels... mais préserve-moi d'un philanthrope!

Être agréable aux siens, c'est le principal intérêt de toute femme vraiment charitable; et, remarquez un peu cette différence dans nos idées : nous voulons qu'une mère attise les difficultés dans l'existence de son enfant; nous voulons, au contraire, qu'une femme les éteigne dans la vie de son père, de son frère, de son mari. L'obstacle pour l'enfant joueur est un exercice profitable, l'obstacle pour l'homme travailleur est un contre-temps désastreux. Tout homme qui travaille sérieusement, depuis l'ouvrier jusqu'au ministre, est une espèce de malade, de fou, d'épileptique, qu'il faut soigner tendrement. Ce labeur continuel rend ses nerfs éperdument irritables, et c'est un ange gardien pour lui qu'une femme dont l'affectueuse sollicitude le surveille dans cette agitation fébrile, dont la pensée bienfaisante écarte de lui tous les souvenirs inopportuns et agaçants; qui lui cache la fâcheuse nouvelle qui le troublerait inutilement le jour d'une affaire importante, qui

charme sa mauvaise humeur par un doux accueil, qui l'entoure des objets qui lui plaisent, qui se pare des couleurs qu'il aime, qui lui sert les mets qu'il préfère, qui l'écoute dans ses récits, dans ses projets avec un visage ému, des yeux captivés, un sourire intelligent et sympathique.... Et cet ange gardien-là lui paraît une femme bien jolie! et c'est tout justement comme ça que nous voulons que toutes les femmes soient jolies!...

LETTRE DIX-HUITIÈME.

L'homme le plus malheureux qui soit au monde.

7 décembre 1844.

Il est un homme malheureux entre tous les hommes, pour lequel notre pitié augmente chaque jour. Être parfait et misérable, à la fois privilégié et maudit. Cet homme est sans remords... et pourtant sa vie est un long châtiment; cet homme est sans ennemis... et pourtant il subit une persécution incessante, minutieuse, acharnée, que la haine n'ennoblit même pas; car, s'il est glorieux d'être persécuté par des ennemis, par des rivaux, il est humiliant et triste d'être tourmenté par des indifférents; et c'est là le sort de cette pauvre victime du siècle dont nous célébrons aujourd'hui les infortunes. Tout dans notre monde nouveau le fait souffrir; là chacun semble agir contre lui. On ne dit pas un mot qui ne l'offense, on ne fait pas une démarche qui ne le révolte. A chaque instant, ses croyances les plus sacrées sont brutalement attaquées; ses souvenirs les plus chers sont profanés sans pudeur. On le heurte dans toutes ses idées, on le blesse dans tous ses sentiments; et il lui faut supporter ces supplices affreux sans se plaindre, et il lui faut écouter ces choses outrageantes qui l'indignent, qui l'exaspèrent, qui lui agacent les nerfs, qui lui font grincer les dents, toujours avec une attention bienveillante, avec une patience gracieuse!... C'est encore une des misères de sa condition. Oh! cet homme-là est un être bien profondément malheureux.

Par une étrange fatalité, il se trouve que la victime est aimable; cette amabilité funeste multiplie à l'infini ses tour-

ments; on le recherche, cet homme malheureux, on l'attire, c'est à qui lui offrira les supplices les plus variés; et comme ces supplices si généreusement offerts sont parfois insupportables et le rendent triste malgré lui; comme on ne peut s'expliquer ses troubles, ses rougeurs, ses pâleurs subites, mystérieux symptômes d'une indignation violente poliment dissimulée, on l'accuse de bizarrerie. Cet homme sans défauts passe pour un original, peut-être parce qu'il est sans défauts.

En effet, sa conduite, ses manières, bien que toujours parfaitement convenables, doivent paraître singulières aux esprits forts d'aujourd'hui. Il y a quelque temps, par exemple, il était au spectacle, on jouait une pièce nouvelle; arrivé le matin même à Paris, il n'avait pu faire retenir une stalle, et il était venu au hasard. On lui proposa de le placer dans une assez grande loge où se trouvaient déjà plusieurs personnes. Deux jeunes gens se pavanaient sur le devant de cette loge; une jeune femme était derrière eux avec son père.... Eh bien, le croiriez-vous? cet homme étrange ne voulut point rester au spectacle; il s'en alla sans voir la pièce nouvelle; ces deux jeunes fats, qui laissaient ce vieillard et cette jeune femme derrière eux, lui paraissaient de grossiers insolents; il ne voulait pas avoir l'air d'être de leur société.... L'original!

Une autre fois, il était de même au spectacle, dans une loge d'avant-scène avec des beautés à la mode. Parmi elles se trouvait cette petite duchesse évaporée que vous connaissez. Elle a peu d'esprit, mais elle en fait beaucoup, et faire de l'esprit c'est un exercice très-bruyant. Par degrés et d'acte en acte, les épigrammes laborieuses étaient devenues tellement sonores, l'esprit fabriqué était devenu tellement pétillant, que les acteurs déconcertés ne pouvaient plus continuer leurs rôles; ils balbutiaient, ils bégayaient, et, pour expliquer leur trouble, ils lançaient des regards furieux contre la loge maudite d'où partaient ces rires malveillants. L'un d'eux alla porter plainte au magistrat de l'endroit, et l'on vit alors... ô honte pour de si nobles personnages, on vit le commissaire de police lui-même entrer dans la loge et venir réclamer le silence au nom du public offensé. L'homme malheureux était anéanti, jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Que voulez-vous! cet homme-là

n'aime pas les duchesses qui évoquent les commissaires de police.... L'original!

Un soir, il alla chez le roi. Pendant qu'il était là, il vit venir la jeune femme d'un ancien ministre, ou d'un futur ministre, comme vous voudrez; cette jeune femme s'approcha sans façon de la reine, prit un fauteuil et s'y étendit tout de son long, la tête appuyée sur le dossier, les bras croisés sur la poitrine, les pieds en avant, comme on s'étale chez soi dans son fauteuil, quand on est seul, quand on s'ennuie et qu'on espère dormir. L'homme malheureux vit cette attitude, et son indignation fut telle, qu'elle devint une souffrance intolérable; il partit.... Voilà encore une de ses étranges idées : cet homme-là veut qu'on respecte la reine.... L'original!

Dernièrement, à la sortie d'un concert, il entendit un jeune merveilleux crier avec impatience à sa mère : « La voiture est avancée; viens donc; tu n'en finis pas!... » A ces mots, il se rappela sa noble et digne mère, qu'il avait perdue, et qu'il vénérait si tendrement... il pâlit. — Cet homme-là croit aussi à la majesté d'une mère.... L'original!

Le lendemain, il entendit deux autres jeunes élégants, orateurs de théâtre, érudits de foyer, troubadours de coulisses, raconter devant leur sœur, sans se gêner et dans les plus grands détails, certaine vilaine histoire d'un gros boyard bafoué par une sauteuse de vaudeville; devant leur sœur, jeune fille qui n'a pas encore seize ans!... Cette fois l'homme malheureux ne pâlit point, il rougit; il avait honte d'assister à cette profanation sacrilége. — Cet homme-là croit encore à la divinité de l'innocence.... L'original!

Naguère, il se trouvait dans une église, au mariage d'un de ses amis. La cérémonie était, comme toutes celles de ce genre, retardée par un enterrement. Et les gens de la noce arrivaient en foule, et ils s'avançaient bravement vers l'autel; ce cercueil *gênant* ne les arrêtait pas; non vraiment; ils se rangeaient tout près de lui, et ils frôlaient des pans de leurs habits le drap unèbre, et ils se donnaient des poignées de main par-dessus ce mort glacé dont la funèbre présence ne les intimidait pas. Et de chaque côté de la nef les femmes s'envoyaient de char-

mants sourires, de gracieux saluts de la main, de ces petits *bonjours* de théâtre que les Parisiennes savent distribuer si coquettement; et toutes ces gentillesses passaient à travers les deux rangs de cierges.... Ces politesses mondaines dans une église, cette indifférence impie près d'un cercueil, étaient un spectacle horrible à voir; c'était infâme, révoltant; il y avait là de quoi faire sangloter une orpheline, une veuve, une sœur en deuil; il y avait là de quoi faire mourir un poëte.... Et pourtant personne ne s'étonnait!... L'homme malheureux seul étai tindigné. Cet homme-là croit encore à l'étiquette des temples, aux susceptibilités de la mort, aux droits de Dieu!... L'original!

Second supplice à peu près du même genre. L'homme malheureux passait rue de la Chaussée-d'Antin, devant le séduisant magasin de Toy. A quelques pas de là, il aperçut une pauvre vieille femme étendue sur le trottoir. Soit qu'un étourdissement eût causé sa chute, soit qu'elle se fût blessée en tombant, elle gisait là évanouie, sans mouvement. Il se dirigeait vers elle pour la secourir, lorsqu'un jeune homme sortit tout à coup d'une maison voisine. L'aimable étourdi ne fut pas un moment déconcerté par cet obstacle inattendu; il n'eut pas l'idée de s'arrêter, pas même de se détourner; il sauta légèrement par-dessus le corps de la pauvre femme et continua son chemin en sifflant un air de polka. On devine à quel point l'homme malheureux dut souffrir de cette cruauté badine. Il croit encore à la sainteté de la vieillesse, à la dignité de la misère.... L'original!

Mais retournons dans le monde élégant, et racontons des peines moins graves. Il dînait un jour chez de riches banquiers. Après le dîner, on lui servit une tasse de café. Pendant qu'il savourait ce poison inspirateur (vieux style), une jeune femme qu'il n'avait pas du tout l'honneur de connaître vint à lui, tenant un gros morceau de sucre entre ses jolis doigts : « Monsieur, dit-elle avec un sourire très-gracieux, voulez-vous me permettre de faire un *canard* dans votre tasse?... » Il resta muet, stupéfait, suffoqué.... Cependant il dissimula son étonnement; il s'inclina devant la jeune femme, lui présenta sa tasse avec respect et laissa le *canard* s'accomplir en silence. Il n'aurait pu trouver une parole, tant cette familiarité

étrange le déconcertait. Quelle faiblesse! sans doute; mais que voulez-vous, cet homme-là n'aime pas à faire la dînette dans les salons.... L'original!

Il n'aime pas non plus à donner de leçons; sa condition même, nous l'avons déjà dit, le force à supporter gracieusement les choses qui le choquent le plus. Ce n'est pas lui qui ferait ce que fit jadis une altière comtesse allemande. Elle était occupée à servir du thé comme une jeune miss. Un baron qui se trouvait là (il y a toujours là un baron en Allemagne) voulut prendre du sucre, et, par distraction, par maladresse peut-être, au lieu de prendre du sucre avec les pinces, il en prit avec ses doigts. Ce baron doit être parent de la dame au canard. La comtesse, indignée de cette inconvenance, se leva aussitôt avec majesté, marcha d'un pas digne vers la fenêtre, l'ouvrit et jeta le sucrier dans la rue. Le baron ne se troubla point : il continua à boire son thé tranquillement; puis, quand il eut fini, il se leva de même avec majesté, marcha vers la fenêtre d'un pas non moins digne, l'ouvrit et jeta sa tasse dans la rue. Devinez ce qui résulta de ce duo d'insolence.... Au bout d'un an, l'impertinente comtesse épousa l'impudent baron : ce doit être un bien agréable ménage. Ils eurent un grand nombre d'enfants : ce doit être une bien aimable famille.

L'homme malheureux eut une autre fois à subir un cruel dîner d'élégants. C'était chez une femme très-distinguée et de fort bonne compagnie, mais ignorante des mille recherches de la gastronomie parisienne. On était au mois de juin; l'eau dans les carafes n'était pas glacée. « Ah! de l'eau chaude! s'écria un des convives. François, va me chercher de la glace. Vous permettez, l'eau tiède me fait mal, je ne pourrais pas dîner. » La maîtresse de la maison était confuse. L'homme malheureux était furieux. Un moment après, un autre convive s'écria : « Ouf! quel poisson! si l'eau n'est pas fraîche, le poisson n'est pas frais non plus : c'est de l'harmonie. — Oh! mais c'est la carpe de *Bilboquet* que vous nous servez là, reprit à son tour un autre plaisant : « J'ai vu, en passant au marché, une superbe carpe; dans quinze jours je la marchanderai. » (Voir *les Saltimbanques*.) Cette piquante citation fut accueillie

par d'impitoyables éclats de rire; la maîtresse de la maison respirait à peine, l'homme malheureux étouffait. On servit du vin de Champagne. « Ah çà! dit un vieux viveur au maître de la maison, est-ce que c'est toi qui fais ton vin de Champagne toi-même, mon cher? Il n'est pas mauvais; il ne lui manque qu'une seule chose pour être excellent : il n'y a pas tout à fait assez d'estragon. » Les éclats de rire redoublèrent; la maîtresse de la maison était rouge de honte, son mari était pourpre de colère; mais ils faisaient bonne contenance. On a supprimé la torture, la question, le brodequin, la roue, le chevalet; ces supplices-là n'étaient rien en comparaison de ceux qu'enduraient ces amphitryons martyrisés; et ce fut ainsi tout le temps du dîner, des bons mots contre chaque vin, des épigrammes contre chaque plat. Enfin on se leva de table, et la dernière parole prononcée termina dignement cette triste fête. « Ah! que j'ai faim! que j'ai faim! cria l'un des convives en sortant de la salle à manger; messieurs, je vous invite tous à souper ce soir au café Anglais! » L'homme malheureux n'accepta point l'invitation, il sentait sa patience à bout. Cet homme-là n'aime pas les bourreaux, même sous la forme de joyeux convives.... L'original! l'original!!

Son indignation, ce jour-là, fut si violente, qu'elle l'entraîna à raconter cette glorieuse histoire, en manière de vengeance polie et détournée. C'était en Angleterre, à l'époque de la révolution française. Le duc de Bedford avait offert au duc de G..., émigré, un splendide repas, une de ces fêtes quasi royales que les grands seigneurs anglais mettent leur orgueil à donner à des souverains, leur bon goût à offrir à des exilés. Au dessert, on apporta une certaine bouteille d'un vin de Constance merveilleux, sans pareil, sans âge, sans prix. C'était de l'or liquide dans un cristal sacré, un trésor fondu qu'on vous admettait à déguster, un rayon de soleil qu'on faisait descendre dans votre verre : c'était le nectar suprême, le dernier mot de Bacchus. Le duc de Bedford voulut verser lui-même à son hôte cette liqueur des dieux. Le duc de G... prit le verre, goûta le prétendu vin et le déclara excellent. Le duc de Bedford, pour lui faire raison, veut en boire à son tour; mais à peine a-t-il porté le verre à ses lèvres, qu'il s'écrie

avec un horrible dégoût : « Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? » On accourt vers lui, on examine la bouteille, on interroge le parfum : c'était de l'huile de castor !... Le duc de G... avait avalé cette détestable drogue sans sourciller. Ce trait sublime fit grand honneur à la noblesse de France ; on conçut une haute idée d'un pays où la politesse allait jusqu'à l'héroïsme.

Après ce récit, l'homme malheureux ajouta : « Il y a bien loin de la politesse de ce temps-là à la politesse du nôtre ! » Et il soupira tristement.

Voilà les tourments qu'il lui faut subir dans les élégants dîners parisiens. Qu'est-ce donc quand il voyage, quand il est forcé de dîner dans une auberge, à table d'hôte, avec des voyageurs sans gêne, qui ne quittent jamais leurs casquettes, qui parlent toujours et qui mangent tout ? Une incivilité qui a pour inconvénient la famine, c'est grave. Cela nous rappelle l'amusant désespoir d'un charmant enfant que nous avons rencontré il y a quelques années dans une mauvaise auberge de province : il pleurait dans un coin de la salle enfumée et ne voulait pas se mettre à table. « Tu es malade ? lui disait sa mère. — Non. — Tu n'as donc pas faim ? — Si. — Eh bien, pourquoi ne viens-tu pas ? — Je ne veux pas dîner avec des républicains. » Oh ! cette intolérance politique chez un enfant de six ans nous parut un peu prématurée. Nous étions curieux de connaître ce qu'il entendait par ce mot. « Mon enfant, lui avons-nous dit, qu'est-ce que c'est que des républicains ? — C'est, reprit-il toujours en pleurant, c'est ces grands messieurs là-bas qui gardent leurs casquettes à dîner, qui se servent tout seuls et qui prennent toute la crème. » Alors sa mère se mit à rire, et nous raconta que la veille il avait demandé pourquoi ces mêmes jeunes gens gardaient à table leurs casquettes sur la tête, et qu'un vieux voyageur lui avait répondu : « Parce qu'ils sont républicains. » L'enfant avait pris à la lettre cette réponse ironique. Mais que la définition est admirable ! N'est-ce pas cela ? Des hommes qui gardent leurs chapeaux sur la tête là où il y a des femmes, et qui happent toutes les friandises là où il y a des enfants ! Tout un parti est dépeint par ce mot naïf ; car cette variété de républicains, que nous avons signalée déjà, mérite d'être classée. Ceux d'aujourd'hui

ne ressemblent en rien aux fiers Brutus d'autrefois; ils ne se piquent nullement de sévérité ni d'abnégation; ils veulent tout tuer, mais c'est pour bien vivre; ils aiment le sang, mais ils aiment aussi la crème; ils sont grossiers dans leurs manières, mais ils sont raffinés dans leurs goûts; ils sont farouches, mais ils ne sont pas austères; et s'ils veulent renverser Tarquin, ce n'est pas pour venger Lucrèce, c'est pour la lui souffler.

L'homme malheureux ne peut voir sans douleur ces gens-là. Il prétend qu'ils réunissent les défauts de toutes les classes, sans leurs qualités; ils ont la brutalité des unes, la puérilité des autres; ils sont, dit-il, violents sans être ardents, rudes sans être aguerris, *mignons* sans être délicats. Ce sont des butors douillets : c'est la pire espèce de toutes.

Oh! il a bien le droit de parler d'eux durement. Ces hommes-là l'ont tourmenté tant de fois, qu'il lui est bien permis de les punir en paroles. Un seul jour pourtant ils l'ont amusé. Deux d'entre eux passaient dans les Champs-Élysées, l'un venant de la place Louis XV, l'autre de la barrière de l'Étoile. Ils se rencontrent face à face dans un endroit resserré où se trouvait un tourniquet. On l'a ôté depuis : c'est dommage! Les deux égoïstes, gras et bien nourris, sans se regarder, sans s'arrêter avec politesse, comme il convenait en pareil cas, fondent tous deux ensemble et précipitamment dans le tourniquet. Les voilà pris.... L'homme malheureux, qui les guettait, ne put s'empêcher de sourire. « Le tourniquet, pensa-t-il, est un piége tendu à l'égoïsme du siècle; on sera obligé de le supprimer. » La prédiction s'est accomplie.

N'importe! c'est une vie amère que celle qui ne compte qu'un moment heureux, celui où l'on a eu le plaisir de voir deux républicains pris au tourniquet.

A ces grands supplices que nous venons d'énumérer si longuement, viennent se joindre une foule d'affreux petits supplices qui se renouvellent à toute heure pour cet homme persécuté :

C'est une jeune élégante qui vient lui dire, après une partie de whist : « Eh bien, vous avez perdu! vous êtes *enfoncé!* »

C'est une autre jeune femme qui lui répond : « Je vous remercie, ma mère est guérie; elle est encore un peu faible, mais, *en masse,* elle se porte bien.... »

C'est une autre merveilleuse qui ne parle qu'en style de fabricant : elle est sortie le matin dans son *coupé* (style de sellier), elle vient d'essayer son *amazone* (style de tailleur) devant sa *psyché* (style d'ébéniste); elle passera la soirée sur sa *méridienne* (style de tapissier), enveloppée dans sa *kamaïouska* (style de couturière); semblable à ce brave Méridional qui nous disait naïvement qu'il n'avait pas de plus grand plaisir que de s'endormir tous les soirs sur son voltaire. « Voilà la première fois que l'on accuse Voltaire d'être ennuyeux. — Vous ne comprenez pas! je veux dire mon fauteuil à la Voltaire.... Comment! vous ne connaissez pas ces fauteuils-là? »

C'est une autre merveilleuse un peu mûre, qui a l'air de réciter le calendrier : elle était inquiète d'Isidore, mais Casimir l'a rassurée; il a vu ce matin Stanislas, qui venait de chez Rosalie, où il avait rencontré Léon, qui lui avait dit qu'Isidore était beaucoup mieux et qu'il viendrait la voir le soir même avec Zéphirine. Vous croyez qu'il s'agit de petits enfants, de jeunes filles, dans cet âge heureux où l'on ne compte dans le monde que par son nom de baptême et pour ses parents? Point du tout; elle s'écrie : « Ah! les voilà!... » et vous voyez entrer Isidore et Zéphirine. Zéphirine est une grosse femme de quarante-cinq ans, tout essoufflée; Isidore est un petit vieux expirant. — Oh! pensez-vous, elle avait raison d'être inquiète d'Isidore; Casimir, Léon, Rosalie et Stanislas ont eu grand tort de la rassurer;

C'est un adorable mauvais sujet qui dit : « *Doche* a un regard délicieux; *Bressant* a un pied charmant. » Vous ne comprenez rien à cette admiration pour le doux regard d'un chef d'orchestre, pour le joli pied d'un acteur.... L'aimable scélérat vous parle de madame Doche du *Vaudeville*, de madame Bressant des *Variétés*;

C'est un sot familier qui dit *Mon cher* à tout le monde, même aux femmes; il n'oserait leur dire *Ma chère*, mais il leur jette *Mon cher* sans scrupule et très-agréablement;

C'est un maniaque qui bat le rappel sur son chapeau;

C'est un autre maniaque qui touche à tout sur la table, qui ouvre toutes les boîtes, qui dérange tous vos flacons, qui déplace le signet de tous vos livres;

C'est un curieux tatillon qui décroche vos petits tableaux et vous les apporte en vous demandant ce qu'ils représentent;

C'est un insupportable taquin qui choisit toujours la chaise la plus difficile à prendre, refusant obstinément celle qu'on lui offre et qui est à côté de lui;

C'est un importun maudit qui, de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, de salon en salon, suit, comme un chien, deux pauvres causeurs qui le fuient comme la peste;

C'est une nouvelle mariée se promenant sur le boulevard le lendemain de son mariage;

C'est un monsieur plein de confiance qui vous raconte sa maladie comme si vous étiez son médecin;

C'est un petit fat qui joue avec l'éventail, avec le bouquet d'une femme à qui il vient d'être présenté;

C'est un bavard inconnu qui raconte une séance de la *conférence d'Orsay* à M. Guizot, le soir d'un de ses triomphes à la Chambre;

C'est un tremblant audacieux qui, pour cacher son embarras, fait le tapageur et l'insolent, et à qui on est tenté de dire ce que madame de R... disait à un faux brave de ce genre : « Ne vous contraignez pas, osez être timide et vous serez très-convenable; »

C'est un ennuyeux conteur qui vous fait prisonnier par le bouton de votre habit, et qui vous tient debout au soleil une grande heure;

C'est un Alcibiade du faubourg Saint-Germain qui promène une Aspasie trop célèbre;

C'est un fumeur étourdi qui jette son cigare sur la robe d'une femme assise sur le boulevard, en face de lui;

C'est un autre fumeur qui vous envoie des bouffées de tabac et vous fait fumer malgré vous;

C'est un priseur maladroit qui donne des chiquenaudes à sa cravate et vous lance son tabac dans l'œil;

C'est un convive distrait qui, à table, joue avec votre pain;

C'est un danseur économe qui cherche ses gants tout le temps de la contredanse;

C'est un impertinent qui affecte de ne vous parler jamais que de votre profession;

C'est un sot cruel qui dans un bal vient vous questionner sur les récents chagrins de votre vie, et qui change en un poignant remords ce premier plaisir que vous vous reprochiez déjà ;

Ou bien c'est un barbare étourdi qui, en sautillant, vient vous demander des nouvelles des parents que vous pleurez....

C'est vous... c'est nous, c'est tout le monde, et ce n'est rien encore. L'homme malheureux connaît un plus amer déplaisir. Les autres hommes peuvent aimer, lui ne trouve jamais que désenchantement et tristesse en ses amours. Pour rencontrer la femme de ses rêves, il lui faudrait remonter le cours des âges. Avec ses idées, il ne peut guère aimer qu'une femme de soixante-dix à quatre-vingts ans, et ce n'est pas le moindre de ses malheurs. Les femmes d'aujourd'hui, dans leurs sentiments, ont supprimé tout obstacle de convenance, sous prétexte de passion et surtout d'émancipation. L'amour n'est plus pour elles un entraînement, c'est un droit ; elles vous aiment, mais elles pourraient tout aussi bien aimer un autre que vous. Leur faute n'est pas un effet de votre séduction, c'est une conséquence de leur système. Vous n'êtes point pour elles l'être inespéré, l'idéal trouvé, le maître prédestiné, le vainqueur irrésistible, l'exception fatale.... Vous êtes un choix momentané qu'il leur est permis de déclarer et même de rectifier. L'homme malheureux ne comprend rien à ces pompeuses faiblesses ; il n'aime pas les aveux à haute voix, les soupirs à grand orchestre, les enlèvements à quatre chevaux ; il admet qu'on le trahisse, mais qu'on s'affiche... jamais. Il pardonne tous les nobles égarements, il s'intéresse à la pauvre femme entraînée par sa passion qui va cacher dans l'exil son bonheur coupable ; mais il ne saurait s'intéresser à ces pécheresses systématiques qui se font un état dans le monde de leurs turpitudes célèbres. Il soutient que les tourterelles doivent roucouler dans les bois. Que voulez-vous, cet homme-là croit encore à la poésie de la pudeur, à la volupté du mystère, à la chasteté de l'amour.... L'original !

Mais, enfin, quel est donc cet homme si malheureux? Est-ce le Juif errant véritable ou l'Alceste de Molière vivant? Est-ce un roi détrôné, un ange déchu?

Non... c'est tout bonnement cet homme que, dans le pâle

jargon du grand monde, on appelle *homme bien élevé*, c'est-à-dire un homme aux principes solides et aux manières souples, délicat comme une petite-maîtresse, et cependant aguerri comme un vieux troupier, nourri dès l'enfance dans la religion de toutes les saintes choses, dans la haine de l'égoïsme brutal. Cet homme-là peut naître dans tous les rangs, à la cour et chez le peuple, et il agit partout de la même façon ; il marche dans tous les chemins du même pas, ayant toujours le bon plaisir des autres pour guide, le respect de lui-même pour frein. Tel est celui que nous faisons souffrir à toute heure par nos usages grossiers, où se trahit si franchement une personnalité rapace. Dites, maintenant que vous le connaissez, dites si nous n'avons pas raison de proclamer que l'homme bien élevé est la victime de ce siècle.

Ce feuilleton est notre dernier feuilleton sentencieux. Paris se réveille. L'Opéra a voulu ouvrir glorieusement la nouvelle session des plaisirs. Nous étions hier à la première représentation de *Marie Stuart*; la salle était superbe : il y avait beaucoup de jolies femmes en grande parure, un vrai public d'hiver. Les calorifères n'avaient pas été allumés, mais toutes les portes avaient été enlevées, c'était l'excuse ; à quoi bon faire du feu quand le vent souffle de tous côtés par rafales ? On n'avait pas non plus balayé les corridors ; c'était une attention délicate : la poussière absorbe la neige. Le débutant a une voix charmante : quel dommage à l'Opéra ! Madame Dorus, dans le rôle d'Élisabeth, s'est permis force roulades peu historiques. L'apparition de madame Stolz dans le quatrième acte de *Marie Stuart* a été un magnifique triomphe... pour mademoiselle Rachel ! Mais aussi quel orgueil ridicule ! Oser jouer *Marie Stuart* après mademoiselle Rachel ! C'est comme si on osait jouer *la Favorite* après madame Stolz ! Nous pourrons vous parler bientôt des modes nouvelles, des brillantes fêtes projetées. Nos élégants et nos élégantes reviennent ; peut-être allons-nous les retrouver sans défauts ; peut-être ne les avons-nous jugés si sévèrement que par dépit de leur absence.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Attaques nocturnes. — Paris repaire de brigands. — Il n'y a d'important que les niaiseries.

21 décembre 1844.

Nous voilà revenus aux jours heureux du moyen âge, alors que les rues étaient désertes et sombres, et qu'on n'osait sortir après le couvre-feu que bien armé de sa bonne dague de Tolède, que bien escorté par ses fidèles estafiers. On n'entend parler depuis un mois que d'attaques nocturnes, de guet-apens, de vols audacieux. La civilisation semble n'avoir eu d'autre résultat que de rendre les malfaiteurs plus habiles, les crimes plus ingénieux ; c'est là qu'est le véritable progrès, le perfectionnement incontestable. Quelqu'un disait un jour : « Pourquoi n'y aurait-il pas des bandes d'honnêtes gens comme il y a des bandes de voleurs? Qu'est-ce qui empêche donc les honnêtes gens de se mettre d'accord? — C'est la conscience, répondit un philosophe; rien ne serait plus varié que cette collection de consciences ; le bien est moins absolu que le mal ; il y aurait des discussions interminables. »

Ce qu'il y a d'effrayant dans ces attaques nocturnes, c'est la noble impartialité des assaillants : ils frappent également le riche et le pauvre; ils fouillent indifféremment les beaux habits et les vieux habits; que vous ayez quelque chose ou que vous n'ayez rien, ce n'est qu'une chance plus ou moins heureuse; ils vous tuent d'abord, quitte à se tromper, et ils s'inquiètent peu de leur erreur. Cette égalité devant le meurtre est un bienfait de la civilisation qui dépasse tous les rêves humanitaires. Mais quoi de plus affreux! Vivre dans l'indigence et mourir comme un Mondor; être tout le jour poursuivi par ses créanciers, et ne trouver de crédit que le soir, chez ses assassins, c'est cruel. Autrefois, la misère avait au moins un privilége, la sécurité; elle ne le possède plus. N'avoir rien, ce n'est plus une garantie contre la cupidité des hommes.

Paris est assez troublé par ces aventures sinistres, les réunions de famille surtout se ressentent désagréablement de ces préoccupations défensives. Chaque soirée intime finit, comme le

quatrième acte des *Huguenots* commence, par la bénédiction des poignards. On ne laisse sortir de chez soi ses parents, ses amis, qu'après avoir visité leurs armes, et c'est alors une *exhibition* effrayante de poignards, de cannes à épée, de couteaux, de stylets; l'élégant salon se métamorphose aussitôt en une boutique d'armurier. Ces objets aimables se posent sur la table à côté des paniers à ouvrage, des boîtes à filet; ils s'accrochent, s'enlacent dans les tricots ébouriffés, ils s'enfoncent dans les pelotes de laine; chacun fait valoir son adresse et vante sa présence d'esprit; on s'essaye à la lutte, on joue, on rit; c'est gai, c'est charmant; ce qui n'empêche pas que cela ne soit triste et révoltant. A quoi donc nous sert-il d'habiter un endroit où l'on nous fait payer le sol, l'espace, l'eau, l'air, le jour!... si ce n'est pas même pour y trouver les avantages qu'on trouve dans une prison? Là, si on n'est pas libre, du moins on est gardé.

Le danger d'être tué par des brigands citadins n'est pas le seul qui vous menace; il y en a un autre plus terrible encore : c'est d'être tué par vos amis. Après huit heures du soir, tout homme qui marche derrière vous est suspect; vous écoutez le bruit de ses pas avec effroi, vous saisissez votre arme, et, bravement, vous vous arrêtez pour le laisser passer; mais à peine est-il passé devant vous que la situation change : c'est vous-même qui lui devenez suspect. Il s'arme comme vous, il imite votre manœuvre : il s'arrête, et vous passez devant lui à votre tour. Ce manége se continue de la sorte jusqu'à ce que vous arriviez à votre demeure; là, nouvelle crainte : l'homme qui vous suit cesse de marcher en même temps que vous; il va tenter un coup désespéré; vous saisissez le bouton de la sonnette, et vous vous retournez brusquement pour faire face à l'ennemi en lui montrant, aux lueurs du réverbère, votre poignard ou votre épée; mais l'ennemi s'écrie : « Ah! c'est lui! » Vous répondez : « Eh! c'est toi! — Tu m'as pris pour un voleur? — Oui; mais aussi pourquoi me suivais-tu? — Je ne te suivais pas; j'allais chez toi pour te demander si tu veux venir souper avec nous, et tu me reçois à coups de poignard! — Mais il me semble que toi-même tu avais préparé pour moi un petit stylet fort gentil! — Je ne te reconnaissais pas du tout; tu es

affreux avec ce cache-nez écossais. Quel bonheur que nous soyons un peu braves! A notre place, deux poltrons auraient perdu la tête et se seraient tués tous les deux.... » Et chacun raconte une aventure de cette espèce, une véritable peur ou une fausse peur. Un grand jeune homme traversait l'autre soir, vers minuit, la rue Royale; il s'aperçoit qu'un homme traverse la rue en même temps que lui, il prend par la place Louis XV et marche le long des fontaines. L'homme, qui était assez mal mis et qui s'enveloppait dans un manteau sombre en affectant des airs frileux, prend le même chemin et semble marcher sur ses traces et dans son ombre, ou plutôt dans ses ombres, car il y a des moments où sur la place Louis XV et dans les Champs-Élysées on a deux ombres; le jeune homme inquiet presse le pas, il gagne le pont de la Concorde, l'homme au manteau sombre le suit encore; le jeune homme s'en va le long du quai d'Orsay, l'homme au manteau le suit toujours. Le jeune homme traverse la chaussée et se dirige vers la rue de Poitiers; l'homme au manteau traverse de même la chaussée et se dirige de même vers la rue de Poitiers. Enfin le jeune homme, impatient, se retourne et, levant sa canne, il dit d'une voix ferme : « Pourquoi me suivez-vous, monsieur? — Parce que je meurs de peur, répond le malheureux d'une voix tremblante; je me sens très-faible, et j'espère que, si on m'attaquait, vous voudriez bien me défendre, vous, monsieur, qui êtes si fort. » Le jeune homme se mit à rire. « En effet, dit-il, vous êtes tout tremblant. — Ah! monsieur, je viens d'avoir les fièvres, c'est ma première sortie; on appelle ça une convalescence! je me soutiens à peine, je ne sais pas comment je pourrai me traîner jusque chez moi. — De quel côté allez-vous? — Par là. — Ce n'est plus mon chemin; mais c'est égal, vous m'avez l'air d'un brave homme, je vais vous reconduire chez vous. » Et le jeune homme, en racontant cette histoire, se moquait plaisamment de lui-même. « Jamais je ne me pardonnerai, ajoutait-il, d'avoir eu si longtemps peur d'un poltron. »

Les jours où l'on va dans le grand monde avec prétentions, on a moins d'inquiétude, on est en voiture; les voleurs, dit-on, respectent les voitures et les cochers, du moins jusqu'à présent.

Les seules fêtes dont on ait parlé depuis quelques jours sont les fêtes d'ambassade ; les étrangers continuent à faire les honneurs de Paris. La beauté à la mode, c'est la belle lady Duff..., la sœur de la célèbre mistress Norton, la petite-fille de Sheridan. Chaque hiver voit briller à Paris une étoile nouvelle. Tantôt la clarté vient du Nord, tantôt la douce lueur vient du Midi. Une année, la mode proclame reine lady d'Ors... ; une autre année, elle donne le sceptre à la séduisante marquise Pallavi..., puis elle couronne la charmante princesse Gal... ; enfin elle vient d'offrir la royauté à la petite-fille de Sheridan. Donc lady Duff... est l'étrangère à la mode. Ah! qu'elle est jolie! Son frère est l'étranger à la mode; ça se trouve bien, ils triomphent en famille.

Notre dernier feuilleton nous a attiré force critiques. Messieurs les républicains se sont révoltés; nous les avions accusés d'être grossiers; pour nous confondre, ils nous répondent... quoi? des grossièretés. — Les maladroits! Il y a de si jolies choses à dire contre nous!

Puis, d'autres personnes nous ont reproché d'attacher trop d'importance à des niaiseries. O naïves personnes! vous ne savez donc pas qu'aux yeux de l'observateur, il n'y a, dans ce monde, de sérieux que les niaiseries, parce qu'il n'y a de primitif, d'involontaire et par conséquent de sincère que les niaiseries. Dans les grandes actions de la vie, on se surveille, on se pare, quelquefois même on se masque.... Dans les niaiseries de tous les jours, on se trahit. Les grandes actions ne disent à l'observateur que ce qu'on veut être; les niaiseries seules lui révèlent ce qu'on est.

ANNÉE 1845.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris est rassuré. — Conversation avant le bal. — Un bal de rivales. — On danse entre ennemies. — Les Bédouins aux Tuileries. — Fâcheuse influence des femmes en littérature.

25 janvier 1845.

O l'amusant pays que le nôtre! Avec quelle admirable facilité il passe de la crainte la plus vive à la confiance la plus paisible! La voilà, cette séduisante légèreté des Français que nous avons toujours vainement cherché à reconnaître; elle n'est point dans leur esprit, dans leurs goûts, ni dans leurs plaisirs; elle est toute dans leurs sentiments. Haïr aujourd'hui ce qu'on adorait hier, blâmer ce soir ce qu'on admirait ce matin, fuir maintenant ce qu'on poursuivait naguère, rire de ce qui a fait pleurer et se jouer de ce qui a fait frémir; cela peut bien s'appeler de la légèreté, et c'est de cette manière-là seulement que les Français sont légers. Il y a un mois, nous vous l'avons dit, Paris était dans la stupeur, on ne parlait que d'assassins, on ne voyait que des victimes; telle femme était tombée suffoquée par un affreux masque de poix, tel jeune homme avait été frappé de dix coups de stylet, à celle-ci on avait pris son argent, à celle-là on avait volé sa chaîne et sa montre; et chacun se récriait, s'épouvantait, s'indignait; on plaignait les infortunés, on maudissait les autorités; on tremblait pour ses amis et pour soi-même, et l'on s'armait de couteaux et de poignards malgré la loi, malgré cette sage loi qu'on peut formuler par ces deux mots : Défense de se défendre. Eh bien, aujourd'hui, de toute cette belle peur il ne reste rien, absolument rien; on nous a repris, l'une après l'autre, toutes ces affreuses nouvelles qu'on nous avait données. Le masque de poix était une invention ingénieuse, il cachait une intrigue déguisée en victime; l'attaque

nocturne contre le jeune dandy n'était qu'un roman, le malfaiteur n'était qu'un rival. Nous avions tort d'avoir peur, nous avions tort d'avoir pitié; il n'y a plus d'assassins, il n'y a jamais eu d'assassins; qui donc a osé dire qu'il y avait des assassins? Le malheureux qui viendrait raconter aujourd'hui dans un café, dans un club, que des voleurs l'ont attaqué serait accueilli par d'impitoyables éclats de rire; il montrerait ses blessures, on rirait; il étancherait son sang, on rirait; il tomberait évanoui, on rirait encore; il mourrait, on rirait toujours. On est en train de confiance, c'est la veine, il faut l'épuiser. Les brigands auront beau jeu, pendant quelque temps du moins; on ne croit plus à eux. — A-t-on sujet d'être rassuré? — Non; mais on ne veut plus craindre. — Il y a toujours du danger? — Oui; mais on n'y pense plus. — Et pourquoi n'y pense-t-on plus? — Parce qu'on y a pensé et qu'on ne peut pourtant pas s'occuper toujours de la même chose.

Certes, rien ne ressemble moins à une ville en alarme que Paris en ce moment; excepté quelques ministériels, personne n'a l'air inquiet. On ne songe qu'à s'amuser. Dès huit heures du soir, toutes les femmes sont en guirlandes; et les voilà causant toutes ensemble du bal où elles sont allées la veille, du bal où elles doivent aller le soir même, du bal où elles iront le lendemain. « Il faisait bien chaud hier chez madame X.... — Il fera bien plus chaud encore ce soir chez madame Y.... — Et demain donc, comme il va faire chaud chez madame Z...; on étouffera. — On a dansé la mazurka chez madame X.... — On la dansera probablement ce soir chez madame Y.... — On la dansera très-certainement demain chez madame Z..., qui la danse à merveille. La femme à la mode, la jolie princesse de ***, était hier chez madame X.... — Elle doit aller aussi ce soir chez madame Y.... — On la verra sûrement demain chez madame Z..., qui est sa cousine.... » La conversation se soutient de la sorte jusqu'à l'heure du bal, heure impatiemment attendue, bal brillant où les aimables causeuses vont chercher de nouveaux éléments pour la conversation du lendemain.

Ces danses et ces valses continuelles donnent le vertige même à ceux qui ne dansent pas. L'éclat des lustres et des diamants

éblouit vos yeux; les sons rivaux de l'orchestre et des voix viennent lutter ensemble jusqu'à vos oreilles étourdies, et vous ne pouvez plus distinguer les notes d'avec les mots. A force de regarder, vous ne voyez plus rien; à force d'écouter, vous n'entendez plus; votre esprit se trouble, vos idées se perdent; vous allez et venez sans savoir ce que vous faites ; vous ne répondez pas aux gens qui vous parlent, vous répondez à ceux qui ne vous parlent pas; vous saluez très-gracieusement des inconnus, vous oubliez de reconnaître vos meilleurs amis; bref, vous êtes stupide, et c'est fort heureux pour vous, car si vous conserviez toute votre intelligence au milieu de ces enivrants plaisirs, peut-être ne leur trouveriez-vous pas autant de charmes.

Récapitulons un peu nos souvenirs, et tâchons de découvrir quelques différences entre toutes ces fêtes qui se ressemblent si parfaitement. On rencontre à peu près toujours et partout les mêmes personnes; mais ces mêmes personnes ne sont pas toujours et partout distribuées dans le même ordre, ni placées sous le même jour. Tel qui rayonne dans tel salon reste à l'ombre dans tel autre; tel qui se pavane en maître audacieux dans telle maison se glisse en prétendant timide dans la maison voisine et rivale. Le luxe des ornements d'un salon n'est pas non plus sans influence sur l'attitude des invités. Quand on se sent au beau milieu d'un cadre d'or, on pose malgré soi avec prétention; il faut une bien grande force d'âme pour rester bon enfant dans un séjour merveilleux où tout vous excite à la majesté. Dans ces superbes demeures, on regarde, on observe, on parle bas, on semble toujours attendre que la fête commence. On agit tout autrement dans les habitations dont le luxe est plus modéré ou plus ancien: là on n'a rien à regarder, on se met à l'œuvre tout de suite, c'est-à-dire à bavarder follement, et tout le monde crie et gesticule à la fois; c'est une agitation délirante; cela ressemble à une récréation de collége, à un marché napolitain, à une émeute parisienne, à une séance parlementaire, à tout ce qu'il y a de plus fiévreux, de plus bruyant, de plus turbulent. On peut donc diviser les salons d'aujourd'hui en deux catégories : ceux où l'on pose solennellement, et ceux où l'on cause violemment. Ces deux espèces

différentes se font valoir l'une l'autre. Quel bonheur, après avoir subi les orageux amusements d'un salon tapageur, de retrouver tout à coup le repos et le silence dans le bienfaisant orgueil d'un salon majestueux! Et quel bonheur aussi, après avoir trop longtemps langui dans ces solennités glaciales, de renaître tout à coup à la vie dans un salon animé, plein de mouvement et de bruit! Vous voyez comment, avec les mêmes personnes et les mêmes plaisirs, il peut encore y avoir des variétés et des contrastes.

Depuis un mois, les fêtes se succèdent sans interruption.

C'est le charmant bal du prince Tuffiakin qui, cette année comme les années précédentes, a donné le signal à tous les autres. On le sait, ce bal est une revue : c'est là qu'on vient reconnaître les nouveaux combattants sous les armes, les nouvelles beautés sous les diamants; c'est là que se décide tout leur avenir. « Regardez, s'écrie-t-on avec enthousiasme, jamais ce front pur n'a rayonné plus glorieusement! — Hélas! dit-on avec tristesse, voici une brillante étoile qui pâlit! — De cette belle jeune femme tout Paris va parler cet hiver, mais de celle-ci bientôt on ne dira plus rien! Le premier bal de la saison n'est pas le moins important pour les élégantes célèbres et pour celles qui aspirent à la célébrité. C'est là qu'on apparaît et que l'on reparaît aux regards des juges : les succès de l'hiver dépendent de ce premier jour; le bal du prince Tuffiakin est pour les jolies femmes ce que la discussion de l'adresse est pour les ministres : celles qui ont triomphé dans cette séance mémorable triompheront et régneront dans les salons jusqu'à la fin de l'année; ainsi ceux qui résistent à ce choc, toujours dangereux, se traîneront et vivoteront dans les Chambres jusqu'à la session prochaine. Cette phrase, pompeusement commencée, finit assez modestement; mais c'est un effet de style : l'image doit toujours être en harmonie avec le sujet et la situation.

Et depuis ce premier bal on n'a pas cessé de danser un seul jour. Non-seulement il y a eu cette superbe fête à l'ambassade d'Autriche dont on vous a déjà parlé, les bals si élégants et si joyeux de la légation de Bavière, et d'autres réunions brillantes chez les riches étrangères établies à Paris; mais il y a eu même

plusieurs bals très-beaux chez des Parisiennes, ce qui a fort étonné.

Aux Tuileries, les salons étaient émaillés de Bédouins. Le khalifa de Constantine, homme d'un esprit remarquable, assure-t-on, a dit au roi, en admirant cette fête magnifique : « C'est un songe sans réveil. » Le mot a été trouvé charmant.

Le khalifa a offert à madame la maréchale Soult de superbes présents : un habillement de femme complet tout brodé d'or et d'un travail merveilleux. La maréchale a répondu à ces générosités par d'autres présents non moins précieux. La reine a aussi envoyé au khalifa des bracelets et de riches parures pour sa femme, la belle Zhora, la plus belle femme de toute l'Afrique. Chose étrange! on ne voit pas les femmes dans ce pays-là, et l'on sait pourtant qu'elles sont belles! Elles ne sont donc pas si malheureuses, car ça doit suffire.

Le khalifa n'est pas allé au bal de l'Opéra avec les autres chefs arabes. Mais n'est-ce pas une imprudence que de les avoir conduits là? que d'avoir permis à ces fiers habitants du désert de surprendre dans ses joyeux ébats ce grand peuple qui est venu les dominer au nom de la civilisation? Elle est un peu exagérée la civilisation, au bal de l'Opéra; elle n'y paraît pas à son avantage. Qu'ont-ils pensé de nos plaisirs, tous ces barbares?... Encore si on les avait menés à l'Académie!

A propos de l'Académie, il y a des femmes qui sont furieuses contre M. Victor Hugo. Le lendemain de la fameuse séance, nous étions au bal chez madame Salomon de Rothschild; comme nous traversions cette poétique galerie tout en fleurs qui joint la salle de bal aux splendides salons, une femme aimable et spirituelle passe auprès de nous et nous jette ce cri de douleur : « Il a dit : Presque! » et nous répondons à la hâte : « C'est malgré lui! » Et la charmante indignée disparaît derrière un bosquet de camélias. Le croiriez-vous, messieurs les académiciens se sont effrayés des généreux éloges que M. Victor Hugo avait accordés au mérite des femmes; ils ont exigé le sacrifice des passages les plus flatteurs, ils ont exigé le *presque*, ce *presque* à jamais fatal, qui lui sera toujours reproché comme un crime et dont il est presque innocent. Nous avons demandé les noms de ces ombrageux académiciens qui ont eu la faiblesse

d'exiger ce puéril sacrifice, on nous a défendu de les révéler; mais rassurez-vous, femmes outragées! ces noms vous consoleraient, cette malveillance est naturelle : « Les hommes du second rang n'aiment pas non plus les femmes du premier. »

Quant à nous, nous avons complétement admiré le beau discours de notre illustre ami, même le passage incriminé.... Nos idées sur l'influence des femmes sont fort singulières : nous vous les avons confiées il y a un an, et depuis cette époque rien n'a été changé dans nos croyances. Toutes les fois qu'il faudra agir avec la divination et avec l'instinct, les femmes seront supérieures aux hommes; toutes les fois qu'il faudra agir avec le raisonnement, avec la science, les hommes auront sur elles une formidable supériorité. Les femmes ne veulent pas assez comprendre que toute leur force est dans leur faiblesse, dans l'exquise délicatesse de leurs sens, dans la maladive irritabilité de leurs nerfs. Une femme bien organisée, qu'une instruction malfaisante n'a pas encore dénaturée, possède tous les dons merveilleux des dormeurs lucides, tous les phénomènes intelligents des animaux privilégiés. Comme le somnambule, malgré la volonté, elle sait lire dans la pensée; comme l'aigle à travers la nue, elle sait pressentir sa proie dans l'espace; comme le cheval au milieu des ténèbres, elle sait marcher à travers les précipices, elle aspire et reconnaît comme lui le souffle des abîmes; elle sait tout, quand vous ne lui apprenez rien. Toute femme en naissant contient une pythonisse, et c'est un grand tort qu'elle a d'étouffer en elle la voix vibrante du Dieu qui lui dicte la vérité, pour écouter la voix nasillarde des pédants qui lui serinent les vains mots de leur inutile et fausse science.

Aussi l'influence des femmes n'est-elle grande et salutaire que précisément dans les choses auxquelles elles n'entendent rien du tout. En politique et en affaires, par exemple, les femmes sont quelquefois très-heureusement inspirées. Là, comme leur instinct n'est point faussé par un demi-savoir, il les guide merveilleusement; elles ont alors des hallucinations fiévreuses qui les avertissent avant tout le monde des événements qui sont dans l'air.... Elles ont des frissons prophétiques qui leur annoncent bien avant l'heure le danger qui est mena-

çant.... Elles ont des répugnances mystérieuses et invincibles qui leur font pressentir les trahisons avant que les traîtres eux-mêmes aient arrêté leur plan de perfidie. En politique et en affaires, le jugement des femmes n'est pas à dédaigner. Mais dans les choses qu'elles croient de leur compétence, et cependant qui exigent des connaissances étendues, des études approfondies, comme les arts et la littérature, l'influence des femmes est toujours mauvaise. Leur demi-instruction les égare, elles prennent leurs opinions toutes faites dans les livres, et elles perdent ainsi ce qui donnerait de la valeur à leur jugement : la fraîcheur et la sincérité de leurs impressions.

Molière avec raison consultait sa servante....

Sa servante, oui; mais il ne consultait pas sa femme. Les femmes bien élevées ont, en général, le goût faux en littérature. O poëtes! aimez-les, chantez-les, mais ne les consultez pas. Demandez-leur des inspirations toujours, ne leur demandez jamais de conseils; ce sont souvent des muses bienfaisantes, ce sont rarement des juges éclairés. Écrivez pour elles, mais malgré elles. Chaque fois que l'on remarque une mode monstrueuse, un excès de ridicule dans une époque littéraire, on doit tout de suite en accuser les femmes de ce temps-là; elles seules en sont coupables. N'en déplaise à M. Ed. Mennechet, — qui célébrait l'autre jour avec tant d'esprit et d'enthousiasme l'influence des femmes sur la littérature, — l'autorité de l'hôtel de Rambouillet a été funeste à la langue française, elle l'a privée de ses mots les plus sonores, de ses plus poétiques images. L'influence des femmes en littérature n'est guère plus salutaire aujourd'hui. C'est à cette douce influence que nous devons les horreurs à la mode. Ces adorables créatures aiment les crimes, les descriptions détaillées des lieux infâmes; on les sert selon leur goût. Vous criez contre les auteurs et contre les journalistes; est-ce leur faute s'ils sont forcés de vous offrir de telles peintures? Ils avaient tous commencé par de riants tableaux, on ne les a point regardés : alors il leur a bien fallu chercher d'autres sujets pour attirer les yeux. M. Frédéric Soulié, que vous attaquez si violemment, faisait jadis de jolis

vers, de nobles vers; il racontait des histoires touchantes qu'on ne pouvait écouter sans pleurer. On n'a pas lu ses beaux vers, on a parcouru à peine ses touchantes histoires; on n'a commencé à s'intéresser à lui que lorsqu'il a publié ses *Deux cadavres;* oui, c'est à ses *Deux cadavres* qu'il a dû la bienveillance des femmes....

M. Eugène Sue avait aussi jadis imaginé, créé, pour séduire les femmes, un héros jeune, spirituel et charmant; il était brave, il était fier, il aimait d'un amour poétique et mystérieux, il portait le doux nom de *marquis de Létorières*. Oh! que nous l'aimions, ce jeune marquis, ce modèle d'élégance et de bon goût! Eh bien, les femmes de notre temps l'ont dédaigné, pas une d'elles n'a eu l'idée de se passionner pour lui.... Alors, pauvre héros! il lui a bien fallu pour leur plaire se métamorphoser : il a changé de nom et de patrie, il s'est appelé *Rodolphe* et il s'est déclaré habitant d'une Allemagne de fantaisie. Il a quitté son bel habit de soie tout brodé pour une blouse de charretier; il a jeté sa noble épée qui lui venait de son père et qu'il maniait si vaillamment, et il a appris le *chausson* et la *savate*, toujours pour attirer l'attention des femmes; enfin ses efforts ont été couronnés... les femmes ont apprécié ses coups de poing! Ah! il faut leur rendre justice : si elles l'ont méprisé, ce jeune et brillant héros, tant qu'elles l'ont vu engagé dans de nobles et chevaleresques aventures, elles l'ont bien vite apprécié, adoré, idolâtré même, dès qu'elles l'ont vu barboter triomphalement dans la boue sous prétexte de charité. Il avait heureusement trouvé cet ingénieux moyen de leur plaire, et vous voulez qu'il y renonce! C'est trop exiger de lui. Ne blâmez pas son zèle, ne lui reprochez pas sa manière d'être intéressant : il ne l'a pas choisie et il n'est pas responsable de ses succès. Oh! vous avez bien le droit, moralistes sévères, de critiquer ces histoires horribles, ces descriptions odieuses tant à la mode aujourd'hui; mais vous n'avez pas le droit d'accuser de ces turpitudes les auteurs qui sont forcés pour plaire de les imaginer, ni les journaux qui sont forcés pour vivre de les publier. Accusez-en les femmes, les jolies petites femmes; ce sont elles qui donnent le ton, et voilà comment elles comprennent les effets en littérature; voilà

leur agréable influence. A l'hôtel de Rambouillet, elles rêvaient la délicatesse et le sentiment; elles ont amené la *préciosité* et la fadeur; aujourd'hui elles rêvent l'énergie et le naturel, et... vous voyez ce qu'elles inspirent.

« Ah! vous revenez de la Chambre? — Oui, le ministère a la majorité. — Hélas!... tant mieux!... » Ces deux cris, partis du cœur, peignent toute la situation. Que c'est triste de conserver par politique des ministres qu'on aimerait tant à renverser par patriotisme! mais le patriotisme, c'est de la poésie, et le temps de la poésie est passé.

LETTRE DEUXIÈME.

Le commérage est un des besoins de l'époque. — Les grands hommes aiment les commérages. — L'Académie. — Un billet de M. Villemain. — M. Sainte-Beuve favori des grandes dames.

24 février 1845.

Nous étions bien décidé cette année-ci à éviter l'agréable corvée : il s'agissait de faire notre huitième récit de carnaval. Or, chez les peuples inconstants, les plaisirs sont toujours les mêmes, et l'historien qui se piquerait de raconter trop fidèlement ces folies périodiques et monotones risquerait fort de rabâcher. Tous les ans, pendant les jours gras, on s'obstine à aller voir le matin des masques qui ne doivent paraître que le soir; tous les ans on donne les mêmes fêtes dans le même but. On a donc tout dit en proclamant que le carnaval cette année a été aussi brillant que celui des années précédentes. A la cour il y a eu spectacle, grands et petits bals; à la ville, fêtes élégantes et magnifiques; à l'Opéra, travestissements et divertissements; à la Chambre, jolie petite parade imitée de Molière; toutes les puissances ont lutté de zèle pour rendre ces jours joyeux tout à fait semblables à ces autres jours joyeux du passé dont nous avons déjà eu sept fois l'honneur de vous raconter les délirants et méthodiques plaisirs.

La seule nouveauté qui caractérise l'année était un déguisement de circonstance qu'on pourrait appeler travestissement politique. Un habitué célèbre des bals de l'Opéra avait su mériter le surnom de *Pritchard*, et cet étrange missionnaire dansait

avec une telle éloquence, que chaque soir les sergents de ville se voyaient forcés de l'emmener. Alors il s'indignait, et pendant qu'on le traînait en prison, il s'écriait d'une voix non moins enrouée qu'inspirée : *Je demande une indemnité!*... Ce mot était accueilli avec des transports et des bravos furieux, et chaque soir la plaisanterie, recommencée, obtenait le même succès.

Il y avait encore les masques à trois nez. Tantôt les nez étaient posés perpendiculairement : un nez sur le front, un autre sur le nez, le troisième sur le menton, ce qui faisait un profil accidenté d'un effet assez pittoresque; tantôt les nez étaient placés horizontalement : un au milieu de la figure, deux sur les joues, ce qui était aussi fort laid. Voilà toutes les idées nouvelles, les originalités de l'année, et vous conviendrez que ce n'était pas la peine de risquer de raconter tant de vieilleries quand on n'avait que ces agréables images pour rajeunir ses récits. N'importe, on nous cherche querelle : « Vous n'avez point parlé de cette fête! vous avez oublié ce bal-là! vous auriez dû dire telle chose! — Eh! nous l'avons dite trois fois. — Il fallait la répéter encore; nous comptons sur vous pour savoir ce qui se fait dans le monde des frivolités. Vous êtes trop dédaigneux! vous êtes trop paresseux! etc., etc. » Et ce sont des plaintes à n'en plus finir.... C'est qu'aujourd'hui on éprouve à Paris et partout une curiosité étrange, un besoin immodéré de savoir tout ce que font les gens qu'on ne connaît pas du tout; c'est qu'aujourd'hui, dans la société, on ne s'intéresse plus qu'aux indifférents; c'est qu'aujourd'hui, en France, on peut se passer de bien des choses : on peut se passer de poésie tout à fait; on peut se passer de gloire à la rigueur; on peut se passer de liberté, mieux qu'on ne le croit; on peut se passer de dignité, on est dressé à cela; on peut même se passer d'esprit, à merveille... mais on ne peut plus se passer de commérage.... Le commérage est un des besoins, une des nécessités de l'époque. Et hâtons-nous de justifier les femmes que l'on pourrait accuser de propager cette mode nouvelle, les femmes ne sont pour rien dans ces excès. Le commérage n'est plus ce qui les amuse; elles le trouvent fade; il leur faut des récits plus énergiques. Nous vous l'avons dit, elles aiment les crimes, les descriptions grossières de séjours affreux! Ce n'est pas pour

leur plaire qu'on se livre à ces bavardages insipides; non, c'est pour plaire aux hommes instruits, sérieux; ils aiment passionnément ce genre de conversation, et ils y excellent; c'est une justice que nous devons leur rendre : leur commérage est gracieux, léger, badin. Celui des femmes, au contraire, est amer, lourd, triste, fatal; il conduit les hommes sur le pré; il conduirait les femmes en cour d'assises, si les procureurs généraux les entendaient; on voit bien qu'elles n'en font plus par goût et pour elles-mêmes, et que, si elles daignent encore s'y abandonner quelquefois, c'est par complaisance, par dévouement.

Nous ne plaisantons pas, ceci est le fruit de profondes observations : plus les hommes sont sérieux, plus ils s'amusent de billevesées. Pour divertir ces esprits-là, il faut de tout petits commérages, des historiettes à noms propres, de longs détails sur des niaiseries, des personnalités sur des inconnus, des particularités sur des imbéciles, de menues calomnies, un propos insignifiant répété et minutieusement commenté, une balourdise échappée à celui-ci, un quasi bon mot attribué à celui-là, des calembours contre un tel, des quolibets contre un autre, des sobriquets contre tous.

Voyez les journaux d'hommes, ceux que s'arrachent les habitués des clubs et des cafés... *le Charivari, le Satan*, etc., etc. Ils sont tous entièrement remplis de commérages, et ils doivent leur vogue à cette abondance, à cette générosité, à cette prodigalité de commérages. Les rédacteurs de ces malins journaux se croient obligés de mêler à ces commérages beaucoup d'esprit; folle erreur! Ils se font grand tort par ce mélange. Les lecteurs ne tiennent pas du tout à l'esprit; c'est un ingrédient d'un goût trop relevé, qui ôte au commérage sa saveur naturelle : l'esprit les trouble; quand ils voient qu'il y a quelque chose de fin à comprendre, ça les déroute, ça les fatigue; un joli mot à saisir, c'est un travail, c'est un souci, c'est quelquefois un piége, et les hommes sérieux n'aiment pas les plaisirs pénibles. Plus ils sont graves dans leurs études et dans leurs affaires, plus ils veulent être naïfs et indolents dans leurs récréations; cela explique pourquoi, tandis que les femmes frivoles cherchent des distractions violentes dans les romans

ensanglantés, les hommes profonds cherchent des distractions amusantes dans des commérages puérils. D'abord on s'étonne de cette différence, puis on finit par la trouver toute naturelle; il n'est pas nécessaire qu'il y ait harmonie entre les aptitudes et les délassements; on n'est pas forcé d'assortir ses plaisirs à ses travaux; au contraire, l'enfantillage du caractère est souvent même un symptôme de gravité dans l'esprit, comme la cruauté, la violence des idées et des goûts est souvent une conséquence de la douceur et de la charité des habitudes : les vrais méchants s'amusent peu des cruautés imaginaires; les niais ne s'amusent pas non plus des niaiseries : ils les prennent au sérieux, ils en font des affaires d'État; les sots ne savent pas rire. La manie des commérages est, en général, la manie des grands hommes, des hommes supérieurs; c'était celle de Bonaparte, c'est encore celle de l'empereur Nicolas, du prince de Metternich; un peu, dit-on, de M. de Chateaubriand.... Aussi, lorsque nous constatons le progrès que cette manie fait chaque jour, ne prétendons-nous pas faire une critique amère de l'esprit du temps; nous voulons seulement répondre à quelques gémissements des gens du monde qui regrettent l'incognito et qui déclament contre l'indiscrétion des journaux. Nous voulons leur dire ce que nous disions dernièrement à propos des romans-feuilletons : Les journaux ne sont point coupables; ils ne donnent pas la mode, ils la subissent; ils sont dans la dépendance du public; ce bon public veut tout savoir... ils lui disent tout : c'est sa curiosité qui fait leur indiscrétion. — Vos ridicules le divertissent, monsieur; il faut bien lui parler de vos ridicules.... Vos prétentions et vos caprices l'intéressent, madame; il faut bien lui parler de vos prétentions et de vos caprices.... Eh! mon Dieu, le jour où les commérages ne lui plairont plus, les journalistes, qui pourraient faire autre chose, n'en feront plus; ce n'est pas déjà si amusant que de s'occuper de vous! c'est bon pour les hommes graves; mais pour les poëtes, c'est un plaisir médiocre; et, vous le savez, les feuilletonistes sont presque tous des poëtes découragés, qui font du commérage malgré eux, comme les femmes, sinon par complaisance et par dévouement, du moins par raison, c'est-à-dire par désespoir.

Résumé de nos observations :

Littérature des femmes : crimes et jurons.

Littérature des hommes : calembours et commérages.

Ne demandez plus maintenant pourquoi les grands poëtes font de la politique, pourquoi les petits écrivent des feuilletons.

Cela dit, tâchons de plaire aux hommes sérieux par les niaiseries les plus variées.

Commérages politiques : Le monde parlementaire a été fort agité cette semaine. La moindre visite d'un homme d'État chez un autre homme d'État, la moindre conversation entre deux personnages importants, donnaient lieu à une foule de conjectures. On a beaucoup parlé du dîner séditieux de M. le comte de Saint-Priest. Cette victime du 29 octobre avait réuni chez elle le président du conseil du 15 avril et le président du conseil du 1er mars....

Ce genre de nouvelle est fort goûté par les hommes sérieux; les uns s'en vont répétant partout : « Eh bien, M. de Saint-Priest se venge! il invite chez lui M. Molé et M. Thiers. — Oui, répondent les autres; il leur a donné un dîner de coalition.... » Et tous ensemble font vingt commentaires sur ce fait, en se cachant mutuellement qu'ils l'ont lu dans un journal; car c'est encore une des manies du temps d'avoir toujours l'air d'être très-bien informé.

Il y a des députés qui ont voté en faveur du ministère et qui crient contre lui beaucoup plus fort que ceux qui ont voté franchement avec l'opposition. Quand on leur demande l'explication de cette inconséquence : « Nous ne voulons pas, disent-ils, renverser le ministère avant la fin de la session, à cause des chemins de fer.... » Voilà une explication adroite bien capable d'apaiser l'électeur en courroux!

Commérages mondains : Jeudi, chez madame l'ambassadrice de Belgique, il y avait grande réunion. M. le ministre de l'instruction publique y est venu à une heure du matin. C'était un peu tard, mais cela voulait dire : « Moi aussi je reçois le jeudi, et j'ai eu ce soir tant de monde!... Le jeudi, je ne suis libre que le vendredi. »

Cette espèce de petite nouvelle n'est pas non plus sans charme pour les hommes sérieux; ils aiment singulièrement à

savoir quels jours reçoivent les ambassadeurs et les ministres. Il y a des gens qui ne vont nulle part, qui ne peuvent quitter le coin de leur feu, qui sont malades, goutteux, paralytiques, et qui veulent absolument connaître tous les jours de réception. Ils sont étendus sur leur chaise longue, ils gémissent; mais si par moments ils cessent de gémir, ils disent : « Ah! c'est aujourd'hui dimanche.... On va ce soir à l'ambassade de Sardaigne. — Qui? votre sœur, votre femme? » — Non, ils ne connaissent personne qui doive y aller; mais ils sont bien aises de savoir que toutes sortes de gens qu'ils n'ont jamais vus y seront. Abnégation touchante! — Qui ose parler d'égoïsme après de tels exemples?

Il y a encore une autre espèce de détails qui intéresse vivement les lecteurs badauds, c'est la description fidèle des habitations; mais nous ne pouvons qu'approuver cette curiosité pleine de sagesse; nous-même nous préparons en ce moment un travail profond sur cet important sujet; le premier chapitre est intitulé : *De l'influence des appartements sur les caractères, les ambitions et les destinées.*

On nous fait un crime affreux de n'avoir point parlé d'une mémorable lecture faite chez madame la princesse de Canino, une tragédie de Lucien Bonaparte : *les Enfants de Clotaire*... remplie de vers à effet, lue parfaitement par M. Ed. Mennechet sous un magnifique tableau de Raphaël estimé cent mille francs! C'était là un grand événement!... et personne ne nous pardonne de l'avoir oublié, pas même les gens qui ne savent pas trop ce que c'est que Raphaël et qui n'ont jamais su ce que c'était que Clotaire.

On nous reproche aussi beaucoup d'avoir négligé la dame aux *sept petites chaises* (steeple-chase). Eh! vraiment, nous n'osions plus parler d'elle; on est allé dire à trois ou quatre femmes très-aimables, qui ne méritent nullement cet outrage, que c'étaient elles que nous voulions peindre dans cette trop naïve personne.... Comprenez-vous cela, qu'on aille dire effrontément à une femme : Cette sotte, c'est vous; je vous ai tout de suite reconnue! Voilà pourtant ce qu'on a fait. Nous étions résolu à ne plus penser à elle; mais puisqu'on la regrette tant, nous vous dirons encore une naïveté qui lui est échappée.

M. de M... racontait qu'il avait assisté, le 12 du mois dernier, à une solennité charmante chez la comtesse R.... Là, de très-belles femmes, des hommes d'esprit, des talents célèbres, avaient été réunis dans un splendide souper, pour célébrer le premier jour de l'année russe; on avait servi, au commencement de la soirée, du thé, des glaces, comme partout; mais à minuit on avait apporté sur des plateaux, au lieu de friandises, des verres de vin de Champagne, et chacun s'en était allé en caravane, le verre en main, trinquer avec la maîtresse de la maison et lui souhaiter la bonne année. — Mais c'était le 13 janvier! s'écria la dame aux *sept petites chaises*. — Oui. — Ah! que je n'aimerais pas à habiter un pays où le premier jour de l'année tombe un 13!... — Ingénieuse superstition!

Paris est divisé depuis trois semaines en deux sociétés : celle qui danse, et celle qui chante. La Chaussée d'Antin, peu scrupuleuse, malgré le carême, danse; le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, plus convenables, se contentent de chanter éperdument. Ne croyez pas ceux qui vous disent que l'on donne des bals dans le grand monde; cela n'est pas! Les gens bien élevés savent s'abstenir... en apparence... de toute chose condamnée; s'ils ont de la religion, ils respectent la religion; s'ils n'en ont pas, ils respectent ceux qui en ont et ils se gardent bien de les offenser en leur offrant des fêtes inopportunes. Nous n'aimons pas que l'on se fasse un jeu de narguer les croyances des autres; il est vrai que nous n'aimons pas non plus que l'on se pare des siennes ; nous sommes difficile à contenter. Nous blâmons les gens peu dévots qui donnent des bals pendant le carême, et nous blâmons aussi les gens trop dévots qui nous envoient des billets d'enterrement tout remplis de fatuité religieuse, comme celui-ci que nous avons reçu ce matin :

« Madame une telle, mademoiselle une telle, M. un
» tel, etc., etc., ont l'honneur de vous faire part de la perte
» douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de madame
» la marquise une telle, leur tante, cousine, etc., etc., décédée
» à l'âge de..., en son hôtel, à Paris;

» Administrée des sacrements de notre sainte mère l'Eglise. »

Cette confidence imprimée nous semble assez inconvenante. Nous comprenons que des parents sentent leurs regrets adoucis en pensant que la personne qu'ils pleurent est morte en paix avec le ciel; mais nous ne comprenons pas qu'ils fassent part à tout le monde de cette sainte consolation, et qu'ils chargent une compagnie ou un office de publicité de répandre cette bonne nouvelle dans la société parisienne. Cette fausse dévotion, toute de vanité, nous déplaît autant que l'ironie voltairienne. N'avons-nous donc à choisir qu'entre les hypocrites et les impies? Eh bien, nous aimons encore mieux ceux-ci; on peut du moins les convertir; et puis ils ne font de tort qu'à l'impiété, ce qui est indifférent; les autres font du tort à la religion elle-même, c'est plus dangereux. Ils sont comme les républicains, qui compromettent la république et qui empêchent depuis cinquante ans que le grand règne de la liberté n'advienne. La religion! la religion! quelles nobles et belles choses! et quel dommage que les intrigants, les envieux et les ambitieux soient toujours les premiers à comprendre la beauté et la noblesse des choses!

Essayons un commérage sur les bêtes féroces. A la dernière représentation de Carter, vers la fin du premier acte, au moment où l'Égyptien lutte avec le lion du désert, la toile, trop hâtive, est tombée sur la crinière du lion. Sa terrible tête et ses deux pattes de devant restèrent sur la scène : il avait l'air d'un chenet vivant et menaçant. Le roi du désert attendait avec patience qu'on vînt le délivrer, et le chef d'orchestre, pour le distraire des ennuis de cette demi-captivité, jouait avec lui, lui donnant de petits coups d'archet sur le nez, et l'animal intelligent répondait à ces coquettes agaceries par un gracieux sourire qui ne laissait pas d'être formidable. Cette scène improvisée eut un immense succès dans la salle, et pourtant, quoi de plus triste? O décadence! les lions qui entendent la plaisanterie! Où allons-nous?

M. Villemain est tout à fait guéri et plus spirituel que jamais, si spirituel même que tout le monde ne veut pas encore convenir qu'il soit complétement guéri : il y a des gens qui ont intérêt à faire croire que les choses piquantes qu'il dit sont un reste d'égarement. Qu'avait-il donc? — Une fièvre cérébrale

compliquée d'une crise nerveuse et ministérielle. Cela rappelle ce mot de Gérard de Nerval. Lui aussi avait été confié un peu trop tôt aux soins du docteur Blanche. Quand on lui demandait : « Qu'avez-vous eu ? » il répondait : « Une fièvre chaude compliquée de médecins. » Or M. Villemain avait eu pour le secourir cinq médecins et huit ministres : on aurait succombé à moins. Nous venons de lire ce billet charmant écrit par lui à une de ses anciennes amies ; elle lui avait prêté les poésies d'André Chénier ; elle demeure près de la maison qu'il habite :

« Madame, un académicien malade, qui ne lit plus de vers » et ne sait plus par cœur que les vôtres, se fait scrupule de » garder ce volume que vous lui avez prêté il y a quelques » mois. Il a l'honneur de le faire remettre à votre porte, inuti- » lement voisine de la sienne ; et il saisit cette occasion de vous » offrir l'hommage de son respect et l'assurance qu'il n'est » mort ou imbécile qu'officiellement. »

Dans ces quelques mots, il y a de tout : une flatterie volontairement exagérée, un regret affectueux et triste, une formule très-respectueuse, une épigramme très-mordante ; ce sont bien là tous symptômes de raison, ou nous ne nous y connaissons plus.

On se querelle, on se bat pour aller jeudi à l'Académie. La réunion sera des plus complètes, il y aura là toutes les admiratrices de M. Victor Hugo ; il y aura là toutes les protectrices de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les *lettrées* du parti classique. Qui nous expliquera ce mystère ? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monarchiques et *classiquissimes*, et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons ? On répond à cela : « Il a abjuré.... » Belle raison ! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent ? La véritable mission des femmes, au contraire, est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément ; leur devoir, d'assister les héroïsmes en détresse. Il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés ; qu'elles jettent leurs plus doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles

refusent même un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh! le présage est funeste! Ceci n'a l'air de rien, eh bien, c'est très-grave; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté.

LETTRE TROISIÈME.

Le règne des fourbes. — La France perdue par les femmes. — Les roués bêtes. — Les favoris de Polichinelle. — Tom Pouce. — Les bulles de savon. — Gouverner, c'est amuser.

29 mars 1845.

L'autre jour, à propos d'une innocente apostasie littéraire, nous avons accusé les femmes de protéger un peu trop tendrement la ruse, la félonie. Le fait est que, depuis quelques années, le courage et la droiture sont entièrement passés de mode; les fourbes sans esprit, les intrigants moroses sont en tous lieux les favoris des belles. Il faut flétrir ce favoritisme dangereux; il ne faut pas permettre qu'il s'établisse, ce règne brutal, le règne des envieux et des traîtres. Dieu sait où il nous mènerait!

A eux!... non... nous ne leur en voulons pas personnellement.... Nous ne les aimons pas, mais nous les plaignons; ils doivent être bien malheureux! Ce sont des esprits malingres et inquiets qui doutent toujours d'eux-mêmes et de la Providence; ils emploient la ruse, parce qu'ils sentent qu'ils n'ont pas la force; ils trichent au jeu, parce qu'ils se défient du sort; ils se déguisent, parce qu'ils sont mécontents de leur nature; ils mentent, parce qu'ils sont honteux de leur vérité. Oh! nous leur pardonnons de mentir; bien mieux, nous les remercions du mensonge, et, puisque leur pensée est si laide, nous leur savons un gré infini de nous la cacher.

Pauvres gens! voyez comme ils ont l'air triste, comme ils passent humblement devant vous, le front baissé, le regard morne, les mains suppliantes; ils semblent toujours vous

adresser des excuses, à vous qu'ils ne connaissent pas. Hélas! ils s'excusent d'être ce qu'ils sont, des cœurs malsains, tourmentés d'une haine vague, froide, permanente et implacable, qui se porte indistinctement sur toute chose aimée ou admirée, hommes, animaux, objets; car ils détestent les choses précisément pour ce qui fait leur mérite ou leur charme : ils haïssent la jeune fille pour sa beauté, le jeune homme pour son élégance, l'enfant pour sa gentillesse, le cheval pour sa noblesse, la levrette pour sa légèreté, l'oiseau pour sa chanson, l'abeille pour son miel, la fleur pour son parfum, et ils souffrent cruellement de cette haine universelle qui ne leur laisse point de repos. Tout ce qui fait notre joie fait leur tourment; un son pur est pour eux une note fausse; ils ont horreur de tout ce qu'on vante. Quand on leur dit : « Venez entendre ou venez voir cela, c'est superbe! » ils s'enfuient bien vite; ils ne veulent pas même risquer d'admirer. Et ils traînent partout cette humeur jalouse à laquelle ils donnent une belle apparence de préoccupation philosophique, d'indignation puritaine, mais dont ils savent mieux que nous le sens véritable; ils parviennent à nous tromper, nous autres, quelquefois; mais, les malheureux, ils ne peuvent jamais se tromper eux-mêmes, ils ont le secret de leur misère, ils ont eux-mêmes sondé leurs plaies, ils ont eux-mêmes analysé leur venin, et toute cette rage qui les dévore, cette âcreté qui se fait sentir dans leurs discours les plus doucereux, ce dépit violent qui éclate jusque dans leurs flatteries serviles, cette malveillance contre la création entière, cette lutte sournoise contre tout ce qui est grand, fort et généreux, ce courroux mitigé et menaçant, cette rancune patiente et croissante, ce fiel qui souille, ces anneaux qui étouffent, ce dard qui tue, toutes ces allures de reptile que vous appelez perfidie et méchanceté, tout cela n'est au contraire que souffrance et humilité; tout cela, c'est intéressant, ce sont des cris et des larmes, ce sont les aveux involontaires d'une indigence trop profondément reconnue, ce sont les épanchements douloureux d'une modestie poignante et désespérée.

Allez, ça ne doit pas être agréable que de rouler toujours dans sa tête des pensées mauvaises; si petit que soit un cœur, quand il est chargé de haine, il doit être bien lourd!

Et, d'ailleurs, faut-il à ces êtres malheureux faire un crime de leur misérable destin? Est-ce leur faute à eux si Dieu les a maudits, sans daigner les informer du sujet de sa colère? Leur élément, c'est le mal; mais ont-ils choisi leur élément, et sont-ils coupables d'y vivre? Ils fuient l'éclat de la lumière, mais ont-ils des yeux qui puissent la supporter? Depuis quand fait-on un crime aux hiboux, aux chauves-souris, aux chouettes, de leur malveillance contre le soleil? A-t-on jamais reproché aux caïmans, aux grenouilles, leur préférence marquée pour les marais infects et les eaux bourbeuses? Cherche-t-on querelle à la taupe pour ses goûts mystérieux et souterrains? Va-t-on chicaner les ours sur les antres obscurs, les climats brumeux qu'ils affectionnent?... Pensez-vous que ce soit par plaisir qu'on habite dans l'ombre et dans la fange? Non sans doute : c'est qu'on y est forcé par un irrévocable arrêt. Plaignons-les donc, ces pauvres êtres proscrits que Dieu a condamnés à la fange éternelle, dont le triste destin est de redouter comme fatales toutes les puretés : la pureté du jour, la pureté des eaux, la pureté des cœurs; respectons le mystérieux jugement qui les a frappées, ces victimes d'une vengeance inconnue, et pardonnons-leur le mal passager qu'elles nous font, en considération du constant supplice qu'elles endurent!

Soit, pardonnons-leur! mais ne pardonnons pas à ceux qui les protégent; à ceux qui vont les pêcher au fond de leur marécage pour les lancer dans le monde; à ceux qui commanditent leurs entreprises perfides; à ceux qui utilisent leur venin; et gémissons courageusement *contre* les femmes qui, par erreur ou par caprice, exercent depuis quelques années dans la société parisienne et provinciale cette fâcheuse autorité, cette coupable influence que nous appelons « le patronage des reptiles.... » Dans le paradis... passe encore. Ce goût funeste pouvait se comprendre : dans ce séjour d'innocence sublime, de simplicité puissante, de grandeur naïve, la perfidie était la variété, et le désir du changement peut servir d'excuse à la fantaisie.... Mais ici-bas, mais parmi nous, ce prétexte-là n'existe même plus; et l'on a peine à s'expliquer que les femmes, les femmes!... ces modèles de dignité, ces grands maîtres en délicatesse, ces gardiennes de l'idéal dans ce triste monde des réalités, oublient

leur mission au point de préférer partout l'astuce à la franchise, la finasserie à la force, le factice au naturel, le calcul adroit au dévouement généreux, la prudence au courage, l'habileté au génie, et puisque nous sommes en train de parler animaux, ajoutons le chacal au lion, le serpent à l'aigle. Qui donc maintenant osera se montrer noblement fier, généreusement brave, poétiquement délicat, héroïquement dévoué, si la délicatesse, la générosité, la bravoure, ne sont plus les vertus qui plaisent aux femmes? Et que deviendront elles-mêmes ces vertus sublimes, si les femmes, pour qui elles ont été imaginées, les proscrivant avec dédain, s'écrient : C'est une mode passée, nous n'en voulons plus! Leur nom même bientôt se perdra; déjà on les débaptise, déjà dans toute la France constitutionnelle un désintéressement sans arrière-pensée s'appelle duperie; déjà chez les parvenus satisfaits, le dévouement aux intérêts du peuple s'appelle utopie séditieuse; depuis longtemps, vous le savez, chez les industriels ministériels, la fierté patriotique se nomme préjugé national; les phalanstériens appellent le courage guerrier une sanglante absurdité; Scribe appelle l'amour une erreur du jeune âge; beaucoup de gens nomment la délicatesse fausse honte; la dignité, ridicule orgueil; tout le monde s'accorde pour nommer l'enthousiasme... folie!

Par un travail contraire, ou plutôt par une conséquence naturelle, les plus vilaines choses ont pris des noms charmants. Le succès purifie tout; la nécessité excuse les actions les plus laides. Les mœurs constitutionnelles ont cela d'aimable, qu'elles amènent dans le pays une corruption naïve et insensible dont personne ne pense à s'indigner. On agit avec une telle précipitation dans les luttes parlementaires, qu'on n'a pas le temps de choisir ses moyens. Un candidat, au jour des élections, par exemple, n'a pas un moment à perdre en vaine pruderie; il lui faut tout de suite un obstacle à opposer à son rival.... On lui offre une calomnie, il la prend à la hâte et sans songer à mal; cette calomnie n'est plus à ses yeux une calomnie, c'est une ruse de guerre, et voilà tout. S'il triomphe, il permettra à la vérité de se faire jour; une fois arrivé à son but, il renverra cette calomnie à son véritable propriétaire, comme un véhicule qu'il a pris à l'heure et dont il n'a plus besoin.

A la tribune, même indulgence, même élasticité, même désinvolture dans les consciences; là aussi la nécessité fait loi; là il n'y a plus qu'une honte, c'est d'être décontenancé, et l'orateur a le droit de tout dire pour échapper à ce danger : à une interpellation qui l'embarrasse, il a le droit de répondre comme il l'entend... Il lui vient un mensonge... va pour le mensonge. A la tribune, le mensonge prend le beau nom de mouvement oratoire. Mentir, mentir trois fois d'une voix forte et sonore... cela s'appelle tenir tête à l'orage; bravo! Le véritable orateur ne connaît plus rien, ni pays, ni parents, ni devoir... il dirait le secret de l'État, il dirait le secret de sa mère, plutôt que de rester court.... Et ces légères indiscrétions s'appellent encore de l'éloquence.

Ainsi l'on calomnie très-fort sans être méchant, l'on ment beaucoup sans être menteur, c'est un effet constitutionnel qu'il faut subir; dans les moments de crise, on ne peut pas se permettre d'avoir des scrupules. Des scrupules, grand Dieu!... mais dans ces jours de batailles acharnées où l'on n'entend parler que de séance décisive, de vote décisif, de manœuvre décisive..., c'est-à-dire de péril extrême, de situation impérieuse où toutes les ruses sont autorisées, où tous les expédients semblent bons... le mot scrupule est synonyme d'imprudence, et il faut une mémoire bien fidèle, une véracité bien érudite pour se rappeler la signification primitive de ce vieux mot, dont l'usage serait si dangereux.

Et nul ne réclame contre cet affreux vocabulaire de la constitutionnalité!... Nous seul avons cette audace, non comme moraliste, mais comme philologue, car nous ne sommes pas exigeant, nous ne voulons pas changer ce qui est, nous n'avons pas la prétention de détruire le mal, nous ne vous demandons qu'une chose, c'est de ne pas le confondre avec le bien.... Et si c'est trop demander, nous permettrons encore aux hommes de colorer leurs misérables actions des noms les plus pompeux; mais nous supplierons avec instance les femmes de conserver religieusement, comme les prêtres de l'Inde, la tradition de la langue sacrée.... Et qui donc les sauvera de l'oubli ces nobles expressions, ces poétiques images, dont nos pères se servaient pour rendre leurs généreuses pensées, si le souvenir des

femmes refuse de les recueillir, si leur voix douce et puissante refuse de les répéter? Les femmes seules peuvent encore nous sauver des dégradations de la constitutionnalité; et les voilà qui se font les complices de ce fléau corrupteur!...

Mais vous ne voyez donc pas où nous allons? mais vous ne remarquez donc pas à quel point nous sommes déjà changés? Nous étions jadis francs, généreux, braves, élégants et spirituels, et voilà déjà que nous devenons fourbes, avides, poltrons, sales et bêtes. Des roués bêtes!... est-il rien de plus affreux? Nous étions un peuple de troubadours et de chevaliers : nous formons aujourd'hui une population entière de vieux avoués retors et rapaces, tristes et lourds, ne riant jamais... que d'une belle action. Nous avions autrefois sur la tête un casque d'or; nous n'avons plus aujourd'hui qu'un bonnet de coton sordide; on nous a ôté toute notre grandeur, toute notre poésie; mais vous ne comprenez donc pas qu'on nous perd, qu'on nous ruine, par cette honteuse métamorphose! Notre force était dans notre héroïsme, notre richesse était dans notre esprit. Notre puissance, à nous, est toute morale, notre influence est tout intellectuelle; elle est immense, mais elle ne peut s'analyser.... C'est un prestige : une froide combinaison l'anéantit. Nous ne pouvons que l'impossible, nous ne devons compter que sur l'imprévu. La raison, pour nous, c'est la mort. Le jour où nous calculerons... nous périrons!... et l'on ne nous apprend plus qu'une chose : à calculer, à tout calculer... et nous périrons avant l'heure, avant l'heure marquée pour nous au cadran des nations, parce que les femmes n'aiment plus que ceux qui savent calculer, parce qu'elles choisissent aujourd'hui constitutionnellement les plus habiles et les plus heureux, au lieu de choisir royalement, comme faisaient autrefois leurs vaillantes aïeules, les plus braves et les plus dignes.

Depuis huit jours, Paris est retombé dans le délire; il s'amuse, il s'agite; cela fait peine à voir. Ses plaisirs ressemblent à des labeurs; il a l'air de vouloir expier le doux repos qu'il a goûté pendant les derniers jours du carême; on dirait qu'il fait pénitence de ses austérités. La fièvre des concerts n'a rien perdu de son intensité, et déjà la fièvre des bals se révèle par les plus effrayants symptômes. Les guirlandes ont reparu

sur les fronts : guirlandes de printemps, guirlandes de roses fanées ayant pour tige un fil de fer, pour épines des fils de laiton ; bref, guirlandes de fleurs naturelles. Cette parure n'est pas fraîche, mais elle est au moins d'une forme gracieuse ; elle vaut mieux, selon nous, que ces affreux panaches nacarat que les jeunes femmes avaient adoptés cet hiver pour coiffure de concert ; cela se mettait avec une robe de velours nacarat ornée de cinq ou six volants de dentelles, ce qui avait l'avantage de métamorphoser à l'instant même une jeune et belle femme, une nouvelle mariée, en une vieille tante du *Gymnase*. Du satin sous des dentelles, c'est charmant ; mais des dentelles sur du velours, quelle profanation ! et c'était pourtant la grande mode cette année. Il y avait encore une autre invention qui était fort à la mode, c'était une coiffure composée de deux touffes de marabouts blancs posées de chaque côté des joues. La jolie madame de B... était, l'autre soir, coiffée de cette façon ; elle minaudait et souriait très-gentiment : ses admirateurs lui disaient qu'elle avait l'air d'une jolie petite chatte ; mais son oncle (*un oncle est un frondeur donné par la nature*), s'approchant d'elle d'un air maussade, lui jeta ces mots d'un ton bourru : « Ma nièce, pourquoi avez-vous volé les favoris de Polichinelle ? C'est très-mal et c'est très-laid ! »

Elle était furieuse, mais nous avons bien ri.

Il y aura, de lundi en huit, grande fête à l'ambassade de Belgique, dans ce même hôtel déjà célèbre du temps de l'Empire par ces bals masqués que l'empereur aimait tant. Il y arrivait à neuf heures précises en domino ; il ne parlait à personne, personne n'osait lui parler, et il y restait jusqu'à trois heures du matin. Qu'est-ce qui pouvait donc tant lui plaire dans ces fêtes ? L'intrigue ?... il n'y en avait pas ; l'incognito ? on le nommait tout haut. — C'était le masque... un masque solidement attaché ! quelle jouissance pour un souverain !

A propos de l'empereur et de l'Empire, M. Thiers a envoyé son dernier ouvrage à M. Guizot. On raconte que ces deux adversaires politiques se sont rencontrés ces jours-ci chez madame la princesse de Lieven. En entendant annoncer M. Thiers, madame de Lieven a d'abord voulu faire défendre sa porte à M. Guizot ; mais M. Thiers ayant réclamé avec

instance contre cet ordre rigoureux, M. Guizot est entré. Alors une conversation coquettement hostile et amèrement courtoise s'est, assure-t-on, engagée entre eux. « Vous voulez nous renverser, aurait dit M. le ministre des affaires étrangères ; mais, je vous en préviens, nous ne nous y prêterons pas, et vous serez forcé de nous mettre à la porte. » A cela, le *premier mars* aurait répondu que, s'il le fallait absolument, il comptait bien en venir là, et que c'était une extrémité qu'il entrevoyait sans horreur. Et tous deux, en causant ainsi, souriaient avec beaucoup de grâce.... Après tout, pourquoi ces messieurs prendraient-ils leur courroux au sérieux?.... Leur haine est aussi fragile que leur alliance ; ils se haïssent en attendant qu'ils s'allient ; ils se combattent jusqu'au jour où ils se coalisent ; ils se détestent aujourd'hui, mais il faut peu de chose pour qu'ils s'entendent demain.... Oh! presque rien... un troisième personnage à détester ensemble, cela les unirait bien vite. Les haines intermittentes n'ont pas le droit d'être implacables, ce serait une prétention par trop ridicule ; il faut être juste, il faut être prudent aussi ; songez donc que dans les luttes constitutionnelles tout est caprices, revirements, chassés croisés ; il peut arriver telle circonstance où l'on se trouve avoir besoin de son plus mortel ennemi, et l'on doit toujours, même en le renversant, prévoir le cas où l'on pourrait en faire un associé puissant et un complice terrible. O volage et tortueuse constitutionnalité, tu ne permets pas même dans la haine la constance et la naïveté!

Le héros du jour, le lion du moment, c'est le général Tom Pouce. Après les petites sauteuses viennoises, c'est un succès d'à-propos ; après les poupées, le nain!... Pauvre peuple d'envieux, comme on se moque de toi! Avec quelle spirituelle ironie on te flatte dans tes goûts puérils! On le sait, tu n'aimes pas à regarder quand il te faut lever les yeux ; mais si, pour admirer, il ne faut que regarder par terre, tu consens à admirer : aussi l'on ne te présente que des idoles microscopiques. L'adoration des moindres, voilà encore un des charmants effets du régime de l'égalité.

Cependant, nous devons à la vérité de dire que ce peuple jaloux consent quelquefois à s'intéresser à ce qui est au-dessus

de lui et à lever les yeux pour admirer. Le jeudi de la mi-carême, cette année, par exemple, les badauds promeneurs ont passé leur soirée dans une admiration bien naïve et bien motivée. Plus de dix mille personnes sont restées sur le boulevard des Italiens pendant de longues heures, le nez en l'air, les yeux ravis, dans l'attitude de la contemplation, occupés à regarder... une comète? un ballon? moins que cela : des bulles de savon qui sortaient d'une des fenêtres de la maison située au coin de la rue Richelieu. Ces bulles de savon étaient d'une grosseur prodigieuse; elles contenaient de la fumée de tabac. D'abord on disait : « Est-ce bien une bulle de savon?... n'est-ce pas un petit ballon d'essai? » Puis lorsque la bulle venait à crever en heurtant le volet d'une boutique ou le sommet d'une enseigne, et qu'on voyait tout à coup s'élever un léger nuage, et qu'on reconnaissait le doux parfum du cigare bien-aimé, l'étonnement redoublait, et l'on se demandait avec inquiétude quel souffle éolien avait pu gonfler ces bulles aux proportions formidables. Le nom de Vivier circulait alors dans la foule, et tout s'expliquait. Pour ce fameux sonneur de cor, qui chante cinq notes à la fois, ce n'est rien que de souffler dans un chalumeau devant les populations enthousiasmées; ils étaient là plus de dix mille et ils sont restés là trois heures. Des poupées, des nains, des bulles de savon!... Un peuple si facile à amuser ne devrait pourtant pas être difficile à gouverner, car gouverner c'est amuser.

LETTRE QUATRIÈME.

Le mot fatal : A quoi bon? — Un mauvais bout de ruban. — Tout ce qu'il veut dire. — La force des idées. — Vivent les fictions, elles font vivre! — Les pianistes célèbres; leur dénomination. — Le Grand Turc pianiste, élève de Léopold Mayer. — La consigne de l'Académie est la même que celle des Tuileries.

5 mai 1845.

Des roués bêtes!... Vous avez beau vous fâcher, c'est le mot. Nous sommes devenus cela, grâce au progrès du temps, grâce aux conseils des philosophes. Ah! messieurs, vous croyez qu'on supprimera chez un peuple l'idée et l'image, et qu'il gardera le cœur et l'esprit! Vous vous trompez singulièrement. Les

grands peuples vivent par les idées, les grandes idées s'expriment par les images. En détruisant, comme vous l'avez fait, tous les symboles, vous avez nécessairement détruit toutes les grandes idées qu'ils représentaient. Vous avez crié : Vanité! vanité! contre toutes les forces inspiratrices; vous avez crié : Absurdité! absurdité! contre tous les stimulants glorieux; vous avez lancé l'anathème contre tous les sentiments généreux; vous avez crié contre eux : Poésie! poésie! car ce mot ironique : « C'est de la poésie! » est la formule d'anathème en usage chez les égoïstes bourgeois; vous avez sordidement demandé l'*A quoi bon?* de toutes les nobles choses; vous avez intronisé l'utile, sans comprendre que les choses que vous jugiez inutiles étaient au contraire les sources fécondes de toutes les puissances, de toutes les richesses d'un pays; vous avez proclamé l'égalité, et vous n'avez pas pressenti qu'en proclamant l'égalité vous détruiriez l'émulation, et qu'en détruisant l'émulation vous détruiriez l'orgueil professionnel, le dévouement et l'héroïsme.

Vous avez établi ceci, par exemple : Le perruquier paisible, blanchi de poudre parfumée, est l'égal du soldat blessé, noirci de poudre à canon. Pour vous, il n'y a aucune différence entre ces deux hommes; s'il vous fallait absolument flatter l'un des deux et lui dire : « Ta profession est la plus belle, » vous exalteriez de préférence le perruquier, que vous nommeriez citoyen libre, parce qu'il est électeur; car, à vos yeux éclairés, l'homme qui passe sa vie, tranquillement dans sa boutique, à pommader des cheveux, à confectionner des perruques, et l'homme qui risque sa vie bravement dans les batailles, pour la gloire et pour le salut de son pays, sont deux Français tout à fait semblables; leurs deux professions vous paraissent également nobles; vous n'admettez pas qu'on distingue une nuance entre leurs deux courages. C'est très-bien!... Mais alors vous devez trouver tout simple que personne ne veuille être soldat; que les jeunes gens appelés se mutilent les pieds, s'arrachent les dents pour ne pas aller à la guerre, et qu'ils préfèrent sagement le paisible honneur de recevoir, dans une boutique parfumée, l'humble visite de messieurs les députés candidats, au terrible honneur de recevoir, dans une mêlée sanglante, les

balles et les boulets de l'ennemi; et même, avec vos principes, si quelque chose doit vous étonner beaucoup, c'est que tous les Français ne se fassent pas perruquiers. Quel heureux état, où l'on est enivré par les roses, où l'on est encensé par les députés! Cela vaut cent fois mieux que d'être soldat, aujourd'hui que les hauts faits des soldats ne sont plus récompensés par des lauriers, ni célébrés par les poëtes.

Il est de certaines professions affreusement pénibles et chétivement lucratives qu'on ne peut rendre attrayantes que d'une seule manière : en les dignifiant. Si vous ôtez au soldat le droit d'appeler les bourgeois *pékins,* il ne trouvera plus aucun plaisir à être soldat, il ne mettra plus son orgueil dans sa profession, il ne se parera plus de son uniforme. Pourquoi veut-on encore un peu être magistrat? c'est qu'il y a encore un peu de prestige dans la magistrature : on n'est pas bien payé, mais on est assez considéré; et cette considération que la place vous donne tient lieu du fort traitement qu'elle devrait vous donner. Les professions les plus ardues, comme celles de soldat, de marin, de laboureur, devraient être les plus glorifiées; il devrait y avoir des priviléges, des dignités, pour les hommes courageux qui les choisissent; mais on a aboli les dignités, les priviléges; on a supprimé toutes les valeurs fictives, toutes les monnaies morales, avec lesquelles on récompensait les grands services; on a supprimé toutes les splendeurs imaginaires qui attirent les nobles ambitieux, et les esprits généreux se sont découragés, et les caractères les plus indépendants et les rêveurs les plus orgueilleux se sont résignés aux états les plus modestes et les plus paisibles; et les fils de général se font percepteurs, les fils de marin se font commis, les fils de laboureur se font valets de pied; ceux-ci aiment mieux monter humblement derrière la voiture d'un maître, parés d'un habit dont ils n'ont pas choisi la couleur, que de conduire fièrement les bœufs qu'ils ont nourris, attelés à leur propre charrue, dans le sillon paternel. C'est qu'il n'y a plus personne pour leur dire : « L'indépendance est une noblesse, la terre des champs est plus noble que le pavé des villes, la blouse est plus noble que la livrée, le laboureur est plus noble que le valet... » on leur dit au contraire : « Vous êtes tous égaux. » Chacun choisit alors

l'état le moins pénible et le plus commode, sans se demander s'il est le plus honorable. Vous avez supprimé toutes les dignités, à merveille! mais vous n'avez pas remarqué qu'en supprimant les dignités, vous supprimiez aussi la dignité; vous avez détruit l'idée en détruisant les symboles.

Eh quoi! dites-vous, les hommes se font hacher pour un vain titre, pour un mauvais bout de ruban! Et vous haussez les épaules, vous prouvez par les discours les plus raisonnables que c'est folie, qu'il est bien temps d'éclairer ces niais imprudents, ces fous qui attachent encore de l'importance à ces puérilités, à ces misères!... Risquer de mourir pour avoir le droit de porter à sa boutonnière un ruban d'une teinte plus ou moins flatteuse! Vous ne comprenez rien à cette bizarrerie, philosophes profonds! en général, vous comprenez peu de choses. Quel plaisir peut-on trouver à se parer d'un bout de ruban? Je vous le demande, qu'est-ce que cela signifie?... Rien! cela veut seulement dire : « J'ai été brave dans telle affaire plus que les braves; pendant que vous dormiez, je veillais; pendant que vous vous amusiez, je souffrais; pendant que vous faisiez de votre dîner l'affaire de toute votre journée, je jeûnais; pendant que vous vous promeniez sur les boulevards, le cigare à la bouche, entouré de vos amis, moi je traversais les déserts, le pistolet au poing, traqué de tous côtés par nos ennemis; j'ai grelotté de froid, j'ai suffoqué de chaud, j'ai eu les pieds gelés dans la neige, j'ai eu le front brûlé par le soleil... et j'ai subi tous ces tourments sans me plaindre, par respect pour mon devoir, par amour pour mon pays.... » D'autres fois, cela veut dire aussi : « J'ai donné ma jeunesse et ma santé à la science aride, j'ai usé mes yeux sur les livres, j'ai blanchi dans les veilles et dans les travaux; j'ai sacrifié ma vie pour sauver la vie des autres; j'ai interrogé la peste sans pâlir, j'ai palpé le choléra sans trembler, j'ai tant vécu avec les cadavres, que j'ai fini par leur ressembler à moitié; je me suis tant occupé de la mort, que la mort déjà s'occupe de moi et qu'elle va bientôt me punir d'avoir voulu lui ravir ses victimes en me faisant moi-même sa victime avant l'âge et malgré tout mon savoir; mais je l'attends sans crainte, car je l'ai bravée avec enthousiasme, par respect pour mon devoir et par amour

pour l'humanité. » Cela veut dire encore : « J'ai lutté avec l'Océan, avec les tempêtes, avec les sauvages, avec les Anglais; j'ai passé ma vie dans l'exil, loin de ma famille et de mes amis; j'ai quitté, quelques mois après mon mariage, une jeune femme que j'aimais d'amour; j'ai laissé mourir ma mère sans l'embrasser; j'ai appris dans un port de l'Inde qu'il m'était né un fils en France, et quand je suis revenu dans ma maison, après seize années d'absence, et que j'ai demandé si ma femme était chez elle, un jeune inconnu m'a répondu : « Ma mère va rentrer, voulez-vous l'attendre, monsieur?... » Cet inconnu qui m'appelait monsieur, c'était mon fils, mon grand fils, que je n'avais pas vu grandir! J'avais le collégien, mais je n'ai jamais eu l'enfant.... Quant à sa pauvre mère, elle était si changée, que je ne pus retenir mes larmes en la regardant : c'était la digne mère, ce n'était plus la jeune et belle épouse. Ainsi j'avais fait à mon devoir le sacrifice des plus douces jouissances de la vie; j'ai donné à mon pays mes plus beaux jours; j'ai négligé, pour le servir, mes devoirs les plus chers, mes trésors les précieux, mes fleurs les plus fraîches et les plus charmantes; je lui ai sacrifié la vieillesse de ma mère, la jeunesse de ma femme, l'enfance de mon fils.... »

Oui, ce mauvais bout de ruban signifie courage, dévouement, sacrifice, devoir glorieusement accompli, péril généreusement affronté, privations, patience, savoir, talent, honneur, bien souvent héroïsme, quelquefois génie, toujours travail. Un chiffon de soie qui dit ces choses-là ne nous semble pourtant pas un objet tout à fait méprisable. Mais, direz-vous, cela vient de l'idée qu'on y attache. Eh! mais, précisément; nous avons cette faiblesse de tenir aux idées, par conséquent aux choses auxquelles on attache des idées, parce que, nous le répétons, les peuples généreux et intelligents se gouvernent avec des idées : ce sont les peuples mercantiles et gloutons que l'on gouverne avec des intérêts.

Mais, bien loin d'en rire, vous devriez admirer avec transport cette invention sublime. Avoir amené des hommes à braver la mort, l'infirmité, les dangers les plus terribles, pour obtenir le droit de porter une rosette rouge à leur boutonnière; avoir donné à une convention sociale cette force d'impulsion, mais

c'est superbe, c'est plus beau que d'avoir découvert la force motrice de la vapeur, c'est plus beau que d'avoir découvert un monde! Avoir fait d'un bout de ruban un but, une gloire, une consolation, une compensation, en vérité, il faut que nous soyons bien sot, mais nous trouvons cela merveilleux. Dans un siége, un soldat a la jambe emportée par un boulet de canon, le voilà perdu, infirme pour le reste de ses jours.... Que fera-t-on pour lui? comment le dédommager? comment le récompenser? Vous, philosophes, qui êtes des hommes positifs, vous ne trouvez qu'un moyen : vous proposez de le consoler avec de l'argent, de le récompenser avec de l'argent; mais comme vous n'avez pas d'argent pour ces sortes de choses, vous lui en souhaiterez en faisant de très-belles phrases. Vous, démocrates, vous êtes plus sincères, vous ne le dédommagez point du tout, vous ne le récompensez jamais, l'égalité vous le défend. Oh! c'est qu'il faut bien y prendre garde! savez-vous qu'en récompensant les braves vous risquez d'humilier les poltrons? Ce serait injuste, ce serait cruel. Ces pauvres poltrons! ils sont déjà bien assez malheureux, vraiment, de trembler toujours devant tout le monde, sans qu'on ait besoin de les affliger encore en récompensant ceux dont ils ont peur : ainsi vous ne récompensez pas ce noble infirme.

Eh bien, nous qui croyons à la force des idées sur les esprits généreux, nous avons une manière de dédommager ce soldat, de récompenser son courage : nous le faisons chevalier, et nous lui offrons, au nom de la patrie reconnaissante, une petite croix suspendue à un morceau de ruban rouge.... Et soudain cet homme anéanti se réveille, sa tête courbée se lève avec orgueil, son regard s'enflamme, sa voix s'émeut; il appelle à lui ses parents, ses camarades, ses voisins; il les rassemble tous en un repas joyeux pour célébrer ce grand événement, et il leur raconte avec enthousiasme ses campagnes; il décrit avec amour la bataille où il a été mutilé; il se pare avec fierté de ses glorieuses avaries, et il s'inspire, et il boit à la mémoire de tous les héros, et il embrasse tous les convives; il évoque tous ses amis absents, il évoque tous ses morts aimés. Ah! ils sont rares dans la vie, les jours où, songeant à ceux qui ne sont plus, on s'écrie : « Qu'ils seraient heureux s'ils étaient là!... »

Il rit, il pleure, il chante, il danse; oui, regardez-le en sortant de table, il danse, il n'est plus infirme, il a retrouvé sa jambe; ce bout de ruban, c'est sa jambe! Vous aurez beau dire, c'est une belle manufacture que celle-là où l'on refait avec des rubans les jambes et les bras que les canons ont emportés.

La fiction est admirable! Mais, nous sommes de votre avis, il faut s'y prêter; il faut penser, en voyant ce ruban, à la petite croix qu'il soutient les jours de fête guerrière; il faut ensuite, en songeant à cette croix, se souvenir d'une autre croix plus grande, devant laquelle le monde est à genoux; et puis il faut encore se rappeler que cette croix sainte est l'emblème du mystère sacré de la Rédemption, et qu'enfin cet emblème d'amour divin a pour devise : Volupté dans les sacrifices, gloire dans la douleur!

Et aujourd'hui vous ne voulez plus même donner cette petite récompense au sacrifice, cette vaine consolation à la douleur; vous anéantissez ces valeurs idéales qui payaient le sang versé et qu'on achetait de son sang. Vous voulez abolir les rubans, les croix, les priviléges, les titres, les glorieuses chimères, et vous demandez pourquoi on est avide, pourquoi on n'aime plus que l'argent. Eh! vraiment, il faut bien l'aimer et n'aimer que lui, puisque c'est la seule chose qui ait conservé sa valeur, la seule convention qui ait gardé sa force, la seule fiction qui n'ait rien perdu de son prestige.

Et nous sommes des roués bêtes, parce que nous vivons pour les intérêts, parce que nous ne vivons plus pour les idées; nous avons juste assez de malice pour jouer ceux qui nous gênent, nous n'avons plus assez d'intelligence pour les éclairer ou les dominer; l'*ingéniosité* qui était dans notre imagination a passé dans notre caractère; nous avons pour ainsi dire le cœur compliqué et l'esprit simple, et... voilà tout naturellement ce qui fait que nous sommes, sauf votre respect, des roués bêtes!...

Cette semaine était la semaine des pianistes : chaque jour a été désigné par un de leurs noms. On n'a parlé que piano, qualité de son, style et méthode : c'étaient des querelles à n'en plus finir. Chacun défendait son virtuose. Un soir, entre autres,

que les discussions étaient arrivées presque à la fureur, un juge éclairé et compétent les a terminées par cette définition plaisante qui a mis tout le monde d'accord :

— Au piano,
Thalberg est un roi,
Liszt est un prophète,
Chopin est un poëte,
Herz est un avocat,
Kalkbrenner est un ménestrel,
Madame Pleyel est une sibylle,
Dohler est un pianiste.

Quant à Léopold Mayer, nous ne l'avons entendu qu'une fois, il nous a fait l'effet d'un ouragan harmonieux; figurez-vous d'abord le son le plus léger, le plus vaporeux, le plus gracieux et le plus folâtre, cela dure ainsi pendant une demi-heure; puis, tout à coup, sans transition, sans motif, sans prétexte aucun, une bourrasque furieuse tombant sur son piano inoffensif, un Hercule enragé frappant à coups redoublés un ennemi invisible, et frappant juste, frappant d'une manière agréable; l'harmonie n'est jamais sacrifiée à la fureur. Ce sont des coups de poing, mais des coups de poing d'une main musicienne; ils peuvent, si vous êtes trop près du piano, ils peuvent vous briser les oreilles; mais vous les écorcher, jamais! Quelle superbe violence! et cela dure une heure ainsi; et lui n'est pas du tout fatigué. Léopold Mayer joue des mélodies russes charmantes et des marches turques d'une grande originalité. Il est resté quelque temps à Constantinople; il a eu l'honneur de donner un concert au sérail; et ce n'est pas chose facile, à ce qu'il paraît, que de faire un peu de musique dans ce superbe palais. On vous fait venir à huit heures du matin pour jouer à trois heures; il faut que vous soyez en grand uniforme; vous attendez sept heures dans une très-belle galerie où il est défendu de s'asseoir. De temps en temps on vient vous dire ce qui se passe chez Sa Hautesse. « Sa Hautesse vient de se lever.... » — Il faut vous prosterner à ce mot. Plus tard on vient vous dire : « Sa Hautesse va se mettre au bain. » — Vous vous prosternez encore. — « Sa Hautesse s'habille. » — Vous vous reprosternez. — « Sa Hautesse prend le café... » Et vous

vous prosternez à chacun de ces avis très-détaillés, et toujours plus respectueusement. Enfin on vous apporte votre piano : on en a ôté les pieds, par égard pour le parquet de la galerie, mosaïque précieuse des bois les plus rares. L'immense piano à queue est posé sur cinq Turcs!

Les malheureux sont là à genoux, accroupis, écrasés par cette masse énorme. « Mais, dites-vous, je ne peux pas jouer sur un piano à cinq Turcs! » On croit alors que vous hésitez parce que l'instrument n'est pas d'aplomb. On prend un coussin, on le met sous les genoux du plus petit des Turcs; quand le piano est ainsi calé, on vous propose de jouer, on n'imagine pas qu'un sentiment d'humanité vous arrête. Vous êtes obligé d'expliquer cette délicatesse de la civilisation, et cela est très-long.

Enfin on remet à votre piano ses pieds véritables. Le sultan paraît; après toutes sortes de salamalecs, on vous ordonne de jouer.... Vous demandez une chaise... pas de chaise.... On ne s'assoit jamais devant Sa Hautesse.... « Eh! dites-vous, on ne peut pas jouer du piano sans être assis. » Enfin le sultan a pitié de vos angoisses et vous fait donner un siége.... Vous jouez, et il vous écoute... et il vous admire.... Il est connaisseur, il est élève du frère de Donizetti, établi à Constantinople et maître de la musique du sultan. Le Grand Turc qui joue du piano!... Après cela, que peut-on dire?

On peut dire, comme étrangeté suprême, que l'Académie française, pour sa prochaine élection, ne veut ni de M. de Balzac ni de M. Alexandre Dumas. C'est donc un inconvénient que d'être célèbre? Pourquoi les talents célèbres ont-ils tant de peine à arriver? C'est donc un crime que d'avoir des droits? — Non, mais messieurs les académiciens sont capricieux, ils ont des manies, des préventions inexplicables : MM. de Balzac et Alexandre Dumas écrivent quinze à dix-huit volumes par an, on ne peut pas leur pardonner ça. — Mais ces romans sont excellents. — Ce n'est pas une excuse, ils sont trop nombreux. — Mais ils ont un succès fou. — C'est un tort de plus : que MM. de Balzac et Alexandre Dumas en écrivent un seul, tout petit, médiocre, que personne ne le lise, et on verra. Un trop fort bagage est un empêchement; à l'Académie, la consigne est la même qu'au jardin des Tuileries : on ne laisse point

passer ceux qui ont de gros paquets. Et M. de Balzac qui n'a pas même la croix; M. de Musset ne l'a pas non plus; et il y a toutes sortes de hardis inconnus qui se disent hommes de lettres et qui osent porter la croix devant ce véritable poëte, devant ce grand romancier! Ne pourrait-on pas trouver un député influent qui la demandât pour eux?

ANNÉE 1847.

LETTRE PREMIÈRE.

Modes de 1847. — L'*école tapageuse* et l'*école mystérieuse*. Les sacriléges sucrés.

10 janvier 1847.

Dans la république des modes, — on ne dit plus : l'empire de la mode, — deux écoles luttent en ce moment; on pourrait les désigner ainsi : l'*école tapageuse* et l'*école mystérieuse*. Attirer les regards, les éblouir, tel est le but de la première; captiver les regards, les *intriguer*, si l'on ose s'exprimer ainsi, telle est l'intention de la seconde. Vous reconnaissez les élèves de celle-ci à leur maintien orgueilleusement évaporé; elles portent leurs plumes en panache et leurs diamants en diadème. Vous devinez les élèves de celle-là à leur attitude orgueilleusement réservée; elles portent leurs plumes en saule pleureur, leurs diamants en cache-peigne, étouffés entre deux nattes de cheveux; ou bien en longues chaînes tombantes, perdues entre les plis de la robe. Les unes veulent produire de l'effet, franchement, imprudemment; les autres aussi veulent produire beaucoup d'effet, mais sans paraître avoir voulu en produire. Le rôle des *tapageuses* est simple : choisir des choses extraordinaires, que personne ne porte; le rôle des *mystérieuses* est plus compliqué : porter ce que personne ne porte, et avoir l'air d'être comme tout le monde.

Eh bien, mademoiselle Félicie a trouvé le secret de contenter également ces ambitions contraires et d'unir ces autorités rivales dans un commun patronage! L'*école mystérieuse* trouve chez elle le vêtement frileux et pudique qui sied à son caractère : c'est un petit manteau de velours noir, bordé d'une passementerie modeste; mais ce velours est magnifique; mais cette modeste passementerie est d'un travail merveilleux; et puis la coupe de ce manteau est du meilleur goût et trahit une main de maître; une femme peut porter ce manteau à toute heure et quelle que soit la disposition de son esprit, joyeuse, triste, inquiète.... L'avantage de la simplicité dans le beau, c'est d'être toujours convenable. Cachée par ce manteau, une femme peut aller partout, chez ses riches et chez ses pauvres. Voilà l'élégance qui nous plaît; cette élégance hypocrite, à luxe faux, — bonhomme qui ne peut choquer que les envieux connaisseurs. Enfin, ce manteau est le véritable manteau d'une héroïne de roman.

L'*école tapageuse* trouve de même chez mademoiselle Félicie le manteau qui convient à ses entreprises : c'est de même un petit manteau de velours noir; mais ce petit manteau est garni de... vous ne voudrez jamais nous croire... est garni de SOIXANTE-DIX mètres de dentelles! Oui, le problème est résolu : on fait tourner soixante-dix mètres de dentelles autour d'un seul vêtement!... Il ne faut pas oublier de vous dire que, dans plusieurs endroits ces dentelles ont un demi-mètre de hauteur. Vous comprenez qu'un si riche vêtement ne convient que dans les jours de triomphe. Comment être triste sous ces cascades brodées?... Vous figurez-vous une femme jalouse s'agitant, s'indignant, et faisant voler de tous côtés ses dentelles en délire!... Avec une semblable parure, une femme peut être insolente, mais elle ne peut être digne. Oh! ce manteau n'est pas celui d'une héroïne de roman, c'est un manteau de *Célimène!*... Avec une telle parure, on fait mille conquêtes, rien de plus.

Pour accompagner ce manteau, *Célimène* porte un chapeau d'ordre composite, de satin couvert de dentelle, orné de plumes et de nœuds de velours. L'*école tapageuse* affectionne madame Barennes, et elle a raison.

L'*école mystérieuse*, qui a des prétentions artistes, préfère mademoiselle Baudrand, parce qu'elle choisit pour ses modèles les peintres les plus célèbres. Ainsi cette noble et sévère coiffure qu'on a tant admirée à la dernière réception des ambassadeurs, ce charmant chapeau de velours grenat orné de plumes blanches que portait madame l'ambassadrice d'A..., était copié d'après un portrait de Rubens. Tout le monde parlait aussi de la ravissante coiffure de la belle madame de M... : un voile léger drapé gracieusement autour de la tête. Chacun disait : « Que c'est de bon goût ! que c'est distingué ! que c'est nouveau ! » — Nouveau ! c'est la coiffure de la *Vierge aux Raisins*, exactement copiée. Une pluie d'or et d'argent tombée sur ce chaste voile a seule changé la coiffure divine en parure mondaine. — Et ce joli petit bonnet de madame de V..., de tulle blanc, orné de bouquets blancs, sur lequel est jetée coquettement cette marmotte de dentelle noire nouée sous le menton, il n'est pas de Raphaël, celui-là, non... mais il doit être de Chardin, de Lancret ou de Watteau, d'un de ces Raphaëls rococos des plaisants jours de la Régence, à moins qu'il n'ait été composé d'après quelque bergère de porcelaine, ce qui serait encore plus classique.

Les élèves de l'*école tapageuse* font faire toutes leurs robes chez madame Camille. Quelle imagination ! quelle érudition dans le talent de cette grande artiste ! Pour ses chapeaux, mademoiselle Baudrand étudie la peinture ; pour ses robes, madame Camille étudie la haute littérature. Tous les costumes de théâtre, de tragédies, de drames, de mélodrames, modifiés avec art, vulgarisés avec intelligence, ont été régénérés par elle victorieusement. Corsages grecs, manches turques, vestes polonaises, tuniques chinoises, tout l'inspire, et, de tous ces vêtements étrangers, elle fait des robes françaises. C'est bizarre, audacieux, mais c'est toujours joli. C'est elle qui a fait, pour le mariage de la reine d'Espagne, une robe de noce ornée de douze couronnes représentant les douze royaumes des Espagnes. Mademoiselle Palmyre est toujours la favorite des élégantes qui professent le respect du style. Cependant nous avons vu hier de bien jolies robes qui ne venaient point de chez elle.

Vous saurez que l'*école mystérieuse* protége une couturière mystérieuse qui est pleine de goût et de talent, mais dont on ne veut absolument pas nous donner l'adresse. Quatre femmes de la plus exquise élégance l'ont accaparée et la tiennent dans l'ombre perfidement. Un si noir égoïsme mérite d'être dénoncé. L'autre soir, nous rencontrons l'une d'elles belle et parée; elle revenait des Tuileries; par parenthèse, elle était à moitié morte. Il y avait là près de quatre mille personnes. Le roi, très-spirituellement, dit toujours à ses courtisans : « Pas d'étiquette, je ne veux pas d'étiquette! » or vous devinez ce que cela peut produire, une réunion de quatre mille personnes avec ce mot d'ordre : Pas d'étiquette! Donc cette femme si belle était mourante; pendant qu'elle gémissait, nous admirions sa robe et la garniture de cette robe : cinq rangs de bouillons de tulle dans lesquels étaient mêlées de longues *épines* de satin. Cet ornement était riche, léger, d'un effet charmant. « Quelle jolie robe!... C'est mademoiselle Palmyre qui l'a faite? — Non, c'est une petite couturière inconnue. »

Une des plus célèbres élégantes de Paris faisant cette réponse, c'était suspect. Notre attention fut dès lors éveillée. Hier, nous étions chez une femme d'esprit qui a la passion de la toilette. « Madame, lui dit-on, on apporte les robes. » Ses regards brillèrent à ces mots. — Voyons les robes! nous sommes-nous écrié par curiosité et aussi par flatterie. Trois robes superbes furent exposées avec pompe : d'abord, une robe de bal à colonnes de velours épinglé blanc, coupant dans presque toute la robe de légers bouillons de tulle blanc. Il est impossible de donner une idée de cette robe si originale et si nouvelle, et cependant si simple; puis, une robe de tulle lilas à trois tuniques; le bas de chaque tunique est orné d'une chaîne d'anneaux d'or et d'argent. On comprend tout de suite que cette parure est ravissante; enfin, une redingote que nous appellerons un négligé de princesse, une redingote de gros de Naples blanc ornée de nœuds de satin blanc terminés par des aiguillettes ou plutôt des ferrets d'argent; pour mettre avec cette robe, un mantelet de la même étoffe.

« Dites-moi tout de suite quelle est la fée qui vous envoie toutes ces belles robes? dites-moi qui a fait cela? — Eh! mon

Dieu, c'est une petite couturière inconnue... » Même réponse! Deux merveilleuses s'entendaient pour nous tromper... « Comment la nommez-vous, cette inconnue? » On feignit de ne pas nous entendre, et, pour détourner notre attention, on reprit : « Et la robe de ma nièce, la trouvez-vous jolie? » La jeune fille entra heureusement; elle seule pouvait nous éclairer : l'innocence est lumineuse. Pendant que la jeune femme examinait la fraîche et modeste parure destinée à sa nièce, la jeune fille nous dit tout bas : « Vous pouvez me rendre un grand service : dites à ma tante que ma robe est trop simple, et que, pour cette grande fête, il faudrait mettre un bouquet à la place de ce gros nœud. La couturière disait hier que cela serait beaucoup plus élégant. — Mais, moi, j'en crois plutôt madame votre tante. Les couturières ont quelquefois très-mauvais goût. — Les autres, peut-être; mais madame Marie a meilleur goût que tout le monde. » — Madame Marie!... c'est le nom que l'on vous cache. Le but de cette ruse est d'avoir tout l'hiver, à moitié prix, des parures dignes de mademoiselle Palmyre, et des garnitures de robe toujours nouvelles que les élégantes de seconde classe ne pourront jamais imiter; et cette ruse n'est pas la seule employée cette année par les femmes pour dérouter les malheureuses élégantes à la suite, les femmes de province crédules, les châtelaines attardées. Si vous saviez jusqu'où vont ces perfidies, vous seriez épouvanté. Pour écrire un feuilleton de modes aujourd'hui, il faudrait l'esprit de M. de Talleyrand et la profondeur de Machiavel; ce ne sont que piéges et trahisons. Si, pour vous instruire, vous avez le malheur de faire une question, vous obtenez un affreux mensonge et vous tombez dans un abîme d'erreurs.

Une mère de famille arrive de la campagne, où elle a fait de violentes économies pendant l'été. Elle vient passer à Paris quatre mois pénibles, achetés par mille privations, dans l'espoir de marier ses trois filles; elle va dîner chez une de ses parentes; le soir, la jeune duchesse de *** vient faire une visite dans cette maison. « Oh! madame la duchesse, dit la mère de famille, vous qui êtes une femme à la mode, dites-moi, je vous prie, comment fait-on les chapeaux cette année? — On les fait très-grands, très-évasés, énormes. — Je vous

remercie. » Et huit jours après, la malheureuse mère se promène dans Paris, précédée de ses trois filles : elle est coiffée d'un affreux cabriolet de velours épinglé vert-myrte, d'une envergure démesurée. Les trois filles, graves et tristes, ont sur la tête quelque chose d'informe, de velours épinglé blanc ; un épouvantail qui ne ressemble à rien, si ce n'est à une charrette de blanchisseuse. La petite duchesse passe auprès d'elles, coiffée d'un petit chapeau ; elle aperçoit cette honnête famille induite en erreur par sa méchanceté ; elle regarde audacieusement ses victimes, les salue avec beaucoup de grâce et se cache dans le fond de sa voiture en éclatant de rire. Voilà ce que sont les femmes en 1847. Elles vous disent aussi : « On ne porte cette année que du damas, le satin n'est plus du tout à la mode ; et hier, chez madame l'ambassadrice d'Angleterre, toutes les élégantes avaient des robes de satin : madame d'Ist... avait une robe de satin bleu, sa sœur une belle robe de satin rose. » Car il y avait un bal, un petit bal inavoué, sournois ; mais enfin c'est le premier bal, et il faut bien le célébrer. La reine de la fête était la nièce de lady Normanby, la belle miss Bar... ; des traits purs et réguliers, des yeux noirs et magnifiques, une pâleur rosée, une taille noble et gracieuse, et dix-sept ans, tels sont ses titres à la royauté de la saison.

On annonce un grand bal aux Tuileries pour le 13. Mais que l'hiver est triste ! La grippe envahit toutes les demeures ; les salons politiques et diplomatiques sont fermés ; plus de causeries ; on se réunit pour gémir ; c'est le seul plaisir qu'on ose se permettre, et quel plaisir ! Les amis empressés vous apportent des boules de gomme et de la pâte de guimauve. Voilà les seules galanteries du moment. A propos, nous devons vous dénoncer les bonbons à la mode pour les étrennes de cette année : ce sont tout bonnement des sacriléges sucrés. Ils représentent la sainte Vierge et l'enfant Jésus. La devise qui accompagne chacun de ces bonbons dévots est une prière fervente : « Sainte mère du Christ !... O Vierge immaculée !... » Quelle ingénieuse idée, faire sa prière en croquant des bonbons, faire son salut en grignotant... quelle piété raffinée ! quel progrès ascétique ! Eh bien, Molière avait pressenti ce progrès, il avait

deviné tout le parti que la haute dévotion, c'est-à-dire la fausse dévotion, pourrait tirer des friandises :

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

L'honnête Berthellemot se bornait à chanter les Grâces et Cupidon : c'était plus convenable.

LETTRE DEUXIÈME.

La fête et l'incendie. — Effroi comique. — Chacun sa peur. — Sauvetage d'un chef-d'œuvre. — Une femme laide cherchant un sauveur qui la perde. — Qu'est-ce qui fait démolir la maison? — C'est l'architecte. — Qu'est-ce qui découvre l'incendie dès qu'il est éteint? — C'est un diplomate.

24 janvier 1847.

— Eh bien, vous y étiez, à ce bal?

— Oui.

— C'était effrayant.

— C'était charmant. D'abord, la salle où l'on dansait était magnifique; on l'avait construite exprès pour la fête, et cependant elle n'avait rien de provisoire; de riches tentures de velours cramoisi, bordées de crépines d'or, lui donnaient un aspect majestueux que n'ont point ordinairement les constructions éphémères; jusqu'à présent le coutil, le calicot, la mousseline de laine, étaient les seuls ornements des salles de bal improvisées. Mais cette fois il s'agissait d'une fête d'hiver, et ces étoffes trop champêtres auraient semblé hors de saison. De belles glaces habilement disposées, des fleurs répandues à profusion, égayaient ces velours un peu graves et leur ôtaient leur dignité magistrale; et rien n'était plus joli à voir que ces gracieux visages, ces fraîches parures, se dessinant sur ce fond sombre, à la clarté des lustres étincelants.

Il y avait là les grands seigneurs de tous les pays, les grandes dames de tous les quartiers : celles du faubourg Saint-Germain, celles du faubourg Saint-Honoré, celles de la Chaussée d'Antin; car le salon de madame la duchesse de Galliera est un terrain neutre sur lequel viennent se rencontrer toutes les rivalités et se mesurer toutes les ambitions. C'est là que peuvent être observés tous ces étonnants phénomènes de trans-

formation, de modification, d'assimilation, découverts par la nouvelle chimie politique. C'est là que l'on vit pour la première fois, il y a deux ans, M. Molé et M. Thiers causer pendant une heure avec une confiance significative; c'est là que l'on peut étudier les chances des ministres aspirants, au plus ou moins de politesse que daignent déployer leur sœur, leur femme ou leur fille. « Que madame une telle est gracieuse ce soir ! — Ah! mon Dieu, vous m'alarmez! son mari va rentrer aux affaires. — Pourquoi? — C'est un symptôme, madame une telle n'est jamais polie que dans l'espérance. » C'est là aussi que se cherchent les ennemis qui sont en coquetterie ensemble; c'est là que les ministériels aventureux vont agacer les jeunes députés flottants! c'est là enfin que viennent se livrer les grands combats de diamants à feux croisés; les diadèmes de l'Empire, les couronnes de la Restauration, les guirlandes du Juste-Milieu, luttent d'éclat et de beauté dans ces fêtes superbes; et ce contact n'est pas celui qui contribue le moins à leur splendeur. On dansait avec enthousiasme; on causait, on riait; le bal en était au plus beau moment de sa fièvre, lorsqu'une vague odeur de brûlé se répandit tout à coup dans le premier salon. M. de B..., il fallait bien que ce roi des fêtes, ce héros des inondations, jouât un rôle dans cet événement; quand on a lutté contre la fureur des flots, on se doit de lutter contre la fureur des flammes, n'est-ce pas? vous n'admettez point de caprices dans le sauvetage. Or M. de B..., en traversant le salon, jeta les yeux du côté d'une bouche de chaleur placée derrière la porte; une lueur imperceptible suffit pour l'avertir. « Le feu est à la maison ! » pensa-t-il, et très-adroitement il conduisit la jolie duchesse de D..., à qui il donnait le bras, dans la salle à manger, et, tandis qu'elle prenait une glace à la vanille ou à la fraise, il dit très-bas au maître d'hôtel : « Envoyez chercher les pompiers, le feu est dans le calorifère; donnez moi une hache et apportez des seaux d'eau. » Puis il ramena la charmante duchesse dans la salle de bal, où son valseur la cherchait. Dès qu'on eut apporté la hache, M. de B... dégagea l'ouverture du calorifère; la flamme sortit furieuse, mais on l'étouffa aussitôt; alors une épouvantable fumée s'éleva en colonnes grisâtres le long des lambris, et l'effroi

commença à courir de salon en salon. « Ce n'est rien, disaient les hommes sages; les calorifères étaient trop chauffés; on a voulu les éteindre, on a jeté de l'eau, de là vient la fumée. » Mais à chaque coup de hache donné dans le mur, des langues de feu sortaient avec violence, et la fumée, qui commençait à se colorer de tons roux assez effrayants, augmentait toujours.

Déjà dans le premier salon on était asphyxié, une toux générale avait remplacé les conversations; doux propos d'amour, discussions politiques, conjectures diplomatiques, combinaisons littéraires, flatteries, médisances, taquineries, malices, tout se confondait dans une quinte unanime. On s'inquiétait bien un peu, mais on riait encore. Tout à coup des cris de terreur partent d'un groupe de femmes, et les voilà toutes qui s'envolent comme des colombes effrayées; elles perdent la tête, elles courent, elles courent sans savoir ce qu'elles font, sans comprendre où elles vont; elles n'ont point de manteau sur les épaules; elles n'ont pour tout abri qu'une couronne de fleurs sur le front; elles ont les bras nus et presque les pieds nus; elles descendent dans la cour, renversant dans leur fuite les vases qui ornent l'escalier; elles franchissent cette cour, toute remplie de voitures; elles errent par les rues, dans l'eau, dans la boue, à travers les chevaux qui se cabrent, au milieu des cochers qui jurent: ces pauvres femmes sont si épouvantées, qu'elles n'ont peur de rien. Mais enfin d'où vient leur effroi? Le feu a-t-il fait des progrès? quelqu'un est-il blessé, brûlé? quelle vue terrible les a fait fuir si follement? — La vue des pompiers! — Tant qu'il n'y a eu que M. de B... cognant sur le mur avec une petite hache domestique, jetant de l'eau dans le calorifère, aidé des gens de la maison, elles sont restées là à le regarder travailler sans crainte; mais sitôt qu'elles ont aperçu les pompiers, qui arrivaient en masse, il est vrai, armés de leurs grandes haches de sapeur, elles ont compris qu'il y avait incendie et elles ont perdu la raison. Nous avons éprouvé, nous, une impression toute contraire; nous nous sommes promptement rendu compte de la situation; nous nous sommes dit ceci : D'un côté, nous voyons au plus trois ou quatre flammes; de l'autre, nous comptons déjà cent pompiers. Observons ce qui va se passer, et tant que les pompiers con-

serveront la majorité, tenons-nous tranquille. — Votre courage n'est pas bien grand, répondrez-vous, c'était une si belle majorité! — Pas si belle que vous le croyez : les gens malintentionnés ont une force décuple, et si nous avions été en état de faire un bon calcul de proportion, nous n'aurions peut-être pas été si brave.

La déroute était complète. On s'appelait, on se cherchait, on commençait déjà même à se trahir. Les uns criaient : « Sauvez-la! » d'autres disaient : « Sauvez-moi! » Quelques personnes, à ce que prétendent les méchants, ont dit tout naïvement : « Sauvons-nous! » Des femmes éperdues, possédées d'une double crainte, la fluxion de poitrine et l'incendie, dérobaient au hasard le premier manteau qui tombait sous leur main, et couraient se réfugier dans les maisons du voisinage. Madame de S..., pour fuir, s'était affublée d'un horrible paletot gris qui ne faisait nullement valoir sa taille élégante; elle allait ainsi la tête couverte de diamants, les pieds serrés dans des souliers de satin, et les gens qui la regardaient fuir croyaient voir passer *Peau-d'âne*. Un jeune homme et une jeune fille, des fiancés sans doute, ont volé à un honnête cheval sa couverture armoriée. Ces Paul et Virginie d'écurie s'en sont allés cachés tous deux sous cet abri commun, et le cheval indigné les a dénoncés dans son langage. Des femmes sanglotaient chez le portier; d'autres femmes allaient sangloter quelques numéros plus loin, chez les portiers des environs; mais, sans contredit, ce qu'il y avait de mieux, c'était d'aller pleurer chez madame la duchesse de P.... De tous ces effrois, c'était l'effroi du *meilleur genre*, celui que les personnes distinguées avaient adopté.

Une vieille femme en turban d'or a pris un manteau d'homme et s'est jetée dans un cabriolet de louage, et le cocher tout étonné a emporté loin de la fête ce Turc éperdu.

Quel beau délire! et que de choses se sont dites ce soir-là qui ne se seraient peut-être dites jamais, ou du moins que beaucoup plus tard! Le courage des femmes est si capricieux! Telle perd la tête dans un incendie, qui a été sublime dans un naufrage; telle autre, très-brave au milieu des flammes, ne peut entendre un coup de fusil sans s'évanouir;

un danger qui est un souvenir, pour l'une est un motif de sécurité; pour une autre, précisément, c'est un motif de crainte invincible; il y a des mères qui sont courageuses parce que leurs enfants sont là et qu'il s'agit de les protéger; il y en a d'autres, au contraire, qui sont folles d'effroi parce que leurs enfants sont près d'elles, et que l'excès de leur tendresse leur fait perdre toute énergie, toute présence d'esprit. Madame de Galliera expliquait ce sentiment elle-même l'autre soir; chacun vantait son admirable sang-froid, cette sollicitude à la fois calme et empressée avec laquelle elle commandait les secours et rassurait son monde. « Ce qui a fait mon courage, disait-elle, c'est que j'avais prié mes amies d'emmener vite mon fils; lui en sûreté, j'étais sûre de moi; mais j'avoue que si je l'avais su là et que le danger eût augmenté, j'aurais été une très-mauvaise maîtresse de maison; je lui aurais dit de me sauver pour l'entraîner bien loin avec moi. » — En effet, un enfant de quatorze ans qui a pris la veille une leçon de gymnastique chez Amoros doit être difficile à garder dans un incendie. La bravoure des femmes est pleine de mystère. Il y a des jeunes filles qui ont peur des voleurs, des revenants, des crapauds, des souris, et qui se voient emporter par un cheval fougueux sans pâlir. Interrogez les femmes, elles vous feront toutes une réponse différente : « Moi, je n'ai pas peur des revenants, mais j'ai peur des voitures; je reste une heure avant de me décider à traverser le boulevard, et quelquefois j'y renonce. — Moi, je n'ai pas peur des voitures; je n'ai peur que des chemins de fer. — Moi, je n'ai peur que sur un balcon; sur une montagne, j'ai le vertige. — Moi, j'ai peur des voleurs; je ne pourrais pas dormir sans une lampe dans ma chambre. — Moi, je n'ai peur que des morts; je ne peux pas traverser un cimetière sans frémir. — Moi, j'ai peur des fous. — Moi, des gens ivres qui chantent des chœurs. — Moi, des bœufs. — Moi, des chauves-souris. — Moi, des araignées. — Moi, des couleuvres. — Moi, des ennuyeux. — Et vous, madame, oh! vous êtes calme, vous n'avez peur de rien? — Moi! si, j'ai peur des lâches. — Et moi, j'ai peur de tout ce que vous venez de nommer. — A la bonne heure, vous n'êtes pas une femme inconséquente, vous!

Les pompiers faisaient leur devoir, et l'ardeur du feu se compliquait de leur propre ardeur, qu'il fallait aussi modérer. Ils frappaient à coups redoublés dans un panneau du salon, c'était leur droit : la poutre voisine était embrasée, mais ils ne s'étaient pas informés de ce qu'il y avait derrière ce panneau. Ils frappaient, sapaient consciencieusement, et un magnifique tableau de Murillo s'ébranlait déjà sous leurs coups. A cet aspect, M. de Nieuwerkerke se récrie, l'artiste s'émeut ; il jette un regard d'admiration sur le chef-d'œuvre en péril comme pour lui promettre assistance; puis il court demander une échelle, et bientôt, aidé du prince de Craon et de quelques fervents amateurs, il parvient à mettre en sûreté cette merveille sans prix. L'action est louable; cependant il y avait, dans le zèle empressé du célèbre sculpteur, dans ces angoisses tout exceptionnelles, une intention qui n'était peut-être pas très-flatteuse pour les assistants. Cet empressement semblait leur dire : « Grillez tous, ça m'est bien égal, on vous recommencera vous autres; mais on ne recommencera jamais un Murillo.... »

Pendant que les pompiers démolissaient le premier salon, devinez ce qu'on faisait dans la salle du bal.... On dansait! Madame de Lagrenée, cette voyageuse intrépide qui a su donner aux femmes de l'Afrique et de l'Asie une si belle idée du courage des femmes européennes, avait, la première, proposé bravement une valse, et l'orchestre jouait une valse, avec accompagnement du sapeur obligé. Cette musique vive et joyeuse et ces coups furieux étaient un mélange infernal que Musard aurait apprécié. Seulement, les concertants auraient dû s'entendre : les pompiers n'avaient pas répété le matin. Ils accompagnaient au hasard. « C'est insupportable! disait le jeune Charles de M.... Je vais leur dire de frapper en mesure ; moi, ça me gêne pour valser. »

Ici nous devons rendre justice à l'orchestre de la fête et proclamer que sa conduite, pendant toute cette épreuve, a été sublime. Au milieu de ce désordre, de ce bruit, il est resté immobile dans sa vaste corbeille de fleurs ; aspirant l'odeur très-désagréable de la fumée, toussant comme tout le monde, toussant même en cadence, car à lui, on n'avait pas besoin d'aller lui dire d'aller en mesure, sans essayer un seul mo-

ment de franchir l'obstacle fleuri qui le séparait du reste des mortels. Et ils avaient d'autant plus de mérite à rester à leur place, ces courageux musiciens, qu'à cette place ils devaient avoir horriblement froid. En construisant les salles de bal dans les jardins, on a, en général, peu d'égards pour les musiciens. La niche de l'orchestre est ordinairement une harmonieuse glacière. Jugez alors de ce que devaient souffrir ces malheureux. Quel supplice! Entendre crier : « Au feu! » et grelotter... et demeurer impassibles et pleins de dignité, avec cette singulière perspective d'être rôtis dans une glacière!... Situation nouvelle, unique, mais déplorable!...

Cette heure fut, selon nous, l'heure la plus charmante du bal, et jamais plus étrange coup d'œil n'enchanta des regards de poëte dans un bal humain. La fumée s'était à demi dissipée, mais un nuage léger régnait encore dans la salle ; et tous ces lustres dont les mille clartés scintillaient à travers cette blanche vapeur comme des fleurs d'or brodées sur un voile blanc, ces jeunes femmes sveltes et gracieuses que le tourbillon de la valse emportait et qui fuyaient rapidement devant vous comme des ombres joyeuses, ces diamants entraînés par elles dans la valse, qui jetaient leur flamme en passant, furtifs et mystérieux comme des étoiles qui filent, tous ces effets merveilleux nous transportaient dans un monde inconnu, un séjour quasi céleste, où la vie s'écoulerait oublieuse et douce dans un enchaînement de plaisirs, où l'on ne se verrait, où l'on ne se reconnaîtrait, où l'on ne s'aimerait peut-être qu'à travers un nuage d'encens. Une seule chose, hélas! détruisait l'illusion : l'encens avait une forte odeur de suie, on ne pouvait douter de son origine. Quelques jeunes gens offraient de fumer un cigare pour parfumer ce faux encens, mais on n'a pas accepté leur proposition.

Oh! que cette heure fut charmante!... Eh bien, non, ce ne fut pas la plus agréable de la soirée ; le plaisir de rêver tout seul ne vaut pas celui de bien rire avec de bons amis. Et comme nous avons bien ri!... Quand tout le monde a été rassuré, quand on s'est retrouvé sain et sauf, quand chacun a pu raconter ses impressions d'incendie, quand chacun a révélé ce qu'il avait découvert dans le tumulte général, alors il y a eu

un éclair de cette bonne, vieille et jeune gaieté française, depuis si longtemps disparue. Ah! quel joli feuilleton on ferait avec tout ce qu'on ne veut pas vous dire!...

Et les petits fats, qui exagéraient leurs inquiétudes pour exagérer leurs droits!...

Et les non-fats, qui se voyaient tout à coup compromis par un effroi dénonciateur!...

« Ce pauvre Lionnel, s'écriait M. de M..., que lui est-il donc arrivé? il s'est blessé? — Non. — Il y a tant de voitures dans la cour! — Ce n'est pas ça; je l'ai laissé dans l'antichambre. Pauvre garçon! — Mais qu'est-ce qu'il faisait là? — Il était occupé à sauver quelque chose d'affreux. — Quoi? — Deux Allemandes! — Ah! » — Et M. de M.... accompagna cette élégie d'une si plaisante grimace, qu'il nous fit mourir de rire.

Un autre jeune fou vient à lui : « Regarde cette femme qui est en face de nous. — Non, je ne veux pas la regarder, elle est trop laide. — C'est elle qui criait tout à l'heure : « Éteignez les lumières! il faut éteindre les lumières! » — Pourquoi donc voulait-elle qu'on éteignît toutes les lumières, cette femme? — Parbleu! c'est pour avoir une chance d'être sauvée! » Et chaque fois que nous passions près de cette femme, soit hasard, soit distraction, elle adressait à M. de M.... le plus aimable sourire, le plus doux regard. « Je vois bien ce que tu veux, murmurait-il entre ses dents; tu veux que je te sauve, mais je ne te sauverai pas. » Comme nous étions là à rire, à dire ces absurdités, deux diplomates reparurent dans le bal; ils étaient probablement restés endormis dans quelque boudoir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'étaient nullement au courant de la situation. — Quelle accusation!... des diplomates? — Ça se voit. — « Tiens! dit l'un, cela sent la fumée. — Mais, ajoute l'autre, qui est-ce donc qui tapote comme ça depuis un moment? »

Un de nos amis les prend par la main et les conduit vers la brèche faite dans le mur par les pompiers; ils examinent attentivement les débris épars, les tapis brûlés, le baquet rempli d'eau, les haches, les pompes, tous ces objets constatant le sinistre. « Ouais! dit l'un, il y a eu le feu? — Oui, reprend l'autre; on l'a éteint. — En vérité, messieurs, s'écria notre

ami, on ne peut rien vous cacher; vous devinez tout de suite... après. — C'est la nouvelle école de diplomatie. »

Dans cette passagère association de rieurs, il y avait un jeune pédant tourmenté d'un souci étrange : une seule chose l'avait troublé pendant le cours de la soirée; il prétendait qu'une dizaine de gens lui avaient parlé de l'incendie au féminin : « C'est *une* véritable incendie.... Si le feu avait pris dans la salle provisoire, l'incendie eût été *affreuse*, etc., etc. — Des étrangers? lui disions-nous. — Non pas, des Français. — D'ailleurs, qu'est-ce que ça vous fait, vous n'êtes pas académicien? — Je suis officier de cavalerie. — Alors pourquoi vous faites-vous des peines de grammairien? Je crois que vous vous êtes trompé, et que personne ici n'est capable de faire une faute si grossière. — Personne?... Attendez! »

Sur ces entrefaites passe un vieux don Juan, ancien député : « Eh bien, monsieur ***, comment trouvez-vous cette fête? avez-vous été bien ému? — Moi! oh non vraiment! je n'en suis pas à *ma première* incendie. » Et ce disant, il s'en va souper sans remords.

Tant que le danger fut sérieux, M. le duc de Galliera parut assez inquiet; il a chez lui, en tableaux, statues, diamants, etc., etc., des valeurs considérables qui pouvaient très-bien se perdre dans l'incendie, alors même que tous ses invités auraient été sauvés heureusement : sans parler d'un jeune prince du sang très-décidé à rester là malgré tout, ce qui compliquait singulièrement sa responsabilité de maître de maison. On s'occupait beaucoup aussi de la *Madeleine* de Canova; on se disait que ses larmes éternelles ne la préserveraient pas du feu, et l'on pensait que ce serait une fin étrange pour cette glorieuse pénitente que de périr dans une fête mondaine.

Il y eut vers trois heures du matin un moment de confusion assez plaisant : les hommes qui voulaient partir s'apercevaient alors tous à la fois que le chapeau qu'ils tenaient à la main n'était pas leur chapeau; une fée moqueuse avait sans doute opéré ce prodige; alors une immense chasse commença autour de nous, et l'on entendit des dialogues incompréhensibles, inouïs : « Votre chapeau est-il à vous? — Non. — J'ai envie de vous donner le mien, il n'est pas à moi. » Le jeune pédant

qui était près de nous, et qui ne manquait pas une occasion de faire valoir son éducation, dit : « C'est la Babel des chapeaux ! »

Il y avait là un monsieur que nous n'avions pas l'honneur de connaître, et qui donnait aux pompiers des conseils assez énergiques : « Abattez ce pan de mur! coupez cette poutre! arrachez cette tenture ! » Nous avons demandé son nom : — M. Visconti. — Un architecte! Comment n'avons-nous pas deviné cela tout de suite?

Vous le voyez, ce soir-là chacun a fait son devoir : le maître de la maison a multiplié les secours; la maîtresse de la maison a été mère prudente, hôtesse héroïque ; le jeune prince a été plein de sang-froid et de bon goût; M. de Bal.... a montré une grande présence d'esprit ; les jolies femmes ont été craintives et timides, c'est leur charme ; elles ont fui le danger, c'est leur devoir ; les femmes laides, qui ordinairement font fuir, ont fui elles-mêmes, c'était leur tour ; les pompiers ont éteint le feu; les architectes ont fait démolir la maison; les diplomates ont ignoré; et nous-même enfin, vous nous rendrez cette justice, nous avons rempli consciencieusement notre rôle d'observateur.

LETTRE TROISIÈME.

Accusation douloureuse contre des personnes vénérées. — Contre le roi et M. le duc de Nemours. — Contre Alexandre Dumas et M. de Girardin.

21 février 1847.

Nous commençons ce récit avec une extrême tristesse : hélas! nous n'avons à dire aujourd'hui que des choses désagréables, et la rigueur de la vérité est telle, que nous sommes entraîné malgré nous à critiquer, à blâmer sans pitié précisément les personnes que, dans nos idées, nous aimerions le plus à admirer et à respecter toujours.

Mais qui donc voudrait de nos louanges, si nous les prodiguions au hasard? Qui donc serait flatté de nos admirations, si nous faisions tout à coup preuve d'aveuglement, si nous laissions tranquillement passer sous nos yeux, sans les signaler, sans crier au moins : Je les vois! toutes les injustices

cruelles, les vanités impitoyables, les fatuités exorbitantes, qui depuis trois semaines ont indigné, affligé ou amusé la société parisienne? Pour pouvoir louer avec fruit, il faut savoir blâmer avec courage!... Un historien qui ne raconterait que les belles choses ne serait plus qu'un vil flatteur; l'histoire fidèle est le miroir du temps, et le miroir ne choisit pas l'image.

Et d'abord, nous attaquerons le plus auguste de nos coupables : Sa Majesté Louis-Philippe, roi des Français; nous l'accuserons tout haut de cruauté et de barbarie, ceci n'est point un pléonasme : qu'on nous permette de nous expliquer. Nous l'accuserons de cruauté!... Il a fait pleurer pendant deux jours une femme jeune et belle qui depuis un mois s'étudiait aux poses les plus nobles, aux attitudes les plus royales, pour avoir l'honneur de paraître un moment devant lui; ce n'est pas tout : non-seulement, pour bien jouer le rôle difficile qu'elle avait accepté, elle se faisait puissante et terrible, mais encore elle se faisait vieille! oui, vieille!... Elle a à peine vingt-cinq ans, et, par dévouement, elle se donnait les apparences déplaisantes, les airs maussades d'une mère de famille, d'une mauvaise mère de famille qui a fait mourir tous ses enfants. Se vieillir! Là était l'immensité du sacrifice, là était l'effort surhumain et même *surféminin*. Eh bien, grâce à l'énergie de sa volonté, à la majesté de sa démarche, à la profondeur de sa pensée, à la puissance, à l'ampleur de son talent, elle était parvenue à se créer une maturité factice, qui n'éteignait en elle aucune des splendeurs de la jeunesse, mais qui lui donnait toute l'autorité de l'expérience la plus consommée; car l'autorité, c'est une maturité. Quand le sceptre est tenu d'une main ferme, on ne s'informe pas si la main qui le tient est grande ou petite; quelle victime a jamais demandé l'âge du tyran qui la fait trembler? Donc, la fière *Athalie* était formidable, malgré sa jeunesse et sa gracilité; mais elle était malade aussi, et elle implorait quelques jours de repos; on n'acquiert pas en un mois le bel âge de cinquante ans sans être un peu *éprouvée*. Ces quelques jours de repos lui furent refusés sans pitié. « Une autre jouera le rôle, » dit le roi. Ici le roi fut cruel. — « Mais... sire, personne ne le sait.... —

On le lira ! » reprit le roi. Ici le roi fut barbare.... Lire le rôle d'Athalie! Athalie épelant dans un livre le récit de ce songe fatal dont le souvenir l'obsède en tous lieux ! Athalie récitant ses fureurs en tournant les pages d'un livre !... O Racine ! l'ombre de ta perruque nous est apparue tout à coup au milieu des blancs nuages que nous regardions courir dans le ciel, lorsqu'on est venu nous apprendre cette décision royale, et nous avons compris ton indignation! Va, dans ce moment, tu n'étais pas le seul alarmé! A cette nouvelle affreuse, tous les auteurs modernes ont frémi comme toi du danger qui, te menaçant, semblait les menacer aussi ; tous en même temps ont été frappés de visions funestes ; chacun d'eux voyait paraître devant ses yeux sa plus glorieuse héroïne, une brochure, un livre à la main. M. Lebrun, dit-on, vit s'avancer vers lui Marie Stuart; elle lisait d'une voix indécise ce vers terrible qui fait trépigner d'admiration toute la salle quand mademoiselle Rachel... ne lit pas :

J'ai porté le poignard au cœur de ma rivale!

Et M. Lebrun, épouvanté, s'écria : Infortuné Racine !...

M. Victor Hugo, de son côté, vit venir à lui Lucrèce Borgia ; elle tenait à la main un petit volume de l'éditeur *Charpentier*, elle lisait la scène du souper d'une voix de collégien qui fait une lecture de réfectoire : « C'est bien moi, messieurs; je viens vous annoncer une nouvelle : c'est que vous êtes tous... (elle tournait la page)... tous empoisonnés ! » Et M. Victor Hugo lui-même, songeant au rôle d'Athalie lu de la sorte, plaignait ce pauvre Racine, et tous nous gémissions amèrement en pensant qu'un roi si rempli de sagesse, d'esprit et de courage, un monarque érudit, un prince travailleur, un roi qui a lutté, qui a souffert, et qui dans la lutte et dans la souffrance a connu par lui-même tous les labeurs de l'artiste, toutes les angoisses du poëte, était sans pitié pour les travaux d'une jeune artiste, sans égard pour la mémoire d'un vieux poëte ; et, de notre bien faible voix, nous lui avons crié respectueusement : « Sire, souvenez-vous que vous êtes neveu de Louis XIV! croyez-en le plus humble et le plus obscur de vos sujets, ne dédaignez pas vos forces les plus vivaces ; aimez et respectez

les arts, si vous voulez que votre nom soit glorifié dans l'avenir : avec la froide science de la politique, un roi ne fait qu'un règne ; avec l'amour des arts, il fait un siècle ! »

Heureusement, une belle et intelligente actrice, mademoiselle Rimblot, a préservé Racine de cet outrage ; elle a appris le rôle d'Athalie en quelques heures ; elle ne l'a pas lu, elle l'a joué fort bien, aussi bien qu'on peut jouer un pareil rôle quand on n'a pas eu le temps de le composer et de l'approfondir. Ce rôle, il y a cinq ans que mademoiselle Rachel l'étudie. Espérons qu'elle le jouera bientôt devant un autre roi... (il ne s'agit point d'une révolution, rassurez-vous), devant un autre roi plus indulgent pour elle : le public.

Seconde accusation de cruauté : nous ne sortons pas de la famille royale. M. le duc de Nemours a une tournure très-noble et très-distinguée, tout le monde en convient. Il est impossible d'avoir plus que lui l'air d'un prince du sang et moins l'air d'un prince d'opéra-comique : dignité dans le maintien, bonne grâce dans la démarche, point d'affectation, point de préoccupation, c'est le bon goût naturel, c'est l'élégance involontaire, rien de mieux. Voilà, sans doute, de grands avantages ; mais faut-il faire de ces avantages le supplice de toute la cour ; et, parce qu'on a l'élégance des grands seigneurs d'autrefois, exiger des courtisans novices une étiquette incompatible avec les mœurs plus que républicaines d'aujourd'hui ? A-t-on le droit, parce qu'on porte fort bien l'uniforme, d'imposer à des invités pacifiques une sévérité de costume, une solennité de parure dont les habitudes laborieuses et bourgeoises font un ridicule douloureux ? Soyez beau, soit ; faites valoir vos avantages, bien ; mais ne contraignez pas les autres à vous faire valoir à leurs dépens, ceci n'est pas hospitalier.

Autrefois, les gens qui allaient à la cour étaient *faits* pour y vivre, et nous le disons dans l'acception la plus réelle du mot : dès l'âge le plus tendre, on les dressait à l'élégance, on leur apprenait à marcher, à saluer, à tenir leur chapeau, à se préoccuper de leurs poses, à mesurer leurs pas ; on les façonnait en cadence aux belles manières du monde. Les mémoires du temps ne sont remplis que de ces mots : « Il était grand et bien fait, il avait fort bon air, il avait grand air ; il portait bien

la tête, il se présentait noblement, etc., etc. » Les hommes d'alors, les hommes les plus sérieux, s'inquiétaient donc beaucoup de l'air qu'ils avaient; ils s'étudiaient à se présenter noblement, à porter la tête avec grâce. Aujourd'hui, nous ne nous en plaignons pas, mais nous le constatons, ce n'est pas de cela que se préoccupent les hommes, surtout ceux de la nouvelle cour; ce sont pour la plupart des gens arrivés à une belle position par eux-mêmes, par le travail, par les affaires, par les capricieuses combinaisons de la politique; ils sont sans doute beaux et charmants, mais ils n'ont pas appris à le paraître; ils ne savent point porter facilement un habit prétentieux; l'épée les tracasse, le bas de soie les humilie, le reste les attriste; ils sont timides, compassés, gênés, malheureux, comme des Turcs en frac, comme des cygnes à pied, des chevaux à bord, et c'est, vous l'avouerez, une cruauté sans pareille que de forcer ces hommes graves, d'un mérite incontestable, d'une haute intelligence, qui partout ailleurs sont admirés, honorés, écoutés, qui vous sont dévoués et fidèles, qui luttent, qui veillent, qui votent, et qui quelquefois meurent pour vous, à venir tous les quinze jours dans un palais, pour y être huit heures laids et ridicules; et cela, en présence des étrangers qui les contemplent pour leur importance et pour leur célébrité, et à la grande satisfaction de vos ennemis, qui justement se font une arme contre vous de la vulgarité, de la rusticité de vos courtisans. Oh! de grâce, point de bal d'étiquette, mais aussi point de bal sans façon! Que nous avons l'esprit mal fait! nous n'aimons pas que l'on soit en habit habillé, et nous n'aimons pas non plus que l'on se mette en pierrot. On nous répond que le bal du lundi gras était un tout petit bal intime. Qu'importe! on sait toujours partout ce qui se fait au château, et tous ces pierrots, dans cette demeure royale, dont une partie est vouée à un deuil éternel, cela troublait les esprits les plus indifférents. Il est certaines joies que doivent effaroucher certains souvenirs. Un grand bal costumé, à la bonne heure! c'est un bienfait pour le commerce, cela donne du travail à beaucoup de monde, cela fait dépenser beaucoup d'argent; mais un bal de pierrots... cela ne fait rien dépenser du tout, que de la farine, et ce n'est peut-être pas le moment.

Des princes aux poëtes, il n'est pas besoin de transition, et nous attaquerons sans préambule Alexandre Dumas. Nous lui en voulons affreusement pour son imprudence et pour son étourderie. Venir plaider sa cause lui-même, quelle idée! Un poëte qui va se réfugier dans le temple de la chicane... mais c'est comme un oiseau qui irait s'abriter dans une machine pneumatique! L'atmosphère d'un tribunal est funeste à qui la respire pour la première fois; il faut être né là dedans pour pouvoir y vivre; et tous ces avocats malicieux qui vous écoutent, et qui ne pensent qu'à vous déconcerter et à vous prendre en défaut, et qui tout bas murmurent à vos oreilles : « Il a tort, il ne pourra pas s'en tirer, il ne connaît pas le terrain! c'est un public à part. Ces messieurs croient qu'ils peuvent se passer de nous, ils verront; il va gâter son affaire, le voilà qui se perd complétement... » et mille propos de ce genre qui vous font enrager dans l'âme et auxquels vous ne pouvez répondre; il y aurait de quoi faire perdre la tête à de plus intrépides qu'Alexandre Dumas, si toutefois il en est de plus intrépides : aussi a-t-il perdu la tête, et comme il était dans la patrie des indiscrétions, dans ce sanctuaire très-sonore où se trahissent tous les secrets de la vie intime, où se révèlent les infortunes conjugales, où se lisent tout haut, sans pudeur, les plus mystérieuses lettres d'amour; comme il était dans un endroit où tout se dit, il a cru pouvoir tout dire, et il s'est oublié jusqu'à répéter les bienveillantes paroles d'un jeune prince, jusqu'à dévoiler les flatteurs projets d'un ministre, le seul peut-être qui depuis quinze ans se soit inquiété de la gloire des lettres et du sort des écrivains en France! Ce crime est impardonnable : il n'est pas plus permis de raconter au public les choses confidentielles que vous ont dites à vous seul un prince dans son palais, un ministre dans son salon, que de répéter à tout le monde les choses aimables que daigne vous dire une jolie femme dans son boudoir; on ne doit pas plus compromettre ses protecteurs que ses protectrices.

On ne doit pas compromettre, non plus, ses confrères; et quand on est, comme Alexandre Dumas, un des maréchaux de la littérature, on devrait se soucier un peu plus de la dignité du corps littéraire qu'on représente. Les imbéciles et les niais

sont si contents quand par hasard un homme d'esprit se fourvoie; ces petits écrivains qui payent bien cher le libraire qui consent à les éditer sont si envieux des grands auteurs véritables que les éditeurs payent bien cher; ceux qui se chauffent de leurs livres sont si malveillants pour ceux qui se nourrissent de leurs œuvres! Fallait-il donc donner à tant de sots cette joie, de déclarer de belles pages une marchandise, et faire croire à tous ces Trissotins inconnus que leurs ouvrages sont littéraires parce que le commerce n'en veut pas! On a trouvé M. Dumas bien orgueilleux, nous l'avons trouvé bien humble. Il parle de lui comme d'un fabricant. La prodigieuse quantité de ses volumes, c'est là seulement ce qui le rend fier. Il se pose comme un géant de parade qui écrit avec une plume de sept lieues.

Lui, le grand artiste, le poëte, l'historien de *Gaule et France*, l'auteur de *Charles VII*, de *Christine* et de *Caligula*, il s'oublie; il n'admire plus en lui que la quantité et la rapidité! de la qualité, il ne s'inquiète guère; du soin qu'il apporte à écrire tous ses ouvrages, il ne vous dit rien; et le public, qui entend ce géant extraordinaire vanter uniquement ses tours de force, parler sans cesse des poids énormes qu'il soulève, des barres de fer qu'il fait plier, des solives qu'il porte sur ses épaules sans fléchir, le public fait comme lui, il oublie l'artiste, et il n'aperçoit plus derrière cet être bizarre et fantastique qui lui jette de la poudre aux yeux, qui l'éblouit de faux prodiges, il n'aperçoit plus le prodige véritable, le génie puissant, le talent sérieux. N'est-ce pas qu'on est bien modeste de se poser en *entrepreneur de feuilletons* quand on est écrivain du premier ordre, et que nous avons bien raison de reprocher à Alexandre Dumas, malgré tout son orgueil, son étrange humilité?

Toutefois, nous sommes juste et nous reconnaissons que, dans ses erreurs, M. Dumas a plus d'une bonne et belle excuse. Il a d'abord la fougue de son imagination, la fièvre de son sang naguère africain; et puis il a une excuse que tout le monde n'a pas, il a le vertige de sa gloire. Nous voudrions bien vous voir, vous autres, gens raisonnables, au milieu du tourbillon qui l'emporte; nous voudrions bien savoir quelle figure vous

feriez si l'on venait tout à coup vous offrir trois francs la ligne de vos pattes de mouche ennuyeuses! Oh! que vous seriez insolents!... quels airs superbes vous prendriez! quel délire serait le vôtre! Soyez donc plus indulgents pour des égarements d'esprit, pour des transports d'orgueil que vous ne connaissez pas et que vous ne pouvez pas comprendre.

Mais si nous trouvons des excuses aux étourderies d'Alexandre Dumas, nous n'en trouvons pas, nous, à l'attaque faite contre lui, à la Chambre des députés, par M. le marquis de Castellane. En effet, ni la fougue de l'imagination, ni la fièvre du sang africain, ni le vertige de la gloire, ne peuvent expliquer cet étrange oubli des convenances chez un homme si bien né, si bien élevé, et qui appartient au monde le plus distingué de Paris. *Entrepreneur de feuilletons!*... que le vulgaire dise cela, c'est possible; le vulgaire croit que celui qui écrit beaucoup écrit mal; le vulgaire, à qui tout est difficile, a horreur de toutes les facilités. Les ouvrages nombreux lui semblent toujours des œuvres de pacotille, et comme il n'a pas le temps de lire tous les romans nouveaux qu'Alexandre Dumas trouve le temps de publier, il croit que ceux qu'il a lus sont les seuls ravissants; que tous les autres sont détestables, et il s'explique sa merveilleuse fécondité par une imaginaire médiocrité. Que le vulgaire ne comprenne pas les facultés surprenantes de l'intelligence, c'est tout simple, c'est dans l'ordre; mais qu'un jeune député, qui passe pour être un homme d'esprit, se mette sans réfléchir du parti du vulgaire, et s'en vienne inutilement attaquer à la tribune un homme d'un talent incontestable, d'une célébrité européenne, sans s'être rendu compte de la valeur de cet homme si extraordinaire, sans avoir étudié la nature de son talent, sans savoir s'il méritait littéralement le surnom cruel qu'il lui plaisait, dans son ironie, de lui octroyer, c'est une imprudence dont nous sommes encore étonné... c'est *ému* que nous devrions dire.

Depuis quand fait-on un crime au talent de sa facilité, si cette facilité ne nuit en rien à la perfection de l'œuvre? Quel cultivateur a jamais reproché à la belle Égypte sa fécondité? qui donc a jamais critiqué ses moissons pour leur maturité précoce, et refusé ses blés superbes sous prétexte qu'ils avaient

germé, poussé, verdi, grandi, mûri en quelques heures? De même qu'il y a des terres favorisées, il y a des natures privilégiées; on n'est pas coupable parce qu'on est doué injustement; le tort, ce n'est pas de posséder ces dons précieux, c'est d'en abuser; et d'ailleurs, pour les artistes sincères qui commentent Alexandre Dumas et qui ont étudié son merveilleux talent avec l'intérêt que tout savant physiologiste doit à tout phénomène, cette étourdissante facilité n'est plus un mystère inexplicable.

Cette rapidité de composition ressemble à la rapidité de locomotion des chemins de fer, toutes deux ont le même principe, les mêmes causes : une extrême facilité obtenue par d'immenses difficultés vaincues. Vous faites soixante lieues en trois heures, ce n'est rien, et vous riez d'un si prompt voyage; mais à quoi devez-vous cette rapidité du voyage, cette facilité du transport? A des années de travaux formidables, à des millions dépensés à profusion et semés tout le long de la route aplanie, à des milliers de bras employés pendant des milliers de jours à préparer pour vous la voie. Vous passez, on n'a pas le temps de vous voir; mais, pour que vous puissiez passer un jour si vite, que de gens ont veillé, surveillé, pioché, bêché! Que de plans faits et défaits! que de peine, que de souci a coûté ce trajet si facile que vous parcourez, vous, en quelques moments, sans souci et sans peine!... Eh bien, il en est ainsi du talent d'Alexandre Dumas : chaque volume écrit par lui représente des travaux immenses, des études infinies, une instruction universelle. Alexandre Dumas n'avait pas cette facilité-là il y a vingt ans, c'est qu'il ne savait pas ce qu'il sait. Mais, depuis ce temps, il a tout appris et il n'a rien oublié; sa mémoire est effrayante, son coup d'œil infaillible; il a, pour deviner, l'instinct, l'expérience, le souvenir; il regarde bien, il compare vite, il comprend involontairement; il sait par cœur tout ce qu'il a lu, il a gardé dans ses yeux toutes les images que sa prunelle a réfléchies; les choses les plus sérieuses de l'histoire, les plus futiles des mémoires les plus anciens, il les a retenues; il parle familièrement des mœurs de tous les âges et de tous les pays; il sait le nom de toutes les armes, de tous les vêtements, de tous les meubles que l'on a faits depuis la

création du monde, de tous les plats que l'on a mangés, depuis le stoïque brouet de Sparte jusqu'au dernier mets inventé par Carême. Faut-il raconter une chasse? il connaît tous les mots du *Dictionnaire des chasseurs* mieux qu'un grand veneur; un duel? il est plus savant que Grisier; un accident de voiture? il saura tous les termes du métier, comme Binder ou comme Baptiste. Quand les autres auteurs écrivent, ils sont arrêtés à chaque instant par un renseignement à chercher, une indication à demander, un doute, une absence de mémoire, un obstacle quelconque; lui n'est jamais arrêté par rien; de plus, l'habitude d'écrire pour la scène lui donne une grande agilité de composition. Il dessine une scène aussi vite que Scribe chiffonne une pièce. Joignez à cela un esprit étincelant, une gaieté, une verve intarissables, et vous comprendrez à merveille comment, avec de semblables ressources, un homme peut obtenir dans son travail une incroyable rapidité, sans jamais sacrifier l'habileté de sa construction, sans jamais nuire à la qualité et à la solidité de son œuvre.

Et c'est un pareil homme qu'on ose appeler *un monsieur!* Mais un monsieur, c'est un inconnu, un homme qui n'a jamais écrit un bon livre, qui n'a jamais fait une belle action ni un beau discours, un homme que la France ignore, dont l'Europe n'a jamais entendu parler. Certes, M. Dumas est beaucoup moins un marquis que M. de Castellane, mais M. de Castellane est beaucoup plus *un monsieur* qu'Alexandre Dumas.

Maintenant, attaquons *la Presse* pour la façon peu courtoise dont elle a raconté la grande affaire Normanby. Blâmer ce qui se dit tout haut, c'est le droit des critiques et des publicistes; mais révéler des secrets de situation, des intérêts de ménage, ce n'est plus de la discussion, c'est de la personnalité, et c'est toujours une maladresse que de rendre intéressants par ses attaques les gens dont on veut faire justice par ses épigrammes. Voulez-vous être fort dans votre blâme, maintenez-vous dans votre droit; voulez-vous être cruel, soyez juste.

Le bal de l'ambassade d'Autriche était magnifique; il était divisé par étages : il y avait tout un étage où l'on dansait et tout un étage où l'on mangeait; il y avait des avenues de

convives, le long des bibliothèques, qui faisaient un effet superbe; c'était babylonien.

Le bal costumé donné par madame de Ger... était aussi très-brillant. Là, force marquis et marquises; deux quadrilles de mousquetaires se faisaient admirer : le premier était composé de très-jeunes gens, on les appelait les Mousquetaires d'Alexandre Dumas; le second était composé de personnages moins jeunes, un méchant les a intitulés : Vingt ans après! Cette malice est de monsieur.... Ne me nommez pas!

LETTRE QUATRIÈME.

Le carême. — Il est avec le ciel des accommodements. — Capituler avec sa conscience pour se persuader qu'on a une conscience. — Levassor maigri. — Théâtre gras, foyer maigre. — Chopin. — Mademoiselle Méara. — Une qualité que tout le monde peut se donner.

7 mars 1847.

— A la Bastille! au For-l'Évêque!

— Qui donc?

— Vous!

— Et pourquoi, s'il vous plait?

— Pour vous punir de votre audace; vous avez dit des choses....

— Des vérités.

— Vous avez déplu.

— Eh bien, nous n'avons pas la prétention de plaire en disant des vérités! Et qu'importe d'avoir déplu à qui ne se soucie pas de plaire? Notre situation est bien simple : nous ne demandons pas à écrire; au contraire même, nous demandons à ne pas écrire. On vous l'a dit, nous sommes *encrophobe;* cette affreuse liqueur noire, cet abominable cassis littéraire nous est odieux; mais, nous l'avouons, il nous enivre comme pourrait le faire un vin délectable. Pour les buveurs, la vérité est dans le vin; pour nous, la vérité est dans l'encre. Ne jamais respirer ce parfum nauséabond de l'écritoire, ne jamais entendre ce petit bruit taquin de la plume qui salit ces belles pages blanches et qui quelquefois les déchire, ne jamais écrire un seul mot!... tel serait pour nous le bonheur idéal;

mais on nous met de force la plume à la main : alors il faut bien nous résigner et nous consoler un peu de l'ennui d'écrire par le plaisir de dire au moins notre pensée. Dire ce qu'on pense, exhaler son indignation, cela fait du bien, cela calme l'esprit et soulage le cœur! Le lendemain du jour où l'on a écrit toutes ses malices, on est si bon! Et puis, en disant nettement notre pensée, nous espérons toujours qu'on nous accusera de compromettre le journal, qu'on se révoltera contre nous et qu'on finira par nous remercier. L'autre fois, nous nous flattions en secret, et voyant l'effet produit par le dernier feuilleton, nous rêvions déjà le silence, c'est-à-dire la liberté; nous disions avec un joyeux sourire : C'est un scandale! — C'est un succès! nous a-t-on répondu sans pitié; et, loin de nous congédier, loin de nous faire taire, on nous a demandé un feuilleton nouveau. C'est désespérant! nous avons beau être insupportable, on nous agrée!... On ne peut pas plaire à tout le monde, dit-on; il y a longtemps que cela est connu; mais il paraît qu'on ne peut pas non plus déplaire à tout le monde, hélas!

Le monde parisien a, depuis quinze jours, deux physionomies bien contraires. D'un côté il rit, de l'autre il pleure; d'un côté il danse, de l'autre il jeûne; dans le monde philosophique, les bals sont plus nombreux pendant le carême qu'ils ne l'étaient pendant le carnaval; dans le monde méthodiste, les concerts et les routs sont seuls permis. Quelques Anglais établis à Paris imitent les philosophes : ils donnent des fêtes; mais la société russe, toujours de bon goût, se règle sur les usages des salons austères et s'abstient de tous plaisirs bruyants; et de sa part c'est généreux, car, nous l'avons déjà dit, le calendrier russe n'a aucun rapport avec le nôtre : peut-être bien que les Russes sont, à l'heure qu'il est, en plein carnaval; c'est aujourd'hui samedi, peut-être que c'est leur mardi gras!... On se rappelle l'amusante colère de M. de N..., qui prétendait, il y a deux ans, que la jolie princesse R...in... avait refusé de le recevoir un lundi, au milieu du mois de juillet, parce que, ce jour-là, c'était le vendredi saint.

Il y a des merveilleuses qui vont tour à tour dans les deux mondes, et qui savent adroitement concilier les plaisirs défendus

et les privations ordonnées; ainsi elles vont au bal, elles y dansent, mais elles y jeûnent; si le bal a lieu un samedi, elles se privent de gâteaux et de glaces jusqu'à minuit; après minuit, c'estdimanche.... Quelques-unes, plus ingénieuses, se permettent les glaces aux fruits : les glaces aux fruits sont considérées comme une boisson; mais jamais elles ne se permettraient les glaces à la crème... oh! jamais! le lait étant généralement considéré comme une nourriture. Elles dansent... mais elles ne se permettent pas non plus toutes les danses : il y a les danses des jours gras et les danses des jours maigres; ne confondez pas. Cela ressemble au joli mot de la duchesse de M.... On parlait d'un bal d'artistes qui devait être donné aux Variétés. « Dans la salle des Variétés? demanda quelqu'un. — Non, pas dans la salle, répondit une autre personne; on ne dansera que dans le foyer, à cause du carême. — Ah! dit la duchesse, le foyer est maigre? »

Ces subtilités vous paraissent puériles, peut-être; nous les trouvons pleines de grâce. — Ce sont des niaiseries. — Ce sont des scrupules!... et les scrupules, en toutes choses, sont si rares aujourd'hui, qu'il faut estimer, respecter ceux qui se produisent encore, même sous la plus petite forme. Tant de gens manquent à leurs devoirs si franchement, si hardiment, qu'on doit savoir gré à ceux qui s'ingénient à trahir les leurs avec délicatesse et mystère. Capituler avec sa conscience! mais cela prouve déjà qu'on a une conscience, ou du moins qu'on prétend avoir une conscience, et c'est toujours ça.

Parmi les plaisirs innocents tolérés dans ces jours de retraite, il en est un fort apprécié, que vous ne devineriez pas.... — Une lecture de tragédie? — En carême, cela serait très-naturel, ce plaisir-là est capable d'en expier bien d'autres! Non, c'est quelque chose d'amusant. — Un quatuor? — Non. — Deux quatuors? — Non. — Trois quatuors? — Je vous dis que c'est amusant. — Ah! je devine : ce sont des tableaux? — Vivants! quelle horreur! — Des tableaux non vivants? — Ce n'est pas cela. Dans ce qu'on appelle le faubourg Saint-Germain pur, pendant les saints jours de carême, dans les réunions les plus collet monté, on fait chanter Levassor! Il y a deux ans déjà, Levassor était tout à fait à la mode, mais pendant le carnaval;

maintenant, il est à la mode en carême; il y a deux ans, il était gras, aujourd'hui il est maigre.... Nous ne voulons pas dire pour cela qu'il ait maigri, nous ne faisons point de calembours; nous voulons encore moins lui dire des choses désagréables; nous ne disons pas qu'il est maigre comme un coucou, mais comme les poules d'eau et les sarcelles... qu'on nous pardonne ce stupide jeu de mots! Cette grande faveur dont jouit le spirituel comique dans le monde religieux d'abord paraît étrange, mais elle s'explique glorieusement. Levassor, depuis six semaines, a chanté trois ou quatre fois dans des concerts de charité; il est donc tout simple que les grandes dames de charité, qui étaient les patronnes de ces concerts et qui sont les fondatrices des œuvres de bienfaisance au profit desquelles ces concerts étaient donnés, se montrent reconnaissantes envers les talents généreux qui les ont aidées dans leurs bonnes œuvres. Levassor a chanté à l'Hôtel de ville, devant l'assemblée des Crèches. Pendant le concert, on a fait une quête, et cette quête improvisée a produit huit cents francs. Nous disions tout à l'heure : Quand on vient d'être un peu méchant, on est si bon! de même, quand on vient de bien rire, on est tout de suite prodigue. Si on pouvait amuser un avare, on le ruinerait. Levassor a chanté aussi pour la *Société de la Providence*, et, nous devons le déclarer, ce concert-là est le plus brillant de la saison. Les cantatrices étaient madame Ugalde-Beaucé et madame Sabatier. Que d'applaudissements, quel succès! Mademoiselle Cathinka de Dietz a joué un duo de piano avec M. Lacombe : élégance et perfection, ces deux mots se répètent tout bas pendant qu'on écoute mademoiselle de Dietz. Léon Lecieux a joué aussi admirablement. Quelqu'un, le vantant beaucoup, s'écria : « Quel talent facile et merveilleux! il est sur le violon de première force. Eh bien, il joue avec tant de grâce et d'aisance, qu'on le prendrait pour un amateur.... » Comparaison fallacieuse!... Mais les amateurs ne jouent ni avec aisance ni avec grâce; au contraire, les malheureux! ils sont dans un état horrible, ils ont chaud, ils sont rouges, ils font des grimaces affreuses, ils ont l'air de possédés, d'enragés, d'épileptiques... et si on leur pardonne le supplice qu'ils vous font endurer, c'est en considération de celui qu'ils

endurent. Nous avons, pour notre malheur, entendu bien des amateurs de violon, et jamais l'idée ne nous est encore venue de vanter leur sécurité et leur désinvolture.

Mais... ô mademoiselle Cathinka de Dietz... tremblez! votre gloire est menacée; voici venir une rivale terrible, d'autant plus effroyable qu'elle est ravissante! Regardez à l'horizon lointain, n'apercevez-vous pas une jeune fille à la taille svelte et flexible? elle s'avance vers vous l'air timide et les yeux baissés; son front pur est couronné de roses; sa robe légère, qui flotte en plis onduleux autour de sa forme gracieuse, est d'un rose pâle et ressemble à ces fuyantes vapeurs, à ces transparents nuages du soir que rougissent les derniers adieux du soleil; ses traits fins sont à la fois nobles et délicats; son regard a ce charme inexprimable, cette limpidité, cette puissance, cette douceur, cette exceptionnelle beauté qu'on n'admire que chez les femmes de sa malheureuse patrie... regard mystérieux que nous avons appelé le regard irlandais : c'est un mélange de tristesse et de sérénité, de tendresse profonde et de dignité farouche que vous ne trouverez jamais dans les orgueilleux et brillants regards qu'on admire chez les femmes des autres nations. Que cette jeune fille est belle, que sa tournure est élégante, que son maintien est modeste!... et pourtant c'est là le spectre épouvantable... c'est la rivale menaçante. Frappez bravement votre piano, mademoiselle, si vous voulez qu'on n'entende pas l'harmonie du sien; vous tenez le sceptre par intérim, — madame Pleyel est à Bruxelles; — tenez-le donc d'une main ferme, car cette petite main, tremblante encore, pourrait bien vous l'arracher.

Cette charmante rivale se nomme mademoiselle Camille Méara. Nous l'avons entendue il y a quelques jours; elle a joué avec une réelle supériorité le beau concerto de Chopin en *mi* bémol; elle a été applaudie avec enthousiasme. Tout ce que nous pouvons dire pour vous donner une idée du jeu de mademoiselle Méara, c'est qu'il y a dans son talent tout ce qu'il y a dans son regard; de plus, une admirable méthode et un doigté excellent. Son succès a été complet; en l'écoutant, des hommes d'État étaient émus... et les jeunes femmes, celles qui sont bonnes musiciennes, lui pardonnaient d'être jolie!

Mademoiselle Méara est élève de Chopin. Il était là, il assistait au triomphe de son élève, et l'auditoire inquiet se demandait : L'entendrons-nous?

Le fait est que, pour des admirateurs passionnés, voir Chopin dans un salon se promener toute la soirée autour d'un piano et ne pas l'entendre jouer, c'était le supplice de Tantale. La maîtresse de la maison eut pitié de nous; elle fut indiscrète, et Chopin a joué, a chanté ses chants les plus délicieux; nous mettions sur ces airs, joyeux ou tristes, les paroles qui nous venaient à l'esprit; nous suivions avec nos pensées ses caprices mélodieux. Nous étions là une vingtaine d'amateurs sincères, de vrais croyants, et pas une note n'était perdue, pas une intention n'était méconnue : ce n'était pas un concert, c'était de la musique intime, sérieuse, comme nous l'aimons; ce n'était pas un virtuose qui vient jouer l'air convenu et qui disparaît; c'était un beau talent, accaparé, harcelé, tourmenté sans égard et sans scrupule, à qui l'on osait redemander les airs chéris, et qui, plein de grâce et de charité, vous redisait la phrase favorite, pour que vous pussiez l'emporter correcte et pure dans votre mémoire, et vous laisser longtemps bercer encore par elle en souvenir. Madame une telle disait : « De grâce, jouez ce joli nocturne dédié à mademoiselle Sterling. Celui que nous avons nommé *le dangereux*.... » Il souriait et jouait le fatal nocturne. « Moi, ajoutait une autre femme, je voudrais entendre une seule fois, jouée par vous, cette mazurka si triste et si charmante. » Il souriait encore et il jouait la délicieuse mazurka. Les plus profondément rusées cherchaient des biais pour arriver au but : « J'étudie la grande sonate qui commence par cette belle marche funèbre, et je voudrais savoir dans quel mouvement doit se jouer le finale. » Il souriait un peu de la malice et il jouait le finale de la grande sonate, un des plus magnifiques morceaux qu'il ait composés. Le piano que fait résonner Chopin se métamorphose : ce sont des accords inconnus, des sons qu'on a rêvés peut-être, mais qu'on n'a jamais entendus nulle part. Il n'y a qu'une voix dans la nature qui rappelle ces sons divins : c'est, dans le silence des nuits, cette note triste du rossignol, cette plainte mélodieuse répétée plusieurs fois qui précède l'éclatant ramage. N'importe, cela

ne vaut rien d'écouter Chopin toute une soirée. L'existence bourgeoise paraît bien maussade le lendemain de ces belles fêtes poétiques; l'idéal décourage de la vie réelle. C'est imprudent de respirer les parfums célestes quand on s'efforce de vivre raisonnable et résigné sur la terre.

Mais de tels plaisirs ne doivent point alarmer. Si peu de salons à Paris ressemblent à ce petit salon où nous avons passé cette bonne soirée! C'est un asile ouvert aux esprits supérieurs de tous les partis; c'est une fraîche oasis qui vous sourit et vous attire dans ce désert aride que le vent de l'orgueil a desséché, et qu'on appelle le grand monde: là, les médiocrités ne sont point prônées, elles sont jugées; les grands talents ne sont point calomniés, ils sont respectés. C'est un port environné de rochers protecteurs contre lesquels viennent se briser les flots soulevés par l'envie; c'est un arsenal où se trouvent réunies sans colère, sans faste, sans bravade, des armes de toute espèce toujours prêtes à défendre ce qui vaut contre ce qui ne vaut rien, l'esprit contre la sottise, la dignité courageuse contre la platitude intrigante; c'est un sanctuaire que les poëtes, les artistes chérissent; ils viennent s'y réfugier aux jours d'orage, s'y réjouir aux jours de succès; les plus sauvages apparaissent là; on y voit ceux qu'on ne rencontre nulle part; les divinités mystérieuses daignent encore s'y révéler aux fidèles; là, Victor Hugo, qui ne dit plus jamais de vers, a confié cette belle ode inconnue qu'on appelle *la Source;* là, Chopin, qu'on n'entend plus nulle part, a fait entendre ses chants les plus doux.... Quelle est donc cette fée bienfaisante qui inspire tant de confiance à ces talents si rebelles? Que d'intelligence, de cœur, de bonté véritable ne faut-il pas chez une femme pour que de tels génies fassent de telles exceptions en sa faveur!

Si les concerts intimes sont rares, les routs sont très-nombreux et de plus très-monotones; les mêmes personnes se rencontrent tous les soirs dans les mêmes salons et s'y disent les mêmes choses; ceci est exact. Définition d'un rout: Tout le monde arrive à la fois, tout le monde parle à la fois, tout le monde s'en va à la fois.

On commence à arriver à onze heures, et tout le monde est

parti à minuit; à dix heures personne, à minuit personne. Cependant on va dans plusieurs maisons le même soir, et, prodige inexplicable! on est à onze heures dans plusieurs maisons en même temps!... On a résolu le problème qui inquiétait tant cette brave dame, la dame aux *sept petites chaises,* une femme charmante que vous ne connaissez plus. « On ne peut pas être dans deux endroits à la fois, disait-elle, à moins d'être petit oiseau.... » Eh bien, on a trouvé le moyen d'être dans deux routs à la même heure, et l'on n'est pas petit oiseau. Mais la manie de l'époque devait susciter ce prodige. Aujourd'hui, tout le monde veut aller partout; autrefois, on se bornait à vivre dans le cercle de ses amis, on les choisissait bien et l'on se contentait de leur société; maintenant, ce n'est pas cela : ce qu'on veut, c'est être *répandu;* on est dévoré du désir d'être présenté à des gens qu'on n'a jamais vus par des gens que l'on ne connaît pas; on court de porte en porte; on entre, on sort, on ne se lie pas, on ne cause pas, on n'observe pas; on n'est ni intéressé, ni amusé, ni aimable : on est répandu! M. X... se moquait l'autre soir de cette manie. « J'ai la prétention contraire, disait-il; je ne suis plus jeune, par conséquent je ne peux plus être ni beau, ni séduisant, ni dangereux, mais je peux encore être rare; c'est une grâce à ma portée; chacun ses agréments : vous êtes répandu, moi je suis rare. »

LETTRE CINQUIÈME.

La semaine sainte et les saltimbanques. — Le moderne Longchamp parisien. — Des Allemands en landau qui regardent passer des Espagnols en calèche. — Les *Girondins.* — Les femmes littéraires.

4 avril 1847.

Boum! boum! boum! pan! pan! pan!... boum! boum! boum!... pan! pan! pan!... tzim! tzim! brrrr! boum!

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la semaine sainte!...

— Allons! vous vous moquez de moi. Pourquoi toutes ces baraques de toile dans les Champs-Élysées, ces théâtres, ces saltimbanques de toutes les couleurs, rouge, orange, aurore,

saumon, qui battent la grosse caisse, qui sonnent de la trompe avec une émulation si terrible? Pourquoi ces rivalités de fanfares qui me rendent fou?

— Je vous dis que c'est aujourd'hui le jeudi saint.

« Entrrrrrez, messieurs!... mesdames, entrrrrrez!... »

— Un ours!... je vois un ours sur la porte de ce théâtre; il est représenté emportant un soldat dans ses bras... Mais l'ours est un animal de carnaval; il n'y a pas d'ours en carême; ce n'est pas maigre... un ours!

— Vous ne voulez pas comprendre que toutes ces choses sont destinées aux solennités de la semaine sainte.

— Ah! c'est là le recueillement!... Mais regardez donc ce cheval, comme il se défend... il va jeter son cavalier à terre!...

— Non; plus loin il se calmera; le tapage l'effraye. Comment! vous ne devinez pas que c'est un pauvre coursier de louage! il sort du manége aujourd'hui pour la première fois; il en est à ses premières impressions de voyage. Cette timidité, *inséparable d'un début*, lui passera.

— Mais il tourne, il tourne toujours; on dirait qu'il valse et qu'il valse en mesure.... Peut-être que c'est un cheval de Franconi?

— Non; le cavalier est furieux, donc la valse est involontaire, le plaisir n'est point partagé.

— Ah! voilà un autre cheval qui passe au galop; le valseur se décide et le rejoint, il a reconnu un ami. Expliquez-moi pourquoi on a tant de peine à conduire les chevaux de manége.

— C'est qu'ils sont parfaitement bien dressés.

— Que Longchamp est triste cette année!

— Triste! moi je le trouve trop gai... et je ne sais pourquoi on confie le soin de célébrer la semaine sainte à des bateleurs.

— Ce côté-là est très-animé; mais regardez par ici, à peine y a-t-il deux rangs de voitures, et des voitures très-laides. Les autres jours, il y a cinq, quelquefois six rangs de voitures, toutes élégantes ou orgueilleuses.

— Longchamp est passé de mode.

— Bien plus, c'est la mode de n'y pas aller. On n'y voit que des calèches de *famille*, pleines de vieillards et d'enfants; le vasistas entr'ouvert laisse apercevoir un profil maussade,

une mèche blanche, une moustache grise et la croix d'honneur. Sur le devant de la calèche, trois petites filles qui se ressemblent. Suit une autre calèche de famille : elle renferme une capote lilas fanée qui renferme une aïeule morose; près d'elle une jeune femme pâle, puis une bonne et un enfant; sous ses châssis tout le monde est triste; le cocher et le domestique assis sur le siége seuls ont l'air de s'amuser. Une calèche de remise découverte vient après eux : elle contient quatre Espagnols, grands yeux noirs dans de longues figures jaunes; ils regardent avec cette agitation ennuyée qui découvre qu'il n'y a rien à voir. — Autre calèche de remise pleine d'Allemands, redingote polonaise bleu clair garnie d'une fourrure jaune pâle; les Allemands se penchent en dehors de la voiture, ils se haussent sur leurs pieds pour voir par-dessus la tête du cocher. Après bien des efforts! — c'est un peuple si persévérant, — ils parviennent à voir... la calèche de remise qui est remplie d'Espagnols. Une famille anglaise s'avance dans un landau; les familles anglaises trouvent encore des landaus : c'est un amas de cheveux tombants, de chapeaux de paille déformés, de fourrures malades, qui n'a rien de bien séduisant....

Oh! le bel attelage, la jolie calèche!... Enfin!... Un jeune homme se prélasse solitairement dans cette voiture élégante, il jette sur ce qui l'entoure un regard dédaigneux, et d'une voix grêle et moqueuse il crie à son cocher : « Au bois!... » On dit aujourd'hui : Au bois; autrefois c'était de fort mauvais goût; on disait : Au bois de Boulogne. La calèche sur la chaussée fuit insolente et rapide, et tout dans l'attitude du jeune merveilleux semble dire : Je ne veux pas être admiré par ces gens-là, je ne lutterai pas avec ces horribles fiacres; un homme qui se respecte ne peut plus venir à Longchamp!

— Un cocher poudré, une livrée pompeuse, de beaux chevaux qui piaffent : voilà donc des personnes qui viennent se faire regarder!

— Non, il n'y a dans la voiture fermée que des gouvernantes et des enfants. Cherchez, cherchez, vous ne trouverez là que des curieux; tout le monde vient voir, personne ne vient se faire voir; des calèches de famille, des voitures de remise pleines d'étrangers, des fiacres, des cavaliers de louage, des

sergents de ville qui causent entre eux, tel est Longchamp en 1847. Mais, patience, dans huit jours l'aspect des Champs-Élysées changera ; alors paraîtront les superbes attelages, les voitures nouvelles, les chapeaux à la mode ornés de plumes et de fleurs, les longues robes de taffetas rose, bleu de ciel, lilas, balayant généreusement la poussière des allées, les mantelets garnis de rubans et de franges, les ombrelles garnies de dentelle, toutes les merveilles du printemps. D'ici là, vous ne verrez que de bons manteaux de velours, de longs châles de cachemire bien strictement fermés : il a fait un froid si désagréable! Mais, en compensation, vous ne verrez que de petits chapeaux de crêpe, chapeaux du soir qu'on finit le matin ; ils ne sont pas tout neufs, ils ont fait plus d'une visite, ils ont entendu plus d'un concert. Ces panaches ont un peu trop flotté, ces *saules* ont déjà beaucoup pleuré ; tant mieux, c'est ce qu'il faut, c'est une des plus grandes mortifications du carême : le jeûne des parures. Une femme qui mettrait un chapeau neuf pour aller entendre un sermon de M. l'abbé Cœur serait à l'instant condamnée et perdue. Chaque effet a son jour, chaque jour a son heure ; tout le secret de la vie est là.

Le monde parisien n'est occupé en ce moment que de deux choses : de sermons pieux et de discussions politiques ; malheureusement, le calme apporté dans l'âme par les uns ne sert en rien à adoucir les passions soulevées par les autres ; jamais on n'a tant disputé, jamais on n'a tant crié. L'apparition des *Girondins* réveille toutes les fureurs des partis, cela devait être, ce livre est une révolution ; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être !... Car ce n'est pas sans raison que Dieu a permis à un tel homme d'écrire un tel livre. L'âme du poëte est une lyre sublime que le souffle divin fait vibrer, elle n'est pas responsable de ses accords. Quand nous voyons les idées d'une époque s'incarner dans un homme de génie, quelle que soit notre répugnance pour ces idées, nous nous attristons avec respect ; inquiet mais résigné, nous disons : Il faut que ces idées, que nous redoutons comme dangereuses, soient nécessaires, et qu'elles servent les mystérieux desseins de Dieu, puisqu'il charge une de ses plus dignes créatures de les propager, puisqu'il n'inspire à aucun autre génie rival le

besoin, le devoir de les combattre. Aussi, à chaque page de ce livre, nous rêvons, troublé et charmé. Que c'est beau! pensons-nous, quelle admirable lecture! quel style! quel bonheur dans ces expressions! quelle ampleur dans cette phrase! vivacité, coloris, verve, grâce, violence, fraîcheur, toutes les qualités sont là réunies! Comme cet homme est bien largement doué, en favori! Ah! que c'est beau! mais que d'événements vont naître de ce livre! Je voudrais bien ne pas les voir! Oh! je voudrais mourir! N'est-ce pas un effet étrange que cette admiration excessive qui vous fait souhaiter la mort?

Sans doute, la révolution de 89 est une belle chose, une généreuse réforme; mais, que voulez-vous! nous n'aimons pas les révolutions. M. de Lamartine semble dire que si la révolution a été cruelle et imparfaite, c'est que malheureusement elle a été accomplie par les hommes. Eh bien, voyez comme nous sommes inintelligent et sottement borné : nous ne voudrions même pas non plus d'une révolution qui serait faite par des anges. Il y en a eu une autrefois, elle a produit l'enfer, et rien que cela suffit pour nous donner des préventions invincibles. On aura beau dire, les procédés révolutionnaires sont défectueux; mais expliquez-nous comment il se peut que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, dans un pays où l'industrie découvre des merveilles, on n'ait encore trouvé qu'un moyen de donner de l'argent aux pauvres, c'est de couper la tête aux riches; le moyen est expéditif, mais, franchement, il n'est pas très-ingénieux. Il nous semble qu'en cherchant bien on pourrait trouver autre chose. M. de Lamartine parle des idées révolutionnaires comme un homme qui aurait découvert le secret de les appliquer, sans crimes, sans violences, sans orages. Dieu veuille qu'il ait raison, et que son livre soit le commencement de son entreprise!

Le parti légitimiste vocifère contre les *Girondins;* pour nourrir sa fureur, il s'attache à quelques expressions, maladroites peut-être en ce qu'elles donnent lieu à diverses interprétations, mais expliquées, pendant tout le reste du récit, de la manière la plus favorable; l'auteur, parlant des calomnies inventées contre la reine, s'arrête, et dit ces mots cruels comme toutes les réticences : « L'histoire a sa pudeur. » Ce

mot isolé a un sens fatal; mais, dans l'ensemble de l'ouvrage, il reprend sa véritable signification : l'histoire a sa pudeur, veut dire l'histoire a sa dignité; elle ne se fait pas l'écho des propos du temps; elle raconte les faits, elle donne les preuves; mais quand il n'y a ni faits ni preuves, elle doit garder un silence digne. Voilà, il nous semble, ce que signifie ce mot; et comme, chaque fois qu'il est question de fautes reprochées à la reine, l'auteur se sert toujours, et avec indignation, du mot de calomnies, d'odieuses calomnies, il est certain que son intention n'est point d'outrager la reine, bien au contraire; pour un artiste exercé, qui a l'instinct des grandes compositions historiques, dramatiques ou poétiques, il est évident déjà que c'est la reine qui est la grande figure de l'*Histoire des Girondins*, la victime bien-aimée de l'auteur, que c'est Marie-Antoinette qui est l'héroïne du poëme.

Mais les légitimistes ne sont pas des artistes, et ils ne sauraient pressentir ces habiletés de l'art; quelques mots les blessent; ils crient, et ils s'arrêtent pour crier. L'ensemble de l'œuvre, ils ne le voient pas, ils n'ont jamais su se placer à cette hauteur où l'on voit l'ensemble des choses, et c'est bien cela qui fait que ce triste parti, avec la plus belle, la plus noble de toutes les causes à défendre, est le plus pitoyable des partis; individuellement, ils sont tous braves et loyaux, et, une fois réunis pour leur cause, ils ne savent plus que se cachotter et *conspirailler*. Leur mission est de professer les généreux préceptes de la chevalerie; de faire respecter la religion, la royauté, la vérité, les femmes, la veuve et l'orphelin, et ce sont eux qui les premiers jettent la calomnie et l'outrage à ces choses saintes que leur devoir était de faire vénérer; ainsi, dans le même moment, dans le même journal où ils reprochent avec tant d'amertume à l'auteur des *Girondins* d'avoir attaqué la royauté dans la personne de Marie-Antoinette, trois pages plus loin ils attaquent, eux autres, non par des réticences maladroites, par de fausses délicatesses de langage, mais avec une brute, lourde et sale cruauté, ils attaquent la jeune reine Isabelle, une enfant de seize ans au plus!... et leur injure est telle, que, par respect pour vous et pour nous-même, nous n'oserions pas vous la répéter.... Et puis ils

demandent pourquoi de beaux talents, qui marchaient jadis avec eux, se sont séparés de leur cause!... C'est qu'ils l'honoraient trop pour la défendre ainsi; ils ont mieux aimé noblement désespérer d'elle que de la compromettre et de la souiller par des expédients honteux; ils ont compris que les partisans tuaient la cause, et ils ont rompu avec eux par intérêt pour elle. Qui sait s'ils n'attendent pas en secret, avec la patience de la foi, la ruine heureuse de ce parti fatal, le licenciement de ces troupes mal inspirées, pour la voir renaître un jour, cette cause, plus puissante que jamais, apparaissant tout à coup à l'horizon politique dans son éclat nouveau, comme un astre subitement dégagé de vapeurs funestes, et rayonnant enfin des vérités éternelles qui font sa force?

Ils accusent aussi l'illustre auteur des *Girondins* d'avoir déifié madame Roland; il parle de son génie, de sa beauté. Sans doute c'était une belle femme, qui avait assez de génie pour jouer un grand rôle; mais, à travers ces éloges pompeux, comme on devine sa secrète antipathie!

On peut faire d'un héros ou d'une héroïne un portrait extrêmement flatteur, et cependant ne pas admirer personnellement ce héros ou cette héroïne. Il y a des qualités qu'on vante de bonne foi, mais qu'on déteste; et madame Roland avait justement toutes ces qualités-là; de même nous vanterons son courage, son génie, son ardente charité; mais nous avouerons que cette sublime intrigante est précisément le type de femme qui nous est le plus particulièrement odieux. Madame Roland, ou plutôt Jeanne Philippon, car il ne s'agit pas de la femme politique, est, à nos yeux, l'origine de cette effrénée race de pédantes que nous avons appelées les *femmes littéraires*, c'est-à-dire des femmes faites avec des livres; ces femmes, qui mériteraient d'être *reliées* plutôt qu'habillées, agissent non pas d'après leur nature, mais d'après leurs lectures; si elles n'avaient pas lu tel in-octavo, elles n'auraient pas aimé tel jeune homme; si tel roman avait été dépareillé dans la bibliothèque de leurs mères, elles n'auraient pas fait tel mariage.

Ainsi, mademoiselle Philippon ne se marie point selon son cœur, mais dans le genre de *la Nouvelle Héloïse*. Il y avait

chez son père un jeune artiste dont la vue la faisait rougir et trembler : ce n'est pas lui qu'elle veut épouser, son idéal est un vieux philosophe, car elle rêve l'ennuyeux ménage de Julie; mais la pauvre *Julie* est forcée à ce triste mariage, et sa fausse imitatrice le fait volontairement; l'amante de Saint-Preux subit la chaîne, la républicaine la choisit froidement; elle croit flatter Jean-Jacques, elle l'offense et lui prouve lourdement qu'elle ne le comprend pas; car *Julie* avait aimé une fois; son cœur, brisé par le désespoir, consumé par l'amour, pouvait espérer le repos; mais sa folle plagiaire n'avait jamais aimé; son vieux époux, elle le dit elle-même, ne pouvait suffire aux ardeurs de son âme, et c'est pour employer cette ardeur inactive, pour assouvir ses passions dévorantes, qu'elle a renversé le trône, soulevé la populace hideuse, ensanglanté la France, épouvanté le monde. Voyez un peu ce que c'est que de mal lire!... Elle emprunte à *Julie* son vieux Wolmar, et elle lui laisse Saint-Preux! Si, plus imprudente ou moins généreuse, elle avait fait seulement le contraire... peut-être la royauté était sauvée!... O femmes! défiez-vous de vos lectures, et puisque vous voulez absolument lire, au moins lisez bien! Imiter à demi les auteurs qu'on adore, ce n'est pas même les parodier, c'est les trahir!... Que de jeunes filles ont fait maudire Jean-Jacques pour l'avoir travesti dans leurs sottes et froides folies!... Que d'auteurs seraient justement aimés, s'ils n'étaient pas maladroitement admirés!

Les femmes littéraires sont un des fléaux de l'époque; les plus doux sentiments sont gâtés, dénaturés, frelatés par ces souvenirs de lecture qui vous poursuivent partout; l'amour n'est plus l'amour, c'est une occasion de phrases romanesques; on n'aime plus un beau jeune homme parce qu'il plaît, parce que sa voix trouble, parce que son regard enivre; on l'aime parce qu'il a imité le héros du roman à la mode dans une aventure quelconque. Les femmes littéraires, en disant : « Je vous aime, » pensent toujours à un auteur en vogue. Ce tiers de lettres est toujours là entre la femme adorée et vous; toutes les faiblesses de ces femmes ont un prétexte littéraire; il n'est pas une seule de leurs fautes qui n'ait un précédent dans la littérature : pour les entraîner, on n'a pas besoin d'être ai-

mable, séduisant, passionné ; il suffit d'être érudit et de leur décrire à propos ce que le héros de leur roman favori dit à l'héroïne qui est leur modèle. Jeunes soupirants, aspirants, prétendants, ne perdez pas vos jours en vœux naïfs, en regards suppliants. Voulez-vous être aimés, entrez dans un cabinet de lecture, demandez de l'encre et du papier, et copiez tranquillement la page décisive de l'ouvrage que vous entendez citer le plus souvent ; page 204, tome II, copiez lisiblement, espérez. *Elle* attend la dernière période pour être attendrie ; votre bonheur est au verso de la page ; vous n'aurez pas soupiré... c'est-à-dire copié en vain.

Ces femmes littéraires ont encore une manie qui nous est plus insupportable. Qu'elles soient littéraires en amour, tant pis pour l'amour ; mais elles sont littéraires en religion, c'est plus triste. Elles emportent à l'église de petits albums barbouillés de leur propre main, où sont recueillis les passages frappants des auteurs que leur foi préfère. Oh ! que nous aimons cent fois mieux une grande niaise qui emporte avec elle à la messe tout bêtement l'*Évangile !* Mais à ces femmes éclairées, le saint *Évangile* ne suffit pas ; elles ne le trouvent pas assez littéraire. Madame Roland emportait de même à l'église *les Grands Hommes,* de Plutarque ; aussi toute sa vie s'est ressentie de l'influence de cet étrange livre de piété. Si elle avait préféré l'*Évangile,* quelle différence dans sa destinée ! Plutarque lui a enseigné l'orgueil, le Christ lui aurait enseigné l'humilité ; Plutarque lui a inspiré la haine et la vengeance, le Christ lui aurait inspiré l'amour et le pardon ; les héros de Plutarque ne savent que tuer, le Christ ne sait que mourir. C'est bien malheureux pour la France que mademoiselle Philippon ait eu une piété si littéraire.

Mais le secret de sa rage n'est pas là, et trois lignes de sa biographie nous révèlent le fond de son cœur :

« M. Roland avait déjà parcouru la Suisse et l'Italie, quand » il fit, en 1784, avec sa femme, un voyage en Angleterre. » L'ayant envoyée à Paris à son retour pour solliciter des » *lettres de noblesse, mais sans succès,* il obtint, par elle, sa » translation à Lyon, ce qui la rapprochait de son pays et de » sa famille. »

C'est là le vrai mot de l'énigme. Une femme qui a épluché des carottes, et qui n'en est pas fière, ce qui eût été spirituel : car jamais une personne intelligente, parvenue par son intelligence, n'a rougi de son origine ; au contraire, elle sent que ces souvenirs font sa force ; plus l'échelon d'où elle est partie était bas, plus il lui a fallu de courage et de talent pour atteindre le sommet de l'échelle... donc, une femme qui a épluché des carottes et qui en rougit est à jamais implacable. Un ambitieux qui ne se pardonne pas à lui-même son passé ne le pardonnera jamais à personne ; il en voudra toute sa vie à ceux qui ont le bonheur de n'avoir pas fait ce qu'il a fait. L'addition est bien simple à faire : une femme orgueilleuse qui a lavé de la salade, qui a demandé des lettres de noblesse et ne les a pas obtenues, cela donne, au total, une farouche républicaine. Non, non, l'auteur des *Girondins* ne l'aime pas ; la preuve, c'est qu'il ne la fait pas aimer. Quelle différence ! comme on voit qu'il lui préfère madame de Staël ! de quelles couleurs diverses il dépeint leurs deux salons ! Comme l'une est bien reine, hospitalière, dans le sien, éclairant tout de son génie, surveillant, attisant, inspirant la conversation, tout occupée à faire valoir son esprit et celui de ses amis, partageant franchement sa gloire avec l'homme qu'elle aime et le créant à son image !... Comme l'autre, au contraire, a une attitude pédante et vulgaire dans son salon ! On dirait une maîtresse de pension bourgeoise donnant à dîner à des étudiants mal élevés, une sordide gouvernante de vieillard tout occupée de cacher les infirmités du bonhomme aux imprudents qui travaillent à faire sa fortune. Vous dites que le chantre d'*Elvire* a déifié madame Roland ; il a plus noblement déifié *Elvire*. Madame Roland, malgré les belles phrases du grand poëte, paraît encore dans son livre telle qu'elle est à nos yeux, peut-être prévenus, un mauvais bas bleu éclaboussé de sang. Non, non, ce n'est pas là le rôle de la femme dans les révolutions ; demandez à Jeanne d'Arc, demandez même à Charlotte Corday. La mort de madame Roland est belle sans doute, nous l'admirons comme un beau rôle bien joué ; mais cette mort elle-même était un châtiment ; l'Égérie des Girondins avait ouvert l'abîme, elle y tombait, c'était justice. Nous l'avouons, dût-on nous

accuser de cruauté, nous ne pouvons nous intéresser au sort d'un incendiaire qui se brûle.

Si nous vous parlons uniquement des *Girondins*, c'est que depuis quinze jours on ne parle plus d'autre chose. Il y a eu des concerts, nous ne sommes allé nulle part, nous sommes resté seul au coin du feu à lire, à commenter ce livre plein d'enseignements et de prophéties. Ceux qui venaient nous interrompre étaient les malvenus; M. de Lamartine lui-même passait à l'état d'importun quand il nous surprenait au milieu d'une belle page; mais nous ne sommes pas le seul lecteur captivé si vivement : douze mille exemplaires des *Girondins* ont déjà été vendus. Il y a bien dans le nombre quelques admirateurs qui comprennent nos préoccupations, qui partagent nos admirations, notre enthousiasme et peut-être aussi nos alarmes.

LETTRE SIXIÈME.

Les bourgeoises sucrées. — Les dévotes rageuses. — Le rêve d'un voyageur. Le coucher du soleil. — Épreuve.

11 avril 1847.

Ces pauvres *femmes littéraires!*... nous leur devons une réparation, nous avons été injuste envers elles : nous avons dit que cette espèce de femmes était la plus désagréable qu'il y eût au monde.... Ah! cela n'est pas exact; elles sont insupportables, c'est vrai; mais ce ne sont pas les plus insupportables. Nous les avons mises au premier rang des ennuyeuses; elles ne méritaient pas cet honneur. Le premier rang... il appartient à une espèce bien autrement épouvantable, hélas!... et qui se multiplie avec une rapidité inquiétante.

Cette variété n'est pas encore classée; elle n'a pas encore de nom dans la triste flore du sombre jardin de l'Ennui; mais nous finirons bien par lui trouver un nom qui la désigne. D'abord, nous sommes décidé à poursuivre la guerre à outrance; nous voulons tout simplement l'extermination de sa race : elle est très-dangereuse, elle détruit tout; elle parviendrait à ruiner la France si on la laissait s'y propager plus longtemps; elle nous rendrait sots, tristes, maussades et précieux,

ce serait nous perdre; les Français ne seraient plus des Français; par sa fatale influence, le sceptre des arts, des sciences, des lettres, le sceptre même de la mode, s'échapperaient de leurs mains; et les étrangers qui viennent chercher parmi nous le plaisir, la gaieté, la vie, effrayés de notre respect prétentieusement morose et mesquinement solennel, nous fuiraient pour ne plus jamais revenir. L'extermination de cette race, vous le voyez, est une question de haute politique; aidez-nous donc dans notre courageuse entreprise.

Ce qui distingue les femmes de cette espèce des autres femmes, c'est qu'elles n'ont pas du tout l'air de femmes; elles ont l'air de poupées victorieuses qui ont obtenu le mouvement et la parole; quelque chose de guindé et de grêle se trouve toujours dans leurs manières, dans leur tournure, malgré leur intention bien constatée de dignité et de grandeur; ainsi elles sont toujours habillées très-richement, avec un luxe splendide; eh bien, elles ne sont point parées; elles sont pimpantes, rien de plus.

Il n'y a qu'un moyen de bien porter une belle robe : c'est d'oublier qu'on la porte. Avoir l'air trop heureuse et trop fière de ses vêtements, comme Lisette dans *les Jeux de l'amour et du hasard,* c'est très-maladroit; c'est avouer qu'on ne s'attendait pas à l'honneur d'en être décorée; c'est avouer aussi qu'on leur emprunte une partie de sa valeur et de sa gloire; c'est proclamer un succès accidentel, imprévu, inespéré, sur lequel on ne comptait pas et qui peut échapper encore : le paon n'est si fier de son plumage que parce qu'il le perd tous les ans.

La monomanie de ces femmes est la noblesse des manières, et l'on ferait un volume de toutes les ruses qu'elles imaginent, de toutes les peines qu'elles se donnent pour acquérir cette majesté violente et factice; mais là encore elles se trompent : elles croient avoir un air digne, elles ont un air *officiel,* et voilà tout. Une préoccupation continuelle les garde comme une sentinelle invisible; elles sont toujours sur le qui-vive, redoutant également la parole inconvenante qu'elles pourraient entendre et celle qui pourrait bien leur échapper.

Sans être méchantes ni hostiles, elles sont toujours armées, armées d'épingles, ce qui est la plus terrible des armures.

Elles ont une susceptibilité de sensitive : tout les blesse, et la délicatesse de leur esprit est telle, qu'elles voient partout des monstres. Dans les choses les plus innocentes que vous leur dites, elles comprennent des choses affreuses... des choses affreuses auxquelles, vous, vous ne pensiez pas ! Rougissez-en, cela prouve que vous n'en avez pas peur comme elles.

Mais, dira-t-on, ce sont des prudes. — Non ; au contraire, il est permis de leur parler de tout, mais dans un certain jargon et en grasseyant d'une certaine façon. — Alors, ce sont des précieuses. — Les précieuses ont plus de distinction et plus d'esprit? Non ; ce sont des femmes d'une nature commune et d'une éducation bourgeoise, que les caprices du sort ont poussées au premier rang, et qui, se voyant tout à coup livrées à elles-mêmes dans une sphère inconnue, n'ayant pas l'instinct du noble et du beau comme les natures d'élite, n'ayant pas non plus la tradition comme les femmes d'une haute naissance, improvisent au hasard, sans renseignements, sans donnée aucune, sans goût natif, sans intelligence éclairée, une espèce de code d'élégance, une étiquette de fantaisie particulière, exceptionnelle, mais qui deviendra bientôt le code universel, l'étiquette généralement adoptée, si les grandes dames, les véritables élégantes, les jeunes femmes bien élevées et distinguées, les femmes comme il faut, ne protestent avec nous, courageusement, constamment, hautement, contre l'influence fatale, contre les arrêts illégaux de ces bourgeoises sucrées. Nous voulons bien qu'on nous donne le ton ; mais, quand le ton est faux, nous avons le droit de réclamer.

Et cela est triste à dire, les bourgeoises sucrées aujourd'hui donnent le ton presque en toutes choses : en littérature, par le théâtre ; en peinture, par les portraits, les tableaux de genre ; en musique, par des chansonnettes, des *fauvettes*, des *brunettes* intolérables ; il n'est pas jusqu'à la grâce française, la beauté nationale, qui ne soit dénaturée par leur influence. Elles jouent à la *madame* : cela force toutes les femmes à se mettre de la partie, et toutes ressemblent à des gravures de modes. Plus de frais sourires épanouis ; plus de regards francs et naïfs, plus de tournure libre et gracieuse ; cette folle préoccupation de dignité crispe les plus charmants visages, roidit

les tailles les plus déliées. Cette lutte continuelle des prétentions excitées contracte et déforme les traits. En vain nos jeunes femmes sont belles, la vanité leur égratigne la figure avec ses griffes de chatte, l'envie plombe leur teint.... Avez-vous jamais remarqué cette couleur mate, livide et verdâtre qu'on appelle un teint d'envieuse?... Et, au bout de quelques années, de leur éclat il ne reste plus rien ; elles n'ont plus même cet air de noblesse auquel elles ont tout sacrifié, et que la nature leur avait donné avec leur beauté ; car ce n'est pas parce qu'on veut avoir l'air noble qu'on a l'air noble, c'est parce qu'on s'occupe de nobles idées : la pensée sculpte le visage ; elle cisèle les traits, elle refait le masque ; votre physionomie vous dénonce malgré vous ; à dix-huit ans on a la figure de sa nature ; à vingt-cinq ans on a la figure de ses occupations ; si les pensées auxquelles on se livre habituellement sont généreuses et grandes, quelle que soit l'irrégularité des traits, la physionomie sera intelligente, le regard imposant, l'attitude franche et digne ; si l'on vit, au contraire, de vanité, de niaiseries, de misères, quelle que soit la pureté des traits, la grâce de l'ovale, la physionomie sera fausse, le regard sera vide, l'attitude sotte et pédante.... Mais revenons aux bourgeoises sucrées : le nom est assez bon, gardons-le.

La *bourgeoisie sucrée* est systématiquement triste, et cependant elle sourit toujours volontairement ; mais quel sourire!... Un affreux sourire carré, bridé, accroché, plus triste cent fois que le sérieux le plus glacial. Ce n'est pas tout, et ceci est le comble de l'art, avec ce sourire carré, elle ne dit que des phrases rondes. Quand elle est partie, rien ne l'arrête, elle arrondit, il faut absolument qu'elle arrondisse sa phrase ; l'empêcher d'arrondir, c'est lui manquer de respect ; quelqu'un survient, elle salue, puis elle reprend sa phrase et l'arrondit ; le feu petille, un éclat de bois tombe sur le tapis ; elle donne à son auditoire le temps d'éteindre le feu, et puis elle poursuit sa phrase commencée et l'arrondit. Dans un rout, vous savez si l'on a le temps d'achever une période : on demande à un voisin de ses nouvelles, le flot l'emporte, et c'est un autre qui vous répond ; dans le monde maintenant, il n'y a pas moyen de dire quoi que ce soit, de raconter une histoire,

d'exprimer une pensée, même la plus concise ; chacun va là pour ses affaires, pour rencontrer les trois ou quatre personnes dont il a besoin. Dans les salons officiels, par exemple, quelle femme a jamais eu la prétention d'être écoutée? Les diplomates, les pairs de France, les députés s'agitent, ils sont tous venus avec une idée qui les absorbe tout entiers : les uns ont à parler à M. Génie, ils cherchent M. Génie... les autres ont demandé à M. Edmond Leclerc une nomination qui concerne un de leurs électeurs, ils cherchent M. Edmond Leclerc... ceux-ci ont obtenu une promesse de M. Félix Ravaisson, ils poursuivent M. Félix Ravaisson. Regarder à qui parlent ces hommes importants, épier le moment où ils seront libres, c'est la seule occupation des solliciteurs de salon.... Il faudrait être folle pour songer à les captiver dans de pareils moments !...

Eh bien, rien ne déconcertera la bourgeoise sucrée! elle arrondira sa phrase en face de son interlocuteur au moment même où il verra M. Ravaisson, M. Génie ou M. Leclerc, tout près de la porte, disparaître dans le salon d'adieu.... Le diplomate manquera sa mission, le député ne sera pas réélu, le collége n'aura pas son professeur, qu'importe?... La bourgeoise sucrée aura arrondi sa phrase : chacun son devoir, elle a fait le sien.

La bourgeoise sucrée est triste, mais elle ne pleûre jamais qu'au *Gymnase*. Le Gymnase est son théâtre de prédilection ; ses héroïnes, qui ne disent jamais : *Je vous aime,* que par antiphrase : « Non, *mòssieur,* je ne vous aime pas, » l'émeuvent profondément, car si elle n'a pas de sensibilité, elle a beaucoup de *sensibloterie*. Toutes les douleurs la touchent, pourvu qu'elles ne soient point naturelles ; d'abord, elle ne veut pleurer que dans une loge d'avant-scène, et elle aimerait mieux ne pas pleurer du tout que d'être réduite à essuyer ses larmes avec un mouchoir garni d'une petite dentelle.

Et cette femme-là est la reine du jour!... Et vous croyez qu'une telle reine ne ruinera pas le royaume? Toutes ses fidèles sujettes finiront par lui ressembler. On n'osera plus rire, parce qu'elle ne sait pas rire ; on n'aura plus d'esprit, parce qu'elle ne comprend pas l'esprit ; on ne sera plus natu-

relle, parce qu'elle a intérêt à supprimer et à changer sa nature; on sera ennuyeuse, parce qu'elle est ennuyeuse....

Eh! mon Dieu, voilà déjà que nous-même nous cherchons à arrondir notre phrase; déjà son influence se fait sentir, elle commence par nous. C'est affreux!

Vous ne vous apercevez donc pas de cette triste métamorphose! comme depuis quelque temps, depuis deux ans, pas plus, les *Françaises* se changent en poupées! comme tout devient mesquin, précieux et cependant pompeux et solennel dans leurs manières; comme les physionomies se compassent! comme avec de petites idées on a de grands airs! Et ces belles étrangères, qui sont là, si nobles, si calmes, si naturellement dignes, comme elles viennent cruellement faire ressortir notre petitesse prétentieuse et notre futilité agitée! Les Françaises sont donc bien humbles, qu'elles travaillent à se dénaturer! elles sont donc bien mécontentes de ce qu'elles sont, qu'elles se donnent tant de peine pour paraître autre chose! La vanité les perd, l'orgueil les sauverait. Que faire pour les rendre orgueilleuses?

Voici une histoire qui ne confirme que trop nos jugements sévères; le héros de cette histoire nous l'a racontée lui-même; c'est un de nos amis, un jeune homme très-spirituel et très-romanesque.... Ne vous récriez pas, n'ouvrez pas de grands yeux à ce mot; rien de plus vrai; il n'y a aujourd'hui que les jeunes gens très-spirituels qui aient le courage d'être romanesques.... Après de longs voyages, il revenait en France, tout joyeux de revoir son pays et tout ému de l'idée qu'il allait vivre enfin... car voyager, ce n'est pas vivre; c'est chercher, c'est étudier, c'est promener son rêve : ce n'est pas encore travailler à le réaliser.

Ordinairement, les voyageurs rapportent de leurs excursions lointaines l'insouciance et le doute; lui, rapportait la volonté et la foi : il croyait au bonheur, et il était résolu à le trouver. N'oublions pas de vous dire que cet heureux entêté avait à peine vingt-deux ans; à cet âge, la foi est robuste, et comme on n'a pas encore eu l'occasion de vouloir bien souvent ni bien fortement, surtout comme on n'a pas eu l'occasion de se repentir d'avoir voulu, on croit à la volonté.

Or, pour ce rêveur sûr de ses rêves, le bonheur, c'était d'aimer une jeune et belle femme que l'on épousait légitimement à la manière des Européens et que l'on enfermait impitoyablement à la manière des Orientaux. « Je ne comprends pas du tout, disait-il, ce sot usage qui consiste à choisir une jolie femme pour la mener tous les soirs dans le monde, parée, les bras nus, les épaules nues, et l'offrir aux regards envieux des connaisseurs désœuvrés. Je veux être heureux, mais je ne tiens pas à faire envier mon bonheur. »

Cette modestie était pleine de bon sens; mais, s'il ne tenait pas à faire envier son bonheur sournois, il tenait à le faire partager; il rêvait aussi la joie de sa victime, il voulait que l'esclave aimât son esclavage ; il voulait être un tyran, mais un tyran chéri. Là était la difficulté, le problème impossible à résoudre.

Pour qu'une femme soit heureuse enfermée, séquestrée, il faut d'abord qu'elle soit passionnée ; il n'y a que la passion qui puisse vivre à toute heure d'elle-même, uniquement occupée d'entretenir le feu sacré ; de plus, il faut que cette femme ait une imagination très-riche et très-féconde, très-poétique ; une femme poëte, c'est une compagnie si commode!... ça passe des heures entières à regarder le nuage qui fuit, l'eau qui coule, l'arbre qui se balance, la fleur qui se penche, l'enfant qui joue. Un rien suffit pour la captiver bien longtemps. Présent, elle vous aime; absent, elle vous évoque, et quelquefois, quand vous revenez à elle, vous croyez qu'elle vous a suivi, tant elle a compris vos pensées, deviné vos actions, souffert de vos inquiétudes et de vos peines pendant les heures où vous étiez séparé d'elle. C'est la différence qui existe entre les personnes romanesques et les imaginations poétiques : les unes ont besoin d'événements, de variété, d'agitation ; les autres ne demandent que du repos et de la confiance; elles trouvent dans leurs pensées la variété et les événements, elles trouvent dans leurs cœurs l'agitation qui suffit à leur vie. Une femme romanesque ne pourrait vivre enfermée ; elle se révolterait et sauterait par la fenêtre ; une femme poëte... et l'on est poëte sans faire des vers... pourrait rester des mois, des années, sous les verrous, sans s'apercevoir qu'elle est enfer-

mée, et même, en l'apprenant, elle n'aurait jamais l'idée de sauter par la fenêtre si le paysage qu'on découvre de cette fenêtre est beau, si, dans sa prison, rien ne vient troubler la liberté de sa pensée, si son âme peut déployer ses ailes à toute heure pour s'envoler dans l'espace vers les pays rêvés, pour rejoindre et suivre en idée dans leurs actions les personnes aimées.

Elle pourrait vivre en prison seule!... Que serait-ce donc si elle devait y demeurer avec un jeune homme charmant qu'elle adorerait? Quand on est amoureuse du geôlier, il n'y a pas grand mérite à supporter patiemment la prison.... Mais les femmes à imagination poétique sont rares; et d'ailleurs, à quels signes, à quels symptômes peut-on les reconnaître à Paris? Les cherchera-t-on au bal? Alors aurez-vous la cruauté de choisir, parmi les jeunes filles qui s'amusent franchement au bal, celle à qui vous voulez défendre d'y aller jamais? Les chercherez-vous dans les réunions plus intimes, parmi ces jeunes pensionnaires modestes, rangées symétriquement autour de la table à thé, et qui restent là, soumises, silencieuses, immobiles, les yeux baissés sur des petits gâteaux? Est-ce poétique cela?... Peut-être. Mais où est le symptôme qui doit révéler la poésie? Comment induire en poésie ces jeunes âmes si prosaïquement voilées? Comment savoir si ces Galatées de salon peuvent s'éveiller à la vie? Quel piége tendre à leur prudente naïveté? N'est-il pas un moyen de les forcer à s'exprimer malgré elles? N'est-il pas un sanctuaire, un lieu privilégié, comme le palais de la Vérité, où leur naturel puisse rayonner sans crainte, où leur flamme ose éclater et briller?...

A l'église, sans doute!... Oui, c'est là; leur imagination, exaltée par la prière, brise les liens du monde.... Là, leur physionomie redevient sincère; le secret de leur pensée se trahit dans leurs regards levés vers les cieux.... Allons les chercher à l'église; c'est profane, mais le bonheur sera l'excuse.... Folle démarche! profanation inutile.... A l'église, toutes les femmes ont l'air méchant; leur regard n'exprime que la colère... on leur marche tant de fois sur les pieds, on leur donne tant de coups de coude, elles y éprouvent un si

long martyre, qu'elles y sont toutes furieuses et indignées. Elles ont l'air de prier contre quelqu'un. Ceci, par parenthèse, nous rappelle le joli mot que la duchesse de L... a dit l'autre jour. Elle arrive à l'église, la nef était pleine, plus une place. Cependant elle s'avance, et, en pressant un peu ses voisines, elle parvient à se caser ; l'une d'elles, impatientée, lui lance un regard courroucé et marmotte, à travers ses prières, force imprécations contre les femmes qui arrivent trop tard, dont la taille est trop riche, dont l'embonpoint devrait être calculé, etc. — « Eh bien, madame, lui dit la duchesse d'une voix très-douce, priez Dieu que je maigrisse. »

Non, ce n'est pas à l'église que le jeune voyageur va chercher une extase idéale, la femme poétique capable de vivre heureuse loin du monde et par les seules joies du cœur ; il a découvert un habile piége, un endroit merveilleux où tous les secrets de l'âme doivent se révéler, où les trésors d'une imagination exaltée doivent briller dans tout leur éclat. Ce lieu magique, c'est... vous ne le devineriez jamais! c'est le pont de la Concorde.

Chaque soir, en retournant dîner chez sa mère, il passait sur ce pont, et c'est là qu'il avait établi son observatoire. Comme tous les voyageurs intelligents, ce jeune touriste est amateur passionné des beaux couchers du soleil, et bien souvent, en traversant la Seine, il s'arrêtait saisi d'admiration à l'aspect de cet horizon embrasé, de ce fleuve d'or qui parcourt majestueusement la ville ; poétique, malgré ces quais citadins, et mystérieux encore, malgré le mouvement et le bruit ; et, comme les amateurs passionnés, quand l'admiration était à son comble, il s'exaltait et cherchait autour de lui quelqu'un à qui la faire partager.... Mais il était là seul, seul à admirer le splendide tableau ; car tous les gens qui marchaient à ses côtés couraient vite, sans s'inquiéter des beaux effets du soleil couchant, du fleuve moiré de vagues roses, des arbres sombres qui se réfléchissaient dans l'eau, sans daigner même être éblouis par le disque flamboyant de l'astre qui descendait terrible et tout-puissant derrière les montagnes, et semblait une tête de Méduse embrasée, secouant autour d'elle, au lieu de rayons, des serpents de feu.

Pas un homme ne s'arrêtait pour regarder... Les hommes ont tant de passions, tant d'ambitions voraces! le sentiment de la nature s'efface dans leurs cœurs.... Mais quoi! pas une femme, pas une seule femme ne s'arrêtait non plus; elles passaient lentement quelquefois, et l'idée ne leur venait jamais de s'occuper du soleil autrement que pour lui opposer une ombrelle.... Pas une!

« Les Parisiennes sont donc aveugles! s'écriait le voyageur enthousiaste; moi qui ai vu le soleil se coucher dans les flots bleus de la Méditerranée, dans les vagues vertes de l'Océan, moi qui l'ai vu disparaître derrière les cimes de l'Himalaya, je l'admire encore à Paris! Et ces femmes, ces jeunes femmes passent sans le regarder! Ces femmes sont jugées, point de poésie, point d'âme : ce sont de sottes poupées, vaniteuses et froides. Je les hais! » Puis, tout à coup s'inspirant de son indignation, il s'écria, toujours en lui-même : « Je jure d'aimer toute ma vie la première femme qui s'arrêtera pour admirer ces beaux rayons du soleil. »

Et tous les soirs il venait là, tremblant, ému, comme s'il devait ce soir-là rencontrer enfin l'idéal de ses rêves; mais chaque soir il retournait chez lui plus triste et plus découragé; de trompeuses espérances l'agitaient quelquefois, mais pour le mieux tourmenter. Un soir, une jeune femme charmante s'avançait vers lui; elle s'arrêtait... pour appeler son chien qui folâtrait un peu loin d'elle. Une autre fois, c'était une jeune fille, une artiste à la démarche assurée; elle s'arrêtait en clignant des yeux comme si elle allait regarder le soleil, puis elle avisait un vieux mendiant qui avait une longue barbe blanche; elle admirait le *galbe* du mendiant, mais elle n'admirait point le soleil.

Un jour, et ce jour-là il fut bien ému, deux femmes passèrent en calèche, une jeune fille et sa mère; la jeune fille était jolie comme une nymphe qui aurait pris en jouant un chapeau de bergère, elle avait de grands yeux noirs et un petit air ennuyé qui promettait beaucoup. Au milieu du pont, elle tourna la tête et regarda attentivement quelque chose; puis elle salua d'un air gracieux. Hélas! ce ne pouvait être le soleil... c'était un vieil élégant qui suivait la calèche, à cheval,

et avec qui elle avait causé chiffons, Opéra, bals, courses, tout le temps de sa promenade aux Champs-Élysées.

Un soir enfin, et cette fois c'était l'épreuve décisive, comme le jeune voyageur allait retourner chez lui, il vit venir une jeune femme. Quel bonheur! elle était si belle! Elle s'avance vers le milieu du pont d'un air distrait; tout à coup, elle s'arrête : ce n'est pas une illusion, ses beaux yeux sont fixés sur l'horizon, c'est le soleil qu'elle regarde, c'est bien lui qu'elle admire! O Dieu! soyez béni! comme tout dans ses traits charmants trahit son admiration profonde! comme son âme poétique se révèle tout entière à l'aspect de cette merveille! quel enthousiasme, et comme elle est triste aussi dans son admiration! il semble qu'elle-même s'écrie en son cœur : « Se peut-il que je sois là seule à admirer!

— Non, tu n'es pas seule, je suis là, et pour toi! » dit le jeune homme; et il s'avança vers elle, joyeux, empressé. Mais, pendant qu'il marchait pour la rejoindre, la jeune femme était montée sur le parapet et déjà elle avait disparu dans les flots. C'était une pauvre fille séduite qui venait mourir.... On la sauva; mais elle avait voulu mourir pour un autre, il ne pouvait vivre pour elle.

Ainsi une seule femme avait admiré le soleil, c'était celle qui venait lui dire adieu.

Le jeune homme n'est pas encore marié.

LETTRE SEPTIÈME.

La révolution de 1848 pressentie. — Les ouvriers-poëtes. — Les professeurs d'égoïsme et les rêveurs de réformes. — Quand on veut dessécher un marais, on ne fait pas voter les grenouilles. — M. Guizot, ministre, lisant à la tribune une lettre confidentielle! — Comment on gouverne la France. — Le veau froid et le veau d'or.

11 juillet 1847.

Oh! que c'est ennuyeux! encore des révolutions!...

Depuis quinze jours on n'entend que des gémissements politiques, des prédictions sinistres; déjà les voix lugubres prononcent les mots fatals, les phrases d'usage, formules consacrées, présages des jours orageux :

— L'horizon s'obscurcit !

— Le danger est imminent !

— Une crise est inévitable !

— Une fête sur un volcan !

— Nous sommes à la veille de grands événements !

— Tout cela ne peut finir que par une révolution....

Les uns, précisant leur pensée, disent :

— Nous sommes en 1830 !

Les autres, renchérissant sur la prédiction, s'écrient :

— Que dites-vous? bien plus! nous sommes en 1790 !

Et, empruntant à l'histoire moderne son agréable jargon, ils ajoutent :

— Peut-être faudra-t-il un 31 mai pour renverser le 29 octobre !

— Eh! cela vaudrait mieux qu'un 10 août pour renverser le 9 août !

Puis les philosophes reprennent : — Les ultra-bourgeois perdront la royauté de Juillet, comme les ultra-gentilshommes ont perdu la royauté de la Restauration.

Eh! messieurs, ce ne sont ni les bourgeois ni les gentilshommes qui perdent les royautés : ce sont les rois eux-mêmes. Charles X est tombé parce qu'il tenait trop à M. de Polignac et qu'il a fait un coup d'État pour le garder. Mais, rassurez-vous : Louis-Philippe ne tient pas du tout à M. Guizot ; il ne fera pas le moindre coup d'État pour le garder. Espérez donc.

On prétend même que le roi est déjà fort éclairé sur la conduite de ses conseillers habiles, et que, s'il était député, il n'aurait pas voté le plaisant *satisfecit*. On raconte qu'il disait, en parlant d'eux, l'autre jour : « Ce sont des écoliers en retard surpris par l'arrivée du maître; ils ont passé toute leur année à s'occuper des élections, rien que des élections ; ils n'ont préparé aucun travail, étudié aucune question, médité aucun projet de loi ; et quand les Chambres se sont ouvertes, quand les députés sont venus, ils se sont trouvés dépourvus, décontenancés, comme des écoliers qu'on interroge et qui ne savent pas leur leçon ; ils disent qu'il n'y a rien à faire, pour cacher qu'ils n'ont rien fait. »

Le roi a-t-il réellement tenu ce langage? Nous l'ignorons ;

ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est que les ministres constitutionnels semblent n'avoir qu'un seul devoir à remplir : se faire une majorité à tout prix ; la grandeur du pays, le bonheur du peuple, le progrès de la civilisation, tout cela leur est indifférent : une belle majorité compacte, docile, aveugle et bien disciplinée, c'est leur seul rêve. A quoi leur servira-t-elle? — A rester. — Que lui demanderont-ils? — Rien, que de croître et de multiplier.

Car le grand malheur de notre temps, c'est que tous nos ambitieux aiment le pouvoir pour lui-même ; et le pouvoir est peut-être la seule chose dans ce monde qui ne gagne pas à être aimée ainsi. Aimer le travail pour lui-même, cela est noble ; aimer l'art pour lui-même, cela est grand ; aimer le sacrifice pour lui-même, cela est sublime... mais le pouvoir!... c'est honteux. Monter sur le faîte, non pas pour y voir de plus haut et de plus loin le destin des hommes, mais pour y languir oisif, pour s'y pavaner niaisement, c'est une ambition d'infirme que nous ne pouvons pas comprendre. Quoi! vous voulez la force, et vous n'avez rien de difficile à accomplir! Vous voulez l'éclat, et vous n'avez rien de beau à faire briller au jour! Vous voulez le concours de tous, et vous n'avez aucune idée généreuse à faire triompher! Vous voulez être ministres, et vous ne tenez pas à être d'illustres ministres comme Sully, Richelieu, Colbert! Vous voulez être des ministres de charade et de *Gymnase,* comme Klein et Ferville dans les vaudevilles de Scribe! Vous voulez être ministres uniquement pour avoir le droit de tenir un portefeuille rouge sous le bras, pour avoir le plaisir d'être cajolés par quelques vieilles intrigantes, pour avoir l'honneur d'être appelés « Monsieur le ministre » par des importuns et des laquais! L'admiration du monde n'est pas votre rêve ; vous vous contentez de l'envie des sots, et vous restez là, satisfaits d'être là, n'ayant d'autre pensée que de vous y maintenir, d'autre souci que d'empêcher vos rivaux d'y arriver. En vérité, vous êtes des ambitieux bien modestes, et c'est à ce pauvre désir, à cette ambition si petite, que vous sacrifiez les grandes destinées d'un grand pays! Dans ces trente-cinq millions d'habitants, vous ne comptez que deux cent vingt-cinq hommes. Vous vivez par eux et pour eux ; leur plaire est toute votre

gloire; les affaires sont faites en leur nom, ou plutôt ne sont pas faites en leur nom : intérêts généraux, diplomatie, administration, agriculture, beaux-arts, tout est immolé à la nécessité de les séduire, à la crainte de les irriter. Vous ne décidez aucune chose, pour les nourrir d'espérance, tous et toujours. Vous appliquez avec conscience ce beau système de coquetterie ministérielle, de minauderie administrative, que M. Villemain appelait, il y a une vingtaine d'années, si spirituellement et si plaisamment : « Le grand système du *bec dans l'eau.* » A cette époque, il ne prévoyait pas qu'il serait ministre.

Applications de ce système :

Tel changement dans tel poste diplomatique est-il jugé indispensable et de la dernière urgence?... vous l'ajournez.... Pourquoi? Parce que dix députés convoitent ce poste pour un parent, pour un ami, pour eux-mêmes, et que vous êtes forts de ces dix espérances. Une nomination définitive, qui ne ferait qu'un heureux, peut-être un ingrat, mettrait neuf désespoirs contre vous : cela vous épouvante.... Vous retardez la nomination : le poste reste sans chef, les affaires languissent, l'intérêt de la France est abandonné, mais vous avez dix voix pour vous; que vous importe la France?

Tel préfet aux abois vous écrit pour demander *son* changement; sa position n'est plus tenable; il a agi avec trop d'ardeur dans les dernières élections; il s'est mis à dos le tribunal, le clergé, ou tout autre pouvoir; il avoue lui-même qu'il ne peut plus rien pour le bonheur de son département. Vous le laissez gémir, vous ne tenez aucun compte de ses gémissements, et pourtant vous sentez qu'il a raison; vous en convenez avec lui.... Mais un remaniement dans les préfectures, en ce moment, est impossible, lui dites-vous; le moindre changement éveillerait tant de prétentions, et la moindre chose décidée déciderait tant de mécontents! nous ne ferons rien cette année.... Et le préfet, désappointé, se morfond; le département, encore troublé de la lutte, se déchire; les affaires s'arrêtent; tout va de travers.... Sans doute; mais les députés votent avec ensemble, rien ne vient troubler la douceur de leurs faux rêves, ils espèrent et ils votent, et ils votent parce qu'ils espèrent, et vous les entretenez éternellement dans ces

illusions complices ; pour les retenir, vous les trompez ; il le faut bien, puisque votre force est dans leur terreur, puisque vous mettez votre unique espoir dans leurs frauduleuses espérances.

Comment voulez-vous que l'on se décide jamais à donner une place qu'on a promise à dix personnes? Qu'est-ce qui empêche Célimène de donner son cœur à Alceste, qu'elle aime un peu? C'est qu'elle a promis ce même cœur au grand flandrin de vicomte, à Clitandre, à Oronte, à Acaste, et à bien d'autres !

Que les députés fassent la pluie et le beau temps dans l'administration, dans la diplomatie, soit!... ces choses-là sont de leur compétence. Mais les belles-lettres, mais les beaux-arts, ça ne les regarde pas du tout. Eh bien, quand un poëte de talent, un artiste célèbre, sollicitent quelque mission, quelques travaux auprès d'un ministre, on a l'insolence de leur dire : « Faites-vous recommander par des députés. » Ainsi leur nom aimé du public n'a aucune valeur ; il faut, pour qu'on s'en souvienne, qu'il soit accolé au nom obscur d'un député inconnu. Faites-vous recommander par des députés !... Les malheureux ! ils restent stupéfaits ; au lieu de retourner à leur glorieuse besogne, les voilà forcés de courir la ville et de battre un rappel de députés, et s'ils parviennent, après mille ennuis, à composer un groupe influent et favorable, il leur faudra encore entraîner ce groupe de protecteurs chez le ministre à qui ils ont adressé leur demande. Vous figurez-vous ces théories de députés traversant Paris et se rendant vers les ministères, en formant des pas gracieux ! Ils vont demander un bloc de marbre pour un sculpteur, la croix d'honneur pour tel peintre, une mission en Orient pour tel écrivain. C'est très-noble à eux. Par malheur, il n'y a que les artistes médiocres qui aient le loisir, le goût et le courage de faire ces promenades solliciteuses, ces démarches sans dignité. Les députés influents ne peuvent donc protéger que les artistes incapables. Cela vous explique bien des choses ; par exemple, aujourd'hui on s'indigne, et chacun s'écrie : « Pourquoi cette année a-t-on donné la croix à tous les vaudevillistes ? — Parce que les députés l'ont demandée pour eux. » Comment ne devine-t-on pas qu'il n'y a

au monde que des députés qui puissent demander la croix pour des vaudevillistes? Ce ne sont pas les poëtes qui auront jamais de ces idées-là ! Non, non !

Mais c'est encore un malheur que l'on plaise aux députés en glorifiant le vaudeville ! Ces législateurs attardés ne comprennent rien au mouvement intellectuel qui s'opère dans le pays; ils font décorer des messieurs, auteurs de couplets grivois, et ils ne daignent même pas remarquer de simples ouvriers : ces maçons, ces tonneliers, ces menuisiers, auteurs de poésies admirables. Ce n'est pas un symptôme pour eux que cette *dignification* du peuple par les lettres, que cet amour de l'étude qui fait chaque jour de nouveaux progrès. Si vous leur parlez du poëte-maçon de Toulon, de Charles Poncy, ils se mettent à rire dédaigneusement, et, pour vous confondre, ils citent ce vieux vers :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

— Mais, dites-vous, c'est aussi son talent de faire des vers, puisqu'il les fait excellents.

— Eh bien, c'est un original, et voilà tout.

— Un original? Non, car il y a beaucoup d'autres ouvriers qui ont, comme lui, un talent remarquable : un tonnelier, nommé Germiny, a publié dernièrement un poëme ravissant intitulé : *le Val de la Loire;* il y a un laboureur des environs d'Arras qui fait aussi des vers charmants; il y a Savinien Lapointe, poëte énergique et menaçant; il y a encore....

— Ah ! quel bataillon de poëtes ! Les Muses doivent être bien fières d'avoir tant de nourrissons parmi les ouvriers; mais nous autres, nous n'avons pas le temps de lire les poésies fugitives des maçons et des tonneliers; nous ne venons pas à la Chambre pour nous occuper de poésie.

— Il ne s'agit pas de poésie, c'est de la politique, cela.... Oui, c'est une question politique très-grave, et malgré votre gros dédain, il vous faudra bien trouver une autre manière de gouverner un jour ce peuple et ce pays où les maçons, les tonneliers, les menuisiers sont déjà plus littéraires que vous.

Certes, on ne nous accusera jamais de flatter le peuple, nous ne l'avons jamais bercé de *ce beau rêve d'envieux qu'on*

nomme égalité; nous avons toujours déclaré, au risque de lui déplaire, que l'égalité était une injustice, qu'un paresseux n'était point l'égal d'un travailleur, que le niveau universel promis par les philosophes était un mensonge; mais si nous ne croyons pas que tous ceux qui sont en haut doivent descendre, nous croyons que beaucoup, parmi ceux d'en bas, doivent monter; si nous ne croyons pas au nivellement par l'envie, nous croyons à l'égalité par l'éducation. Nous ne voulons pas que les forts disent aux faibles : « Espérez; nous travaillons à devenir chétifs comme vous; » nous ne voulons pas que les hommes instruits et intelligents disent aux ignorants stupides : « Rassurez-vous, nous tâcherons d'oublier ce que nous savons, et nous vous promettons d'être, avant peu, ignares et stupides comme vous.... » Nous voulons que les forts disent aux faibles : « Fortifiez-vous, et vous serez des nôtres; » nous voulons que les gens instruits et intelligents disent aux ignorants : « Éclairez votre esprit par l'étude, agrandissez votre âme par la pensée, brisez, torturez votre nature comme nous par l'éducation, et, loin de vous renier, de vous repousser avec dédain, nous serons les premiers à vous dire : Venez à nous. »

Se peut-il que les hommes d'État de nos jours ne sentent pas que l'heure de la politique généreuse est enfin venue, et qu'ils ne reconnaissent pas la stérilité de leur égoïsme? Mais il n'y a plus d'hommes d'État; il y a des hommes qui font leurs affaires à propos des affaires de l'État, et tant que leurs affaires sont bonnes, ils ne peuvent pas s'apercevoir que celles de l'État sont mauvaises. Des gens si contents de leur sort n'éprouvent pas le besoin du progrès; il ne faut donc rien espérer de leur ambition sordide, de leur inintelligente personnalité. Notre confiance était une chimère, et M. de Lamartine avait bien raison lorsqu'il disait à M. de Girardin, il y a quelques années : « N'attendez rien du parti conservateur; il n'admettra jamais vos idées de réforme; laissez-le s'user, et ne vous usez pas avec lui. » En effet, c'était de la folie, nous le reconnaissons maintenant : M. de Girardin a entrepris une tâche impossible. Il veut souffler l'esprit de réforme... et il s'attaque à des gens qui vivent d'abus! il veut prêcher des concessions géné-

reuses, et il s'adresse à des professeurs d'égoïsme!... O naïveté sans pareille! Quand on veut dessécher un marais, on ne fait pas voter les grenouilles!

Paris est encore agité des derniers orages parlementaires; les salons politiques ont la physionomie sombre, maussade et faussement tranquille des grandes places de petites villes quinze jours après les élections; les gens qui jadis s'abordaient en se tendant la main se lancent des regards furieux et se saluent avec rage; d'anciens amis passent à côté l'un de l'autre sans avoir l'air de se connaître; des parents évitent de se parler; tout le monde est sur ses gardes. On sent bien que la lutte n'est pas terminée; personne encore n'a déposé les armes. Nous qui ne craignons qu'une seule chose au monde, les ennuyeux, nous entrevoyons avec plaisir que nous perdrons au moins trois ou quatre ennuyeux à la bataille; tout nous fait espérer qu'ils ont passé à l'ennemi. C'est double chance! L'ennemi les aura chez lui, et nous, nous ne les aurons plus chez nous. Hélas! chacun a ses ingrats sur terre! Quel bonheur, alors, de découvrir que vos ingrats sont précisément parmi vos ennuyeux!

Ce qui rend le souvenir de cette lutte durable, c'est le mystère qui environne encore certain côté de la question; on n'oublie vite que ce qu'on a compris tout de suite; mais les choses inexpliquées vous reviennent à l'esprit souvent, malgré tout. Et que de choses là dedans n'ont pas été expliquées!

Vous ne sauriez imaginer quelle influence ces querelles politiques exercent encore sur la société parisienne, et particulièrement sur les correspondances intimes.... On n'ose plus s'écrire.

On n'ose plus s'écrire.... Sérieusement, on hésite avant d'envoyer les moindres billets; on a peur de faire de la politique sans le savoir. Depuis que les lettres confidentielles se lisent tout haut à la tribune avec des commentaires qui en détruisent complètement la signification, on n'a plus aucun abandon dans le commerce épistolaire. A peine a-t-on tracé quelques mots, on s'arrête : « Soyez prêt ce soir à huit heures, nous irons vous chercher. » Il s'agit d'une partie de spectacle.... Mais quelle imprudence! les malveillants pourraient

s'imaginer et prouver qu'il s'agit d'une conspiration!... On déchire la page et l'on recommence : « A ce soir, je compte sur vous. » O folie! une femme qui écrit à un homme : « Je compte sur vous ce soir.... » Cela aussi peut être bien mal interprété; un esprit prévenu pourrait découvrir dans ce seul mot des abîmes d'inconvenances.... On déchire encore cette page avec effroi.... Ainsi on va au-devant de toutes les suppositions, et pendant une heure, on corrige, on rature, on déchire, on brûle tous ces poulets dangereux, étourdiment commencés. On prévoit toujours le moment où ces maudites lettres pourront être communiquées aux Chambres, et l'on ne se préoccupe plus en les écrivant, comme autrefois, d'être galant, léger, spirituel, persuasif, éloquent, charmant; on ne se préoccupe plus que d'une seule chose aujourd'hui en griffonnant ses petits billets du matin, c'est d'être parlementaire.

Les personnes qui demeurent dans les environs de l'hôtel des Capucines sont plus alarmées que les autres, elles n'écrivent plus une lettre sans frémir; elles prétendent que les affidés de M. le ministre des affaires étrangères sont dressés à dérober les correspondances affectueuses du quartier : dès qu'une réponse se fait attendre, les accusations pleuvent de tous côtés; les voisins et les voisines, menacés dans leurs plus chers secrets, sont exaspérés et décidés à user de représailles à la première occasion. Que diriez-vous alors, monsieur le ministre, si l'on venait à surprendre et à publier un de vos plus gracieux billets du matin?... Ah! l'on découvrirait beaucoup de choses, plus d'une question politique s'éclairerait tout à coup, car vos séduisantes amies vous parlent très-souvent politique malgré vous, et si l'on en croit certain bruit, elles tiennent moins à être bien aimées qu'à être bien informées. C'est une idée... affreuse... autrefois, mais aujourd'hui ça réussirait!... O délire du pouvoir dans les ambitions mesquines! Pour végéter ministre et vivre au jour le jour, faire une action éternellement laide!... Et cela s'appelle un historien!

Quand on ne parle pas de révolution prochaine, on parle de noces et de banquets. Dans le monde élégant on se marie, dans le monde politique on dîne. Un banquet en l'honneur de

la réforme a eu lieu hier vendredi; on cite avec amertume le nom de deux convives récalcitrants. Ce banquet sera suivi de plusieurs autres : on a dîné pour la réforme électorale, on dînera bientôt pour la liberté commerciale; avant la fin de l'année, on aura mangé sur toutes les questions. Étrange manière de mûrir les idées! — Quand une idée est trop lente à germer, on se réunit et l'on mange du veau froid en son honneur, comme dit Alphonse Karr. Le veau froid est l'aliment de la politique moderne; le peuple, qui meurt de faim, se sent rassasié dès que ses amis dévoués mangent du veau froid en son nom.

Aussi un jeune penseur de nos amis affirme-t-il qu'en France, aujourd'hui, on ne connaît plus que deux divinités, deux veaux sacrés : le veau d'or et le veau froid. Le veau d'or, c'est la fortune; le veau froid, c'est la popularité; ceux qui ruinent le pays, dit-il, sacrifient au veau d'or; ceux qui flattent le peuple sacrifient au veau froid; ceux qui font des romans de pacotille sacrifient au veau d'or; ceux qui font des romans sociaux sacrifient au veau froid. Il y en a même de bien habiles qui trouvent le moyen de sacrifier à tous les deux en même temps.

Les mariages de la semaine dernière étaient des plus pompeux; les trousseaux, déployés avec orgueil, faisaient l'admiration des femmes élégantes. La mode est toujours de porter des flots de dentelles, la moindre robe étale des cascades de volants; le barége léger, et d'un prix modeste, se prête volontiers à ces excès. Les mantelets sont de toutes couleurs, gros bleu, vert, rose, lilas; on voit des spencers et des caracos fort amusants; mais la nouveauté par excellence est une espèce de canezou inventé par madame Marie et imité du costume pittoresque des femmes d'Odessa; ce canezou, ou plutôt cette veste, se fait en cachemire de couleur brodé d'or ou d'argent. Madame Marie en fait aussi en mousseline des Indes soutachée, très-gracieuses et très-distinguées. C'est au bal de Vincennes qu'il y avait de jolies parures. Nous n'y étions pas, mais M. Théophile Gautier, qui assistait à cette fête, vous dira demain tout ce qu'on en peut dire.

ANNÉE 1848.

LETTRE PREMIÈRE.

La république, ça? Allons donc, c'est l'envers de la royauté! — Ils font tirer le canon chaque fois qu'ils se dérangent. — C'est la vieille diplomatie, la vieille police des vieux rois. — Des républicains farouches, mais sybarites. — Crème d'ananas. — Aspect de Paris. — Repos forcé. — Cinquante mille Tityres sous un hêtre. — Le dernier vicomte.

13 mai 1848.

Quel dommage!... quel dommage!... ça va être affreux... et ça pouvait être si beau!...

Une loyale république, n'est-ce pas le rêve de tous les esprits généreux et indépendants?...

Aimer son pays pour lui-même et l'aimer lui seul, sans compliquer son amour d'un tas de noms propres plus ou moins populaires, plus ou moins maudits;

N'être plus condamné à défendre malgré tout et contre tous un personnage de convention, lui, ses enfants, sa famille, ses ministres, ses préjugés et ses fautes, sous prétexte qu'on lui a prêté serment;

Retrouver tout à coup la liberté de ses allures, le sentiment de sa dignité... c'était une joie, c'était un triomphe pour tout le monde; et l'on peut dire qu'excepté ces êtres malheureusement nés qui n'ont jamais su relever la tête, ces caractères rampants qui se sont fait une volupté de la servitude, tout ce qui vit en France par l'esprit et par le cœur, tout ce qui pense, tout ce qui crée, tout ce qui rêve, a salué avec enthousiasme l'aurore de la république idéale.

Et tout à coup l'enthousiasme s'est changé en crainte, le rêve d'or s'est terminé en cauchemar; et les trembleurs désenchantés nous disent : — Votre bel espoir, hélas! était une chimère, votre belle république est impossible!

— Non, non, trois fois non, elle n'est pas impossible! Rien ne serait plus facile, au contraire, que de faire la république grande et belle; il ne faudrait pour cela qu'une seule chose.

— Et quoi donc?

— La comprendre....

Mais, hélas! ceux qui l'ont proclamée ne la comprennent pas!

Et la preuve qu'ils ne la comprennent pas, c'est qu'ils ne la font pas aimer; c'est qu'ils la rendent ridicule, mesquine, vaniteuse, au lieu de la faire puissante, sérieuse et digne.

C'est qu'ils en font une parodie monarchique, un envers de la royauté; c'est que, par exemple, ils font tirer le canon chaque fois qu'ils se remuent. Le canon est un joujou de roi, qui ne convient plus aux allures calmes et populaires d'une république. Nous comprenons, à la rigueur, qu'on s'amusât à tirer le canon quand Charles X ou Louis-Philippe se rendaient au Parlement; ils étaient les petits-fils de Louis XIV et de Henri IV; ces pompeux usages pouvaient être des traditions de famille; mais faire tirer le canon des Invalides chaque fois que M. Crémieux se dérange.... Allons donc! c'est se moquer d'un pays.

La preuve qu'ils ne comprennent pas la république, c'est qu'ils veulent la loger aux Tuileries.

La preuve qu'ils ne la comprennent pas du tout, c'est qu'ils se pavanent dans les hôtels des ministères avec le superbe entourage de leurs prédécesseurs, faute impardonnable qui trahit leur inintelligence et qu'on ne saurait trop leur reprocher. Les ministres d'une république ne doivent ressembler en rien aux ministres de la royauté. Ce ne sont plus des importants payés très-cher pour jeter de la poudre aux yeux et distribuer de l'eau bénite; ce sont des hommes d'affaires consciencieux, les intendants de la nation, les économes du peuple qui ne jouent pas avec son argent; tous ces hochets d'antichambre ne sauraient leur convenir. Leur prestige est dans leur simplicité. Plus de traitements ruineux, plus de cérémonial de comédie, plus d'huissiers à chaîne d'or, plus de laquais, plus de carrosses, plus de cuisiniers séducteurs.

Vous aimez tant les Anglais, imitez-les donc. Que nos

ministres demeurent modestement chez eux comme font les ministres anglais, qu'ils aillent à pied à leur bureau, un parapluie sous le bras, comme font les ministres anglais; s'ils sont en retard, qu'ils prennent un fiacre, comme tout le monde; qu'ils soient enfin comme les autres hommes; seulement qu'ils travaillent quelques heures de plus : alors, qu'ils se rassurent, ils n'auront pas grand'peine à garder leur position élevée, ils trouveront peu de rivaux. Il y a un moyen bien certain de défendre sa place, c'est d'en supprimer toutes les vanités qui font que les sots vous l'envient.

Le jour où l'on pourrait dire : « Qu'est-ce qu'un ministre? — C'est un ouvrier qui travaille six heures de plus que tous les autres, » il y aurait en France bien peu d'amateurs pour cet état privilégié, dont le travail serait si largement organisé. Sous une royauté, le pouvoir est presque inaccessible; il peut, sans trop de danger, être environné de séductions; mais sous une république, c'est autre chose; une émeute peut le donner à qui le rêve : il faut donc le rendre austère, ennuyeux, pénible, indésirable enfin, pour en dégoûter les rêveurs ambitieux; la route n'est plus escarpée; hérissez d'épines le but, et compensez la facilité, la douceur de la pente, par l'aridité du sommet.

— Eh! direz-vous, qui fera fleurir le commerce, qui donnera l'exemple du luxe? — Les particuliers : à eux sont permises toutes les fantaisies; ils ont le droit d'être capricieux, de s'amuser à tous les enfantillages de l'orgueil, de rajeunir les anciens usages des anciens temps; mais les ministres d'une république n'ont pas ce droit, ils doivent représenter leur époque avant tout; les anachronismes ne leur sont point permis. Plus ils seront modestes et raisonnables au contraire, plus les autres hommes seront disposés à se montrer élégants et fastueux. Rien ne porte plus un pays à la gaieté que l'air sérieux des gens qui le gouvernent. Quand les hommes d'affaires sont graves, les hommes de plaisir sont bien vite joyeux. Savez-vous pourquoi la société française était si gaie autrefois? C'est que les notaires étaient tristes.

Savez-vous depuis quand les gens du monde léger sont devenus si lourds, si ennuyeux, si maussades? C'est depuis

que les notaires sont devenus folâtres, fringants et merveilleux.

La preuve qu'ils ne comprennent pas la république, c'est qu'ils font encore de la diplomatie, comme les vieux ministres routiniers. République et diplomatie! mais ces deux mots-là jurent ensemble. Sous la royauté, c'est fort bien; les ambitions de la dynastie sont souvent en désaccord avec les volontés de la nation, et là où l'intérêt est complexe, la finesse et l'habileté sont permises; mais dans une république, l'intérêt est simple toujours. Plus de finasserie, plus de cachotterie, plus de tricherie!... On doit jouer cartes sur table. A quoi bon alors payer très-cher des beaux messieurs pour qu'ils aillent à grands frais chuchoter tout bas à l'oreille des rois ce qu'on doit crier tout haut à l'oreille des peuples?

La preuve qu'ils ne comprennent pas la république, c'est qu'ils font encore de la vieille police de tyrans, comme les ministres indiscrets et curieux qu'ils ont tant de fois dénoncés. Car telle est leur imaginative : ils approuvent en l'imitant ce qu'ils ont blâmé pendant vingt années; ils appellent cela faire du nouveau. Ils décachettent toutes nos lettres sans se gêner. — Et le *cabinet noir* contre lequel ils ont tant hurlé! — Eh bien, ils l'ont supprimé; de quoi vous plaignez-vous?... il n'est plus noir : la blanche clarté du jour y pénètre librement à grands flots, et c'est à la face du soleil qu'on y viole tous vos secrets. Un aide de camp de M. le duc de Montpensier a reçu dernièrement une lettre de lui; cette lettre était décachetée et les passages intéressants en étaient soulignés à l'encre rouge. Dans un certain ministère, les lettres ouvertes sont recachetées naïvement avec le cachet du ministère. L'indiscrétion... peu importe; ce qui est plus grave, c'est la confiscation. Une femme de notre connaissance a mis, il y a deux mois, à la poste une lettre qui n'est jamais parvenue à son adresse. A vrai dire, le billet mystérieux a dû singulièrement intriguer les faiseurs de conjectures.

Cette femme était patronnesse d'un bal de charité, et, comme les autres patronnesses, elle était chargée de désigner un commissaire pour faire les honneurs de la fête. Elle choisit son neveu et lui écrivit pour lui demander s'il serait libre de

l'accompagner. On riait encore dans ce temps-là : c'était aux premiers jours de la république, et, par une folle plaisanterie, rappelant à son neveu une excellente bêtise d'Odry dans une pièce des Variétés, *Tony, ou le Canard accusateur,* qu'ils avaient vue ensemble, elle formula ainsi la proposition : « *Qu'est-ce qui a demandé un commissaire!* — Moi. — Quel est ce commissaire? — Toi.... Viens demain prendre mes ordres. »

Le billet n'était pas signé. Or c'était l'époque où l'on choisissait, pour les envoyer dans les départements, les aimables commissaires que vous savez. On a cru qu'il s'agissait d'un commissaire prétendant, et l'on a gardé la lettre, sans doute pour prendre des informations précises sur le protecteur et sur le protégé. Voilà le mystère. Nous l'expliquons généreusement à ces violents lecteurs de correspondances familières; mais nous profitons de la leçon : depuis ce jour, nous mettons dans chacune de nos lettres des injures abominables contre le gouvernement; la lettre n'arrive pas à son adresse, mais l'injure y arrive bien. C'est toujours ça.

La preuve qu'ils ne comprennent pas la république, c'est que, dans leurs belles promesses d'affranchissement universel, ils ont oublié les femmes!... Ils ont affranchi les nègres, qui ne sont pas encore civilisés, et ils laissent dans l'esclavage les femmes, ces docteurs émérites, ces professeurs par excellence en fait de civilisation. Ils ont affranchi tous les domestiques de la maison, les gens à gages; ils ont décrété que l'uniforme servirait de rechange à la livrée, et ils n'ont pas même songé à affranchir la mère de famille, la maitresse de la maison : loin de les affranchir, ils les ont annulées. Certes, les femmes ne demandaient point de droits politiques, de droits nouveaux; mais elles demandaient qu'on respectât du moins leurs droits anciens, qu'on leur laissât ce qui leur appartient légitimement depuis des siècles, l'autorité du foyer, le gouvernement de la demeure; et elles ne s'aperçoivent qu'on les prive du droit de suffrage que depuis le jour où l'on a octroyé ce même droit aux serviteurs qu'elles payent et à qui elles commandent. Et pas un de ces législateurs improvisés n'a senti cela, que ce don, faussement généreux,

était une offense pour elles; il les dépouille et il les force d'abdiquer. Grâce à cette injuste loi, dans leur empire, c'est-à-dire dans le ménage, le moindre de leurs serviteurs est au-dessus d'elles; si bien que, dorénavant, les fils ambitieux auront beaucoup plus d'égards pour leur portier, électeur, dont la voix, l'influence, peut les faire représentants du peuple et ministres, que pour leur vieille mère, qui ne vote pas.

Oh! les Français, ils sont bien toujours les mêmes, les tyrans envieux de leurs femmes, qu'ils font semblant d'adorer; vieux inventeurs de la loi salique, vingt siècles ne les ont point changés.... Le crétin le plus abject, si son imbécillité a l'honneur d'être masculine, compte plus à leurs yeux que la plus noble femme douée du plus grand esprit.... Ainsi, le stupide Jocrisse, palefrenier chez M. de B..., qui disait à son maître, la veille des élections : « Monsieur veut-il bien me donner une liste, je ne sais que faire de MA vote, » ce valet d'écurie a voté!...

Et l'auteur d'*Indiana,* de *Valentine,* de *Lélia,* de *Mauprat,* de *Spiridion,* de *Consuelo,* de *la Mare au Diable* et de tant de chefs-d'œuvre... George Sand... ô députés trop fiers de votre mâle obscurité!... George Sand n'a pas eu le droit de tracer sur un bulletin, avec sa plume immortelle, un seul de vos noms inconnus!

Mais, encore une fois, les femmes ne demandent point le droit de suffrage; elles demandent le droit d'être honnêtes, de gagner leur vie dignement et sans prostitution d'aucun genre, car les prostitutions inavouées ne sont pas les moins cruelles; les femmes demandent le droit de n'être plus d'inutiles mères, le pouvoir de défendre leur fortune et leur personne sans procès ruineux, d'acheter du pain à leurs enfants avec la dot que leurs maris mangent avec leurs maîtresses; elles demandent le moyen de travailler pour vivre, de travailler même pour nourrir leurs maris, quand leurs maris ne veulent pas travailler; elles demandent qu'il y ait en France autant d'ouvroirs, d'ateliers, de bureaux administratifs pour occuper l'activité patiente des femmes, qu'il y a de clubs et de cabarets pour amuser la paresse turbulente des hommes.

Mais qui donc a songé aux femmes?... Personne, excepté cet ouvrier naïf qui, le jour de la grande revue pendant laquelle les troupes criaient si plaisamment : « Vive le gouvernement provisoire! » criait à son tour, en voyant passer deux belles femmes : « Vivent les femmes provisoires! » C'est le seul vœu qu'on ait émis sur le sort futur des femmes, et, vous le voyez, encore n'est-il pas flatteur.

Et cependant le beau pays de France a toujours été sauvé par les femmes; et cependant, si la république peut être sauvée, elle le sera par les femmes. Vous riez... cela est pourtant bien facile à deviner : le seul danger qui menace la république, c'est la misère; la seule querelle qui agite la France n'est plus, comme autrefois, la lutte des idées, c'est la bataille des intérêts; il n'y a plus aujourd'hui en France que deux partis :

Le parti de ceux qui veulent tout garder,

Le parti de ceux qui veulent tout prendre.

Les seules questions pour lesquelles les hommes vont se battre, s'envoyer fraternellement des coups de fusil, sont des questions de cupidité et d'égoïsme.... — Eh bien? — Eh bien! il n'y a que la charité qui puisse les résoudre.

Il n'y a que les femmes qui puissent prêcher contre ces hordes d'égoïstes sauvages une croisade de générosité; il n'y a que les femmes des deux partis menaçants qui puissent sauver le pays par une magnanimité intelligente; qui puissent, par leur éloquence avant le combat, forcer les hommes à être généreux, et, par leur amour après le sacrifice, les consoler de l'avoir été.

Enfin, la preuve que ces gens-là ne comprennent pas la république, c'est qu'ils flattent le peuple; la république ne doit flatter personne; la république, c'est la vérité couronnée. Ils le flattent et ils le ruinent, comme font tous les flatteurs de leurs dupes, de leurs victimes. Ils pouvaient le sauver, en soutenant les maisons de commerce qui le faisaient vivre, en secourant les manufactures qui le faisaient travailler; ils ont laissé tomber ces comptoirs et ces manufactures; ils ont préféré lui donner de l'argent de la main à la main eux-mêmes, pour le corrompre à leur profit, pour le dominer après l'avoir

corrompu. Et ils l'ont avili par un semblant de travail ridicule; ils en ont fait des personnages de comédie, des comparses de ballets, des villageois d'opéra-comique, chantant le chœur d'exposition : « Travaillons avec courage! » en baissant et en relevant en cadence leurs pioches et leurs bêches de carton. Ils ont fait plus, et cela sera leur honte éternelle!... après l'avoir fait travailler pour rire, ils l'ont fait mendier pour tout de bon. Un beau jour on a vu... à ce souvenir nous rougissons encore, la main nous tremble en écrivant cela... on a vu le noble peuple de France traverser solennellement la capitale de la France, promenant une grosse caisse à argent sur les boulevards, tendre aux passants des corbeilles d'osier ornées de rubans tricolores, et demander à chacun d'eux l'aumône pour le gouvernement provisoire!... Et ils ont appelé cela le lendemain, dans leurs journaux, une superbe manifestation!... Oh! les malheureux!... déshonorer ainsi une grande nation!... On leur confie un peuple de travailleurs, ils en ont fait un peuple de paresseux!... on leur confie un peuple de héros, ils en font un peuple de mendiants!...

Mais connais-les donc enfin, ô peuple! comprends-les donc, juge-les donc par ce seul trait de leur histoire où le mensonge de leur patriotisme s'est révélé forcément. Leur imposture tout entière est écrite dans l'union monstrueuse de ces deux mots : Ils t'ont fait MENDIER... ils t'ont fait MENDIER, ô peuple! et ils t'appellent le peuple-ROI!

Dérision cruelle, impudente! Non, tu n'es pas le peuple-roi! tu es encore ce que tu as toujours été, l'instrument courageux d'intrigants poltrons, une meute héroïque, la meute des ambitieux. Leur procédé est toujours le même : c'est avec le sang des pauvres qu'ils demandent l'argent des riches. Ils te lancent dans l'arène par des phrases excitantes comme des fanfares, et ils se tiennent en embuscade pour en attendre l'effet. Sais-tu ce qu'ils faisaient, tes défenseurs élégants, pendant que tu combattais sur les barricades avec tant d'ardeur?... Ils te regardaient combattre en cachette; et, collant leurs pâles figures sur les vitres de leurs fenêtres, ils comptaient froidement les coups que tu recevais pour eux.

Leur double plan était prêt d'avance. Toi vaincu, ils te

sermonnaient avec des phrases paternelles, car ils s'étaient arrangés de manière à n'être pas même compromis.

Toi vainqueur, ils faisaient ce qu'ils ont fait : ils t'ont volé ta victoire; et généreux comme le courage, naïf comme le point d'honneur, tu as cru noblement qu'ils avaient combattu parce qu'ils se ruaient sur ta proie.

Et regarde comme ils la dépècent hardiment, ta proie! Quelle imprudente voracité! Comme leur gloutonnerie s'est vite laissé prendre au piége du premier repas! Tu mourais de faim, disaient-ils, et c'est au nom de ta faim qu'ils mangent le gibier qu'ils te font courir. Va donc, brave meute! Courage! courage!... Taïaut!... taïaut!... rapporte le gibier de messeigneurs, ils l'aiment à la folie! Comment donc! ce sont des gastronomes consommés, ils ont inventé un mets exquis, d'une délicatesse inconnue : les filets de chevreuil au coulis d'ananas!... C'est un plat nouveau qu'on doit à la république : ce n'est pas précisément le brouet noir des Spartiates; mais, nous vous l'avions déjà dit, il y a quatre ans :

« Les républicains modernes ne ressemblent en rien aux » fiers Brutus d'autrefois. Ils ne se piquent nullement de sévé- » rité ni d'abnégation; ils veulent tout tuer, mais c'est pour » bien vivre; ils aiment le sang, mais ils aiment aussi la crème » (nous n'avions pas prévu l'ananas); ils sont grossiers dans » leurs manières, mais ils sont raffinés dans leurs goûts; ils » sont farouches, mais ils ne sont pas austères, et s'ils veulent » renverser Tarquin, ce n'est pas pour venger Lucrèce, c'est » pour la lui souffler. » (8 décembre 1844.)

Ils nous ont bien donné raison, convenez-en; mais que nous les aurions aimés s'ils nous avaient donné tort! Car, aujourd'hui, ce que nous demandons à Dieu, c'est qu'il inspire de bons et loyaux républicains, qui comprennent la république mieux que les rois n'ont compris la royauté.

Ah! s'ils la comprenaient comme nous, que la France serait glorieuse! quelle régénération de toutes les âmes! quel épanouissement de tous les génies! quelle puissante activité dans tous les travaux! Adaptés à la vie publique nouvelle, des monuments gigantesques couvriraient la surface de la France, et ces édifices de la fraternité, élevés librement au bruit de

chants joyeux par des bataillons d'hommes intelligents, surpasseraient en grandeur, en orgueil, les plus fameux édifices de l'antiquité, élevés par des milliers d'esclaves courbés sous le fouet des tyrans.

Les arts, excités par tant d'audace, prendraient aussi des proportions gigantesques, en harmonie avec les monuments et les institutions. Un public immense et vivace ferait trouver des effets merveilleux.

Ce ne serait plus ce parterre de dandys éreintés, à la fois ignorant et blasé, qui a tant de peine à se distraire de lui-même; ce serait un parterre amusable, impressionnable, sincère, des esprits naïfs à passionner, de vrais cœurs à faire battre, du vrai sang à faire circuler dans les veines, à chaque idée noble, à chaque beau sentiment. Un tel public donnerait du génie aux plus incapables. Oui, l'on verrait bientôt tous les arts se transformer, grandir, s'élever, par un essor inconnu : la musique glorifiant et poétisant le travail; la peinture réhabilitant la beauté et généralisant le haut style; l'industrie s'associant avec la charité pour démocratiser le bien-être; on verrait quels miracles peut accomplir l'esprit humain dans l'ère de la générosité.

Ah! que la république serait belle, belle sans les républicains!...

En attendant, Paris est fort triste. Ceux qui ne l'ont pas vu depuis trois mois ne le reconnaîtraient plus. Dans ses plus riches quartiers, il ressemble à une ville maudite, une Gomorrhe menacée, ayant reçu en secret l'avis de sa prochaine destruction.

Les beaux appartements des grands hôtels sont déserts : on se réfugie à l'entre-sol ou au second étage, dans des chambrettes ignorées, plus en harmonie avec les mœurs du moment. On aime mieux vivre en citoyen modeste, dans un petit salon bien rangé, que de languir en grand seigneur ruiné dans un appartement splendide et mal tenu. On n'invite personne; on vit en ermite. Chacun a envoyé son argenterie à la Monnaie, le prix a servi à payer les dettes de l'hiver; on mange avec des métaux de fantaisie, jusqu'à ce jour inconnus; ces métaux étranges, pour l'originalité de la teinte et le hasard de la

mixture, laissent bien loin derrière eux le fameux airain de Corinthe, de flamboyante mémoire.

Dans quelques salons, les femmes sont tout à coup très-parées ; mais que cette parure est triste ! On porte les lourdes étoffes de l'hiver, parce qu'on n'a pas de quoi acheter les légères étoffes du printemps. Ce luxe éblouissant, c'est encore de la misère.

Quelques rares élégants traversent les Champs-Élysées, mais ils n'ont plus l'air triomphant de cavaliers fiers de leurs montures ; ils ont l'air soucieux d'hommes d'affaires en peine d'un dernier marché ; ils passent là sérieux et mornes sur des coursiers fringants et joyeux ; cela veut dire : Ce beau cheval est à vendre, et je le promène pour le montrer.

De voitures brillantes, point. Toutes les voitures particulières affectent la physionomie plus que modeste des voitures de remise. L'illusion est complète. Les cochers et les domestiques sont habillés avec une indépendance extrême : redingotes à châle, gilets à fleurs, cravates à la Colin. On dirait des proches parents en partie de campagne. L'oncle est monté sur le siége ; il conduit sagement la famille ; et le petit cousin empressé, dès que la voiture s'arrête, vient offrir la main à ces dames. La distinction de la tournure et des manières est devenue presque un danger ; alors on renvoie les anciens domestiques, accusés d'avoir trop bonne façon, et l'on prend des gens de la campagne à moitié prix ; et voilà tous les domestiques de grande maison sur le pavé. En déclarant que la distinction de la tournure est un crime, vous les ruinez ; l'habitude du service, la connaissance d'un certain monde étaient une fortune pour eux ; c'était une valeur, vous la supprimez ; la remplacerez-vous ? Savants économistes, tant que vous n'aurez pas des valeurs réelles à donner à tout le monde, ne détruisez pas les valeurs factices ; toutes les fictions consolantes ne sont pas dans la poésie.

Les titres aussi que vous avez abolis étaient une valeur factice ; un titre, c'était une fortune ; un jeune homme pauvre, s'il était marquis, pouvait épouser une fille riche qui voulait être marquise ; vous le ruinez dans son espoir. Et tous ces beaux calculs de vanité que vous dérangez à jamais, ne vous en

inquiétez-vous pas? Et toutes ces malheureuses femmes qui ont épousé des imbéciles pour être comtesses, ne vous occupez-vous pas de leur sort? Il est triste, cependant : car enfin elles ne sont plus comtesses et leurs maris sont toujours imbéciles!... La révolution n'a pas pu abolir ce titre-là.

Les jours où le soleil brille, Paris a un air de fête qui trompe les étrangers. Les boulevards sont couverts de monde; on s'y promène toute la matinée avec une tranquillité charmante, on dirait une population d'ombres heureuses qui n'ont plus rien à faire qu'à errer éternellement dans les champs Élyséens. Mais que cette récréation forcée est effrayante! ce n'est pas le repos du labeur, c'est l'oisiveté de la misère. Le fabricant se promène parce qu'il ne fabrique pas! Le marchand se promène parce qu'il ne vend pas! L'ouvrier se promène parce qu'il ne travaille pas! Tous les trois se promènent, et ils se rencontrent, et ils se promènent encore plus tristes après s'être rencontrés. Le soir, à huit heures, les boutiques sont fermées. A quoi bon brûler de l'huile et du gaz pour éclairer des marchandises que personne ne vient marchander? Et après avoir fermé leurs boutiques, les marchands vont encore se promener, et la personne qui gardait le magasin pendant la journée va à son tour se promener.

La promenade est la seule occupation du moment. Il y a quinze jours, cinquante mille ouvriers sont allés se promener ensemble, bras dessus, bras dessous, au bois de Boulogne; là, ils se sont étendus mollement au pied des arbres, comme les bergers de Virgile.... Vous figurez-vous cinquante mille Tityres couchés au pied d'un hêtre, rêveurs et désœuvrés!

O Melibœe, Ledru *nobis hæc otia fecit.*

L'ancien monde élégant a éprouvé cette semaine un vrai chagrin. L'ambassadrice d'Autriche est partie avec toute sa famille. Il y a vingt-deux ans que madame d'Appony est aimée en France. Se faire aimer si longtemps dans cette patrie de l'ingratitude et du caprice, c'est un beau triomphe. Mais aussi que de douceur! que de dignité! que d'esprit! Être à la fois une mère de famille si tendre, une femme du monde si distinguée et une artiste si intelligente, c'est plus qu'il n'en faut pour

expliquer ce miracle de constance dans ce pays de la légèreté. Et puis madame d'Appony aime la France passionnément, et la France est comme les enfants, elle devine tout de suite les personnes qui l'aiment. Madame d'Appony laisse des regrets sincères. Pendant un mois, la foule s'est dirigée vers les salons de l'ambassade. C'étaient de tristes adieux. La dernière fois que nous y sommes allé, nous y avons trouvé l'ambassadeur et l'ambassadrice de Sardaigne. Comme nous témoignions quelque surprise, un diplomate nous a dit, en riant, qu'il avait dîné la veille chez le ministre de Hollande, avec le ministre de Prusse et le ministre de Danemark, et que l'ambassadeur d'Autriche et l'ambassadeur de Sardaigne y dînaient aussi. Quoi! tandis que leurs rois se font la guerre, les ambassadeurs se donnent des poignées de main et dînent ensemble! Nous venons de déclarer que la diplomatie était inutile à la république; est-ce que par hasard la diplomatie ne serait pas non plus très-utile à la royauté?

Nous ne vous parlerons pas des modes nouvelles; nous craindrions de faire concurrence au gouvernement provisoire. Depuis deux mois lui seul s'est occupé de toilette. Il a inventé des collets brodés pour les lycéens, des chapeaux pointus pour les gardiens de Paris, des liserés rouges pour les gardes mobiles, des pompons sphéroïdes pour les gardes nationaux, des gilets blancs à cornes menaçantes pour les représentants et pour lui-même; il a imaginé des uniformes et des costumes pour toutes les classes; il faut lui rendre justice : excepté les pauvres, il a habillé tout le monde. Nous vous dirons seulement que les maisons de commerce célèbres comprennent la république, elles font de l'élégance à bon marché. Baudrand fait pour vingt francs des capotes du plus grand style; on trouve *à la Chaussée d'Antin* des robes charmantes à huit francs, des châles de laine à trois francs. Il est question d'une vaste association de couturières.... Mais nous vous dirons cela dans le prochain feuilleton.

Un feuilleton!... il est donc vrai! nous allons écrire encore des feuilletons, nous qui étions si heureux de notre silence, nous qui nous promettions avec tant de bonne foi de ne plus écrire du tout! Mais quand il y a du danger à parler, il n'est

plus permis de se taire; la paresse devient de la lâcheté dans les jours de lutte; elle perd tous ses charmes et jusqu'à sa réalité, car le remords la trouble, et le remords est un travail pour un esprit paresseux. Rentrons donc dans la lice courageusement; malgré notre faiblesse, nous serons un champion redoutable; nous n'avons point d'armure, mais nous n'avons point de masque; nous n'avons pas le moindre glaive dans notre main débile, mais nous avons, contre les hypocrites, de toutes les armes la plus terrible, même dans la plus tremblante main : un flambeau.

Une seule chose nous inquiète : comment signer maintenant? — Vicomte? Il n'y a plus de titres, et cependant nous ne sommes rien, si nous ne sommes vicomte. Les personnages fantastiques n'existent que par leur qualité imaginaire; les droits réels les feraient évanouir.... La fée Morgan n'est rien, si elle n'est la fée Morgan : faites-en la citoyenne Morgan, elle n'est plus. Il en est ainsi du vicomte de Launay, faites-en le citoyen Delaunay, il n'existe plus. — Que décider?... La difficulté est extrême.... Ah bah! les gens qui ont aboli les titres n'ont pu avoir qu'une pensée, ils n'ont voulu supprimer que les titres d'une grande valeur, ceux qui se rattachaient aux noms illustres de la monarchie, ceux qui racontaient les immortelles batailles de l'Empire; mais aux autres, ils n'y ont pas songé; les titres de fantaisie, qui n'ont pas de valeur du tout, dont on ne peut pas être fier, ça ne doit pas irriter les envieux. Aussi, sans crainte de leur déplaire, nous continuerons à signer très-humblement, comme autrefois : Vicomte de Launay.

LETTRE DEUXIÈME.

Paris les 23, 24 et 25 juin. — Les ordres d'une maîtresse de maison. — Quatre gouvernements et six journées. — Arrestation et lettres de M. de Girardin. — Conspirateurs et organisateurs.

30 juin 1848.

C'est le dimanche 25 juin, à sept heures du soir, que j'ai appris que M. de Girardin était arrêté.

Il y avait déjà trois jours que je ne l'avais vu; au seul mot de *barricades,* M. de Girardin s'était installé rue Montmartre,

dans un petit appartement qu'il a loué près des bureaux de *la Presse,* peu de temps après la révolution de février; car, si sa prescience politique ne lui sert de rien pour empêcher les malheurs de son pays, elle lui est du moins utile pour faciliter les arrangements de son ménage. Dès les premiers faits du mois de mars, M. de Girardin me dit : « Je prévois que nous aurons une douzaine de gouvernements d'ici à dix-huit mois ; nous aurons souvent des *journées,* c'est-à-dire des jours de combat pendant lesquels on ne pourra pas circuler dans Paris; l'Assemblée nationale aura fréquemment des séances de nuit dont il faudra rendre compte, je ne pourrai pas quitter mon journal : c'est pourquoi j'ai loué un appartement dans la maison de *la Presse;* fais-y porter tout ce qu'il faut pour l'habiter de temps en temps.... » Ces prédictions, comme toutes les autres, ne se sont déjà que trop réalisées; nous avons eu quatre gouvernements en quatre mois : nous avons eu le 16 avril; le 15 mai; le 23, le 24, le 25, le 26 juin; nous avons eu six journées, et quelles journées !

J'écrivais chaque matin à M. de Girardin pour avoir des nouvelles. Dans ma lettre du samedi, je lui racontais qu'on avait tiré, pendant la nuit, sur la sentinelle de la caserne contiguë à notre maison, et je lui demandais ce que j'aurais à faire dans le cas où cette caserne serait attaquée et où les insurgés entreraient chez nous. « N'avez-vous pas, lui disais-je, quelque objet, quelque souvenir précieux, quelque acte important à sauver ou à cacher? » Voici quelle fut sa réponse, réponse à laquelle son arrestation, qui eut lieu le lendemain, a donné de la valeur :

« A MADAME DE GIRARDIN.

» Non, je n'ai rien à sauver ni rien à cacher.

» Si la caserne était prise et qu'on voulût occuper la maison, » la seule chose à faire serait d'ouvrir les portes à deux bat- » tants et d'être affectueusement poli. C'est de toutes les ma- » nières de résister la meilleure.

» Nulle part tu ne serais plus en sûreté, et d'ailleurs, il est » bien que nous soyons chacun à notre poste, toi à la maison, » moi ici. Je dînerai je ne sais où; ne m'attends pas ce soir.

» Paris est en état de siége! *Le National* règne et ne gou-
» verne pas.

» Je t'embrasse. É.

» 24 juin. »

Pendant ces terribles combats, les Champs-Élysées étaient affreusement paisibles. Sur la chaussée, pas une seule voiture! Dans les allées, personne! On n'entendait rien que le chant des oiseaux, et ce chant, rendu plus hardi par la solitude et plus sonore par le silence, était d'une gaieté insupportable. Ce calme profond dans une inquiétude si vive m'irritait; je ne pouvais rester chez moi, et, quoique très-souffrante, je me décidai à aller voir M. de Girardin à *la Presse*. Avant de partir, je donnai des ordres comme à l'ordinaire; mais cette fois, que ces ordres de maîtresse de maison étaient d'une nature étrange! Tout en attachant mon voile, je disais aux domestiques : « Si l'on attaque la caserne, si l'on y met le feu, vous prendrez les tuyaux du jardin; vous remplirez la baignoire; vous monterez des seaux d'eau sur la maison et vous arroserez le toit tant qu'il y aura du danger. Si les insurgés viennent ici, vous leur ouvrirez toutes les portes, toutes les armoires, et vous leur direz de notre part : « M. et madame de Girardin ne veulent pas qu'on puisse dire que des Français ont pillé; ils vous font présent de tout ce que vous trouverez chez eux. »

En effet, nous leur aurions donné sans regret tout ce qu'il y a dans la maison; le peu que nous possédons, nous l'avons acquis par le travail : ou nous mourrons et nous n'en aurons plus besoin, ou nous vivrons et le travail saura bien encore nous le rendre. Mais ne sont-ce pas là des ordres singuliers à donner pour une maîtresse de maison? Il y a six mois, quand je sortais le matin, mes ordres étaient bien différents. Je disais : « Vous mettrez telles fleurs dans cette jardinière; vous passerez le piano dans le petit salon, parce qu'on fera de la musique ce soir; » ou bien : « Ma sœur vient dîner, vous ferez des bonbons pour les enfants. » Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une brillante réunion d'artistes, d'un joyeux repas de famille; aujourd'hui, il faut qu'une maîtresse de maison fasse entrer dans ses soins de ménage deux prévisions terribles : le pillage et l'incendie.

On ne pouvait passer par la place de la Concorde ; je pris la rue du Faubourg-Saint-Honoré ; les nouvelles qu'on recueillait çà et là étaient effrayantes. On disait : « L'hôtel de ville est au pouvoir des insurgés.... Tel général vient d'être blessé.... Tel officier vient d'être tué.... » Les figures étaient pâles, les regards inquiets ; tout respirait la guerre civile. Dans ce long trajet, je n'ai surpris qu'un sourire, mais ce sourire était bien triste ; je ne l'oublierai jamais. Deux jeunes filles cherchaient à retenir un petit garde mobile : « Viens avec nous, disait l'une d'elles, ne retourne plus là-bas, on en a assez tué des tiens aujourd'hui.... » C'est alors que l'enfant sourit. « Eh bien, répondit-il, c'est justement parce qu'il en manque qu'il faut que j'y aille. » Il secoua les mains des deux jeunes filles et s'en alla en courant. Pauvre enfant ! qu'est-il devenu ? Est-il aussi de ceux qui manquent ?

J'allai jusque chez ma sœur, qui demeure dans la Chaussée d'Antin, mais là je me sentis tellement malade et fatiguée, qu'il ne me fut pas possible de penser à aller plus loin ; tout ce que je pus faire, ce fut de revenir chez moi. J'étais bien contrariée de n'avoir pas vu M. de Girardin. Cependant, j'espérais toujours aller le voir le lendemain ; mais le lendemain j'étais encore plus malade, et il me fallut rester sur mon canapé toute la journée. Je devais dîner chez une de mes amies ; je lui écrivis que j'étais à moitié morte et que je ne pouvais marcher.... Je donne tous ces détails pour expliquer l'exaltation fiévreuse que me causa la nouvelle de l'arrestation de M. de Girardin.

Je l'appris par ce premier billet :

« A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

» Ma chère amie, je suis arrêté et conduit à la Conciergerie.
» Demande une permission.

» É. DE GIRARDIN.

» Le 25 juin 1848, 5 heures du soir. »

Ce premier billet ne tarda pas à être suivi de ce second :

« A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

» Je viens de t'écrire que j'étais à la Conciergerie.

» J'y suis dans une pistole, et je voudrais qu'on pût m'en-
» voyer un manteau pour me coucher, du linge et tout ce que
» Rémy jugera nécessaire.

» Je dois, dit-on, passer demain devant une commission mili-
» taire ; vois ce qu'il y a à faire. Madame de B... te remettra
» cette lettre ; elle a pu parvenir miraculeusement jusqu'à moi.

» É. DE GIRARDIN. »

Le matin de ce même jour, M. de Girardin m'avait écrit :

« A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

» Cette horrible guerre civile ne paraît pas devoir finir encore
» aujourd'hui. Les approvisionnements de Paris peuvent être
» interrompus. Il faut avoir du pain et tout ce qui est suscep-
» tible de se conserver. C'est une précaution que je te recom-
» mande.

» J'ai le cœur navré, quand je pense que tout ce qui arrive
» pouvait être prévenu, que je l'avais prévu et annoncé !

» Je t'embrasse. A bientôt. É. »

Du 25 au 30 juin, cinq jours s'écoulèrent pendant lesquels je ne reçus aucune lettre de M. de Girardin ; sa détention prolongée, avec aggravation de la mise au secret la plus rigoureuse, donnait lieu aux bruits les plus faux, mais les plus sinistres, colportés dans tout Paris, et particulièrement semés dans les couloirs et les salles d'attente de l'Assemblée nationale. Enfin, le 30 juin, me fut apportée cette réponse :

« A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

» Ma chère amie, puisque l'autorité inconnue de laquelle je
» relève a laissé ta lettre parvenir jusqu'à moi, j'espère qu'elle
» laissera jouir la réponse de la même liberté.

» Je me porte bien de corps et d'âme.

» Toute persécution est un prestige.

» Tout prestige vaut un prix.

» Te dire que je travaille, à toi qui me connais, c'est te » dire tout.

» A seize ans, en 1793, mon père a été mis en prison, il » sait ce que c'est. Ce que je te demande surtout, c'est de » rassurer vite ma mère, la pauvre femme si malade et dont » l'imagination est si prompte à s'alarmer.

» Par égard pour le temps des intermédiaires qui liront ma » lettre, je ne la fais pas plus longue.

» Ne m'écris plus que *tu en mourras!* En toutes circon- » stances, tu m'avais prouvé que tu étais mon égale en courageS, » ne te démens pas. Je t'embrasse.

» É. DE GIRARDIN.

» Vendredi, 30 juin 1848. — Conciergerie, 6e jour. »

. . . .

On dit : Pour nous sauver il faudrait un homme, un homme de génie qui prendrait d'une main vigoureuse les rênes de l'État; un gouvernement fort composé d'hommes capables, expérimentés, etc., etc. Il ne faudrait même pas tant que cela; il faudrait tout simplement un gouvernement qui ne conspirât pas.

Comment voulez-vous que le char de l'État marche vite et droit quand ceux qui le conduisent ont intérêt à le faire verser?

Les facultés du conspirateur excluent les facultés du fondateur. Qui sait détruire sait rarement construire. Ceux qui ont fait la révolution sont incapables de l'organiser. Faites donc la moisson avec la charrue!

Non-seulement le fondateur et le conspirateur ont l'esprit et le caractère opposés, mais leurs cœurs sont d'une nature différente.

On conspire avec la haine.

On organise avec l'amour.

L'esprit de conspiration, c'est l'exercice de la malveillance;

l'œil s'habitue à reconnaître vite ce qui est mal; c'est l'étude des fautes, la recherche des plaies, le choix des taches et des ombres, la chasse aux laideurs. L'esprit d'organisation, au contraire, c'est l'exercice de l'espérance, c'est l'étude des ressources, la science des moyens, la recherche des forces, la chasse aux idées fécondes et généreuses.

LETTRE TROISIÈME.

Deux joyeux refrains : Fusiller! fusiller!... guillotiner! guillotiner!... — Amour de la propriété. — Dernier culte des Français. — L'acajou, dieu du jour. — Affreux bonheur du bourgeois. — Supplice qu'on lui envie. — Poésie méconnue. — Littérature d'état de siége.

3 septembre 1848.

Seul, toujours seul!... Il est écrit que nous ne pourrons jamais être d'aucun parti.

Il y en a deux qui se disputent la France en ce moment, aucun des deux ne nous attire; nous les avons déjà définis :

Le parti de ceux qui veulent tout garder,

Le parti de ceux qui veulent tout prendre.

Le parti des égoïstes,

Le parti des envieux.

Les uns ont un mot charmant qu'ils affectionnent, qui résume toute leur pensée :

Fusiller! fusiller!...

Les autres ont aussi leur mot favori, également affectueux, qui dévoile tout leur système :

Guillotiner! guillotiner!...

Et l'on veut que nous autres, nous les poëtes, nous rêveurs d'héroïsme, professeurs de magnanimité, nous prenions fait et cause pour cette politique de happe-chair!... que nous tendions notre main généreuse à ces mains avides et crochues!... que nous saisissions la lyre d'or pour répéter à l'univers l'un de ces beaux refrains; que nous choisissions entre ces deux paroles d'amour :

Fusiller! fusiller!...

Guillotiner! guillotiner!...

Jamais!...

Allez, fils de Caïn, disputez-vous la terre ensanglantée, mais n'exigez pas que les enfants d'Abel se mêlent à vos combats hideux; laissez-nous emporter sur la Montagne sainte l'encens purifié qui se souillerait sous vos pas, le feu sacré qui s'éteindrait au souffle de vos haines, ou, si nos plaintes vous fatiguent, si nos regards trop clairvoyants vous importunent dans vos mutuelles iniquités, levez sur nous la bêche fratricide, nous l'attendrons sans pâlir: notre choix est fait, nous aimons mieux être vos victimes que vos complices. Frappez sans remords, nous vous bénirons en tombant, frères jaloux! Il est beau de mourir pour avoir déplu aux méchants; il est beau de mourir pour avoir été agréable à Dieu!

Eh quoi! dans cette France glorieuse, dans cette patrie du dévouement, dans ce berceau de la chevalerie, le sang coule... le sang coule à grands flots... et ce n'est pas pour la défense de la nationalité menacée,

De la religion profanée,

De la liberté violée,

De la vérité étranglée!

Non! Ce n'est pour aucun de ces nobles mots de poëte, de philosophe, de penseur, de héros.... C'est pour un vilain mot de notaire, de procureur, de recors: le sang coule dans ce vaillant pays de France pour l'attaque et pour la défense de la propriété!

Honte au siècle! honte au peuple! honte au pays qui a vu couler un sang généreux pour une telle cause!

La propriété! défendre la propriété!... et contre qui? Contre des voleurs? — Contre des utopistes, des égalitaires, des gens qui ne possèdent rien, et qui, pour se consoler, veulent obtenir que personne au monde ne possède rien non plus? Cela s'appelle des radicaux, c'est-à-dire des envieux qui ne vous permettent jamais d'avoir que des racines. Point de tige, point de rameaux, point de feuillage, point de fleurs et point de fruits; des racines tant que vous voudrez, à condition qu'elles ne pousseront pas. De même ils vous permettent d'acquérir, pourvu que vous ne possédiez rien. Et ils se passionnent pour votre ruine, et ils se font tuer pour empêcher les propriétaires de posséder... et les propriétaires eux-mêmes se font tuer

pour défendre ce qu'ils possèdent, ou plutôt ce qu'ils croient posséder.

Ne voilà-t-il pas des champions bien intéressants! Quel noble tournoi! Que faisaient-ils donc, ces preux chevaliers, Lancelot du Lac, Amadis des Gaules, Esplandian, Tristan, Galaor? Ils combattaient pour l'amour d'une belle; fi donc! les barbares!... Aujourd'hui la belle est une maison à quatre étages, une ferme en Beauce, un *mouchoir à bœufs*, un moulin! A la bonne heure! vive la civilisation!

Quelquefois c'est moins que cela, car ce mot de propriété dont on fait grand bruit n'est qu'un flatteur mensonge. La propriété est une des plus douces chimères de la fantaisie sociale. C'est-à-dire la propriété existe bien, mais ce qui n'existe pas, c'est le propriétaire. Le propriétaire pur sang est, après le républicain de bonne foi, ce qu'il y a de plus rare dans ce pays, où l'on se bat pour la propriété et pour la république. La plupart des propriétaires ressemblent à ces grands seigneurs ruinés qui portent toujours pompeusement le nom de la terre qu'ils ont depuis longtemps vendue. Le propriétaire d'un champ n'est presque jamais celui qui le possède. La première chose que fait un homme qui vient d'acheter une maison, c'est d'emprunter dessus pour la payer; et sérieusement cet homme-là ne peut pas s'appeler un propriétaire. C'est donc un fol orgueil de croire que l'on se bat pour défendre la propriété; c'est une fatuité d'un genre nouveau, puisqu'en réalité une propriété n'est presque jamais possédée par un seul propriétaire, mais par un groupe de créanciers; or, dites-nous, ce groupe de créanciers ne vous semble-t-il pas une variété du communisme? Si nous étions un économiste savant, un statisticien habile, nous finirions peut-être par vous prouver que ce communisme dont vous avez une si grande peur existe en France depuis longtemps sous toutes les formes et dans beaucoup de choses où vous ne voulez pas avoir l'air de reconnaître sa mystérieuse organisation. Oui, si nous avions la logique de M. Proudhon et l'éloquence de M. Thiers, nous vous aurions déjà tous mis d'accord. — Comment cela? — En révélant au bourgeois, puisque bourgeois il y a, — à ce don Quichotte de la propriété, qu'il n'est pas propriétaire; et en apprenant au

peuple, si aveuglément et si faussement jaloux de lui, que l'être le plus pitoyablement heureux de toute la création est ce pauvre bourgeois, tant détesté pour les voluptés de sa vie.

Pourquoi faut-il que tant de coups mortels aient été donnés dans la lutte, que tant de nobles victimes aient succombé pour cette folle cause? Nous n'osons plus vous en démontrer la vanité et le ridicule; et cependant, qu'il serait facile de désarmer ces ennemis acharnés en les faisant rire d'eux-mêmes! C'est un bon moyen de corriger les avares, que de leur prouver que leur plus cher trésor est sans valeur. C'est un bon moyen aussi de corriger les envieux, que de leur enseigner à se moquer de l'objet même de leur envie. Et qu'a-t-il donc de plus que toi, ô peuple! ce fier bourgeois de Paris que tu poursuis de ta haine? Il n'a ni châteaux, ni hôtels, ni forêts, ni prairies; il loue un appartement étroit et triste dans une maison dite de location, c'est-à-dire dans une ruche de plâtre. Là, il ne trouve aucune des douceurs d'une existence aisée : il n'a ni l'espace, ni le jour, ni la vue, ni l'air, ni le repos, ni le mystère, ni le silence. Là, il vit en communauté avec des gens qu'il ne connaît pas; il ne sait rien d'eux que leurs défauts, il ne sait pas si ses voisins sont honnêtes, charitables, affectueux ; il sait seulement qu'ils sont dissipés et violents, qu'ils ferment les portes avec fracas, qu'ils rentrent tard et qu'ils mangent à leurs repas toutes sortes de mets étranges dont les parfums nauséabonds infectent les corridors. Mais, diras-tu, cet appartement incommode est richement meublé; si le locataire ne possède pas la maison, il possède le mobilier. — Ah! c'est le grand mot et toute la question est là; le véritable trésor du bourgeois de Paris, c'est son mobilier, et c'est pour défendre ce trésor qu'il se fait tuer si bravement. Et toi-même, peuple, c'est pour lui ravir ces merveilles que tu veux l'attaquer! N'avons-nous pas raison de dire que c'est là une querelle à la fois triste et plaisante? Mourir pour défendre son mobilier... et quel mobilier!... Un odieux assemblage d'objets informes, représentant le mauvais goût de toutes les époques; objets sans valeur, sans style, sans art, laids à l'œil, incommodes à l'usage, qui font s'évanouir d'horreur les peintres et les rapins, mais objets chéris du bourgeois, qu'il admire, qu'il a acquis à grand'peine, à force

de patience et de privations, et qu'il défendra jusqu'à son dernier jour. Demandez-lui sa vie, mais ne lui demandez pas son affreuse pendule d'albâtre, flanquée de deux affreux vases d'albâtre ornés de fleurs de papier et de deux affreux flambeaux d'albâtre ornés de bobèches de papier; il appelle cela sa garniture de cheminée, et Dieu sait quels efforts il lui a fallu pour atteindre à ce luxe épouvantable!... que de chagrins passés représente cet encombrement d'albâtre! que de tourments à venir il promet encore, car cet ornement fastueux excite la jalousie de sa société et de sa famille! Par combien de soupçons injurieux, de propos amers, on fait payer à lui et à sa femme le bonheur de le posséder! « C'est sans doute l'ami de la maison qui a offert cela; c'est un présent de quelque protecteur ou c'est le prix de quelque service ténébreux; » et tous ces propos amers, ces regards malins, ces admirations exagérées et pleines d'aigreur, veulent dire : « On n'a pas tant d'albâtre innocemment. »

O peuple! si tu savais combien c'est laid ce que tu envies, tu pardonnerais au bourgeois son bonheur.... Veux-tu donc le tuer pour avoir son affreuse commode d'acajou si incommode, dont le tiroir rebelle et fantasque ne cède jamais que pour tomber sur les pieds? Veux-tu donc le tuer pour son affreuse armoire à glace difforme, pour son affreux ciel de lit d'acajou, rocher de Sisyphe qui menace toujours son sommeil; pour son affreux *bonheur-du-jour* d'acajou, toujours boiteux; pour sa cave à liqueurs d'acajou; pour ses affreuses porcelaines aux couleurs hostiles, qui vous font *grincer* les yeux; pour ces affreuses lithographies de pacotille... pour toutes ces choses si communes, si mal choisies, si laides, veux-tu donc le tuer?

Va, pauvre ouvrier parisien, crois-nous, il y a cent fois plus de grandeur et de poésie dans la fière simplicité de ta mansarde que dans ce faux bien-être bourgeois; et toi, déserteur ingrat du village, au lieu d'envier ce mauvais luxe parisien, rappelle-toi la digne et pauvre cabane de ta mère, le grand lit de bois de chêne sculpté où elle dormait sous ses rideaux de serge verte, la sombre armoire aussi de bois sculpté où elle serrait tes modestes habits du dimanche, le bahut élégant et

simple où l'on accrochait les assiettes bleues, vieilles faïences d'un goût si pur, d'un style si sévère ; le vieux fauteuil où le soir se reposait ton père après les durs labeurs du jour, l'escabeau trefflé où s'asseyait ta petite sœur, et la vieille horloge du foyer au battement fidèle et monotone, et le frais ruisseau qui gazouillait près de la porte, et le beau noyer qui vous prodiguait son ombre et ses fruits, et le rameau de vigne folle qui encadrait votre fenêtre, et les brises légères que vous pouviez aspirer à pleins poumons, et l'horizon sans bornes qui s'étendait devant vos yeux, et le profond silence des nuits, respectueux protecteur de votre sommeil, et le concert des oiseaux, joyeux réveille-matin qui vous appelait au travail ; souviens-toi de toutes ces choses pleines de grâce et de dignité, et dis-nous si ces meubles-là, cet asile, ces arbres, cet air frais, ce silence et ces concerts, ne valaient pas cent fois mieux que l'appartement étouffé d'une rue étroite, les meubles sans caractère d'un salon bourgeois, que l'air malsain de la ville, que les aboiements des crieurs de journaux, que les fanfares étranges des fontainiers *dilettanti*... impitoyable concert qui réveille en sursaut chaque matin les fiévreux habitants de la Babylone moderne ?

Ainsi, tu le vois, le bourgeois de Paris a tous les inconvénients de la capitale, et il n'en a pas les royales splendeurs ; il a toutes les vexations, toutes les tortures de l'éducation sociale, et il n'a pas les jouissances exquises de la vie mondaine ; il a l'étiquette!... l'étiquette, cette convention de l'ennui, et il n'a pas l'élégance!... l'élégance, cette poésie du bien-vivre qui fait supporter et même chérir toutes les contraintes de la civilisation. Son travail est triste, inanimé ; toi du moins, en travaillant, tu peux chanter, tu peux rêver ; mais lui, comment pourrait-il rêver ou chanter ? il calcule toujours. Les chiffres sont jaloux, ils défendent toute pensée rivale. Ses plaisirs sont encore plus tristes que ses travaux : des promenades dans la poussière, de méchants vaudevilles d'une caducité grivoise, des petites fêtes prétentieuses, sans richesse et sans grandeur, sans gaieté et sans liberté. Non, non, ce n'est pas le bourgeois que tu dois envier, noble peuple ; c'est le grand seigneur, c'est le grand artiste, c'est le

grand poëte, c'est le millionnaire enfin, ces esprits élevés et expérimentés que l'habitude des joies factices du monde a ramenés aux sincérités de la vie. Dès que nous t'aurons dit leur secret, tu comprendras que leurs plaisirs peuvent devenir facilement les tiens.

Ne va pas croire au moins qu'en te disant d'envier les riches, nous t'engagions à aller dévaliser leurs hôtels!... Hélas! tu recevrais là une leçon terrible; tu rougirais en les voyant. Depuis que le mot pillage fait partie du vocabulaire politique, les hôtels fastueux sont vides.... On t'attendait, on les a préparés pour ta bienvenue, on les a démeublés, dépouillés.... L'argenterie... on l'a fait fondre; les diamants, on les a envoyés en Angleterre; les tableaux, ils sont en Hollande; les vases de prix, les œuvres d'art sont en Belgique. Vas-y donc dans ces palais jadis superbes, que tes menaces ont faits nus et déserts; entre, cherche, cherche partout, tu n'y trouveras rien, rien que le déshonneur!

Les plaisirs que tu peux dérober aux riches ne sont pas là, ils sont dans leur pensée, dans leurs cœurs, dans leur admiration intelligente. Nous te le répétons : Quand on a épuisé toutes les recherches de la civilisation, ce qui plaît, ce qui amuse, c'est la naïveté dans la nature, c'est la simplicité dans le vrai; quand on a eu sa loge à tous les théâtres, qu'on a vu le golfe de Naples à l'Opéra, la mer des Indes à l'Ambigu, le port de Lisbonne à la Gaîté, le port de Marseille au Théâtre-Historique et le grand canal de Venise au Théâtre-Italien, veux-tu savoir ce qui plaît, veux-tu savoir ce qui amuse? C'est d'être étendu sur un vrai rocher, à Sainte-Adresse ou à Étretat, et de regarder un vrai navire roulant sur une vraie vague, conduit par de vrais matelots.

Quand on a entendu tous les virtuoses du monde harmonieux, les Rubini, les Mario, les Malibran, les Grisi, et même les Damoreau, veux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse? C'est d'écouter le *Ranz des vaches*, chanté par un pâtre dans la montagne, avec l'accompagnement capricieux des clochettes de son troupeau.

Quand on a été millionnaire, quand on a ébloui Paris de son luxe, qu'on a eu les plus beaux chevaux, les plus beaux

hôtels du monde élégant; quand on a séduit dix duchesses, une douzaine de marquises, et même quelques fières ladys, veux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse?... C'est de sortir à pied, un parapluie sous le bras, et de s'en aller voir à un cinquième étage une grisette bien rieuse qui se moque de vous gentiment.

Enfin, lorsqu'on a été un grand homme, qu'on a rempli le monde de ses succès, qu'on a été nourri d'encens, qu'on s'est enivré aux applaudissements de la foule, veux-tu savoir ce qui plaît, ce qui amuse?... C'est d'être aimé comme un inconnu, c'est de cacher dans l'ombre sa gloire et de sentir bêtement battre son cœur à un nom mystérieusement chéri.

Tels sont les plaisirs des grands seigneurs, des grands esprits. Recherche-les donc comme eux, ô peuple! et tu cesseras d'envier les joies pénibles et menteuses des petits marchands de Paris. Pour te consoler de n'avoir pas leurs flambeaux d'albâtre et leurs lustres, regarde les splendeurs des belles nuits étoilées; pour te consoler de n'avoir jamais les gravures de M. Morin et de M. Destouches, contemple *la Sainte Famille* de Raphaël et la *Vénus de Milo,* qui t'appartiennent; apprends à admirer les chefs-d'œuvre, et tu dédaigneras d'envier des pauvretés... et le bourgeois, ton innocent ennemi, ce paisible amateur d'acajou, gardera sans crainte ses meubles bien-aimés, et cette grande question de la propriété sera résolue!... Car, nous vous l'avons prouvé, à Paris, où le combat est engagé, ce n'est qu'une mauvaise querelle de ménage, une méchante affaire d'acajou. Ce n'est pas une cause à défendre avec de l'honneur et avec du sang; c'est un différend à régler avec des chiffres. Donnez ce problème à résoudre à nos économistes, à nos hommes de loi, et ne permettez plus que les hommes de cœur, que les hommes d'idées, que les hommes d'épée, dépensent leur talent, leur sang, leur courage, pour ce vilain mot de propriété. Quant à nous personnellement, jamais nous ne pourrons nous passionner pour une telle cause!...

A propos, on nous affirme que M. . . . .
. . . .
. . . .

. . . .
Était-ce inconséquence? était-ce ironie? Nul n'a pu pénétrer ce mystère.

Autre anomalie. Le jour de la fête de la présidence, madame Marrast, femme du président de l'Assemblée républicaine, avait les cheveux poudrés comme. . . . .
. . . .
. . . .
On raconte même que . . . .
. . . . deux grands laquais galonnés au bord d'un étang, en guise de hérons! Ce n'est pas champêtre, mais c'est bien républicain. Il n'y a que les républicains pour avoir de ces idées-là : émailler les prairies de laquais en livrée! Ce n'est pas le duc de Luynes qui ferait jamais une pareille chose : il se borne à donner des centaines de mille francs aux pauvres; mais, à dire vrai, ce n'est pas un républicain de la veille.

Le général Cavaignac, lui aussi, a eu son essai d'anachronisme. Le jour de son grand *recibimiento*. . . . . . .
. . . .

Le général Cavaignac a loué, rue de Varennes, l'hôtel qu'habitait le colonel Thorn, dont il continue les usages singuliers. Les voitures du corps diplomatique ont seules le droit d'entrer dans la cour. Ainsi naguère, chez le pacifique colonel américain, les voitures n'avaient le droit d'entrer dans la cour qu'après dix heures sonnées, et l'on voyait tout le long de la rue de Varennes les ducs et les duchesses, les princes et les princesses attendre patiemment dans leurs carrosses armoriés l'heure bienheureuse où l'on pouvait être admis à faire sa cour au malicieux Yankee.

Nous avons, dans le temps, hautement blâmé cette complaisance; c'est la même aujourd'hui : la république n'a donné de la dignité à personne. Tous nos grands politiques, des anciens ministres de Louis-Philippe, des philosophes, des hommes sérieux, s'en vont là défiler très-humblement devant le chef du

pouvoir, qui, le dos appuyé contre la cheminée, se tient debout, grave, silencieux, et daigne saluer l'un d'eux de temps en temps, quand l'huissier crie un nom par trop célèbre. Ce serait un prince du sang, ce serait l'empereur, ce serait le colonel Thorn lui-même, qu'on n'aurait pas plus de déférence et d'humilité. Vrai, le général Cavaignac est bien généreux de ne pas nous faire adorer son képi ou son cafetan au bout d'une perche, comme le farouche Gessler fit adorer son chapeau ; il ne se trouverait pas un Guillaume Tell français pour le jeter à terre.

Singulier pays, où l'on est à la fois si spirituel et si bête, si brave et si lâche !... Ici, excepté des balles, on a peur de tout. Ici, tout le monde a le courage de se faire casser la tête ; personne n'a le courage de la porter haut.

On s'attend à de violents orages parlementaires et politiques, et l'on prétend cette fois que c'est le paratonnerre lui-même qui lancera la foudre. Quelle horrible comparaison ! nous ne la pardonnerons jamais à notre illustre maître. Qu'est-ce que c'est qu'un aigle qui se ravale à l'état de paratonnerre ? L'aigle peut-il jamais troubler l'Olympe, et divertir les carreaux divins que Jupiter lui confie ? Pourquoi la ruse quand on a la force, pourquoi la fraude quand on a le droit ? La loyauté est l'attribut de la toute-puissance ; il ne faut jamais tricher au jeu, même quand on joue avec la foudre. Mais, hélas ! M. de Lamartine, comme homme d'État, a un grand défaut, un défaut qui a déjà perdu M. Guizot et qui le perdra lui-même, si le destin de la France ne le sauve pas : M. de Lamartine a la monomanie de l'habileté. Ses amis lui ont tant crié qu'il était poëte, rien que poëte, que maintenant il se défie de son inspiration, c'est-à-dire de sa véritable force. Il repousse l'idée qui lui vient pour courir après la combinaison qui lui échappe ; il est ingénieux ; c'est un oiseau de jour qui a la prétention de se faire oiseau de ténèbres : il s'imagine que c'est beaucoup plus habile d'y voir la nuit que de supporter l'éclat du soleil. Mais vienne une circonstance impérieuse, un beau danger qui le retrempe malgré lui dans sa nature, et l'homme de génie étouffera le factice homme d'État ; vienne l'aurore resplendissante, et l'aigle retrouvera son instinct glorieux. D'épaisses vapeurs l'enve-

loppent encore, les nuages noirs amoncelés autour de lui dérobent pour quelques moments à nos regards les méandres capricieux de son vol... mais patience, il ne lui faut qu'un coup d'aile pour remonter dans l'azur.

Nous le disons avec tristesse, disciple inquiet, tremblant à l'écart, nous n'avons plus la même confiance dans le caractère politique de notre maître, du moins dans le caractère politique qu'il se fait, mais nous avons toujours foi dans son génie. Nous puisons notre espérance dans notre constante admiration. Chez les êtres favorisés, les trésors sont des promesses. Dieu n'a pas légèrement comblé de tous ses dons un mortel, pour que ces dons précieux deviennent, entre ses mains, fatals ou stériles; Dieu n'a pas allumé avec tant de rayons, avec tant d'amour, ce flambeau, pour qu'il s'éteigne avant l'heure, avant d'avoir jeté au monde toute sa clarté; Dieu n'a pas mis sur une même tête une triple couronne de poëte, d'orateur, d'historien, pour la frapper tout à coup de démence; Dieu n'a pas pris plaisir à familiariser ainsi un homme de génie avec toutes les royautés, pour permettre qu'une royauté de plus l'étonne et l'enivre comme un Masaniello éperdu!... Le pauvre pêcheur du rivage peut devenir fou en atteignant si vite au trône populaire; l'habitant des vallées a le vertige, transporté tout à coup sur les pics sublimes; mais le poëte... c'est l'habitant naturel des hauteurs, son œil est exercé au piége des profondeurs terribles; il est accoutumé à regarder le monde à ses pieds, à mesurer l'espace, à interroger l'abime. Pourquoi donc aurait-il le vertige du trône? pour y parvenir, il ne monte pas, il descend.

On annonce pour le 25 de ce mois... — Une première représentation? — Ah bien, oui! — Une grande fête au Jardin-d'Hiver? — Il s'agit bien de fête! On annonce l'établissement de la république rouge, c'est-à-dire. . . . .
. . . .

Cette annonce de république rouge fait fuir tout le monde, comme vous pensez; et c'est bien dommage qu'il n'y ait pas à Paris de société, car, s'il pouvait y en avoir une, elle serait charmante et des plus animées. Dès qu'on est quatre personnes

dans un salon, on est plein d'esprit; c'est une causerie facile, un accord d'idées harmonieuses, une liberté d'expressions qui rappellent les plus beaux jours de la bonne conversation parisienne; point de discussions orageuses, point d'illusions malveillantes, point de préoccupations ambitieuses; tout le monde est du même avis, tout le monde critique, blâme, injurie, maudit l'état de choses à l'unanimité et à l'envi avec un ensemble et un entrain qui font plaisir. Chacun apporte sa part dans l'indignation générale : celui-ci a été principalement choqué de cela; celui-là a surtout été révolté de ceci. L'un fournit une anecdote ridicule; l'autre fournit une découverte scandaleuse; quelqu'un sait l'historiette et ne sait pas le nom : on s'empresse de lui apprendre le nom et de compléter l'aventure. C'est une bonne grâce mutuelle, un échange d'impressions tout rempli de cordialité; c'est la fraternité dans la médisance.

Seulement, pour causer diplomatie, on attend que les jeunes personnes soient allées se coucher; il n'y a pas moyen de raconter devant elles les antécédents. . . . .

. . . .

Voulez-vous vous amuser? allez dans chaque maison et demandez avec intérêt des nouvelles du mauvais sujet de la famille, de celui qui depuis dix ans cause tous les chagrins, toutes les inquiétudes des petits et grands parents; on vous répondra : — . . . .

. . . .

La mode dans les magasins de nouveautés, c'est de faire faillite; les plus célèbres sont obligés de fermer, ceux-là même où jadis on faisait fortune en quelques jours. La mode dans le monde élégant, c'est de mourir de faim; cela commence même à devenir assez commun. La mode en littérature, c'est un livre rempli d'esprit : *Souvenirs de France et d'Italie,* par M. d'Estourmel. La mode en politique, c'est. . . . .

. . . .

Pardonnez-nous ou plutôt pardonnez-leur cette littérature d'état de siége. Après quinze jours d'hésitation, on nous ren-

voie ce feuilleton, vieilli, mutilé, n'ayant plus ni sens ni à-propos. Le publier ainsi, certes, c'est de la modestie; c'est de la méchanceté peut-être, car il n'est pas une de nos épigrammes qui vaille ces singulières réticences. On a effacé tous les traits un peu piquants, on a supprimé toutes les idées un peu généreuses.... Est-ce donc bien la France, ce pays où il n'est même plus permis d'essayer d'avoir de l'esprit et du courage?

FIN DES LETTRES PARISIENNES.

TABLE.

ANNÉE 1840.

— SUITE. —

LETTRES PAGES

ANNÉE 1841.

ANNÉE 1842.

ANNÉE 1844.

ANNÉE 1845.

ANNÉE 1847.

ANNÉE 1848.

FIN DE LA TABLE.

